ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

ÉPERNAY, IMPRIM. DE WARIN-THIERRY ET FILS.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

RECUEIL PÉRIODIQUE

Destiné a faire connaître tout ce que les sciences humaines et en particulier l'histoire, les antiquités, l'astronomie, la géologie, l'histoire naturelle, la botanique, la physique, la chimie, l'anatomie, la physiologie, la médecine et la jurisprudence renferment de preuves et de découvertes en faveur du christianisme;

Par une Société

d'ecclésiastiques, de littérateurs, de naturalistes, de médecins et de jurisconsultes.

DEUXIÈME ANNÉE.

Seconde édition. — 1835.

TOME IV.

PARIS,

Au Bureau des Annales de Philosophie Chrétienne,

Rue St.-Guillaume, n° 23, Faub. St.-Germain.

1832.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 19. — 31 Janvier 1832.

Philosophie.

DE DIEU.

Des causes qui ont amené l'oubli et l'indifférence de la société actuelle dans ses rapports avec Dieu, et des moyens de faire revivre le respect qu'avait jadis pour lui le genre humain.

Deuxième article.

Dans un précédent travail [1], j'ai montré combien grand avait été, de tout tems et chez tous les peuples, le respect que le nom de Dieu inspirait aux hommes. Parcourant sommairement l'histoire du monde, nous avons vu ce grand nom apparaître dans la société publique et dans la famille, comme juge, comme père, comme roi; puis, abaissant nos yeux sur l'époque actuelle, nous avons trouvé le nom de Dieu exclu du conseil des princes comme du sanctuaire de la famille, et nous nous sommes demandé quelles pouvaient être les causes de ce grand oubli, de cet attentat public et privé contre le Créateur et le Conservateur de l'homme et de la société.

[1] Voir le Numéro 13 (juillet 1831). Tome III, pag. 5.

Et nous avons promis d'essayer d'en rechercher les causes et d'en indiquer le remède.

D'abord nous reconnaissons la vérité de toutes les causes que nos docteurs et nos maîtres, du haut de la chaire de l'Eglise, assignent à ce mal de la société : corruption du cœur, éblouissement de l'imagination, la fascination des plaisirs, et puis, cette plaie hideuse de notre génération, cette soif de l'or, que Jésus appelait *la sollicitude du siècle et la tromperie des richesses* [1], laquelle courbe si fortement vers la terre l'homme, fait pour les richesses célestes et pour les biens d'en-haut. Mais ce n'est point de ces causes, que nous avons à nous occuper dans un recueil philosophique et scientifique. D'ailleurs, ces différentes causes de l'oubli de Dieu en seraient mieux appelées peut-être les effets. Car la philosophie comme la religion, Platon comme la Bible, nous disent que Dieu n'a besoin que d'être bien connu pour être aimé; or, *l'amour de Dieu est le complément de la loi*, nous dit l'apôtre [2].

Nous croyons donc que l'on peut en chercher une autre cause; cette cause, nous n'hésitons pas à le dire, nous la trouvons dans la manière dont on apprend dans notre société actuelle à connaître Dieu.

Il nous semble qu'il sera facile de prouver que la plupart de ceux qui sont chargés de ce grand enseignement, les philosophes et les savans surtout, ont oublié le véritable enseignement, l'enseignement antique, par lequel la connaissance de Dieu se reproduit, fidèle et pure, parmi les peuples; dédaignant la voix de l'Eglise, la science de l'Eglise, gardienne de toutes les traditions, ils se sont égarés loin d'elle dans des systèmes sans fin, vains et inutiles, approchant plus ou moins de la vérité, mais sans base stable et sans autorité réelle.

Et ici, avant d'examiner la méthode par laquelle on nous communique la connaissance de Dieu, écoutons ce que nous dit un grand docteur sur la manière dont nous recevons notre Science.

« Si nous étions les auteurs de notre Nature, nous dit-il, » nous serions aussi les auteurs de notre Science, et nous n'au-

[1] Sollicitudo sæculi istius et fallacia divitiarum. *Matth.*, ch. XIII, v. 22.

[2] Plenitudo ergo legis est dilectio. *S. Paul aux Romains*, ch. XIII, v. 10.

»rions que faire de l'instruction d'autrui. Il suffirait pareille»ment, pour être heureux, de rapporter notre amour à nous»mêmes, et de jouir de nous. Mais puisque c'est Dieu, qui est l'au»teur de notre Nature, si nous voulons connaître la Vérité et »être heureux, il faut qu'il soit notre Maître et l'objet de notre »amour [1].»

S'il doit être notre Maître pour connaître la Vérité, nul doute qu'il ne nous soit surtout nécessaire, lorsqu'il s'agit de la plus grande des vérités, l'existence et les attributs de Dieu lui-même. Le moyen dont il se fait connaître à nous, est encore, suivant le même docteur, *la Parole*, seul moyen naturel de communication pour l'homme. Et non-seulement c'est par la Parole que cette vérité est connue de l'homme, c'est elle aussi qui la manifeste aux anges eux-mêmes : toute la différence, nous dit-il, c'est que, «les saints anges n'apprennent pas à connaître Dieu »par des *paroles sensibles* (comme les hommes), mais par la »présence même de la vérité immuable, c'est-à-dire, par son »Verbe, qui est son fils unique.»

Un autre de nos docteurs, un de ces hommes qui avaient parcouru, avec peine et sans profit, le cercle borné des sciences et de la philosophie païennes, et qui trouva seulement dans nos doctrines l'éclaircissement de ses doutes et la fin de ses hésitations, parlant de la question qui nous occupe, la résout par ces paroles remarquables :

«La grande difficulté de parler de Dieu, vient de ce qu'il est »le principe de tout. Or, en chaque chose, le principe est diffi»cile à trouver ; et comment exprimer celui qui n'est ni genre, »ni différence, ni espèce, ni individu, ni nombre, ni incident, ni »sujet ? Ce n'est pas bien dit, même de l'appeler Tout. Car le »tout est de l'ordre, de la grandeur, et Dieu est le père de »tout. Il ne faut pas dire non plus qu'il ait des parties, puisque »l'unité est indivisible ; c'est pourquoi il est infini, non parce »qu'on ne peut rien penser au-delà, mais parce qu'il est sans »distance et sans bornes. Il est aussi sans figure et sans nom : »et si nous le nommons, c'est improprement : soit que nous le »nommions Un, ou Bon, ou Esprit, ou Être, ou Père, ou Dieu,

[1] S. Augustin, *De la Cité de Dieu*; liv. II, ch. 15.

»ou Créateur, ou Seigneur : ce n'est pas que nous lui donnions »un nom qui lui soit propre, c'est par indigence que nous nous »servons de ces beaux noms, pour fixer notre pensée et l'empê»cher de s'égarer sur d'autres objets. On connaît les choses, ou »par ce qu'elles sont en elles-mêmes, ou par le rapport qu'elles »ont les unes avec les autres : et rien de tout cela ne convient »à Dieu. On ne peut le comprendre non plus par une science »démonstrative; car elle est fondée sur ce qui est antérieur et »plus connu, et rien ne précède l'Eternel. Il ne reste, pour con»naître ce Dieu inconnu, que sa grâce et son Verbe [1].»

Ainsi, puisque c'est le Verbe, ou la Parole, qui communique la connaissance de Dieu aux hommes, nul doute, que si Dieu n'est pas bien connu, ce ne soit à la Parole ou à l'enseignement qu'il en faille attribuer la cause.

En effet, tous ceux qui ont quelque connaissance de Dieu, peuvent se diviser en deux classes. Les uns qui l'ont acquise par la Tradition ou la Parole, et les autres qui en parlent d'après eux-mêmes.

Ceux qui en parlent d'après la Tradition, appuyent tout ce qu'ils en disent de monumens historiques; ils citent les lieux où Dieu lui-même leur a donné cette connaissance, les témoins qui l'ont reçue, qui l'ont conservée, et qui l'ont transmise dans toute la suite des tems. C'est la méthode naturelle, celle que l'homme emploie lorsqu'il veut parler d'un autre homme; c'est la méthode de l'Eglise.

Mais la Philosophie a suivi une autre marche. Elle suppose d'abord l'homme existant, comme s'il pouvait exister par lui-même. Ensuite elle lui dit de s'isoler de toute créature et même de tout créateur, et qu'ensuite, dans la contemplation de son être, et par le bon usage de ses facultés, il trouvera Dieu. Ainsi, suivant elle, ce n'est pas le Créateur qui est descendu sur cette terre, c'est la créature qui est montée au ciel. Ce n'est pas Dieu qui a tout appris à l'homme, c'est l'homme qui a trouvé, dans je ne sais quel réduit obscur, celui qui apprend tout; ce n'est pas la créature qui est toute formée de Dieu, c'est Dieu qui est formé, pour ainsi dire, par l'action de sa créature.

[1] S. Clément d'Alexandrie; *Stromates*, liv. v, p. 574 in-fol.

Ce n'est pas tout : enhardie par un si beau triomphe, cette Philosophie audacieuse prétend encore, de ses seules forces, trouver et reconnaître tous les attributs de Dieu, son infinité, sa bonté, sa justice, sa providence, sa science. Voilà ce que la Philosophie dit que l'homme peut connaître par lui-même, sans que personne le lui apprenne, le lui livre, sans aucun secours de la Révélation ou de la Tradition. « Homme, élève ta » voix, et chante un hymne en ton honneur. Tressaille de joie, » et sois rempli d'allégresse, à la vue de ta puissance et de ta » sagesse. Tu peux, à bon droit, te glorifier et être superbe. » Oui, si c'est là le trésor que tu trouves dans ton propre fonds, » l'orgueil t'est permis ; il est légitime et même nécessaire ; et le » crime de l'ange est une vertu dans l'homme dégénéré. »

Ne craignons pas de le dire, ce sont de ces principes que sont venues toutes les fausses opinions que l'on a eues et que l'on a encore de Dieu ; que sont venues tant de paroles imprudentes, que l'homme a proférées sur le compte de Dieu.

En effet, quels que soient les élèves qui approchent pour écouter les leçons de la Philosoppie, qu'ils aient des notions vraies ou fausses de Dieu, elle commence par leur dire à tous indistinctement, que leur science n'est appuyée sur aucun fondement solide : et aussitôt elle se met à leur prouver l'existence et les attributs de Dieu par un enseignement qui n'est pas appuyé par une révélation première, reçue et conservée par les hommes, et transmise par la tradition.

Il est facile de voir que, d'après ces principes, l'homme ne doit reconnaître en Dieu d'autre existence, d'autres attributs, que ceux qu'il aura trouvés et approuvés lui-même. Et il ne sert de rien de dire que la bonne philosophie et les vrais philosophes reconnaissent et démontrent tous les attributs que la Révélation nous a appris ; par là même que c'est l'homme qui doit les reconnaître, il est clair qu'il peut ne pas les reconnaître aussi ; cela dépend du plus ou moins de science ou de perspicacité, du plus ou moins de bonheur ou d'étude.

Ainsi, c'est en vain que Dieu avait dit : Tu adoreras le Dieu de tes pères, et tu n'en adoreras pas un autre ; c'est en vain qu'il a fait si souvent à son peuple le reproche d'adorer un Dieu

que ses pères n'avaient pas connu [1], la Philosophie pousse l'homme à abandonner le Dieu de ses pères, et à en fabriquer un autre. L'accusation est grande, mais elle est véritable, et nous allons la prouver.

Pour cela, nous n'aurons qu'à comparer les notions que la tradition nous donne de Dieu, avec celles qu'en ont tous ceux qui sont venus nous en parler d'après la méthode philosophique.

Au commencement où ces principes furent mis en usage, les notions de la tradition sur Dieu et ses attributs, étaient tellement gravées dans tous les esprits par l'enseignement, que tous trouvèrent que Dieu était précisément dans leur esprit, comme le disait la Tradition. Mais peu à peu et à mesure que la méthode prévalut, il vint des hommes qui se prétendirent plus habiles, et réformèrent le Dieu de la Tradition.

Le Dieu de la Tradition est l'Être qui existe seul par lui-même, et possède ainsi la plus noble manière d'Etre. Et un grand nombre de philosophes ont prétendu que Dieu n'avait pas l'Être, n'existait pas.

Le Dieu de la Tradition est Un ; il voit tout du haut du Ciel, sa providence arrive fortement à ses fins, et dispose tout avec douceur. Et un grand nombre de philosophes ont prétendu qu'il y avait plusieurs Dieux, ou s'ils n'en admettent qu'un, qu'il se tient seul dans le Ciel, ne s'occupant nullement des hommes, et ne surveillant ni leurs actions, ni leurs paroles, ni leurs pensées.

Le Dieu de la Tradition veut être adoré en esprit et en vérité ; il exige des sacrifices et des prières, et demande qu'on s'abaisse devant lui. Et plusieurs de ceux qui trouvent Dieu dans leur pensée, ont prétendu qu'il ne demandait ni culte, ni hommage, qu'il n'avait besoin ni de sacrifices, ni d'offrandes, ni de prières.

[1] Servite Domino Deo patrum vestrorum. II *des Paralipomènes*, ch. XXX, v. 8.—Immolaverunt... Diis quos ignorabant, novi, recentesque venerunt quos non coluerunt Patres eorum. *Deutéronome*, ch. XXXII, v. 17.—Dimiserunt Dominum Deum patrum suorum... et secuti sunt Deos alienos. *Les Juges*, ch. II, v. 12 ; — et dans cent autres textes.

Le Dieu de la Tradition est un Dieu vengeur; il dit que la vengeance lui appartient, et appartient à lui seul; qu'il punira ceux qui manquent à ses lois, et les punira par des supplices éternels, et qu'il récompensera ceux qui lui sont fidèles, par des récompenses sans fin. Et nos fabricateurs de Dieux nous disent que leur Dieu ne se venge pas, que l'homme n'a rien à craindre de leur Dieu, lequel ne saurait être offensé; ou que si toutefois il peut être offensé, à coup sûr, il pardonnera à toutes ses créatures.

Le Dieu de la Tradition nous a fait savoir que l'homme était tombé, qu'il fallait qu'il eût un Rédempteur, que ce Rédempteur ne pouvait être que son Fils unique, et que ce Fils unique, pour le racheter, avait dû souffrir et subir une mort ignominieuse. Et nos parleurs de Dieu ont décidé que l'homme n'était pas tombé, qu'il n'avait pas besoin de Rédempteur, que Dieu n'avait pas de Fils, et que l'attente ou la venue de ce Fils sont des fables absurdes.

Le Dieu de la Tradition est le même que le Sauveur Jésus; il a conversé avec les hommes, il est venu leur donner le complément de ses instructions, et réaliser ses anciennes promesses, objet de leurs anciennes croyances; il a souffert, a été crucifié, et puis il s'est ressuscité. Et la plupart des Sages du siècle déclarent que le Dieu qu'ils reconnaissent n'est pas Jésus; ils blasphèment le Christ, refusent de le voir régner sur eux, ne veulent ni recevoir ses révélations, ni écouter sa voix, ni suivre ses conseils.

Le Dieu de la Tradition a établi une Eglise ou société universelle, qui doit conserver sa doctrine jusqu'à la consommation des siècles, et à laquelle il faut obéir sous peine d'être renié de Dieu. Et les Philosophes déclarent que leur Dieu n'a établi ni autorité qui le représente, ni société qu'il avoue, ni Eglise qu'on soit obligé d'écouter.

Enfin, le Dieu de la Tradition a donné à cette société un chef auquel on doit obéissance; il a créé une hiérarchie d'hommes auxquels il a confié le soin de transmettre sa doctrine, de pardonner les offenses commises contre lui, et qui ont par conséquent en leur puissance les portes du Ciel et de l'enfer. Et les Sages, sortis de l'école de la Philosophie, déclarent que

leur Dieu n'a rien fait de semblable ; ils dédaignent prêtres et pontifes, dogmes et cérémonies, et traitent toutes nos croyances et nos pratiques de préjugés ou de superstitions.

Tel est le Dieu de la Tradition et le Dieu de la Philosophie. Qu'on ne vienne donc pas nier que celle-ci ait fait un Dieu nouveau; non-seulement elle en a fait un, mais plusieurs. C'est en vain qu'une de ces Philosophies, celle qui s'appelle la Philosophie religieuse, nous dira que son Dieu est le Dieu de la Tradition; quand même elle reconnaîtrait tous ses attributs, recevrait toutes ses paroles, ce ne serait pas encore le Dieu de la Tradition, ce serait le Dieu du raisonnement, contre lequel toujours la raison pourrait réclamer. Ce Dieu, quelque ressemblant qu'il fût au Dieu véritable, n'aurait cependant pas plus de droit sur l'homme, que tout autre Dieu, fabriqué par les Philosophes. Nous en serions toujours au même point où se trouvait la Philosophie chez les Grecs et chez les Romains. Toujours on pourrait faire la réponse que l'académicien ou sceptique Cotta faisait à Velleius et à Balbus, qui voulaient lui faire admettre, l'un, un Dieu formé d'après les idées d'Epicure, l'autre, celui qu'il avait fait d'après les raisonnemens des Stoïciens.

«Qu'il y ait des Dieux, disait Cotta [1], cela ne saurait être contesté que par le dernier des impies; mais cette croyance que jamais on ne m'arrachera de l'âme, c'est sur la foi de mes ancêtres que je la reçois, et non sur les preuves que vous en apportez.

» — Du moment que vous le croyez, est-il besoin que je vous en apporte des preuves?

» — Oui, parce que je me présente à cette dispute, comme si je n'avais de ma vie pensé aux Dieux, ni entendu parler de ce qui les touche. Prenez-moi pour un disciple absolument novice, et répondez à mes questions.

[1] Le traité *De la nature des Dieux*, de Cicéron, est un des plus curieux monumens de l'état où se trouvaient les esprits, vers la fin du paganisme, par rapport à la croyance de Dieu. Nous espérons en donner un jour une analyse qui servira à prouver merveilleusement ce que nous avançons ici, qu'il n'existe pas d'autre Dieu que celui qui nous est connu par la Tradition.

» — Eh bien ! que demandez-vous ?

» — Je voudrais savoir pourquoi, ayant commencé par dire que l'existence des dieux était si évidente qu'elle n'a pas besoin de preuves, vous avez pourtant été si long-tems à la prouver... Pour moi, c'était assez de l'établir sur la tradition de nos pères. Mais, puisque vous comptez pour rien leur autorité, et que vous faites valoir la raison toute seule, permettez que ma raison défende ses droits contre la vôtre... Toutes vos argumentations de l'existence des dieux, n'aboutissent qu'à rendre douteuse une chose qui à mon avis n'est point douteuse [1]. Quand un Philosophe veut que j'embrasse une religion, je dois lui en demander compte, au lieu que j'en dois croire là-dessus mes ancêtres, même sans preuves.... [2] Comme nous avons tous notre jugement à suivre, il ne m'est guère possible de faire de vos idées la règle des miennes [3]. »

Voilà la réponse que pourront toujours faire les Déistes et les Athées, à tous ceux qui voudront leur faire admettre quelque croyance sur Dieu par la méthode philosophique. Ainsi chacun pourra se faire un Dieu à sa fantaisie, et au lieu que ce fut Dieu qui façonna la créature, c'est la créature qui donnera à Dieu la forme qu'elle voudra.

Ici l'histoire vient à l'appui de nos raisonnemens; et il nous sera bien facile de citer quelques-uns de ces Dieux discordans et dissemblables, que l'homme a imaginés d'après ses opinions particulières.

C'est du cerveau de l'homme que sortirent jadis tous ces Dieux de pierre et de bois, auxquels on rendait un stupide hommage.

C'est de l'homme que sont venus ces Dieux des Epicuriens, qui

[1] Mihi enim unum satis erat, ita nobis Majores nostros tradidisse. Sed tu auctoritates contemnis, ratione pugnas. Patere igitur rationem meam cum tuâ ratione contendere... Affers hæc omnia argumenta cur Dii sint; remque, meâ sententiâ, minimè dubiam, argumentando dubiam facis. *De naturâ Deorum*, liv. III, n. 3 et 4.

[2] *Ibidem*, liv. III, n° 2.

[3] Quum autem suo cuique judicio sit utendum, difficili factu est me id sentire quod tu velis. *Ibidem*, liv. III.

n'avaient pas contribué à la formation du monde, et qui ne surveillaient pas les actions des mortels.

C'est de l'homme qu'est venu ce Dieu des Stoïciens, dont la nature, disaient-ils, était ce *Sublime candens*, qu'ils nommaient l'*Ether*.

Et pour parler de Dieux plus modernes, c'est après qu'on eut abandonné le Dieu de la Tradition, et qu'on se fut donné la permission d'en fabriquer un d'après les idées philosophiques, que l'on vit apparaître tous ces Dieux, sous l'invocation desquels se sont commis tous les forfaits des derniers siècles. C'est de là d'abord qu'est sorti ce Dieu, au nom duquel on prêcha la *Réforme;* qui inspira ces illuminés et ces rebelles qui, le cantique dans la bouche, et le fer et la flamme à la main, priaient et massacraient en même tems, et ensanglantèrent une partie de l'Europe.

C'est de là qu'est venu cet *Etre des êtres*, qui aima les adorations insolentes, et les *méditations sublimes* des Philosophes du XVIIIe siècle; ce Dieu qui donnait sa sanction à leurs principes, à leurs dogmes et à leur morale.

C'est de là qu'a surgi cet *Etre suprême*, qui se laissa créer par les décrets des hommes de notre révolution, reçut leurs hommages, présida à leurs fêtes, et sanctionna tous ces grands attentats qui furent commis contre la société, contre l'homme, contre le Dieu des anciens jours, contre le Dieu de nos pères

Enfin, c'est de la même source, et avec la même autorité, que nous vient, de nos jours, ce Dieu nouveau, ce Dieu des Saints-Simoniens, qui ne reconnaît plus Jésus pour son Fils, Dieu comme lui; qui rejette la croyance du genre humain sur la chute de l'homme, la dégradation de son intelligence et la faiblesse de son cœur, Dieu qui veut faire l'humanité autrement qu'elle ne nous est connue par l'histoire, l'expérience et la Tradition.

Et qu'on ne vienne pas dire que ceux qui proclamaient ces sortes de Dieux, se trompaient; car ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici; il s'agit de savoir si ceux qui imputaient à Dieu de tels attentats, et l'entouraient d'un si horrible cortège de barbares et burlesques attributs, ne se fondaient pas sur les mêmes raisons que ceux qui le faisaient meilleur sans doute, mais

toujours d'après leurs idées, d'après leurs raisonnemens, d'après leur bon plaisir. Incroyable audace et sotte présomption d'une Philosophie mensongère! pourquoi faut-il qu'il y aït des Chrétiens qui écoutent sa voix et suivent ses enseignemens?

Ces incontestables égaremens doivent nous convaincre qu'il n'est pas vrai que l'homme puisse connaître Dieu de ses propres forces, avec une lumière qui lui soit naturelle, sans le secours d'une révélation première de Dieu lui-même, révélation conservée et communiquée par la tradition; qu'il n'est pas vrai qu'il n'ait qu'à descendre en lui-même, pour y chercher et y trouver le Dieu véritable. Ce ne sera jamais qu'un faux Dieu, un vrai fantôme de Dieu, un Dieu sans consistance, sans autorité ni sanction, qu'il y trouvera. « Non, je ne t'humilie point, ô homme, en t'enlevant une prérogative qui ne t'appartient pas. Car il faut que tu le saches : *Jamais aucun homme n'a vu Dieu ;* ne pouvant pénétrer dans le sein du Père, tu ne peux en savoir que ce que son Fils, ou la Parole incarnée, qui y habite, a bien voulu nous en dire [1]. C'est lui-même qui nous l'assure : *Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils a voulu le révéler* [2]; et ce Fils lui-même, qui seul pénètre dans son sein, ne dit encore de Dieu, que ce qu'il en a *entendu de lui-même...* [3]; et l'homme voudrait, sans en avoir rien entendu dire, nous en parler, et affirmer ce qu'il est, ce qu'il désire, ce qu'il attend de nous? Oh! non, évidemment l'homme n'a pas ce droit, et nous pouvons lui répéter ce que disait un de ces sages des tems antiques, qui ont servi de témoins et de gardiens de la parole de Dieu : « Ne parle point téméràirement, » et que ta langue ne soit point hardie à proférer des paroles sur » le compte de Dieu; car Dieu est au Ciel, et toi sur la terre; » c'est pourquoi, que tes discours soient en petit nombre en

[1] Deum nemo vidit unquàm; unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit. *St. Jean*, ch. 1, v. 18.

[2] Neque Patrem quis novit nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. *S. Matthieu*, ch. XI, v. 27.

[3] Sed qui me misit verax est: et ego, quæ *audivi ab eo*, hæc loquor in mundo... Nunc autem quæritis me interficere, hominem, qui veritatem vobis locutus sum, quam *audivi à Deo*. *S. Jean*, ch. VIII, v. 26 et 40.

» parlant de lui [1]. » Aussi pouvons-nous assurer avec un de nos docteurs, que « ce n'est pas peu connaître Dieu, que de savoir » que la connaissance qu'on en a est un don de sa grâce [2]. »

Cependant, il faut l'avouer, la plupart de ces Dieux sont morts, ou du moins ils gardent le silence, renfermés dans les livres ou les décrets qui les avaient créés. Faut-il en conclure que nous avons retrouvé le Dieu de la Tradition? que l'on sert le Dieu de nos pères, l'Ancien des jours, que l'on adore le Dieu d'Israël, que l'on prie le véritable Dieu, le Dieu qui s'est manifesté à sa créature dès le commencement? Je ne sais.

Pour cela, il faudrait que l'on me prouvât que le Dieu dont on parle dans les livres, le Dieu surtout que l'on enseigne dans nos écoles, dans nos cours de Philosophie et de sagesse quelconque, est le Dieu de la Tradition. Pour nous en assurer, il nous faut examiner si la génération actuelle, si nos jeunes Philosophes, si tous les étudians qui sont sortis de nos écoles depuis vingt ans, reconnaissent et vénèrent le Dieu qui a créé l'homme dans le jardin d'Eden, qui le punit lui et sa race, pour avoir touché à l'arbre du fruit défendu, et qui lui promit un libérateur; le Dieu qui parlait à Abraham, et apparut en Horeb et sur le mont Sinaï; le Dieu qui inspira les prophètes, et envoya ensuite son Fils unique, lequel, Dieu lui-même, vint, souffrit, et mourut pour le salut du genre humain, établit une société à laquelle il confia sa doctrine, choisit un chef, qui est son représentant, auquel il remit les clefs de son royaume, avec puissance d'ouvrir et de fermer, qui a promis de revenir, à la fin du monde, juger les vivans et les morts, et de ne reconnaître pour ses enfans que ceux qui auront été adoptés par cette société. Voilà ce qu'il nous faut examiner, pour savoir si c'est le Dieu de la Tradition.

Mais qu'est-il besoin d'examen? Il n'est que trop connu que les hommes, et surtout les jeunes hommes de notre siècle, ne reconnaissent pas ce Dieu. En effet, le Dieu qu'ils croient est

[1] Ne temerè quid loquaris, neque cor tuum sit velox ad proferendum sermonem coram Deo. Deus enim in cœlo, et tu super terram : idcirco sint pauci sermones tui. *Ecclesiaste*, ch. v. v. 1.

[2] S. Augustin, *De la Cité de Dieu.*

bien le Dieu qui a créé le ciel et la terre, le Dieu qui a lancé les comètes dans leurs immenses orbites, et qui a peuplé l'univers de mondes, comme il a semé le sable sur les rivages de la mer; c'est aussi le Dieu qui a créé la nature, qui l'a revêtue de beauté et de magnificence, qui a donné aux fleurs leur éclat, à la violette sa candeur, à la rose ses corolles superbes : c'est encore le Dieu qui a créé la fourmi ménagère et l'abeille industrieuse; c'est, si vous le voulez, le Dieu qui a formé le cœur de l'homme, le Dieu bon et tendre, qui a mis dans la créature ce principe d'amour, qui fait sa vie; voilà le Dieu qu'elle reçoit, parce que c'est le seul Dieu qu'on lui ait enseigné, le seul Dieu qui ressorte de la méthode philosophique. Mais le Dieu vengeur, le Dieu jaloux, le Dieu de Sinaï, de Bethléem et de Golgotha, le Dieu qui nous a soumis à l'Eglise, voilà le Dieu que notre jeunesse ne connaît pas, celui qu'elle a le malheur de ne pas recevoir, et la funeste témérité de rejeter de son symbole, parce que ce n'est pas le Dieu que l'on puisse connaître par la méthode philosophique, mais seulement par la Tradition et l'autorité testimoniale du genre humain.

Et maintenant que nous avons trouvé une des causes, la cause essentielle et principale de l'oubli de Dieu, et des paroles téméraires que l'on émet sur son compte, il ne me reste plus qu'à faire un appel à tous les hommes qui ont foi ou espérance en Dieu, pour que tous, rejetant ces faux dieux qu'on leur a imposés ou qu'ils se sont choisis eux-mêmes, réunissent leurs efforts pour relever ce trône légitime, sur lequel le Dieu créateur et conservateur de l'homme doit recevoir les hommages, l'adoration et l'amour de ses créatures. Il en est surtout sur lesquels pèse une responsabilité spéciale et terrible, ce sont ceux qui ont reçu ou qui se sont donné la mission de parler de Dieu aux peuples, de leur enseigner ce qu'il veut, ce qu'il est, ce qu'il demande. Certes, ce n'est point ici un devoir vague ou une responsabilité légère et futile; sous peine d'être infidèles à leur maître, traîtres à Dieu, corrupteurs des hommes, philosophes, savans, docteurs, prêtres, professeurs de tout rang et de toute condition, doivent renoncer à cette méthode nouvelle, étrangère, que nos pères ne connaissaient pas; à ces moyens obscurs, métaphysiques, à ces raisons isolées, indivi-

duelles, toutes philosophiques, de chercher Dieu au-dedans de soi-même, de le créer, de le former par un effort de l'esprit, ou un caprice de l'imagination. Nos paroles s'adressent surtout à ceux que Dieu a établis chefs de la famille ; il faut qu'ils sachent que leur nom de Pères les charge naturellement, et sans qu'ils puissent en décliner l'obligation, du devoir de faire connaître Dieu, le Dieu véritable, le Dieu de la Tradition à leurs enfans; et de les éloigner de ces faux Sages, vendeurs d'une science empoisonnée, qui, selon l'expression énergique du Prophète, *violent Dieu lui-même devant son peuple, pour une poignée d'orge ou un morceau de pain..., mentant à ce peuple qui croit à leurs mensonges* [1]. Car ce ne sera que par le renouvellement de l'enseignement public et particulier, que Dieu pourra rentrer d'abord dans la famille, puis dans la société, puis dans le conseil de ceux qui sont établis chefs de cette société [2].

C'est ainsi seulement que nous verrons de nouveau le règne de Dieu, qui seul peut faire la paix, la tranquillité et le bonheur des hommes.

A. Bonnetty.

[1] Et violabant me ad populum meum, propter pugillum hordei et fragmen panis..., mentientes populi meo credenti mendaciis. *Ezéchiel*, ch. XIII, v. 19.

[2] C'est un fait que les méthodes philosophiques et les fausses idées d'éducation des auteurs du 18e siècle dirigent encore l'éducation que l'on donne dans la plupart des familles, même chrétiennes. Malheureusement il est peu d'ouvrages propres à introduire, dans ces familles, les améliorations que la Philosophie et la Science ont éprouvées depuis quelques années. L'auteur de cet article a essayé, selon ses forces, de faire entrer dans un ouvrage, qu'il publiera peut-être sous le titre de *Une éducation philosophique comparée à une éducation catholique*, la plupart des solutions nouvelles données aux questions catholiques. Le présent article et quelques autres, déjà insérés dans ce Recueil, en sont extraits.

Histoire.

TRADITIONS DU NOUVEAU MONDE,

EN CONFORMITÉ AVEC NOS CROYANCES.

Deuxième Article.

Nous continuons à extraire du savant ouvrage de M. de Humboldt, ce qui a rapport aux antiques traditions conservées parmi les peuples de l'Amérique [1].

L'âge d'or des Mexicains, Babel, les Géans.

« Le grand *Téocalli* [2] de Cholula, appelé aussi la montagne de briques non cuites (*Tlalchihualtepec*), avait à sa cime un autel dédié à *Quetzalcoatl*, le Dieu de l'air. Ce Quetzalcoatl (dont le nom signifie *serpent revêtu de plumes vertes*, de *Coatl*, serpent, et *Quetzalli*, plume verte) est sans doute l'être le plus mystérieux de toute la mythologie mexicaine : c'était un homme blanc et barbu comme le Bochica des Muyscas, dont nous avons parlé plus haut : il était grand-prêtre à Tula (*Tollan*), législateur, chef d'une secte religieuse qui, comme les Sonyasis et les Boudhistes de l'Indostan, s'imposait les pénitences les plus cruelles [3]...

» Le règne de Quetzalcoatl était l'âge d'or des peuples d'Anahuac : alors tous les animaux, les hommes même vivaient en paix ; la terre produisait sans culture les plus riches moissons ; l'air était rempli d'une multitude d'oiseaux que l'on admirait à cause de leur chant et de la beauté de leur plumage ; mais ce règne, semblable à celui de Saturne, et le bonheur du monde, ne furent pas de longue durée : le Grand Esprit *Tezcatlipoca*,

[1] Voir le premier article, dans le N° 18, t. III, p. 407 des *Annales*.

[2] C'est le nom que les Mexicains donnent à des édifices pyramidaux qu'ils regardent comme les maisons de leurs dieux.

[3] *Vue des Cordillères*, tom. 1er, p. 109.

le Brahmâ des peuples d'Anahuac, offrit à Quetzalcoatl une boisson qui, en le rendant immortel, lui inspira le goût des voyages, et surtout un désir irrésistible de visiter un pays éloigné que la tradition appelle *Tlapallan*[1]....

» *Quetzalcoatl*, en traversant le territoire de Cholula, céda aux instances des habitans, qui lui offrirent les rênes du gouvernement : il demeura vingt ans parmi eux, ordonna les grands jeûnes de quatre-vingts jours, et régla les intercalations de l'année toltèque ; il exhorta les hommes à la paix ; il ne voulait pas que l'on fît d'*autres offrandes à la divinité que les prémices des moissons*. De Cholula, Quetzalcoatl passa à l'embouchure de la rivière de Goasacoalco, où il disparut après avoir fait annoncer aux Cholulains (*Chololtecalles*) qu'il reviendrait dans quelque tems pour les gouverner de nouveau et pour renouveler leur bonheur.

» C'étaient les descendans de ce saint, que le malheureux Montezuma crut reconnaître dans les compagnons d'armes de Cortez. « Nous savons par nos livres, dit-il dans son premier » entretien avec le général espagnol, que moi et tous ceux qui » habitent ce pays, ne sommes pas indigènes, mais que nous » sommes des étrangers venus de très-loin. Nous savons aussi » que le chef qui conduisit nos ancêtres retourna pour quelque » tems dans sa première patrie, et qu'il revint ici pour chercher » ceux qui s'y étaient établis : il les trouva mariés avec les femmes » de cette terre, ayant une postérité nombreuse et vivant dans » les villes qu'ils avaient construites : les nôtres ne voulurent » pas obéir à leur ancien maître, et il s'en retourna seul. Nous » avons toujours cru que ses descendans viendraient un jour » prendre possession de ce pays. Considérant que vous venez de » cette partie où naît le soleil, et que, comme vous me l'assurez, » vous nous connaissez depuis long-tems, je ne puis douter que » le roi qui vous envoie ne soit notre maître naturel[2]. »

» Il existe encore aujourd'hui, parmi les Indiens de Cholula, une autre tradition très-remarquable, d'après laquelle la grande pyramide n'aurait pas été destinée primitivement à servir au culte de Quetzalcoatl. Après mon retour en Europe, en exami-

[1] Clavigéro, *Storia di Messico*, tome II, p. 12.

[2] Première Lettre de Cortez, §. XXI et XXIX.

nant à Rome les manuscrits mexicains de la bibliothèque du Vatican, j'ai vu que cette même tradition se trouve consignée dans un manuscrit de Pedro de los Rios, religieux dominicain qui, en 1566, copia sur les lieux toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put se procurer. « Avant la grande inondation »(*apachihuiliztli*) qui eut lieu 4008 ans après la création du » monde, le pays d'Anahuac était habité par des géans (*Tzocuil-* » *lixeque*) : tous ceux qui ne périrent pas furent transformés en » poissons, à l'exception de *sept* qui se refugièrent dans des ca- » vernes. Lorsque les eaux se furent écoulées, un de ces géans, » *Xelhua*, surnommé l'architecte, alla à Chalollan, où, en mé- » moire de la montagne Tlaloc, qui avait servi d'asile à lui et à » six de ses frères, il construisit une *colline artificielle* en forme » de pyramide; il fit fabriquer les *briques* dans la province de » Tlamanalco, au pied de la Sierra de Cocotl, et, pour les trans- » porter à Cholula, il plaça une file d'hommes qui se les pas- » saient de main en main. *Les dieux virent avec courroux cet édi-* » *fice, dont la cime devait atteindre les nues:* irrités contre l'auda- » ce de Xelhua, ils lancèrent du feu sur la pyramide; beaucoup » d'ouvriers périrent; l'ouvrage ne fut point continué, et on le » consacra dans la suite au dieu de l'air, *Quetzalcoatl.* »

» Cette histoire rappelle d'anciennes traditions de l'Orient [1], que les Hébreux ont consignées dans leurs livres saints. Du tems de Cortez, les Cholulains conservaient une pierre qui, enveloppée dans un globe de feu, était tombée des nues sur la cime de la pyramide. Cet aérolithe avait la forme d'un crapaud. Le Père Rios, pour prouver la haute antiquité de cette fable de *Xelhua*, observe qu'elle était contenue dans un cantique que les Cholulains chantaient dans leurs fêtes en dansant autour du Téocalli, et que ce cantique commençait par les mots *Tulanian hululaez* [2], qui ne sont d'aucune langue actuelle du Mexique. Dans toutes les parties du globe, sur le dos des Cordillères, comme à l'île de Samothrace, dans la mer Egée, des fragmens de langues primitives se sont conservées dans les rites religieux [3]. »

[1] Voyez plus bas, page 26, les traditions chaldéennes de Bérose.

[2] La ressemblance de ce mot avec *l'alleluia* hébraïque est frappante. (*Note du D. des* Annales.)

[3] Tome I, p. 112.

« Selon les traditions antiques recueillies par l'évêque François Nunez de la Vega : « le *Wodan* des Chiapanois était petit-fils de cet illustre vieillard qui, lors de la grande inondation dans laquelle périt la majeure partie du genre humain, fut sauvé dans un radeau, lui et sa famille. *Wodan* coopéra à la construction du grand édifice que les hommes entreprirent pour atteindre les cieux : l'exécution de ce projet téméraire fut interrompue; chaque famille reçut dès-lors une *langue différente*, et le grand esprit *Teotl* ordonna à *Wodan* d'aller peupler le pays d'Anahuac. Cette tradition américaine rappelle le *Menou* des Hindoux, le *Noé* des Hébreux, et la dispersion des Couschites de Singar. En la comparant, soit aux traditions hébraïques et indiennes conservées dans la Genèse et dans deux pouranas sacrés, soit à la fable de *Xelhua* le Cholulain, et à d'autres faits cités dans le cours de cet ouvrage, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie qui existe entre les souvenirs antiques des peuples de l'Asie et de ceux du nouveau continent [1]. »

Bochica, législateur des Muyscas, la longue vie qu'on lui suppose atteste celle des premiers hommes.

« Dans les tems les plus reculés, avant que la lune accompagnât la terre, dit la mythologie des Indiens Muyscas ou Mozcas, les habitans du plateau de Bogota vivaient comme des barbares nus, sans agriculture, sans lois et sans culte. Tout-à-coup parut chez eux un vieillard qui venait des plaines situées à l'est de la cordillère de Chingasa : il paraissait d'une race différente de celle des indigènes, car il avait la barbe longue et touffue. Il était connu sous trois noms différens : sous ceux de *Bochica*, *Nemquetheba* et *Zuhè*. Ce vieillard, semblable à Manco-Capac, apprit aux hommes à se vêtir, à construire des cabanes, à labourer la terre et à se réunir en société. Il amena avec lui une femme, à laquelle la tradition donne encore trois noms; savoir, ceux de

[1] Tome I, p. 383.

Dans la *première édition* nous citions ici les traditions américaines sur les *Géans* sur *Adam* et *Eve*, *Caïn*, *Abel*, etc. Mais nous en avons fait un article à part, et accompagné des dessins représentant la *femme au serpent*, dans le n° 55, tome X, p. 41 et 50 des *Annales*. (*Note de la 2e édition.*)

Chia, *Yubecayguaya* et *Huythaca*. Cette femme, d'une rare beauté, mais d'une méchanceté excessive, contraria son époux dans tout ce qu'il entreprenait pour le bonheur des hommes. Par son art magique, elle fit enfler la rivière de Funzha, dont les eaux inondèrent toute la vallée de Bogota. Ce déluge fit périr la plupart des habitans, et quelques-uns seulement s'échappèrent sur la cîme des montagnes voisines. Le vieillard irrité chassa la belle *Huythaca* loin de la terre; elle devint la lune, qui, depuis cette époque, commença à éclairer notre planète pendant la nuit. Ensuite *Bochica*, ayant pitié des hommes dispersés sur les montagnes, brisa d'une main puissante les rochers qui ferment la vallée du côté de Canaos et de Tequendama. Il fit écouler par cette ouverture les eaux du lac de Funzha, réunit de nouveau les peuples dans la vallée de Bogota, construisit des villes, introduisit le culte du soleil, nomma deux chefs entre lesquels il partagea les pouvoirs ecclésiastique et séculier, et se retira sous le nom d'*Idacanzas*, dans la sainte vallée d'Iraca, près de Tunja, où il vécut dans les exercices de la pénitence la plus austère, pendant l'espace de deux mille ans [1].

[1] L'ancien continent nous parle de princes qui ont vécu plusieurs siècles; voici, dans le nouveau, un fils du soleil qui vit deux mille ans.

Les institutions de Menou nous apprennent que dans l'*âge d'or*, appelé *Satya-youg*, les hommes exempts de maladies vivaient quatre cents ans. *Recherches asiatiques.* Vulcain règne mille ans sur l'Egypte. Caïoumarath (le premier homme), premier roi des Perses, vécut mille ans : Djemschid, l'un de ses successeurs, en règne 616. Dans la Chine, Fo-hi et Chin-Nong règnent, le premier cent quinze ans, et le second cent quarante-cinq. Chez les Américains, Bochica vécut deux mille ans, et son successeur, le sage Huncahua, en régna deux cent cinquante. Ainsi donc, comme nous l'avons dit ailleurs, la longue vie des premiers hommes n'est pas seulement attestée par l'histoire des Hébreux, elle l'est encore par celle de l'Inde et des Perses, par l'histoire des Chinois et des Egyptiens : elle l'est de plus par l'histoire du Nouveau-Monde. On sait que les historiographes Chaldéens, Phéniciens et Grecs, l'attestent également.

C'est sans doute le souvenir de la longue vie des patriarches qui a donné lieu à certaines nations de supposer aux princes de leurs premières dynasties des règnes démesurés, et d'entasser dans leurs annales les siècles sur les siècles. Nous rappellerons à ce sujet ce que dit M. Cuvier dans la partie de son discours où il examine au flambeau de la critique les chro-

« Cette fable indienne, qui attribue au fondateur de l'empire du *Zaque* la chute d'eau du Tequendama, réunit un grand nombre de traits que l'on trouve épars dans les traditions religieuses de plusieurs peuples de l'ancien continent. On croit reconnaître le bon et le mauvais principes personnifiés dans le vieillard *Bochica* et dans sa femme *Huythaca*. Le tems reculé où la lune n'existait pas encore rappelle la prétention des Arcadiens sur l'antiquité de leur origine. L'astre de la nuit est peint comme un être malfaisant qui augmente l'humidité sur la terre, tandis que *Bochica*, fils du Soleil, sèche le sol, protège l'agriculture, et devient le protecteur des Muyscas, comme le premier Inca fut celui des Péruviens [1]. »

Conformité du déluge américain avec la Genèse et avec les traditions orientales.

« Voici les événemens principaux qu'indique la planche XXXII, d'après l'explication de Siguenza, à laquelle nous ajouterons quelques notions tirées des annales historiques des Mexicains.

» L'histoire commence par le déluge de *Coxcox*, ou par la quatrième destruction du monde, qui, selon la cosmogonie aztèque, termine le quatrième des grands cycles, *atonatiuh*, *l'âge de l'eau* [2]. Ce cataclysme arriva, selon les deux systêmes chronologiques reçus, ou 1,417 ou 18,028 ans après le commencement de l'*âge de la terre*, *tlaltonatiuh*. L'énorme différence de ces nombres doit moins nous étonner quand nous nous rappelons les hypothèses que, de nos jours, Bailly, William Jones et Bentley [3], ont mises en avant sur la durée des quatre *Yougas* des Hindoux. Parmi les différens peuples qui habitent le Mexique, des peintures qui représentaient le déluge de *Coxcox*, se sont trouvées chez les Aztèques, les Miztèques, les Zapotèques, les Tlascaltèques et les Méchoa-

nologies les plus anciennes : « On nous parle bien en Egypte de centaines de siècles, mais c'est avec les dieux et les demi-dieux qu'on les remplit. » *Recherches sur les ossem. des quadrup. foss.*; discours prélim. (*Note du D.*)

[1] Tome I, p. 87.

[2] Voir l'explication de l'*hiéroglyphe* de cette 4e destruction dans le n° 55, t. X, p. 44. (*Note de la 2e édition.*)

[3] *Recherches asiat.*, vol. VIII, p. 195.

caneses. Le *Noé, Xisuthrus* ou *Menou* de ces peuples, s'appelle *Coxcox*, *Teo-Cipactli* ou *Tezpi*. Il se sauva, conjointement avec sa femme *Xochiquetzal*, dans une barque, ou, selon d'autres traditions, dans un radeau d'Ahuahuete (*cupressus distichia*). La peinture représente *Coxcox* au milieu de l'eau, étendu dans une barque.

» La montagne dont le sommet couronné d'un arbre, s'élève au-dessus des eaux, est l'Ararat des Mexicains, le Pic de *Colhuacan*. La corne qui est représentée à gauche, est l'hiéroglyphe phonétique de *Colhuacan*. Au pied de la montagne, paraissent les têtes de *Coxcox* et de sa femme; on reconnaît cette dernière par les deux tresses en forme de cornes, qui, comme nous l'avons observé plusieurs fois, désignent le sexe féminin. Les hommes nés après le déluge étaient muets : une colombe, du haut d'un arbre, leur distribue des langues représentées sous la forme de petites virgules. Il ne faut pas confondre cette colombe avec l'oiseau qui rapporte à *Coxcox* la nouvelle que les eaux se sont écoulées. Les peuples de Mechoacan conservaient une tradition d'après laquelle *Coxcox*, qu'ils appellent *Tezpi*, s'embarqua dans un *acalli* spacieux, avec sa femme, ses enfans, plusieurs animaux et des graines dont la conservation était chère au genre humain. Lorsque le grand esprit *Tezcatlipoca* ordonna que les eaux se retirassent, *Tezpi* fit sortir de sa barque un Vautour, le Zopilote (*Vultur aura*). L'oiseau qui se nourrit de chair morte ne revint pas, à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre récemment desséchée. *Tezpi* envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le Colibri seul revint en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles : alors *Tezpi*, voyant que le sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, quitta sa barque près de la montagne de Colhuacan.

» Ces traditions, nous le répétons ici, en rappellent d'autres d'une haute et vénérable antiquité. L'aspect des corps marins, trouvés jusque sur les sommets les plus élevés, pourrait faire naître, à des hommes qui n'ont eu aucune communication, l'idée de grandes inondations, qui ont éteint, pour quelque tems, la vie organique sur la terre : mais ne doit-on pas reconnaître les traces d'une origine commune, partout où les idées cosmogoniques et les premières traditions des peuples offrent des ana-

logies frappantes, jusque dans les moindres circonstances? Le Colibri de Tezpi ne rappelle-t-il pas la Colombe de Noé, celle de Deucalion, et les oiseaux que, d'après Bérose, Xisutrus [1] fit sortir de son arche, pour reconnaître si les eaux étaient écou-

[1] Le nom de *Xisutrus*, comme celui de *Noé*, signifie *repos, consolation*.

C'est l'historien Bérose, qui vivait près de trois siècles avant J.-C., qui décrit avec le plus de détails les circonstances du déluge de Xisutrus. Voici cet antique fragment, traduit par Volney: «Xisuthrus fut le dixième »roi (comme Noé fut le dixième patriarche); sous lui arriva le déluge... »Kronos (Saturne) lui ayant apparu en songe, l'avertit que le 15e du »mois Dœsius, les hommes périraient par un déluge. En conséquence, il »lui ordonna de prendre les écrits qui traitaient du commencement, du »milieu et de la fin de toutes choses, et de les enfouir en terre dans la »ville du Soleil, appelée *Sisparis;* de se construire un navire, d'y embar- »quer ses parens, ses amis, et de s'abandonner à la mer. Xisuthrus obéit; »il prépare toutes les provisions, rassemble les animaux quadrupèdes et »volatiles; puis il demande où il doit naviguer: *vers les dieux*, dit Saturne, »et il souhaite aux hommes toutes sortes de bénédictions. Xisuthrus fa- »brique donc un navire, *long de cinq stades et large de deux;* il y fit entrer »sa femme, ses enfans, ses amis, et tout ce qu'il avait préparé. Le dé- »luge vint, et bientôt ayant cessé, Xisuthrus lâcha quelques oiseaux qui, »faute de trouver où se reposer, revinrent au vaisseau: quelques jours »après, il les envoya encore à la découverte; cette fois les oiseaux revin- »rent ayant de la boue aux pieds; lâchés une troisième fois, ils ne revin- »rent plus. Xisuthrus concevant que la terre se dégageait, fit une ouver- »ture à son vaisseau, et comme il se vit près d'une montagne, il y des- »cendit avec sa femme, sa fille et le pilote: il adora la terre, éleva un »autel, fit un sacrifice, puis il disparut, et ne fut plus vu sur la terre »avec les trois personnes sorties avec lui... etc...» *Recherches sur l'histoire ancienne*, tome I, p. 127.

Volney observe que Bérose et Abydène, d'accord avec Moïse, placent *dix* générations avant le déluge. «Les Indiens, dit encore Volney, remplis- »sent le tems antérieur au déluge par *dix* avatares ou apparitions de *Wi- »chnou* qui répondent aux *dix rois anté-diluviens*. Ces analogies sont remar- »quables, et mériteraient d'être approfondies.» *Même ouvr.*, p. 179.

Sanchoniathon, de Phrygie, parle de *dix* générations des dieux ou demi-dieux, placés entre Uranus et la race présente des mortels. Les Tartares et les Arabes ont également conservé le souvenir de ces *dix* générations, et de concert, quoique séparés par d'immenses distances, ils don-

lèes, et si déjà il pouvait ériger des autels aux dieux protecteurs de la Chaldée [1]?»

Sacrifices humains.—Animal sacré. figure de l'agneau des Hébreux.

« Le n. I du *Codex Borgianus*, représente un animal inconnu, orné d'un collier et d'une espèce de harnois, mais percé de dards : Fabrega le nomme *lapin couronné*, *lapin sacré*. On trouve cette figure dans plusieurs rituels des anciens Mexicains. D'après les traditions qui se sont conservées jusqu'à nos jours, c'est un symbole de l'innocence souffrante : sous ce rapport, cette représentation allégorique rappelle l'agneau des Hébreux, ou l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire destiné à calmer la colère de la divinité. Les dents incisives, la forme de la tête et de la queue, paraissent indiquer que le peintre a voulu représenter un animal de la famille des rongeurs : quoique les pieds à deux

nent à plusieurs des patriarches anté-diluviens, aussi-bien qu'à leurs successeurs immédiats, les mêmes noms qu'ils ont dans la Genèse. Les Egyptiens, dans l'histoire des Atlantides, comptent aussi *dix* générations avant le déluge, et ils en donnent les noms.

« La Sibylle bérosienne, dit Moïse de Corène, donne trois fils à Xisuthrus, *Sim* ou *Zérouan*, *Titan* et *Yapetosthe*. Ils se séparèrent, et se partagèrent le monde. » La même Sibylle, ajoute Moïse de Corène, en parlant des hommes illustres, nés de ces trois chefs, dit : « Ils étaient » terribles et brillans, ces premiers des Dieux; d'eux vint la race des » géans, au corps robuste, aux membres puissans, à l'immense stature, qui, » pleins d'insolence, conçurent le dessein impie de bâtir *une tour*. Tandis qu'ils y travaillaient, un vent horrible et *divin*, excité par la colère » des dieux (Elahim), détruisit cette masse immense, et jeta parmi les » hommes des paroles inconnues qui excitèrent (ou causèrent) le tumulte » et la confusion. Parmi ces hommes était le Japétique Haïk, célèbre et » vaillant gouverneur (præfectus), très-habile à lancer les flèches et à manier l'arc... » *Idem*, p. 146.

» Après le déluge de *Noh* ou de *Xisuthrus*, le partage de la terre entre *trois personnages puissans* et brillans, dont *Titan* est un, ressemble beaucoup, dit Volney qui a traduit ces fragmens, à ce que les Grecs nous disent des *trois* frères, Jupiter, Pluton et Neptune. Pluton même est noir comme Cham. *Recherches sur l'histoire ancienne*, par Volney, tom. Ier, p. 143 et 147. *(Note du D.)*

[1] Tome II, p. 175.

sabots, munis d'un ergot qui ne touche pas la terre, le rapprochent des ruminans, je doute que ce soit un *Cavia* ou Lièvre mexicain : serait-ce quelque mammifère inconnu qui habite au nord du Rio Gila, dans l'intérieur des terres, vers la partie nord-ouest de l'Amérique? Ce même animal, mais avec une queue beaucoup plus longue, me paraît figurer une seconde fois dans le *Codex Borgianus*, à la 53e feuille. M. Fabrega prend cette figure, qui est chargée des vingt hiéroglyphes des jours, pour un Cerf (*Mazatl.*) [1]. »

« Le n. IV est la représentation d'un sacrifice humain : un prêtre, dont la figure est presque méconnaissable sous un travestissement monstrueux, arrache le cœur à la victime ; sa main gauche est armée d'une massue; le corps nu de la victime est peint; on y remarque des taches par lesquelles on a voulu imiter celles de la robe du jaguar ou du tigre américain : à gauche se trouve un autre prêtre (*Topiltzin*), qui verse, sur l'image du soleil placée dans la niche d'un temple, le sang du cœur arraché. Je n'aurais point fait graver cette scène hideuse, si le travestissement du sacrificateur ne présentait avec le Ganesa des Hindoux, certains rapports remarquables, et qui ne paraissent point accidentels.

» Les Mexicains se servaient de casques qui imitaient la forme de la tête d'un Serpent, d'un Crocodile ou d'un Jaguar. On croit reconnaître dans le masque du sacrificateur la trompe d'un Eléphant ou de quelque pachyderme qui s'en rapproche par la configuration de la tête, mais dont la mâchoire supérieure est garnie de dents incisives. Le groin du Tapir se prolonge sans doute un peu plus que le museau de nos Cochons; mais il y a bien loin de ce groin du Tapir à la trompe figurée dans le *Codex Borgianus*. Les peuples d'Aztlan, originaires d'Asie, avaient-ils conservé quelques notions vagues sur les Eléphans, ou, ce qui me paraît bien moins probable, leurs traditions remontaient-elles jusqu'à l'époque où l'Amérique était encore peuplée de ces animaux gigantesques dont les squelettes pétrifiés se trouvent enfouis dans des terrains marneux, sur le dos même des Cordillères mexicaines? Peut-être aussi existe-t-il, dans la partie

[1] Tome 1er, p. 251.

nord-ouest du nouveau continent, dans des contrées qui n'ont été visitées ni par Héarne, ni par Mackensie, ni par Lewis, un pachyderme inconnu, qui, par la configuration de sa trompe, tient le milieu entre l'Eléphant et le Tapir [1]. »

« Les guerres continuelles des Atzèques, depuis qu'ils s'étaient fixés sur les îlots du lac salé de Tezeuco, leur fournissaient un si grand nombre de victimes, que des sacrifices humains furent offerts sans exception à toutes leurs divinités, même à *Quetzalcoatl*, qui, comme le *Bouddha* des Hindoux, avait prêché contre cette exécrable coutume, et à la déesse des moissons, la Cérès mexicaine, appelée *Centeotl* ou *Tonacajohua*, celle qui *nourrit les hommes*. Les Totonaques, qui avaient adopté toute la mythologie toltèque et aztèque, distinguaient comme de race différente, les divinités qui exigent un culte sanguinaire, et la déesse des champs, qui ne demande que des offrandes de fleurs et de fruits, des gerbes de maïs ou des oiseaux qui se nourrissent des grains de cette plante utile aux hommes. Une prophétie ancienne faisait espérer à ce peuple une réforme bienfaisante dans les cérémonies religieuses : cette prophétie portait que *Centeotl*, qui est identique avec la belle *Chri* ou *Lakchmi* des Hindoux, et que les Aztèques, de même que les Arcadiens, désignaient sous le nom de la *Grande Déesse* ou *Déesse primitive* (*Tzinteotl*), triompherait, à la fin, de la férocité des autres dieux, et que les sacrifices humains feraient place aux offrandes innocentes des prémices des moissons [2]. »

« Au Mexique, où le nombre et le pouvoir des prêtres (*teopixquis*) et des moines (*tlamacyques*) était presque aussi grand qu'il l'est aujourd'hui au Tibet et au Japon, tout ce qui était l'effet du fanatisme religieux ne pouvait éprouver que des changemens infiniment lents. L'histoire nous prouve que l'usage barbare des

[1] Tome I, p. 254.

[2] Tome I, p. 265. — Tous les peuples de l'Orient attendaient un Dieu libérateur qui devait venir sauver les hommes et leur enseigner un nouveau culte. La prophétie dont il est ici question, paraît avoir trait à cette attente. Les Péruviens attendaient aussi un fils du soleil qui devait leur apporter une nouvelle loi.

(*Note du D.*)

sacrifices humains s'est même conservé long-tems parmi les peuples les plus avancés en civilisation. Les peintures trouvées dans les tombeaux des rois à Thèbes, ne laissent aucun doute que ces sacrifices ne fussent en usage parmi les Égyptiens [1]. Nous avons déjà observé plus haut qu'anciennement, dans l'Inde, la déesse *Câli* demandait des victimes humaines, comme *Saturne* en exigeait à Carthage. A Rome, après la bataille de Cannes, un Gaulois et une Gauloise furent enterrés vivans, et l'empereur Claude se vit obligé de défendre, par une loi expresse, de sacrifier des hommes dans l'empire Romain [2]. Mais, il y a plus encore; ne voyons-nous pas, dans les tems moins reculés, les effets barbares de l'intolérance religieuse, au milieu d'une grande civilisation de l'espèce humaine, à l'époque d'un adoucissement général de caractère et de mœurs? Quelle que soit la différence que présentent les peuples dans les progrès de leur culture, le fanatisme et l'intérêt conservent leur pouvoir funeste. La postérité aura de la peine à concevoir que, dans l'Europe policée, sous l'influence d'une religion qui, par la nature de ses principes, favorise la liberté et proclame les droits sacrés de l'humanité, il existe des lois qui sanctionnent l'esclavage des Noirs, qui permettent au colon d'arracher l'enfant des bras de sa mère, pour le vendre dans une terre lointaine. Ces considérations nous prouvent, et ce résultat n'est pas consolant, que des nations entières peuvent avancer rapidement vers la civilisation, sans que les institutions politiques et les formes de leur culte perdent entièrement leur ancienne barbarie [3]. »

Analogie entre le Zodiaque Mexicain et celui des peuples d'origine Tartare.

« Le tableau suivant réunit les signes du zodiaque tartare avec ceux des jours du calendrier mexicain.

[1] Denon. *Voyage en Egypte*, page 298, pl. cxxiv, n° 2. *Décade égyptienne*, tome III, p. 110.

[2] *Sétuone*, c. xxv. (éd. Wolf, vol. I, p. 48. — Pline, *Hist. nat.* l. xxxi, ch. I; lib. VIII, c. xxII. — Tertullien, *Apologet.*, *adversus gentes*, ch. IX. — Lactant. *Div. inst.* l. I, ch. xxI.

[3] Tome I, p. 269.

ZODIAQUE DES TARTARES-MANTCHOUX.	ZODIAQUE DES MEXICAINS.
Pars, tigre.	*Ocelotl*, tigre.
Taoulai, lièvre.	*Tochtli*, lièvre, lapin.
Mogai, serpent.	*Cohuatl*, serpent.
Petchi, singe.	*Ozomatli*, singe.
Nokai, chien,	*Itzcuintli*, chien.
Tukia, oiseau, poule.	*Quauhtli*, oiseau, aigle,

» Sans rappeler les hiéroglyphes eau (*atl*), et monstre marin (*cipactli*), qui offrent une analogie frappante avec les catastérismes du Verseau et du Capricorne, les six signes du zodiaque tartare, retrouvés dans le calendrier mexicain, suffisent pour rendre extrêmement probable que les peuples des deux continens ont puisé dans une source commune leurs idées astrologiques. Ces traits de ressemblance sur lesquels nous insistons, ne sont pas tirés de peintures informes ou allégoriques, susceptibles d'être interprétées selon la nature des hypothèses que l'on désire faire valoir. Si l'on consulte les ouvrages composés, au commencement de la conquête, par des auteurs Espagnols ou Indiens, qui ignoraient jusqu'à l'existence d'un Zodiaque tartare, l'on verra qu'au Mexique, depuis le septième siècle de notre ère, les jours s'appelaient *tigre*, *chien*, *singe*, *lièvre ou lapin*, comme, dans toute l'Asie orientale; les années portent encore les mêmes noms en tibétain, en tartare-mantchou, en mogol, en kalmouk, en chinois, en japonais, en coréen, dans les langues du Tonquin et de la Cochinchine [1].

» On conçoit que des nations qui n'ont jamais eu de rapports entr'elles, divisent également l'écliptique en vingt-sept ou vingt-huit parties, et donnent à chaque jour lunaire le nom des étoiles près desquelles la lune se trouve placée dans son mouvement progressif de l'ouest à l'est. Il paraît très-naturel aussi que des peuples chasseurs ou pasteurs désignent ces constellations et ces jours lunaires par des noms des animaux qui sont l'objet constant de leurs affections ou de leurs craintes. Le ciel des hordes nomades se trouvera peuplé de chiens, de cerfs, de taureaux et de loups, sans qu'on doive en conclure que ces hordes ont jadis

[1] *Souciet*, tom. II, p. 138.

fait partie d'un même peuple. Il ne faut pas confondre des traits de ressemblance purement accidentels, ou naissant d'une identité de position, avec ceux qui attestent une origine commune ou d'anciennes communications.

» Mais les Zodiaques tartare et mexicain ne renferment pas seulement les animaux propres aux climats que ces peuples habitent aujourd'hui; on y trouve aussi des *tigres* et des *singes*. Ces deux animaux sont inconnus sur les plateaux de l'Asie centrale et orientale, auxquels une grande élévation donne une température plus froide que celle qui règne vers l'ouest sous la même latitude. Les Tibétains, les Mogols, les Mantchoux et les Kalmouks, ont donc reçu d'un pays plus méridional le Zodiaque que l'on appelle trop exclusivement le cycle tartare. Les Toltèques, les Aztèques, les Tlascaltèques, ont reflué du nord vers le sud : nous connaissons des monumens aztèques jusqu'aux rives du Gila, entre les 33° et les 34° de latitude nord. L'histoire nous montre les Toltèques venant de régions plus septentrionales encore. Ces colons, sortis d'Aztlan, n'arrivaient pas comme des hordes barbares : tout annonçait chez eux les restes d'une ancienne civilisation. Les noms imposés aux villes qu'ils construisaient étaient les noms des lieux qu'habitaient leurs ancètres : leurs lois, leurs annales, leur chronologie, l'ordre de leurs sacrifices, étaient modelés sur les connaissances qu'ils avaient acquises dans leur première patrie. Or, les *singes* et les *tigres* qui figurent parmi les hiéroglyphes des jours et dans la tradition mexicaine des *quatre âges*, ou *destructions du soleil*, n'habitent pas la partie septentrionale de la Nouvelle-Espagne et les côtes nord-ouest de l'Amérique. Par conséquent les signes *ozomatli* et *ocelotl* rendent singulièrement probable que les zodiaques des Toltèques, des Aztèques, des Mogols, des Tibétains et de tant d'autres peuples qui sont séparés aujourd'hui par une vaste étendue de pays, ont pris naissance sur un même point de l'ancien continent [1]. »

[1] Tome II, p. 21.—Voir, dans le N° 41, tome VII, p. 387 et 397 des *Annales*, dans un article sur les ressemblances nombreuses qu'offrent, avec les peuples de l'Asie, le *système de chronologie et le calendrier mexicains*, une planche représentant un *Calendrier mexicain*. (*N. de la 2e éd.*)

Ressemblance de l'architecture babylonnienne avec celle des Mexicains.

« La plate-forme de la pyramide de Cholula, sur laquelle j'ai fait un grand nombre d'observations astronomiques, a 4,200 mètres carrés. On y jouit d'une vue magnifique sur le Popocatepetl, l'Iztaccihuatl, le pic d'Orizaba et la Sierra de Tlascalla, célèbre par les orages qui se forment autour de sa cime : on voit à la fois trois montagnes plus élevées que le Mont-Blanc, et dont deux sont des volcans encore enflammés. Une petite chapelle entourée de cyprès, et dédiée à Notre-Dame de Los Remedios, a remplacé le temple du *Dieu de l'air*, ou de l'*Indra* Mexicain : un ecclésiastique de race indienne célèbre journellement la messe sur la cime de ce monument antique.

» Du tems de Cortez, Cholula était regardé comme une ville sainte : nulle part on ne trouvait un plus grand nombre de téocallis, plus de prêtres et d'ordres religieux (*Tlamacazque*), plus de magnificence dans le culte, plus d'austérité dans les jeûnes et les pénitences. Depuis l'introduction du Christianisme parmi les Indiens, les symboles d'un nouveau culte n'ont pas entièrement effacé les souvenirs du culte ancien : le peuple se porte en foule et de très-loin à la cime de la pyramide, pour y célébrer la fête de la Vierge : une crainte secrète, un respect religieux, saisissent l'indigène à la vue de cet immense monceau de briques, couvert d'arbustes et d'un gazon toujours frais.

» Nous avons indiqué plus haut la grande analogie de construction que l'on observe entre les Téocallis mexicains et le temple de Bel ou Bélus, à Babylone. Cette analogie avait déjà frappé M. Zoega, quoiqu'il n'eût pu se procurer que des descriptions très-incomplètes du groupe des pyramides de Téotihuacan [1].

» Selon Hérodote, qui visita Babylone et vit le temple de Bélus, ce monument pyramidal avait huit assises; sa hauteur était d'un stade; la largeur de sa base égalait sa hauteur; le mur qui formait l'enceinte extérieure, le περίβολος, avait deux stades en carré [2]. La pyramide était construite de briques et d'asphalte; elle

[1] Zoega, *De Origine Obeliscorum*, pag. 380.

[2] Un stade commun olympique avait 183 mètres ; le stade égyptien n'en a que 98. (Vincent, *Voyage de Néarque*, p. 56.)

avait un temple (ναὸς) à sa cime, et un autre près de sa base. Le premier, d'après Hérodote, était sans statues, il n'y avait qu'une table d'or et un lit sur lequel couchait une femme choisie par le dieu Bélus [1]. Diodore de Sicile, au contraire, assure que ce temple supérieur renfermait un autel et trois statues, auxquelles il donne, d'après les idées tirées du culte grec, les noms de *Jupiter*, de *Junon* et de *Rhéa* [2]; mais les statues et le monument n'existaient plus du tems de Diodore et de Strabon.

» Dans les Téocallis mexicains, on distinguait, comme dans le temple de Bel, le *Naos* inférieur de celui qui se trouvait sur la plate-forme de la pyramide : cette même distinction est clairement indiquée dans les *lettres de Cortez* et dans l'*Histoire de la conquête*, écrite par Bernal Diaz, qui demeura plusieurs mois dans le palais du roi *Axajacalt*, et par conséquent vis-à-vis du Téocalli d'Huitzilopochtli.

» Aucun des auteurs anciens, ni Hérodote, ni Strabon [3], ni Diodore, ni Pausanias [4], ni Arrien [5], ni Quinte-Curce [6], n'indiquent que le temple de Bélus fût orienté d'après les quatre points cardinaux, comme le sont les pyramides égyptiennes et mexicaines. Pline observe seulement que Bélus était regardé comme l'inventeur de l'astronomie : *Inventor hic fuit sideralis scientiæ* [7]. Diodore rapporte que le temple babylonien servait d'observatoire aux Chaldéens. « On convient, dit-il, que cette construc» tion était d'une élévation extraordinaire, et que les Chaldéens » y faisaient leurs observations des astres, dont le lever et le cou» cher pouvaient être très-exactement aperçus, à cause de l'élé» vation du bâtiment. » Les prêtres mexicains (*Teopixqui*) observaient aussi la position des astres du haut des Téocallis, et annonçaient au peuple, au son du cor, les heures de la nuit [8].

[1] *Hérodote*, l. I, ch. 181 et 183.

[2] *Diodorus Siculus*, tome I, lib. II, p. 123.

[3] *Strabo*, l. XVI, p. 211.

[4] *Pausanias*, l. VIII, p. 509, n° 31.

[5] *Arrianus*, l. VII, 17.

[6] *Quint.-Curt.* l. V., n° 1 et 37.

[7] *Plin. Histor. Nat.* l. VI.

[8] Gama, *Descripcion Cronologica de la piedra calenderia*; *Mexico*, 1792, p. 15.

Ces Téocallis ont été construits dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'époque de Mahomet et celle du règne de Ferdinand et Isabelle; et l'on ne voit pas sans étonnement que des édifices américains, dont la forme est presque identique avec celle d'un des plus anciens monumens des rives de l'Euphrate, appartiennent à des tems si voisins de nous.....

»Les Téocallis ou Pyramides mexicaines étaient à la fois des temples et des tombeaux. Nous avons observé plus haut que la plaine dans laquelle s'élèvent les maisons du soleil et de la lune de Téotihuacan, s'appelle le *Chemin des morts;* mais la partie essentielle et principale d'un Téocalli était la chapelle, le *naos*, à la cime de l'édifice..... La pyramide de Bel était en même tems le temple et le tombeau de ce Dieu. Strabon ne parle pas même de ce monument comme d'un temple, il le nomme simplement le *tombeau de Bélus*. En Arcadie, le *tumulus* (χῶμα) qui renfermait les cendres de Calisto, portait à sa cime un temple de Diane : Pausanias le décrit [1] comme un cône fait de main d'homme, et couvert d'une antique végétation. Voilà un monument très-remarquable, dans lequel le temple n'est plus qu'un ornement accidentel : il sert pour ainsi dire de passage entre les pyramides de Sakharah et les Téocallis mexicains [2]. »

Résumé et conclusion que tire M. de Humboldt de ces traditions et de ces analogies.

« La cosmogonie des Mexicains, leurs traditions sur la *mère des hommes*, déchue de son premier état de bonheur et d'innocence; l'idée d'une *grande inondation*, dans laquelle une seule famille s'est échappée sur un radeau; l'histoire d'un *édifice pyramidal* élevé par l'orgueil des hommes et détruit par la colère des dieux; les *cérémonies d'ablution* pratiquées à la naissance des enfans; ces *idoles faites avec la farine de maïs* pétrie, et distribuées en parcelles au peuple rassemblé dans l'enceinte des temples; ces *déclarations de péchés* faites par les pénitens; ces *associations religieuses* ressemblant à nos couvens d'hommes et de femmes;

[1] *Pausanias*, l. VIII, ch. 35.

[2] Tom. I, p. 116 et suiv.

cette croyance universellement répandue que des hommes blancs à longue barbe et d'une grande sainteté de mœurs, avaient changé le système religieux et politique des peuples : toutes ces circonstances avaient fait croire aux religieux qui accompagnaient l'armée des Espagnols, lors de la conquête, qu'à une époque très-reculée, le Christianisme avait été prêché dans le nouveau continent. Des savans mexicains [1] crurent reconnaître l'apôtre saint Thomas dans ce personnage mystérieux, grand prêtre de Tula, que les Cholulains connaissaient sous le nom de *Quetzalcoatl*. Il n'est pas douteux que le Nestorianisme, mêlé aux dogmes des Bouddhistes et des Chamans [2], ne se soit répandu par la Tartarie des Mantchoux, dans le Nord-Est de l'Asie : on pourrait donc supposer, avec quelque apparence de raison, que des idées chrétiennes ont été communiquées, par la même voie, aux peuples Mexicains, surtout aux habitans de cette région boréale de laquelle sortirent les Toltèques, et que nous devons considérer comme l'*officina virorum* du nouveau monde.

» Cette supposition serait même plus admissible que l'hypothèse d'après laquelle les traditions antiques des Hébreux et des Chrétiens auraient passé en Amérique par les colonies Scandinaves, formées depuis le 11e siècle sur les côtes de Groenland, au Labrador, et peut-être même dans l'île de Terre-Neuve. Ces colons européens visitèrent sans doute une partie du continent, qu'ils appelèrent *Drogeo;* ils connurent des pays qui étaient situés au sud-ouest, et habités par des peuples anthropophages réunis dans des villes populeuses : mais, sans examiner ici si ces villes étaient celles des provinces d'Ichiaca et de Confachiqui, visitées par Hernando de Soto, le conquérant de la Floride, il suffit d'observer que les cérémonies religieuses, les dogmes et les traditions qui ont frappé l'imagination des premiers missionnaires espagnols, se trouvaient indubitablement au Mexique depuis l'arrivée des Toltèques, et par conséquent trois ou quatre

[1] Siguenza, *opera ined.* — Eguiara, *Bibli. mexicana*, p. 78.

[2] Langlès, *Rituel des Tartares-Mantchoux*, p. 9 et 14. — Georgi, *Alphab. Tibetanum*, p. 298.

siècles avant les navigations des Scandinaves aux côtes orientales du Nouveau-Continent.

» Les religieux qui, à la suite de l'armée de Cortez et de Pizarro, ont pénétré au Mexique et au Pérou, ont été naturellement enclins à exagérer les analogies qu'ils croyaient reconnaître entre la cosmogonie des Aztèques et les dogmes de la religion chrétienne. Imbus des traditions hébraïques, entendant imparfaitement les langues du pays, et le sens des peintures hiéroglyphiques, ils rapportèrent tout au système qu'ils s'étaient formé; semblables aux Romains, qui ne voyaient chez les Germains et les Gaulois que leur culte et leurs divinités. En employant une saine critique, on ne trouve, chez les Américains, rien qui rende nécessaire la supposition que les peuples asiatiques ont reflué dans ce nouveau continent, après l'établissement de la religion chrétienne. Je suis bien éloigné de nier la possibilité de ces communications postérieures : je n'ignore pas que les *Tchoutskis* traversent annuellement le détroit de Bering pour faire la guerre aux habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique; mais je crois pouvoir affirmer, d'après les connaissances que nous avons acquises depuis la fin du dernier siècle, sur les livres sacrés des Hindoux, que, pour expliquer ces analogies de traditions dont parlent tous les premiers missionnaires, on n'a pas besoin de recourir à l'Asie occidentale, habitée par des peuples de race sémitique; ces mêmes traditions, d'une haute et vénérable antiquité, se retrouvant et parmi les sectateurs de Brahmâ, et parmi les Chamans du plateau oriental de la Tartarie.

» Nous reviendrons sur cet objet intéressant, soit en parlant des Pastoux [1], peuple américain qui ne se nourrissait que de végétaux, et qui avait en horreur ceux qui mangeaient de la viande; soit en exposant le dogme de la métempsycose, répandu parmi les Tlascaltèques. Nous examinerons la tradition mexicaine des *quatre soleils* ou des *quatre destructions du monde* [2], ainsi que

[1] Garcilasso, *Comentarios reales*. T. 1. p. 274.

[2] Voir ces *Destructions* et les *planches* sur ces quatre Destructions, dans le N° 55, t. x, page 38 des *Annales*.

(*Note de la 2ᵉ édit.*)

les traces du *Trimurti* ou de la Trinité des Hindoux, trouvées dans le culte des Péruviens. Malgré ces rapports frappans entre les peuples du nouveau Continent et les tribus Tartares qui ont adopté la religion de Bouddah, je crois reconnaître dans la mythologie des Américains, dans le style de leurs peintures, dans leurs langues, et surtout dans leur conformation extérieure, les descendans d'une race d'hommes qui, séparée de bonne heure du reste de l'espèce humaine, a suivi, pendant une longue série de siècles, une route particulière dans le développement de ses facultés intellectuelles et dans sa tendance vers la civilisation [1]. »

H. de C.

[1] T. I. l. 237.
Voir encore sur cette question le savant mémoire de M. de Paravey sur les usages semblables ou identiques entre les Muyscas, les Japonais et les Basques, inséré dans le N° 56, t. x, page 81 des *Annales*.

(*Note de la 2e édition.*)

Astronomie.

ORIGINE CHALDÉENNE DU ZODIAQUE.

Rapport fait par M. Delambre, à l'Académie des Sciences sur les Mémoires inédits de M. de Paravey, relatifs à l'origine chaldéenne des zodiaques, et à l'âge qui résulte de ceux retrouvés en Egypte.

Le secrétaire perpétuel de l'Académie pour les sciences mathématiques certifie que ce qui suit est extrait du procès-verbal de la séance du lundi, 5 février 1821.

« L'objet de ces Mémoires est de prouver que *toutes nos connaissances* nous viennent de la Chaldée. L'auteur annonce qu'il démontrera cette assertion, 1° EN DISCUTANT L'ORIGINE DES LETTRES ET DES CHIFFRES DES PEUPLES DIVERS [1]; 2° EN TRAITANT DE L'ORIGINE DE LEURS CONSTELLATIONS.

C'est la seconde partie de ce travail, qu'il a soumise à l'académie; il y traite subsidiairement des Zodiaques et Planisphères rapportés d'Egypte. *Il les dit plus modernes qu'on ne le croit assez généralement, et il se rapproche de l'opinion de plusieurs savans qui leur assignent une date peu ancienne, et qui même ont cru trouver, dans ces monumens et leurs sculptures, des traits auxquels on reconnaît les arts et le ciseau des Grecs.*

Par ces mots, *toutes nos connaissances*, l'auteur a voulu dire sans doute nos premières connaissances astronomiques et les observations les plus anciennes; car il avoue lui-même que ces observations étaient grossières; il ne nous parle que des Zodiaques et des Constellations, et ce qu'il en rapporte ne pouvait guère servir qu'à la division de l'année et aux usages de l'astrologie. Il est certain, en effet, que les Chaldéens ont cultivé cette vaine science, et qu'ils en ont infecté tout l'univers alors connu; mais ce qui concerne la division de l'année intéresse également tous les peuples. Seulement on pourrait y

[1] *Voir* l'ESSAI SUR L'ORIGINE UNIQUE ET HIÉROGLYPHIQUE DES CHIFFRES ET DES LETTRES DE TOUS LES PEUPLES, par M. de Paravey; Paris, 1826; chez Treuttel et Wurtz, et chez Théophile Barrois, rue de Richelieu.

remarquer des particularités qui conviendraient à un climat plus spécialement qu'à tout autre.

On sait que les Babyloniens ont observé, c'est-à-dire regardé le ciel. Sextus Empiricus, auteur un peu moderne pour être en ce point une autorité bien imposante, ajoute qu'ils ont divisé l'équateur en douze parties égales, comme on a presque partout partagé l'année en douze mois. Il est bien probable qu'ils n'ont jamais été plus loin. Empiricus est même le seul qui leur donne les Clepsydres, dont ils se seraient servis pour la division de l'équateur.

M. de Paravey annonce que leurs Constellations ont un rapport sensible avec leur climat et leur agriculture; mais, comme il a voulu d'abord examiner les constellations des divers peuples dans leurs rapports généraux de forme et de ressemblance, le mémoire où il traite cette question en particulier, ne nous a pas été remis; et, en admettant la chose comme possible, nous devons dire qu'elle ne nous est pas encore démontrée.

Par un grand nombre de rapprochemens qui supposent de longues recherches, et qui, pour être justement appréciées, exigeraient la connaissance des langues orientales, *l'auteur veut établir que les constellations des Hindous, celles des Chinois, des Egyptiens et des Arabes, ont de telles ressemblances, qu'il paraît impossible qu'elles n'aient pas une source commune.* Ce point aurait pour juges naturels les membres d'une autre académie, à laquelle une partie de ces mémoires a pareillement été lue. *Ainsi nous nous bornerons à dire, que les preuves en ce genre nous paraissent si variées et si nombreuses, que, quand même on parviendrait à en écarter la plus grande partie, l'assertion n'en resterait pas moins démontrée*, et *que, malgré l'opinion de quelques savans, il paraît bien difficile de nier que des connexions intimes existent entre les constellations des Egyptiens en particulier et celles des Chinois et des Japonais.*

Au reste, toutes ces preuves ne sont pas de la même force. Quelques-unes reposent sur des interprétations, des conjectures, des altérations successives dans la forme et dans la place des constellations; et, quand ces variations seraient tout-à-fait hors de doute, il en résulterait cependant un vague et une espèce d'incertitude qui nous arrêteraient : *nous dirons simplement qu'il nous paraît extrêmement probable qu'en effet des communications ont eu lieu entre les peuples ci-dessus*

désignés, et que toutes leurs Sphères pourraient avoir une source unique.

Il resterait encore à déterminer quelle est cette source, et quel est le peuple qui a instruit tous les autres. *Les Chaldéens paraissent le peuple le plus ancien, ou du moins le plus anciennement connu. L'auteur leur donne la préférence; et, en attendant ses preuves, tirées du climat et de l'agriculture, nous sommes disposé à penser comme lui.*

S'il ne s'agissait que des Egyptiens et des Grecs, l'assertion n'aurait aucun besoin de preuves nouvelles. Nous lisons, dans Sextus Empiricus, que les douze constellations des Grecs portaient les mêmes noms que celles des Chaldéens; nous voyons, par les plafonds d'Esné et de Denderah, que les signes du zodiaque égyptien sont les mêmes que ceux des Grecs. Toute la différence est que les Egyptiens, ainsi que les Chaldéens, appelaient *Balance* ou *joug* le signe qui, chez les Grecs, se nommait les *Serres* ou les *pinces* du scorpion. La même chose nous est attestée par Ptolémée pour ce qui concerne les Chaldéens, et par Achille Tatius pour ce qui touche les Egyptiens; mais il y a, entre ces zodiaques, une différence plus importante.

Les Grecs nous ont dit de combien d'étoiles étaient composées les constellations qui répondent à leurs douze signes; ils ont marqué le lieu de ces étoiles par longitude et par latitude; ils en ont dressé des tables qui, sans être de la précision qu'on y mettrait aujourd'hui, indiquent au moins une astronomie plus avancée que n'a pu l'être jamais celle des Chaldéens et des Egyptiens. Dans les suppositions les plus favorables qu'il soit permis de faire pour ces deux peuples, il est bien certain qu'aucun auteur ne fait la moindre mention d'aucun instrument employé par eux [1]. Les seules observations que Ptolémée rapporte des Chaldéens sont celles de

[1] Dans les mémoires que nous venons de communiquer à l'académie des Sciences, sur les satellites et l'anneau de Saturne et sur Jupiter, déjà connus des anciens, nous avons au contraire établi, que, dès l'an 2285 avant J.-C., l'empereur *Chun* (où nous voyons Nemrod) avait des instrumens pour observer les astres, et dans notre Réfutation de M. Biot, nous montrons que des Catalogues d'étoiles existaient déjà en Egypte, de 1637 à 1563 avant J.-C., sous l'empereur *Tay-vou* ou *Osymendias. (P.)*

Les notes signées (*P*) sont de M. de Paravey, qui les a jointes à la 2e éd. des *Annales*; Voir les mémoires dont il parle ici, dans le n° 57, tom. x, p. 202. L'*Atlas* dont il parle ci-après est joint au vol. de mémoires publiés en 1835. *(Note de l'éditeur.)*

Mercure *une demi-coudée* au-dessus du bassin austral de la Balance, et de Mercure *une demi-coudée* au-dessus du front du Scorpion. On a même été jusqu'à prétendre que les signes des Egyptiens n'étaient que les symboles des travaux qui s'exécutent dans chaque mois. Il aurait pu en être de même chez les Chaldéens, dont les signes, suivant l'auteur, avaient de si grands rapports avec leur climat et leur agriculture. Mais, lorsque M. de Guignes énonçait cette conjecture, on n'avait encore aucune connaissance des Zodiaques qui nous ont été rapportés d'Egypte.

Dans la plupart de ces derniers monumens, on voit certains groupes d'étoiles surmonter et environner chacun des douze signes. M. de Paravey retrouve en particulier les huit Étoiles, disposées sur deux lignes parallèles, des pieds et des genoux des Gémeaux, l'Équerre remarquable de la Vierge, etc., etc. Il devient plus difficile d'admettre l'idée de M. de Guignes, et l'on est porté à croire que les Signes des Egyptiens, comme sans doute aussi ceux des Chaldéens, répondaient à des groupes d'étoiles déterminées dans le ciel; et nous voyons en effet dans Ptolémée l'*australe de la Balance* et le *front du Scorpion* comparés à Mercure par les Chaldéens. Il faut convenir, d'un autre côté, que si l'on aperçoit en quelques Signes des ressemblances plus ou moins remarquables avec la disposition réelle des étoiles, il en est un plus grand nombre où l'on voit à la vérité des étoiles, mais placées au hasard entre les figures hiéroglyphiques, ou rangées sur des lignes exactement parallèles, qui n'existent pas dans le ciel. Mais, si les Chaldéens nous ont laissé dans une parfaite ignorance de la forme qu'ils donnaient à leurs constellations, et du nombre d'étoiles dont ils les composaient, en revanche nous savons par eux sur quelle partie du corps humain chacun des Signes exerçait une influence particulière. Nous savons, par exemple, que le Bélier présidait à la tête; et, suivant M. de Paravey, cela seul prouverait peut-être que, dès l'origine, l'équinoxe était dans le Bélier. Cet argument, au reste, n'est pas d'une force extrême; car il est possible, il est probable même, que la doctrine astrologique n'a pas été formée d'un seul jet, n'est pas sortie, tout armée comme Minerve, du cerveau de Jupiter, et que ces influences, attribuées aux différentes parties du Zodiaque, pourraient être d'une date bien postérieure à la formation de ce Zodiaque.

Il est sûr au moins que le Zodiaque grec est d'origine chaldéenne; car Ptolémée, qui vivait en Egypte, ne nous parle que des Chaldéens, ne nous dit rien du zodiaque des Egyptiens, et ne rapporte aucune observation de leurs prêtres.

Mais, outre la division en douze parties, les peuples de l'orient en ont encore une autre, moins connue, moins précisément déterminée et plus difficile à comparer, parce que les Grecs ne l'ont point adoptée; c'est la division du zodiaque en vingt-huit parties, division que l'on trouve dans l'Inde, et qui est encore usitée chez les Arabes, les Coptes et les Chinois.

Cette division, nous dit M. de Paravey, n'a été imaginée que pour l'astrologie; on l'a ramenée à une espèce de symétrie, malgré la grande inégalité des groupes dont les uns n'ont que 1 ou 2 degrés d'étendue en longitude, tandis que d'autres en ont jusqu'à 26, et même 33. Il n'est pas sûr, ajoute l'auteur, que l'Écliptique soit marquée sur ces Sphères; il est sûr au moins que ses pôles n'y sont indiqués par aucune constellation, tandis que les figures abondent autour du pôle de l'Équateur, sommet et origine commune de tous les *fuseaux* qui comprennent les constellations dans la sphère de la haute Asie.

Il serait, en effet, bien difficile que des peuples qui n'avaient aucune idée bien nette de l'Écliptique, en aient su marquer les pôles, auxquels probablement ils n'ont jamais songé; au lieu que le pôle boréal de l'Équateur, centre commun des cercles diurnes de toutes les étoiles qui ne se couchent jamais, était sans cesse sous leurs yeux, et que la partie boréale du ciel leur offrait ainsi toute facilité pour y dessiner à vue, nombre de constellations.

Nous avons mentionné *la sphère de la haute Asie*, et M. de Paravey nous fait remarquer *qu'il a été le premier à y reconnaître une disposition particulière et différente de la nôtre, en ce que les Constellations australes et boréales y sont groupées*, COMME EN FUSEAUX, *à chacune des vingt-huit divisions du Zodiaque, outre trois Palais, qu'on y a aussi représentés.*

Notre Sphère ne détermine la place et la figure des Constellations que par les positions particulières des étoiles en longitude et en latitude, et les constellations n'y sont nullement groupées; elles le seront naturellement dans la Sphère ancienne, si l'on s'y figure des Cercles de déclinaison qui enferment les

constellations, soit australes soit boréales; ces Cercles les grouperont avec les constellations zodiacales. Au reste, il ne faut pas donner un sens trop précis et trop géométrique à ce mot *fuseaux*, dont M. de Paravey se sert, à défaut d'autre, pour exprimer son idée. Les Cercles de déclinaison ne seraient que des courbes irrégulières, menées d'un pôle dans la direction à peu près de l'autre pôle, pour indiquer la correspondance entre les Constellations, soit boréales, soit australes, qui se trouvent les plus voisines des Constellations zodiacales, ou qui en forment les complémens quand on veut réduire à 12 le nombre de 28. Si les Courbes polaires dont il est question ne se trouvent pas réellement tracées sur les sphères que nous connaissons, *les rapports qui lient entre elles les constellations zodiacales et leurs complémens, résultent au moins des comparaisons que M. de Paravey a faites des Constellations hindoues, mongoles et chinoises*, telles qu'elles sont décrites dans les MÉMOIRES DE CALCUTTA, dans les MINES DE L'ORIENT, et enfin dans l'ouvrage du P. Noël, sur les Chinois : *la ressemblance des noms est frappante ; il est surtout remarquable d'y voir figurer les* 12 *animaux, qui ont formé aussi le cycle asiatique de* 1 *ans.*

Il ne nous paraît pas aussi évident qu'il le paraît à M. de Paravey, que la Lune n'ait pas dirigé les anciens dans le choix des vingt-huit divisions de l'écliptique ou de l'équateur [1]. Ces Maisons s'appellent communément les Domiciles ou les hôtelleries lunaires, et les 27 Maisons 1/3 des Indiens ont un rapport frappant avec la marche mensuelle de la Lune. En cherchant à démontrer sa remarque, M. de Paravey nous affirme que, d'après l'URANOGRAPHIE MONGOLE, publiée par M. Remusat dans les *Mines de l'Orient*, les Hindous comptaient autrefois vingt-huit Maisons, et les appliquaient aux mêmes groupes d'étoiles que celles qui forment les vingt-huit Constellations des Japonais et des Chinois, leur donnant déjà, néanmoins, les mêmes noms samscrits sous lesquels nous les connaissons maintenant.

De cette assimilation, qu'il suppose faite dans l'Inde avec beaucoup de soin, lorsque les Mongols en ont fait la conquête,

[1] Nous avons reconnu depuis, que les peuples primitifs ont établi entre la planète *Saturne* et la *Lune*, les mêmes rapports qu'entre celle de *Jupiter* et le *Soleil*; la Révolution des deux premiers astres étant supposée de 28 ans et de 28 jours, et celle des deux derniers, de 12 ans et de 12 mois. *(P.)*

M. de Paravey conclut que le lieu véritable des vingt-huit *Nakschatrons* des Hindous nous est connu aujourd'hui avec beaucoup de précision [1], quoique Le Gentil et les savans de Calcutta n'aient pu jamais se procurer que des approximations à cet égard. Les tables de ces Maisons, qu'on trouve pour les Chinois et les Hindous [2], offrent bien des incertitudes et bien des dissemblances. On s'était servi de ces Nakschatrons défectueux, pour calculer des Solstices et des Équinoxes que semblent indiquer les *Pouranas hindous*, et qu'on trouvait d'une antiquité inadmissible.

M. de Paravey, calculant de nouveau ces Solstices sur des données qu'il croit plus sûres, trouve qu'ils répondent plus exactement à ceux de la sphère d'Eudoxe, et il en conclut qu'une ancienne approximation des Solstices se fit en effet 1200 ans environ avant notre Ère, qu'elle fut de là portée en Grèce, dans l'Inde, et dans la haute Asie. C'est aussi l'époque à peu près, à laquelle on nous dit que Tchéou-Kong [3] observait les Solstices.

Nous n'avons pas revu ces calculs; nous n'en connaissons pas assez précisément les bases; nous ignorons également ce qu'on pourrait y opposer; mais, les résultats n'ayant en eux-mêmes rien d'invraisemblable, nous n'avons, pour le présent, aucun intérêt à en contester l'exactitude, d'autant plus que M. de Paravey ne prétend nullement que ces Solstices aient été jamais déterminés, à quelques degrés près, ni qu'on puisse répondre de 200 ans sur l'époque à laquelle il faut les rapporter.

A ces vingt-huit Constellations, les peuples de la haute Asie font correspondre une série de vingt-huit Animaux, parmi lesquels douze sont usités dans tout l'Orient pour compter les années. Il en trouve le Cycle, tracé avec une grande exactitude dans les Zodiaques apportés d'Egypte, et il n'est pas éloigné de croire que ce Cycle des animaux est l'origine du mot Zodiaque.

Ces vingt-huit Constellations se divisaient naturellement en quatre séries partielles de sept constellations chacune; séries

[1] Dans l'édition française de son *Uranographie mongole*, M. Remusat s'est emparé de cette importante remarque, sans observer le moins du monde qu'il nous la devait, ainsi que le prouve sa première traduction en allemand, insérée dans les *Mines de l'Orient*. (*P.*)

[2] Delambre. Histoire de l'astronomie ancienne, t. 1er, p. 280 et 502.

[3] On suppose *Tchéou-Kong*, en Chine, mais il ne pouvait être qu'à Suse, ou tout au plus en Bactriane. (*P.*)

dites de l'*est*, du *nord*, de l'*ouest* et du *sud*. Le P. Noël a montré que les planètes arrangées dans l'ordre même des jours de notre semaine, sont affectées, dans la haute Asie, à chacune des quatre séries; *ainsi notre Semaine se trouve usitée jusqu'aux extrémités du globe.* On sait même que les Hindous avaient une année fictive de 364 jours ou de 52 semaines bien juste.

L'auteur observe, en outre, que ces quatre séries répondent aux quatre demi-colures ou aux quatre Saisons. Il remarque que l'un des Poissons ouvre la première série, et que l'épi de la Vierge ouvre la troisième. Or, on sait que, chez les Hindous, l'étoile ζ des Poissons et l'épi de la Vierge commencent deux séries de 180° environ chacune, et qu'on prend indifféremment l'une ou l'autre de ces étoiles pour origine de l'année et pour le zéro des longitudes. Il s'en faut cependant de 3° 58″, que ces étoiles soient en effet éloignées de 180°; mais comme on peut supposer facilement 2° d'erreur sur chacune de ces étoiles, dans les observations de ce tems, on peut admettre qu'elles aient paru diamétralement opposées. En calculant dans cette supposition, les deux étoiles eussent été aux équinoxes seulement vers le cinquième siècle de notre ère; ce qui, d'après les traditions les moins suspectes, conviendrait assez bien aux Hindous, et même aux Chinois.

L'auteur trouve encore que les deux séries de six signes chacune, d'Esné et de Denderah, commencent également par les Poissons et par une Vierge qui tient un épi. Il trouve ainsi qu'un même système d'origine pour les années et les saisons se rencontre également, chez tous les peuples de l'Inde, de la Chine et de l'Egypte; et si l'on pensait que cette époque du cinquième siècle de notre ère fût trop moderne de beaucoup pour les Egyptiens et les Chaldéens, nous observerons que les Zodiaques de l'Egypte ne peuvent donner au juste l'étoile qui correspondait à l'origine de l'année, et qu'ainsi l'on peut remonter de la moitié d'un signe, et arriver, si l'on veut, à 1000 ou 1100 ans avant notre ère; et si l'on commence l'année indifféremment à l'une ou à l'autre des deux constellations, on n'aura plus besoin de la demi-période de précession dont se servait Dupuis pour ramener le zodiaque à l'année rurale des Egyptiens. On avait observé déjà, que l'on pouvait se passer de cette demi-période, en assignant à chaque mois la constellation qui passe au méridien à minuit, au lieu de celle que

le soleil occupe et rend invisible. *Ici*, M. DE PARAVEY *fait remarquer que les noms donnés aux mois Hindous, et qui sont tirés des constellations, confirment en effet cette idée, puisque le mois dénommé par les Pléiades ou le Taureau, répond à Novembre, mois où le Soleil est dans le Scorpion, et ainsi de suite.*

Pour preuve des communications qui ont eu lieu entre les peuples divers, M. de Paravey cite encore ces Symboles par lesquels les astronomes désignent les douze signes du zodiaque, et en particulier celui des Gémeaux.

On sait que les peuples de la haute Asie, sans tracer les images des constellations, se bornaient à joindre les étoiles dont elles se composent par de simples lignes droites, et à placer à côté le caractère hiéroglyphique de l'objet dont elles portaient le nom. Ainsi, joignant par cinq lignes les étoiles les plus brillantes d'Orion[1], ils plaçaient à côté, un hiéroglyphe formé de celui de l'*homme* et de celui d'*une épée;* en sorte que les Grecs, dessinant plus tard Orion comme un géant armé d'un glaive, n'ont fait que traduire cet antique hiéroglyphe qu'on mettait, en Asie, auprès de ces étoiles remarquables.

M. de Paravey trouve ainsi l'origine très-plausible du symbole de la constellation des Gémeaux ♊, qui n'est autre chose selon lui, que l'imitation de la figure des huit étoiles des genoux et des pieds, réunies par deux lignes parallèles et par deux autres lignes perpendiculaires aux deux premières.

Or, Plutarque nous apprend qu'à Sparte on honorait les Gémeaux sous cette même figure. « Les Spartiates, dit-il, appelaient *Dokana*, c'est-à-dire *Poutres*, les anciens simulacres » des Dioscures : c'étaient deux pièces de bois parallèles, jointes » par deux autres mises en travers[1]. » Au Japon et à la Chine, la constellation 井 *Tsing*, une des vingt-huit, répond à ces huit étoiles, et dessine exactement ♊, notre signe vulgaire. Enfin on voit ces huit mêmes étoiles ⁑ ⁑ ⁑ ⁑ au-dessus des Gémeaux,

[1] *Orion* est nommé 參 *Tsan*, *en chinois*, c'est-à-dire *Trois*, et répond à nos *trois rois*; mais dans la nébuleuse qui forme son glaive, se trouve la constellation 伐 *fa*, formée de 亻 *jin*, homme, et 戈 *ko*, glaive. (*P.*)

[1] Τὰ παλαιὰ τῶν Διοσκούρων ἀφιδρύματα οἱ Σπαρτιᾶται δόκανα καλοῦσι· ἔστι δὲ δύο ξύλα παράλληλα δυσὶ πλαγίοις ἐπεζευγμένα. (Première phrase *de l'Amour fraternel. Plutarque* ; édit. de Xylandre, Francfort, 1620.)

dans les zodiaques rapportés d'Egypte, mais elles n'y sont jointes par aucune ligne.

Les Symboles qui désignent le Bélier, le Taureau, la Balance, le Sagittaire, le Verseau et les Poissons, ont une telle analogie avec les constellations et les noms qu'on leur a donnés, qu'il n'est nullement étonnant que ces constellations aient aussi partout à peu près les mêmes signes. Il paraissait difficile de trouver l'origine du caractère assez bizarre ♋ qui désigne le Cancer. M. de Paravey la voit dans l'imitation des deux 6 couchés, des étoiles de la tête de l'Hydre, nommée 柳 *Liéou*, ou *l'arbre du saule pleureur*, et d'une autre constellation voisine de celle-ci; Kirker la trouve dans cette tête et ce bec d'ibis joints à une queue d'écrevisse, que l'on voit dans un ancien zodiaque, et qu'on a imité, comme on a pu, par le signe actuel qui ressemble au chiffre 69. Bailly, en rapportant cette origine, la trouve ingénieuse. Quand au symbole du capricorne ♑, l'auteur y trouve une imitation des sept étoiles de la tête jointes par des lignes droites : nous y avions vu la réunion des deux lettres initiales du mot grec τραγως. Cette abréviation, qu'on rencontre dans les livres imprimés et dans les manuscrits, nous paraissait offrir une ressemblance plus frappante que celle qui se trouve dans les étoiles même; mais nous conviendrons, sans beaucoup de difficultés, que l'explication de M. Paravey pourrait valoir la nôtre, et qu'elle est même plus universelle, en ce qu'elle conviendrait également à tous les peuples et à tous les âges. Quant à celle des trois autres symboles (ceux du Lion ♌, de la Vierge ♍, et du Scorpion ♏) elle paraîtra sans doute un peu forcée [1].

L'auteur retrouve en outre dans la Sphère de la haute Asie, plusieurs constellations que nous offrent les Planisphères de Denderah et d'Esné, et que les Grecs, habitant un climat plus boréal, semblent avoir oubliées. Nous citerons pour exemples 1° un Arc fort remarquable, que semble mentionner la Sphère

[1] La contsellation chaldéo-chinoise 翼 *ye*, placée dans la Coupe, *sous la Vierge*, et qui signifie *aile, secourir*, offre évidemment les trois traits du ♍ de la Vierge, qui était on le sait, figurée avec des *ailes*.

Consulter ici pour toutes ces figures, la Sphère chinoise, projetée sur celle des Grecs, publiée par M. *Deguignes* fils, t. x, Institut, Mémoires des savans étrangers, et aussi *Morisson*, Dict. Tonique, à la fin. (*P.*)

persique[1], et que l'auteur retrouve au Cathay, c'est-à-dire en Chine, dans la croupe de Sirius, où un certain nombre d'étoiles tracent un arc fort exactement, (arc nommé en effet 弧 *Hou*, 矢 *Chy*, c'est-à-dire *celle qui tire des flèches.)*

2° La Balance 衡 *Heng*, qu'il retrouve dans le *Marché public* qu'on suppose vers le dos de notre Centaure, Balance qui se voit ailleurs encore;

3° Une Constellation, fort remarquable, de huit ou neuf hommes agenouillés, et dont la tête est coupée ou va l'être. Ces *Hommes* sont entourés de *Haches* ou de *Couteaux*, et ils sont renfermés comme dans un *Camp*. On trouve cette constellation avec les mêmes détails dans la Sphère de la haute Asie, où elle est placée sous le *Verseau*, comme elle l'est dans les monumens d'Esné et de Denderah, et où elle est aussi nommée 八 *Pa* 鬼 *kouey*, ou *les huit têtes de démons*; et elle y offre même la forme 卍 qui est encore un signe sacré de l'Inde.

Des ressemblances aussi singulières, en les supposant bien constatées, ne peuvent être méconnues ni attribuées au hasard. En continuant ces recherches, on trouverait probablement d'autres preuves de ces anciennes communications, s'il était possible de les révoquer en doute.

Nous arrivons enfin, au Mémoire où l'auteur discute l'âge des monumens astronomiques trouvés en Egypte, et principalement celui de Denderah. Nous avons dit, d'après Isidore, Scaliger et d'autres autorités plus anciennes[2], qu'autrefois les Colures, au lieu de répondre à l'origine des quatre Saisons, en indiquaient le milieu; de sorte que le Printems commençait quarante-cinq jours avant l'équinoxe, l'Été quarante-cinq jours avant le solstice, et ainsi des deux autres saisons. L'auteur appliquant ce raisonnement aux zodiaques d'Esné, observe qu'ils commencent tous les deux par les Poissons, ce qui pourrait supposer l'équinoxe dans le milieu du Bélier. Par cette seule explication, l'âge des monumens d'Esné serait considérablement réduit : il serait celui de la sphère d'Eudoxe[3].

[1] Voir *Scaliger*, notes sur Manilius.

[2] Varron..... Pline, Liv. XVIII. (Note de M. *Delambre*.)

[3] M. Champollion a lu le nom de l'empereur *Claude*, sur le portique d'Esné, mais on avait pu, comme à *Chartres*, y tracer un zodiaque dessiné sous les anciens Pharaons. On peut aussi y voir l'équinoxe, placé à peu près dans les Poissons, à l'époque de l'empereur Claude, et dans la la Vierge son opposite. *(P.)* — Voir ci-avant, p. 46 et 47 de ce rapport.

Les deux axes du Planisphère indiquent les solstices et les équinoxes; les diagonales, qui joindraient les angles opposés du parallélogramme, formeraient, avec les deux axes, des angles de 45°, et marqueraient les commencemens des saisons; elles passeraient par le milieu du Taureau, du Lion, du Scorpion et du Verseau, tandis que les équinoxes et les solstices seraient marqués par le Bélier, le Cancer, la Balance et le Capricorne (et par le premier degré de ces signes environ).

Mais les monumens d'Esné étant moins détaillés et moins complets que ceux de Denderah, M. de Paravey s'attache spécialement à ces derniers. Il les croit même *gradués*, et désirerait que l'Académie pût en faire exécuter la mesure exacte en Egypte [1].

Suivant lui, le grand Zodiaque rectangulaire du Portique offre des femmes toutes semblables entre elles, tournées dans le même sens, dont la tête est surmontée d'une étoile, et qui indiquent les six signes, dans chaque colonne de ce zodiaque. Ces femmes sont toutes éloignées entre elles de 30° exactement, ou du moins aussi exactement que peut le permettre un dessin fait à vue. Il est évident que ces intervalles sont sensiblement égaux; ils sont donc tous de 30°, ou représentent des arcs de 30°.

La dernière de ces femmes tourne le dos à toutes les autres, et indique la *Trope* ou la Conversion du soleil arrivé au point du solstice, c'est-à-dire dans le second des Gémeaux, suivant les idées de l'auteur. Il retrouve les mêmes solstices indiqués par l'axe nord et sud du Planisphère de Denderah, où il croit voir une Projection stéréographique faite, avec une exactitude encore assez grande, sur le plan de l'équateur; *car il est persuadé que le centre de ce Planisphère offrait le pôle de l'équateur, et non pas celui de l'écliptique*, et il le prouve en comparant les figures de ce pôle du Plafond de *Denderah*, avec celles du pôle ancien, dans les Planisphères chinois.

Il nous paraît assez vraisemblable, en effet, d'après toutes les raisons qu'il apporte, que le centre du Plafond est le lieu de ce pôle; mais si ce Zodiaque était projeté stéréographique-

[1] Après l'arrivée à Paris du Planisphère de Denderah, M. Biot, nous empêchant de le voir, et y appliquant les indications données dans ce Rapport, y a en effet retrouvé une graduation suffisamment exacte, et vérifiée, améliorée ensuite par nous, comme on le voit dans l'ATLAS joint à nos mémoires, et dans nos *Nouv. Considérations*, publiées en 1822. *(P.)*

ment, les signes méridionaux occuperaient un espace sensiblement plus grand que les signes boréaux.

Nous n'oserions assurer que le dessinateur du Zodiaque eût la moindre connaissance de la projection d'Hipparque; ce qui serait donner à ce monument une date décidément trop moderne aux yeux de quelques savans dont l'opinion mérite toute sorte d'égards [1]. Mais ayant une partie considérable de la Sphère à représenter sur un plan, il aura choisi tout naturellement celui de l'équateur ; il aura placé au centre le Pôle boréal, autour duquel il aura dessiné les différentes constellations dans l'ordre de leur passage au méridien, à des distances polaires à peu près égales aux distances réelles [2], autant du moins qu'il pouvait les estimer, sans avoir eu même l'idée de les rendre égales aux tangentes des moitiés de ces distances réelles, ainsi que l'exigerait la théorie d'Hipparque; peut-être a-t-il suivi les distances à l'équateur ou les déclinaisons telles qu'il aura pu les connaître; c'est ce dont il est impossible de s'assurer, puisqu'il n'a indiqué la place d'aucune étoile.

Ici se présente une objection. La figure bien reconnaissable du *Cancer* se trouve presque au-dessus de la tête du *Lion*, et sensiblement plus voisine du pôle que le *Lion* ou les *Gémeaux*. Le Cancer serait donc le signe solsticial, et ce signe ne serait nullement dans l'axe ou dans la ligne parallèle aux murs latéraux de l'édifice, s'il est orienté? Mais il est évident que ce Crabe ici, est déplacé; il devrait être entre les Gémeaux et le Lion; il y est remplacé par un homme à bec d'oiseau. Or, l'ibis ou la tête d'épervier est le signe ancien auquel on a substitué l'Écrevisse [3]. Laissons de côté cette écre-

[1] Date cependant admise par l'auteur de ce Rapport, dans la note qui y fait suite et qu'il n'a pas eu le courage de lire devant l'Académie; date, démontrée par nous de mille manières, et confirmée ensuite par la lecture des Noms romains sur les Temples de Denderah. *(P.)*

[2] Cette méthode de projection, *par développemens d'arcs*, était celle que l'on suivait dans l'antique astronomie hiéroglyphique, ainsi que nous l'avions montré à M. Delambre, par les Sphères conservées en *Chine* : et M. Biot, en 1822, quoiqu'il possédât ce rapport du loyal M. Delambre, dont nous lui avions fait hommage, ne craignait pas de se donner comme inventeur de cette projection, appliquée par lui au Planisphère de *Denderah*, mais pour une époque fausse ! ! *(P.)*

[3] Voir *Kirker*, cité à cet égard, p. 48 de ce rapport, et les dessins joints à nos Mémoires. (*Planisphère de Denderah.*) *(P.)*

visse, ne considérons que l'homme à bec d'ibis ou d'épervier. Les signes seront dans leur ordre naturel. *Les Gémeaux seront le signe le plus boréal; le second de ces Gémeaux et la Croupe du Sagittaire seront sur l'axe solsticial, les Poissons et la Vierge sur l'axe équinoxial, et nous aurons le système de M. de Paravey. Tout cela paraît assez plausible, et semblerait prouver qu'on a voulu mettre les Poissons et la Vierge aux équinoxes*[1]; mais, quelque séduisante que nous paraisse cette hypothèse, elle n'est pourtant pas mathématiquement démontrée. Il resterait à décider si l'on peut exiger une preuve mathématique, quand il s'agit des sculptures d'un plafond.

Quant à la division en 360° (ou en 365° $\frac{1}{4}$, comme dans l'ancienne Sphère hiéroglyphique, conservée en Chine), que soupçonne M. de Paravey dans les Zodiaques de l'Égypte, sans nous dire précisément où il la place; si elle est à la circonférence de l'un des cercles concentriques du Planisphère, comme il est naturel de le penser, elle ne serait que la division de l'équateur, ou, ce qui revient au même, celle de l'un de ses parallèles. Elle viendrait à l'appui du témoignage de Sextus Empiricus, qui nous dit que les Chaldéens ont divisé l'équateur en douze portions égales....

Enfin, M. de Paravey voit dans ces Planisphères l'horizon de la sphère d'Aratus. Nous savons, par un petit écrit du mécanicien Léonce, que, pour l'usage des navigateurs, on construisait des Globes qu'on nommait *Sphères d'Aratus.* Le métier de Léonce était de leur fournir ces Globes. Suivant M. de Paravey, la portion visible que ce Planisphère indique suppose une hauteur du pôle de 40 à 45°. Cette hauteur serait un peu grande pour la Chaldée, et surtout pour l'Égypte; elle le serait même pour la Grèce proprement dite; et, si les plafonds ont été sculptés d'après Aratus, il faudrait supposer que le sculpteur, auteur de ces monumens, aurait copié une Sphère qui n'était, ni celle de son âge, ni celle de son parallèle. Au reste, les Constellations marquées sur un Planisphère ne sont guères propres à donner la latitude d'un observateur, qui a pu négliger les constellations qui s'élèvent peu sur l'horizon très-nébuleux de l'Égypte, et ne sont visibles que peu de momens.

[1] Voir p. 46 et 47 de ce Rapport, et les Colures tracées sur le Globe Farnèse à Rome, globe figuré dans notre *Atlas*, et enfin les travaux de M. Champollion sur le Temple de *Denderah*, construit en effet sous les Romains. *(P.)*

On ne pourrait reconnaître cet horizon d'une manière un peu sûre, que par le cercle arctique des Grecs, qui y renfermaient toutes les étoiles qui ne se couchent jamais; or ce cercle arctique n'est point tracé sur le plafond de Denderah.

M. de Paravey insiste surtout fortement sur ce que le Planisphère de Denderah, ÉTANT SITUÉ DANS UN TEMPLE ORIENTÉ ET DANS UNE SALLE ÉGALEMENT ORIENTÉE DE CE TEMPLE, *a dû être lui-même orienté et construit sur l'axe que forme naturellement dans tout planisphère le colure des solstices, d'où il suit que l'axe même de la Salle où se trouve ce Planisphère détermine le lieu du solstice* [1].

Il trouve dans le temple du Soleil à Palmyre, un Zodiaque orienté de la même manière que celui de Denderah, la ligne nord et sud y passant aussi par la Groupe du Sagittaire et par les Gémeaux. *Les zodiaques de Palmyre et de Denderah seraient donc à peu près du même tems, c'est-à-dire du premier siècle de notre ère* [2], à moins qu'on ne dise que le zodiaque de Palmyre est une imitation de celui de Denderah.

Il montre des colures situés à peu près de même, dans *le Globe Farnèse* [3]; il cite des passages d'Aratus et de son commentateur Théon, qui placent la conversion du soleil dans les derniers degrés du Sagittaire, ainsi qu'on le voit dans ces divers monumens antiques.

Il remarque enfin, que par son explication, le grand Zodiaque du portique de Denderah se trouve offrir exactement les deux solstices, dans les mêmes lieux, où ils se trouvent sur le Planisphère du même temple.

Cet accord de deux projections du Ciel, faites dans un système différent, lui semble surtout démonstratif, et il se croit permis d'établir avec quelque certitude *que les monumens astro-*

[1] M. Biot, dans son Mémoire de 1822, nous avait encore pris ici notre système d'orientation, et avait voulu le déguiser et le démontrer, en calculant de prétendus triangles sphériques. (*P.*)

[2] La lecture des cartouches de *Denderah* et d'*Esné*, par M. Champollion, est venue confirmer admirablement cette date, obtenue par nos calculs. On y voit le titre *Autocrator* de Néron, et le nom de *Claude* antérieur de vingt ans environ; mais cette lecture seule ne prouverait rien, car ces Autocrates romains auraient pu faire tracer sur ces Temples, ainsi qu'on l'a fait sur l'église de Chartres, des Zodiaques remontant à bien des siècles avant eux; ce qu'ont depuis, en effet, dit MM. Champollion et Biot. *(P.)*

[3] Voir l'*Atlas* joint à mes *Mémoires*. *(P)*

nomiques de Denderah ne sont pas antérieurs à la sphère d'Aratus, ni même à l'école d'Alexandrie. On sait que MM. Jollois et Devilliers ont trouvé une conformité singulière, entre ces sculptures et les levers décrits dans le *Commentaire sur Aratus*, attribué faussement à Eratosthène, et qui doit être du premier siècle de notre Ère au moins, puisqu'on y trouve les noms d'Hipparque et du mois de juillet. Par une idée assez semblable à celle de MM. Jollois et Devilliers, M. de Paravey croit que ces sculptures ont été faites d'après le commentaire d'Hipparque.

Enfin, M. Visconti n'a point hésité à prononcer que ces Zodiaques d'Égypte sont postérieurs à l'âge d'Alexandre, et que peut-être même, on doit les rapporter à celui d'Auguste et de Tibère; et l'on voit, qu'il penche beaucoup pour ce dernier sentiment. Nous avons donc une incertitude de vingt-cinq ou vingt-six siècles, si nous comparons les deux opinions extrêmes, et il paraît assez difficile de lever tous les doutes. M. Visconti se fonde sur les Inscriptions grecques, sur le mélange des mœurs et des arts de l'Égypte et de la Grèce, et, sur ces points, nous n'avons rien à dire; *il nous recommande d'être réservé et de nous abstenir de toute opinion péremptoire.* Un nouvel examen de la question nous conduit à la même conclusion [1] ...... De cette lutte des opinions, il ne peut rien sortir qui contribue le moins du monde à l'amélioration de nos Tables, ni de notre Système astronomique [2]; c'est encore un point qui ne saurait être contesté. Nous ne voyons rien dans ces monumens qui ne puisse s'expliquer par les plus simples notions d'une Astronomie dans sa première enfance. Ce point est le seul qui intéresse l'Académie; ce qui concerne l'histoire des peuples et *celle de l'art* n'est point de notre compétence.

CONCLUSION.

En conséquence, nous pourrons, sans rien prononcer sur les questions débattues, applaudir aux recherches laborieuses,

[1] On voit ici. combien M. Delambre craignait de choquer le philosophisme de ses collègues à l'Académie. *(P.)*

[2] Mais la discussion soulevée ici, touchait aux croyances religieuses les plus importantes, et les Académies, ce semble, se mêlent d'autres questions que de celles du calcul des Tables astronomiques. On le répète, M. Delambre craignait une discussion trop vive, et malgré toutes ses réticences, il ne parvint pas à l'éviter. *(P.)*

aux connaissances acquises qui fourniront des renseignemens encore inaperçus, à la sagacité qui saura les rapprocher pour les faire valoir les uns par les autres; et, par ces raisons, nous engagerons M. de Paravey à poursuivre son entreprise, à compléter les mémoires que nous avons lus, à les mettre dans un ordre plus méthodique, à faire disparaître quelques aperçus trop hasardés auxquels il n'attache lui-même aucune importance, enfin à rédiger les mémoires qu'il n'a fait que nous annoncer; et, si ses Recherches n'ajoutent rien à l'histoire mathématique de l'astronomie, elles ne seront pas sans intérêt pour ceux qui veulent se faire une idée des mœurs des peuples, de leurs institutions, et de la partie, soit civile, soit même astrologique de leurs calendriers.

Signé à la minute :

AMPÈRE, CUVIER; DELAMBRE, *rapporteur* [1].

L'Académie approuve ce rapport, et en adopte les conclusions.

Certifié conforme à l'original :

Le secrétaire perpétuel, chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur,

DELAMBRE.

L'ACADÉMIE, sans rien statuer sur le reste du rapport, ni sur les opinions particulières du rédacteur, non plus que sur celles qu'on peut lui opposer, s'est contentée d'adopter la conclusion, renfermée dans les dix dernières lignes. ELLE N'A EU AUCUNE CONNAISSANCE DE LA NOTE SUIVANTE, QUI NE LUI A POINT ÉTÉ LUE, QUOIQU'ELLE FUT DÈS-LORS ÉCRITE.

Dans le 2e Tome de la traduction d'Hérodote, du docte M. Larcher, on trouve ce passage, inséré dans les notes de ce bel ouvrage : « M. Visconti était convaincu que le Zodiaque de » Denderah doit avoir été exécuté dans l'espace de tems dans » lequel le *Thoth* vague ou le commencement de l'Année vague » égyptienne, qui est aussi celui de l'Année saccrdotale, répon-

[1] M. Fourier et M. Burckhart, les deux autres commissaires, protestèrent contre ce Rapport *bien qu'ainsi décoloré*, et refusèrent de le signer, et il s'en fallut de très peu que l'Académie ne le rejettât. *(P.)*

» dait au signe du *Lion*, ce qui est arrivé depuis l'an 12 jusqu'à » l'an 132 de l'ère vulgaire. »

Cette idée est simple et nous paraît heureuse. Le *Thoth* vague fait le tour du ciel en 1460 ans. Les deux Zodiaques, dont l'un commence par le Lion et l'autre par la Vierge, ne différeraient que de 120 ans; ce qui paraît très-admissible. Si la conjecture est vraie, comme nous serions tentés de le croire, les Zodiaques Égyptiens ne seraient que des parodies moitié sérieuses et moitié grotesques du zodiaque des Grecs; ils auraient perdu tout l'intéret qu'on leur supposait avec une origine plus ancienne, ce qui n'empêcherait pourtant pas qu'ils ne fussent encore très-curieux, si l'on parvenait à nous expliquer clairement ce que signifient tous ces monstres de figures si bizarres qu'on a mêlés aux constellations chaldéennes ou grecques.

M. Visconti [1] paraît être encore le premier, qui ait eu l'idée que le plafond de Denderah, pouvait être une projection de la Sphère sur un plan; mais il n'a pas dit de quelle nature était cette projection. Dans la persuasion où il était, que ces monumens sont postérieurs à Hipparque, il aurait pu donner à son idée des développemens bien naturels et bien simples.

Pour trouver l'heure pendant la nuit, Hipparque avait placé sur son Planisphère les étoiles les plus brillantes et les plus propres à donner le tems d'une observation. La pièce mobile qui les portait toutes a depuis, été nommée l'*Araignée*; cette Araignée d'Hipparque aurait pu fournir le canevas du plafond de Denderah. On aurait marqué par des points la place de toutes les étoiles de l'*Araignée*. On aurait eu au moins, une étoile par constellation; ce qui suffisait pour en indiquer assez exactement la place. Autour de ces points, les sculpteurs auraient pu, *suivant leur fantaisie*, dessiner les figures des douze signes du Zodiaque [2], et intercaler tous leurs monstres;

[1] Ce fut surtout par la disposition gracieuse des quatre figures d'Isis, représentées debout et soutenant la voûte céleste, et des huit Osiris ou Atlas agenouillés, que M. Visconti reconnut le Planisphère de Denderah, comme exécuté par les Grecs ou les Romains; et, on le voit, le sentiment intime des arts, avait ici mieux guidé cet homme éminent, que tous les calculs les plus transcendans ne l'avaient fait, pour M. Fourier. — Voir les *Figures* ainsi que le *Zodiaque de Denderah*, dans le n° 37, tom. VII, p. 80 des *Annales*. (*P.*)

[2] C'est ce que prouvent en effet, les projections des principales étoiles, faites sur le Planisphère de Denderah enfin apporté à Paris, projections

mais comme les points primitifs ont disparu dans le Plafond, et qu'ils étaient placés, comme les étoiles mêmes, à des distances fort inégales, on conçoit aisément qu'il est impossible de retrouver dans ces figures arbitraires les différences d'ascension droite et les distances polaires tracées par Hipparque. Malgré cet inconvénient, auquel il n'est malheureusement pas de remède, nous avons voulu voir ce qui serait résulté de l'opération qui vient d'être indiquée.

Nous avons placé sur la projection d'Hipparque toutes les étoiles un peu remarquables, en suivant rigoureusement, mais d'après nos propres formules, la théorie de l'Astronome grec, et d'après les positions qu'il leur avait assignées dans son Catalogue original. *Nous avons fait la même chose, en augmentant toutes les longitudes de manière que Pollux se trouvât sur le colure*, A PEU PRÈS SUIVANT L'IDÉE DE M. DE PARAVEY ; *nous avons joint par de simples lignes droites toutes les étoiles d'une même constellation. Dans l'une et l'autre hypothèse, nous avons trouvé en effet une ressemblance assez grande avec le Plafond ; et cette ressemblance eût été encore plus parfaite, si nous eussions adopté les longitudes telles qu'elles sont dans le Catalogue de Ptolémée, pour l'an* 123 *de notre ère.*

Ainsi se trouverait vérifiée, autant qu'il est possible, *la conjecture de M. Visconti, qui assigne aux zodiaques le premier siècle de notre ère.* Au contraire, remontez de 25 ou 26 siècles les ascensions droites, les déclinaisons seront changées considérablement, et la projection aura pris une figure toute différente. Là, se sont bornés ces essais assez longs, et qui ne valent pas la peine qu'ils coûtent.......

Il nous paraît incontestable que des communications ont eu lieu entre les peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. On ne saurait expliquer autrement les ressemblances frappantes qu'on remarque entre les diverses Sphères. La comparaison qu'on en fera, pourra nous faire connaître des choses qui seraient restées inintelligibles, si l'on se fût borné à comparer les Sphères grecques et égyptiennes.

On peut soutenir avec beaucoup d'apparence qu'on a fort exagéré l'ancienneté des sculptures égyptiennes.

Tous les calculs mentionnés ci-dessus, et beaucoup d'autres que nous avons faits dans des hypothèses toutes différentes, et

exécutées par nous, et suivant la méthode autrefois usitée en Chaldée et en Chine. *Voir* les FIGURES JOINTES A CE MÉMOIRE. *(P.)*

dont nous n'avons rien dit, *tout nous ramène à cette conclusion, que toutes ces sculptures de Zodiaques sont postérieures à l'époque d'Alexandre.*

Nous les croirions du tems de l'astronome Ptolémée, à fort peu près; mais nous ne donnons cette assertion que comme une opinion qui nous est particulière, et à laquelle nous attachons trop peu d'importance [1] pour la défendre si elle est attaquée, comme il arrivera infailliblement. Nous n'avons déjà perdu que trop de tems sur une question insoluble, et qui n'est bonne qu'à produire des discussions interminables. *Nous l'avions soigneusement écartée de notre* HISTOIRE DE L'ASTRONOMIE, *même en parlant des Recherches de MM.* JOLLOIS *et* DEVILLERS.

Depuis la lecture de ce mémoire, on nous a dit que, dans les dernières années de sa vie, M. Visconti avait paru très-disposé à abandonner quelques-unes des preuves qu'il avait données de sa conjecture; mais comme il n'a rien imprimé de ces nouveaux sentimens, et que nous n'avons fait aucun usage des preuves dont il commençait à douter, nous pouvons nous en tenir à ce qu'il a fait paraître au Tome II, de la TRADUCTION D'HÉRODOTE, par M. Larcher, *et nous n'avons pas un mot à changer à ce que nous avons dit.*

DELAMBRE.

Paris, 1821.

[1] Le public ne mettait pas aussi peu d'importance à cette belle et vaste question, à laquelle nous avons consacré plus de dix ans de notre vie. La foule qui s'est portée au Louvre, lorsque le Planisphère y fut exposé, témoignait assez, qu'on attachait à ce curieux monument, des idées autres, que celles de son utilité pour l'amélioration des Tables astronomiques.

CHer DE PARAVEY.

Traditions historiques.

DU CULTE RENDU AU SERPENT CHEZ LES DIFFÉRENS PEUPLES.

Confirmation de tout ce qui est dit dans nos livres sur l'Être mauvais, caché sous la figure du Serpent.

Nous l'avouons : nos livres contiennent d'étonnantes révélations, et nous racontent de profonds mystères.

Ainsi, ils nous parlent d'un Être qui, d'abord la plus belle et la plus puissante des créatures après Dieu, se révolta contre lui ; ils disent qu'à son sujet, il y eut un grand combat dans le ciel, à la suite duquel il fut précipité dans un abîme. Puis ils nous montrent ce même Être, tombé et déchu, s'introduisant furtivement dans le jardin d'Eden, sous l'ignoble figure du Serpent, et là, adressant des paroles insidieuses à la première femme, qui cède à ses perfides conseils, méconnaît l'autorité de Dieu, et attire sur elle et sur sa race cette condition mauvaise, dans laquelle nous végétons tous, enfans malheureux d'un père bon, créatures pauvres et infirmes d'un créateur riche en magnificence et tout puissant en force [1].

[1] Et factum est prælium magnum in Cœlo; Michaël et Angeli ejus præliabantur cum Dracone ; et Draco pugnabat et Angeli ejus : et non valuerunt, neque locus inventus est eorum amplius in cœlo. Et projectus est Draco ille magnus, Serpens antiquus, qui vocatur Diabolus, et Satanas, qui seducit universum orbem : et projectus est in terram, et Angeli ejus cum illo missi sunt. *Apoc.* ch. XII, v. 7, 8, 9; et ch. XX, v. 2. Voir aussi *Genèse*, ch. III. — *Isaie*, ch. LI, v. 9, etc.

Voilà ce que nous racontent nos livres.

Les philosophes et les sages du siècle qui nous a précédés, et une grande partie des demi-savans de celui-ci, ont secoué la tête en entendant ces récits, et sans rien connaître de l'Humanité, sans s'enquérir, sans demander à qui que ce soit si cela était bien ainsi, témérairement, à la lecture superficielle et légère du fait, se prirent à rire, *glosèrent* dans leurs salons sur toutes ces histoires, et déclarèrent d'un air capable et avec l'assurance d'un témoin oculaire, qu'il n'était rien de tout cela.

Et après avoir ainsi discrédité le Livre de nos vieilles croyances, après avoir sapé les fondemens de la religion antique, et couvert du voile du doute ces grandes questions : d'où nous venions, ce que nous étions, où nous allions, ils nous ont avertis qu'ils remettaient à savoir dans un autre monde, si par hasard ils avaient dit ou pensé quelque chose de vrai dans celui-ci.

Et nous, les enfans de ces pères frivoles et inconséquens, nous avons d'abord, en grand nombre, ri comme eux, nié comme eux, douté comme eux. Puis, nous nous sommes demandé si nous étions aussi misérables et aussi abandonnés de Dieu; et alors nous avons désiré connaître notre histoire, celle de la pauvre Humanité; et, dans ce but, délaissant en grand nombre les plaisirs et les inutilités de notre âge, nous nous sommes mis à interroger les nations, leur histoire, leurs traditions, leurs croyances, leurs erreurs, leurs préjugés. Nous avons étudié et traité toutes ces grandes questions avec la profondeur, la maturité, la gravité qu'elles méritent; et de tous côtés ont jailli des lumières inconnues à nos pères.

En effet, voilà que déjà, quoique nous soyons à peine au commencement de nos recherches, et que nous n'ayons acquis que quelques rares résultats, voilà, dis-je, que déjà nous avons la confirmation de ce qui est dit dans nos livres : ces prétendus contes se trouvent être l'histoire de l'Humanité.

Oui, le développement donné aux études historiques, l'étude des faits introduite dans toutes les sciences à la place des systèmes et des raisonnmens, produiront une immense conversion dans les esprits les plus rebelles aux vérités religieuses.

En attendant ce changement, nous allons appliquer cette méthode à la question qui nous occupe ; interroger tous les peuples sur ce qu'ils savent de cet Être que nos livres nous ont fait connaître caché sous la forme d'un Serpent.

Nous allons voir que cet Être, ou le Serpent qui lui sert d'emblême, a été connu :

Comme bon et d'une nature supérieure à la nôtre;

Comme mauvais et l'artisan de nos malheurs;

Comme ayant eu quelque rapport mystérieux avec la femme.

Au dix-huitième siècle, on ne remontait guère, pour les traditions, au-delà des Romains et des Grecs ; maintenant, grâce aux travaux des savans, les temples mystérieux de l'Egypte et les livres sacrés des Brahmes commencent à nous être connus; aussi toutes les origines mythiques nous apparaissent chez ces peuples qui les avaient transmises aux Grecs. A peine les premières découvertes ont été tentées, et les résultats sont déjà immenses pour la connaissance de l'histoire.

Commençons par la tradition de l'Inde : la science nous prouve tous les jours ce que nous disent nos Livres, que l'Asie est le berceau de la race humaine aussi bien que de la civilisation [1]; nous devons donc y trouver des traces des premières croyances de l'humanité.

Nous allons voir d'abord que le Serpent a été reconnu comme la figure d'un Être bon et supérieur à notre nature.

Tous les livres sacrés des Indiens sont remplis de récits où il est fait mention du Serpent. Dans tous les symboles de leur culte, son image vient continuellement frapper les regards; leurs annales parlent d'un grand Serpent qui joua un grand rôle au commencement des tems. Ils l'appellent *Ananta* et *Maha-Secha*. Un temple est érigé en son honneur à l'est du Meissour, dans un lieu appelé *Soubra-Manniah*.

[1] Les travaux de la Société asiatique de Calcutta ont déjà mis cette vérité hors de doute ; voir aussi le savant ouvrage de M. de Paravey : *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples.* — Nous avons rendu compte des travaux de la Société asiatique de Calcutta, et de l'ouvrage de M. de Paravey dans les numéros 7 et 10, tom. VII, p. 50 et 286 des *Annales*.

Outre les honneurs rendus à ce Serpent historique, les Brahmes adorent encore aujourd'hui un Serpent fort commun et dont la morsure donne presque subitement la mort; on le nomme Serpent *Capel*.

Les dévots vont à la recherche des trous où se tiennent ces sortes de Serpens, et lorsqu'ils en ont découvert quelqu'un, il ont soin d'aller de tems en tems déposer à l'entrée du lait, des bananes et autres alimens qu'ils savent être du goût de ces reptiles. S'il vient à s'en introduire un dans une maison, les habitans se gardent bien de l'en chasser; il est au contraire soigneusement nourri, et on lui offre des sacrifices. On voit des Indiens entretenir ainsi chez eux, depuis nombre d'années, de gros Serpens *Capels*; et dût-il en coûter la vie à toute la famille, ils n'oseraient porter la main sur eux. Dans le temple dont nous venons de parler, tous les ans, au mois de décembre, on célèbre une fête solennelle; d'innombrables Indiens accourent de fort loin pour offrir aux Serpens des adorations et des sacrifices. Beaucoup de ces reptiles ont établi leur domicile dans l'intérieur du temple, où ils sont entretenus et bien nourris par les Brahmes qui les desservent [1].

Depuis quelques années on a commencé à découvrir les preuves de la transmission des doctrines des Brahmes aux prêtres égyptiens. En effet, nous allons voir que le Serpent était encore en grande vénération chez ce dernier peuple.

Les Egyptiens employaient le Serpent dans presque tous leurs symboles de religion et de science. Ils le regardaient comme ayant quelque chose de *sacré*, de *vénérable*, et même comme cachant encore quelque *chose de très-divin*, et qu'il n'était pas avantageux de connaître [2].

[1] *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde;* par M. Dubois, tom. II, ch. XII, p. 435. Cet ouvrage, fruit des observations recueillies pendant 24 ans de séjour en ce pays, par M. Dubois, missionnaire, a été jugé si utile par la Société de Calcutta, qu'elle s'est chargée des frais de l'impresssion.

[2] Nam et Draco sacer et venerandus diviniùs in se aliquid habet, quodque præstet ignorari. Οὐκοῦν ἔχει τι καὶ Δράκων ὁ ἐν ταῖς ἁγιωτάταις τιμαῖς θειότερον, καὶ εἰδέναι οὐ λυσιτελὲς αὐτόν. Elien. *de la nature des animaux*, liv. XI, ch. II.

Aussi entrait-il dans l'idée ou la représentation de tous leurs dieux. Le sceptre d'*Osiris* était entrelacé d'un serpent. Les statues d'*Isis* étaient couronnées d'une espèce de serpens nommés *Thermutis*, qu'ils regardaient comme sacrés, et auxquels ils rendaient de grands honneurs. Suivant eux, ces Serpens étaient immortels, servaient à discerner le bien du mal, se montraient amis des gens de bien, et ne donnaient la mort qu'aux méchans [1]. Leurs prêtres avaient des Serpens autour de leurs bonnets, et le diadème même de leur roi était entouré de ce fameux emblême [2].

Mais ils ne se contentaient pas de le donner pour attribut à leurs divinités; leurs dieux mêmes étaient représentés sous cette forme. *Sérapis* avait une tête humaine, mais tout le reste de son corps était un Serpent replié à plusieurs tours. *Apis* se voit aussi avec une tête de taureau, ayant le corps de Serpent et la queue retroussée à l'extrémité. Le *Kneph*, ou la Bonté Divine, était représenté par une couleuvre, et sa force et sa puissance par une vipère. Le cercle dont ils se servaient pour représenter l'Être Suprême était entouré d'un ou de deux Serpens [3]. Un Serpent entier y représentait le Tout-Puissant [4].

C'est en conséquence de cette croyance, qu'on adorait les Serpens, et qu'on leur avait élevé un grand nombre de temples où on les nourrissait. On voyait de ces reptiles dans tous les temples de l'Egypte, mais surtout dans ceux des villes de la Thébaïde et du Delta; à Thermutis, dans la Basse-Egypte, dans l'île Eléphantine, et généralement dans toute l'Ethiopie et l'Afrique. Les Egyptiens les regardaient avec plaisir, les traitaient avec déférence, les appelaient à la fin de leurs repas comme des animaux domestiques, et leur en distribuaient les restes [5].

Il est bien prouvé aujourd'hui que les Grecs n'ont inventé aucune de leurs principales divinités, mais qu'ils les ont reçues, avec la plupart de leurs croyances, des Egyptiens, qui, à plusieurs reprises, envoyèrent des colonies en Grèce. On sait aussi

[1] *Elien*, liv. x, ch. 31.

[2] *Diodore de Sicile*, liv. v.

[3] *Idem, idem*, liv. v.

[4] Noel, Grand *Dictionnaire de la fable*.

[5] *Philarchus*, liv. XII, cité par Elien; *de nat. anim.*, liv. XVII, ch. 5.

que ce sont les Grecs qui enrichirent les temples de Rome de leurs principales divinités; aussi allons-nous trouver à peu près les mêmes croyances chez ces deux peuples.

En effet, le Serpent y fut toujours l'objet d'un culte spécial.

Il y était le symbole des dieux du Jour et de la Médecine, d'Apollon et d'Esculape, et on lui rendait un culte particulier. Les Athéniens en conservaient toujours un en vie, et le regardaient comme le protecteur de leur ville. Ils lui attribuaient la vertu de lire dans l'avenir, et c'est pour cela qu'ils en nourrissaient et en conservaient de familiers, afin d'avoir à portée les prophètes et les prophéties [1].

Les Romains lui rendaient aussi les honneurs divins : leur ville étant désolée par la peste, ils envoyèrent une députation solennelle à Epidaure, afin d'en faire venir Esculape pour les guérir. Quand les députés eurent fait leur demande, nous dit un auteur, un grand Serpent sortit du temple, se promena dans les endroits les plus fréquentés de la ville avec des yeux doux et une démarche calme, et vint monter sur la galère des Romains, qui l'ayant reçu avec un respect mêlé de frayeur, le conduisirent à Rome, et lui consacrèrent un temple dans l'île du Tibre, au-dessus du pont Palatin [2].

La même croyance se retrouve encore en Afrique. Le culte le plus célèbre et le plus accrédité dans ce pays est celui du Serpent. Parmi le grand nombre de Serpens qui y sont honorés par des cérémonies plus ou moins bizarres, il en est un qui est regardé comme le *Père*, et auquel on rend des hommages particuliers. On lui a bâti un temple où des prêtres sont chargés de le servir. Les rois lui envoient de présens magnifiques, et entreprennent de longs pélerinages pour venir lui présenter leurs offrandes et leurs adorations [3].

Enfin, l'histoire nous montre encore ce culte établi chez les anciens peuples du nord, dans la Lithuanie, l'Estonie, la Livonie, la

[1] Voir *Pausanias*, liv. II, p. 175,

[2] *Valère Maxime*, liv. I, ch. 8, n° 2.

[3] Voir : *Le Voyage de Bosman*, et *Mythologie africaine*, dans le grand *Dictionnaire de la fable*.

Prusse, la Courlande et la Samogitie [1]. Bien plus, les paysans de quelques-uncs de ces contrées conservent encore aujourd'hui des restes de cette croyance; les Russes eux-mêmes n'en sont pas exempts [2].

Nous avons vu jusqu'à présent l'Être représenté par le Serpent, confondu chez ces différens peuples avec le Dieu tout-puissant lui-même. Maintenant nous allons voir que ces mêmes peuples le connaissent aussi comme déchu, tombé, l'auteur du mal et l'ennemi de Dieu.

D'abord nous voyons chez les Indiens que *Siva*, leur Dieu du mal, celui qu'ils regardent comme le pouvoir destructeur, est représenté sous plusieurs formes monstrueuses, et particulièrement sous celle du Serpent. Leurs livres parlent aussi d'un Serpent nommé *Caly*, lequel est l'auteur du mal. Le pouvoir de ce Serpent était si grand, et les maux qu'il avait faits à la création étaient si irréparables, qu'il fallut, suivant eux, que *Vichnou*, la seconde personne de leur Trinité, vînt s'incarner dans le sein d'une femme nommée *Dohy-Buhy*, pour en délivrer le genre humain [3].

Ils croyaient encore, au rapport des Lybiens et des Egyptiens, qui habitaient près de Thèbes, que lorsqu'un serpent avait tué un homme, il ne pouvait plus rentrer dans sa retraite, que la terre le repoussait de son sein, qu'il était obligé d'errer, à jamais misérable et vagabond, et que tout cela se faisait par la *Providence de Dieu* [4].

Aussi voit-on encore aujourd'hui les mêmes personnes qui adorent les Serpens Capels, rendre aussi les honneurs divins au *Garouda*, oiseau de proie, qui fait la guerre à ces Serpens [5].

[1] Voir : *Mythologie slave*. Noël.

[2] Voir les Ouvrages d'*Oléarius* et de *Nathnoch*.

[3] Voir l'Ouvrage de M. Dubois, tom. II, 3e partie, ch. VI, p. 433. Ce serpent est aussi appelé *Kaliga* ou *Kalinaga*; il fut vaincu par *Vichnou*, lorsqu'il prit la forme *Krischna*.

[4] *Elien*. Προνοίᾳ τοῦ Θείου; liv. XII, ch. 32.

[5] Le *Garouda* est un oiseau commun dans l'Inde; les naturalistes l'ont mis au nombre des aigles, sous le nom d'*aigle du Malabar*.

Les Egyptiens donnaient le nom de *Typhon* au Dieu du mal; et ils le représentaient ayant les doigts et les cuisses entortillés de serpens; ils pensaient aussi que cet Être mauvais avait fait la guerre contre Dieu, et avait détérioré son ouvrage. Aussi, comme les Indiens, ils rendaient les honneurs divins à l'*Ibis* et le regardaient comme un de leurs Dieux tutélaires, parce que cet oiseau faisait la guerre aux serpens [1].

Nous retrouvons ce même Typhon dans les plus anciennes croyances des Grecs.

Suivant eux, Junon, irritée de ce que Jupiter avait créé Minerve sans sa participation, fit un appel aux Divinités infernales, et avec leur secours, mit au monde un Être qui ne ressemblait ni à Dieu ni aux hommes, l'effrayant et monstrueux *Typhon*, le fléau des mortels [2], énorme, féroce, destructeur des hommes et des animaux [3]. Sa mère lui donna le mal en partage, et déjà il était mauvais.

Hygin dit que ce fut le Tartare qui le créa dans les ténèbres, et que là il provoqua Jupiter, le défia de combattre avec lui, pour savoir qui régnerait [4]. C'est de ce Typhon et de la femme *Echidna* que sont nés tous les monstres, Cerbère et le Dragon qui gardait les pommes d'or du jardin des Hespérides [5]. Pindare nous le représente comme l'*ennemi des Dieux*, monstre à cent têtes, que les Dieux furent obligés de combattre, et qui est maintenant étendu dans le Tartare [6].

Il y a encore dans les annales des Grecs un autre serpent fameux, le serpent *Python*. Il serait inutile de citer tout ce que l'on dit de son origine [7]. Toujours est-il représenté comme un

[1] *Elien*, liv. II, ch. 38.

[2] Voir : *Encyclopédie*; et Noel, *Dictionn. de la fable*, à l'article *Typhon*.

[3] Homère; *Hymne à Apollon*, vers 321 et 352 : 301 et 305.

[4] Hygin, *fable* 152.

[5] Voir aussi sur ce Typhon, Homère, *Hymne à Apollon*; — Hésiode, *Théogonie*, 821; — et Appollodore le grammairien.

[6] Ὥστ' ἐν αἰνᾷ Ταρτάρῳ κεῖ-
ται, Θεῶν πολέμιος,
ΤΥΦΩΣ ἑκατοντα κάρανος, etc.
Phytiques, I, 28.

[7] Voir ces différentes opinions dans *Pausanias*, liv. XII, ch. 7. — *Méta-*

monstre énorme, un prodige effrayant; Ovide l'appelle le grand Python, serpent inconnu, la terreur des peuples. Il empêchait les hommes de porter les offrandes aux temples, et il fallut qu'un Dieu, Apollon, vînt combattre contre lui pour le mettre à mort.

Nous retrouvons encore dans les histoires du Nord, un grand Serpent, dit *Midgard*, qui fut le fruit de l'union du principe du mal, *Loke*, avec la géante *Angerbode*, messagère des malheurs. Loke y est désigné comme le calomniateur des Dieux, le grand artisan des tromperies, l'opprobre de Dieu et des hommes; il était beau de figure; mais son esprit était perverti [1]. Le Serpent *Midgard* enveloppe toute la terre de ses plis.

Les Traditions de l'Amérique signalent encore le Serpent comme le symbole du mauvais esprit. Les peintures hiéroglyphiques aztèques nous représentent le Grand-Esprit, *Tezcalipoca*, mettant en pièces une Couleuvre [2].

Mais ce n'est pas tout, le genre humain a encore conservé le souvenir de la funeste influence que cet artisan des malheurs de l'humanité exerça sur la femme. Partout nous trouvons la croyance qu'il a existé quelques rapports mystérieux entre le Serpent et la femme.

Nous avons déjà vu chez les Indiens, que le serpent *Caly* ou *Kaliga*, était un monstre moitié femme et moitié serpent.

C'était une croyance reçue chez les Grecs, qu'il avait existé de nombreux rapports entre le Serpent et la femme. Entre plusieurs exemples remarquables [3], on connaît celui où ils prétendent qu'un de leurs Dieux, transformé en serpent, vint sur cette terre pour pervertir une femme [4]. Bien plus, ils croyaient qu'il avait existé une race particulière d'hommes, qui venaient d'un serpent et d'une femme, et que pour cela ils appelaient *Ophiogènes* [5].

morphoses d'Ovide, liv. I, vers 438.—*Strabon*, liv. VIII.—Lucain, *Pharsale*, liv. V. — Homère, *Hymne à Apollon*.— Et *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. III.

[1] Voir l'*Introduction à l'Histoire du Danemarck*, par Mallet. — Et le N° 56, tom. X, p. 123 des *Annales*.

[2] *Vue des Cordillères, etc.*; par M. de Humboldt; tom. I, p. 235.

[3] Voir un de ces exemples dans *Elien*; liv. VI, ch. 17.

[4] Voir *Plutarque* et *Lucien* : Vie d'Alexandre.

[5] Voir *Elien*, liv. XII, ch. 39; et *Pline*, liv. VII, ch. 12.

Chez les Epirotes, une vierge, toute nue, était la prêtresse qui seule avait accès dans le bois consacré aux serpens qu'ils adoraient; elle seule pouvait leur porter à manger, et les interroger sur l'avenir [1].

Les Romains avaient, près de Lavinium, un bois où, dans une caverne profonde, se tenait un grand Serpent. C'étaient encore de jeunes filles qui étaient les prêtresses de ce Dieu. Quand elles entraient pour lui donner à manger, on leur bandait les yeux. Mais une sorte d'esprit divin les conduisait droit à la caverne. Que si le serpent ne mangeait pas les gâteaux, c'était une preuve que la jeune fille qui les avait portés, avait perdu sa virginité; et elle était impitoyablement mise à mort [2].

En Afrique, nous trouvons aussi que ce sont les plus belles filles du pays qui sont consacrées au service des Serpens que les Nègres adorent. Il y a encore ceci de particulier, que les Africains croient que le Grand-Serpent et ses confrères ont coutume de guéter, au printems, les jeunes filles sur le soir, et que l'approche ou l'attouchement de ces reptiles leur fait perdre la raison [3].

Enfin en Amérique, la *mère de notre chair* y est aussi appelée *la femme au serpent*, *Cihua-Cohuatl;* dans tous les symboles de ces peuples elle est toujours en rapport avec un grand Serpent [4].

Résumons ce que nous dit le monde entier sur l'Être représenté par le Serpent.

Il nous dit que c'est un Être bon et un Être mauvais; et dans ces deux états, on lui a décerné les honneurs divins.

Comme Être bon :

On lui a reconnu une origine céleste, on l'a fait le symbole du Soleil, de l'Eternité, et du Dieu tout-puissant.

On a cru qu'il était un habile enchanteur, qui faisait perdre la raison par un charme irrésistible et mystérieux, et on l'a

[1] *Elien*, liv, XI, ch. 2.

[2] *Idem*, ch. 16.

[3] Noel, *Dictionnaire de la fable*, au mot *Serpent*.

[4] *Vue des Cordillères*, tome I, p. 235, 274.—Tom. II, p. 198. — Voir la *figure* de cette femme et du serpent, que nous avons donnée dans le N° 55, tom. X, p. 50 des *Annales*.

reconnu comme le symbole de l'éloquence et de la prudence.

Comme doué de toutes ces qualités, on l'a recherché, on a parlé avec lui, on lui a demandé l'explication de l'avenir et la science du bien et du mal; et ce sont les femmes qui ont été chargées plus particulièrement de traiter avec lui, si je puis parler ainsi.

En même tems, comme Être mauvais :

On a cru que c'était un monstre épouvantable, hideux, d'une origine mystérieuse et inconnue.

On a cru qu'il avait fait la guerre à Dieu, et qu'il avait gâté son ouvrage;

Qu'il était l'auteur de tous les maux que souffrent les hommes, et même qu'il était leur bourreau;

Enfin qu'il fallait un Dieu, et un Dieu incarné, pour en délivrer la terre.

Maintenant il ne s'agit point ici de chicaner sur quelques faits ou quelques détails; il s'agit de rendre compte de ces croyances et de ces pratiques, sous peine de ne rien comprendre à l'histoire de l'Humanité. Or, on ne pourra en rendre raison qu'en admettant la vérité du récit de nos livres; car seuls ils complètent ces traditions, et font comprendre ce qu'elles ont d'inconcevable. Les philosophes du dix-huitième siècle ont ri de tous ces faits, sans les expliquer, sans les comprendre. Pour nous, nous y voyons une longue et déplorable répétition du grand et malheureux drame qui fut joué dans le jardin d'Eden. Aussi la réponse à ceux qui attaquent nos livres est bien facile.

On me dit qu'il est impossible que le Serpent ait trompé notre première mère;—mais il a trompé tout le genre humain, et il le trompe encore. — Qu'elle se serait enfuie; — mais sur toute la terre on l'a recherché, et on s'est approché de lui avec respect. — Qu'il n'est pas possible qu'elle lui ait adressé la parole; — mais le Grec si éloquent, le Romain si grave, l'Indien, l'univers entier, lui ont parlé et lui parlent encore. — Enfin il m'est prouvé qu'il a trompé nos premiers parens, puisqu'il a trompé et qu'il trompe encore une grande partie de leurs enfans. Oui, il s'est passé primitivement quelque grande chose entre la femme et le Serpent, et celui-ci a influé évidemment sur le sort de l'homme. On dirait même que ce dernier, dans

son état de faiblesse et d'ignorance, n'a pu perdre la stupide espérance, qu'il recevrait du Serpent la vie et la connaissance du bien et du mal ; car long-tems il lui a demandé la connaissance de l'avenir et la guérison de ses maux. Bien plus, il est vrai de dire que cette voix de l'antique Serpent a encore beaucoup de pouvoir parmi les hommes. Il a dit : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de tous les fruits du Paradis* [1]? Telle fut sa demande, et l'homme fidèle et soumis, se remue encore et se fatigue pour répondre à cette insidieuse question. Il prit ensuite le ton de maître, et il dit : *Vous ne mourrez point, mais vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal* [2]. Et l'homme croyant et dévot à l'antique Serpent, lui a demandé la vie et la guérison de ses maladies ; et l'homme croit encore pouvoir connaître par lui-même le bien et le mal... Il s'obstine à espérer que ses yeux seront ouverts, et qu'il pourra devenir semblable à Dieu.

Concluons :

Les traditions et les croyances des peuples confirment les récits extraordinaires de nos livres, qui seuls en donnent l'explication. Les Chrétiens sont les seuls à connaître entièrement ce qui a rapport à cet Être qui s'est caché sous la figure du Serpent ; seuls aussi, en reconnaissant sa puissance, ils la bravent et la méprisent, parce que seuls ils savent comment nous en avons été délivrés, et comment une femme lui a écrasé la tête, suivant la menace qui lui en avait été faite [3].

A. Bonnetty.

[1] *Genèse*, ch. III, v. 1.

[2] *Idem*, ch. III, v. 4.

[3] Ipsa conteret caput tuum. *Id.*, ch. III, v. 15.

Éducation cléricale.

LETTRES SUR L'ENSEIGNEMENT DE LA THÉOLOGIE.

La lettre de M. Foisset, insérée dans notre dernier Numéro [1], traitait d'une matière qui intéresse trop la religion pour qu'elle ne réveillât pas au dernier point l'attention de nos lecteurs, et en particulier des savans directeurs qui sont à la tête de l'Enseignement clérical. Nous en avons reçu plusieurs lettres : la plupart nous témoignent leur regret de voir interrompre le travail qu'il avait promis sur les améliorations à introduire dans la philosophie et la théologie. Nous croyons devoir faire connaître à nos lecteurs les deux suivantes, qui les mettront à même de juger de la situation de l'Enseignement ecclésiastique, et des vœux qui sont faits de toutes parts, pour des méthodes plus appropriées aux besoins du moment, et aux vrais progrès de la science.

Au directeur des Annales.

Monsieur,

Je regrette bien vivement avec vous, que l'auteur des lettres sur l'Education cléricale, publiées dans votre excellent Recueil périodique, ait été si mal compris, et qu'il renonce aujourd'hui à un travail si heureusement commencé. Peut-être n'a-t-il rencontré tant de contradicteurs, qu'à cause de certaines expressions un peu dures, échappées à sa plume, contre une méthode d'enseignement assez généralement suivie dans nos séminaires, malgré les abus qui la défigurent, et aussi parce qu'on ignore trop dans nos écoles l'histoire de la Scolastique, telle qu'elle existe depuis son origine jusqu'à nos jours, ainsi que les moyens de la modifier.

[1] Voir le Numéro 18, tom. III, p. 388.

Cette réflexion m'a inspiré le désir de vous écrire, pour vous demander si vous trouveriez déplacé dans vos *Annales de philosophie chrétienne*, un cours d'articles suivi sur cette matière, depuis l'époque où la Théologie a subi deux changemens déplorables, l'un dans son objet, et l'autre, dans sa forme et son langage. Ce n'est pas que je prétende m'élever avec les hérétiques contre la nature même de la Scolastique, et soutenir qu'elle ne renferme rien de bon. A Dieu ne plaise : je pense au contraire qu'elle a ses avantages, pourvu qu'on en use avec sobriété, comme ont fait quelques docteurs de l'Eglise, et en particulier S. Thomas. Leur méthode trouvera, ce me semble, toujours grâce auprès des juges les plus sévères. Remontant jusqu'aux premiers principes, et de là, par un enchaînement méthodique, descendant aux conséquences les plus éloignées, elle sert utilement à démasquer un sophisme spécieux, à rendre sensible une vérité abstraite, à confondre les sectaires qu'elle met en contradiction avec eux-mêmes. Mais il fallait la renfermer dans ses limites légitimes, et ne pas faire disparaître de nos Ecoles la Théologie positive, pour se jeter trop souvent dans des questions subtiles, inutiles et dangereuses.

Pour bien connaître le caractère de cette Scolastique, car ce n'est que de celle-là que je parle ici, il suffit de citer le témoignage de Bacon, dans la traduction que M. Emery, supérieur général de S.-Sulpice, nous a donnée de ce célèbre auteur :

« Les Théologiens scolastiques, dit-il, ont beaucoup de pé»nétration, mais trop peu de lecture... On a dit de Sénèque, »que par les minuties de la parole il rompait la force des »choses : *Verborum minutiis rerum frangit pondera.* On pourrait »dire aussi des Scolastiques, qu'ils rompent la force des »sciences par les minuties de leurs questions. Je le demande : »ne vaudrait-il pas mieux, dans une salle spacieuse qu'on vou»drait éclairer, allumer un seul flambeau, ou suspendre un »seul lustre garni de quelques lumières, à la faveur duquel »toutes les parties de la salle seraient éclairées à la fois, que de »faire le tour de la salle, et d'en parcourir tous les coins une »lanterne à la main ? Or, tel est, à peu près, le procédé de »ceux qui, au lieu de jeter un grand jour sur la vérité, en

» l'entourant d'autorités, d'exemples et de raisonnemens lumi-
» neux, s'occupent uniquement à lever de petites difficultés, sans
» vouloir en laisser subsister aucune, à se débarrasser de
» quelques chicanes, et à résoudre des doutes frivoles, faisant
» naître de cette manière questions sur questions; car il leur
» arrive ce qui a lieu dans le cas de cette lanterne, avec la-
» quelle on essaierait d'éclairer une grande salle; on ne peut la
» porter dans un coin particulier, sans abandonner et sans lais-
» ser dans l'obscurité tous les autres.... Chez les Scolastiques
» on trouve d'abord quelques choses générales bien imaginées,
» et qui promettent beaucoup; mais quand on arrive aux dis-
» tinctions et aux décisions, loin de voir sortir de là, comme
» vous vous y attendiez, une multitude de choses de quelque
» utilité dans la vie humaine, vous vous apercevez que tout
» s'est terminé en bruyantes et monstrueuses questions. »

Ceci est vrai pour la plupart de nos traités dogmatiques, qui laissent d'ailleurs un grand vide sur l'état actuel de la controverse chrétienne, soit par rapport au Protestantisme qui touche à sa fin, soit par rapport à la Philosophie du jour, dont on n'y dit pas un mot pour la combattre directement.

Ajoutez à cela que la Religion, dont l'ensemble présenterait un si beau développement à la science, n'y est point présentée d'une manière suivie intéressante, et fondée uniquement sur la tradition, seule règle invariable des croyances religieuses, politiques et morales. Sans doute on y venge les dogmes de la foi et de la morale évangélique contre les téméraires assertions de l'impiété ou de l'hérésie; mais toujours avec des armes dont on émousse la force par un langage à demi-barbare, hérissé de termes inintelligibles au commun des hommes, inventés d'ailleurs pour masquer des distinctions sophistiques, et des formules artificieuses, dont l'erreur a profité plus d'une fois.

Si donc les études ecclésiastiques se soutiennent encore malgré la fausse direction où elles sont engagées, on le doit bien plus à la patience et à la docilité des élèves, qu'à l'intérêt qu'elles leur présentent. Voilà pourquoi je pense, avec M. Foisset, qu'il est urgent de revenir davantage à l'étude de l'Ecriture-Sainte et des Pères de l'Eglise, mettant de côté toutes les oiseuses spéculations, et les vaines disputes, et donnant pour

preuves des vérités catholiques, non plus quelques textes isolés de nos livres saints, dont l'autorité soit fondée sur des raisons indépendantes de l'interprétation des Pères et des Conciles, mais bien appuyée uniquement sur la tradition.

Voilà, M. le Rédacteur, ce que j'ai cru devoir vous communiquer au sujet de vos observations sur la lettre de M. Foisset. Faites en l'usage qu'il vous plaira.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Un de vos abonnés, professeur de Théologie.

16 janvier 1832.

Au directeur des Annales.

Monsieur,

La lettre de M. Foisset, chanoine et supérieur du petit séminaire de Dijon, insérée dans votre dernier numéro, a fait naître en moi des réflexions que je me sens porté à soumettre à vos lecteurs, si vous voulez bien les accueillir. Par l'intérêt que je porte à votre estimable recueil, je suis affligé d'y voir des choses qui, à mon avis, sont fausses ou inexactes, et ne peuvent que nuire au but que vous vous proposez.

M. Foisset se prononce fortement contre l'enseignement tel qu'il a lieu, selon lui, dans les petits et les grands séminaires. A l'entendre, *ce ne sont guère que des données mesquines et incomplètes de vérités enfouies sous les formes d'une scolastique barbare* : voilà pour la Philosophie. Pour la Théologie, la science de Dieu a été *noyée dans de vains systèmes, dans de stériles disputes de mots : ainsi la Scolastique a passé jusqu'à nous avec sa sécheresse et sa rebutante escorte d'arguties et de distinctions* : on soumet tout au raisonnement individuel; on néglige ou même on dédaigne l'étude consciencieuse des Saintes Ecritures et des Saints Pères ; *cet enseignement prétendu catholique est tout protestant....* Il ne fait, dit-il, qu'indiquer le mal, qui est grand.

Si ce qu'il dit est vrai, il faut avouer que le mal n'est pas seulement grand, mais intolérable ; que les maîtres qui perpétuent un tel enseignement sont bien coupables, que les élèves n'ont rien de mieux à faire que de déserter des établissemens où ils perdent leur tems *à de vaines disputes de mots, à une argumen-*

tation usée, à d'insipides systèmes, qui lassent leur courage, et les dégoûtent de la science ecclésiastique. Est-ce là la fin que l'auteur se propose? J'ai peine à le croire, et cependant il me semble que c'est la conclusion naturelle de son article. Ses paroles pourraient en imposer à ceux qui sont étrangers aux sciences théologiques et à ce qui se pratique dans les séminaires. Il me paraît donc utile de chercher à prévenir ou à effacer une impression de cette nature. Mon intention n'est pas d'entreprendre une dissertation savante, mais seulement d'opposer de courtes notions et des faits à des allégations sans preuves, principalement sur ce qui concerne les grands séminaires.

La Théologie, ou science de Dieu, a pour objet toutes les vérités de la Religion; elle les recueille, les coordonne dans l'intelligence humaine, recherche les motifs sur lesquels elles sont appuyées, établit des principes certains, et en déduit les conséquences : elle ne peut être conçue sans la connaissance de la révélation, dont le dépôt se trouve dans les divines Ecritures et dans la Tradition. Elle exige par conséquent une étude approfondie des livres saints, des pères et des docteurs de l'Eglise. Nous disons donc volontiers, et tous les théologiens catholiques diront avec Diderot, dont l'auteur cite les paroles, que « la théologie » a trois parties qui s'enchaînent intimement l'une à l'autre; » l'histoire des faits sur lesquels porte la révélation, ou théo- » logie positive, sans laquelle il n'y eut jamais que de vains et » dangereux raisonnemens; la connaissance des dogmes, qui ré- » sulte de ces faits, ou théologie dogmatique; enfin la connais- » sance des devoirs, qui se réduit à une seule et grande règle, la » conformité de nos volontés à celle de Dieu. »

Nous avouerons sans peine qu'à une certaine époque, les livres d'Aristote sur la dialectique engendrèrent un foule de questions oiseuses et de vaines disputes auxquelles on consumait inutilement un tems précieux : que cet abus du raisonnement et des subtilités dura trop long-tems, non pas seulement dans les Ecoles de théologie, mais dans toutes les Ecoles; personne n'en disconvient. Si c'est là ce qu'on entend par Scolastique, qu'on la traite de barbare, qu'on lui donne toutes les qualifications que l'on voudra, je n'en entreprendrai certainement pas la défense.

Mais communément par Scolastique on entend l'art de ré-

duire les vérités chrétiennes en corps de doctrines, de procéder selon les règles d'une dialectique rigoureuse, posant des principes incontestables, donnant des définitions précises, établissant des divisions et des sous-divisions autant qu'il le faut pour éclaircir la question, rangeant dans l'ordre le plus propre à convaincre, les raisons qui appuient la proposition qu'il s'agit de prouver, saisissant avec habileté le faux des raisonnemens qu'on y oppose, et en montrant la nullité.

Cette méthode, employée dans les leçons publiques par les hommes les plus distingués du onzième siècle, tels que Lanfranc et saint Anselme, se répandit dans toutes les Ecoles, et reçut de là le nom de Scolastique. Pierre Lombard en fit l'application dans son fameux livre des *Sentences*, qui fut classique pendant long-tems, et qui a été commenté une infinité de fois. Saint Thomas, surnommé le Docteur angélique, éclipsa tous ceux qui l'avaient précédé, et sa *Somme de Théologie*, devenue si célèbre, peut être regardée comme un des principaux monumens de la Théologie scolastique. Il ne faudrait pas y chercher le style nerveux de Tertullien, ni l'éloquence de saint Jean Chrysostôme : ce n'était point là le but du saint Docteur. Mais il y aurait une grande injustice à dire que la *simplicité touchante de l'Evangile* y a cédé *à un jargon scientifique inintelligible; que la science de Dieu* y est *noyée dans de vains systèmes, dans de stériles disputes de mots*. Il y a, sans doute, des systèmes et des disputes de mots : son style et ses argumentations ne sont pas sans défauts; mais en lisant ce grand ouvrage, et en se reportant à l'époque où il a été écrit, on ne peut s'empêcher d'admirer les vastes connaissances, le génie profond de l'auteur, qui a su débrouiller en si peu de tems les innombrables manuscrits dont il fallait se servir alors pour connaître l'Ecriture, les Pères, les Conciles, l'histoire de l'Eglise, les opinions et les commentaires des Docteurs, et a su recueillir les vérités éparses dans ces monumens si rares et si évidemment hors de la portée du plus grand nombre des étudians, pour en faire un corps de doctrine admirable par sa clarté, où la raison a tous ses droits, sans cesser jamais d'être subordonnée à la foi.

Cet ouvrage, adopté et suivi dans toutes les Ecoles chrétiennes, a été l'expression de l'enseignement scolastique. Il y a eu sûre-

ment dans les quatorzième et quinzième siècles des ouvrages qui lui étaient très-inférieurs ; mais aussi depuis, il en a paru de bien supérieurs : Bellarmin, Petau, de Lugo, Suarez, Sylvius, Estius, Noël Alexandre, Thomassin, Tournely et une infinité d'autres, étaient des Scolastiques. Peut-on dire qu'il n'y a dans leurs livres qu'un jargon inintelligible? que la science de Dieu y est noyée sous de vains systèmes ? qu'ils ont négligé et dédaigné l'étude de l'Ecriture Sainte et des Saints Pères ?

Leur méthode, il est vrai, n'a pas laissé d'avoir des détracteurs : les novateurs surtout lui ont toujours été très-opposés, parce qu'elle les gênait et les contrariait, en démasquant leurs sophismes, en les saisissant dans leurs divagations, et les ramenant au point dont il s'agissait. Luther en a parlé avec son emportement ordinaire, et ses disciples, ainsi que les autres protestans en général, ne lui ont pas été plus favorables. Erasme l'a blâmée comme inventant des manières nouvelles de parler des choses de Dieu. Elle eut des adversaires même au Concile de Trente, où le célèbre Soto crut devoir en prendre la défense : il prononça un discours où il montra que cette théologie n'est autre chose qu'une science qui unit ensemble ces deux lumières que Dieu a données aux hommes, la raison et la foi, qu'elle les élève par cette union à la connaissance des plus sublimes mystères, qu'elle dissipe les fausses interprétations de la parole de Dieu ; « que » c'est la raison pour laquelle les hérétiques ont si fort décrié cette » science, parce qu'elle découvre leurs sophismes ; en sorte que » la mépriser, c'est s'allier avec les Protestans, et ôter à l'Eglise » ses plus fortes armes [1]. » On fut généralement de son avis.

Richard Simon ayant, comme Erasme, assez maltraité la Scolastique, Bossuet ne put lui passer cette critique; il l'en reprit énergiquement, et, après de solides observations, il dit : « Ce » qu'ajoute M. Simon, que depuis la Scolastique *il ne s'agissait* » *plus de savoir ce qu'on lisait dans les anciens Pères, qui même ne* » *s'accordaient pas entr'eux*, donne encore cette dangereuse idée : » qu'on n'a plus d'égards aux discours des Pères, et qu'il n'est » plus permis de parler comme eux ; ce qui, prononcé indéfini» ment, ainsi qu'a fait notre auteur, induit un changement

[1] *Pallavicin*, liv. VII, ch. 5, n. 3.

» dans la doctrine. Mais, au contraire, les scolastiques veulent » qu'on parle toujours comme les Pères ; et si l'on ajoute quel» que chose au langage de ces saints docteurs, ce n'est que pour » empêcher qu'on n'en abuse, et pour expliquer plus à fond ce » qu'ils n'ont dit qu'en passant, et alors ce qu'on ajoute contre » les hérésies venues depuis eux, est non-seulement de même » nature, mais encore de même force et de même sens que ce » qu'ils ont dit [1]. »

Les Scolastiques de nos jours ont-ils quelque chose de plus dangereux que ceux du seizième et du dix-septième siècles? Tiennent-ils un autre langage ; suivent-ils une autre méthode? Nullement; s'ils ont adopté des changemens, ç'a été dans un esprit d'amélioration; tandis qu'ils n'avaient ni hérétiques, ni incrédules à combattre, ils faisaient comme des militaires qui, en tems de paix, simulent les divers mouvemens de stratégie; ils s'exerçaient à la controverse, entreprenaient de longues discussions, se livraient de rudes assauts de dialectique sur des sujets qui n'en valaient guère la peine.

Mais quand les ennemis de la vérité ont paru, et à mesure qu'ils se sont multipliés, ils ont abandonné les questions oiseuses dont ils s'occupaient entr'eux, pour réunir leurs efforts contre l'esprit d'erreur et de mensonge. Ils se sont principalement appliqués, dans ces derniers tems, à rechercher les preuves de la Révélation, à montrer la divinité de la Religion chrétienne et l'autorité infaillible de l'Eglise, qui, une fois connue, est l'ancre sur laquelle ils s'appuient, la règle qu'ils suivent dans le cours de leurs discussions.

Ce n'est pas à dire pour cela que les auteurs qu'on met entre les mains des élèves soient parfaits, qu'il n'y ait rien à désirer sous ce rapport. Le changement de circonstances, la marche des controverses, l'état actuel de la société, tout cela fait naître une foule de questions auxquelles on n'aurait pas même pensé autrefois, et en laisse d'autres en arrière, qui ne peuvent plus avoir d'application. Au milieu du scepticisme qui nous environne, il faut surtout nous attacher à l'autorité, en montrer la nécessité, l'existence et les attributions; il n'y a là-dessus qu'une voix, et on ne fait pas autre chose dans les traités de la Religion

[1] *Défense de la Tradition*, liv. III, ch. 19.

et de l'Eglise. Dans les autres traités on développe les vérités catholiques, spéculatives ou morales; on fait l'histoire des erreurs qui se sont élevées contre elles; on y oppose les décisions des conciles et des papes, les témoignages de l'Ecriture et des Pères, les argumens que la raison fournit en conformité à l'autorité et jamais contre elle. Voilà ce qui se fait dans tous les séminaires que je connais, et je n'ai pas ouï parler d'un seul où les abus signalés par M. Foisset existent tels qu'il les dépeint.

Comment donc prend-il sur lui de les proclamer comme des faits constans? Comment ne craint-il pas de flétrir injustement des établissemens qui doivent lui être chers comme à nous? Tous les lecteurs des *Annales de Philosophie chrétienne* ne sont pas obligés de savoir par eux-mêmes ce qui se passe dans nos maisons. Ils pourraient être disposés à croire sur parole un homme estimable, fait pour inspirer la confiance par son caractère, sa dignité, son emploi et ses talens. Je le prie instamment de ne point être offensé de ma réclamation; l'intérêt seul de la vérité m'a déterminé à la faire.

Qu'il cherche à améliorer les études ecclésiastiques, qu'il y consacre ses veilles, ses talens, son expérience; qu'il forme un plan mieux approprié aux circonstances, puisqu'il le croit nécessaire; s'il réussit, je serai le premier à applaudir à ses succès. Mais qu'il prenne garde de nuire, par de fausses imputations, à la cause qu'il veut défendre.

Ensuite, je me permettrai de dire que, puisque les Scolastiques ont été *coupables de nouveauté*, qu'il s'agit *de ramener l'enseignement religieux à ses premiers principes, à sa méthode primitive*, il faut commencer pas faire ou assigner des livres qui puissent être mis entre les mains de tous les étudians: on ne peut leur faire quitter ceux dont ils se servent actuellement, et renverser une méthode suivie depuis tant de siècles dans toutes les écoles de Théologie catholique, sans avoir quelque chose de mieux à y substituer. Voilà du moins ce qui me paraît dans l'ordre, et ce que j'ose vous prier, Monsieur le Directeur, de rendre public, à mes risques et périls [1].

Agréez, je vous prie, etc.

BOUVIER, vic.-gén.,
Supérieur du grand-séminaire du Mans.

[1] Voir la réponse de M. Foisset, dans le N° 20 ci-après, p. 131.

Nouvelles et Mélanges.

ASIE.

ILE DE CHIPRE. LARNACA. — *Nouvelles du père de Géramb, trappiste.* — Le père de Geramb, trappiste qui était parti de Venise le 6 septembre dernier, pour se rendre dans la Terre-Sainte, est arrivé au bout d'un mois à Larnaca, port de l'île de Chipre : il a trouvé ses habitans dans la consternation, à cause du choléra-morbus qui ravage l'Egypte et la Syrie. Au Caire, à Alexandrie, à Jérusalem, à Damas, à Bethléem, à Nazareth, la mortalité était grande ; à St.-Jean-d'Acre, tous les religieux de la Terre-Sainte ont péri. Le père de Geramb habitait, à Larnaca, un couvent desservi par les pères franciscains de Jérusalem : c'était avec joie qu'il s'était trouvé de nouveau dans un monastère, et il voyait avec un vif intérêt ces longs cloîtres à moitié écroulés, ces armes des chevaliers chrétiens peintes sur tous les murs, et ces bons religieux chantant loin de leur patrie les louanges du Seigneur, au milieu de tant de populations d'origine diverse, et parmi les tombeaux de tant de générations ensevelies sous ces imposantes ruines : il y portait son habit religieux sans être inquiété par les Turcs, qui ne sont pas assez avancés en civilisation pour comprendre ce que ce costume peut avoir de contraire à la liberté des cultes. Il aspirait à achever son voyage et à se rendre dans la Terre-Sainte, quand il fut attaqué par une paralysie de tout un côté de la tête ; cependant il espérait encore être, au bout de quelques semaines, en état de continuer son voyage. Les médecins grecs lui avaient administré des remèdes assez violens, dont il attendait l'effet : mais une lettre postérieure annonçait un nouvel obstacle à son départ.

La guerre avec le pacha d'Egypte allait porter la désolation dans la Palestine ; Jérusalem allait peut-être être envahie, et les fléaux qui suivent la guerre se joindraient alors à celui du choléra-morbus. Déjà on prenait en Chipre des précautions contre cette maladie. Le monastère où était M. de Geramb venait d'être fermé ; on n'y laissait plus entrer personne, et on ne recevait les comestibles qu'avec les précautions d'usage et après une stricte purification.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 20. — 29 Février 1832.

Médecine.

APOLOGIE

DES PRÉCEPTES DU CARÊME PAR LES PRÉCEPTES DE LA MÉDECINE.

L'abstinence des viandes est reconnue très-salutaire à la santé par les docteurs Broussais, Rostan, Tourtelle, et les auteurs du *Dictionnaire des sciences médicales.* — Témoignages des mêmes auteurs en faveur du jeûne pour la conservation de la santé du corps.

En ces jours où la Religion, le regard fixé sur les iniquités de la terre, se dipose à promulguer l'une de ses lois annuelles d'abstinence et de jeûne, que nos pères observaient avec une si fidèle exactitude, nous avons demandé aux sciences humaines des paroles d'approbation pour cet antique et saint usage. Car la mollesse de notre siècle, son apathie morale, son peu de foi, ont assoupi les consciences, et l'on ne saurait trop faire pour les réveiller.

Les sciences humaines, aujourd'hui si franchement alliées de la science sacrée, nous ont répondu en applaudissant à l'institution du Carême. Ce que nous allons redire de ce témoignage d'adhésion, nous souhaitons ardemment qu'on l'entende au loin

parmi les chrétiens, enseignans et enseignés. Le grand devoir de la pénitence pèse sur toutes les têtes; toutes doivent s'incliner sous ce joug salutaire.

Que de raisons d'ailleurs, cette année, pour accomplir strictement les observances expiatoires! l'Eglise de France en larmes, des temples profanés, des croix abattues, un fléau gigantesque qui s'approche, exhalant vers nous son souffle pestilentiel; enfin un sol qui tremble, et des nues qui grondent : ne sont-ce pas là, pour satisfaire à la Justice suprême, pour implorer sa clémence, de pressans motifs, joints à tous ceux que chacun de nous entend proclamer au fond de sa conscience?

Que les âmes lâchement religieuses écoutent donc avec respect les exhortations de l'Eglise appelant les peuples à la pénitence. Qu'elles écoutent et qu'elles se soumettent. Car, près de l'Eglise est la nature, qui, d'une voix terrible, décrète les infirmités, les maladies, une mort anticipée, contre les infracteurs de l'expiation quadragésimale.

Elle consiste, cette expiation, à s'abstenir d'alimens fibrineux et à restreindre la quantité de nourriture dont on use habituellement.

D'abord, il est médicalement constaté que l'usage fréquent de la viande devient à la longue une des grandes causes de maladies. « Quelques individus, observe M. Broussais, résistent aux » effets de l'alimentation la plus substantielle pendant leur jeu» nesse. Il en est même qui parcourent presque toute la virilité » sans en souffrir. Mais c'est à l'âge du retour, aux environs de » cinquante ans, que les attendent les infirmités [1]. » « Il n'est pas » douteux, ajoute M. Rostan, que la continuité du même ré» gime ne prédispose à certaines maladies. Il est donc fort avan» tageux pour la santé d'interrompre et de changer quelquefois » son régime habituel [2]. »

D'ailleurs, et comme l'a dit le célèbre hygiéniste Tourtelle, « au printems il convient, pour maintenir un juste équilibre » d'action dans le système (organique) et prévenir les maladies » dépendantes de l'excès du sang, de diminuer la nourriture

[1] *Traité de physiologie;* tom. II, chap. 4.

[2] *Cours élémentaire d'hygiène;* partie IIe, ch. 1.

»animale, d'user de végétaux [1]. » Quant aux puériles alarmes que montrent tant de chrétiens sensuels, à l'approche du tems où la Religion prescrit la privation des viandes, nous répondons avec la médecine : « Il est rare, très-rare que le passage, »même rapide, à une vie plus sobre, ait quelque inconvé»nient [2]. »

Voilà donc déjà l'Abstinence du carême justifiée par l'hygiène, et une grande partie des demandes de dispenses condamnées par elle.

Venons au Jeûne. La médecine, à ce sujet, ne parle pas moins haut en faveur des observances catholiques. Elle dit :

« L'homme mange beaucoup plus qu'il ne devrait habituellement manger, surtout dans l'état de civilisation et de loisir, qui dissipe peu... C'est pour ramener l'homme vers le genre de vie simple et primitif, et à la douceur antique et patriarchale, où, content des fruits délicieux que lui présentait la terre, il élevait, comme l'innocent Abel, ses vœux vers le ciel, que des sages instituèrent des jeûnes universels...

»Le jeûne rend le corps plus perméable, ouvre les conduits obstrués, facilite la marche des sécrétions et des excrétions, dissipe ou cuit, pour ainsi parler, les matières visqueuses et saburrales qui engorgeaient les premières voies. Par la soustraction des nourritures, la pléthore diminuée laisse un cours plus libre au sang....

»Les grands hommes qui firent descendre des cieux les lois des carêmes et des jeûnes parmi les nations qu'ils voulurent civiliser, s'entendaient un peu plus en hygiène que ne le croient quelques modernes philosophes, qui n'y ont vu que de ridicules pratiques d'austérité....

»Il est manifeste que le mouvement vital, modéré et réglé par l'abstinence (d'alimens), doit beaucoup ralentir le cours des années (c'est-à-dire allonger la vie).... L'on ne doit donc point être surpris de l'extrême longévité des anachorètes....

»Concluons que les hommes reçoivent des pratiques du carême, la santé, l'allégement, surtout parmi les régions ardentes;

[1] *Elémens d'hygiène;* section III[e], chap. 9.

[2] *Dictionnaire des sciences médicales;* art. *Abstinence.*

que ces pratiques adoucissent d'ailleurs le moral, et ramènent l'esprit vers des sentimens d'humanité, de modestie, et contribuent à la civilisation, à la pureté des mœurs [1]. ».

Entendons encore l'auteur du *Cours élémentaire d'hygiène*. « Il » est impossible de nier, écrit-il, que la privation (de nourri» ture) ne puisse devenir infiniment utile. Elle favorise l'anima» lisation des fluides, donne aux organes digestifs plus d'énergie, » et à tous nos viscères, à toutes nos fonctions, plus d'aisance, » plus d'activité [2]. »

Toutes les autorités que nous venons de citer à l'appui des observances du carême, nous les avons choisies parmi les plus modernes et les plus célèbres que nous offrait la médecine française. Voici maintenant, sur le même sujet, les réflexions d'un médecin du dix-huitième siècle.

« Il n'est personne qui ne sache que dans l'hiver, notre hémisphère n'étant plus réchauffé par les rayons du soleil, l'air qui nous environne se condense; que par conséquent il pèse davantage sur les sucs qui roulent dans notre corps, d'où s'ensuitl eur épaississement. La proportion des liquides avec les solides n'est donc plus gardée. Les filtrations et sécrétions diminuent; les obstructions et embarras augmentent; les orifices des glandes de la peau, bouchés par le resserrement des fibres cutanés, ne laissent plus échapper qu'une partie de ce qu'elles filtraient dans le tems chaud. Les parties globuleuses du sang, que la matière subtile entretenait dans une grande fluidité, en les faisant rouler les unes sur les autres, trop serrées par le froid les unes contre les autres, perdent leur mouvement par la difficulté que la matière subtile trouve à passer entre elles. Le sang s'épaissit donc, non-seulement par le défaut d'agitation que lui procurait l'influence des rayons du soleil, mais encore par la suppression des évacuations ordinaires [3].

» Il est aisé de conclure que, si dans ce tems-là (vers la fin

[1] *Dictionnaire des sciences médicales;* art. *Jeûne.*

[2] M. Rostan: partie IIe. ch. I.

[3] « L'usage où l'on est en bien des endroits de se faire saigner au mois de mai, ne s'est introduit que pour établir la proportion des liquides avec les solides, lesquels liquides sont supposés trop abondans et trop épais. »

de l'hiver), on ne se retranche pas une partie des alimens que l'on prenait dans les autres saisons, l'on surcharge toute la masse du sang. Ainsi l'économie du corps se dérangera; l'estomac digérera mal; le chyle, mal cuit, fera un sang épais, au travers duquel la matière subtile ne passant qu'avec peine, elle ne pourra lui donner la figure sphérique qui lui est nécessaire pour la circulation. Et si les approches du printems trouvent de telles dispositions dans le sang, elles y causeront nécessairement des maladies d'autant plus fâcheuses que l'on aura fait de plus grands excès....

» Il est important, aux approches du printems, de diminuer la quantité et la qualité de la nourriture que l'on avait accoutumé de prendre. Et parce que les *soulphres* de la viande sont plus durs que ceux du poisson et des légumes, l'on n'a rien à craindre de ces derniers. Au contraire, l'on a beaucoup à en espérer. Et j'ose dire que si le carême n'était pas d'institution de religion, il devrait être d'institution de médecine.

» Ce n'est que par une délicatesse mal entendue, que plusieurs personnes se dispensent de l'abstinence et du jeûne du carême. J'en appelle à témoins une infinité de sages et vertueuses personnes qui l'observent très-exactement, qui n'en sont jamais incommodées, et qui poussent la vie plus loin que ceux que leur sensualité empêche de l'observer....

» Le jeûne du carême, qui est une sage diète; l'abstinence, qui est un changement de viandes dont les parties sont trop pressées, avec des mets dont les soulphres sont plus aisés à dissoudre, préparent à merveille le corps au renouvellement que procure à toute la nature le soleil en se rapprochant de notre hémisphère [1]. »

C'est assez d'hommages rendus à la religion au sujet de l'institution du carême.

Hommes religieux, vous l'avez entendu : les jours de pénitence qui vont commencer pour vous, seront utiles à vos corps en même tems qu'à vos âmes. Ne songez donc point à solliciter de ces honteuses dispenses que la médecine réprouve autant que la foi.

[1] PLANQUE, *Bibliothèque choisie de Médecine*; t. I, p. 55.

Et vous, hommes irréligieux, retenez bien ceci : En s'affranchissant des privations quadragésimales, l'on tombe sous le joug des infirmités et des maladies. Que de malheureux, hélas! se sont moqués du carême, qui auraient vécu, sains et robustes, dix ou vingt ans de plus, s'ils l'avaient observé !

N'oublions point, du reste, que ce carême, dont la sensualité s'épouvante, est fort peu de chose en comparaison de ceux qui se pratiquent à l'Orient de l'Europe, en Asie et en Amérique. Dans la Turquie, tout le monde, riches et pauvres, rentiers et artisans, demeure sans boire ni manger depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, durant tout le mois du ramazan. Dans l'Indostan, les hautes classes de la société ne mangent jamais de viandes, jamais de poissons. Chez des peuplades américaines, l'on observe, à certaines époques de la vie, des jeûnes de trois et de six mois, des jeûnes si austères que les nôtres n'y sont point comparables.

En hygiène comme en religion, le régime frugal, très-frugal, est le plus salutaire de tous. A quoi servent tant d'apprêts culinaires, devenus si communs de nos jours? Eh! avec du pain, des fruits, des racines et de l'eau, les anachorètes vivaient un siècle !

M....t.

Civilisation.

INFLUENCE DU CATHOLICISME SUR LA CIVILISATION [1].

La civilisation actuelle ne peut se vanter d'être indépendante du Catholicisme. — Le Catholicisme, loin de gêner le développement de l'esprit humain, lui a toujours prêté son concours. — La civilisation actuelle est véritablement l'œuvre du Catholicisme. — Preuves historiques de ces trois propositions.

Parmi les griefs, plus ou moins vraisemblables, imputés par la philosophie à la religion Chrétienne et au Catholicisme en particulier, il en est un surtout qu'elle reproduit toujours avec une affectation nouvelle. La religion, dit-elle, est incompatible avec le développement de la civilisation, et s'oppose par sa nature aux progrès de l'esprit humain. Dans un siècle où la société, déjà si fière des connaissances acquises, désire encore marcher à pas de géant dans la carrière du perfectionnement social, de tous les crimes supposés qu'on reproche à la religion, celui-là sans doute ne serait pas le moins odieux; et nous concevrions peut-être l'acharnement des incrédules à la combattre et à la détruire.

Mais, rassurons-nous, ils n'étaient point barbares, ces écrivains religieux, qui firent si glorieusement marcher de front la foi et le génie; ils n'étaient point barbares, tous ces grands hommes qui, par l'inimitable perfection de leurs ouvrages, fu-

[1] On a déjà examiné dans plusieurs articles quelle a été l'influence du Christianisme sur la législation en général, sur les lois romaines, puis sur celles des barbares et en particulier sur celles de la France actuelle. Aujourd'hui nous désirons prouver que le Catholicisme n'a point nui à la civilisation, mais que la civilisation elle-même est l'ouvrage du Catholicisme. — Voir sur cette question le N° 1 des *Annales*, p. 14, et la suite d'articles publiés dans les N°s suivans.

rent et seront toujours les maîtres, et en quelque sorte les précepteurs du genre humain.

Si même aujourd'hui nous pesions les talens et les lumières, et si c'était ici le lieu d'établir un parallèle entre les défenseurs et les ennemis du Christianisme, peut-être trouverions-nous encore que les plus barbares ne sont point ceux qui sont restés fidèles à la religion de leurs pères. Bien loin d'être demeurés en arrière, si la France de nos jours peut revendiquer sa part dans les progrès de la civilisation moderne, c'est à eux peut-être qu'elle devra sa gloire et son illustration, comme si la religion seule imprimait aux noms fameux sa nature impérissable, et comme s'il lui était réservé de donner tout à la fois, aux âmes et aux esprits, l'immortalité.

Croyons-en l'expérience et les conseils de nos maîtres, lorsqu'ils nous disent que la religion est la source des idées grandes, des sentimens sublimes, de la véritable science, de la seule philosophie qui soit digne de l'homme; que pour élever et agrandir l'esprit humain, c'est dans les cieux qu'il faut chercher le type éternel du parfait et de l'infini, et que loin de rétrécir l'âme et l'imagination, plus le génie s'approche de Dieu, plus il participe en quelque sorte à son immensité.

Mais si le Catholicisme n'a pu empêcher Bossuet d'être le premier des orateurs, Pascal un des plus grands philosophes, Racine le plus harmonieux des poètes, pourquoi empêcherait-il, chez les peuples, l'accroissement de la civilisation? Si l'homme a pu se soustraire dans tous les tems à cette fatale dégradation, attachée à un culte proscrit par la philosophie, je ne vois pas pourquoi les empires dépendraient davantage de cette prétendue influence.

Cette question mériterait un examen approfondi; toutefois un simple regard, jeté rapidement sur ce vaste sujet, suffira pour en faire mesurer toute l'étendue. Un écrivain, qui voudrait parcourir l'histoire de tout ce que le Christianisme a fait pour la civilisation, aurait à tracer un tableau immense, dont je ne veux et ne puis présenter qu'une esquisse rapide, pour résumer en quelque sorte et présenter sous un nouveau point de vue, tout ce qui a déjà été écrit dans les *Annales* sur cette question.

Avant d'entrer en matière, examinons l'état actuel du Ca-

tholicisme et de la Civilisation : l'un et l'autre se sont avancés simultanément à travers les siècles; leur point de départ est presque le même, leur accroissement progressif à-peu-près égal, et, après avoir subi constamment les mêmes destinées, ils sont enfin arrivés jusqu'à nous, avec le degré de splendeur, de force, d'universalité, où nous les voyons aujourd'hui.

Ce fait posé, on peut se faire les questions suivantes : la Civilisation était-elle indépendante du Catholicisme ? lui est-elle absolument étrangère, et a-t-elle pu s'accroître sans aucun obstacle de sa part, mais aussi sans autre secours que celui qu'elle trouvait dans sa propre puissance ?

Ou bien le Catholicisme, loin d'être favorable à la Civilisation, de marcher simplement à côté d'elle, sans gêner la liberté de ses mouvemens, s'est-il opposé à ses progrès, et a-t-il arrêté le perfectionnement de l'esprit humain ?

Ou bien enfin, la Civilisation est-elle l'œuvre du Catholicisme, n'a-t-elle pu marcher que sous ses auspices, et devenir forte que de la force qu'elle lui empruntait ?

Il me semble que tout se réduit à ces trois questions, et que si nous pouvons y répondre, le problème sera complètement résolu.

Reprenons d'abord la première : *si la Civilisation est indépendante du Catholicisme.* Si elle s'est avancée sans lui à travers les siècles, sans que sa prospérité ait rien souffert de son voisinage, d'où vient donc cette proscription tant de fois provoquée contre lui par la philosophie moderne, lorsque, de l'aveu même de ses plus ardens ennemis, il n'a point empêché l'esprit humain d'arriver à ce haut degré de perfection qu'on ne cesse de nous vanter aujourd'hui. Laissez donc le Catholicisme en paix, puisque ce n'est point un ennemi. De quel droit prononcer anathême contre un culte étranger aux choses humaines, et dont l'impuissance, pour vous nuire, est suffisamment prouvée par l'éclat et la diffusion de vos lumières ? Que si vous continuez à combattre et à vouloir exterminer un rival de qui vous n'avez rien à craindre, ce n'est plus amour de la liberté et de la science, ce n'est qu'une injustice passionnée, qu'une haine déguisée sous une apparence d'humanité populaire, et qu'un amour gratuit pour la destruction et la ruine de tout ce qui,

aux yeux du vrai sage, révèle la glorieuse destinée de l'homme.

Supposons, pour un moment, que la Civilisation a précédé le Catholicisme; je ne vois point encore ce qui résulterait pour inculper la religion de ce droit de primogéniture. Car de deux choses l'une : ou le Catholicisme serait né de la civilisation, c'est-à-dire que Dieu, pour le faire naître, aurait choisi l'époque où l'esprit humain pouvait le comprendre, et dans ce cas, où serait la raison de détruire l'ouvrage et comme la conséquence de la civilisation même? Ou bien enfin, indifférente à l'établissement d'une institution étrangère, la civilisation n'en aurait pas moins continué sa marche, indépendamment du Christianisme, et alors, comme nous l'avons déjà dit, quel motif plausible de s'armer contre lui?

Mais si le Catholicisme est antérieur à la civilisation, comme je prétends le prouver, quelle sorte d'influence exerça-t-il sur cette dernière, en supposant qu'il en ait exercé une, ainsi que l'histoire va nous le démontrer?

Sans doute, il y avait une civilisation avant l'Évangile; mais ce n'est point celle-là, je pense, que nos adversaires prétendent nous opposer. Cette civilisation d'ailleurs n'existait plus : elle avait péri au milieu de la corruption des mœurs, sous le poids du despotisme, sous le sabre des prétoriens. Déjà *Tibère, Caligula, Claude, Néron*, avaient détruit tout ce qui restait de liberté au fond des âmes. La pensée captive et dégradée n'exprimait plus que l'adulation servile, et ne savait plus que ramper aux pieds des idoles et des tyrans. Le plus affreux cynisme régnait dans les spectacles et jusqu'au sein des temples. Tous les sentimens de la nature étaient indignement étouffés ou méconnus. Tous les crimes commis sans remords n'étaient plus que des actions indifférentes, et le plus vaste empire de l'univers semblait être un immense théâtre destiné à offrir au monde le tableau de la plus infâme perversité. Et comment les peuples auraient-ils pu rougir encore, lorsque les palais des Césars n'étaient plus que des boucheries et des asiles ouverts à la prostitution? Quel refuge pouvaient encore trouver les Muses au milieu de cette licence effrénée? Quels progrès eussent pu faire les sciences et les beaux-arts, dans un tems où toutes les imaginations, placées sous l'influence du vice ou de la terreur, ne

pouvaient enfanter que des monstres? Mais surtout à quelles pensées grandes et généreuses l'homme eût-il osé se livrer, lorsque toute idée de justice et d'humanité avait disparu, et que l'habitude de l'esclavage avait fait perdre jusqu'au sentiment de la vertu et de la gloire, jusqu'au souvenir de l'antique liberté? Disons plutôt que l'esprit humain, dégénéré, avait atteint la dernière période de sa décadence, et que la plus horrible barbarie avait achevé de répandre ses ténèbres sur le monde entier.

C'est au milieu de ce chaos que le Christianisme paraît, d'abord faible, circonscrit, persécuté; la religion n'ose encore se montrer au grand jour. Renfermée dans des catacombes et dans ses solitudes, elle poursuit ses conquêtes à travers mille obstacles; peu à peu elle triomphe de la corruption des hommes et du glaive des bourreaux; elle s'étend par tout l'univers, elle s'asseoit enfin sur le trône des Césars, et bientôt le monde se soumet ouvertement à son empire; c'est alors que commence une civilisation nouvelle.

Cependant le Catholicisme, disséminé partout, se mêle à toutes les affections, à tous les intérêts. L'âme humaine retrempée en quelque sorte, reprend toute son énergie pour des vertus que, depuis long-tems, sa faiblesse comprenait à peine. La religion modifie la politique des rois et la législation des peuples. Elle établit de nouveaux rapports entre le pouvoir et la société. En donnant à l'une pour origine cette souveraineté qui peut bien commander à l'homme, puisqu'elle commande à l'univers, elle arrache l'autre à cet odieux empire de la force, qui n'est que le triomphe du crime heureux sur la justice et la faiblesse impuissante.

Elle fait surtout sentir sa douce influence dans la famille. Le père n'a plus droit de vie et de mort sur son fils; et la femme, auparavant esclave de l'homme, est redevenue sa compagne. En rattachant tout à la divinité, la religion introduit dans le langage et dans le cœur de l'homme, une multitude d'idées et de sentimens inconnus au paganisme. Enfin une révolution s'opère dans les consciences, dans les devoirs; les mœurs anciennes sont remplacées par de nouvelles mœurs. De là cette physionomie imprimée à l'espèce humaine : de là ces établissemens

de bienfaisance dont l'antiquité n'offre aucun exemple, et qu'on retrouve les mêmes chez tous les peuples chrétiens ; de là enfin ces habitudes contractées et perpétuées dans tous les lieux où le Catholicisme a laissé ses croyances. Qui ne reconnaîtrait pas, à cette face nouvelle, donnée au monde social, l'influence d'un culte qui non-seulement a précédé la civilisation, mais n'a cessé de s'incorporer en quelque sorte avec tout ce qui s'est fait depuis sa naissance ?

Mais cette influence lui a-t-elle été contraire ou favorable ? Ceci nous ramène, par une transition naturelle, à la seconde question ; savoir s'*il est vrai que le Catholicisme se soit opposé aux progrès de l'esprit humain.*

Et d'abord on nous objectera peut-être, à l'appui de cette assertion que le Catholicisme a, sinon détruit l'ancienne civilisation, du moins accéléré sa chute.

On nous vantera le siècle d'Auguste, les grands écrivains qui l'ont immortalisé, les philosophes qui l'ont éclairé ; et, rapprochant ensuite l'époque où ce beau siècle s'éteint et dégénère de celle où la religion commence à s'établir, on en conclura que le Catholicisme, par les idées nouvelles qu'il a mises en crédit, a étouffé l'ancienne civilisation. A cela nous répondrons que, puisqu'il est reconnu que l'ancienne civilisation dépérissait, il faut supposer une cause antérieure qui ait préparé sa ruine ; or ce genre de mort ne peut être la religion, qui n'existait pas encore ; qu'enfin, en supposant même que la religion ait puissamment contribué à cette décadence, cela ne prouverait nullement en faveur de nos adversaires. Car s'il est dans la nature du Catholicisme de détruire la civilisation, pourquoi n'a-t-il pas détruit la nôtre ? Et si, au sortir de son berceau, il avait assez de force pour renverser celle qui existait déjà, pourquoi plus tard, lorsqu'il eut multiplié ses conquêtes et acquis toute la plénitude de sa puissance, pourquoi, dis-je, n'a-t-il pu étouffer celle qui était encore à naître ? D'ailleurs la civilisation ancienne était incomparablement moins parfaite que la nôtre ; les philosophes eux-mêmes seront forcés d'en convenir.

Si donc le Catholicisme, en substituant aux mœurs et aux superstitions du Paganisme, des croyances plus raisonnables et des vertus plus pures, a opéré une révolution totale dans les esprits,

ne devons-nous pas naturellement en conclure qu'il n'a détruit une civilisation imparfaite, que pour en préparer une nouvelle à la postérité, et que, loin d'arrêter l'esprit humain dans sa marche, il lui a réellement applani les voies, en dégageant son passage des préjugés où, depuis quatre mille ans, il était en quelque sorte stationnaire?

En effet, que nous présente le tableau historique de la civilisation depuis sa naissance jusqu'à nos jours? Une progression sensible et continue. Loin de tomber, elle s'accroît et grandit de siècle en siècle. Nous la voyons d'abord faible et limitée, se fortifier, s'étendre et embrasser tout l'univers, et il est re-remarquable qu'à mesure qu'elle s'introduit chez les peuples sauvages, elle est constamment devancée ou au moins accompagnée par le Catholicisme. Sans doute elle a éprouvé quelques interruptions, et la philosophie ne manquera pas de les attribuer à la Religion; mais la Religion, constante dans ses dogmes, dans son culte et dans ses préceptes, n'a jamais varié. Toujours la même par l'unité de sa foi et de sa doctrine, elle a dû toujours exercer la même influence sur les choses humaines. Pourquoi donc aurait-elle gêné la civilisation dans un tems, et l'aurait-elle favorisée dans un autre? Je concevrais ce caprice de la part des hommes inconstans par nature; mais de la part d'une religion divine, qui ne se soutient que par l'uniformité de ses croyances, qui n'a qu'un chef qui est Dieu, qu'un objet qui est d'épurer les consciences, et qu'un but qui est de sauver le monde, une pareille versatilité est impossible. Il est inutile de s'appesantir sur cette objection frivole, puisqu'il est évident que les obstacles qu'a éprouvés la civilisation, viennent uniquement de la part des hommes, et que les principales époques où l'esprit humain paraît en quelque sorte suspendu, correspondent précisément à celles où la Religion elle-même se sauve à peine du naufrage, c'est-à-dire à ces invasions soudaines qui plusieurs fois faillirent transporter sur le sol européen toute la barbarie des Goths, des Sarrasins et des Vandales.

S'il est d'ailleurs des circonstances où la Religion n'ait pas imprimé au mouvement de la civilisation le même degré de vivacité, c'est qu'elle a trouvé sur sa route les passions humaines

qu'il fallait écraser, et les passions ne se laissent pas écraser sans combattre. La Religion n'est en effet, si j'ose ainsi dire, qu'une lutte continuelle contre les mouvemens désordonnés du cœur humain. Et qu'on ne croie pas qu'elle ait attendu qu'elle fût dans toute sa force pour commencer cette lutte. Dès son berceau elle est aux prises avec la corruption et la licence. Un gouverneur romain ayant appris qu'un apôtre avait paru dans le voisinage, le fit venir et lui dit : « Quelle est donc la » religion que tu prêches aux peuples? » Après l'avoir écouté attentivement, il s'écria : « Homme, retire-toi d'ici, j'ai des pas- » sions à satisfaire, je t'appellerai quand elles seront mortes. » — « Crains de mourir avant elles ; » ce fut la seule réponse de l'apôtre. Le Paganisme est tout entier dans ce fait historique, ou plutôt ce gouverneur est l'homme tel que le fit, dans tous les tems, la faiblesse de sa nature, tel que le trouva la Religion dans tous les lieux et dans tous les siècles ; qu'on juge par là des obstacles que le Christianisme eut à vaincre.

Après avoir prouvé que le Catholicisme n'a point nui à la civilisation, il me sera facile de démontrer que *la Civilisation elle-même est l'ouvrage du Catholicisme.* En effet, quelles sont les vertus grandes et généreuses, la morale pure et sublime dont la Religion ne soit pas le principe? Quelles sont les vérités conservatrices de la justice, de l'humanité et de l'ordre, dont elle n'ait pas propagé la salutaire influence? Quelles sont les institutions favorables au bonheur des peuples, les connaissances utiles et même les arts agréables qu'elle n'ait pas constamment environnés de sa protection? Enfin, si l'amour et la jouissance d'une liberté légitime, si l'exacte répartition des droits de l'homme et du citoyen, si la culture des lettres, l'étude d'une philosophie sage et éclairée, la diffusion des lumières et les progrès du commerce et de l'industrie, constituent ce qu'on appelle civilisation, dans quel siècle a-t-on vu la Religion s'opposer à leurs bienfaits et contrarier leur perfectionnement?

Nous avons déjà vu qu'à la naissance du Christianisme, le monde était plongé dans la plus grande ignorance des vérités premières. La Religion seule, en faisant connaître l'Evan-

gile aux hommes, dissipa ces préjugés grossiers. Elle seule établit d'une manière positive le dogme sublime de l'immortalité de l'âme, et fit une vertu de l'espérance. Ces croyances salutaires, perpétuées jusquà nous, sont encore celles de tous les peuples civilisés. Est-ce donc cela qu'on lui reproche, et les philosophes regretteraient-ils les erreurs et lès extravagances du Paganisme ?

La plus épouvantable corruption régnait dans les mœurs. La Religion, en éclairant les consciences, épura insensiblement les cœurs, insinua la charité où était l'égoïsme, guérit peu à peu l'orgueil par l'humilité, le vice par le remords, et sembla renouveler toute son âme par la douceur et la beauté de sa morale. Ces vertus de la primitive Eglise sont encore celles que recommande l'Evangile, et que pratiquent les Chrétiens sous l'empire de la civilisation actuelle. Est-ce cette révolution qui échauffe la bile de quelques prétendus beaux-esprits, et regretteraient-ils les lupercales, les orgies et les combats des gladiateurs?

La moitié du genre humain était réduite à l'esclavage. La Religion, en rendant à l'homme sa dignité, abolit ces distinctions cruelles d'esclavage et de maître. Enfans d'un même père, et appelés aux mêmes destinées, tous les hommes devinrent égaux devant Dieu; pensée sublime, qui rapprocha tous les mortels, et les unit par les liens d'une touchante fraternité. L'esclavage a disparu du monde européen. S'il subsiste encore dans des contrées lointaines, c'est la faute des hommes et non pas du Christianisme. Depuis long-tems il n'en resterait plus de vestiges, si la politique des gouvernemens ou la cupidité des peuples avaient écouté les éloquentes réclamations de ces hommes apostoliques qu'on a proscrits, et qu'on ne cesse d'outrager par la calomnie.

Autrefois enfin, chaque nation, séparée du reste des hommes par un patriotisme exclusif, n'avait guère d'autres rapports avec les nations voisines que ceux qu'établissaient entr'elles des guerres atroces. Tous les peuples n'étaient pour l'orgueilleux Romain que des barbares ; la victoire n'était que l'arrêt de mort des vaincus; et partout l'homme ne semblait voir dans son semblable qu'un étranger ou un ennemi. C'est encore la Reli-

gion qui adoucit cette férocité; qui, en imprimant à tous les peuples les mêmes habitudes, le même caractère et en quelque sorte la même physionomie, brisa ces démarcations odieuses, qui les empêchait de communiquer entre eux. C'est encore la Religion qui créa ce droit des gens, totalement inconnu chez les anciens, et qui ouvrit au commerce et aux sciences ces contrées barbares où déjà le missionnaire préparait le sauvage à la civilisation. Tous ces bienfaits qu'on ne peut lui contester, nous en jouissons encore. Voudrait-on lui en faire un crime, et les philosophes de nos jours regretteraient-ils les mœurs inhumaines et l'isolement des anciennes sociétés?

Les peuples du Paganisme, passant tour à tour des excès d'une turbulente et licencieuse liberté à ceux d'un impitoyable despotisme, ne connaissaient point de milieu entre la révolte et la servilité, parce qu'ils ne comprenaient encore ni l'autorité ni l'obéissance. C'est la Religion qui apprit aux rois que leurs concitoyens sont hommes comme eux, que, comme pères des peuples, ils répondent devant un maître commun du soin de les rendre heureux, et que, dépositaires de la puissance de Dieu, ils doivent toujours l'exercer comme Dieu l'exercerait lui-même, c'est-à-dire, pour faire régner la justice et l'ordre. C'est la Religion qui apprit aux peuples à regarder les princes comme les images de la Divinité, et à respecter les lois comme l'expression d'une volonté toujours sacrée. Elle n'exclut d'ailleurs aucune forme de gouvernement lorsqu'il est légitime; et si elle semble affectionner la monarchie tempérée, c'est que, plus favorable à une sage liberté, elle prémunit en même tems les empires contre les révolutions et l'anarchie populaire. Ainsi le Catholicisme, qui corrigea l'indocilité de l'homme, adoucit encore ce que la puissance avait de dur et d'arbitraire, et lui seul, par les rapports nouveaux qu'il établit dans la société, multiplia ces institutions bienfaisantes, et ces bons rois qu'on ne retrouve que sous l'empire du Christianisme.

L'accusera-t-on d'avoir ainsi humanisé les lois, les princes et les peuples, et les philosophes modernes regretteraient-ils la tyrannie des Césars ou la factieuse indépendance des tribuns?

Dira-t-on enfin que le Catholicisme est l'ennemi des sciences, des lettres et des arts? Avant de tracer l'esquisse des trois

grands siècles qui signalent les principales époques où la civilisation se perfectionne, nous remarquerons d'abord que dans ces premiers âges où l'esprit humain balançait encore entre la barbarie païenne et le Christianisme naissant, déjà les orateurs sacrés étaient presque seuls en possession de l'éloquence et de la poésie. Nous ajouterons comme une vérité qui n'est plus contestée, que si nous possédons les chefs-d'œuvre de l'antiquité, c'est uniquement aux ordres monastiques que nous en sommes redevables. Ils n'étaient donc point si barbares, ces hommes dont les veilles laborieuses léguèrent tout le génie des anciens à l'ingrate postérité; car ces pieux solitaires, tandis que le farouche Omar livrait aux flammes le dépôt des connaissances humaines, avaient fait de leurs cellules comme des asiles où toute la civilisation antique s'était réfugiée.

Il est remarquable que les siècles, où les sciences et les lettres brillèrent avec plus d'éclat, furent tous éminemment religieux. Il serait singulier que l'esprit humain eût constamment choisi, pour s'accroître et se développer, les époques où la Religion plus puissante avait par cela même plus de force pour en arrêter les progrès.

Le règne de Charlemagne peut être regardé comme la première aurore de notre gloire littéraire. Ce prince, qui se montra toujours le protecteur zélé de la Religion, et qui fut à la fois un homme savant pour son siècle, un grand roi, un guerrier, et un sage législateur, s'environne de gens de lettres et d'artistes, fait de son palais une bibliothèque et une académie, institue des universités et des colléges, ranime dans ses états l'amour et l'étude des sciences, et encourage tous les talens par ses exemples et ses faveurs. Il ne peut vaincre, il est vrai, toute l'ignorance de son siècle; et l'on ne trouvera, dans les ouvrages du tems, ni goût bien pur, ni une érudition bien éclairée. Mais cet essai informe tira les sciences de l'oubli dans lequel elles s'ensevelissaient, et en perpétuant l'amour de l'instruction parmi les peuples, concourut puissamment à la restauration des lettres, et prépara l'esprit humain à de plus grandes choses. Si l'on considère d'ailleurs l'imperfection du langage, et l'état de la société qui luttait alors contre les envahissemens de la bar-

barie étrangère, on sentira peut-être tout ce que la civilisation doit à Charlemagne.

Paraît ensuite le siècle de Léon X et de François Ier, que la philosophie ne disputera point, j'espère, à la Religion. Rival du sceptre pontifical, le sceptre d'un grand roi semble partout faire un appel au génie. En Italie, en France, une émulation glorieuse s'établit entre les savans, les artistes et les gens de lettres; et toutes les merveilles de l'antiquité semblent renaître sous les auspices de deux grands hommes que la Religion inspire. Que si l'on nous objecte qu'ils n'ont été que les interprètes de leur siècle, et qu'ils n'ont fait qu'obéir à l'impulsion générale donnée aux esprits, nous répondrons que du moins nos rois, que le chef de l'Eglise, n'ont jamais été sourds aux véritables intérêts du peuple, et que, loin de contrarier les besoins de la civilisation, ils les ont constamment satisfaits. Toutefois, dès cette époque, la politesse s'introduit dans les cours; une grâce nouvelle adoucit le langage et les manières; les muses long-tems exilées et silencieuses recouvrent leur douce voix en retrouvant un asile; la poésie fait entendre de nouveau des sons touchans ou sublimes, et toujours harmonieux; la science elle-même se débrouille et sort du chaos; il semble qu'une seconde création féconde encore une fois le néant. La peinture enfante des ouvrages que peut-être la postérité ne surpassera jamais. Des palais et des temples magnifiques s'élèvent et rivalisent d'élégance et de grandeur avec ce que l'ancienne Rome offrait de plus admirable. La sculpture étale partout les chefs-d'œuvre qu'un ciseau habile a fait sortir d'un marbre informe, et les modernes n'ont plus rien à envier aux Phidias, aux Ctésiphon et aux Praxitèle. Tout fait pressentir enfin que la civilisation va prendre un essor nouveau, et déjà l'on peut deviner les prodiges du siècle de Louis XIV.

Je parlerai peu de ce siècle: ses chefs-d'œuvres sont assez connus ainsi que le roi qui lui a donné son nom. Il me suffira de dire que l'esprit humain atteignait alors, sous l'influence immédiate du Catholicisme, un degré de civilisation inconnu jusqu'alors, et que le génie mettait au nombre de ses titres de gloire son union avec la Religion.

Ainsi donc depuis la naissance du Catholicisme, la civilisation a toujours été croissant : si elle fleurit avec plus d'éclat, à certaines époques, c'est précisément lorsque l'autel et le trône, se prêtant un mutuel appui, s'unissent pour faire concourir leur double puissance au maintien des mœurs, à la protection des arts et à la prospérité des empires ; et toujours j'aperçois à côté des grands talens, les croyances et les vertus chrétiennes pour inspirer le génie et lui faire connaître la source du vrai, du beau et du sublime.

Et comment ne pas croire que toute la civilisation est dans le Catholicisme ? Je la vois partout où ce dernier a conservé son empire ; tandis que la barbarie est partout où il n'a point pénétré. Leurs destinées semblent même tellement dépendantes l'une de l'autre, que la civilisation a déserté tous les lieux d'où la Religion catholique a été bannie, comme si cette dernière était le flambeau du monde, dont l'absence laisse tout dans les ténèbres. Parcourons ces contrées que le Mahométisme a envahies, et où les philosophes eux-mêmes vont toujours chercher leurs exemples, pour nous présenter l'image du plus pesant et du plus odieux despotisme, et nous y verrons ce que l'esprit humain a fait, sorti une fois de cette tutelle divine, dont la philosophie voudrait nous affranchir.

La Civilisation est donc l'œuvre du Catholicisme ; lui seul, en s'emparant de toutes les facultés de l'homme, en devenant le directeur suprême de l'esprit humain, hâta ses progrès de siècle en siècle, et le conduisit au point où il est. Cette perfectibilité indéfinie dont nos *faux sages* font tant de bruit à cette heure, n'est elle-même qu'une idée empruntée à la Religion, et qui hors de l'Evangile n'est qu'une chimère. Les anciens reconnaissaient si bien le néant de la nature humaine, et les bornes du génie de l'homme, que, bien loin de prétendre eux-mêmes à la perfection, ils n'en concevaient pas même l'idée dans la divinité qu'ils représentaient sujette, comme eux, aux passions, aux douleurs et à la mort. C'est le Christianisme qui le premier a dit aux hommes : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ; » et les *beaux esprits*, parodiant ce mot sublime, veulent appliquer à la politique et aux choses humaines une perfectibilité qui n'est possible que dans la vertu. Mais on sait

combien l'Evangile, en perfectionnant l'homme moral, dut puissamment influer sur le génie de l'homme social.

S'il est démontré que le Catholicisme est la source féconde d'où sont sortis tous les bienfaits de la civilisation, comment se fait-il que la philosophie moderne se soit emparé de la civilisation elle-même pour combattre ce qui lui a donné la vie; et qu'on nous accuse de vouloir rétrograder, nous qui, en défendant le Catholicisme, nous sommes faits les protecteurs de cette civilisation, qui ne marche et ne peut marcher que sur cet immortel soutien? N'est-il pas à craindre qu'elle ne retombe alors dans la barbarie, et que le même naufrage qui engloutirait la Religion, n'ensevelît dans le même abîme cette civilisation qui en est inséparable? Qui nous a assuré que, née du Catholicisme, elle pourrait se conserver sans lui, et que le principe une fois détruit, la conséquence subsisterait encore?

Oui, c'est à la ruine de la société qu'aspirent en effet nos adversaires! Le Christianisme a combattu la corruption; et c'est la corruption qui le combat à son tour, pour se maintenir. Cette corruption, contre laquelle le paganisme était sans force, renversa l'ancienne société. Aujourd'hui encore, elle cherche à briser le frein qui la comprime, pour faire de la société moderne ce qu'elle a fait de l'ancienne. Elle voudrait anéantir la Religion, parce qu'elle aspire à se débarrasser du joug des devoirs, jouir de toute la liberté de ses passions, arriver à la puissance par le désordre, et régner à la faveur du vice, comme on règne dans la société chrétienne à la faveur de la vertu. Elle voudrait anéantir la Religion, parce que sa lumière importune éclaire toutes les profondeurs du cœur humain, trahit par le remords tous les secrets de sa conscience, et que le méchant, en éteignant ce flambeau divin, espère se cacher au monde et à lui-même. Bossuet, Pascal, Fénélon et tous les grands hommes dont la France s'honore, avaient appliqué leur génie à soutenir le Christianisme, pour élever l'édifice de la civilisation; désespérant de pouvoir les égaler, une foule d'esprits superbes s'est mise à détruire ce qu'ils avaient édifié, et ils se sont donné le titre de grands, parce qu'ils prétendent renverser l'ouvrage des siècles; comme s'il n'était pas plus facile de porter la torche dans le temple d'Ephèse, que de le construire!

Etrange raisonnement ; le vice dégrade l'âme, la vertu l'épure et l'agrandit ; et cependant ces hommes qui, par leurs écrits, favorisent le vice et proscrivent la vertu, osent dire qu'ils travaillent au perfectionnement de l'espèce humaine ; oui, c'est la vertu seule qui crée, le vice n'a que l'odieux privilége de détruire ; Dieu, qui est la vertu par excellence, n'a fait, pour tirer le monde du néant, que la dépense d'un mot ; or, la morale chrétienne enfante, comme son auteur, tout ce qui est grand, noble, utile à l'humanité ; elle seule renferme donc en elle-même le germe de toute civilisation.

La Religion, en consacrant le principe de l'égalité, a voulu relever la dignité de l'homme, apprendre au riche que le pauvre est son semblable, à l'homme policé que le sauvage est un être comme lui, appelé à la même immortalité, et confondre toutes les conditions et tous les âges dans un même sentiment d'amour, d'humanité et de concorde ; mais depuis que la philosophie s'en est emparée, l'égalité a cessé d'être le lien d'une fraternité universelle. Ce n'est plus qu'une pomme de discorde qu'elle jette au milieu des hommes, pour qu'ils s'entredéchirent en se disputant ; c'est la révolte de l'homme privé contre toutes les supériorités sociales, c'est enfin la spoliation et la ruine décorées du nom de justice, et consacrées par les violences les plus insupportables.

Selon l'Evangile, la liberté est le libre exercice de la volonté, subordonnée à la justice et à la raison, en un mot, à la volonté divine. Mais depuis que nos *Sages* se sont mêlés de définir l'indépendance, la morale est devenue un joug importun ; les rois n'ont plus été que des tyrans insupportables, l'obéissance la plus légitime n'a plus paru qu'une basse servitude, et par le plus inconvenable abus du langage, l'insurrection et l'athéisme, le dévergondage de l'esprit et du cœur, ont été décorés du pompeux nom de libéralisme.

Enfin, qu'est-ce que cette philanthropie substituée à la charité chrétienne ? Où sont ses œuvres, et quels bienfaits peut-elle opposer à la Religion, dont la Religion ne lui offre partout le modèle et l'exemple ? Quel est le philanthrope qui puisse se vanter d'avoir fait pour l'humanité la millième partie de ce qu'a fait un Vincent de Paul ? C'est ainsi que la philosophie a chan-

gé les mots pour faire croire qu'elle inventait des choses. Ne pouvant ôter à la Religion la gloire de tant d'institutions sublimes qu'elle seule a créées, elle a présenté à la foule ignorante les noms de tolérance et de philanthropie, et tous ont crié à la nouveauté, oubliant que l'Evangile, dix-huit siècles auparavant, avait dit aux hommes : Aimez votre prochain comme vous-mêmes ; et que le divin auteur du Christianisme releva Magdelaine repentante, fit grâce sur la croix à un malfaiteur qui mourait à ses côtés, et porta la *tolérance* jusqu'à prier pour ses bourreaux. Ainsi, par la plus monstrueuse ingratitude, les philosophes, non contens de s'emparer des bienfaits de la Religion, s'en sont fait une arme contre la société et contre la Religion elle-même.

Nos adversaires, lorsque nous les poursuivons jusqu'aux dernières conséquences, nous répondent qu'ils ne veulent pas détruire le Catholicisme, mais le ramener à sa simplicité primitive, c'est-à-dire, apparemment à son berceau. Il est plaisant de voir ceux qui nous accusent de vouloir rétrograder, reculer ainsi dix-huit siècles en arrière ; mais si, comme je crois l'avoir suffisamment démontré, la civilisation ne s'est avancée, ne s'est propagée qu'à mesure que le Catholicisme lui-même multipliait ses conquêtes et embrassait l'univers, ramener celui-ci à son berceau, n'est-ce pas en même tems ramener l'autre à sa naissance, ou plutôt la rejeter dans le néant ? Otez en effet la morale chrétienne du monde européen, relégnez de nouveau ses croyances au fond de la Judée et dans les déserts de la Thébaïde, que restera-t-il au milieu de nous, si non toutes les passions et toutes les ténèbres de la barbarie ?

Laissons donc le Catholicisme et la Civilisation éclairer de concert le monde social ; qu'ils marchent sans se séparer, qu'ils marchent, mais en avant, et renvoyons à nos adversaires leur vérité de prédilection : on ne remonte pas les siècles !...

S.-R.

Histoire.

EXAMEN DES HISTORIENS ASIATIQUES,

PAR M. JULES KLAPROTH.

Accord de l'écriture avec l'histoire.— L'histoire incertaine des peuples les plus anciens de l'Asie ne remonte pas à plus de 3,000 ans avant notre ère.

L'auteur de l'article que nous donnons ici, M. Klaproth [1], est un des savans de nos jours, qui est le plus versé dans les langues, l'histoire et la littérature asiatiques. Le but principal de toutes ses études paraît avoir été l'éclaircissement de l'histoire et de la géographie de l'intérieur de l'Asie. C'est dans ce but qu'il visita la Sibérie et le pays situé au sud du lac Baïcal, jusqu'aux frontières de la Chine; qu'il traversa ensuite les montagnes d'Altaï et celles du Caucase. M. Klaproth saisit l'occasion, pendant ces voyages, de connaître les divers peuples dont il traversa le territoire. Il recueillit des vocabulaires de tous leurs dialectes; et ces vocabulaires lui fournirent les bases d'un classement méthodique des habitans de l'Asie, dans l'ordre de leurs races primitives. Le Mémoire suivant que nous reproduisons, donnera une idée de ce classement.

Examen et crédibilité des historiens asiatiques.

« L'histoire des peuples anciens se divise naturellement en trois parties principales. 1° La *Mythologie*, qui renferme une

[1] Les principaux ouvrages de ce savant orientaliste sont l'*Asia polyglotta*, ou *Classification des peuples de l'Asie d'après l'affinité de leurs langues*, avec deux vocabulaires comparatifs de tous les idiomes asiatiques ; Paris 1823, 1 vol. in-4° et *atlas* in-folio, prix. 48 fr. ; — un *Voyage en Géorgie et au mont Caucase*. Paris 1823, 2 vol in-8° avec carte, prix 18 fr. ; — les *Tableaux historiques de l'Asie*, et une foule d'articles insérés dans les nouvelles *Annales des voyages* et dans le *Journal asiatique*. Plusieurs de ces articles ont été réunis par l'auteur en 3 vol. in-8°, et publiés en 1824 et 1828, sous ce titre ; *Mémoires relatifs à l'Asie*.

portion de vérité enveloppée d'un voile impénétrable de fables et d'allégories, ordinairement relatives à des périodes astronomiques calculées postérieurement, et transformées en dynasties et en héros; 2° l'*Histoire Incertaine* [1], dans laquelle les faits sont vrais, ou du moins ne sont point invraisemblables; il y est question de personnages réels, et leur vie est écrite, mais sans chronologie, ou sans chronologie prouvée; 3° l'*Histoire Véritable*, dans laquelle les faits sont vrais, et la chronologie est prouvée d'une manière incontestable, ou peut l'être par les synchronismes. Cette histoire véritable ne commence que très-tard chez la plupart des peuples de l'Asie; ce n'est ordinairement que lorsque l'écriture s'est répandue davantage, lorsque la caste des prêtres est tombée en décadence, et que la science s'est élevée comme une puissance hostile contre les gouvernans.

Chez les peuples *Moh'ammédans* de l'*Asie*, c'est-à-dire, chez les Arabes, les Persans et les Turcs, la religion a détruit toute l'histoire ancienne, conformément au principe que ce qui n'est pas confirmé par le Coran, non-seulement n'est pas vrai, mais que c'est même une impiété de le croire.

Historiens arabes. — L'histoire véritable des *Arabes* remonte à peine au 5e *siècle* de notre ère; elle se rattache aux traditions de l'Ancien-Testament, et plus haut se perd dans l'incertain et le fabuleux. Antérieurement encore, elle présente des dynasties anté-diluviennes, et les fables les plus absurdes qui ont pris leur source dans les rêveries des Juifs et des cabalistes bien postérieurs. Ce n'est que depuis *Moh'ammed* que règne chez les historiens arabes une chronologie certaine, et les plus raisonnables d'entre eux rejettent la plupart des faits qui sont cités comme arrivés avant cette époque.

Historiens persans. — Au milieu du 7e siècle, les Arabes subjuguèrent la *Perse*, et contraignirent ses habitans à embrasser

[1] Malgré l'incertitude de cette période de l'histoire, je suis loin de croire qu'il faut la rejeter entièrement; au contraire, je pense qu'on doit tâcher de la rendre plus certaine par des recherches ultérieures. Sa sécheresse même donne un témoignage favorable pour elle, comme on peut le voir dans ma *lettre à M. Grosier*, imprimée après cet *examen*. Voir les *Mémoires relatifs à l'Asie*, tom. 1, p. 414. (*Note de M. Klaproth.*)

l'Islamisme. Le culte du feu fut anéanti par la flamme et le glaive, et avec lui périrent presque tous les monumens historiques qui existaient avant cette triste époque. L'histoire de la dernière dynastie des Perses, celle des Sassanides, de l'an 227 à l'an 651 de Jésus-Christ, s'est seule conservée assez pure chez les écrivains du pays, bien que la chronologie n'en soit pas très-sûre, et que les faits soient peu importans.

L'histoire des dynasties Parthes et des princes qui régnèrent en Perse depuis la mort d'Alexandre, ou depuis le 3e siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au 3e après cette ère, consiste, chez les historiens *Moh'ammédans* du pays, en une liste de rois très-incomplète, qui n'est accompagnée d'aucune chronologie; nous ne trouvons d'ailleurs sur cette période que de très-maigres renseignemens chez les Grecs.

L'histoire des souverains de la Perse, depuis Cyrus jusqu'à Darius, ou jusqu'à la conquête de cet empire par le héros macédonien, est entièrement défigurée chez les écrivains indigènes, et totalement dépourvue de chronologie. Ils font d'*Alexandre* un fils de Darius et de la fille de *Philippe de Macédoine*, qui, demandée et obtenue en mariage par le prince perse, devint enceinte, mais fut ensuite à cause de sa mauvaise haleine ramenée à son père. Ils ne donnent que des récits fabuleux sur Cyrus. Avant ce personnage historique, ils mettent la dynastie des *Pichdadiens*, qui commence encore par *Kaïoumarath*, que les uns prennent pour Adam, les autres pour Noé, d'autres enfin pour un petit-fils de Sem.

Tel est l'état de l'histoire de *Perse*, telle qu'elle s'est conservée dans le pays même; on ne peut la faire accorder, ni avec les récits des Grecs, ni avec les vestiges historiques très-peu nombreux et très-incertains qui se trouvent dans les livres religieux des Parsis de l'Inde. Leur source à-peu-près unique, est le *Chah-Naméh*, grand poëme historique, mythologico-historique de *Firdevsy*, que cet auteur composa au commencement du 11e siècle de notre ère, par l'ordre du sultan *Mahmoud de Gazna*, et pour lequel il prétend avoir puisé ses matériaux dans les monumens des adorateurs du feu et dans ceux des Grecs.

Historiens turcs.—Les peuples de la *race Turque* qui ont em-

brassé la religion de *Moh'ammed*, et avec elle l'usage et le caractère arabes, ne possèdent rien d'historique avant cette époque. Les annales des diverses dynasties qu'ils fondèrent en Perse, en Asie-Mineure et en Egypte, ont, en grande partie, été composées en arabe et en persan, par des hommes natifs de ces pays; la seule maison ottomane qui règne aujourd'hui à Constantinople, possède des ouvrages historiques écrits dans sa langue maternelle.

Gazan-khan, descendant de Tchinghiz-khan au 5e degré, qui régna en Perse à la fin du 13e et au commencement du 14e siècles, chargea son secrétaire intime *Khodja-Rachid*, de travailler à l'histoire de la nation Mongole jusqu'à son tems, et de se servir, pour cette composition, de tous les anciens monumens mongols qui se trouvaient dans les archives de l'État. On lui adjoignit plusieurs vieillards qui connaissaient la langue mongole, presque entièrement oubliée en Perse à cette époque, et les traditions orales de leurs compatriotes. Aidé de ces secours, *Khodja-Rachid* composa *Djama'a-attavarikh*, ouvrage extrêmement précieux, que l'on peut regarder comme la seule source à laquelle les écrivains moh'ammédans postérieurs ont puisé tout ce qu'ils ont dit de l'histoire primitive des Mongols, des Turcs et des Chinois. Malheureusement, *Khodja-Rachid* n'a pas évité les défauts ordinaires de ses co-réligionnaires, et a mêlé les vieilles traditions mongoles et turques à celles des Hébreux, admises par les Moh'ammédans.

« Les historiens de l'Islamisme et le Pentateuque des enfans » d'Israël, dit-il, nous apprennent que le prophète Noé, sur le- » quel soit le salut, divisa la terre du sud au nord en trois par- » ties. Il donna la première à son fils *Hham*, qui fut le père des » *Soudans* (les Nègres, les Éthiopiens); la seconde à *Sem*, père » des Arabes et des Persans, et la troisième à *Japhet*, père des » Turcs. Un des fils de ce dernier se dirigea vers l'Orient; les » Mongols et les Turcs l'appellent également *Japhet*; mais ceux- » ci lui donnent aussi le nom d'*Abouldjeh-khan*. Toutefois les sa- » vans ignorent si cet *Abouldjeh-khan* était un fils du prophète » Noé (sur lequel soit le salut), ou bien était un fils de ses fils. » Mais il était de sa race, ses descendans sont les Mongols, les » peuples Turcs et les habitans des steppes de l'Asie. »

C'est sur ce seul passage de *Khodja-Rachid*, passage incertain et dénué de toute preuve historique, que les écrivains postérieurs ont fondé leur généalogie de la nation Turque; ils la font remonter au fabuleux *Oghouz-khan*, qui, suivant ce qu'ils prétendent, a pénétré de l'intérieur de l'Asie en Egypte, et la conduisent jusqu'à *Tchinghiz-khan;* mais c'est avec tant d'incertitude, que plusieurs d'entre eux mettent un intervalle de 400 ans, et d'autres un de 4,000 ans, entre Oghouz-khan et Tchinghiz.

D'autres font *Oghouz* contemporain de *Kaïoumarath*, premier et fabuleux roi de Perse, qui doit avoir été tantôt Noé, tantôt Adam. Il n'y a donc rien d'historique à tirer de ces matériaux informes; et *Aboul-Ghazi-Bahadour-khan*, prince de *Kharism*, qui, en 1663, fit en turc un extrait de l'ouvrage de Khodja-Rachid, et le continua en abrégé, a considérablement augmenté cette confusion. Son ouvrage, dont nous avons deux mauvaises traductions, est cependant digne de foi, dans tout ce qui concerne les dynasties turco-moh'ammédanes.

Le petit nombre de tribus turques non moh'ammédanes, qui ne sont pas sorties de l'intérieur de l'Asie, leur ancienne patrie, semblent avoir perdu, avec la culture des lettres, les traditions de leur origine; du moins rien de relatif à ce sujet ne nous est connu, et nous n'avons aucune espérance fondée de découvrir dans la suite rien de pareil.

Historiens hindous. — Chez les *Hindous*, la religion a détruit tout monument historique. Croyant que cette vie n'est qu'une période passagère de douleur et d'épreuve, ils regardent les événemens comme indignes d'être recueillis. Abîmés dans la contemplation des formules mystérieuses, tous leurs efforts tendent à ramener leur esprit, par un anéantissement total des facultés morales, dans le sein de l'âme de l'univers dont il est émané. La pratique rigoureuse de cérémonies et d'obligations minutieuses, imposées par la religion, leur métaphysique obscure, leurs dogmes qui personnifient les innombrables qualités de la divinité, semblent avoir épuisé toutes leurs facultés intellectuelles, de sorte que rien ne peut les tirer de leur impuissance mentale, ou les rendre accessibles à quelque chose qui concerne les événemens du genre humain. Voilà pourquoi les Anglais n'ont en-

core pu, malgré des tentatives *réitérées*, découvrir dans l'Inde un ancien ouvrage historique, composé dans la langue primitive du pays ; cependant les dynasties moh'ammédanes qui ont régné dans cette contrée, ont eu leurs historiens; mais leurs ouvrages sont la plupart écrits en persan et en hindoustani.

Les livres originaux des Hindous sont presque tous des explications innombrables et illisibles des lois révélées par Dieu lui-même, des interprétations des mystères de la grammaire de la langue sanscrite, et de leur mythologie qui s'étend à l'infini. La poésie, qui s'associe aisément à la religion, a au contraire fait chez eux des progrès remarquables ; mais il faut qu'elle se contente d'être au service de la métaphysique. Quelques-uns de leurs poëmes épiques, tels que le *Mahabarata* et le *Ramayana*, ont pour base un sujet historique, caché sous un voile de prodiges et de fables, et avec une chronologie si défectueuse, que les membres les plus doctes de la Société Asiatique de Calcutta se sont trouvés dans l'impossibilité de le faire accorder avec les récits des Grecs, et de les conduire jusqu'au tems d'Alexandre. Ces ouvrages peuvent tout au plus donner lieu à des présomptions ; cependant ils parlent évidemment de conquérans venus du Nord, qui ont graduellement repoussé vers le Sud les anciens habitans de la presqu'île occidentale de l'Inde, probablement de race nègre, et qui enfin les ont expulsés et les ont forcés à se réfugier dans l'île de Ceylan. Ces conquérans sont des incarnations de la Divinité, qui descendent des monts Himalaïa, et qui subjuguent des géans, ainsi que des mauvais génies. Les tables astronomiques des Hindous, auxquelles on avait attribué une antiquité prodigieuse, ont été construites dans le *septième* siècle de l'ère vulgaire, et ont été postérieurement reportées par des calculs à une époque antérieure.

Il y a pourtant des sources très-pures, dans lesquelles on pourrait puiser l'histoire et la chronologie de l'Inde. Ce sont les *innombrables inscriptions* anciennes qui se trouvent dans toutes les provinces de l'Hindoustan. Elles sont en *grande partie* recueillies par feu le colonel *Makensie*, et les copies se trouvent entre les mains de la Compagnie de l'Inde. La publication de ces trésors sera cent fois plus utile et plus désirable que celle de tous les Védas et Pouranas, dont quelques échantillons suffiront pour les juger.

Ce que je viens de dire des lacunes de l'histoire chez les Hindous, trouve son application chez tous les peuples qui ont embrassé une secte de la religion de l'Hindoustan, si son influence destructive de tous les monumens historiques n'a pas été modérée par la civilisation chinoise. Cependant les Tubétains ont des livres historiques qui semblent remonter jusqu'au commencement de l'ère chrétienne. Il paraît qu'à cette époque, la religion de *Bouddha* fut apportée de l'Inde au Tubet, et avec elle la civilisation et l'écriture, sans lesquelles il ne peut pas exister d'histoire, car la chronologie se perd dans les chants et les traditions, lors même que les faits sont en quelque manière conservés. Mais les événemens arrivés dans un pays âpre et montagneux, borné au nord par des déserts sablonneux et pierreux, et des autres côtés, séparé du reste du monde par des chaînes de monts élevés et neigeux, et dont les habitans sortent rarement de leur patrie, ne seraient pas d'un grand intérêt pour l'histoire générale des hommes et de leur destinée, si des prêtres tubétains n'eussent pas porté, chez les habitans des Steppes de l'Asie moderne, la religion de Bouddha, qui a fait de ces peuples grossiers et barbares des hommes sensibles et bons. C'est ainsi que le Tubet a, par le secours d'une branche épurée de la religion de l'Inde et par la doctrine de la bienveillance et de la douceur, tempéré le caractère des Mongols, dévastateurs du monde. Avant ce tems, le culte de Bouddha s'était répandu à *Kachgar,* à *Khotan* et dans d'autres pays de l'Asie intérieure; mais les invasions des hordes nomades qui venaient de l'Orient, et ensuite les progrès de l'Islamisme qui s'étendait chaque jour davantage, l'avaient fait disparaître de ces contrées.

Historiens chinois. — La *Chine,* environnée à l'Orient et au Sud par une mer orageuse, limitée au Nord par d'immenses déserts, et bornée à l'Ouest par des chaînes de montagnes couvertes de glaciers, semble, au premier coup-d'œil, entièrement isolée du genre humain pour les événemens historiques; mais quelle surprise n'éprouve pas l'homme studieux, quand il découvre dans ce pays des sources inattendues, qui répandent un jour lumineux sur les événemens importans auxquels l'Europe est en grande partie redevable de sa forme politique et morale actuelle! Car les migrations des peuples, dans le moyen-âge,

ne peuvent être éclaircies suffisamment que par les livres historiques des Chinois. Dans le but de *diminuer la croyance aux traditions mosaïques*, les savans et les ignorans ont jusqu'à présent cherché à mettre à profit l'histoire des Chinois, comme celle du peuple le plus ancien, sans savoir ce que cette histoire est réellement. Je pense donc qu'il convient de traiter ce sujet avec quelque développement, en déclarant d'abord que je ne prononce que comme juge impartial, et que je sais très-bien distinguer la religion de l'histoire.

Depuis la naissance de l'*empire de la Chine*, dont les premiers fondateurs composaient à peu près cent familles (car autrefois il n'y avait pas dans ce pays un plus grand nombre de noms de famille différens), l'art de l'écriture semble y avoir été en usage. Du moins il est parvenu jusqu'à nos jours des inscriptions du *huitième* siècle avant Jésus-Christ, sans parler du monument d'*Yu*, qui doit être beaucoup plus ancien, mais qui n'est peut-être que la copie d'une inscription existante antérieurement, et ensuite effacée ou perdue. Dans un pays où l'écriture est ancienne, l'histoire, qui ne peut pas exister sans cet art, doit l'être aussi. Depuis les tems les plus reculés, les souverains de la Chine firent noter tout ce qui se passait de remarquable sous leur règne, ainsi que les discours qu'ils tenaient aux grands, ou ceux qui leur étaient adressés par leurs conseillers. On rassembla également les lois, les règles des rites religieux et des cérémonies de la cour, les anciens poëmes, etc. Ces recueils s'étaient tellement accrus au tems de Confucius, dans le *sixième* siècle avant Jésus-Christ, qu'il jugea nécessaire d'en faire un extrait, et en même tems de leur donner plus d'ensemble. Il composa ainsi une histoire de la Chine, depuis Yao, qui vivait, dit-on, 2557 ans avant Jésus-Christ, jusqu'à son tems, et la nomma *Chou-king*. Il fit encore un choix des anciens chants, les rangea par ordre chronologique, et les réunit dans un recueil qu'il appela *Chi-king* (livre de poésie). Il composa aussi un ouvrage sur les cérémonies et les rites, nommé *Li-ki*, et un autre sur la musique, qui fut intitulé *Yo-king*. Il enrichit d'un commentaire les lignes mystérieuses de *Fou-Hy*, ainsi que leurs anciennes explications, également obscures et absurdes, et nomma le tout *Y-king*, ou livre des changemens.

Confucius était né dans le pays de *Lou*, aujourd'hui la province de Chan-toung. On doit encore à ses travaux une maigre chronique des événemens de sa patrie ; ce livre est connu sous le nom de *Tchhun-thsieou* (le printems et l'automne), et comprend la période de 723 à l'an 479 avant Jésus-Christ.

Le gouvernement des deux premières dynasties, qui régnèrent en Chine de l'an 2,205 à l'an 1,122 avant Jésus-Christ, était monarchique pur, et l'étendue actuelle de l'empire était soumise à la seule autorité de l'empereur. La conduite indigne du dernier prince de la seconde dynastie souleva ses sujets contre lui. *Wou-Wang*, usurpateur heureux, le précipita du trône, et fonda la troisième dynastie, celle des *Tcheou*, qui subsista jusqu'au milieu du *troisième* siècle avant Jésus-Christ. Wou-Wang changea l'ancienne forme du gouvernement ; il détruisit la monarchie pure, et lui substitua un système féodal, car il partagea le pays entre les généraux, et ne garda pour sa famille qu'une partie proportionnellement peu considérable. Tant que ses successeurs furent assez forts pour tenir en bride les petits rois presque indépendans, le gouvernement conserva une espèce d'unité ; mais, depuis le *huitième* siècle, la puissance impériale alla toujours en déclinant, et fut minée peu à peu par une vingtaine de petits princes. Ces princes se faisaient entre eux une guerre continuelle. L'empire ressemblait alors à ce que la France était du tems des ducs et des comtes, qui, bien que vassaux du roi, étaient ses plus grands ennemis. Mais les princes de la maison de *Thsin*, qui avaient déjà soumis plusieurs de leurs voisins, renversèrent la puissance de ces roitelets, et leur influence augmenta graduellement jusqu'au moment où ils purent hasarder de mettre un terme à la dynastie de *Tcheou*, et de prendre le titre d'empereur, après avoir subjugué tous les autres petits royaumes et les principautés, et réuni l'empire sous leur sceptre. Tous ces petits états avaient eu leurs histoires et leurs chroniques particulières, dont l'ensemble contenait des matériaux suffisans pour l'histoire de l'empire.

Chi-houang-ti, de la nouvelle dynastie des *Thsin*, un des plus grands et des plus habiles empereurs de la Chine, quoique son mérite y soit encore méconnu, régnait sur un territoire presque aussi étendu que celui qu'elle a aujourd'hui ; il eut

sans cesse à lutter contre l'égoïsme des grands qui auraient vu volontiers l'empire morcelé de nouveau, et s'efforçaient sans relâche de rétablir le *système féodal* des *Tcheou*, en s'appuyant sur les anciens livres et sur l'histoire de l'empire. Excédé des représentations importunes et répétées qui contenaient des passages et des principes extraits de ces livres, il commanda de brûler tous les anciens ouvrages historiques, et notamment le *Chou-king* et le *Chi-king* de Confucius : ses ordres furent exécutés avec la plus grande rigueur. Mais, dans un pays où l'écriture est universellement répandue, il est presque impossible que toutes les copies des ouvrages généralement estimés soient détruites, et qu'il n'en échappe pas quelques-unes, surtout à une époque où la matière sur laquelle on écrivait, était très-durable; car on gravait avec un stylet les lettres sur des tablettes de bambou, ou bien on les y traçait avec du vernis foncé. Peu de tems après la mort de *Chi-houang-ti*, environ 200 ans avant Jésus-Christ, la dynastie *Thsin* cessa de régner. Elle fut remplacée par celle des *Han*, qui était aussi puissante, et dont les empereurs, après avoir combattu tous les petits princes qui cherchaient à se rendre indépendans, introduisirent une autre forme de gouvernement, qui avait pour base les anciens usages des trois premières dynasties, mais qui, conformément à l'exemple des *Thsin*, maintenait la souveraineté unique de l'empereur.

Le laps des tems avait, après plusieurs générations, fait tomber dans l'oubli l'ancien système féodal des *Tcheou*; de sorte que les empereurs de la dynastie des *Han* purent ordonner, sans risque, la recherche des livres qui avaient paru si dangereux aux *Thsin*. On fit donc dans toute la Chine les perquisitions les plus soigneuses, et l'on fut assez heureux pour recouvrer des fragmens considérables des ouvrages de Confucius cités plus haut. Encore aujourd'hui, il est d'usage, en Chine, que les hommes qui aspirent au titre de savant, les apprennent par cœur en tout ou en partie. Un vieillard, né sous les *Thsin*, avait si bien retenu le *Chou-king* ou les anciennes annales de l'empire, qu'on les écrivit sous sa dictée; on les compléta à l'aide des différens manuscrits, et de ce travail résulta le *Chou-king*, tel qu'on le possède aujourd'hui. On re-

trouva de même les autres ouvrages, en totalité ou en partie, et jusqu'aux commentaires de quelques-uns. D'ailleurs l'histoire de la maison de *Thsin* était restée intacte, de même que celle de la plupart des petits royaumes du tems des *Tcheou*. Tous ces secours semblèrent suffisans pour rétablir l'ancienne histoire de la Chine. Afin d'atteindre plus sûrement ce but, l'empereur *Wou-Ti*, qui régnait alors, vers l'an 100 avant Jésus-Christ, annonça qu'il serait donné des récompenses à quiconque apporterait d'anciens manuscrits; ils furent soigneusement examinés, et remis à un savant, nommé *Szu-ma-tan*, qui devait les réduire en corps d'ouvrage; mais il mourut avant d'avoir achevé son travail, et l'honneur de rétablir l'histoire de sa patrie resta à son fils *Szu-ma-thsian*.

Les Chinois comptent le tems d'après un cycle de 60 ans. La première année du premier cycle correspond à l'an 2637 avant Jésus-Christ, et à la 61e année du règne de *Houang-ti*. Szu-ma-thsian commença par ce prince son ouvrage intitulé *Szu-ki*, et le continua jusqu'à la dynastie des *Han*. Quoiqu'il pût mettre à profit tous les matériaux qui existaient de son tems, cependant l'histoire de la Chine, jusqu'au 9e siècle avant Jésus-Christ, resta très-incomplète et incohérente. Les documens auxquels il eut recours, sont souvent très-peu d'accord entre eux, et ce n'est que 100 ans plus tard que la chronologie n'offre plus de disparate.

C'est pourquoi je place le commencement de l'*histoire incertaine* de la Chine à la première année du premier cycle, 2637 ans avant Jésus-Christ, et l'*histoire certaine* à l'an 782 avant la même époque. Chaque dynastie qui a régné dans ce pays, a fait continuer l'histoire depuis *Szu-ma-thsian*. Il est d'usage que les annales authentiques d'une dynastie ne paraissent que sous celle qui lui succède, probablement afin qu'elles soient plus impartiales. Leur collection se compose aujourd'hui de 22 ouvrages différens, qui contiennent, non-seulement l'histoire des empereurs et des princes, mais aussi la géographie, l'administration, la statistique, les lois, enfin la vie des hommes célèbres. Aucun peuple n'a rien à mettre en parallèle avec ce corps d'ouvrage qui forme 60 *gros volumes*, et va jusqu'au milieu du 17e

siècle de notre ère, ou jusqu'à l'avénement de la dynastie actuelle au trône.

Indépendamment des documens que Szu-ma-thsian adopta comme authentiques, il s'était conservé des traditions et des récits relatifs aux souverains qui avaient régné avant *Houang-ti*, et auxquels les Chinois attribuent toutes les inventions utiles aux hommes encore grossiers, telles que l'agriculture, la médecine, l'éducation des vers à soie, l'écriture, etc...... Des écrivains plus modernes réunirent ces anciennes traditions, et cherchèrent, avec leur secours, à faire remonter l'histoire de la Chine jusqu'au-delà de 3,000 ans avant Jésus-Christ. Mais cette haute antiquité ne parut pas encore suffisante à leurs orgueilleux successeurs; et dans le premier siècle de notre ère, on se mit à forger une histoire mythologique, qui se divise en dix *Ki* ou périodes, dont la durée totale doit avoir été tantôt de 2,276,000, tantôt de 3,276,000 ans. Cette absurdité fut réduite en système dans le 9e siècle de notre ère, et mise en tête de l'histoire chinoise, sous le nom de *Waï-ki;* mais il suffit pour prouver quelle valeur les Chinois eux-mêmes attachent à cette composition, de dire qu'ils l'appellent *ce qui est hors de l'histoire*, par conséquent ce qui n'est pas historique [1].

Historiens japonais.—A l'est de la Chine est situé l'empire du *Japon*, habité par une race d'hommes différente, qui a été civilisée par les Chinois, mais qui, par là, n'a pas perdu son ancienne énergie, et qui, aujourd'hui, par la force du caractère et la finesse d'esprit, l'emporte sur ses instituteurs. L'histoire du Japon commence, avec le fondateur de la dynastie des *Daïri*, à l'année 660 avant Jésus-Christ, qui est la 58e du 33e cycle de 60 ans. Avant cette époque, les écrivains de cette nation donnent la liste des empereurs des trois premières dynasties chinoises, et celle de *Fou-hy* et de ses successeurs, qui est plus

[1] On voit aisément, qu'avec de semblables secours, il est impossible de fonder un nouveau système de chronologie, ou de s'en servir pour combattre celle des livres Mosaïques, ainsi que celles des Babyloniens et d'autres peuples anciens, quoique l'on ne puisse pas mettre celles-ci d'accord entre elles.

ancienne. Ces faits historiques sont précédés d'une mythologie fabuleuse, aussi absurde que celle des Chinois. Elle se divise en deux dynasties; la première est celle des sept esprits célestes, dont la durée n'est pas fixée; la seconde, qui est celle des cinq esprits terrestres, doit avoir régné pendant 2,342.567 ans.

HISTORIENS TOUNGOUSES ET MONGOLS. — L'Asie intérieure ou moyenne fut, dès l'antiquité la plus reculée, habitée par des peuples pasteurs et chasseurs, qui faisaient de fréquentes incursions à l'est en Chine, à l'ouest en Perse. Le voisinage de ces deux empires a souvent répandu les bienfaits de la civilisation chez ces peuples, surtout lorsque, par leurs conquêtes, ils en arrachaient des provinces, ou bien les soumettaient entièrement; car presque toujours le conquérant grossier prend les mœurs et les lois des vaincus plus civilisés. Parmi les peuples de l'Asie moyenne, les *Turcs*, les *Toungouses* et les *Mongols* jouèrent le rôle le plus remarquable; tous trois ont établi des empires immenses, qui se sont écroulés d'eux-mêmes par leur trop grande étendue, et dont les fondateurs, repoussés dans les steppes de l'Asie, ont oublié avec une promptitude incroyable, en reprenant leur ancienne vie nomade, tout ce qu'ils avaient acquis de culture intellectuelle. Avant de devenir grands et puissans, ces peuples n'avaient ni écriture, ni traditions suivies; et, après la ruine de leur monarchie, leur instruction s'est tellement perdue, qu'ils ont conservé à peine la partie la plus récente de leur histoire, quoique, durant leur période brillante, ils composassent les annales de leur empire, soit dans leur langue propre, soit en chinois, soit en persan, annales qui font aussi une partie intégrante de l'histoire de Chine et de Perse. Les *Mandchoux*, qui, en 1644, ont fondé une nouvelle dynastie en Chine, offrent un exemple de ce fait, car ils sont à peine en état de raconter des fables sur l'origine de leur nation avant le 16e siècle. Il en est de même de l'histoire des *Mongols* qui, au milieu du 13e siècle, établirent un empire immense; leur histoire ne remonte pas à 100 ans avant cette époque.

HISTORIENS ARMÉNIENS. — Entourée de montagnes, la *nation Arménienne* conserva long-tems son indépendance en tout ou en

partie; elle acquit de bonne heure une écriture particulière, et, par son moyen, de l'instruction. Les Arméniens lurent et traduisirent des livres grecs, chaldéens et persans, et devinrent ainsi les conservateurs d'une partie de l'ancienne histoire de l'Asie occidentale. Leurs annales remontent jusqu'à l'an 2107 avant Jésus-Christ, et se terminent à l'an 1080 de l'ère chrétienne, avec la nation arménienne elle-même, qui, depuis ce tems n'a plus formé un état particulier, mais a été en partie dispersée en Asie et en Europe, où elle s'occupe uniquement de commerce.

Malheureusement nous ne connaissons encore que très-peu la littérature des Arméniens; mais il est probable que les couvens de leur patrie renferment beaucoup de manuscrits précieux, qui sont inconnus, et qui jetteraient un grand jour sur l'histoire de l'Asie antérieure. La Russie qui confine aujourd'hui à l'Arménie, et possède même quelques-unes des provinces qui appartenaient jadis à ce royaume, rendrait, par la recherche de ces monumens, un service mémorable à l'histoire; seulement il faudrait remettre les matériaux que l'on découvrirait à des hommes doctes et doués d'un esprit de saine critique, et non à des demi-savans, ou à des érudits, qui souvent conviennent moins que des ignorans à un travail de ce genre.

Historiens géorgiens. — De même que l'Arménie, la *Géorgie* a long-tems maintenu son indépendance; et, sauf quelques interruptions, c'est le royaume du monde qui a été le plus long-tems gouverné par la même dynastie, car les *Bagration* y ont régné depuis 574 jusqu'à l'an 1800 de notre ère. Les Géorgiens ont plusieurs livres historiques, dont le plus estimé est celui que le roi *Vakhtang V* fit extraire des archives du couvent de *Mzkhéta* et de *Ghelathi*, au commencement du 18e siècle. L'histoire certaine de la Géorgie remonte jusqu'au 3e siècle avant Jésus-Christ, et l'histoire incertaine jusqu'à l'an 1500 avant la même époque; alors elle se rattache aux traditions arméniennes et mosaïques.

La table suivante montre au premier coup d'œil l'âge de l'histoire nationale de chaque peuple qui y est nommé, et qui est souvent complétée par celle de ses voisins. *Le présent mémoire ne tend qu'à montrer la valeur des récits indigènes de chaque peuple;*

il n'a pas pour but une critique générale de tous les monumens historiques. Il fait voir, à ce que je crois, que l'espoir de tirer des récits des Asiatiques plus de matériaux pour l'histoire ancienne des hommes que ceux qui se trouvent dans les livres de Moïse, chez les Babyloniens, les Egyptiens et les Grecs, est trop présomptueux, et que l'on peut tout au plus se flatter de découvrir chez les Chinois des secours pour l'ancienne histoire de l'Asie orientale. Quant à l'histoire des trois premiers siècles avant Jésus-Christ, et depuis cette époque jusqu'à nos jours, il y a beaucoup à puiser chez les Asiatiques; car l'histoire de la migration des peuples, et même celle du moyen-âge, resteront toujours, sans leur secours, incomplètes et obscures.

Commencement de l'histoire certaine.

Arabes.	Vme	siècle après l'ère chrétienne.
Persans.	III	
Turcs.	XIV	
Mongols.	XII	
Hindous.	XII	
Tubétains.	I	
Chinois.	IX	siècle avant l'ère chrétienne.
Japonais.	VII	
Arméniens.	II	
Géorgiens.	III	

L'histoire incertaine des peuples les plus anciens ne remonte à-peu-près qu'à 3,000 ans avant notre ère, ou jusqu'à la grande inondation qui submergea presque tout l'ancien continent [1].

[1] Cette opinion de M. Klaproth est aussi celle des maîtres de la science, de MM. Deluc, de Guignes, William Jones, Champollion-Figeac, Cuvier et Biot parmi les modernes, de Leibnitz et de Newton parmi les anciens.

« Non moins versé dans la science de l'antiquité, dit M. de Paravey, que dans les hautes spéculations des sciences physiques et mathématiques, Newton avait médité sur l'origine des arts et de la civilisation : et veut-on savoir quelles étaient ses idées à cet égard? « L'origine des lettres, » dit-il (pag. 204 de sa *Chronologie des anciens royaumes*), du labour, de » la navigation, de la musique, des métaux, des arts et des sciences, » des villes, des maisons, n'est pas plus ancienne en Europe qu'Héli, Sa» muel et David. Avant leur tems, la terre était tellement déserte et cou-

On ne doit cependant pas rejeter entièrement cette histoire incertaine; mais il faut user d'une extrême circonspection, quand il s'agit de donner la certitude historique aux faits douteux qu'elle rapporte. Dans l'histoire, tout doit être prouvé; et les suppositions sont presque sur la même ligne que l'erreur; elles peuvent, il est vrai, à l'aide d'indices et de vestiges, acquérir un certain degré de croyance; cependant elles ne peuvent être employées pour démontrer quelque chose d'historique, tant qu'elles ne sont pas prouvées elles-mêmes. Il me semble que c'est une singulière méprise de notre siècle si docte, d'adopter comme des faits les conjectures, et de s'en servir pour bâtir des systèmes qui peuvent être renversés par une seule vérité. C'est ainsi que l'instruction la plus variée et le tems le plus précieux sont prodigués en pure perte par des hommes qui semblaient nés pour faire faire des progrès réels à la science. Absorbés dans une atmosphère de suppositions et de conjectures, ils finissent par perdre le désir de la vérité, et ne sont plus en état de retrouver la seule et bonne voie qui puisse y conduire, celle des preuves mathématiques [1]. J. KLAPROTH.

» verte de bois, que les hommes ne sauraient être plus anciens que ne le » dit l'Ecriture.» (*Aperçu des Mémoires sur l'origine de la sphère*, p. 11.)

Le docte Fréret prouve partout dans ses Mémoires que la chronologie des peuples les plus vantés, quand on la ramène à ce qu'elle a de plus authentique, n'est nulle part en contradiction avec la chronologie sacrée.

« Je me suis attaché, dit ce savant, à éclaircir et à discuter l'ancienne » chronologie des nations profanes; j'ai reconnu, par cette étude, qu'en » séparant les traditions vraiment historiques, anciennes, suivies et liées » les unes aux autres, et attestées ou même fondées sur des monumens » reçus comme authentiques, qu'en les séparant, dis-je, de toutes celles » qui sont manifestement fausses, fabuleuses, ou même nouvelles, le » commencement de toutes les nations, même de celles dont on fait re» monter le plus haut l'origine, se trouvera toujours d'un tems où la » vraie chronologie de l'Ecriture montre que la terre était peuplée depuis » plusieurs siècles. »

Œuvres de Fréret, *Traité touchant la certitude et l'antiquité de la chronologie chinoise* : tom. 2e, in-8°, de l'édition donnée en 1825 par M. Champollion-Figeac.

[1] *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. 1er, p. 389.

Histoire.

MIGRATIONS JUIVES EN ASIE,

APRÈS LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

Détails sur les Juifs blancs et les Juifs noirs de Cochin, et sur les anciens manuscrits trouvés il y a quelques années, dans l'Inde, par le docteur Buchanan.

Le docteur Buchanan, membre de la Société Asiatique de Calcutta, habita long-tems l'Asie; pendant son séjour dans l'Inde, il visita les églises syriennes du Malabar, et parcourut cette côte dans l'espoir d'y découvrir d'anciens manuscrits qu'il espérait y trouver [1]. Ses succès surpassèrent son attente. Il a fait connaître le résultat de ses recherches dans un ouvrage intitulé : *Recherches sur les Chrétiens d'Asie.* M. Buchanan y parle de plusieurs manuscrits précieux qu'il a rapportés en Europe ; et il y donne des détails intéressans sur les colonies juives qu'il a visitées dans les Indes. Les *Annales des Voyages* ont rendu compte, dans le tems, des travaux du savant orientaliste; nous nous proposons d'en dire quelques mots ici.

M. Buchanan commence par décrire les églises syriaques de Malayala; il en compte cinquante-cinq qui reconnaissent le patriarche d'Antioche, il entre dans des détails sur les chrétiens de Syrie, et après avoir parlé des manuscrits syriaques qu'il a trouvés chez eux, et entre autres d'une Bible à laquelle il assigne une haute antiquité, il poursuit ainsi sa narration :

« Il existe encore d'autres anciens documens en Malayala

[1] *Voyage dans le Mysore*, le *Canara* et le *Malabar*, par M. Buchanan, 3 vol. in-4°, Londres 1817. Le morceau que nous donnons ici est un *extrait* des lettres du docteur Buchanan, inséré dans le *Bristol journal* et dans l'*Annual Register* 1817, p. 889.

non moins intéressans que les manuscrits. Les historiens portugais rapportent que peu de tems après leur arrivée dans l'Inde, il y a environ 300 ans, Marc-Jacob, archevêque syrien d'Angamalie, déposa, pour plus de sûreté, dans le fort de Cochin, de petites tables de cuivre, sur lesquelles étaient gravés des droits de noblesse et d'autres priviléges accordés aux chrétiens par un prince des tems antérieurs, et que ces tables, ainsi confiées à la garde des Portugais, avaient été perdues d'une manière inconcevable, et sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues. La perte de ces tables fut vivement sentie par les chrétiens, et l'écrivain portugais Gouvea attribua à l'impossibilité où ils étaient de produire leurs chartes, les persécutions qu'ils éprouvèrent postérieurement de la part des gouvernemens du pays. C'est un fait moins connu, que les chrétiens possédèrent jadis le pouvoir royal en Malayala. Leur dernier roi s'appelait Beliarte ; il mourut sans postérité, et son royaume échut, conformément aux *us et coutumes* de cette contrée, au roi de Cochin. En 1503, Vasco de Gama y vit encore le sceptre des rois chrétiens.

» Les mêmes historiens disent qu'outre les documens déposés entre les mains des Portugais, les chrétiens possédaient trois autres tables contenant d'anciennes concessions, et qu'elles furent présentées, en 1599, à l'archevêque romain Menezes, dans l'église de Tevelecar, près des montagnes, et que cet ecclésiastique avait promis par serment de ne point les détourner. Depuis lors il n'a plus guère été question de ces tables, et quoiqu'elles soient fréquemment citées dans les écrits syriens, on en a perdu jusqu'à la traduction. On prétendit, à la vérité, les avoir vues il y a une quarantaine d'années ; mais Adrien Moens, gouverneur de Cochin, en 1770, qui publia une notice sur les Juifs de Malabar, nous instruit qu'il employa, pendant plusieurs années, tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour obtenir l'inspection des planches chrétiennes, et qu'il s'était persuadé à la fin qu'elles étaient perdues sans retour, ou plutôt, ajoute-t-il, qu'elles n'avaient jamais existé.

» Le monde savant apprendra avec plaisir que toutes ces anciennes tables, non-seulement celles qui furent exhibées en 1599, mais encore les trois autres plus anciennes, qui furent remises aux Portugais à leur arrivée dans l'Inde, ont été recou-

vrées par les soins du lieutenant-colonel *Macaulay*, résident britannique à Travancore, et qu'elles se trouvent maintenant déposées officiellement entre ses mains.

» Ces planches sont au nombre de six, et composées d'un métal mélangé. La page gravée de la plus grande planche a treize pouces de long sur quatre de large. L'écriture en est serrée. Quatre planches sont écrites des deux côtés ; de manière qu'il y a en tout onze pages. La page qu'on regarde comme la plus ancienne est nettement gravée en caractères à têtes de clous ou triangulaires, qui ressemblent aux persépolitains ou babyloniens. La même planche offre un second caractère d'écriture qui n'a aucune affinité avec quelque autre caractère existant dans l'Indostan. La concession de cette planche paraît avoir été attestée par quatre Juifs de qualité ; leurs noms y sont marqués distinctement en vieux caractères hébraïques qui ressemblent à l'alphabet appelé Palmyréen : et devant chaque nom, se trouve le titre de mage ou chef.

» L'on pourrait douter s'il existe au monde un autre document d'une pareille antiquité, qui soit en même tems si étendu et aussi parfaitement conservé que les tables chrétiennes en Malayala. Cependant les Juifs de Cochin leur contestent la palme d'antiquité et de conservation ; car ils produisent également des tables contenant des priviléges qui furent accordés à une époque très-reculée. Les tables juives sont au nombre de deux. Les Juifs en eurent long-tems une troisième qui semble maintenant appartenir aux chrétiens ; ils montraient ordinairement une ancienne traduction hébraïque de leurs planches. Le docteur Leyden en fit une autre qui diffère de celle des Juifs ; et on a trouvé dernièrement, parmi les vieilles chartes hollandaises à Cochin, une troisième traduction qui s'accorde plus avec celle du docteur Leyden qu'avec la traduction hébraïque. Un manuscrit hébraïque, qui doit être publié sous peu, rapporte que les Juifs reçurent une concession par tables de cuivre, en 379.

» Comme il y aurait eu quelque difficulté d'obtenir une traduction exacte de toutes ces planches, on a pris la résolution d'en tirer des copies en taille douce, et d'en distribuer des exemplaires aux sociétés savantes de l'Indostan et de l'Europe. Déjà un graveur employé par le gouvernement, s'occupe de ce

travail à Cochin. Les planches chrétiennes et juives formeront ensemble 14 pages. Une copie en a été envoyée provisoirement aux poundits du collége sanscrit à Trichiour, par les soins du rajah de Cochin.

» Les *Juifs blancs*[1] de Cochin ayant été questionnés relativement aux anciennes copies de leur Bible, répondirent qu'ils avaient eu l'usage d'enterrer celles qui servaient à la lecture dans la synagogue, lorsqu'elles étaient devenues vieilles et usées. Cette pratique ne paraît cependant pas avoir prévalu chez les *Juifs noirs* qui s'étaient établis les premiers dans le pays. On a découvert, dans les armoires de leurs synagogues, d'anciennes copies de la loi, dont quelques-unes sont complètes et en grande partie lisibles. Les Juifs de Cochin ne purent produire non plus aucun important manuscrit historique; leur communauté ayant subi fréquemment des révolutions occasionées par leur position à proximité de la côte. Mais plusieurs vieux écrits furent trouvés dans les synagogues écartées de leurs anciens ennemis, les Juifs noirs, à Tritour, Parour, Chenotta et Maleh;

[1] Ainsi appelés par opposition aux Juifs noirs dont il est parlé plus loin. Voici ce qu'eux-mêmes racontent sur leur origine, récit confirmé par les vieilles annales du Malabar, et par les annales plus modernes des Musulmans.

Leurs pères, disent-ils, quittèrent Jérusalem après la désolation du second temple (70 ans après J.-C.), et vinrent jusque dans l'Inde, avec leurs enfans, leurs femmes, leurs docteurs et leurs prêtres. Un roi de l'Inde, leur assigna pour demeure la ville de Cranganor, et leur assura divers priviléges, l'an du monde 4250, 90 après J.-C. En témoignage de ce fait, ils conservent et montrent aux étrangers une table de cuivre, couverte d'anciens caractères malabares, et une traduction en hébreu de ces mêmes inscriptions. Là se trouve la charte qui leur fut accordée par le roi malabare, et qui est signée par sept autres rois voisins. La traduction hébraïque, quoique peu intelligible, même pour eux, paraît d'accord avec ce récit. Peu après leur établissement dans le pays, d'autres Juifs, échappés de Jérusalem, vinrent les rejoindre; plus tard, d'autres compatriotes qui avaient entendu parler de leur prospérité, arrivèrent d'Espagne et d'ailleurs. Mais à la suite des discordes intestines, ils devinrent la proie d'un roi indien qui ravagea Cranganor, massacra ou emmena en captivité ses malheureux habitans; un très-petit nombre réussit à se sauver dans la ville de Cochin, près de laquelle le docteur Buchanan les trouva. (*Note du Directeur.*)

cette dernière place est tout près des montagnes. Parmi ces écrits, il y en a quelques-uns fort longs en hébreu rabbinique, mais avec des caractères si anciens et si rares, qu'il faudra beaucoup de tems et de travail pour les déchiffrer. Il s'y trouve, entre autres, un manuscrit tracé en caractères qui ressemblent à l'hébreu palmyréen des planches de cuivre ; mais il est dans un très-mauvais état, et les feuilles sont tellement adhérentes, qu'il est même incertain si l'on pourra jamais les déployer et en prendre lecture.

» C'est un fait démontré par des monumens historiques et par la tradition juive, que les Juifs noirs ont été établis sur la côte de l'Inde long-tems avant l'ère chrétienne. Il y en avait une autre colonie, non encore éteinte, à Rajapour, dans le territoire des Mahrattes, et il y a présentement au service britannique des soldats et des officiers juifs nés dans le pays. Tout fait présumer que ce sont des débris de Juifs dispersés à la première captivité babylonienne (606 ans avant J.-C.). Plusieurs autres familles sont fixées en Perse [1], en Arabie, dans l'Inde septentrionale, dans

[1] Des savans de la société de Calcutta ont découvert que la tribu des Afghâns, sujette de la Perse, a une origine hébraïque, et n'est autre chose que la postérité des dix tribus captives qu'on avait si long-tems cru perdues.

Voici une note de Williams Jones à ce sujet : « Nous lisons dans Esdras, » que les dix tribus, après avoir erré quelque tems, arrivèrent dans un » pays appelé *Arsareth*, où nous pouvons supposer qu'elles s'établirent. » Or, les meilleurs historiens persans disent que les Afghâns sont descendus » des Juifs ; les traditions des Afghâns parlent de cette origine ; et quoi- » qu'ils aient grand soin de la tenir cachée depuis qu'ils ont embrassé l'is- » lamisme, on assure que leurs familles sont distinguées par les noms des » tribus juives. La langue *puchtò*, dont j'ai vu un dictionnaire, ressemble » évidemment au chaldéen : et un territoire considérable, qui appartient » aux Afghâns, s'appelle *Hésâréh* ou *Hézareth*, dénomination à laquelle » on a pu facilement substituer le mot employé par Esdras. Je ne saurais » trop recommander de faire des recherches sur la littérature et l'histoire » des Afghâns. » Depuis que cette note a été écrite, les vœux de Williams Jones ont été remplis. Deux savans anglais, MM. Hamilton et G. Forster, ont publié chacun une *Histoire des Afghâns-Ròhyllahs* qui ne laisse aucun doute sur leur origine hébraïque.

(*Recherches asiatiques*, tom. II, p. 123, édit. de Paris,)

la Tartarie et dans la Chine [1]. Il ne serait pas difficile de découvrir leurs diverses places de résidence; 56 d'entre elles sont déjà connues avec certitude. Ces émigrés, ceux surtout qui ont passé l'Indus, se sont beaucoup assimilés aux mœurs et usages des contrées où ils vivent, et un voyageur peut les rencontrer sans deviner que ce sont des Juifs. Le peu de ressemblance qu'ils présentent avec les Juifs d'Europe, indique qu'ils ont été séparés de la principale souche en Judée, bien des siècles avant les autres qui se sont répandus dans l'Occident. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est qu'il s'en trouve qui ne s'appellent pas Juifs, mais *Béni-Israël* ou Israélites; car le nom de Juifs est dérivé de Judah, tandis que les ancêtres de ces tribus noires étaient soumis aux rois d'Israël, et non aux rois de Judah. Ils possèdent à la plupart des endroits le livre des

[1] Un savant allemand, Eichhorn, dit: « On a découvert à la Chine, » le siècle dernier, les débris d'une colonie juive, dont l'établissement » dans cet empire remonte à l'an 73 après Jésus-Christ, peut-être même » trois siècles plutôt. Sept cents familles de Juda, de Benjamin et de Lévi, » échappées à la destruction de Jérusalem par Titus Vespasien, gagnèrent » la Chine par terre, et vinrent y fonder ou y accroître la colonie en » question. Dix-sept cents années de persécutions, de massacres ou d'apos- » tasie, les ont réduits à un petit nombre; ils ne se trouvent plus main- » tenant qu'à Cai-song-fu, à cent cinquante milles de Pékin, et au nombre » de six cents âmes. Ils avaient emporté l'Ancien-Testament; ils l'avaient » conservé pendant onze cents ans. A cette époque, un incendie avait » détruit leur synagogue et ses manuscrits. Ils les remplacèrent alors par un » manuscrit du Pentateuque, qui provenait d'un juif mort à Canton. Non- » seulement la synagogue, mais les particuliers possèdent des copies de » cet exemplaire. Ce qui est tout-à-fait remarquable et fort important pour » nous, c'est qu'outre le Pentateuque, ils conservent diverses portions » du reste de l'Ancien-Testament; ils disent les avoir sauvés de l'incendie » du douzième siècle, et d'une inondation du fleuve Hoango, l'an 1446. » De ces fragmens ils forment un supplément à la loi, divisé en deux par- » ties. La première contient les lambeaux de Josué et des Juges, les quatre » livres complets de Samuel et des Rois; enfin les Psaumes. La seconde » partie renferme quelques portions des chroniques, Néhémie et Esther » presque complets, Isaïe et Jérémie à peu près tout entiers, quelques » débris de Daniel et de sept des Petits-Prophètes. »

(*Introduction à l'Ancien-Testament*. Note du D.)

Lois, le livre de Job et les Psaumes; mais ils connaissent peu les Prophètes. Quelques-unes de ces peuplades ont même perdu le livre des Lois, et elles savent seulement, par la tradition et par l'observance de rites particuliers, qu'elles sont Israélites.

Une copie des parties de l'Écriture que possèdent les Juifs de l'Orient, à qui on ne peut supposer aucune communication avec les Juifs de l'Occident, fut long-tems désirée par les savans. On a trouvé dans l'armoire d'une synagogue des Juifs noirs, dans l'intérieur de Malayala, un exemplaire du Pentateuque, écrit sur un rouleau de cuir. Les peaux sont cousues ensemble, et le rouleau a environ 50 pieds de long; il est usé dans quelques endroits, et les trous ont été racommodés avec des morceaux de parchemin. Quelques Juifs croient que ce rouleau vient originairement de Sennaar, en Arabie; d'autres prétendent qu'il fut apporté de Cachemire. Les Juifs Cabouls, qui font tous les ans des voyages dans l'intérieur de la Chine, disent qu'on y trouve encore dans quelques synagogues le livre de la Loi, sur un rouleau de cuir doux et flexible, préparé avec des peaux de chèvre, et teint en rouge; ce qui s'accorde avec la nature du rouleau sus-mentionné. »

Annales des voyages; tom. XIX, p. 232 et suiv.

Histoire.

INTRODUCTION DU CHRISTIANISME EN CHINE.

O-lo-pen, prédicateur du Christianisme à la Chine; quel était ce personnage? — Authenticité du monument chrétien de Si-'an-fou.

«Le personnage auquel on a donné ce nom en chinois, était un religieux qui, suivant le monument trouvé à Si-'an-fou, apporta le premier l'Evangile à la Chine. Quelques personnes ont pensé que la conversion des Chinois au Christianisme avait été commencée par S. Thomas. On s'est fondé, pour ce fait, sur la mention qu'on en trouve dans le bréviaire chaldéen de l'église du Malabar. Le canon du patriarche Théodose parle du métropolitain de la Chine; et cette qualité faisait partie du titre du patriarche qui gouvernait les Chrétiens de Cochin, quand les Portugais abordèrent à la côte du Malabar. Arnobe compte les Sères ou Chinois parmi les peuples qui, de son tems, avaient embrassé la Foi. Enfin, on pouvait faire remonter l'introduction du Christianisme à la Chine, jusqu'au milieu du premier siècle de notre ère, si l'on voulait croire, comme de Guignes, que les Chinois ont confondu Fo avec Jésus-Christ, et les prêtres Syriens avec les religieux de l'Hindoustan.

Mais le premier fait de ce genre, attesté par les monumens [1], c'est l'arrivée d'O-lo-pen à Tchang-'an (Si-'an-fou), la neuvième année Tching-kouan (635), sous le règne du grand empereur Thaï-tsoung, le véritable fondateur de la dynastie des Thang. O-lo-pen était un homme d'une éminente vertu, qui venait du Grand-Thsin, c'est-à-dire, de l'empire romain, suivant le sens dans lequel les historiens chinois ont coutume d'employer cette dénomination; ou de la Judée, selon l'application

[1] Trigault, *Exped. christ.*, p. 125.

plus restreinte qu'en fait l'auteur de l'inscription de Si-'an-fou. L'empereur envoya ses officiers au-devant d'O-lo-pen, jusqu'au faubourg occidental, le fit introduire dans son palais, et ordonna qu'on traduisît les saints livres qu'il avait apportés. Ces livres ayant été examinés, l'empereur jugea que la doctrine en était bonne, et qu'on pouvait les publier. Le décret qu'il donna en cette occasion, est cité dans l'inscription de Si-'an-fou. Ce prince n'y tient pas tout-à-fait le langage d'une personne véritablement convertie au Christianisme : ses expressions sont plutôt celles d'un philosophe chinois, disposé à croire que toutes les religions sont bonnes, suivant les tems et les lieux.

Cette manière de penser, que l'histoire attribue effectivement à Thaï-tsoung, doit être jointe aux autres marques d'authenticité de l'inscription où elle est consignée. On y lit, à la louange de la doctrine enseignée par O-lo-pen, que la loi de vérité, éclipsée à la Chine, au tems de la dynastie de Tcheou, et portée dans l'Occident par Lao-tseu, semble revenir à sa source primitive, pour augmenter l'éclat de la grande dynastie Thang (alors régnante). L'empereur permit qu'on élevât un temple à la manière de ceux du Grand-Thsin, c'est-à-dire une église, dans le faubourg Yining; et l'on désigna 21 religieux ou prêtres pour la desservir.

Le nombre des églises et celui des personnes qui embrassèrent la loi du Grand-Thsin, s'accrut sous les successeurs de Thaï-tsoung, par les soins des successeurs d'O-lo-pen. On ne peut donc douter que ce dernier n'ait effectivement fondé une église, et, comme parlent les missionnaires, une *chrétienté*, dans la capitale de l'empire Chinois. L'inscription de Si-'an-fou, où l'on retrouve l'histoire de cette église, depuis l'arrivée d'O-lo-pen (en 635) jusqu'à l'époque même où cette inscription a été érigée (en 781), offre à cet égard un témoignage irréfragable.

Il n'est pas aussi aisé de déterminer à quelle nation appartenait O-lo-pen; mais si l'on fait attention à la doctrine de l'église fondée par lui, telle qu'elle est exposée dans le monument de Si-'an-fou, et qui semble appartenir à la croyance particulière des Nestoriens ou des Jacobites; si l'on songe aux noms syriens des successeurs d'O-lo-pen, gravés sur les bords

de l'inscription, et à la situation qui y est assignée aux pays du Grand-Thsin, d'où venait O-lo-pen, on ne balancera guère à penser que ce propagateur du Christianisme ne fût Syrien et Monophysite. Son nom même, tel que les Chinois nous l'ont transmis, semble attester une origine syrienne. De Guignes voyait, dans les deux premières syllabes, le nom d'Eloho, Dieu, en syriaque. On ne sait à quoi songeait Voltaire, quand il disait que ce nom ressemblait à un ancien nom espagnol. Il trouve encore étrange qu'O-lo-pen soit venu en Chine, *conduit par des nuées bleues, et en observant la règle des vents.* Ces expressions peuvent sembler très-plaisantes dans nos traductions françaises, mais en chinois, elles sont toutes simples, et conformes au style ordinaire. Voltaire voulait, à toute force, trouver en faute l'inscription de Si-'an-fou, dont on a plusieurs fois invoqué le témoignage dans cet article. Ce n'est pas ici le lieu de répondre à ces chicanes, parce que l'on croit en avoir fait apercevoir ailleurs la futilité [1]. »

M. Abel-Remusat a en effet répondu à ces objections, dans un autre article de ses *Mélanges :* nous allons rapporter quelques-unes de ses réflexions...

« Je sais que l'authenticité de l'inscription de Si-'an-fou a été contestée par certains écrivains, lesquels ont été jusqu'à en nier l'existence, et à accuser les missionnaires qui en ont parlé, d'avoir supposé ce monument par une fraude pieuse. Quand cette supposition eût été praticable au milieu d'une nation défiante et soupçonneuse, dans un pays où les particuliers et les magistrats sont également mal disposés pour des étrangers, et surtout pour des missionnaires; où tout le monde a l'œil ouvert sur leurs moindres démarches; où l'autorité veille avec un soin extrême à tout ce qui tient aux traditions historiques et aux monumens de l'antiquité, il serait encore bien difficile d'expliquer comment des missionnaires auraient été assez hardis pour faire imprimer et publier à la Chine et en chinois, une inscription de 1800 mots, qui n'aurait jamais existé; comment ils auraient pu imiter le style chinois, contrefaire la manière des écrivains de la dynastie des Thang, rappeler des

[1] *Nouveaux Mélanges asiatiques*, t. II, p. 189.

usages peu connus, des circonstances locales, des dates conçues dans les figures mystérieuses de l'astrologie chinoise [1], et le tout sans se démentir un seul instant, et de manière à en imposer aux plus habiles lettrés, intéressés, par la singularité même de la découverte, à en discuter l'authenticité. On devrait donc supposer qu'un lettré chinois, et un lettré des plus érudits, se serait joint aux missionnaires pour en imposer à ses compatriotes. Mais ce n'est pas tout : les bords de l'inscription sont couverts de noms syriens en beaux caractères stranghelos. Le faussaire savait donc le syriaque, et il était en état de faire graver sous ses yeux, avec exactitude, 90 lignes de l'écriture syrienne qui était en usage autrefois, et dont la connaissance est aujourd'hui peu répandue. Dans la liste des prêtres syriens qu'on lit sur ce monument, plusieurs portent des noms peu connus encore à l'époque où on en place la découverte, avant la publication des extraits d'Assemani, tels que *Ahad-Gusnasph*, *Atdaspha*, *Yeschouadad*, *Izdbouzid*, *etc.* [2]

» Le faussaire était donc un homme qui avait fait une étude approfondie des monumens syriaques dans les originaux. D'ailleurs, il ne suffirait pas d'expliquer la supposition de l'inscription dans l'édition chinoise, et dans les copies rapportées par les PP. Semedo [3], Martini [4] et Boym [5] ; il faut encore rendre raison de la fabrication du monument ; car la pierre existe : elle a 10 pieds de haut sur 5 de large ; on en a pris des empreintes en y posant du papier transparent après l'avoir enduite d'encre, et la gravure réduite d'une de ces empreintes est à la Bibliothèque du roi. De plus, ce ne sont pas les missionnaires qui l'ont trouvée dans la terre, mais des ouvriers chinois qui

[1] Voyez aussi le *Journal des Savans*, octobre 1821, p. 598. — Le P. Visdelon, *Supp. à la Bibliothèque orient.*, p. 375 à 381.

[2] Voyez *Chin. illustr.*, p. 41.—*Prodom. Copt.*, p. 83.—Müller, *Monum. Sinic. Comment. Onomasti.*, p. 29.

[3] Voyez *Relatione della granda monarchia della China*, part. 1, cap. 31, p. 194.

[4] *Atlas chinois*, p. 55.

[5] *Gloria regni Sinensis, ad calcem Floræ sinensis* ; et dans la collection de Thévenot, p. 29 de la *Brefve relation de la Chine*.

creusaient les fondemens d'une maison particulière; c'est le gouvernement chinois qui l'a fait relever et placer sur un piédestal, dans un temple d'idoles du voisinage, et cela, sans se douter qu'il était la dupe d'une fraude pieuse.

» Ainsi il avait fallu faire composer cette inscription en chinois par un lettré gagné à prix d'argent, y faire ajouter des lignes syriaques par un écrivain habile à tracer le stranghelo, faire bien soigneusement graver le tout sur la pierre, enfouir cette pierre sans qu'on s'en aperçût, diriger les fouilles des maçons de la ville, de manière qu'ils la retrouvassent. Que de fourberies, que de soins, que de difficultés, que de risques même, chez un peuple comme les Chinois! Et dans quel but? Pour établir d'une manière plausible ce qu'on savait d'ailleurs, qu'aux 7e et 8e siècles de notre ère, des Syriens avaient construit quelques églises à Si-'an-fou, et qu'un certain nombre de Chinois avaient embrassé l'hérésie nestorienne ou jacobite. Voilà sans doute un objet peu digne des moyens qu'on était forcé d'employer; on ne devine pas ce que le Catholicisme avait à gagner dans tout cela, ni comment les Jésuites pouvaient se trouver récompensés de leurs peines, en voyant leur inscription placée dans un temple d'idoles, au fond de la province de Chen-si [1]. »

Abel Remusat.

[1] *Mélanges asiatiques*, t. 1er, p. 35 à 38.

Éducation cléricale.

AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Monsieur,

> Hæc ad vos, non disputandi, sed docendi causâ: non Aristotelico, sed Piscatorio.
>
> (Greg. Naz. *Orat.* XIII.)

Il se peut qu'il y ait je ne sais quoi de trop absolu, de trop cassant dans certaines phrases de ma dernière lettre sur l'enseignement clérical [1], surtout si l'on isole ces quelques phrases de ce qui précède et de ce qui suit. Toutefois j'avais déposé le ceste : si l'on n'eût qu'improuvé mes idées, je garderais le silence ; mais, incriminé d'allégations fausses et de quasi-hérésie, de courtes explications me seront permises.

Et d'abord entendons-nous sur le mot de scholastique, objet de si vifs débats. S'il n'exprime, comme le veut M. Bouvier, que « l'art de réduire les vérités chrétiennes en corps de doctrine, de procéder selon les règles d'une dialectique rigoureuse, posant des principes incontestables, donnant des définitions précises, rangeant dans l'ordre le plus propre à convaincre les raisons qui appuient la proposition qu'il s'agit de prouver » ; certes, la scholastique n'aura pas de plus chaud défenseur que moi.

Mais ce que je poursuis sous ce nom justifie peu, si je ne me trompe, une définition aussi louangeuse. Nous allons voir.

Avant tout, je dois écarter une objection qui n'est pas nou-

[1] Voir la *lettre* de M. Foisset, insérée dans le n° 18, t. III, p. 388, et celles d'un *professeur de Théologie* et de M. Bouvier, insérées dans le n° 19 ci-dessus, page 68 des *Annales*.

velle, et qui ne paraît pas sans gravité : attaquer la scholastique telle qu'elle se produit dans nos séminaires, c'est se faire l'écho des protestans, c'est briser les armes de l'Église.

Je réponds que dans un siècle comme celui de Luther, où toutes les intelligences s'étaient comme moulées dans les universités aux formes syllogistiques, celui qui récusait l'autorité de ces formes se déclarait suspect au même titre, si je l'ose dire, que l'ennemi qui, dans un combat singulier, refuserait d'ôter son habit et de mettre à nu sa poitrine. Je conçois qu'au tems de Bossuet lui-même, aux jours où Port-Royal argumentait en *barbara* ou en *baroco* dans sa Logique tant vantée, le cortège des démonstrations péripatéticiennes ait dû sembler d'un très-grand prix pour la défense de la vérité. Ce n'est pas à dire qu'aujourd'hui encore il ne puisse être souvent indispensable de forcer l'erreur à dépouiller son vêtement, à subir la loi d'une lutte rigoureuse, à se laisser étreindre corps à corps.

Mais je nie qu'il faille pour cela enseigner toute vérité comme un texte à controverses. Je nie qu'il soit bon et pieux de donner le pas (qu'on me passe le terme) à l'esprit de dispute sur l'esprit de foi et d'amour. Je soutiens que dans quelques séminaires, plus d'un sujet a perdu ses croyances, un plus grand nombre sa ferveur, dans cette périlleuse escrime. Car la scholastique engendre trop souvent un esprit de subtilité et d'orgueil, tout-à-fait incompatible avec la simplicité de la colombe tant recommandée dans l'Évangile. Ne sait-on pas qu'elle a compté parmi ses héros un Scot-Érigène, un Bérenger, un Abailard, trois des plus dangereux hérésiarques qui aient infecté l'Église ?

Je nie d'ailleurs qu'aux hérétiques et aux incrédules de notre tems, la scholastique fasse grand' peur. Voyez donc au XVIIIe siècle ce qu'a pu cette méthode qui *saisit avec habileté le faux des raisonnemens et en montre la nullité*. L'impiété s'est levée ; devancée par un puissant dialecticien, Bayle, elle a ébranlé tout à son aise les bases toutes rationalistes qu'on avait données à la Foi ; elle a flétri les hommes de Dieu, ruiné dans l'esprit des peuples les choses les plus sacrées, se riant de la Sorbonne et de Bergier. La Sorbonne et Bergier n'étaient pas, que je sache, des antagonistes vulgaires ; et pourtant, j'en demande pardon, ils font involontairement penser à ce capitaine allemand qui,

en 1795, attendait les Français sur le même champ de bataille où il les avait rencontrés en 1785 dans la fameuse guerre de sept ans, n'admettant pas qu'il leur fût venu à l'esprit de se diriger sur un autre point.

Il faut le reconnaître avec franchise, cette impuissance de la scholastique tient aux habitudes intellectuelles du siècle où nous vivons, dont il serait tems de tenir compte, si nous voulons le ramener à la foi. Les formes souvent rebutantes de l'école le touchent peu : le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* a produit un bien autre effet que pas un des traités de théologie enseigné dans nos séminaires. Tout ce que l'incrédulité contemporaine distingue dans cette stratégie syllogistique dont l'appareil vous fait illusion, c'est le principe sur lequel elle repose, savoir que l'esprit de l'homme est la mesure de toute verité, principe qui faisait dire au philosophe Fichte, en commençant une de ses leçons, ce mot incroyable : JE VAIS CRÉER DIEU.

Voici ce que m'écrit, au sujet de ma première lettre, un supérieur de séminaire d'un mérite éminent :

« Il est malheureusement trop vrai que la science théologique » est abandonnée au Rationalisme, et que le Rationalisme dans » la théologie ou hors d'elle est la source de l'irréligion de l'époque... Le peuple Chrétien, malgré la prophétie permanente de » l'Église divinement instituée pour lui expliquer la révélation de » J.-C., a toujours été enclin à l'idolâtrie rationnelle, c'est-à-dire à s'emparer de la parole de Dieu, pour la mouler dans » les formes de sa raison propre, pour la forcer à en prendre les » contours et les bornes, en un mot, pour la formuler à sa manière, et la dominer en se l'assimilant. Puis les uns (les » philosophes) ont dit : Vous voyez bien que la révélation n'est » pas nécessaire, car nous faisons tout sortir de notre intelligence. Et ils ne voient pas qu'ils n'en font sortir que ce que » l'enseignement chrétien y avait fait entrer avant le développement même de leur raison. Les autres (et ce sont les théologiens scholastiques) ont dit, en transformant en syllogismes » la révélation d'en haut : Voilà la parole de Dieu, et tout » homme qui ne se soumet pas à notre argumentation est insensé ou impie. Et ils n'ont pas vu et ne voient pas qu'ils mettent leur esprit à la place de celui de Dieu, et qu'ainsi leur

» œuvre est inféconde, parce qu'elle est humaine, arbitraire » et morte. »

Qu'il me soit permis d'ajouter qu'il y a loin de ce bel ensemble dont parle M. Bouvier, aux innombrables distinctions, aux divisions et sous-divisions infinies, aux inutilités de plus d'un genre, qui déparent encore nos cours de théologie. Ici toutefois, j'avais soigneusement distingué entre le présent et le passé. On me fait dire cependant que de nos jours la théologie n'est qu'un jargon inintelligible, etc. J'ai dit seulement que *les livres d'Aristote ayant inondé le monde, la touchante simplicité de l'Évangile* CÉDA *à un jargon inintelligible : la philosophie païenne* TRIOMPHA *de la philosophie de l'Évangile.* Ceci se rapporte, comme on voit, à des tems déjà loin de nous. Plus bas, je me borne à regretter que l'enseignement actuel ait conservé trop de sécheresse, et qu'il soumette tout au raisonnement individuel.

Il ne faut pas confondre en effet ce qui fut avec ce qui est.

Si nous nous reportons au XIe siècle, au berceau de la scholastique, nous trouvons le *monologium* et le *proslogion* d'un disciple de Lanfranc, saint Anselme, où ce ferme génie, négligeant l'autorité des divines Ecritures et le témoignage des saints Pères, pour faire honneur à la raison des vérités révélées d'en haut, épuise toute la vivacité de son esprit à démontrer Dieu et ses attributs, sans autre secours que la dialectique pointilleuse d'Aristote. Parlerai-je aussi de son dialogue *de Grammatico*, tout hérissé de subtilités et de jeux de mots? Je n'en ai pas le courage [1].

[1] Je ne puis résister au désir d'offrir à nos lecteurs un échantillon des démonstrations théologiques de ce tems. Il s'agit de la substance créatrice et de la chose créée. Voici la proposition : « Sicut illa est per se, et alia » per illam, ita illa est ex se, et alia ex illâ. — Juvat indagare utrum hæc » ipsa natura et cuncta quæ aliquid sunt, non sint nisi ex ipsâ, quemad- » modùm non sunt nisi per ipsam. Sed liquet posse dici quia quod est ex » aliquo, est etiam per idipsum : et quod est per aliquid, est etiam ex ipso. » Quemadmodùm quod est ex materiâ et per artificem, potest etiam dici » esse per materiam et ex artifice ; quoniam per utrumque, et ex utroque, » id est ab utroque, habet ut sit, quamvis aliter sit per materiam et ex ma- » teriâ, quam per artificem et ex artifice. Consequitur ergò ut quomodò » cuncta quæ sunt, per summam naturam sunt id quod sunt ; et ideò illa

Après lui, *le Maître des sentences* (c'est encore une des autorités qui me sont opposées par M. Bouvier) n'embarrasse-t-il pas ses preuves de distinctions qui les scindent à l'infini? « Dieu » le Père s'est-il engendré? Le Père est-il Dieu *volens an nolens?* » — De ce que le Saint-Esprit n'a pas été engendré, peut-on » dire qu'il est *non-engendré* [1]*?* — De quels supplices sont tour» mentés les démons?... et Lombard de leur supposer des corps » aériens. — Comment les anges et les démons s'introduisent-ils » dans le corps des hommes [2]? Puis viennent la grâce préve» nante, subséquente, et justifiante, et cette question : *Si Deus » potuerit assumere hominem in sexu muliebri* [3]*?* — Enfin, dans le » dernier livre, ces divisions si indignes de nos augustes mystères » entre le sacrement sans la chose, le sacrement avec la chose, » et la chose sans le sacrement; puis une double manière de » manger le corps de J.-C. [4]..... » En vérité, le livre tombe des mains! Je ne m'arrêterai point à relever la barbarie du langage, et la prolixité avec laquelle ces dissertations sont traitées.

Faut-il parler de ces rudes combats entre les *universaux*, les *réalistes* et les *nominaux*; entre les *sententiaires* et les *quodlibetaires*? Ces milliers d'autres questions, plus absurdes encore, si vivement débattues pendant plus de cinq siècles entre les savans parvenus au *trivium* ou bien au *quatrivium*? Quest-ce que les formes; qu'est-ce que les essences; en combien de manières les divise-t-on? Les élémens sont-ils animés ou inanimés? Les contingens sont-ils faux ou vrais? Que faisait Dieu? où était-il

» est per seipsam, alia verò per aliud : ita omnia quæ sunt, sint ex eâdem » summâ naturâ; et ideircò illa sit ex seipsâ, alia autem ex illâ. » (S. Anselmi *Monologium*, éd. des Bénédictins, 1675, cap. 5.)

C'est ainsi que se traitaient les plus hautes questions de la Foi. M. Bouvier prend soin de nous avertir que l'éloquence n'était point le but que se proposaient ces subtils dialecticiens. On le voit sans peine. Aussi le premier titre de saint Anselme à notre admiration, ce sont ses homélies, et ses méditations surtout, si pleines d'une piété tendre et d'une ardente charité.

[1] Petri Lombardi *Sententiæ*, lib. I, dist. 4, 6, 13, 18.

[2] *Ibid.*, lib. II, dist. 6, 8.

[3] *Ibid.*, lib. III, dist. 12 et seq.

[4] *Ibid.*, lib. IV, dist 4, 9.

avant de créer le monde ? Et, supposé qu'il n'eût rien créé, quelle eût été sa prescience ? Quelle est la structure intérieure du Paradis ? Le corps de J.-C. est-il nu ou habillé dans le Ciel ? Y est-il debout ou assis à la droite de son Père ? Cette proposition : Dieu est un scarabée, une citrouille, est-elle aussi possible que celle-ci : Dieu est un homme ?... Voilà pourtant à quelles citations on me force, en me reprochant des allégations sans preuves ! Je pourrais montrer, au reste, que j'ai été généreux dans le choix. Voilà ce que j'ai appelé un jargon inintelligible, ce que j'ai taxé de stériles disputes de mots.

Mais je veux qu'on le sache, je n'ai point entendu par là rabaisser un Anselme, un Thomas d'Aquin, un Bonaventure, un Bellarmin, en qui le monde honorerait de grands hommes, s'ils n'avaient mérité un plus beau titre, celui de grands saints. Non, en vérité..... On m'accordera aussi qu'il y a loin de ces noms immortels, malgré le faux goût de leur siècle, à ceux d'Habert, de Juénin, de Lherminier, de Simonet, de Vitasse, de Billuard, de Valla, du P. Antoine, et de l'auteur de la théologie de Poitiers. Ce sont là toutefois, avec Collet et les autres rédacteurs de leçons de Tournély, ceux qui ont disposé en maîtres souverains de la science de Dieu en France depuis un siècle et demi. C'est ce qu'il ne faudrait pas méconnaître quand on répond aux adversaires de la scholastique : et peut-être pardonnera-t-on à ceux-ci de n'avoir point oublié que la plupart de ces livres classiques furent successivement censurés par l'Episcopat français ou par le Saint-Siége, nonobstant leur prétention de *procéder selon les règles d'une dialectique rigoureuse*, et *de poser des principes incontestablès*.

Encore une fois, qu'on ne se méprenne point sur mes paroles : je ne m'établis point le détracteur aveugle des publications théologiques des deux derniers siècles. Petit-neveu moi-même de l'un des auteurs de théologie les plus récens et les plus approuvés, Bailly, je rends tout hommage aux intentions de ceux qui n'ont point été condamnés par l'Église, je reconnais leur zèle pour l'enseignement de la jeunesse, leurs efforts pour mettre à la portée des intelligences les plus lentes, des vérités essentielles. Je sais fort bien qu'ils ont élagué de l'arbre théologique un assez grand nombre d'excroissances parasites qui en épui-

saient la sève : je sais qu'outre les *quiddités*, les *eccéités*, et autres échantillons de la terminologie scotiste, ils ont fait disparaître, sinon toutes, du moins les plus scandaleuses d'entre les questions oiseuses dont l'École a retenti depuis Jean d'Italie jusqu'à Sanchès.... Mais aux lecteurs des *Annales*, que je suppose tous, sinon dans les saints ordres, du moins assez profondément chrétiens pour ne point se scandaliser de mes paroles, je ne puis taire que les théologies classiques les plus modernes, me semblent encore bien au-dessous du sublime enseignement qu'elles se sont proposé.

Ici encore j'éprouve le besoin de bien fixer l'état de la question. M. Bouvier convient que les auteurs mis entre les mains de nos élèves *sont loin d'être parfaits*, que « le changement de » circonstances, la marche des controverses, l'état actuel de la » société, tout cela fait naître une foule de questions auxquelles » on n'aurait pas même pensé autrefois, et en laissent d'autres » en arrière qui ne peuvent plus avoir d'application. » Mais en même tems il soutient que les théologiens ont abandonné les questions oiseuses pour courir sus à l'ennemi, qu'il n'y a parmi eux « qu'une voix pour s'attacher à montrer la nécessité, l'existence et les attributions de l'autorité; qu'on développe suffisamment les vérités catholiques, qu'on fait l'histoire des » erreurs qui se sont élevées contre elles; qu'enfin l'on y oppose » les décisions des conciles et des Papes, les témoignages de » l'Écriture et des Pères. » Ceci peut passer pour une ample rétractation des concessions précédemment faites par M. le vicaire général du Mans. C'est ainsi qu'après avoir avoué que *l'abus du raisonnement et des subtilités dura trop long-tems dans les écoles*, il nous opposait tout à l'heure les noms de Lanfranc et de Pierre Lombard, qui certes ne sont pas ceux qui en ont le moins abusé.

Quoi qu'il en soit, je maintiens qu'au fond et à la forme, *ce qui se fait dans les séminaires* est moins satisfaisant que ne l'affirme M. Bouvier... Qu'il me soit permis de m'attacher surtout à ce qui est écrit; car le reste est chose variable et contestable à plus d'un titre : ce qui est imprimé au contraire ne peut être nié de personne.

Or, n'est-il pas évident pour tous ceux qui ont traversé nos

séminaires, que dans les ouvrages qui font la base publique et officielle de l'enseignement théologique, les divisions et sous-divisions, les distinctions subtiles, sont prodiguées de manière à surcharger la mémoire et l'intelligence au-delà de toute mesure, et presque toujours aux dépens de la clarté. Et s'il était permis de s'égayer en pareille matière, je dirais que ce luxe de distinctions et de sous-distinctions rappellent ces boîtes dont chacune en contient une plus petite, et toujours ainsi jusqu'à ce qu'on arrive à la dernière, qui se trouve absolument vide.

Et qui voudrait affirmer que parmi les questions conservées dans l'enseignement dont nous parlons, il y ait toujours un intérêt et une utilité appropriée aux besoins présens de l'Église? Voudrait-on bien me dire le fruit que l'on peut retirer des éternelles disputes des Thomistes avec les Molinistes, des Congruistes, des Augustiniens et des Thomassiniens sur l'efficacité de la grâce, sur les attributs de Dieu, et sur les mérites de Jésus-Christ dans l'Incarnation? Et ces questions agitées avec non moins de chaleur, édifieront-elles le jeune lévite, et lui inspireront-elles le goût des sciences ecclésiastiques? Y a-t-il en Jésus-Christ communication des idiomes? L'incarnation était-elle absolument nécessaire, et dans quelle hypothèse? Le corps de Jésus-Christ existait-il avant son union avec le Verbe? Le Verbe a-t-il pris un corps *proximè vel remotè*?.... Les sacremens produisent-ils la grâce *physicè vel moraliter*? Quelle intention (et l'on modifie l'intention de dix ou douze manières) faut-il au ministre quand il confère un sacrement? Par quel concours Dieu agit-il en nous? De quel amour *intense* ou autre, le pécheur doit-il être touché pout être justifié? Qu'est-ce qui constitue la matière du sacrement de Pénitence (cinq opinions différentes entre les théologiens catholiques)? Puis les dix opinions des mêmes théologiens sur la nature et les conditions de la Contrition, et la désastreuse doctrine du *Probabilisme*, si vivement combattue par notre Bossuet... Dans l'Eucharistie, en quoi consiste le sacrement? et les théologiens d'élever six hypothèses. Quel jour Jésus-Christ a-t-il institué la Cène? est-ce le quatorzième de la lune, ou la veille de la Pâque?... Je ne finirais plus si je relevais les disputes de mots dont fourmillent les traités *de Dieu*, de la *Grâce*, de la *Trinité*, du *Décalogue*,

et du *Mariage*, ce dernier surtout enseigné jusqu'ici d'une manière si indigeste et si peu concluante. Aussi n'est-il pas de professeur qui ne fasse passer aux élèves une portion plus ou moins considérable de l'auteur adopté pour servir de base aux leçons.

Remarquez toutefois combien toutes les études se sont réformées depuis deux siècles. La grammaire, la jurisprudence, par exemple, non seulement ont rejeté la terminologie bizarre et les subtilités vaines dont la Scholastique les avait affublées : mais, bien qu'elles n'aient reçu aucun principe véritablement nouveau, elles ont modifié leur enseignement d'une manière fondamentale. Nous seuls sommes demeurés stationnaires, non seulement dans le fond, ce qui est le propre des vérités éternelles qui nous ont été révélées par une bouche divine, mais dans la forme même de notre enseignement.

Et que dirai-je de nos traités de la *Religion* et de *l'Église*, assez longuement élaborés, je l'avoue, mais si peu en harmonie *avec le changement de circonstances*, la marche des controverses et l'état actuel de la société ? Est-il bien sûr que l'économie de la Religion, les vues de la Providence sur son Église, y ressortent d'une manière aussi frappante, aussi élevée que dans les *Pensées* de Pascal, par exemple, et la deuxième partie du *Discours sur l'histoire universelle* ? On y combat Luther, Zwingle, Calvin, Wicleff, comme si le protestantisme du XIXe siècle avait autre chose de commun avec celui du XVIe que l'indépendance du jugement individuel dans les matières religieuses. Et croyez-vous donc inutile de répondre aux objections astronomiques, géologiques, historiques et philosophiques du rationalisme allemand, et de l'incrédulité française ? Prêtres de Jésus-Christ, faites bonne guerre aux Monothélites, aux Donatistes, aux Pélagiens. Et pendant ce tems les livres de Benjamin Constant et de Saint-Simon surprendront chaque jour des consciences *inenseignées* et faciles à séduire. Oui, c'est pour cela que vous avez été envoyés au milieu d'une société qui périt parce qu'elle ne veut plus vivre que de pain. C'est par la vertu de quelque syllogisme vieilli que vous pourrez dire à ce cadavre : SURGE ET AMBULA !....

Quant, à l'*histoire des erreurs élevées contre la foi, auxquelles*

on oppose les conciles, *l'Écriture et les Pères*, il faut s'expliquer nettement.

Dans toute théologie, le point de départ est une proposition dont la rédaction est l'ouvrage du professeur, qui, par conséquent, jusqu'à preuve subséquente, doit être considérée comme l'expression de sa pensée propre. On cite à l'appui l'Écriture-Sainte; c'est-à-dire qu'on découpe dans la Bible un court passage, en interprétant plus d'une fois dans un sens allégorique ou absolu, ce que la tradition a entendu dans le sens relatif ou littéral, *et vice versâ*. Et les ergoteurs du cours de s'armer contre ce texte, de le torturer chacun à sa guise, de le faire plier en tout sens. Voilà comment la Scholastique appelle ses disciples à discuter ce qu'ils devraient adorer comme la parole de Dieu infailliblement expliquée par l'Église. L'inconvénient est tel que plusieurs supérieurs de séminaires n'y ont vu d'autre remède que d'interdire d'autorité toute objection aux élèves : ce qui ne peut manquer de paraître fort conséquent!.....

Suivent, il est vrai, des fragmens des saints Pères, toujours écourtés de telle sorte qu'ils ont perdu toute leur sève, et qu'il ne leur reste rien de cette éloquence intérieure, de cette chaleur vivifiante, de cet entraînement qu'il serait si précieux de faire passer dans le cœur du jeune lévite.... Nouvelle pâture à la controverse, nouvelles distinctions et subtilités d'esprit. Et c'est au milieu de ce cliquetis de paroles, que passe inaperçue l'autorité des conciles auxquels à peine accorde-t-on un regard distrait! Pour l'histoire, pas l'ombre : à moins qu'on appelle de ce nom certaines notices dans lesquelles on résume en quelques lignes le sentiment d'un hérésiarque ou d'un schismatique dont on s'apprête à combattre les doctrines. Mais les causes, la filiation, les conséquences de ces erreurs, la source des raisonnemens sur lesquels leurs patrons les ont appuyées? Vous pouvez consulter l'historiographe déposé à la bibliothèque.

De plus, ne manque-t-il pas à nos études classiques, du moins dans la plupart des diocèses, des parties essentielles? Le *droit canonique* est complètement oublié : la connaissance du *droit civil* se borne à une maigre traduction des articles du Code dans la langue de l'école. Pour les *Saintes Ecritures*, une com-

pilation des divers commentateurs, Corneille de la Pierre et compagnie; puis l'exposition des leçons différentes, selon qu'elles se lisent dans les manuscrits divers. L'*Histoire Ecclésiastique* est mise en lecture, et rien de plus : mais est-ce là étudier l'histoire [1] ? Restent *les Pères* considérés comme maîtres de la doctrine et comme modèles d'éloquence; à ce double titre, on ne saurait les rendre trop familiers aux jeunes clercs, et les leur faire assez aimer. Cependant je ne connais que le seul diocèse de Lyon où ils occupent une place importante dans les études [2]. Pense-t-on que ces différentes branches portassent des fruits moins abondans que la Scholastique? — Mais le tems manque. — Laissez de côté sans pitié toutes ces propositions livrées aux disputes des hommes, vous bornant à celles-là seules qui sont de foi; retranchez toutes ces argumentations subtiles contre les textes des divines Ecritures et des conciles; et vous trouverez assez de loisir pour suffire à votre tâche. Je passe rapidement sur ces points divers, parce que cette lettre est déjà bien longue, et qu'il me reste encore beaucoup de choses à dire. Puisque je viens de rentrer dans la lice, je pourrai traiter plus tard chacune de ces études en particulier... On a voulu des faits : voilà des faits.

Au reste, le vice radical de l'enseignement actuel, le voici : il a l'immense désavantage de scinder le cœur d'avec l'esprit, de diviser l'éducation cléricale, si une et si harmonique dans l'Eglise primitive, et dans cet âge d'or du IVe siècle où rayonnèrent à la fois saint Jean-Chrysostôme, saint Basile-le-Grand, saint Grégoire de Nazianze et ses deux frères; et dans notre occident un saint Hilaire de Poitiers, un saint Jérôme, un saint Ambroise, un saint Augustin. Rien que d'aride et de glacé dans cette dialectique tout artificielle. Rien qui émeuve l'âme, rien qui l'élève et la ravisse au-dessus d'elle-même. Homme de dispute dans ses études, le lévite n'est chrétien que dans les pieux exercices qui divisent la journée.

[1] Une chaire d'histoire ecclésiastique a été fondée depuis peu au grand séminaire de Dijon.

[2] Je ne parle point des chaires désertes des facultés de théologie. Le bon sens public n'a trouvé que du vide dans leur enseignement.

Loin de moi cependant la pensée d'accuser l'éducation de nos séminaires d'être dénuée de foi et d'amour. Mais si ces sentimens se développent dans les élèves, ce n'est point, certes, par la scholastique : c'est bien plutôt malgré elle ; c'est par la grâce de Dieu d'abord, et ensuite par les saints exemples des supérieurs. La direction donnée par MM. de Saint-Sulpice et de Saint-Lazare n'a pas besoin de mes éloges. J'aime en particulier rendre un solennel hommage à l'esprit de piété que j'ai trouvé au séminaire de Dijon, berceau de ma jeunesse cléricale. Je conserverai toute ma vie une vénération, une reconnaissance profonde pour des maîtres habiles qui me sont chers à plus d'un titre, MM. les supérieur-général, directeurs et professeurs du séminaire Saint-Sulpice, à Paris, aux leçons desquels j'ai eu le bonheur de puiser la science ecclésiastique et les mœurs sacerdotales. Je dirai néanmoins à mon tour, que si les études se soutiennent malgré la fausse direction où elles sont engagées, on le doit bien plus à la patience et à la docilité des élèves, qu'à l'intérêt qu'elles leur présentent.

J'en ai dit assez, je pense ; et j'ose espérer que Dieu me pardonnera d'avoir mis à nu la plaie de nos études, si profonde qu'elle soit, si ce n'est qu'à ce prix qu'elle peut être guérie.

Mais, insiste-t-on, qu'avez-vous à mettre à la place de ce qui est ?

Nous n'avons point la prétention d'imposer nos idées à personne, et nous reconnaissons même que la scholastique étant donnée, il y avait nécessité de déchiqueter, comme elle l'a fait, les saintes Ecritures et les Pères, pour les réduire aux proportions du syllogisme. Mais il nous semble qu'en débutant sur chaque matière, non par une proposition, œuvre d'un auteur particulier, mais bien par un canon extrait des actes du concile qui aurait le mieux défini la Foi sur telle ou telle matière, on pourrait lire, à l'appui de ce canon, des pages entières des Pères et des docteurs, toutes vivantes, et non mortes, décharnées et mutilées comme elles le sont dans les théologies classiques. L'histoire du concile en question, et de ceux qui s'y rattachent, retracée avec d'amples développemens et des considérations larges, complèterait et vivifierait l'exposition de la doctrine de l'Église sur chaque question. C'est alors que, selon les cas, quel-

ques objections, non point hypothétiques et de fantaisie, mais faites par les incrédules, les hérétiques (et les plus fortes; *jamais* celles qui reposent sur une subtilité ou un jeu de mots), pourraient être examinées à fond, et pulvérisées avec l'appareil syllogistique. Ainsi tout marcherait ensemble; et toujours serait-il que l'argumentation et les formes polémiques ne seraient point le fonds de l'enseignement religieux dans nos séminaires, mais un simple accessoire : et le fonds de ce même enseignement deviendrait, comme celui de la Religion lui-même, la foi, la vie et l'amour. Ce serait un acheminement déjà vers une réforme plus complète et plus fondamentale.

Et puisque j'indique une méthode qui puisse être substituée à celle maintenue jusqu'ici, je rappellerai ce que je disais au mois d'août dernier. « Sur l'histoire s'appuie notre foi. Le monde » des tems passés qui ressuscite sous la plume de l'historien de- » vient surtout un imposant témoin pour la vérité religieuse; » et les sophismes de l'esprit sont bien faibles contre sa voix im- » partiale et solennelle [1]. » La tendance est universellement tournée vers les études historiques : pourquoi donc ne ferait-on pas de l'histoire la base fondamentale de l'enseignement théologique? Pourquoi ne pas suivre, dans l'exposition de la Religion, la marche suivie par Dieu lui-même, qui développe chaque jour, depuis l'origine des siècles, les vérités qu'il révéla d'abord? A ces divisions qui ne sont point celles de la nature, tracées par les scholastiques, serait supérieure, et tout à la fois plus facile et plus vraie, une méthode réglée sur la succession des faits, et les manifestations progressives du dogme catholique.

On partirait de l'origine de la première Eglise; on verrait Dieu posant la première pierre de ce grand édifice dans la promesse d'un réparateur pour la famille d'Adam : on le verrait, dans les faits de l'histoire, suivre, confirmer, éclaircir de plus en plus sa promesse, et en préparer la réalisation en disposant les nations à recevoir Jésus-Christ.

A cette époque, une nouvelle Église commence sur les fondemens de l'ancienne, société nouvelle et distincte de la première, société qui n'est plus préparatoire et figurative, qui ne vit plus

[1] Voir notre N° 14, août, 1831, tom. III, p. 129.

sur des promesses; mais qui repose sur des faits, sur des dogmes positifs, assez souvent, il est vrai, recouverts d'un voile qui doit se déchirer dans la suite des siècles à l'aide des discussions élevées par l'erreur.. C'est dans cette évolution successive du dogme chrétien, se révélant de jour en jour par les conciles et la tradition, que nous voudrions concentrer l'enseignement théologique. Nous le prendrions dans le récit des apôtres, dans la révélation évangélique; et, loin de l'interpréter nous-mêmes, nous laisserions parler l'Eglise. Nous assisterions à ses disputes avec l'hérésie ou l'incrédulité sur chacun des dogmes, faisant bonne justice des subtilités hypocrites dont elles eurent soin de s'envelopper; et nous nous agenouillerions respectueusement devant ses décisions. Cet acte de foi serait bien aussi sûr que celui que l'on nous fait faire devant un syllogisme. Ainsi firent Bossuet et le grand Arnauld. Qui donc empêcherait de transporter à l'examen de toutes les questions religieuses cette hauteur de vue qui inspira l'*Histoire des variations* et la *Perpétuité de la Foi*, deux livres à eux seuls qui ont rendu à l'Église un plus grand nombre d'hérétiques, que mille volumes de scholastique? Ainsi éclaterait d'évidence la religion dans son ensemble, dans l'unité et l'enchaînement de ses dogmes, dans la sublimité de ses destinées, appuyée qu'elle est sur la croix qui a vaincu le monde.

Je ne sais comment ces explications seront accueillies; mais il me semble que, sans abandonner entièrement les livres reçus, on peut dès à présent les modifier dans le sens des idées qui viennent d'être exposées : par cela seul il n'était point hors de propos de les publier. Ainsi pourrait-on suivre l'exemple donné par Nosseigneurs les archevêques de Bordeaux et de Lyon, les évêques de Saint-Flour, Dijon et Strasbourg [1]; en introduisant de nouvelles chaires, donnant à celles qui existent déjà plus de nourriture et de vie, réduisant les développemens disproportionnés que l'on conserve à des querelles heureusement éteintes,

[1] Les deux séminaires de Strasbourg ont passé en de nouvelles mains, il y a dix-huit mois. Les améliorations tentées par des maîtres habiles, n'ont point été vaines. Le progrès a été sensible, surtout au petit-séminaire placé sous la direction d'un philosophe bien connu, M. l'abbé Bautain.

entr'autres au jansénisme qui n'a pas une seule chaire debout, un seul écrivain vivant; accordant au contraire toute l'attention qu'ils méritent au scepticisme moderne, et au rationalisme protestant, tel qu'il se produit depuis 60 ans en Allemagne, où la vraie foi sous ce rapport, est dans un éminent péril. Car les doctrines de Herder, de Semler et des nouveaux Exégèses qui les ont suivis, sont mille fois plus formidables que Luther, pour les hommes de notre tems. Hâtons-nous de mettre la main à l'œuvre, serrons nos rangs, unissons nos efforts : le tems presse. On me permettra ici de faire un appel à tous ceux de mes frères à qui leur position laisse assez de loisirs pour se livrer à l'étude. Préparons-nous à combattre les combats du Seigneur. Ce ne sera point nous qui, abdiquant notre œuvre, serons infidèles à notre mission. Il y a quarante ans, nos pères scellèrent leur foi de leur sang : nous nous presserons sur leurs traces. A nous d'autres combats ! à nous d'autres triomphes ! à nous l'avenir de l'Eglise de France, la seule qui soit demeurée vierge encore de toute hérésie ! Dieu aidant, nous saurons ressaisir le sceptre de la science, le seul qui nous convienne avec la piété et la vertu.

J'ai reçu des encouragemens bien flatteurs, et je prie tous ceux qui partagent mes vues d'en trouver ici mes remercîmens sincères. J'offre en particulier le témoignage de ma reconnaissance au professeur de théologie qui a bien voulu s'associer à mes efforts; et je m'unis aux lecteurs des *Annales*, pour le presser vivement de ne point nous priver des articles qu'il a fait espérer sur l'histoire de la scholastique. Bien jeune encore, j'ai osé parler à mes frères, et j'ai été assez heureux pour éveiller quelque sympathie dans leur cœur. Certes, le succès a dépassé mes espérances.

Toutefois, je n'acheverai point cette longue réponse, sans protester de ma haute estime et de ma profonde vénération pour mon savant contradicteur. Unis dans une même foi, par les liens d'une étroite charité, nos vues sont les mêmes, bien qu'il se rencontre quelque dissentiment sur les moyens d'arriver au même but, la plus grande gloire de Dieu. Aussi me sera-t-il permis de dire avec S. Augustin : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.*

Que si ces idées paraissent manquer de justesse à plusieurs de mes lecteurs, je les prierais de ne point les condamner sans appel. Le tems et l'espace me manquent aujourd'hui pour leur donner un développement convenable ; mais mon dessein est d'y revenir plus tard. La question qui nous occupe est vitale. On me permettra donc d'y ramener encore plus d'une fois ceux qui se sont voués comme moi à l'éducation de la jeunese. Dieu veuille me prêter force et courage, afin de remplir cette tâche uniquement entreprise pour sa gloire !

S. Foisset, Chanoine.
Supérieur du petit-séminaire de Dijon.

Philologie.

LETTRE A UN AMI SUR L'ORIGINE DU LANGAGE.

Vous persistez, dites-vous, mon cher ami, dans votre opinion de l'invention du langage par la race humaine, et vous demandez pour quelles *raisons profondes* je repousse cette façon de voir ?—Je vous ai renvoyé aux livres de M. de Bonald, je vous y renvoie encore, et je ne comprends pas vraiment comment, vous occupant de cette question, vous n'avez pas daigné les lire : certainement il vous eût été difficile de répondre aux considérations tirées de ce fait extérieur que l'homme parle parce qu'on lui apprend à parler et comme on lui apprend à parler ; j'imagine que vous auriez éprouvé quelque embarras à décider quelle langue parlerait l'homme auquel on n'en aurait enseigné aucune. J'aurais été bien aise aussi de vous voir expliquant pourquoi les sourds-muets ne sont muets que parce qu'ils sont sourds, et surtout de vous entendre, vous qui aimez la métaphysique, discutant ce fait intérieur intellectuel que *l'homme ne peut parler sa pensée, sans penser sa parole;* j'aimerais à vous contempler luttant corps à corps avec le métaphysicien catholique, lui démontrant que la société peut subsister sans parole, ou l'homme vivre hors de la société ; que la bonté de Dieu lui faisait un devoir de laisser nos pères, pauvres créatures, à demi bêtes et sans lien social pendant une longue série de siècles ; que l'invention du langage était l'œuvre la plus facile, l'œuvre des êtres les moins parfaits; que pour l'accomplir la réflexion et la mémoire n'étaient point nécessaires, ou que la race muette avait mémoire

et réflexion; puis sondant les règles constitutives du langage, discutant ce qui forme proprement son essence et sa construction, faisant voir que ces lois générales, universelles, toujours et partout invariables, ne révèlent point une origine commune et divine, qu'elles s'expliquent très-bien par les laborieux enfantemens de mille nations diverses; qu'il a été très-facile à un individu d'imaginer la parole, de la construire et de l'enseigner à ses semblables qui n'y pensaient pas, et qui, ne parlant pas encore, ne pouvaient le comprendre; que cela fut bien plus aisé à la foule des hommes, qu'il n'y eut pour eux rien de plus simple que de convenir les uns avec les autres de leur projet, des moyens à prendre pour l'exécuter, tout cela avant qu'ils pussent se parler; enfin, renversant et la religion et les traditions antiques sur lesquelles s'appuie l'illustre métaphysicien et la science moderne accourue à son aide, lui prouvant à lui et au monde que le XVIIIe siècle avait raison, et que le tems n'a pas manqué aux brutes dont vous nous faites descendre pour bâtir leur grammaire et édifier leur dictionnaire.

En attendant qu'il vous plaise de faire tout cela, et, par conséquent de lire M. de Bonald, je veux bien, puisque vous l'exigez, vous dire comment la question s'offre à mon esprit et le frappe.

La parole est cette lumière dont parle le Dante, qui révèle la vérité à notre intelligence, *Lume tra'l vero e lo'intelletto*: c'est par elle que nous pénétrons dans le monde des esprits, que nous allons jusqu'à Dieu. Or je suis disciple de ces philosophes qui ne croient pas que l'homme ait en lui-même assez de force pour s'élever au-dessus de lui-même, qu'il puisse dresser en son propre esprit, si je puis le dire, une échelle pour monter au Ciel, ou qu'il ait la puissance de forcer le Seigneur à descendre en son âme. Je ne suis pas panthéiste, je crois à la distinction des êtres, et, par conséquent, qu'il n'y a pas de rapport nécessaire entre le fini et l'infini, que l'imparfait ne peut de lui-même trouver une voie certaine qui le mène au parfait; que le parfait seul a la puissance et le droit d'illuminer l'imparfait, de le guider dans ses voies, de l'élever jusqu'à lui. L'homme qui aurait trouvé la parole, serait l'aveugle qui aurait trouvé la lumière, l'être borné délaissé par Dieu dans les ténèbres intellectuelles, qui aurait par lui-même dissipé ces ténèbres et découvert

un monde nouveau, le monde spirituel : certes, s'il a pu le trouver, il peut le conserver à plus forte raison ; il en est le maître puisqu'il en est le conquérant, et c'est à bon droit qu'il proclame sa raison souveraine : mais moi qui nie cette souveraineté et qui, en tout cas, demande la permission de me révolter contre elle, puis-je admettre la fable qui lui sert de base ? Puisque l'homme tient de Dieu son corps et les sens qui lui donnent pouvoir sur la matière, je dis qu'il tient de Dieu son âme et la parole qui lui donne pouvoir sur l'esprit ; puisqu'il n'a pu connaître la vérité primitivement que par une révélation divine, puisqu'il ne peut actuellement la connaître que par une révélation sociale, je dis qu'il n'a point, qu'il n'a jamais eu de force assez grande pour trouver de lui-même la parole, c'est-à-dire la voie qui conduit à la vérité, la lumière, qui la rend présente à nos âmes et nous en donne la conscience. En un mot, la parole conduit à la vérité, l'esprit de l'homme livré à lui-même ne peut conquérir la vérité ; donc il n'a pu inventer la parole.

Vous allez répondre qu'avec tous les philosophes modernes vous croyez à la souveraineté de votre esprit, qu'ainsi mon argument n'est pas recevable : je suis accommodant, j'y renonce ; mais je reprends ceux de M. Bonald, et, concluant avec lui que la parole n'a pu être inventée, je dis : Par la parole seule l'homme peut parvenir à la vérité ; Dieu qui lui a donné la parole, lui a donc donné la vérité, et la société lui transmet l'une avec l'autre : les deux propositions se prêtent un mutuel appui : laquelle qu'il vous plaise d'admettre d'abord, soudain l'autre accourt.

Je vous disais : Prenons la voie la plus courte et la plus sûre, les religions et les traditions ne vous montrent-elles pas au commencement Dieu instruisant l'homme ? Mais vous ne voulez pas passer par ce chemin ; en effet, je n'y prenais pas garde : Dieu est au bout, il ne faut pas avoir l'air de l'aller chercher ; on s'exposerait, comme le dit gravement le chef de l'éclectisme (M. Cousin), à résoudre le problême par le *Deus machina*. Ce qui m'embarrasse, c'est qu'on est aussi grandement exposé à résoudre l'homme par le *Deus machina* ; et, en vérité, il me semble assez raisonnable de supposer que Dieu aime mieux le créer parfait, pourvu de tout ce qui était nécessaire à sa conser-

vation et à son développement, que de le laisser inachevé, incomplet, ignorant, et plutôt semblable aux bêtes qu'à lui-même.

J'ajoutais, 1° que si l'on considère l'état actuel de l'homme, on voit que la pensée est inséparable de la parole, que l'une ne peut subsister sans l'autre, qu'elles s'accompagnent nécessairement, et qu'il est fort difficile de concevoir cette indissoluble union dans l'hypothèse que l'une n'a existé qu'après l'autre, ou même n'est que son ouvrage;

2° Qu'en se supposant dans l'état où devait être l'homme privé du langage, il est aisé de faire voir avec Rousseau que *la parole était bien nécessaire pour inventer la parole;*

3° Qu'on peut demander l'époque du mutisme humain, et exiger au moins un souvenir, dans les traditions, de cet état inférieur, de cette élévation à une nature meilleure, car il est naturel de penser que l'homme ne perdit pas soudain la mémoire de sa nature première, et que long-tems il se rappela avec orgueil qu'un beau jour il s'était refait de ses propres mains.

A tout cela votre réponse est : Que dans l'hypothèse, ou l'homme a changé sa nature, ou il a pu sans la changer créer sa parole, d'où il résulte que ma première objection n'est qu'une pétition de principe, qu'on ne peut d'ailleurs rien conclure de l'état actuel de l'homme, puisque la parole a dû nécessairement modifier sa manière d'être; qu'il est impossible, par la même raison, de se faire une idée exacte de l'état de l'homme privé du langage, et, par conséquent, de s'affranchir entièrement des préjugés que donne sur la question le mode actuel d'existence; quant à l'époque plus ou moins longue pendant laquelle les hommes ne parlaient pas, que c'était sans doute du tems que les bêtes parlaient, et qu'il serait bien plus raisonnable de réclamer d'elles des preuves de la réalité d'un état d'existence qui mettait l'homme dans l'impossibilité d'en fournir aucune, encore moins d'en conserver.

Je réplique à mon tour : Si l'on ne peut argumenter contre votre hypothèse de l'état actuel de l'homme ni de son état antérieur, à cause des préjugés qu'inspire l'un, et des ténèbres qui couvrent l'autre, il est évident aussi qu'on ne peut rien induire

en sa faveur de ces deux états ; de même qu'on doit renoncer à la prouver par elle-même, si, comme vous le dites, on ne peut s'en faire une idée exacte; mais vous montrez fort bien que la nature de l'hypothèse exclut les preuves de fait ; je ne vois donc pas par quels moyens ni sur quelles preuves vous pourrez l'établir.

Quant aux preuves de fait, permettez une question : Ou un génie extraordinaire inventa la parole, et fit part aux hommes de sa découverte; les hommes ont dû se souvenir de l'inventeur, savez-vous son nom ? sans compter que ce génie ressemblerait assez au *Deus machina* de M. Cousin : ou, ce qui vous plaît davantage, les générations successives ont peu à peu formé ce langage ; vous direz à M. de Bonald comment, ne parlant pas, elles pouvaient s'entendre; moi je vous demande comment la race humaine a perdu le souvenir de ses travaux, ces travaux supposant, ce me semble, un peu de mémoire et de réflexion ?

Mais je laisse de côté toutes ces difficultés : je vais au fond de la question, je la réduis à son expression la plus simple ; il ne s'agit plus de savoir si les bêtes ont pu donner à l'homme, par leurs cris, l'idée du langage, ni si le hasard a pu lui faire découvrir le pli de langue propre à former un son articulé, ni si l'on eut assez de siècles pour arriver de la première voyelle de l'alphabet au dernier mot du dictionnaire ; il s'agit de savoir s'il n'y a pas dans la parole union de la nature matérielle à l'immatérielle, et s'il fut jamais au pouvoir de l'homme d'opérer cette mystérieuse union ?

Et d'abord : la pensée n'est pas le signe, elle n'est pas non plus l'intelligence qui l'a conçue ; elle est distincte de l'âme, car ce n'est pas l'âme que le génie envoie, dans les feuillets d'un livre, instruire le monde, ce n'est pas l'âme que l'étude en arrache; ce n'est pas l'âme que saisit, quand je parle, l'âme de mon frère. Or, la pensée est immatérielle l'âme l'étant ; mais vous êtes matérialiste ; en ce cas, permettez-moi de m'arrêter et de vous dire :

La pensée existe distincte et de l'intelligence qui la conçoit et du signe qui la révèle ; elle est immatérielle, car en vain disséqueriez-vous la parole, sous le son qui s'évapore, sous la lettre insensible, vous ne toucheriez pas, vous ne verriez pas la pen-

sée; elle y est pourtant. Vous ne savez ce qu'elle est, mais à coup sûr vous savez qu'elle est, et qu'elle n'est pas matière : vous ne direz pas que la matière peut produire l'immatériel, qu'il peut être saisi et compris par elle. Or la pensée immatérielle est conçue par l'homme quand il émet le son ; saisie, comprise par lui quand ce son frappe son oreille; donc il y a dans l'homme un principe immatériel, et l'idée prouve l'âme comme le son, comme le signe matériel prouve le corps; à cela vous pouvez répondre que la pensée est le résultat de la combinaison des caractères, comme l'âme est le produit de l'organisation ; il s'est trouvé des sots pour croire à cette absurdité, peut-être en trouverez-vous pour l'autre.

Je reprends : Pour incorporer la pensée au signe, pour opérer l'acte par lequel le signe agissant sur l'intelligence y a saisi la pensée, et l'a, si on peut le dire, fait présente au monde, il a fallu donner à la matière pouvoir sur l'esprit, à l'esprit pouvoir sur la matière; tant qu'ils sont demeurés étrangers l'un à l'autre, la parole était impossible. Concevez en effet l'âme occupée à chercher les moyens de se manifester à l'univers, de communiquer sa pensée à d'autres âmes séparées d'elle par les grossières enveloppes des corps; elle a pensée et signe, mais sans rapport aucun de l'une à l'autre: qui les rapprochera? qui rendra le signe tel qu'il réveille toujours et nécessairement la pensée dans l'intelligence? la pensée telle qu'elle se représente toujours et nécessairement sous le signe? N'est-ce pas spiritualiser le signe que de lui donner sur l'âme une telle puissance qu'il la force à concevoir, n'est-ce pas unir l'intelligence à la matière, que de la soumettre au signe à ce point qu'elle ne peut sans lui concevoir ou rappeler sa pensée; en un mot, n'est-ce pas rigoureusement unir ce qui est matière à ce qui ne l'est pas ?

La parole, c'est l'homme : âme et corps tout s'y trouve; la pensée est présente et cachée sous le signe, comme l'âme est présente et cachée sous le corps; la pensée est l'âme, le signe est le corps; il y a union intime, indissoluble de l'une avec l'autre; or, je vous prie, la pensée et le signe sont-ils de même nature? La pensée n'est-elle qu'un peu de boue? le signe n'est-il pas matière? Vous donc qui avez créé la parole, vous avez uni l'immatériel au matériel; vous avez fait ce que Dieu fit,

quand après avoir formé l'homme du limon de la terre, *il souffla sur son visage le souffle de vie!* Vous direz que la pensée n'est pas comme l'âme une substance vivante; qu'importe? le signe non plus n'est pas un corps vivant! c'est pourtant quelque chose, la pensée n'est-elle rien? Expliquez-moi donc comment vous avez enchaîné ce quelque chose immatériel à ce quelque chose matériel, et je vous dirai comment Dieu fit l'homme, car il est tout aussi facile d'attacher une âme à un corps qu'une pensée à un signe, et vous n'avez pas plus le signe que le corps, la pensée que l'âme en votre puissance !

M. de Bonald vous dit qu'il est impossible de penser sans parole; je le répète dans un autre sens. Quelques métaphysiciens prétendent que la matière ne peut être conçue que comme limite de l'esprit fini; ils s'appuient de l'opinion des anciens Pères, qui donnaient aux anges une enveloppe matérielle, soutenant, par diverses raisons, que l'idée d'esprit pur entraîne celle d'infini, le fini au contraire impliquant l'idée de borne, de limite; et si ce n'est par la matière, par quoi l'esprit serait-il borné? Je ne prétends nullement, je le déclare, soulever ici ces grandes questions, et si je les rappelle, c'est uniquement pour donner plus d'évidence aux idées que j'expose, car je regarde le signe comme limite des pensées filles de notre âme, ainsi qu''ils regardaient le corps comme limite des esprits enfans de Dieu, et de même qu'ils croyaient cette limite nécessaire pour déterminer les êtres finis, œuvres immortelles du Très-Haut, pour qu'ils eussent une existence personnelle et distincte; de même, il semble que, pour déterminer les pensées, œuvres éphémères de l'âme, pour leur donner une réalité individuelle et distincte, il est nécessaire que le signe apparaisse, et vienne les circonscrire : comment les saisirez-vous si elles n'ont un corps? Si le *signe* ne les affecte, par quel *signe* les distinguerez-vous dans l'âme, lieu des idées, comme l'espace est le lieu des corps, comme Dieu, suivant la sublime conception de Mallebranche, est le lieu des esprits? Les pensées de votre âme finie ne sauraient être infinies, par quoi les limitez-vous? Concevez-vous bien une pensée pure, une pensée sans lien à rien de matériel qui la détermine? Votre âme saisit-elle, voit-elle cette fille d'une nature si supérieure à sa mère?

Nous arrivons donc par un autre chemin à la conclusion de M. de Bonald ; la parole était nécessaire pour inventer la parole; car la pensée était nécessaire à cette invention, et sans parole il n'y a point de pensée : or cette conclusion établie comme elle l'est, par l'illustre écrivain, confirme singulièrement la vérité des inductions qui précèdent ; car ce concours nécessaire de la parole et de la pensée prouve bien que celle-ci est déterminée par l'autre ; que c'est le signe qui la limite, qui la distingue dans l'âme, comme si l'on admet que le signe est la limite nécessaire de la pensée, ce qui la distingue et la détermine, il faudra bien avouer la nécessité de leur coexistence.

Et d'ailleurs, si créer la parole était limiter la pensée, comme créer l'homme était limiter l'esprit, limiter, c'est-à-dire, enfermer la pensée, l'intelligence en de certaines bornes, c'est-à-dire encore faire la pensée finie, l'intelligence finie, les circonscrire par la matière, n'était-ce pas, je le demande, unir le matériel à l'immatériel, les subordonner l'un à l'autre, ce qui, nous l'avons dit, est le secret de Dieu? et répondez : pour unir deux substances, ne faut-il pas les connaître? Connaissez-vous la matière? connaissez-vous l'esprit? avez-vous pénétré les mystères de leurs essences? savez-vous si la matière n'est pas simplement chose négative? En tout cas, pouvez-vous concevoir le mode d'action de l'esprit sur elle? — Evidemment non. Pouvez-vous supposer que l'homme des premiers jours, le *muet*, comme l'antiquité appelait les brutes, eût cette science que vous n'avez pas? Cette science valait certes celle de nos modernes siècles; répondre oui, c'est compromettre vos théories progressives, et s'avouer battu que dire non : que me fait votre réponse? Vous voyez bien que l'homme n'a jamais pu comprendre pleinement l'esprit, la matière, leurs rapports mutuels, élémens et conditions essentielles de son être même; qu'il eût dû pour cela sortir des limites de cet être, en dépasser la nature; vous voyez bien que comprendre l'esprit en son essence, c'est comprendre Dieu?

Donc, impossibilité pour l'homme d'avoir la science de l'intelligence, de la matière et des rapports qui les unissent, d'où, pour lui impossibilité de lier le matériel à l'immatériel, l'âme au corps, la pensée au signe, de faire l'homme, de créer la parole.

Je n'ai pas fini : l'homme muet avait la faculté d'émettre le son, de faire le signe; mais évidemment il n'attachait au signe aucune idée; car cette liaison du signe à l'idée eût été la parole même; il ne concevait donc pas le signe en tant que signe, il n'en avait pas la conscience; comment put-il convenir avec lui-même d'unir sa pensée à ce qu'il ignorait, à ce qu'il ne pouvait connaître?

De plus, il pensait sans doute, puisqu'il forma et exécuta le projet de l'invention du langage : mais penser, c'est connaître ses idées, en avoir la conscience, les distinguer dans l'âme : or cette génération, cette distinction des idées, cette conscience que l'âme en a, cette manifestation de l'intelligence à elle-même, tout cela constitue un langage, une parole surhumaine, purifiée de tout alliage matériel. Mais une parole que l'âme entendait, comment cette langue spirituelle s'est-elle perdue? Pourquoi l'âme ne pouvait-elle la faire entendre à ses sœurs, et qu'avait-elle besoin d'en chercher une autre?

Et encore, ou l'homme connaissait ses frères, en tant qu'intelligences, et dès-lors il existait entre eux et lui un moyen de communion intellectuelle : quel était ce moyen, et qu'en a-t-on fait? ou il ne les connaissait pas, et dans ce cas, quel besoin de chercher la parole pour se manifester à des êtres qu'il ignorait?

Mon ami, tout ceci n'est qu'une question d'orgueil : l'homme, cette plante céleste, comme parle Clément d'Alexandrie, courbée par le vent de l'erreur, ne voit plus que la terre, et, comme sur la terre rien n'est égal à ce roi du monde, il se trouve grand : cette grandeur lui paraît suffisante pour remplir l'univers où Dieu semble à sa vanité parfaitement inutile, et, le dirai-je, déplacé; qu'y ferait-il? L'homme ne trouve-t-il pas en lui-même et par lui-même tout ce qu'il doit savoir? Sans Dieu ne connaît-il pas le passé? Sans Dieu ne fait-il pas le présent? Sans Dieu ne prépare-t-il pas l'avenir? (ce qui est par delà les tems n'est pas, du moins n'est pas encore), sans Dieu ne connaît-il pas l'univers, et l'homme, et Dieu lui-même? Dieu! il n'y songe point, il l'oublie; la terre n'a plus de cri qui aille au Seigneur; sa parole est comme la prière de l'enfer : *Prego da Dio disgiunto* (Dante). L'homme a tout matérialisé; il s'est abruti lui-même; excellente raison pour qu'il ne voie plus le divin nulle part, et

pas même dans la parole l'œuvre la plus divine : il se l'est donnée ? il a donné ce qu'il n'avait point ! Mais je m'étonne peu qu'il refuse de la reconnaître pour fille du ciel, défigurée, confuse, ténébreuse, ainsi qu'il l'a faite.

Image de l'homme, comme il est lui-même l'image de Dieu, la parole se dégrade et se corrompt avec lui, avec lui elle se purifie et se régénère : oh ! sans doute, la parole primitive, celle qu'Adam apprit du Seigneur était bien autrement forte et puissante que celle de nos siècles ; il y aurait de curieux travaux à faire sur ce sujet, et peut-être serait-il facile de démontrer historiquement l'origine divine du langage, en faisant voir par les traditions que nous n'avons nulle idée de ce qu'était la puissance du verbe humain dans ces premiers tems, et que le langage, bien loin de croître et de se perfectionner par des progrès successifs, a subi une marche inverse ; la philologie viendrait encore au secours de l'histoire, et ce n'est pas sans fruit qu'elle comparerait aux langues modernes ce qui nous reste des langues primitives ; mais la science et le tems me manquent également ; d'ailleurs cette lettre est déjà trop longue. Puisse-t-elle vous convaincre, mon cher ami, et vous prouver que la parole était nécessaire à l'existence même de l'homme ; puisque, sans la parole, il n'aurait la conscience ni du monde, ni de lui-même ; qu'elle est la lumière qui éclaire l'âme, le miroir où elle se contemple, le glaive qui fend le voile de matière qu'elle ne soulèverait jamais, le titre incontestable de sa divine origine, le gage sacré de l'amour de son Dieu, le mystérieux symbole de notre incompréhensible nature, le signe auquel nos intelligences, filles du ciel, se reconnaissent dans ce lieu d'exil.

M.

Nouvelles et Mélanges.

VOYAGES. — *Tombeau de Rachel. Caverne de Makhpelah.* — En partant de Jérusalem, le chemin de l'ouest est extrêmement stérile et triste; il passe par la vallée ou plutôt la plaine de Rephidim, qui s'étend à plusieurs milles, et offre à peine une habitation. Une seule maison à gauche frappe les yeux du voyageur, et quelquefois l'invite à s'y arrêter pour y chercher quelques rafraîchissemens dans ce désert brûlant: c'est un chétif café turc, où l'on peut se procurer à l'instant une tasse et une pipe. L'Arabe, rôdant avec circonspection dans les environs, ou courant se ranger sous la bannière d'un chef, se détourne pour entrer dans cette auberge solitaire, comme on pourrait l'appeler; mais le pélerin ne l'approche que rarement et avec précaution, car son aspect excite le soupçon.

Quelques milles plus loin, on voit les ruines du village de Rama; des débris de murs hauts seulement de quelques pieds sont maintenant les seuls vestiges de ce lieu, où le prophète sut prédire d'une manière si touchante le deuil causé par la mort des innocens.

A peu de distance de ce village ruiné, on voit dans la plaine un lieu bien plus intéressant, le tombeau de Rachel. Il est du petit nombre de ceux au sujet desquels l'observateur pense que la tradition ne s'est pas trompée, et il est littéralement conforme au discours de Jacob à ses derniers momens, quand il appuya sur le seul souvenir indélébile que la terre semblait réclamer de lui. Son long exil, sa conversation avec les anges de Dieu, la richesse et la grandeur qui s'étaient réunies autour de lui, tout cède à l'image de son épouse fidèle et chérie; « Quand je venais » de la Mésopotamie, Rachel mourut au pays de Canaau, en chemin, un » peu avant d'arriver à Ephrat, et je l'enterrai sur le chemin d'Ephrat, » qui est aussi appelé Bethléem. » Ce lieu est aussi sauvage et aussi solitaire qu'il est possible de l'imaginer; aucun palmier, aucun cyprès ne le met à l'abri du vent; aucun arbre n'étend son ombre sur la tombe où repose la dépouille mortelle de la mère d'Israël, si renommée par sa beauté. Il y a néanmoins dans ce sépulcre, au milieu du désert, *quelque chose* qui excite un intérêt plus profond que ne le feraient des monumens plus magnifiques ou plus respectés.

Le voyageur regarde avec une froide indifférence les tombeaux de Zacharie et d'Absalon dans la vallée de Josaphat, ou ceux des rois dans la plaine de Jérémie; mais près de celui de Rachel, son imagination se porte vers le pays des peuples de l'est. vers le pouvoir de la beauté qui pouvait faire trouver de la douceur dans un si long bannissement, vers la compagne dévouée de l'homme, qui pour elle trouvait toutes les peines légères. Les Turcs ont entouré la plupart des sépultures des personnages principaux de l'Ancien-Testament, avec plus de pompe et d'ostentation que celui-ci; une mosquée a été élevée sur celles de David et de Salomon sur la pente de Sion. Le caveau de Makhpelah, à Hébron, est couvert par une antique et grande mosquée, et le terrain d'alentour est réputé inviolable. Ce caveau est au milieu de l'intérieur de l'édifice; il n'y a de visible que son entrée sombre et profonde; le croyant même y pénètre rarement. Pendant plus d'un siècle, deux ou trois Européens seulement sont connus pour être parvenus à le voir, soit par leur audace, soit à force de présens; le dernier était un comte italien, qui, après avoir payé une grosse somme, obtint de ses guides la permission de fouler aux pieds le pavé de la mosquée, et de descendre dans l'obscurité de la caverne sainte: cela arriva il y a une trentaine d'années [1].

Il est très-fâcheux qu'un objet aussi remarquable soit interdit à l'œil des curieux. La vallée escarpée où est situé Hébron reçoit souvent la visite des pélerins et des voyageurs; mais la peine de mort prononcée contre tout chrétien qui franchit les murs de cette mosquée, ferait payer trop cher la satisfaction d'un moment de curiosité. Les Turcs disent que la grotte est profonde et très-spacieuse, taillée dans le roc vif, que la place où reposaient les patriarches existe encore, et se reconnait aisément.

Mais le tribut payé par les sectateurs du prophète à la sépulture de Rachel est bien plus sincère et plus touchant, que ne le seraient des murs en marbre et des coupoles dorées. Le désir montré par les Turcs pour que leurs cendres puissent reposer près des siennes n'est pas moins vif que singulier; autour de cette tombe simple on voit un très-grand nombre de tombeaux musulmans. Un trait de ce genre parle plus haut en faveur de ces peuples que ne le feraient beaucoup de volumes écrits à leur louange: car ils ne peuvent agir ainsi ni pour la grandeur, ni pour la sagesse, ni pour la sainteté du caractère de celle qui repose là, qualités pour lesquelles ils témoignent beaucoup plus de respect aux sépulcres d'Abraham, de David et de son fils; c'est simplement pour les qualités domestiques qui distinguaient éminemment Rachel; elle était une femme dé-

[1] Depuis que ceci est écrit, M. Delaborde, notre compatriote, M. Bankes, voyageur anglais, et le célèbre Ali-Bey, sont parvenus à pénétrer dans cette enceinte mystérieuse. M. Delaborde en a donné une relation fort intéressante.

vouée, une mère excellente, enfin l'épouse du père d'un peuple puissant : c'est pour cela que les Turcs révèrent sa mémoire.

C'est un tableau d'un intérêt peu commun que celui que présente un convoi qui, sortant des portes de la ville, et traversant lentement la plaine de Rephidim, s'approche du tombeau solitaire, avec le désir sincère que le parent ou l'enfant dont on accompagne les restes puisse reposer dans un lieu si respecté. Si, dans ce moment, un Juif venait à passer à travers le convoi, il serait accablé de malédictions, et poursuivi de regards de haine et de mépris de la part des gens qui sont sur le point de s'agenouiller autour des cendres d'une femme qu'il compte au nombre de ses ancêtres. Quelle chute profonde pour cette nation à laquelle il est même défendu de s'approcher d'un lieu rempli des souvenirs de son ancienne grandeur, ou de venir le saluer! L'entrée du monument est si rigoureusement interdite aux Juifs, que les quatre arcades qui supportent le dôme extrêmement simple, ont été bouchées depuis long-tems.

Le convoi entoure ce lieu, et les turbans sont inclinés vers la terre, tandis que les lamentations funèbres, solennelles, pathétiques, font retentir la solitude du désert, comme si les esprits des prophètes eux-mêmes étaient revenus, et voyaient la désolation de leur patrie. Il n'y a là ni colonne grèle en bois ou en pierre, ni un seul monument tel que les Turcs aiment tant à enclaver dans leurs cimetières. Il semble suffire que les corps soient placés sous le gazon dont ils chérissent l'aspect : de petits et nombreux monticules, sur lesquels les survivans viennent quelquefois pleurer, marquent la place des tombeaux. S'il est beau de voir dans le cimetière du Père-Lachaise la veuve et l'orphelin placer des fleurs sur les cendres des défunts, et les baigner de pleurs, il est certainement bien plus touchant de voir l'habitant de l'Orient, dans son costume simple et flottant, et peut-être semblable à celui du tems des patriarches, pleurant sur une tombe solitaire, au milieu de la solitude du désert, où la vanité et l'orgueil humain ne peuvent venir.

(*Recollection of Travels in the East by carne.*)

— *Explication de quelques inscriptions chrétiennes, par* M. VISCONTI. — Certaines inscriptions latines des premiers tems du christianisme ne portent que quelques chiffres et les noms des consuls; par exemple : XL. L. FAB. CIL. M. ANN. LIB. COS. Boldeti et d'autres antiquaires n'ont vu dans ces chiffres qu'un numéro d'ordre du tombeau que décore l'inscription. Mais M. Visconti éclairé par ce passage de Prudentius,

Sunt et multa tamen tacitos claudentia tumbos
    Marmora quæ solùm significant numerum....
Sexaginta illic defossa mole sub unâ
    Reliquias memini me didicisse hominum.

en conclut avec toute raison que ces chiffres indiquaient le nombre des martyrs qui furent déposés dans la même tombe. Ainsi l'inscription précitée prouve que *quarante Chrétiens furent inhumés ensemble sous les consuls L. Fabius Cilus et M. Annius Libon* (sous le règne de Septime Sévère).

Ce résultat trouvera de nombreuses applications dans la palœographie chrétienne : et c'est un vrai service rendu à la science par l'auteur de ce mémoire. (*Mem. romane di antichità T. I.*)

— La société de littérature et des antiquités de la ville de Perth, en Ecosse, vient de publier un ouvrage sur les premiers tems où la reforme s'établit si durement dans ce pays. Cet ouvrage est intitulé : *The Buke of 83 questions* (Livre de 83 questions) touchant la doctrine, l'ordre et les mœurs, proposées aux ministres protestans de l'Ecosse, par les catholiques de l'ordre inférieur du clergé et des laïcs, cruellement persécutés et dispersés par lesdits ministres intrus, *cruelie afflictit and dispersit, be persuasion of ye saidis instrusit prechours*, par Niniane Winzet, prêtre catholique, d'après le désir de ses fidèles frères affligés, *afflictit brethir*, et remis à John Knox le xx février 1563.

Ce livre très-curieux fut imprimé à Anvers, en 1563 : on ne sache pas qu'il en existât un autre exemplaire que celui sur lequel la société fait cette réimpression. A la fin du livre, Winzet ou Wingate dit à John Knox : « Il me paraît, frère, que tu as quelques grands obstacles qui t'empêchent, après si longue délibération, de tenir ta promesse, de répondre à ce notre traité. Si tu veux prévenir ta perte : *Quid tardas converti ad Dominum?* mais si, par hasard mon écriture n'était pas aussi lisible que tu l'aurais voulu, qu'il te plaise de recevoir par le porteur, toute la matière maintenant plus lisible. A l'avenir je t'écrirai ma pensée en latin ; car je ne connais point ton idiome, etc. »

(*London liter Gazette.*)

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 21. — 31 Mars 1832.

DEVOIRS DU CURÉ, PAR M. DE LAMARTINE.

Il est un homme dans chaque paroisse qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde; qu'on appelle comme témoin, comme conseil, ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut naître ni mourir, qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe; qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits-enfans s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre; que les inconnus même appellent mon père; aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence; qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche, pour y verser l'aumône secrète, le pauvre, pour la recevoir sans rougir; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre, et souvent par l'humilité de la naissance; aux classes élevées, par l'éducation, la science et l'élévation des sentimens qu'une religion philantropique inspire et commande; un homme enfin qui sait

tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs, avec l'autorité d'une mission divine, et l'empire d'une foi toute faite. — Cet homme, c'est le Curé : nul ne peut faire plus de bien ou plus de mal aux hommes, selon qu'il remplit ou qu'il méconnaît sa haute mission sociale.

Qu'est-ce qu'un Curé ? c'est le ministre de la religion du Christ, chargé de conserver ses dogmes, de propager sa morale, et d'administrer ses bienfaits à la partie du troupeau qui lui a été confiée.

De ces trois fonctions du sacerdoce, ressortent les trois qualités sous lesquelles nous allons considérer le Curé, c'est-à-dire comme prêtre, comme moraliste, et comme administrateur spirituel du Christianisme dans la commune. De là aussi découlent les trois espèces de devoirs qu'il a à accomplir pour être complètement digne de la sublimité de ses fonctions sur la terre, et de l'estime ou de la vénération des hommes.

Comme Prêtre ou conservateur du dogme chrétien, les devoirs du Curé ne sont point accessibles à notre examen ; le dogme mystérieux et divin de sa nature, imposé par la révélation, accepté par la foi, cette vertu de l'ignorance humaine, se refuse à toute critique ; le prêtre n'en doit compte, comme le fidèle, qu'à sa conscience et à son Église, seule autorité dont il relève. Cependant, ici même, la haute raison du prêtre peut influer utilement dans la pratique, sur la religion du peuple qu'il enseigne. Quelques crédulités banales, quelques superstitions populaires se sont confondues dans les âges de ténèbres et d'ignorance, avec les hautes croyances du pur dogme chrétien ; la superstition est l'abus de la foi : c'est au ministre éclairé d'une religion qui supporte la lumière, parce que toute la lumière est venue d'elle, à écarter ces ombres qui en ternissent la sainteté, et qui feraient confondre à des yeux prévenus, le Christianisme, cette civilisation pratique, cette raison suprême, avec les industries pieuses ou les crédulités grossières des cultes d'erreur ou de déception. Le devoir du Curé est de laisser tomber ces abus de la foi, et de réduire les croyances trop complaisantes de son peuple, à la grave et mystérieuse simplicité du dogme chrétien, à la contemplation de sa morale, au développement progressif

de ses œuvres de perfection. La vérité n'a jamais besoin de l'erreur, et les ombres n'ajoutent rien à la lumière.

Comme Moraliste, l'œuvre du Curé est plus belle encore. Le Christianisme est une philosophie divine écrite de deux manières; comme histoire dans la vie et la mort du Christ; comme précepte dans les sublimes enseignemens qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du Christianisme, le précepte et l'exemple, sont réunies dans le Nouveau-Testament ou l'Evangile. Le Curé doit l'avoir toujours à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur. Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Chacune des paroles mystérieuses de ce livre, répond juste à la pensée qui l'interroge, et renferme un sens pratique et social qui éclaire et vivifie la conduite de l'homme. Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Evangile; toutes les philosophies modernes en ont commenté un, et l'ont oublié ensuite; la philantropie est née de son premier et unique précepte, la charité. La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcé à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu; les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées, la femme a reconquis le respect dans le cœur de l'homme. A mesure que sa parole à retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie, et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le Verbe évangélique plus ou moins incarné dans la civilisation moderne. Mais son œuvré est loin d'être accomplie; la loi du progrès ou du perfectionnement, qui est l'idée active et puissante de la raison humaine, est aussi la foi de l'Évangile; il nous défend de nous arrêter dans le bien, il nous sollicite toujours au mieux. il nous interdit de désespérer de l'humanité, devant laquelle il ouvre sans cesse des horizons plus éclairés; et plus nos yeux s'ouvrent à sa lumière, plus nous lisons de promesses dans ses mystères, de vérités dans ses préceptes, et d'avenir dans nos destinées?

Le Curé a donc toute morale, toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main, quand il y tient ce livre. Il

n'a qu'à ouvrir, qu'à lire, et qu'à verser autour de lui le trésor de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clef. Mais, comme celui du Christ, son enseignement doit être double : par la vie et par la parole; sa vie doit être, autant que le comporte l'infirmité humaine, l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante! l'Église l'a placé là comme exemple, plus que comme oracle; la parole peut lui faillir si la nature lui en a refusé le don; mais la parole qui se fait entendre à tous, c'est la vie; aucune langue humaine n'est aussi éloquente et persuasive qu'une vertu.

Le Curé est encore Administrateur spirituel des sacremens de son Église, et des bienfaits de la charité. Ses devoirs en cette qualité, se rapprochent de ceux que toute administration impose. Il a affaire aux hommes, il doit connaître les hommes; il touche aux passions humaines, il doit avoir la main délicate et douce, pleine de prudence et de mesure. Il a dans ses attributions les fautes, les repentirs, les misères, les nécessités, les indigences de l'humanité; il doit avoir le cœur riche et débordant de tolérance, de miséricorde, de mansuétude, de compassions, de charité et de pardons! Sa porte doit être ouverte à toute heure à celui qui l'éveille, sa lampe toujours allumée, son bâton toujours sous sa main; il ne doit connaître ni saisons, ni distances, ni contagion, ni soleil, ni neiges, s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable, ou son Dieu au mourant. Il ne doit y avoir devant lui, comme devant Dieu, ni riche, ni pauvre, ni petit, ni grand, mais des hommes, c'est-à-dire, des frères en misères et en espérances. Mais s'il ne doit refuser son ministère à personne, il ne doit pas l'offrir sans prudence à ceux qui le dédaignent ou le méconnaissent. L'importunité de la charité même aigrit et repousse plus qu'elle n'attire; il doit souvent attendre qu'on vienne à lui ou qu'on l'appelle; il ne doit pas oublier que, sous le régime de liberté absolue de tous les cultes, qui est la loi de notre état social, l'homme ne doit compte de sa religion qu'à Dieu et à sa conscience. Les droits et les devoirs civils du Curé ne commencent que là où on lui dit : Je suis chrétien.

Le Curé a des rapports administratifs de plusieurs natures avec le gouvernement, avec l'autorité municipale, avec sa fabrique.

Ses rapports avec le gouvernement sont simples; il lui doit ce que lui doit tout citoyen français, ni plus ni moins : obéissance dans les choses justes. Il ne doit se passionner ni pour ni contre les formes ou les chefs des gouvernemens d'ici-bas ; les formes se modifient, les pouvoirs changent de noms et de mains, les hommes se précipitent tour à tour autour du trône ; ce sont choses humaines, passagères, fugitives, instables de leur nature ; la religion, gouvernement éternel de Dieu sur la conscience, est au-dessus de cette sphère des vicissitudes, des versatilités politiques; elle se dégrade en y descendant; son ministre doit s'en tenir soigneusement séparé. Le Curé est le seul citoyen qui ait le droit et le devoir de rester neutre dans les causes, dans les haînes, dans les luttes des partis qui divisent les opinions et les hommes; car il est avant tout citoyen du royaume éternel, père commun des vainqueurs et des vaincus, homme d'amour et de paix, ne pouvant prêcher que paix et qu'amour; disciple de celui qui a refusé de verser une goutte de sang pour sa défense, et qui a dit à Pierre : Remettez ce glaive dans le fourreau!

Avec son maire, le Curé doit être dans des rapports de noble indépendance en ce qui concerne les choses de Dieu, de douceur et de conciliation dans tout le reste ; il ne doit ni briguer l'influence ni lutter d'autorité dans la commune. Il ne doit oublier jamais que son autorité commence et finit au seuil de son église, au pied son autel, dans la chaire de vérité, sur la porte de l'indigent et du malade, au chevet du mourant ; là il est l'homme de Dieu; partout ailleurs le plus humble, le plus inaperçu des hommes.

Avec sa fabrique, ses devoirs se bornent à l'ordre et à l'économie que la pauvreté de la plupart des paroisses comportent. Plus nous avançons dans la civilisation et dans l'intelligence d'une religion toute immatérielle, moins le luxe extérieur devient nécessaire à nos temples. Simplicité, propreté, décence dans les objets qui servent au culte, c'est tout ce que le Curé doit demander à sa fabrique. Souvent même l'indigence de l'autel a quelque chose de vénérable, de touchant et de poétique, qui frappe et attendrit le cœur par le contraste, plus que les ornemens de soie et les candélabres d'or. Qu'est-ce que nos do-

rures et nos grains de sable étincelans devant celui qui a tendu le ciel et semé les étoiles? Le calice d'étain fait courber autant de fronts que les vases d'argent et de vermeil. Le luxe du Christianisme est dans ses œuvres, et la véritable parure de l'autel, ce sont les cheveux du prêtre, blanchis dans la prière et dans la vertu, et la foi et la piété des fidèles agenouillés devant le Dieu de leurs pères.

Pour se nourrir et se vêtir, pour payer et nourrir l'humble femme qui le sert, pour tenir sa porte ouverte à toutes les indigences des allans et des venans, le Curé a deux rétributions : l'une de l'Etat : 750 fr; l'autre autorisée par l'usage et qu'on appelle *le casuel*. Ce casuel, assez élevé dans certaines villes où il sert à payer les vicaires, dans la plupart des villages produit peu ou rien au Curé. A peine donc a-t-il l'étroit nécessaire, le *res angusta domi*, et cependant nous lui dirons encore, dans l'intérêt de la Religion comme dans celui de sa considération locale : « Oubliez le casuel; recevez-le du riche qui insiste pour vous le faire accepter; refusez-le du pauvre qui rougit de ne pas vous l'offrir, ou chez qui se mêle à la joie du mariage, au bonheur de la paternité, au deuil des funérailles, la pensée importune de chercher au fond de sa bourse quelques rares pièces de monnaie pour payer vos bénédictions, vos larmes ou vos prières; souvenez-vous que si nous nous devons *gratis* les uns aux autres le pain de la vie matérielle, à plus forte raison nous devons-nous *gratis* le pain céleste; et rejetez loin de vous le reproche de faire payer aux enfans les grâces sans prix du Père commun, et de mettre un tarif à la prière! » — Mais nous disons aux fidèles : « Le salaire de l'autel est insuffisant! »

Comme homme, le Curé a encore quelques devoirs purement humains, qui lui sont imposés seulement par le soin de sa bonne renommée, par cette grâce de la vie civile et domestique, qui est comme la bonne odeur de la vertu. Retiré dans son humble presbytère, à l'ombre de son église, il doit en sortir rarement. Il lui est permis d'avoir une vigne, un jardin, un verger, quelquefois un petit champ, et de les cultiver de ses propres mains, d'y nourrir quelques animaux domestiques de plaisir ou d'utilité : la vache, la chèvre, des brebis, le pigeon, des oiseaux chantans, le chien surtout, ce meuble vivant du

foyer, cet ami de ceux qui sont oubliés du monde, et qui pourtant ont besoin d'être aimés par quelqu'un.

De cet asile de travail, de silence et de paix, le Curé doit peu s'éloigner pour se mêler aux sociétés bruyantes du voisinage; il ne doit que dans quelques occasions solennelles tremper ses lèvres avec les heureux du siècle dans la coupe d'une hospitalité somptueuse; le pauvre est ombrageux et jaloux, il accuse promptement d'adulation ou de sensualité l'homme qu'il voit souvent à la porte du riche à l'heure où la fumée de son toit s'élève et lui annonce une table mieux servie que la sienne. Plus souvent, au retour de ses courses pieuses, ou quand la noce ou le baptême ont réuni les amis du pauvre, le Curé peut-il s'asseoir un moment à la table du laboureur et manger le pain noir avec lui; le reste de sa vie doit se passer à l'autel, au milieu des enfans auxquels il apprend à balbutier le catéchisme, ce code vulgaire de la plus haute philosophie, cet alphabet d'une sagesse divine; dans des études sérieuses parmi les livres, société morte du solitaire. Le soir, quand le marguillier a pris les clefs de l'église, quand l'*Angelus* a tinté dans le clocher du hameau, on peut voir quelquefois le Curé, son bréviaire à la main, soit sous les pommiers de son verger, soit dans les sentiers élevés de la montagne, respirer l'air suave et religieux des champs et le repos acheté du jour, tantôt s'arrêter pour lire un verset des poésies sacrées, tantôt regarder le ciel ou l'horizon de sa vallée, et redescendre à pas lents, dans la sainte et délicieuse contemplation de la nature et de son auteur.

Voilà sa vie et ses plaisirs; ses cheveux blanchissent, ses mains tremblent en élevant le calice, sa voix cassée ne remplit plus le sanctuaire, mais retentit encore dans le cœur de son troupeau; il meurt; une pierre sans nom marque sa place au cimetière, près de la porte de son église. Voilà une vie écoulée! voilà un homme oublié à jamais! Mais cet homme est allé se reposer dans l'éternité, où son âme vivait d'avance, et il a fait ici-bas ce qu'il y avait de mieux à y faire. Il a continué un dogme immortel, il a servi d'anneau à une chaîne immense de foi et de vertu, et laissé aux générations qui vont naître, une croyance, une loi, un Dieu.

ALPH. DE LAMARTINE.

Traditions.

TRADITIONS ET PHILOSOPHIE DES CHINOIS.

VIE ET OPINIONS DE LAO-TSEU.

Transcription singulière du nom de Jehovah.

Les travaux importans de M. Abel Rémusat, membre de l'Institut et professeur de langues chinoise et tartare au Collége de France, sur l'histoire, la langue et la littérature des Chinois, l'ont placé depuis long-tems au rang des plus célèbres orientalistes de ce siècle. Le *Journal Asiatique*, celui *des Savans*, les *Mémoires de l'Institut*, les *Mines de l'Orient*, la *Biographie universelle*, et d'autres recueils scientifiques, renferment beaucoup d'articles précieux de ce savant, qui concernent l'histoire et la littérature asiatiques; il en est dans le nombre qui intéressent la Religion, et où les erreurs et les systêmes divers enfantés dans le dernier siècle par les encyclopédistes, se trouvent victorieusement réfutés. L'étendue de la plupart de ces articles nous permet seulement d'en indiquer quelques-uns.

Dans son discours sur l'origine de la hiérarchie Lamaïque, lu dans la séance générale de l'Institut, le 24 août 1824, M. Abel-Rémusat prouve, contre Voltaire, Volney, Parraud, Langlès et les autres écrivains de l'école philosophique, que l'origine des institutions lamaïques était toute récente, et ne remontait pas au-delà du XIIIe siècle de Jésus-Christ; il confirme par de nouvelles preuves, l'opinion des plus savans missionnaires, tels que les PP. d'Andrada, Désidère, Horace de la Penna, Georgi, etc.,

qui croyaient que les sectes des chrétiens de Syrie, portées dans le Thibet, y avaient donné naissance au Lamisme. Avant la publication de ce *Mémoire*, M. Abel-Rémusat avait réfuté le système de Bailly sur le peuple primitif et les Atlantes. Enfin, dans son *Essai sur la certitude historique*, le savant professeur montre la vanité des objections de Bayle, de Voltaire, de Volney et des autres sceptiques contre les vérités traditionnelles. Dans ces *Mémoires*, et dans beaucoup d'autres, qu'il a publiés depuis, M. Abel Rémusat prête l'appui de la logique et de l'érudition aux principes que les encyclopédistes avaient tenté d'ébranler.

Les deux articles [1] que nous reproduisons ici à cause de leur intérêt et de leur briéveté, se trouvent dans les *Mélanges asiatiques*, que M. Abel Rémusat a donnés au public il y a quelques années.

Sur la vie et les opinions de Lao-Tseu, philosophe chinois du sixième siècle avant notre ère.

« Peu de sujets dans le domaine de l'histoire ancienne sont propres à faire naître plus de curiosité que les antiques rapports, et les liaisons maintenant presque oubliées, qui doivent avoir existé entre les nations dont l'origine remonte aux premiers âges du monde. A l'intérêt déjà si vif, qu'inspire tout ce qui tient aux mœurs, aux arts, au génie des Egyptiens, des Assyriens, des Perses, des peuples de l'Inde et de la Chine, se joint une sorte d'étonnement quand on croit apercevoir quelques traces de communications qu'on est accoutumé à regarder comme impossibles : une seule particularité de ce genre, quand elle est bien constatée, fournit matière à une foule de questions piquantes, et à un plus grand nombre de conjectures. Telle est la cause de l'empressement que les savans ont toujours mis à les rassembler et à les expliquer. Souvenirs fugitifs, traditions presque effacées, analogies dans les usages et dans les opinions; tout a été recueilli avec avidité. Les faits les plus minutieux ont acquis de l'importance, par le but que

[1] Le second article, qui devait être placé à la suite de celui-ci, a été mis dans le précédent Numéro, page 127, sous le titre d'*Introduction du Christianisme en Chine*.

l'on se proposait d'atteindre, et qui n'était autre, en réalité, que de retrouver, en marquant les relations des peuples, l'origine et la succession des sciences, des arts et de la civilisation.

»C'est aussi là le motif qui a engagé tant d'hommes judicieux à rechercher l'histoire des fables et des erreurs, vaste et importante partie de l'histoire du l'esprit humain...... Le champ du mensonge est immense, et quand on s'y rencontre, il faut bien qu'il y ait quelque raison pour cela. Que deux hommes raisonnent juste à trois mille lieues l'un de l'autre, cela n'a rien d'extraordinaire, et peut s'attribuer au bon usage qu'ils font de leurs facultés; mais s'ils se trompent tous deux sur le même sujet, et précisément de la même manière, il y a à parier que leur méprise vient d'une source commune, et qu'ils ont eu le même instituteur.

»Il y a ainsi telle erreur grossière qui a fait le tour du monde, plus vite que n'aurait pu faire une vérité, et dont on est bien embarrassé de suivre la marche, et de tracer l'itinéraire. Comment se fait-il, par exemple, que ces notions fantastiques, par lesquelles les anciens savaient si bien suppléer au défaut des connaissances géographiques, aient été portées à l'autre extrémité du continent? les hommes sans tête, qui ont les yeux sur la poitrine; ceux, dont les oreilles sont si grandes, que l'une leur sert de matelas quand ils sont couchés, tandis qu'ils s'enveloppent de l'autre comme d'une couverture; les amazones; les pygmées et leurs combats avec les grues; les cyclopes et tous ces monstres dont l'imagination des Grecs avait peuplé les régions qui leur étaient inconnues, reparaissent chez les mythologues de l'Asie orientale; les mêmes attributs leur sont assignés, les mêmes aventures les caractérisent; on a seulement été contraint de changer le lieu de la scène, et par une sorte de réciprocité, l'Occident est devenu pour les anciens Chinois, ce que l'Orient était pour les Grecs, le séjour ordinaire des monstres, et la région des êtres chimériques....

» Si des erreurs populaires on passe à celles des hommes instruits, je veux dire, aux anciens systèmes de philosophie, on y trouve des marques non moins caractéristiques, et la matière de rapprochemens tout aussi concluans. Ceux-ci offraient à l'érudition une matière intéressante et digne de l'exercer; aussi,

ont-ils été remarqués depuis long-tems. Mais si l'on ne manque pas de faits de ce genre recueillis dans les écrits des philosophes grecs et orientaux, on manque moins encore de systêmes imaginés pour en rendre raison ; toutefois, l'explication des rapports qu'on observe dans les opinions philosophiques de divers peuples de l'antiquité, laisse encore beaucoup à désirer. Comme il n'y a pas de meilleur moyen d'éprouver les hypothèses, et de simplifier les explications, que de multiplier les aperçus, en augmentant le nombre des faits, j'ai entrepris d'en ajouter un à tous ceux qu'on avait déjà réunis ; et dans cette vue, j'ai soumis à un examen approfondi, la doctrine d'un philosophe très-célèbre à la Chine, fort peu connu en Europe, et dont les écrits très-obscurs, et par conséquent très-peu lus, n'étaient guère mieux appréciés dans son pays, où en les entendait mal, que dans le nôtre, où l'on n'en avait à peine ouï parler.

»Les traditions qui avaient cours au sujet de ce philosophe, et dont on devait la connaissance aux Missionnaires, n'étaient pas de nature à encourager des recherches sérieuses. Ce qu'on savait de plus positif, c'est que ce sage, qu'une des trois sectes de la Chine reconnaît pour son chef, était né, il y a environ 2,400 ans, et qu'il avait fait un ouvrage qui est venu jusqu'à nous, sous le titre pompeux de *Livre de la Raison et de la Vertu*. De ce titre est venu celui de ses sectateurs, qui s'appellent eux-mêmes *Docteurs de la Raison*, et qui soutiennent par mille extravagances, cette honorable dénomination. C'est d'eux qu'on avait appris que la mère de leur patriarche l'avait porté *neuf fois neuf ans* dans son sein, et qu'il était venu au monde avec les cheveux blancs, ce qui lui avait valu le nom de Lao-Tseu, *vieil enfant*, sous lequel on a coutume de le désigner. On savait encore que, vers la fin de sa vie, ce philosophe était sorti de la Chine, et qu'il avait voyagé bien loin à l'Occident, dans des pays où, suivant les uns, il avait puisé ses opinions, et où, selon les autres, il les avait enseignées. En recherchant les détails de sa vie, j'ai rencontré beaucoup d'autres traits merveilleux qui lui sont attribués par les sectaires ignorans et crédules, qui s'imaginent suivre sa doctrine. Ainsi, comme ils ont admis le dogme de la transmigration des âmes, ils supposent que celle de leur maître, quand elle vint animer son corps, n'en était pas à sa

première naissance, et que déjà précédemment elle avait paru plusieurs fois sur la terre. On sait que Pythagore prétendait avoir régné en Phrygie sous le nom de Midas, qu'il se souvenait d'avoir été cet Euphorbe que blessa Ménélas, et qu'il reconnut, dans le temple de Junon, à Argos, le bouclier qu'il avait porté au siége de Troyes. Ces sortes de généalogies ne coûtent rien à ceux qui les fabriquent; aussi, celle qu'on a faite à *Lao-Tseu* est-elle des plus magnifiques. Entre autres transformations, son âme était descendue, bien des siècles auparavant, dans les pays occidentaux, et elle avait converti tous les habitans de l'empire Romain, plus de 600 ans avant la fondation de Rome.

» Il me parut que ces fables pouvaient se rapporter à l'origine des principes enseignés par *Lao-Tseu*, et peut-être offrir quelque souvenir des circonstances qui les avaient portées jusqu'au bout de l'Asie. Je me trouvai curieux de rechercher si ce sage, dont la vie fabuleuse offrait déjà plusieurs traits de ressemblance avec celle du philosophe de Samos, n'aurait pas avec lui, par ses opinions, quelque autre conformité plus réelle. L'examen que je fis de son livre, confirma pleinement cette conjecture, et changea du reste toutes les idées que j'avais pu me faire de l'auteur. Comme tant d'autres fondateurs, il était sans doute bien loin de prévoir la direction que devaient prendre les opinions qu'il enseignait, et, s'il reparaissait encore sur la terre, il aurait lieu de se plaindre du tort que lui ont fait ses indignes disciples. Au lieu du patriarche d'une secte de jongleurs, de magiciens et d'astrologues, cherchant le breuvage d'immortalité, et les moyens de s'élever au ciel en traversant les airs, je trouvai dans son livre un véritable philosophe, moraliste judicieux, théologien disert et subtil métaphysicien. Son style a la majesté de celui de Platon, et, il faut le dire, aussi quelque chose de son obscurité. Il expose des conceptions toutes semblables, presque dans les mêmes termes, et l'analogie n'est pas moins frappante dans les expressions que dans les idées. Voici, par exemple, comme il parle du Souverain Être :

« Avant le chaos qui a précédé la naissance du ciel et de la » terre, un seul Être existait, immense et silencieux, immuable » et toujours agissant. C'est la mère de l'Univers. J'ignore son » nom, mais je le désigne par le mot RAISON..... L'homme a son

»modèle dans la terre, la terre dans le ciel, le ciel dans la »Raison, la Raison en elle-même. »

»La morale qu'il professe est digne de ce début. Selon lui, la perfection consiste à être sans passions, pour mieux contempler l'harmonie de l'Univers.

« Il n'y a pas, dit-il, de plus grand péché que les désirs déré»glés, ni de plus grand malheur que les tourmens qui en sont »la juste punition. »

»Il ne cherchait pas à répandre sa doctrine.

« On cache avec soin, disait-il, un trésor qu'on a découvert. La »plus solide vertu du sage consiste à savoir passer pour un insensé.»

»Il ajoutait que le sage devait suivre le tems, et s'accommoder aux circonstances; précepte qu'on pourrait croire superflu, mais qui, sans doute, devait s'entendre dans un sens un peu différent de celui qu'il aurait parmi nous. Au reste, toute sa philosophie respire la douceur et la bienveillance. Toute son aversion est pour les cœurs durs et les hommes violens. On a remarqué ce passage sur les conquérans :

« La paix la moins glorieuse est préférable aux plus brillans »succès de la guerre. La victoire la plus éclatante n'est que la »lueur d'un incendie. Qui se pare de ses lauriers aime le sang, »et mérite d'être effacé du nombre des hommes. Les anciens di»saient : ne rendez aux vainqueurs que des honneurs funèbres; »accueillez-les avec des pleurs et des cris, en mémoire des ho»micides qu'ils ont faits, et que les monumens de leurs victoires »soient environnés de tombeaux. »

» La métaphysique de *Lao-Tseu* offre bien d'autres traits remarquables, que je me suis attaché à développer dans un *Mémoire* particulier, et que, par divers motifs, je me vois contraint de passer sous silence en ce moment. Comment, en effet, donner une idée de ces hautes abstractions, et de ces subtilités inextricables, où se joue et s'égare l'imagination orientale? Il suffira de dire ici que les opinions du philosophe chinois, sur l'origine et la constitution de l'Univers, n'offrent ni fables ridicules, ni choquantes absurdités; qu'elles portent l'empreinte d'un esprit noble et élevé, et que, dans les sublimes rêveries qui les distinguent, elles présentent une conformité frappante et incontestable avec la doctrine que professèrent un peu plus tard les écoles de Pythagore et de Platon. Comme les pythagoriciens et

les stoïciens, notre philosophe admet pour première cause la *Raison*, être ineffable, incréé, qui est le type de l'Univers, et n'a de type que lui-même. Ainsi que Pythagore, il regarde les âmes humaines, comme des émanations de la substance éthérée, qui vont s'y réunir à la mort, et, de même que Platon, il refuse aux méchans la faculté de rentrer dans le sein de l'âme universelle. Avec Pythagore, il donne aux premiers principes des choses, les noms de Nombres, et sa cosmogonie est en quelque sorte algébrique. Il rattache la chaîne des êtres à celui qu'il appelle *Un*, puis à *Deux*, puis à *Trois*, qui, dit-il, ont fait toutes choses. Le divin [1] Platon, qui avait adopté ce dogme mystérieux, semble craindre de le révéler aux profanes. Il l'enveloppe de nuages dans sa fameuse Lettre aux trois amis; il l'enseigne à Denys de Syracuse, mais par énigmes, comme il le dit lui-même, de peur que ses tablettes, venant sur terre ou sur mer, à tomber entre les mains de quelqu'inconnu, il ne puisse les lire et les entendre. Peut-être le souvenir récent de la mort de Socrate contribuait-il à lui imposer cette réserve. *Lao-Tseu* n'use pas de tous ces détours, et ce qu'il y a de plus clair dans son livre, c'est qu'*un Être trine a formé l'Univers*. Pour comble de singularité, il donne à cet être un nom hébreu à peine altéré, le nom même qui désigne dans nos livres saints, celui qui a été, qui est, et qui sera, JEHOVAH (IHV). Ce dernier trait confirme tout ce qu'indiquait déjà la tradition d'un voyage de *Lao-Tseu* dans l'Occident, et ne laisse aucun doute sur l'origine de sa doctrine. Vraisemblablement, il la tenait ou des Juifs des dix tribus, que la conquête de Salmanazar venait de disperser dans toute l'Asie, ou des apôtres de quelque secte phénicienne à laquelle appartenaient aussi les philosophes qui furent les maîtres et les précurseurs de Pythagore et de Platon [2]. En un mot, nous re-

[1] C'était ainsi que l'antiquité le qualifiait. Le tems n'a presque rien fait perdre à Platon de sa haute réputation. M. le comte de Maistre appelle sa philosophie *la préface humaine de l'Evangile*.

(*Soirées de St.-Petersbourg*; tom. 1er.)

[2] «Ces traditions d'une haute et vénérable antiquité, dit M. de Humboldt, se retrouvent chez presque tous les peuples asiatiques.» L'illustre écrivain en a lui-même recueilli plusieurs dans le Nouveau-Continent. (Voyez les *Monumens mexicains*; tom. 1er, pag. 241. — Ce passage a été inséré dans le N° 19 ci dessus, page 35.)

trouvons dans les écritsde ce philosophe chinois, les dogmes et les opinions qui faisaient, suivant toute apparence, la base de la foi Orphique, et de cette antique sagesse orientale, dans laquelle les Grecs allaient s'instruire à l'école des Égyptiens, des Thraces et des Phéniciens.

» Maintenant qu'il est certain que *Lao-Tseu* a puisé aux mêmes sources que les maîtres de la philosophie ancienne, on voudrait savoir quels ont été ses précepteurs immédiats, et quelles contrées de l'Occident il a visitées. Nous savons, par un témoignage digne de foi, qu'il est venu dans la Bactriane; mais il n'est pas impossible qu'il ait poussé ses pas jusque dans la Judée ou même dans la Grèce. Un Chinois à Athènes, offre une idée qui répugne à nos opinions, ou, pour mieux dire, à nos préjugés sur les rapports des nations anciennes. Je crois, toutefois, qu'on doit s'habituer à ces singularités; non qu'on puisse démontrer que notre philosophe chinois ait effectivement pénétré jusque dans la Grèce, mais parce que rien n'assure qu'il n'y en soit pas venu d'autre vers la même époque, et que les Grecs n'en aient pas confondu quelqu'un dans le nombre de ces Scythes et de ces Hyperboréens qui se faisaient remarquer par l'élégance de leurs mœurs, leur douceur et leur politesse.

» Au reste, quand *Lao-Tseu* se serait arrêté en Syrie après avoir traversé la Perse, il eût déjà fait les trois quarts du chemin, et parcouru la partie la plus difficile de la route au travers de la Haute-Asie. Depuis qu'on s'attache exclusivement à la recherche des faits, on conçoit à peine que le seul désir de connaître des opinions, ait pu faire entreprendre des courses si pénibles. Mais c'était alors le tems des voyages philosophiques : on bravait la fatigue pour aller chercher la sagesse, ou ce qu'on prenait pour elle; et l'amour de la vérité lançait dans des entreprises où l'amour du gain, encore peu inventif, n'eût osé se hasarder. Il y a dans ces excursions lointaines quelque chose de romanesque qui nous les rend à peine croyables. Nous ne saurions nous imaginer qu'à ces époques reculées, où la géographie était si peu perfectionnée, et le monde encore enveloppé d'obscurité, des philosophes pussent, par l'effet d'une louable curiosité, quitter leur patrie, et parcourir, malgré mille obstacles et en traversant des régions inconnues, des parties consi-

dérables de l'ancien continent. Mais on ne peut pas nier tous les faits qui embarrassent, et ceux de ce genre se multiplient chaque jour, à mesure qu'on approfondit l'histoire ancienne de l'Orient. Ce qu'on serait tenté d'en conclure, c'est que les obstacles n'étaient pas si grands que nous le supposons, ni les contrées à traverser, si peu connues. Des souvenirs de parenté liaient encore les nations de proche en proche; l'hospitalité, qui est la vertu des peuples barbares, dispensait les voyageurs de mille précautions, qui sont nécessaires parmi nous. La religion favorisait leur marche, qui n'était, en quelque sorte, qu'un long pélerinage de temple en temple et d'école en école. De tout tems aussi, le commerce a eu ses caravanes; et dès la plus haute antiquité, il y avait en Asie des routes tracées qu'on a suivies naturellement jusqu'à l'époque où la découverte du Cap de Bonne-Espérance a changé la direction des voyages de long cours.

En un mot, on a cru les nations civilisées de l'ancien monde, plus complètement isolées et plus étrangères les unes aux autres, qu'elles ne l'étaient réellement, parce que les moyens qu'elles avaient pour communiquer entre elles, et les motifs qui les y engageaient, nous sont également inconnus. Nous sommes peut-être un peu trop disposés à mettre sur le compte de leur ignorance ce qui n'est qu'un effet de la nôtre. A cet égard, nous pourrions justement nous appliquer ce que dit, par rapport à la morale, un des disciples les plus célèbres du sage dont nous venons de rechercher les opinions : « Une vive lumière éclairait » la haute antiquité; mais à peine quelques rayons sont venus » jusqu'à nous. Il nous semble que les anciens étaient dans les » ténèbres, parce que nous les voyons à travers les nuages épais » dont nous venons de sortir. L'homme est un enfant né à mi- » nuit; quand il voit lever le soleil, il croit qu'*hier* n'a jamais » existé. »

Abel Rémusat.

(*Mélanges asiatiques*, t. 1er, p. 88.)

Statistique religieuse du Globe.

REVUE

DE TOUTES LES ERREURS QUI ONT ESSAYÉ D'ALTÉRER LA CROYANCE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Cinquième Article [1].

Le dixième siècle présente un exemple unique dans les fastes de l'Église, celui de ne voir aucune voix discordante s'élever contre ses dogmes ou contre son autorité. Il ne faudrait pas croire que ce fut l'effet seulement de l'ignorance de ces tems. Il y avait d'autres causes provenant toutes de l'influence de la doctrine évangélique sur les esprits des hommes. La Philosophie, depuis long-tems agonisante, était morte ; ce n'est pas qu'il n'y eût çà et là dans les différentes Églises quelques erreurs, qui vivaient en silence, cachées sous une foi apparente; mais aucune n'osait se montrer à découvert. On ne connaissait pas d'autres vérités que les croyances catholiques ; la grande autorité de l'Église était reconnue partout, et formait comme la base de l'esprit humain. Aussi, voyez que de grandes choses qui couvent et se préparent en silence. Les traces des invasions des peuples du Nord à effacer; les Lettres à ressusciter; la réforme des mœurs à opérer ; les Musulmans à repousser du sol européen; tout cela se fera, avec des efforts inouïs, avec une persévérance et une énergie sans exemple, dans moins de trois siècles. Il est curieux de connaître les travaux intellectuels de ces époques. On remarquera qus'il sont la plupart historiques ou religieux. Malheureusement les

[1] Voir les Nos 9 et 11, tome II, p. 149 et 323, et les Nos 15 et 17, t. III, p. 208 et 327.—Voir le 6e article au No 25, t. V, p. 21.

livres de philosophie et de dialectique, oubliés quelque tems, vont reparaître, et avec eux, l'esprit d'argutie et de dispute; aussi, de nouvelles erreurs sortiront encore de cette lutte de l'esprit humain.

Dixième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

Léon V	904—905	Jean XII	956—963
Sergius III	905—913	135. Benoît V	964
Anastase III	913—914	Leon VIII	964—965
125. Landon	914—915	Benoît V	965
Jean X	915—928	Jean XIII	965—972
Léon VI	928—929	Benoît VI	972—974
Etienne VII ou VIII	929—931	140. Donnus II	974—975
Jean XI	931—936	Benoît VII	975—984
130. Léon VII	936—939	Jean XIV	984—985
Etienne VIII ou IX	939—943	Jean XV ou XVI, élu, non sacré	986—996
Marin ou Martin III	943—946	Grégoire V	996—999
Agapet II	946—956	145. Sylvestre II	999-1003

POINT DE CONCILES GÉNÉRAUX OU ŒCUMÉNIQUES.

DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

915. Réginon,

Abbé de Prum, dans le diocèse de Trèves; sa chronique est de la plus grande importance pour l'histoire d'Allemagne. Voir : *Chronicon*; *Argentorati*, 1518, in-fol. — *De disciplinâ ecclesiasticâ veterum, præsertim Germanorum, libri duo*, à Joachino Hildebrand : *Helmstad*, 1659, in-4°. — Autre édition du même ouvrage, sous le titre de *De disciplinis ecclesiasticis et de religione christianâ*, à Stephano Baluzio; *Parisiis*, 1677, in-8°.

940 ou 973. Eutychius,

Nommé par les Arabes *Saïd ben Batric*, mort patriarche d'Alexandrie, écrivain très-recommandable parmi les Orientaux, qui ne possèdent, selon Renaudot, aucune *Histoire universelle* qu'on puisse comparer à la sienne. Son ouvrage a le titre bizarre de : *Contextio Gemmarum, etc.*, ab Eduardo Pocokio, arab. et lat.; *Londini*, 1642, 2 vol. in-4°.

. . . Théodule,

Evêque grec, placé avec distinction au rang des poètes. Voir : *Egloga de miraculis veteris Testamenti*, à J. G. S. Schwabe, *Altenburgii*, 1773 in-8. — *Dialogus Pastorum de veritate Religionis christianæ adversùs objectiones Infidelium*; *Coloniæ*, 1492, in-4°.

960. Luitprand,

Mort évêque de Crémone, un des hommes les plus érudits, et un des écrivains les plus mordans de son tems. Voir : *Opera*; *Antuerpiæ*, 1640, in-fol. — La *Chronique des Goths*, et les *Vies des SS. Pères*, compris dans cette édition, ouvrages remplis de fables, ne sont pas de lui. On lui attribue encore faussement le *Chronicon ad Tractemundum illiberitanum*, etc.; *Mantuæ Carpetanorum* (Madrid), 1635, in-4°.

960. Acton,

D'une famille noble, mort évêque de Verceil, canoniste estimé. Voir : *Opera*, à Carolo del Signore. *Vercellis*, 1768, 2 in-fol.

Vers 973. Hélène Orhossow, *Helena Orhoswita*,

Chanoinesse de Gaudersheim, poète. Voir: *Helenæ Orhoswitæ monialis Poemata*, à D. Henrico Leonhardo Schurzfleischio; *Witebergæ*, 1707, in-4°. — Voir encore dans le tom. II des *Scriptores Brunswicen.* de Leibnitz, un poème *De constructione Cœnobii Gaudersheimensis.*

974. Rathère ou Ratier,

Evêque de Vérone, mort abbé de S.-Amand, d'Aumont et d'Aunay, à Namur. Ses ouvrages, qui méritent d'être lus, sont mêlés de littérature sacrée et profane. Voir : *Opera*, à fratribus Ballerinis: *Veronæ*, 1765, 2 vol. in-fol.

988. S. Dunstan,

Anglais, archevêque de Cantorbéry, grand prélat et grand canoniste. Voir: *Opera*; *Duaci*, 1626, in-8°.

Vers 990. Eriger ou Erigier,

Abbé de Lobbes. Voir : *Historia de Episcopis Leodicnsibus*, à Joanne Chapeaville; *Leodii*, 1613, in-4°. — *Liber de corpore et sanguine Domini*, à la fin de l'*Historia Gottescalchi*; *Parisiis*, 1655, in-fol.

.... Œcuménius.

Théologien grec, abréviateur peu considéré de S. Jean-Chrysostôme. Voir *Expositiones in quosdam Novi Testamenti libros*; a Friderico Morellio, gr. et lat., *Parisiis*, 1630-31, 2 in-fol. — Il y a dans cette édition les ouvrages d'*Aretha*, qui a interprété l'*Apocalypse*.

POINT DE DOCTEURS SCISSIONNAIRES; POINT DE PHILOSOPHES; COMMENCEMENT DES SCHOLASTIQUES ET DES TROUBADOURS. — QUELQUES ÉCRIVAINS, TELS QUE

Frodoard. — Eutychius. — Eudes. — Al Rasi. — Al Teui. — Léonce. — Suidas. — Abbon.

Onzième siecle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

Jean XVII	1003—1003	Léon IX	1049—1054
Jean XVIII	1004—1009	Victor II	1055—1057
Sergius IV	1009—1012	Etienne IX ou X	1057—1058
Benoît VIII	1012—1024	Nicolas II	1058—1061
150. Jean XIX ou XX	1024—1033	160. Alexandre II	1061—1073
Benoît IX	1033—1044	Grégoire VII	1073—1085
Grégoire VI	1045—1046	Victor III	1086—1087
Clément II	1046—1047	Urbain II	1088—1099
Benoît IX	1047—1048	Pascal II	1099—1118
155. Damase II	1048—1048		

POINT DE CONCILES GÉNÉRAUX OU ŒCUMÉNIQUES.

DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

1003. Gerbert,

Archevêque de Reims et de Ravenne, puis chef de l'Eglise, sous le nom de Sylvestre II. Un des plus savans hommes qui aient illustré son siècle et le pontificat. Célèbre par son habileté dans les mathématiques et les sciences abstraites. Voir : *Epistolæ*, à Joanne Massono; *Parisiis*, 1611, in-4°. — *Disputatio Christianorum et Judæorum*; *Romæ*, 1544, in-4°. — *Rythmomachia*; avec l'ouvrage *de Lusu Schaccorum*, publié sous le nom de Gustave Selenus, *Lipsiæ*, 1616, in-fol.

1018. Ditmar,

Evêque de Mersbourg. On a de lui : *Chronique pour servir à l'Histoire des Empereurs Henri* I, *Othon* II *et* III *et Henri* II, inséré dans les *Ecrivains servant à illustrer l'Histoire de Brunswick*, de Leibnitz.—Il en a paru une autre édition plus complète à Dresde, 1790, laquelle a été traduite en allemand.

1026. Burchard,

Abbé d'Ursperg. Voir : *Decretorum libri* xx, à Bartholdo Questenburg; *Coloniæ*, 1560, in-fol. — On le croit encore le véritable auteur de la *Chronique d'Usperg*, connue sous le nom de Conrad de Lichtenau.

1029. Fulbert,

Evêque de Chartres, un des principaux ornemens de l'Eglise gallicane, pendant ce siècle. Ses lettres sont d'un grand intérêt pour l'histoire des mœurs et des usages de cette époque. Voir, *Opera varia*, à Carolo de Villiers; *Parisiis*. 1608, in-8°. — Voir aussi *Veterum aliquot Galliæ et Belgii opuscula*; *Lugduni-Batavorum*, 1692, in-8°.

. . . . Fulbert, le *Sophiste*,

Archidiacre de Rouen, dit *Le Sophiste*, parce qu'il était très-versé dans les Lettres et surtout la dialectique. Il ne faut pas confondre ce second Fulber

avec un 3°, auteur d'une *Vie de S. Achaidre*, abbé de Jumiége, ni avec un 4°, chanoine de Paris, dont le nom se trouve mêlé aux aventures romanesques d'Abailard. Voir : *Vita sancti Romani, è veteri Martyrologio edita*; curâ et cum notis Nicolai Rigaltii; *Rothomagi*, 1609, 1652, in-8°. — *Vita S. Remigii*, un des archevêques de Rouen, dans le *Thesaurus Anecdotarum*, tom. III. — Deux petits traités, l'un *de l'ordre et de la manière de célébrer le concile*; l'autre, *de l'ordination des évêques*, insérés au tom. II des *Analectes* de Mabillon.

1045. S. Bruno de *Wurtzbourg*, ou *Herbipolensis*,

Oncle de l'empereur Conrad II, et évêque de Wurtzbourg. Voir : *Expositio in Psalterium*. Nurimb., 1494, in-4°.

1057. Adelman,

Evêque de Brescia. Voir : *Adelmanni de virtute corporis et sanguinis Domini ad Berengarium epistola*, à J. Ulimmerio; *Lovanii*, 1551, in-8°. — Plusieurs *pièces de poésie*, insérées dans les *Analectes* de Mabillon.

V. 1060. Glaber *Rodolphe*,

Bénédictin de Cluni, poète et historien, peu correct, mauvais critique, mais utile à consulter pour les premiers tems de la monarchie française. Voir : *Chronique ou Histoire de France*, finissant à l'an 1046. Elle se trouve dans les collections de *Pithou* et de *Duchesne*. Consulter sur cet auteur un mémoire de la Curne, dans le tom. VIII des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*.

V. 1060. Cedrenus *Georges*,

Moine grec, auteur d'une *Chronique depuis Adam jusqu'à Isaac Comnène*, en 1057; compilation sans choix ni discernement, imprimée avec l'*Histoire bysantine* de Scylitzès, au Louvre, en 1647. 2 in-fol. avec *Traduction latine*.

1072. Pierre Damien,

Cardinal, évêque d'Ostie, légat du S. Siége en France; ses ouvrages, d'un style confus et embarrassé, sont remplis d'instructions précieuses pour la connaissance de l'histoire ecclésiastique de ce siècle. Voir : *Opera*, à Constantino Cajetano : *Romæ*, 1607, — et *Parisiis*, 1663.

1079. Michel Psellus,

Né à Constantinople, d'une famille patricienne, mort relegué dans un monastère, le plus célèbre et le plus fécond des écrivains grecs de ce siècle. Voir : *Paraphrasis, seu commentarium in Canticum Canticorum*, à Joanne Meursio, grec. *Lugduni*, 1617, in-4°. — *De sanctissimâ Trinitate, cum Cyrillo contra Nestorianos*, à Wegelino, gr. et lat.; *Augustæ-Vindelicorum*, 1611, in-8°. *Dialogus de energiâ et operatione Dæmonum*, cum interpretatione latinâ et notis Guil. Gaulmini; *Lutetiæ Parisiorum*, 1615, in-8°. — *Iambi in vitia et virtutes, et Isagoge in Tantalum et Circen*; *et allegoria de Sphinge*, gr., *Basileæ*, in-8°. — *Synopsis legum versibus iambicis et politicis*, à Francisco Bosqueto, gr. et lat. *Parisiis*, 1632, in-8°. — Puis de nombreux ouvrages de *mathématiques*.

1080. Paul de *Benriède*.

Chanoine des Augustins de Benriède. Voir : *De rebus gestis Gregorii VII, P. M. et vita sanctæ Herlucæ virginis*, à Jacobo Gretzero, *Ingolstadii*, 1610, in-4°. — Voir aussi dans la collection des *Bollandistes*.

1087. Le Bienheureux Lanfranc,

Né à Pavie, successivement abbé de S. Etienne de Caen, archevêque de Rouen, et archevêque de Cantorbéry; c'est en cette dernière qualité qu'il couronna roi d'Angleterre Guillaume-le-Roux. Dialecticien habile et profond, il combattit surtout Bérenger. D'après l'auteur de la *Bibliothèque sacrée* (Charles Nodier), il est un des premiers théologiens qui se soit servi des simples enseignemens de la raison pour défendre les vérités de la foi, et qui ait appelé le jugement humain en témoignage des mystères. Voir : *Opera*, à Lucâ Dacherio, mon. S. Mauri; *Parisiis*, 1648, in-fol.

ÉCRIVAINS.

Léon-le-Grammairien. — Herman. — M. Scot. — Helgaud. — Wippo. — Odilon. — Eugésippe. — J. Scylitsès. — Ferdousi. — Abouloia Ahmet. — Avicenne.

Hérétiques et Schismatiques.

1020. **PATARINS.** Ce n'est point ici une secte nouvelle, mais plutôt un nom nouveau donné aux Manichéens. Il y avait alors de nombreuses transmigrations de villes et de peuples. Une grande quantité de Bulgares, ayant quitté leurs foyers, étaient venus s'établir en Italie, principalement à Milan et dans la Lombardie. C'est là qu'on leur donna ce nom, et encore celui de *Paterins* ou *Patrins ;* ils s'appelaient eux-mêmes *Cathares* ou *purs*. Leurs erreurs étaient celles des Manichéens, dont nous avons déjà souvent parlé.

1047. **BERENGARIENS.** Bérenger était archidiacre d'Angers, trésorier et écolâtre de l'église de Tours, sa patrie. Ce fut là qu'il commença à écrire et à enseigner de vive voix que Jésus-Christ n'était pas réellement dans l'Eucharistie. Quelques auteurs assurent qu'il condamnait aussi les mariages légitimes, et soutenait que les femmes devaient être communes, et aussi qu'il ne fallait pas donner le baptême aux enfans. On s'occupa peu de ces dernières erreurs, mais celle qui concerne la présence réelle, réveilla l'attention des évêques catholiques.

Les nouveaux hérétiques étaient loin de s'accorder sur leurs opinions Ils soutenaient bien tous que le pain et le vin ne sont pas essentiellement changés ; mais, quand il fallut préciser leur croyance, ils se divisèrent dès le commencement. Les uns di-

saient qu'il n'y a rien du corps et du sang de Jésus-Christ, et que le sacrement n'est qu'une *ombre* ou une *figure*; d'autres accordaient que le corps et le sang de Jésus-Christ sont dans l'Eucharistie, mais cachés par une espèce d'*impanation*: quelques-uns pensaient que le pain et le vin sont changés seulement en partie; quelques autres, que ces substances sont changées en effet, mais que, quand ceux qui se présentent pour les recevoir en sont indignes, le sang et la chair de Jésus-Christ reprennent la nature du pain et du vin.

Les docteurs de l'Eglise, rejetant toutes ces explications, s'élevèrent en grand nombre pour protester contre ces nouveautés. Les évêques de Langres, de Liège, d'Anvers, de Bresse, l'archevêque de Rouen, Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, Guitmond, évêque d'Averse, près de Naples, écrivirent des réfutations qui subsistent encore.

Bérenger, convaincu par tous ces témoignages, rétracta ses erreurs à différentes reprises.

En 1054, au concile de Tours.

En 1059, dans un concile de Rome, où il fit profession de croire « que le pain et le vin offerts à l'autel sont, après la con» sécration, non-seulement un sacrement, mais le vrai corps et » le vrai sang de N. S. Jésus-Christ; que ce corps est touché par » les mains du prêtre, non-seulement en forme de sacrement, » mais réellement et en vérité. »

En 1778, il signa encore sous la foi du serment, « que le pain » posé sur l'autel, devenait, par la consécration, le vrai corps » de Jésus-Christ, et que le vin devenait le vrai sang, qui avait » coulé de son côté. »

En 1079, il protesta encore qu'il croyait « que le pain et le » vin, par les prières et par les paroles de notre Rédempteur, » étaient substantiellement changés dans le vrai et propre corps » et sang de Jésus-Christ. »

La vraie foi de l'Église ne saurait être plus clairement et plus parfaitement exposée. Cependant, nous verrons bientôt les Protestans nier cette croyance.

Bérenger, mourut à Tours, répentant et converti.

Douzième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

165. Gélase II.......	1118—1119	Adrien IV............	1154—1159
Calixte II...........	1119—1124	Alexandre III.........	1159—1181
Honoré II...........	1124—1130	175. Lucius III.......	1181—1185
Innocent II..........	1130—1143	Urbain III.............	1185—1187
Célestin II...........	1143—1144	Grégoire VIII.........	1187—1187
170. Lucius II.......	1144—1145	Clément III..........	1187—1191
Eugène III..........	1145—1153	Célestin III...........	1191—1198
Anastase IV..........	1153—1154	180. Innocent III.....	1198—1216

CONCILES ŒCUMÉNIQUES.

1123. — IXe Concile général, 1er *de Latran*, réuni sous Calixte II ; l'on y comptait plus de 300 évêques et de 600 abbés. Il fut tenu pour rétablir la paix de l'Eglise, troublée depuis plus de quarante-cinq ans, à l'occasion du droit à la collation des bénéfices, que l'empereur prétendait posséder; les évêques s'y occupèrent aussi de rétablir la discipline ecclésiastique, et firent des canons contre la simonie, contre le pillage des biens des Eglises, contre l'ambition des moines qui usurpaient les fonctions ecclésiastiques. On s'y occupa aussi des moyens à prendre pour arracher les lieux saints aux infidèles.

1139. — Xe Concile général, 2e *de Latran*, composé d'environ 1000 évêques, réuni sous Innocent II, pour remédier *au schisme*, formé par Pierre de Lune. On y condamne *les erreurs de Pierre de Bruys* et d'*Arnaud de Bresse*.

1179. — XIe Concile général, 3e *de Latran*, présidé par Alexandre III, et composé de 302 évêques ; on y condamne l'*antipape Calixte*, et les *erreurs des Vaudois et des Catharres* ; et l'on y travaille à la réformation des mœurs.

DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

Vers 1100. Jean *le Milanais*.

Il avait composé, au nom du collége de médecine de Salerne, le *fameux livre en vers léonins*, qui a rendu si populaire le nom de cette école. Il contenait d'abord 1,239 vers, dont 372 seulement nous sont parvenus.

1101. S. Bruno le *Chartreux*,

Fondateur de la Chartreuse de Grenoble et de celle de Squillace en Calabre, où il mourut. La fameuse galerie de Le Sueur a rendu la vie de ce grand homme tout-à-fait populaire. C'est à son institution que le monde savant est redevable, en grande partie, de la conservation des ouvrages des anciens. C'était un devoir capital pour les solitaires qui vivaient sous sa règle, de rechercher, de conserver, et de copier les manuscrits. Voir : *Opera et vita* : *Parisiis*, 1524 : in-fol.

1107. Bennon ou S. Bennon,

Evêque de Meisen et Cardinal. Voir : *De vitâ et gestis Hildebrandi;* sine ullâ notâ, in-fol. — *Vita Gregorii Papæ* VII, à Melchiore Haiminsfeldio Goldasto, *Hanov.* 1611, in-4°.

V. 1108. Adam *de Brême*,

Chanoine de Brême. On a de lui : *Histoire ecclésiastique*, en 4 livres, où il traite de la propagation de la foi dans les pays du nord, depuis Charlemagne jusqu'à l'empereur Henri IV. *Helmstadt*, 1670, in-4°. — On y trouve un petit *Traité de la situation du Danemarck*.

1109. S. Anselme,

De la ville d'Aost, en Piémont ; archevêque de Cantorbéry, célèbre par la sévérité de ses mœurs et l'intrépidité qu'il avait toujours opposée aux abus du pouvoir. Voir: *Opera*, à Gabriele Gerberon, Mon. S. Maur.; *Parisiis*, 1721, avec les œuvres *d'Eadmere*, disciple de S. Anselme, in-fol. — *Opuscula*; *Norimbergæ*, 1491, in-4°. — *Cur Deus homo? Libri duo*, sine ullâ notâ, in-fol. — *Exhortationes Anselmi* : *Lubecæ*, 1496, in-4°. — *Epistola de sanctâ Conceptione B. M. V.*, sine ullâ notâ ; in-4°. — *De planctu Mariæ*, 1480, in-8°. — *De passione Christi Dialogus*, sine notâ ; Edition en caractères gothiques.

1112. Balderic ou *Baudry-le-Rouge*,

Artésien, évêque de Noyon et de Tournay. Voir : *Chronicon Cameracense et Atrebatense, sive historia utriusque Ecclesiæ, adhinc sexcentis annis conscripta à Balderico Noviomensi et Tornacensi episcopo*, etc., per Georgium Colvenerium; *Duaci*, 1615, in-8°. Cette chronique s'étend du règne de Clovis à l'an 1070.

1116. S. Ives,

Appelé encore Yves, Ivon ou Yvon, disciple de Lanfranc, évêque de Chartres. Voir : *Opera* ; *Parisiis*, 1647, 2 vol in-fol.

. . . . Théophilacte,

De Constantinople, archevêque d'Acride, en Bolgarie. Voir : *Opera*, à Joan. Franc. Bern. de Rubeis, et Bonif. Finettio, gr. et lat.; *Venetiis*, 1754 — 1763, 4 in-fol. — *Commentaria in Evangelia*, gr. et lat. *Parisiis*, 1631, in-fol. — *Commentarium in acta Apostolorum*, à Laur. Sifanio, gr. et lat. : *Coloniæ*, 1568, in-fol. — *Commentaria in Epistolas D. Pauli*, ab Augustino Lindsello, gr. et lat. ; *Londini*, 1636, in-fol.

V. 1118. Euthyme Zigabène,

Moine grec, de l'ordre de S. Basile. Voir : *Euthymii Zigabeni seu Zigadeni commentarius in* IV *Evangelia*, gr., cum versione latinâ J. Hentenii. *Lugduni* (*Parisiis*), 1544, in-fol. — *Orthodoxa fidei Panoplia dogmatica adversùs omnes hæreses*, de græc. in lat. vers. à Franc. Zini, canonico Veron. *Lugduni*, 1575.

1123. S. Bruno d'*Ast ou d'Asti*,

Né en Piémont, évêque de Ségni, dans la Campanie. Voir : *Opera*, à Petro Bruno Bruni ; *Romæ* : 1789, 2 vol. in fol. — *Commentarius in quatuor Evangelia, ex cod. MSS. bibliothecæ collegii Romani. Romæ*, 1775, 2 vol. in-8°.

1123. Marbode,

Né en Anjou, évêque de Rennes, puis moine à l'abbaye de S.-Aubin ;

écrivain profondément lettré, et remarquable par la variété de ses connaissances. Voir : *Liber Marbodi Redonis* : 1524, in-4°, contenant des *hymnes* et des *poésies ascétiques*. — *De Gemmarum lapidumque pretiosorum formis, naturis atque viribus opusculum*, *Parisiis* : 1531, in-8°. — Plusieurs *Vies des saints*, insérées dans le *Recueil des Bollandistes*. — Quelques *Traités de rhétorique et de grammaire*. On trouve tous ses ouvrages dans le volume de Hildebert, cité plus bas.

. . . . Honorius,

Prêtre d'Autun. Voir : *De predestinatione et libero arbitrio*, à Georgio Cassandro. *Basileæ* ; 1552, in-8°. — *De imagine mundi*, sine notâ ; in-fol., vers 1472. — *Expositio in Cantica canticorum*; in-4°, vers 1480. — *Sigillum sanctæ Mariæ*. Coloniæ, 1540, in-8°. — *Gemma animæ*. Lipsiæ, 1514, in-4°.

. . . . Donnisson,

Prêtre et biographe distingué. Voir : *Vita comitissæ Mathildis, carmine heroico*, à Sebastiano Tengnagelio. *Ingolstadii*, 1612, in-4°.

1124. Guibert,

De Clermont en Beauvoisis, abbé du monastère de Nogent, remarquable par une saine critique, et par son zèle pour détruire les superstitions qui dans ces tems d'ignorance s'étaient malheureusement glissées dans quelques-unes des pratiques chrétiennes. Il s'éleva contre les fausses reliques, les faux miracles, les saints inconnus, et surtout contre cette scholastique frivole, dit M. Nodier, dont les subtilités commençaient à s'introduire dans l'enseignement des lettres sacrées, et qui devaient leur être si nuisible. Voir : *Opera*, à Lucâ Dacherio : *Parisiis*, 1651, in-fol. — *Sermones super Cantica canticorum*. *Florentiæ*, 1485, in-fol.

1130 ou 1139. Balderic ou *Baudry*,

Français; abbé de Bourgueil en Anjou, puis évêque de Dol; poète et historien. Voir : *Vita B. Roberti de Arbrissello*. *Flexiæ*; 1641, in-8°. — Il avait composé de plus : *Historiæ Hierosolymitanæ libri quatuor*, et *Gesta Pontificum Dolensium*, et plusieurs autres ouvrages restés manuscrits.

. . . . Falcandus,

Normand, trésorier de S. Pierre de Palerme, auteur d'une *Histoire de Sicile, depuis* 1152 *jusqu'en* 1169, écrite avec simplicité et exactitude, in 8° : *Paris*, 1550, par Gervais de Tournai.

. . . . Eustrate,

Grec, archevêque de Nicée. Auteur d'un *Traité* encore manuscrit pour soutenir le sentiment des Grecs sur la procession du S.-Esprit. On n'a imprimé de cet auteur que deux *Commentaires sur Aristote* : *in Analytica*, gr. *Venise* 1534, in-fol. — *In Ethica*, gr., 1536, — et *Latine*; *Paris*, 1543, in-fol.

1134. Hildebert,

Vendomois, évêque de Tours, écrivain *élégant*, sermonaire instructif et solide, théologien méthodique et précis, poète ingénieux, supérieur à tous

les poëtes de son siècle. Voir : *Opera*, ab Ant. Beaugendre, mon. S.-Mauri. *Parisiis*, 1708, in-fol., avec les ouvrages de *Marbode*.

1135. Ruppert,

Né dans le territoire d'Ypres, moine de S.-Benoît, puis abbé de Deutsch. Voir : *Opera, cum variis opusculis*, a P. Canon. *Venetiis*, 1748 — 51, 4 vol. in-fol. — *Victoria Verbi Dei. Augustæ* : 1487, in-fol.

1137. Eadmer, ou *Edmer*,

Anglais, bénédictin de Cluny, historien et biographe estimé. Voir : *Opera*, à J. Seleno. *Londini*, 1623, in-fol. — On les trouve aussi avec les *Œuvres de S.-Anselme*, déjà cité.

. . . . Pierre Diacre,

Bibliothécaire du Mont-Cassin. Voir : *Liber de viris illustribus Cassinensibus*, à Joanne Bap. Mari. *Romæ* : 1655, in 8°.

1137. Guigues, dit *Duchastel*,

D'une famille noble de S.-Romain, diocèse de Valence, mort 5e prieur de la Grande-Chartreuse. C'est lui qui prescrivit comme obligatoires, dans les statuts de son ordre, des travaux purement littéraires, comme l'investigation et la copie des manuscrits anciens. Ainsi on peut le regarder comme l'un des bienfaiteurs de la civilisation, et des restaurateurs des études. Voir : *Statuta ordinis Carthusiensis, à Guigone, Priore Carthusiæ compilata, necnon privilegia ejusdem ordinis*; *Basileæ*, 1510, *in-fol.* — *D. Guigonis, Carthusianorum Prioris, Meditationes.* Elles sont jointes à deux autres pièces qui commencent le volume, sous le titre de : *Guilhelmi abbatis S. Theodorici, ord. Cluniascensis, meditationes devotissimæ; ejusdem libellus meditatorius de amore Dei. Antuerpiæ*, 1589, in 16 — Voir encore une *Vie de S. Hugues de Castronovo* dans les recueils de *Surius* et de *Bollandus*.

. . . . Léon de Marsi,

Italien, moine du mont Cassin, dont il fut l'historien, cardinal-évêque d'Ostie. Voir : *Chronicon Cassinense, à Petro diacono continuatum*, ab Angelo de Nuce, abb. Cassinensi. *Parisiis*, 1668, in-fol..

1140. Hugues de S.-Victor,

Né dans le territoire d'Ypres, mort dans l'abbaye naissante de S.-Victor de Paris. Ecrivain clair, exact, plein de sens et quelquefois d'onction, auquel on ne peut reprocher que les tours difficiles, les mauvais idiotismes, défauts inévitables de son siècle. Voir : *Opera*; *Rothomagi*, 1648, 3 vol. in-fol. — *Opuscula varia*, à Jodoco Chlictoveo. *Parisiis*, 1506, in-4°. — *Didascalon, et alia opuscula*, sine notâ, vers 1470, in-fol.

1142. Pierre Abélard ou *Abailard*,

Né à Palet, près de Nantes, mort prieur de S. Marcel, près de Chalons-sur-Saône. L'un des docteurs les plus érudits et les plus éminens de la littérature intermédiaire, dont il a cependant la plupart des défauts. Grammairien, dia-

lecticien, orateur, poète, musicien, mathématicien, théologien, philosophe, et plus connu encore du vulgaire par ses lettres et ses aventures romanesques. Ses écrits théologiques ont plus d'une fois fourni l'occasion d'une juste censure. Voir : *Opera*, ab Andreâ Quercetano. *Parisiis*. Cette édition contient aussi les écrits d'*Héloïse*. — *Epistolæ Abelardi et Heloisæ*, à Richardo Rawlinson. *Londini*, 1718, in-8°. Voir aussi la même édition, en latin et en français. *Paris*, 1796, 3 vol. in-4°., avec la *Vie d'Abailard*, par Delaulnage.

1150. Robert Pullus ou *Poullain*,

Cardinal anglais. Voir : *Opera*, ab Hugone Mathóut. mon. S. Mauri. *Parisiis*, 1655, in-fol., avec les œuvres de *Pierre de Poitiers*.

. . . . Théophane *Cérameus* ou *Le Potier*,

Grec, archevêque de Tauromine en Sicile. Connu seulement par : *Homiliæ in Evangelia et festa totius anni*, à Francisco Scorso, gr. et lat. *Parisiis*, 1644, in-fol.

1153. S. Bernard,

Né en 1091, dans le villa e de Fontaine en Bourgogne, mort le 20 avril 1153, dans son abbaye de Clairvaux. Fondateur d'un ordre célèbre qui a puissamment influé sur la restauration des lettres; écrivain fécond, judicieux, poli, éloquent, plein de force et d'autorité, regardé comme *le dernier des Pères de l'Eglise*, instigateur d'une des entreprises les plus gigantesques qui aient ébranlé le monde, la guerre des Croisades. L'Eglise le reconnaît pour un grand saint, un grand docteur; et l'histoire pour un grand homme. Voir : *Opera*, à Joanne Mabillonio, mon. S. Mauri : *Parisiis*, 1690, 2 vol. in-fol. — *Sermones : Moguntiæ*, 1475, in-fol., édition plus complète, *sine nota*, in-fol. — *In Cantica canticorum*, sine notâ, du XVe siècle, in-fol. — *Postillæ majores super Cantica canticorum*, *Papiæ*, 1482, in-fol. — *Opuscula*, sine ullâ notâ, in-fol. du XVe siècle. — *Epistolæ et opuscula*, sine ullâ notâ, *éd. de Strasbourg*, 1470, in-fol. — *De honestate vitæ*, absque ullâ notâ, in-4°, *à Mayence*, vers 1470. — *Planctus beatæ Mariæ virginis*; 1486, in-4°, en caractères gothiques, sans nom de lieu ni d'imprimeur. — *De consideratione ad Eugenium papam*, sine notâ, in-fol. — *De modo benè vivendi ad sororem*, sine notâ, in-4°; XVe siècle. — *De circumstantiis adventûs Domini*, *Bruxellis* : 1481, in-4°. — *Contemplationes de interiori homine et meditationes*, sine notâ; in-fol., vers 1475. — *Meditationes*, sine ullâ notâ, in 4°. — *Tractatus metricus de meditatione mortis*, sine ullâ notâ, in-4°, du XVe siècle.

Vers 1155. Gratien,

Moine de S.-Félix de Bologne, véritable créateur de la science du *droit-canon*, admiré des *Encyclopedistes* eux-mêmes, pour la méthode parfaite avec laquelle il arrangea ses matériaux; les critiques les plus sévères ne lui reprochent que quelques défauts de goût, impossibles à éviter dans ce siècle. Voir : *Decretum Gratiani, seu concordantiæ discordantium canonum. Argentinæ*, 1471, in-fol., 1re édition. On en compte dix principales.

1158. S. Amédée,

Né en Dauphiné, mort évêque de Lausanne. Voir : *De Mariâ virgineâ matre*

homiliæ VIII, cum Richardi à sancto Laurentio *de laudibus beatæ Mariæ virginis. Duaci*, 1625, in-4°.

1160. Pierre Lombard,

Surnommé le *Maître des sentences*, né en Lombardie, mort évêque de Paris. On estime que ce docteur a eu près de cinq cents commentateurs, entre autres S. Thomas d'Aquin. Voir : *Opera*; *Norimbergæ*, 1478, 2 vol. in-fol. — *Sententiarum libri* IV, ex editione Joannis Aleaume. *Antuerpiæ*, 1757, in-4°. — *Glossa, seu collectanea in D. Paulum. Parisiis*, 1537, in-8°. — *Glossa in Psalmos*, sine ullâ notâ; in-fol., vers 1475.

1170. S. Thomas Becquet,

Plus connu sous le nom de *S. Thomas de Cantorbéry*, archevêque de cette ville, assassiné le 29 décembre 1170, au pied de l'autel de sa cathédrale, par quatre gentilshommes fanatiques, qui voulaient plaire à leur roi Henri II. Voir : *Epistolæ et alia*; à Christiano Lupo. *Bruxellis* : 1682, 2 vol. in-4°.

1173. Richard de *S.-Victor*,

Né en Ecosse, prieur de St.-Victor à Paris. Voir : *Opera*; *Rothomagi*, 1650, 2 vol. in-fol. — *Desuper divinâ Trinitate opus*, ex recensione Jacobi Fabri. *Parisiis*, 1510, in-4°.

1178. Sainte Hildegarde,

Du diocèse de Mayence, abbesse du mont S.-Rupert, près Binghen sur le Rhin. Ses principaux écrits consistent en visions, qui n'ont pas l'aveu solennel de l'Eglise. Ce livre extraordinaire est d'un style vif, figuré, empreint d'une exaltation mystique. Ste Hildegarde s'occupa encore des maux physiques de ses semblables, et recueillit une foule de recettes pour leur guérison. On peut dire qu'elle n'a pas peu contribué à donner aux communautés de femmes cette impulsion de dévouement et de charité pour les misères de l'humanité, qui leur assure tant de droits à la reconnaissance de tous les siècles. Voir : *Opuscula*, *Epistolæ*, *et Questiones. Coloniæ*, 1566, in-4°.

1178 ou 1185. Pierre *Comestor*, ou *Le Mangeur*,

Ainsi nommé, parce qu'il possédait toute la sainte Ecriture, disent nos auteurs, comme s'il l'*avait dévorée*. Doyen de l'Eglise de Troyes, auteur célèbre de son tems. Voir : *Historiæ sacræ libri* XVI; *Basileæ*, 1486, in-fol. — *Rudimentum novitiorum, seu Chronicon ab orbe condito. Lubecæ*; 1475, in-fol.

. . . Jean d'*Anneville* ou *de Hauteville*, ou *Hanvill*.

Poète, dont le poëme intitulé : *Joannis Architrenii opus*, renferme des détails bien rendus, quelques images vives, et des pensées remarquables; c'est une longue lamentation, en neuf chants, sur les misères de l'homme. Il a voulu enchérir sur les *Threni* de Jérémie; de là, le nom d'*Archi-Trenius*. Voir : *Architrenius*; *Parisiis*, 1517, in-4°.

1180. Jean de Salisburi, *Salisberi* ou *Sarisberi*.

Anglais, mort évêque de Chartres. Les critiques ecclésiastiques le regardent comme un des hommes éminens de ce siècle; consulter la notice de M. de

Pastoret, dans son *Histoire littéraire de la France*. Voir : *Epistolæ* : *Parisiis*, 1611, in-4°. — *Policraticus* ; *Lugduni-Batavorum*, 1639, in-8°.

1180. Adam.

Surnommé le *Prémontré*, parce qu'il était religieux de cet ordre, ou l'*Ecossais*, par rapport à son origine; évêque de Withern. Voir : *Opera* ; *Antuerpiæ* : 1659, in-fol.

1181. Alain *de Lille*,

Né à Lille, évêque d'Auxerre. Voir : *Vita sancti Bernardi*, dans les *Œuvres de S. Bernard*, tom. II, édition de 1690. — *Explanationes in prophetias Merlini angli*, *Francofurti*, 1608, in-8°.

1182. Philippe de *Bonne-Espérance*,

Nommé aussi l'*Aumônier*, à cause des grandes libéralités qu'il répandait sur les pauvres, et de *Harving*, lieu de sa naissance; abbé de Bonne-Espérance, dans le Hainaut. Voir : *Epistolæ* XXI, à Nicolao Chamart, *Duaci* : 1621, in-fol.

. . . . Théorien,

Ecrivain très-peu connu. Voir : *Disputatio cum Armenorum patriarchâ*, à J. Leunclavio, gr. et lat. *Basileæ*, 1578, in-8°, et avec les *Opuscules* de *S.-Jean Damascène* et de *Léonce*.

1198 ou 1203. Pierre *de Blois*,

Né à Blois, archidiacre de Bath; écrivain distingué pour l'époque où il vivait, et doué d'une facilité extraordinaire. Voir : *Opera*, à Petro Gussanville. *Parisiis*, 1667, in-fol.

ÉCRIVAINS DIVERS.

Ben Édris. — Héloïse. — Pierre-le-Vénérable. — Hariri. — Arnaud de Bresce. — Pierre de Valdo. — Robert Wace. — Léonius.

Hérétiques et Schismatiques.

1101. **BOGOMILES**, *Bougomiles* ou *Bogarmiles*. Sectaires Grecs de Constantinople. Leur nom tiré de la langue bulgare ou esclavone, signifie : *Dieu ayez pitié de nous*. C'est sous ce titre imposant qu'ils enseignaient plusieurs erreurs des Manichéens, des Pauliciens et des Massaliens.

Ainsi, ils pensaient que ce n'est pas Dieu, mais un mauvais démon qui a créé le monde; que Jésus-Christ n'a eu qu'un corps fantastique; ils rejetaient une partie de l'Ancien Testament, et plusieurs livres du Nouveau; ils méprisaient les croix

et les images, condamnaient le baptême des catholiques, et le mariage, etc.

Ces hérétiques pénétrèrent en Bulgarie, ce qui les fit appeler *Bulgares*, sur les bords du Danube et de la Mer-Noire, puis en Italie et en Lombardie, où on les appela *patarins*, comme nous l'avons déjà dit; puis en France on les retrouve sous le nom d'*Albigeois*, et en Allemagne, sous celui de *Catharres*. Il va sans dire qu'ils furent loin d'offrir partout le même symbole d'erreurs.

1109. **MÉTAMORPHISTES** ou *Transformateurs*. C'étaient quelques-uns de ces esprits subtils, qui voulant expliquer toutes choses, et ne concevant pas dans quel état se trouvait le corps de Jésus-Christ dans le ciel, imaginèrent de dire qu'il avait été *transformé* en Dieu.

1125. **TANCHELIN**, appelé aussi *Tankelin* ou *Tanquelme*, fut un de ces hommes hardis et de ces intrigans téméraires, qui, dans tous les siècles, et principalement dans les siècles d'ignorance, se font une réputation, et attirent à eux la confiance des ignorans et des faibles.

Il se mit d'abord à enseigner que les sacremens de l'Église catholique étaient des abominations; que les prêtres, les évêques et le pape n'étaient rien de plus, dans l'ordre spirituel, que les laïques; qu'il ne fallait pas payer la dîme, qu'il n'y avait de vrais chrétiens que parmi ses disciples. Le bas peuple et les femmes se rangèrent en grand nombre sous sa bannière. Alors, Tanchelin, fier de ses succès, du nombre et de la docilité de ses disciples, affecta l'extérieur et la magnificence d'un souverain; il eut un palais, s'entoura de gardes, et ne marchait que comme un général d'armée, au milieu de ses soldats. Il prétendait en outre, qu'il avait la plénitude du Saint-Esprit, et qu'on devait lui rendre les mêmes honneurs qu'à Jésus-Christ même.

Pendant quelques tems, il répandit le trouble dans le Brabant et la Flandre. L'archevêque de Cologne le fit arrêter. Mais, échappé de sa prison, il recommença ses prédications et ses émeutes. C'est au milieu d'une de ces émeutes qu'il fut tué cette année 1125.

Sa secte, qui lui avait survécu, fut dissipée par les soins, les instructions et les exemples de saint Norbert et de ses chanoines réguliers.

1126. **PÉTROBRUSIENS.** Pierre de Bruys, né en Dauphiné, fut l'auteur de cette secte, et le chef de ces chrétiens abusés. Les idées que les Manichéens et quelques autres sectaires avaient semées dans les esprits, poussaient çà et là de nouveaux rejetons. La réformation de l'Eglise était le prétexte de tous les hommes remuans, pour propager toutes les innovations qu'ils voulaient introduire dans l'Eglise de Dieu. Or, voici quelles étaient les *réformes* de Pierre de Bruys.

Sous le prétexte que les prières sont aussi bonnes dans une hôtellerie que dans une église, et dans une étable que sur un autel, il soutenait qu'on ne doit point bâtir d'église, et, en conséquence, il faisait détruire par ses disciples celles qu'il rencontrait; il soutenait que les Chrétiens doivent avoir en horreur tous les instrumens de la passion de Jésus-Christ; et en conséquence, il faisait brûler les croix et les tableaux qui les représentaient. Il ajoutait à ces absurdités qui, aujourd'hui, révoltent le simple bon sens, que le baptême n'est pas nécessaire ni même utile aux enfans, parce que c'est notre propre foi, et non la grâce, qui nous sauve dans ce Sacrement; que Jésus-Christ n'est pas réellement présent dans l'Eucharistie, enfin, que les sacrifices, les aumônes et les prières ne servent de rien aux morts.

Plusieurs auteurs ajoutent qu'il professait en outre quelques erreurs des Manichéens, l'admission des deux principes, le refus de recevoir l'Ancien-Testament, etc.

Les Protestans ont hérité de quelques lambeaux de cette secte, aussi, plusieurs de leurs écrivains ont pris la défense de Pierre de Bruys.

Nous donnerons dans un prochain Numéro, *la suite des erreurs du douzième siècle* [1].

A. Bonnetty.

[1] Voir le n° 25, tom. v. p 21.

(*Note de la 2e Édition.*)

Traditions.

TRADITIONS ET MYTHOLOGIE DU NORD.

Traces des faits bibliques conservés dans l'*Edda* et la Religion des Scandinaves.

Un de nos meilleurs recueils périodiques, la *Revue Britannique*, renfermait dernièrement un article sur les traditions scandinaves, que nos lecteurs nous sauront sans doute gré de reproduire dans les *Annales* [1]:

«...... A l'Islande se rapportent toutes les vieilles traditions du Nord; c'est là que se conserve encore dans sa pureté, la source originelle des idiomes germanique, anglo-saxon, anglais, danois, norwégien, hollandais et suédois. Ce sont les Scaldes Islandais qui ont donné la forme poétique à ces vieilles traditions *Odiniques*, où la terreur et la volupté se mêlent avec tant de grandeur. Du douzième au quatorzième siècle, pendant que l'Europe était sourde à la voix des Muses, cette île glacée avait ses bardes inspirés; ils recueillaient avec soin les vestiges à demi-effacés de la foi primitive, à laquelle le Christianisme avait succédé, et, grâce à eux, cet Olympe sanglant et gigantesque s'offre encore à nous dans leurs lugubres *Sagas*.

» Au commencement des tems, le ciel ni la terre n'existaient; il n'y avait au monde qu'un abîme sans fond; il se nommait

[1] En citant cet article, nous devons prévenir qu'il contient plusieurs erreurs relatives aux dogmes de la religion scandinave. On les trouvera détaillées et rectifiées dans les recherches faites par un des rédacteurs des *Annales*, sur l'*Edda*, et insérées dans le n° 56, t. x, p. 117.

(*Note de la 2e édition.*)

Ginnungagap. Avant la terre, furent créés *Nifelheim, la région du froid; Muspelheim, la région du chaud. Surtur*, qui un jour détruira l'univers par l'incendie, régnait au milieu des flammes de *Muspelheim.* Douze torrens de neige et de frimats s'élancèrent de *Niefheim*, et engendrèrent la glace destructive; les glaçons s'accumulèrent; *Ginnungagap* fut en proie au vent de bise, et à la froidure qui fait naître la mort. Alors, pour combattre la glace du Nord, des étincelles et des rayons jaillirent du sein de *Muspelheim*: la chaleur et le froid s'unirent et se combattirent à la fois; de leur fusion et de leur lutte naquit la forme de l'homme : il se nomma *Ymer.*

»*Ymer* n'était pas dieu; c'était un mauvais génie. Ses enfans, les *Rimthursar*, étaient comme lui de mauvais génies. Une génisse, nommée *Audhumbla*, les nourrissait. La glace qui recouvrait les rochers, lui servait de pâture. Trois jours après la naissance d'*Ymer*, un bel enfant naquit mystérieusement; son nom était *Bure*, , père de *Bœurr;* ce dernier épousa une géante, qui lui donna trois fils : *Odin, Vaile* [1] et *Ve;* ils gouvernent le monde.

»Odin est *Alfader*, le père de tout ce qui existe. La terre est sa femme et sa fille. Elle a donné le jour à *Asa-Thor, l'invincible*, et à douze *Asen, enfans célestes*: Asa-Thor extermina le géant Ymer, le mauvais génie, dont le sang, coulant à grands flots, fut cause d'un *déluge universel*, où se noyèrent tous les *Rimthursar*, excepté Bergelmer [2]. Les dieux partagèrent le cadavre d'Ymer pour créer la terre. Son sang devint l'Océan; sa peau forma la Terre. De ses cheveux naquirent les végétaux et les forêts. Ainsi chante la Voluspa [3]. Son crâne forma la voûte du ciel; son cerveau les nuages épais, et ses sourcils, *Midgard*, ou l'habitation des hommes. Les dieux s'assemblèrent en con-

[1] Ou *Vile* ou *Vali.* (*Dict. de la Fable.*)

[2] L'*Edda* dit que Bergelmer se sauva avec tous les siens dans une barque. Voyez l'*Edda* ou *Monument de la Mythologie des peuples du nord*, du savant Mallet de Genève, p. 77 de la 3e édit. (*Note du D.*)

[3] L'*Edda* qui signifie *ayeule*, est un ancien recueil de vieilles poésies celtiques; la *Voluspa* ou *oracles de la prophétesse*. semble être le texte dont l'*Edda* est le commentaire. Voyez Mallet, p. 39. (*Note du D.*)

seil, et donnèrent leur nom à tous les objets de la création nouvelle. Ils assignèrent leur place aux étincelles qui émanaient de Muspelheim, et en firent les étoiles du ciel. *Natt* (*Night*, la Nuit), fille de la race des géans, s'est mariée trois fois, et de son dernier mariage elle a eu *Dag* (*Day*, le Jour), beau jeune homme ressemblant à son père, de la race divine des Asen. Natt et Dag, le jour et la nuit, ont reçu d'Odin-Alfader chacun un charriot avec son attelage, dont ils se servent pour faire le tour de la terre, dans l'espace de vingt-quatre heures. L'écume qui tombe du mors de *Rim-faxe*, courrier de la nuit, produit la rosée. La crinière de *Skin-faxe*, cheval du jour, illumine la terre et les cieux. Deux enfans de *Mundilfœur* sont chargés de diriger dans leur course le soleil et la lune.

» La terre est plate et ronde; au-dessus d'elle le Ciel forme une arche triomphale. Aux quatre points cardinaux sont assis quatre nains préposés par les dieux, et qui commandent aux vents. Au Nord se tient accroupi le géant *Hræswelg*, qui dévore les morts. Il a des ailes d'aigle, et dès qu'il les déploie, les vents s'élèvent. La terre est environnée de toutes parts d'une mer profonde, aux dernières limites de laquelle on voit surgir une muraille qui sert d'enceinte au domaine des géans, et le sépare du domaine des hommes, Midgard. Le domaine des géans se nomme *Œutgard*. C'est de là que sort le dieu du sommeil, maître des hommes pendant la nuit. Il y habite avec les démons. Au-dessous du monde, demeure *Hel* avec les prophétesses-géantes *Gygior* et *Vala;* on peut les en faire sortir par des évocations magiques. Au-dessous du monde, dans le palais de *Gimle*, demeurent les génies légers, les sylphes de l'air. On compte neuf mondes supérieurs, et neuf mondes inférieurs.

» Cependant, l'homme, proprement dit, n'était pas créé; trois d'entre les Asen entreprirent cette tâche. *Ask* et *Embla* (*Adam et Eve*) furent jetés sur la terre par LUI (l'Éternel), sans forme distincte et sans vie. Odin leur communiqua le souffle vital. *Lader* leur donna le sang et la beauté; *Hæner* l'intelligence. De là naquit la race humaine.

» Le fleuve immortel, le *Nornor*, baigne les racines de l'arbre géant, l'arbre *Ygdrasil*, qui couvre de ses rameaux la terre, et

touche le ciel. Sur les branches de l'arbre sacré est perché un aigle, entre les yeux duquel se tient un vautour : ces deux oiseaux font souffrir et dépérir Ygdrasil, dont quatre jeunes faons dévorent les jeunes bourgeons. Au fond de l'abîme est le *Serpent, Midgardsormen*, toujours en guerre avec l'aigle. Un moineau voltige entre les rameaux de l'arbre, et sème la discorde. Une des racines d'Ygdrasil s'étend jusqu'à Nifelheim, où le nain *Nidhœugg* s'occupe à la dévorer. Une autre plonge dans le puits de *Mimer*, puits de la sagesse. Une troisième atteint le pays des Asen, et le monde des humains ; deux cignes y sont nourris. Les eaux du *Nornor*, qui baigne l'arbre éternel et maintient son éternité, sont bonnes et mauvaises ; celles qui arrosent la troisième racine sont bonnes ; ce sont les ondes du présent, du passé et de l'avenir (*Urd*, *Verdande*, *Skulde*), ou de la Sagesse. Ces trois divinités, élevées par les géans et quelquefois hostiles aux dieux, échappent à leur pouvoir, et habitent une vaste salle située au-dessus du puits de la sagesse. Auprès de ce puits se tient le conseil des dieux ; un pont y conduit, c'est l'arc-en-ciel, *Bœfrœult* ; les géans ne peuvent y mettre le pied ; mais un jour, les fils de Muspelheim le détruiront.

» Au commencement des tems, les dieux habitaient parmi les hommes. Ils bâtirent au milieu de la terre, *Asgard*, ville antique, avec son temple, nommé *Gladsheim*, douze siéges et un trône. Alfader nomma des sages qui devaient partager avec eux le gouvernement. Là s'élevait le *Valhalla*, salle étincelante d'or : et, plus tard, le *Vingold*, salle de l'amitié, bâtie par les déesses.

» La vie des dieux, dans Asgard, était paisible et joyeuse. Ils jouaient avec leurs tablettes d'or (*ce métal abondait alors*, dit l'Edda). *Les filles des géans arrivèrent, et les dieux les prirent pour épouses*. Dès-lors, l'harmonie du monde primitif fut troublée ; alors on vit pour la première fois, depuis la mort d'Ymer, couler du sang sur la terre ; les dieux tuèrent *Gullveiga* ou la *peseuse d'or* ; trois fois jetée sur le bûcher, trois fois elle renaquit de sa cendre, et elle vit encore. L'avarice et la soif de l'or troublèrent la paix du siècle de l'innocence primitive [1].

[1] Malte-Brun a donné, dans les *Annales des Voyages*, une analyse de l'Edda : nous y avons pris la fin de ce paragraphe.

» Le pouvoir des géans augmentait. *Loke*, le mauvais génie, eut, de son mariage avec une géante, *Hel*, le serpent *Midgard* et le loup *Fenris*. Odin précipita Hel dans le Nifelheim, Midgard au fond de la mer, où il ronge éternellement sa queue ; le loup Fenris fut attaché par les dieux sur un roc où une chaîne mystérieuse le tient captif. Deux autres loups, nés du même mariage, persécutèrent le soleil et la lune. Une déesse *Ivuna*, en possession des pommes qui donnent aux dieux l'éternelle jeunesse, céda aux séductions des géans et leur livra ce trésor : les dieux veillèrent et supplièrent les géans de leur rendre un bien si précieux. Ils ne le refusèrent pas ; mais ils essayèrent de transporter dans leur propre domaine la céleste salle, le Valhalla. L'air fut rempli par eux de sang et de poison : mais *Thor*, armé du marteau *Mjælner*, les combattit, les mit en déroute, et la lutte fut continuée ensuite victorieusement par les demi-dieux.

» *Balder*, fils d'Odin et de *Frigga*, d'une beauté ravissante, et dont l'éclat répandait ses rayons sur tout ce qui l'environnait, fut nommé gardien du Valhalla. Tout-puissant parmi les Asen, Dieu de bonté et de sagesse, ses arrêts étaient irrévocables. Tant qu'il vécut, la paix du céleste royaume fut assurée. C'est le dieu blanc, le dieu bon : comme son destin fut malheureux, on le nomma aussi le Dieu des larmes. Balder était le lien de toute la compagnie divine, l'objet commun de l'amitié de tous les dieux. Une vaste et paisible clarté qui ceint la voûte du ciel nocturne, marquait l'emplacement de son palais, d'où il ne sortait que pour s'asseoir pacifiquement dans le tribunal des dieux, sans prendre part à leurs guerres, à leurs projets, ni à leurs jouissances bruyantes.

» Ce Dieu de la piété devait être ravi au ciel et à la terre. Odin avait lu ce terrible secret dans la fontaine sacrée des destins. Tous les dieux s'en émurent. Odin évoqua du sein de son habitation souterraine une des prophétesses, qui confirma la réalité de ce fatal arrêt. *Frigga*, de peur de perdre son fils, convoqua tous les êtres animés et inanimés, et leur fit jurer de ne pas le blesser ; un seul végétal, une branche de gui, fut oublié. Les dieux, croyant dès-lors à l'invulnérabilité de leur frère, lancèrent contre lui leurs armes : le méchant Loke plaça

entre les mains de l'aveugle *Hœuder* le gui fatal, et lui donna le perfide conseil de le jeter à Balder, qui tomba mort au milieu des dieux frappés de surprise.

» La mort de Balder fut une calamité pour les dieux : nul d'entre eux cependant n'osa s'armer pour le venger. Sa mère, désolée, demanda le rachat de son âme, devenue la proie de Hel. *Hermed*, le léger, se chargea du message. Les Asen portèrent le corps de Balder vers le rivage : mais quand le vaisseau chargé du cadavre fut sur le point de quitter la rive, le poids en était si considérable, qu'une géante fut obligée de pousser du pied le navire et de le faire voguer ainsi. La terre s'ébranla ; un sillon de flammes marqua la route de la carène : des étincelles jaillirent de ses flancs. Le messager revient alors de l'enfer, et apporte pour réponse que Balder sera rendu aux dieux et à la vie, si tous les êtres pleurent sa mort. On fait faire le tour et la revue générale du monde. Une seule femme, une géante, refuse de donner des larmes au sort du dieu : cette géante, c'est Loke lui-même qui a revêtu cette forme. Les dieux se doutent de la ruse, mais ils ne peuvent convaincre le mauvais génie du crime commis par lui. On finit par placer sur un bûcher magnifique le cadavre de Balder, objet des regrets universels ; on place à côté de lui le corps de sa belle fiancée *Nanna*, son cheval et ses armes ; Thor consacre le bûcher d'un coup de son marteau ; et les flammes le dévorent.

» Peu de tems après, Loke, dans un repas donné par le Dieu de la mer, *Œger*, éclate en invectives contre tous les dieux. Il échappe à leur vengeance, se construit une cabane à quatre portes, se change en saumon et se joue au milieu des torrens et des rivières. Il se laisse enfin saisir dans le ruisseau de *Fonismars*, et, renfermé dans une caverne affreuse, il y subit une peine digne de son crime. Les entrailles de son fils servent de câbles pour l'enchaîner sur le rocher ; au-dessus de sa tête un serpent laisse dégoutter un poison infect : sa femme *Sygin* le recueille dans une coupe ; mais au moment où elle est prête à rejeter la liqueur venimeuse, les dieux la versent sur son mari. D'horribles convulsions le saisissent, et sa fureur aveugle fait frémir la terre jusqu'en ses derniers fondemens. Toutes les fois qu'il s'agite, l'agitation du globe répond à sa torture.

» Ce supplice durera jusqu'à la fin du monde, jusqu'au *Ragnarœuk*, jour de la mort des dieux et des hommes. Trois fois l'hiver succédera à l'hiver, sans intervalles d'été ni de printems. Ce sera le long hiver, le *Fimbalvètre*. Ensuite le massacre, la rapine désoleront la terre. On verra régner tour-à-tour l'âge de la hache, celui de la tempête, celui de l'épée, celui des loups Tous les coqs chanteront; le coq rouge, couleur de feu, avec les géans; le coq jaune comme l'or, avec Odin; le coq couleur de suie avec Hel. Toutes les chaînes se délieront; le loup Fenris sera libre et hurlera de joie. On entendra les moqueries des géans, et les craquemens de la terre à l'agonie, et les rires lugubres des démons, et les pleurs des nains chargés de garder le mauvais génie Loke, qui s'éveillera et deviendra libre. Des profondeurs de l'Océan, le serpent Midgard, saisi d'un délire frénétique, s'élancera et fera bouillonner les ondes, qui déborderont au loin. Alors le gardien du pont de Bœfrœult, Heimdall, fera retentir le cor de *Gjallar*, qui appellera tous les dieux au combat. L'aigle déchirera les cadavres en poussant de longs et terribles cris. En vain Odin cherchera des conseils dans l'eau de la sagesse, dans le puits de Mimer. On verra sur les ondes turbulentes s'avancer le vaisseau *Nagelfar*, guidé par le géant Hrymer. La voûte du ciel se fendra en deux. A la tête des enfans de Muspelheim s'élancera le noir *Surtur*, environné de flammes, armé d'un glaive plus flamboyant que le soleil. Le pont de Bœfrœult, qui unit le ciel et la terre, se rompra par le poids de la foule qu'il ne pourra supporter : les géans délivrés choisiront pour chefs Hrymer et Loke.

» Aussitôt les dieux, renforcés de tous les *Einheriars*, ou *héros du Valhalla*, s'arment pour le combat définitif, dont la plaine de *Vigrid* est le théâtre. Odin-Alfader leur sert de guide; il tombe sous la dent du loup Fenris, qui dévore aussi le soleil et la lune, et qui tombe lui-même sous les coups de l'Ase silencieux Vidur. Surtur égorge Freg. Heimdall et Loke périssent tous deux dans un combat singulier. Le serpent Midgard, tué par Thor, l'étouffe de son poison. Les dieux sont anéantis, et Surtur enveloppe l'univers de ses flammes dévorantes.

» Tel est le chant de la prophétesse *Vala*.

» La sibylle invoque alors un dieu plus grand que tous les dieux alliés d'Odin et de Surtur; cet ÊTRE SUPRÊME, ce *père de l'univers*, paraît pour établir des lois qui dureront éternellement [1]. Un nouveau ciel et une nouvelle terre brillante de jeunesse s'élèvent. Il y a d'autres mondes de béatitude; *Gimle* est le premier de ces Edens; c'est là que le dieu de la paix, Balder, qui est ressuscité, rassemblera tous les hommes vertueux pour y demeurer éternellement avec eux. Quant aux meurtriers, aux séducteurs, aux parjures, ils seront errans sur la plage des cadavres (*Linkstranden*), dans les cavernes des serpens; et des fleuves empoisonnés rouleront sous leurs pas. »

Tel est l'ensemble de la mythologie scandinave; quoique à moitié effacée par le tems, on y reconnaît avec étonnement les mythes de l'Asie antique, déguisés et altérés dans leur passage, une histoire poétique des époques de la nature, et un symbole confus des élémens cosmogoniques.

(*Revue Britannique*, 1831.)

[1] Malte-Brun.

Géologie sacrée.

Découverte du Béhémoth du livre de Job. — Des Sauterelles dont il est parlé dans la Bible.

Deuxième Article.

Nous avons dit dans un de nos derniers numéros [1], que l'on rencontrait fréquemment dans les couches des deux continens des débris, et quelquefois même des squelettes entiers d'animaux gigantesques qui ont vécu autrefois sur la terre, et dont la taille était infiniment supérieure à celle des animaux d'aujourd'hui [2]. Nous avons vu également que des naturalistes de nos jours ont cru reconnaître dans l'une de ces espèces fossiles le Béhémoth de l'Ecriture. Si leurs conjectures sont fondées, ce serait à cet antique animal qu'appartiendraient les ossemens trouvés récemment en Russie, et dont le *Journal asiatique* de novembre dernier fait mention en ces termes :

[1] Voir le N° 17, tom, III, p. 305.

[2] Nous avons cité pour exemple (*Annales*, N° 16, p. 26, à la fin de la *note*), l'animal colossal dont les débris ont été trouvés, il y a quelques années dans la Louisiane, et dont M. Bertrand parle dans ses *Lettres géologiques*. Voici un autre fait de ce genre que rapportent les *Nouvelles Annales des Voyages*, et qui nous avait échappé lors de notre première rédaction.

« La Gazette de Lancaster (Ohio) donne la description d'un animal d'espèce inconnue, dont les ossemens ont été trouvés dans un marécage peu distant de la Nouvelle-Orléans. Le Mammouth, dont on a tant parlé, n'a rien de comparable à cet énorme débris ; la mâchoire supérieure a 20 pieds de longueur sur trois de largeur ; vers son extrémité s'élève une espèce de corne qui a neuf pieds de long sur sept à huit pouces de diamètre, et qui paraît avoir servi de défense à l'animal. Les autres os sont de grandeur tout aussi gigantesque. Cette espèce, sans doute depuis long-tems éteinte, a dû être, dit le journal américain, d'une nature aquatique, ou tout au moins amphibie. »

(*Nouv. Ann. des Voyages* ; tom. VII, 2e série. 1828.)

« Le 11 mai dernier, on a découvert dans le district de Dani-»loff, gouvernement de Yaroslaff, les ossemens du quadrupède »qui paraît avoir appartenu à la plus grande espèce d'éléphans »antédiluviens, ou mammouth. La longueur totale de l'animal, »qui paraît, d'après la nature du terrain, s'être enfoncé dans cet »endroit, a dû être d'environ 15 archines (10 mètres 668). La »dimension de chaque vertèbre était de 1/4 d'archine (17 cent. 78), »sans compter le cartilage. On n'a pas trouvé une seule côte en-»tière ; le crâne et les mâchoires sont également brisés. La corne »ou défense qu'on a trouvée a 3 archines 2 verschoks (2 mètres 22) »de longueur sur 5 verschoks 1/4 (0 mètre 233) de diamètre, et »pèse plus de deux pouds (32 kil. 56). Cette défense est très-»lisse et courbée légèrement en arc de cercle régulier. Les mâ-»choires étant brisées, on n'a pu s'assurer du nombre de dents »qui les garnissaient. Une de celles trouvées a 6 verschoks (0 mè-»tre 266) de long, 2 verschoks (0 mètre 888) d'épaisseur, et »pèse 10 livres 3/4 russes (4 kil. 07). Ces ossemens réunis ont »été envoyés au Musée du corps des cadets des mines à Saint-»Pétersbourg.»

Si une annonce insérée dans plusieurs journaux scientifiques américains du mois d'août 1829 est exacte, ce célèbre animal (le Mammouth) aurait été vu à l'état vivant dans les déserts de l'ouest de l'Amérique septentrionale. Voici comme les *Annales des Voyages* rapportent le fait : « Un Allemand établi à Francis-»ville, sur le Mississipi, écrit dans une lettre datée du mois »d'août 1829, que le mammouth ou mastodonte, existe encore »dans les contrées occidentales de l'Amérique du nord : deux de »ses fils et trois de ses amis en avaient vu plusieurs dans une »excursion qu'ils venaient de faire. Ce colosse du règne animal »est frugivore ; sa nourriture favorite est un certain arbre dont »il mange les feuilles, l'écorce et même le bois. Sa forme n'est »pas belle, car il ressemble plutôt à un sanglier haut de quinze »pieds qu'à un éléphant ; il n'a point de trompe [1].

Ce curieux animal, l'antique *Béhémoth*, qu'on croyait perdu depuis si long-tems, existerait donc encore ! Depuis long-tems, au reste, cette opinion est accréditée parmi les Chinois. Suivant

[1] Voyez le *Voyageur Moderne* ; Paris, 1821, tom. II, p. 336.

plusieurs voyageurs de cette nation, dit M. Cuvier, cet animal gigantesque, appelé dans le pays *Ma-men-tou-wa*, habite des terriers dans la Russie septentrionale. Les Sibériens, qui trouvent ses débris en grand nombre dans leur pays, croient également qu'il vit encore aujourd'hui sous terre. Il n'est pas robuste, disent-ils, et par conséquent, il ne serait ni très-dangereux ni féroce ; ils évaluent son poids à environ dix mille livres; sa chair, selon eux, est une nourriture très-rafraîchissante, et ils la regardent comme un excellent remède contre les fièvres [1].

Les sauterelles de la Bible, — Celles que mangeait S. Jean-Baptiste. — Mange-t-on des sauterelles?

Voltaire, qui ne cherchait qu'à trouver la Bible en défaut, se moque des sauterelles qui ravagèrent l'Egypte à l'instigation de Moïse, et de celles que mangeait S. Jean-Baptiste. Nous allons prouver, par des témoignages irrécusables, celui des voyageurs et des naturalistes, 1° que ces insectes malfaisans dévastent encore presque chaque année plusieurs grandes contrées de l'Asie et de l'Afrique, et 2° que chez quelques nations de l'Orient on mange encore aujourd'hui des sauterelles, et que par conséquent le précurseur du Christ a pu en faire sa nourriture.

« Les pays orientaux, dit M. Latreille, sont exposés plus fréquemment que d'autres aux ravages des sauterelles. Elles arrivent en corps d'armée innombrable, de manière qu'elles cachent la lumière de l'astre du jour, comme le pourrait faire un nuage des plus considérables. Il n'y a pas ici d'exagération ; tous les témoignages sont unanimes à cet égard. Elles dépouillent la campagne de sa verdure, et la rendent presque nue. Les sauterelles quittent de tems en tems la Tartarie, l'Arabie, lieux de leur berceau, se rassemblent par essaims, émigrent, et viennent porter la désolation et la misère jusque dans l'Europe. Un vent d'est favorise ordinairement le vol de ces armées composées d'un nombre incalculable d'individus. Malheur à la contrée où elles se reposent des fatigues de leur voyage, celle qui voit terminer une de leurs journées, qu'on estime être de dix lieues! L'agitation de leurs ailes produit un bruit sourd qui se fait entendre au loin et annonce l'approche de ce fléau; le soleil en est obscurci. A son coucher, ces insectes pleuvent comme une

[1] *Mémorial portatif* de Verdière. Paris, 1830, 3e partie, p. 795.

» averse. Bientôt il ne reste plus sur la terre, et dans un espace » de quelques lieues, une seule feuille, un seul brin d'herbe; » les arbres se brisent sous leur poids. La plus belle campagne » n'est plus qu'un triste désert; la faim et la peste sont à leur » suite. La superstition est venue ajouter ses malheurs aux maux » que ces insectes entraînent à leur suite. Les élytres de ces sau- » terelles ont plusieurs taches noires. Les hommes ignorans ont » cru y lire, chacun en leur langue, des caractères tracés par » un Dieu en colère, et annonçant sa terrible vengeance...[1] »

Le docteur anglais Edouard-Daniel Clarke, qui voyageait en Crimée dans les premières années de ce siècle, confirme ce que d'anciens voyageurs avaient rapporté sur le nombre prodigieux de sauterelles que l'on rencontre dans les steppes de ce pays. « On aurait cru voir, dit-il, des flocons de neige obliquement » transportés par le vent. Ces insectes étendaient quelquefois un » épais nuage sur le soleil..... La nature nous parut comme en- » tièrement cachée sous un voile vivant. »

Les sauterelles dont il est ici question sont de deux sortes : le *gryllus tartaricus*, la sauterelle de Tartarie, et le *gryllus migratorius*, ou sauterelle ordinaire émigrante. La première a deux fois la taille de l'autre ; elle la précède, et porte le nom de *hérault* ou de *messager*. Le major anglais Moor, qui résida long-tems dans l'Inde, raconte de la même manière que les auteurs que nous venons de citer, les effets de la présence des sauterelles dans ce pays. Pendant qu'il était à Poonah, il vit une immense armée de ces insectes qui ravagèrent le pays des Marattes, et qu'on supposait venir d'Arabie. La colonne dont il s'agit embrassait une étendue de cinq milles; elle était si profonde et si impénétrable aux rayons du soleil, que le major Moor ne put apercevoir des tombeaux d'une grande élévation, qui n'étaient éloignés que d'une centaine de pas de sa demeure. Ces sauterelles étaient d'une espèce rouge, circonstance qui augmentait encore l'horreur de cette scène : car, entassées sur les arbres qu'elles avaient dépouillés de leur feuillage, elles offraient partout à l'œil une couleur de sang du plus désagréable aspect.

Certaines parties de l'Amérique sont fréquemment exposées aux ravages des sauterelles, qui ne sont pas entièrement semblables à celles de l'ancien continent; une espèce encore plus dis-

[1] *Nouveau Dict. d'Hist. naturelle*, de Déterville; 2e éd., tom. XXX.

tincte, de six pouces [1] de longueur, qui, au Chili, attaque plus particulièrement les arbres fruitiers, y est nommée le *cheval du diable*.

L'apôtre Saint Jean et le prophète Joël comparent « le bruit » du vol des sauterelles à celui de chariots traînés au combat par » un grand nombre de chevaux. » L'érudit Bochart [2] assure que l'effet de la morsure de ces insectes est semblable à celui du feu, et que le bruit qu'elles font quand elles sont occupées à quelque œuvre de destruction, se rapproche de celui de la flamme chassée par un vent violent; d'autres voyageurs prétendent que ce bruit diffère peu de celui que fait en paissant un immense troupeau de chèvres [3].

[1] Tavernier dit que les sauterelles, le long du golfe Persique, ont six pouces de longueur. Celles qu'on voit en Egypte, dit Scheuchzer, ont le corps vert avec un cercle jaune autour de la tête. Leur longueur est de deux pouces. (Voir la *figure* de cette dernière sauterelle, que nous avons donnée dans le n° 48, t. VIII, p. 462, en rendant compte du *Voyage dans l'Arabie-Petrée* de M. Léon de Laborde. (*Note de la 2e édit.*)

[2] La description que Bochart fait de la sauterelle est fort curieuse. « Elle a, dit-il, la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, le cou du taureau, les cornes du cerf, la poitrine du lion, le ventre du scorpion, les ailes de l'aigle, les cuisses du chameau, les pieds de l'autruche, la queue du serpent. » *Hieroz.* partie 2e, p. 62, liv. IV, ch. 5.

[3] Il ne s'en suit pas, de ce que les sauterelles dévastent presque chaque année plusieurs grandes contrées du globe, que la huitième plaie d'Egypte fût un événement purement naturel. « Il n'y a peut-être pas un seul des miracles de Moïse, dit le savant auteur de l'*Herméneutique sacrée*, qui, considéré isolément, et abstraction faite de ses circonstances, comme la manière dont il fut opéré, et la fin à laquelle il se rapportait, ne puisse, aux yeux de quelqu'un, paraître un effet purement naturel; mais il n'en sera plus de même, si l'on s'attache à ses circonstances. En effet, à qui paraîtra-t-il naturel que tant et de si terribles fléaux, qui n'ont aucun rapport entre eux, fondent à la fois sur un pays, et cela dans l'espace de cinq ou six semaines, et que les seuls Israélites, réunis dans le petit pays de Gessen, en soient exempts? Comment, par des moyens naturels, Moïse aurait-il pu prévoir, prédire, produire tous ces fléaux, en élevant ou en baissant sa baguette; les prolonger à son gré, puis les faire cesser d'un mot? .... Si chaque plaie d'Egypte, prise séparément, aurait pu n'être qu'une calamité purement naturelle, la simultanéité de ces plaies est une preuve invincible qu'elles étaient surnaturelles et envoyées par Dieu même. » Tom. I, p. 301 et 302.

Le onzième chapitre du *Lévitique* permet aux Juifs de manger des sauterelles, et saint Mathieu rapporte que saint Jean-Baptiste en mangeait *par esprit de pénitence.* Or « il est très-vrai qu'en » certaines contrées de la zone torride [1], dit M. Cuvier, les sauterelles sont assez grandes et arrivent quelquefois en troupes assez » nombreuses pour fournir un aliment momentané.... » — « Des » peuples de l'Arabie, dit M. Latreille [2], ceux de quelques autres » contrées de l'Orient, en prennent beaucoup pour les faire sécher, moudre, et en faire une sorte de pain, lorsque les récoltes » leur ont manqué. On les apporte à Bagdad au marché, et par là, » le prix ordinaire des autres viandes y baisse, dit-on, sensiblement. » Les sauterelles, à ce que l'on prétend encore, ont un goût de » pigeon; un seul homme peut en manger deux cents dans un repas. » La manière de les apprêter varie. Les Bédouins de l'Egypte les » font rôtir vivantes sur des charbons, et les mangent ensuite » après leur avoir ôté les ailes et les pattes. On enlève aussi, du » moins dans quelques endroits, les intestins. Des femmes et des » enfans de quelques parties de l'Arabie heureuse les enfilent, et » les vendent ensuite. »

Le voyageur suédois Hasselquits rapporte que les Arabes mangent les sauterelles rôties. Tavernier en a vu de frites au beurre. Les habitans de Maroc les font sécher sur le toit ou terrasse de leurs maisons, et les mangent, soit fumées, soit grillées, soit bouillies. D'autres peuples de la Barbarie les mettent en saumure. Le judicieux observateur Shaw, témoin de leurs ravages dans le royaume de Maroc et d'Alger, a laissé une description très-détaillée de ces insectes, dans laquelle il prétend que les sauterelles salées approchent du goût des écrevisses d'eau douce [3]. Scheuchzer et le savant Ludolf croient que les *selavim* que mangèrent les Israélites dans le désert étaient des sauterelles [4].

H. DE C.

[1] *Histoire naturelle* de Pline. Edit. de Panckoucke, 1829, t. VI, p. 169; aux notes.

[2] *Nouveau dict. d'histoire naturelle.* Art. *Sauterelle.*

[3] En Crimée, les habitans en mangent souvent, et des Français qui ont séjourné dans ce pays assurent que les sauterelles frites sont un mets très-sain, et qui n'a aucun goût désagréable.

[4] Voyez la *Physique sacrée*, tome II, page 11, et le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle* de Déterville, tome XXX.

Politique religieuse.

LA RELIGION CONSIDÉRÉE COMME BASE DE L'ORDRE SOCIAL.

Jamais état n'a été fondé, que la Religion ne lui ait servi de base ; telle est l'expérience de tous les siècles.

On ne connaît pas distinctement l'origine de la plupart des empires ; mais partout où l'histoire nous montre des hommes réunis en corps de nation, nous y voyons un culte public établi, l'autorité des magistrats reposant sur le serment religieux, et les lois placées sous la garantie d'un Être suprême. C'est une pratique universelle, invariable, et qui n'a jamais souffert une seule exception. Parcourez tous les établissemens humains, depuis ces grandes institutions qui sont des époques du monde, jusqu'à la plus petite organisation sociale, nulle part vous ne verrez qu'il ait existé parmi les hommes une société durable qui n'ait reposé sur une base divine ; « *Vous réussirez plutôt*, dit Plutarque, *à bâtir une ville en l'air qu'à établir un gouvernement sans religion* [1].

C'est un autre fait non moins attesté par l'histoire entière, et qui n'est que la conséquence du premier, que l'affaiblissement ou la corruption des principes religieux a dans tous les tems été le signal infaillible de la décadence d'une nation qui, après avoir connu le vrai Dieu, a abandonné son culte et perdu sa foi. Jetez un regard sur ces contrées, jadis si florissantes, où étaient les villes fameuses d'Ephèse, d'Antioche, où régnè-

[1] *Plutarque*, contre Colotes.

rent long-tems, avec le Christianisme, les arts, les sciences, les lettres; où les Basile, les Grégoire faisaient briller tant d'éloquence, tant de génie, tant de vertu. Voyez sur les confins de l'Asie et de l'Europe, cette Constantinople, autrefois si polie, si savante, fondée par le premier empereur chrétien, regardée comme une nouvelle Rome, comme une seconde Athènes; tournez vos regards vers cette Afrique, patrie des Athanase, où florissait l'école d'Alexandrie; vers la ville de Carthage, où les Cyprien, les Augustin et tant d'autres répandirent tant de lumières. Voyez aujourd'hui ces peuples, et comparez leur éclat présent avec ce qu'ils furent alors; voyez-les enveloppés des plus épaisses ténèbres, courbés sous le joug du despotisme, avilis, dégradés par des erreurs grossières, en un mot, tombés dans la barbarie.

Quelle est la cause d'effets aussi généraux et aussi constans? Pourquoi la Religion a-t-elle partout présidé à l'établissement des sociétés humaines? D'où vient la force qu'on lui attribue pour consolider les gouvernemens? D'où vient que dans toute la durée des siècles, que parmi tant de nations différentes et de mœurs opposées, il ne s'est pas rencontré un seul exemple qu'on puisse citer d'un état subsistant par lui-même, et sans le secours des principes religieux?

La sagesse moderne, trop matérielle et trop orgueilleuse pour apercevoir les véritables ressorts du monde moral, n'a vu dans la liaison de la Religion avec l'ordre politique, qu'une invention arbitraire et tyrannique des hommes, c'est-à-dire, un effet sans cause. Elle n'a pas compris que ce qui est arbitraire varie selon les tems, les lieux, les circonstances, les personnes; et qu'il faut en toutes choses remonter à un principe universel, pour rendre raison d'un fait universel. Parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, qui règne dans le monde, au milieu de ce combat perpétuel d'opinions, d'intérêts et de passions contraires, qu'est-ce qui peut réunir l'universalité des hommes sur certains points, si ce n'est un principe commun, inhérent à leur nature, un principe qui soit également aperçu de tous les esprits, et qui fasse sur tous les cœurs la même impression?

L'homme n'est pas comme la matière inerte et passive, qui

sous la main de l'ouvrier, obéit aveuglément à toutes les formes qu'il veut lui donner, c'est un être raisonnable et libre. Comme libre, il n'a point de lois qu'il ne puisse enfreindre, point d'institutions qu'il ne puisse renverser lorsqu'elles contrarient ses passions; cependant, comme raisonnable, il peut, il doit même être soumis à des lois. Mais il est de la nature d'un être raisonnable, de ne respecter que ce qui mérite son respect, et de n'obéir volontairement qu'à un pouvoir éminemment placé au-dessus de lui, à un pouvoir dont les titres et les droits soient incontestables.

Dieu seul est cette puissance unanimement révérée en tous lieux, parce qu'il est l'auteur suprême des hommes; à la voix de Dieu, toute créature humaine doit obéir, parce qu'il est la souveraine raison, la lumière universelle, la règle immuable de toute vérité et de toute justice. La nature crie à tous les hommes qu'ils dépendent de leur auteur, et qu'ils doivent lui obéir sans contradiction. Ce sentiment est tellement naturel à l'homme, que toute infraction à la loi de Dieu porte le trouble et le désordre dans son âme. Les passions obscurcissent quelquefois la lumière, qui nous fait connaître la volonté divine; mais cette volonté toute-puissante et sage étant reconnue, nulle intelligence dans la nature ne peut refuser de s'y soumettre.

Au contraire, dans les volontés humaines, la raison n'aperçoit ni autorité pour commander, ni règle pour fixer ses jugemens. La volonté humaine est par elle-même essentiellement capricieuse, inconstante et faillible. Les lois des hommes qui ne sont point fondées sur les lois divines, ne sont donc pas plus respectables que la source corrompue d'où elles émanent. « Toute la loi, dit Cicéron, qui n'est point faite sur le modèle » de cette loi plus ancienne, qui naît avec nous, et qui est im» primée dans toutes les âmes, ne mérite pas plus le nom de loi, » que ce qui aurait été résolu dans une assemblée de voleurs et » de brigands [1]. »

Tous les hommes sont égaux par leur nature; le plus fort peut bien opprimer le plus faible, mais nul n'a le droit de dire à son semblable : *Je suis ton maître, obéis-moi.* Tout pouvoir hu-

[1] Cicéron. *De legibus*; livre I.

main qui n'a pas son fondement dans l'autorité divine, n'est donc qu'une force passagère, à laquelle on peut céder par nécessité, par prudence, par intérêt, ou même par caprice, mais jamais par devoir de conscience; car il n'appartient de lier les consciences qu'à celui qui les juge.

Mais la Religion, en plaçant Dieu à la tête de la société, y établit aussitôt l'ordre et la subordination; elle donne à l'homme la raison du pouvoir qui le gouverne, et en le soumettant à ce pouvoir, elle concilie l'obligation qu'elle lui impose avec le sentiment qu'il a de sa dignité et de son indépendance originelle.

Dans les principes religieux, l'homme ne dépend toujours que de son auteur, alors même qu'il obéit à des hommes; car ceux-ci n'exercent point sur lui un pouvoir créé par les hommes, mais l'autorité même de Dieu dont ils sont revêtus. Voilà le motif qui rend sa soumission raisonnable et conforme à la dignité de son être. Voilà le principe qui lui fait envisager comme sacré et inviolable, un ordre dans lequel il ne trouverait que violence et servitude, si c'était un ouvrage purement humain.

Ainsi, tandis que la philosophie, qui cherche à rompre tout pacte avec le ciel, ne voit dans les chefs des nations que des égaux qu'on peut faire descendre du trône, de la même manière qu'ils y sont montés, et qui n'ont souvent, pour s'y maintenir, que la possession et la force, la Religion remonte jusqu'au ciel, pour y découvrir l'origine sacrée, l'étendue et les bornes de leur puissance.

C'est Dieu, dit-elle, qui est l'auteur du monde moral comme du monde matériel; c'est lui qui a donné des lois à la nature intelligente, comme à la nature corporelle; qui préside aux destinées des peuples comme au mouvement des astres; il est le seul créateur, le seul législateur de l'univers; c'est de lui qu'émane toute vie, toute intelligence, toute puissance; c'est lui qui communique l'autorité aux pères sur leur famille, aux maîtres sur leurs serviteurs, aux magistrats sur les cités, aux gouvernemens sur les peuples confiés à leurs soins.

Non, la Providence n'a pas abandonné aux recherches, à l'invention des hommes, les nœuds et les premiers liens de la sociabilité; elle les a fait dériver de la nature des choses qu'elle

a établies. L'ordre seul dans lequel elle veut que l'espèce humaine se perpétue, se développe, se perfectionne, s'instruise, a mis les uns dans un état de supériorité, et les autres dans un état de dépendance inévitable. Les rapports des pères et des enfans ne sont point arbitraires; si le père a des devoirs à remplir, il a aussi des droits à exercer. Chez tous les peuples l'autorité paternelle a quelque chose de sacré, et la piété filiale quelque chose d'inviolable. Auteur de la famille, le père a par-là même autorité sur elle; l'enfant doit honorer, non-seulement son père, mais son aïeul et son bisaïeul, et après vingt générations, celui qui en a été la tige, aurait des droits à leur respect et à leur amour, s'il vivait encore; ces paroles sont de M. Frayssinous : « Il est facile de concevoir comment les choses se sont » passées à l'origine du genre humain, et ce qui a préparé les » voies au régime social, s'écriait Mgr. d'Hermopolis, dans une » de ses conférences.

» Ouvrage immédiat de la main toute-puissante de Dieu, les » premiers hommes donnèrent naissance à des premiers enfans; » ceux-ci devinrent pères à leur tour, et c'est ainsi que se forma » une suite de générations sorties les unes des autres; chaque » père de famille avait autorité sur ses propres enfans; mais le » premier père dominait sur tous les autres et sur leurs familles; cette suprématie paternelle était une espèce de royauté. » On peut dire en un sens que celle-ci naquit avec le genre humain, et que le premier père fut le premier roi.

» Mais qu'arriva-t-il dans ces tems primitifs où toutes les traditions, en cela d'accord avec les livres saints, supposent la » longue durée de la vie humaine? A mesure que les familles se » multipliaient, les liens de la subordination à l'égard du premier chef se relâchaient; quoique issues de la même tige, les » branches diverses devenaient plus étrangères les unes aux autres; la première innocence des mœurs s'altéra; l'orgueil, la » cupidité, la jalousie, commencèrent à semer le trouble et la » division; on sentit le besoin d'une autorité commune, mais » plus forte. Alors, sur tous les points de la terre habitée, parmi » les pères de famille, il s'en rencontra qui, par leur âge, leur » expérience, leur force, ce talent de commander que la nature » donne, fixèrent les regards et l'estime de leurs semblables,

» prirent sur eux l'ascendant, et en furent obéis. L'habitude consacra leur pouvoir, et la société civile commença. Les états naissans trouvant leur modèle dans leur famille, furent plutôt des petits royaumes que des républiques, ainsi que l'attestent les plus antiques traditions.

» Nous ne dirons pas néanmoins que la royauté est une institution divine; non, aucune forme de gouvernement n'a été expressément révélée. L'Évangile n'en consacre aucune comme nécessaire; il fait dériver de Dieu la puissance, et non la manière extérieure dont elle s'exerce. Celle-ci a pu varier suivant les besoins, les circonstances, le génie des peuples; présenter des monarchies ou bien des républiques plus ou moins tempérées, placer le pouvoir suprême dans les mains d'un seul ou de plusieurs, d'un roi, d'un sénat, ou des deux réunis ensemble, mais partout la source et la nature du pouvoir ont été les mêmes; et, si l'on peut dire que les formes de l'autorité viennent des hommes, on est forcé de reconnaître que le fond vient de Dieu: doctrine qui ne s'applique pas seulement au pouvoir royal dans les monarchies, mais à tout pouvoir suprême, sous toutes les formes légitimes de gouvernemens [1].

C'est donc Dieu qui sanctionne l'autorité des rois légitimes; c'est lui qui établit les magistrats et les princes ministres et représentans de la Providence; c'est lui qui leur soumet les peuples, c'est lui qui grave en quelque sorte sur leur front l'empreinte de la première majesté, et c'est contre lui-même qu'on s'élève quand on leur résiste. « Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures, écrivait le grand apôtre aux Romains, car il n'y a point de puissance qui ne soit de Dieu, et toutes celles qui sont sur la terre sont de Dieu; celui donc qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu.... Ce n'est pas en vain que le prince est armé du glaive, il est le ministre de Dieu, pour exécuter sa vengeance sur celui qui fait le mal; c'est pourquoi il est nécessaire que vous lui obéissiez, non-seulement par la crainte du châtiment, mais encore par devoir de conscience [2]. » D'où il s'ensuit que si l'autorité vient de Dieu,

[1] *Sur l'union et l'appui de la Relig. et de la société.* — Paris, 1824, in-8°.

[2] Πᾶσα ψυχὴ ἐξουσίαις ὑπερεχούσαις ὑποτασσέσθω. Οὐ γάρ ἐστιν ἐξουσία

dès-lors elle a aux yeux des peuples un caractère auguste qui lui donne plus d'ascendant sur les esprits; elle assure mieux le respect et l'obéissance, et prévient davantage les dissensions et les révoltes, qui trop souvent préparent les voies à la servitude par l'anarchie.

Si l'autorité vient de Dieu, voyez comme l'obéissance s'ennoblit : en s'arrêtant à l'homme, qui peut-être est souvent indigne par lui-même de mes hommages, mon obéissance serait aussi vile que pénible; ce serait celle de l'esclave abruti, qui tremble devant son maître, et voilà pourtant celle de tous ceux qui ne voient dans le pouvoir qu'une chose humaine. La religion porte plus haut mes regards; au-dessus de l'homme elle me montre le Roi des rois, celui qui préside aux destinées des princes comme des peuples; c'est à lui que se rapporte ma soumission; c'est devant sa majesté que je m'abaisse; par là mon obéissance, en même tems qu'elle est plus douce, a quelque chose de plus élevé, elle semble participer à la grandeur de celui que révère ma pensée. Que les politiques modernes ne voient que l'homme dans celui qui commande, que leur autorité vienne de la terre, que dès-lors leur obéissance soit rampante comme leur doctrine, pour l'homme chrétien, sa politique descend du ciel; il cherchera toujours dans Dieu, législateur suprême, la raison première des droits et des devoirs; et c'est alors que, loin de se sentir humilié, l'homme pourra, au contraire, se glorifier de son obéissance.

C'est assez, ce me semble, pour faire comprendre à tout esprit sensé, que bâtir l'édifice social sans Dieu, c'est le bâtir sur le néant, la destruction et la mort, et que la Religion est le vrai, le seul fondement de l'ordre public et de la sûreté des gouvernemens : car tout ce qui n'est appuyé que sur la force, la violence, ou sur l'intérêt individuel, ne dure pas. « Le plus » fort, dit J.-J. Rousseau, n'est jamais assez fort pour être tou-

εἰ μὴ ἀπὸ Θεοῦ· αἱ δὲ οὖσαι ἐξουσίαι, ὑπὸ τοῦ Θεοῦ τεταγμέναι εἰσιν.—Ὥστε ὁ ἀντι τασσόμενος τῇ ἐξουσίᾳ, τῇ τοῦ Θεοῦ διαταγῇ ἀνθέστηκεν..... Οὐ γὰρ εἰκῆ τὴν μάχαιραν φορεῖ· Θεοῦ γὰρ διάκονός ἐστιν, ἔκδικος εἰς ὀργὴν τῷ τὸ κακὸν πράσσοντί. Διὸ ἀνάγκη ὑποτάσσεσθαι, οὐ μόνον διὰ τὴν ὀργὴν, ἀλλὰ καὶ διὰ τὴν συνείδησιν. (*St. Paul aux Romains*, ch. XIII, v. 1 et 4.)

» jours le maître, s'il ne transforme sa force en droit et l'obéis-
» sance en devoir. Quant à l'intérêt, s'il était consulté, combien
» de gens il armerait dans tous les états, pour en changer le gou-
» vernement? L'expérience est là-dessus trop frappante pour
» qu'il soit besoin de le rappeler. ».

Toutes les institutions imaginables qui ont pour but de réunir les hommes et de les lier entr'eux par des devoirs réciproques, doivent reposer sur une idée religieuse, ou elles ne font que passer. Cette maxime est vraie partout, et jusque dans les simples conventions entre particuliers : où seraient leur force et leur garantie, si, antérieurement à la loi humaine, il n'y avait pas une loi divine et naturelle sur laquelle celle-ci est fondée, et qui oblige chacun de remplir sa promesse ?

On ne constitue pas une nation comme on fait un livre; il n'y a que la philosophie moderne qui ait eu la folie d'imaginer qu'avec de la science on pouvait être législateur. Qu'est-ce que la plus belle législation du monde, si elle n'est accompagnée de la force morale, qui plie les volontés comme le vent courbe une moisson? C'est un atôme qui ne possède que les formes extérieures de la vie. L'homme, par ses propres forces, devient tout au plus un *Vaucanson;* pour être *Prométhée*, il faut monter au ciel. Nul ne peut représenter le législateur suprême qu'en se mettant en rapport avec lui. Insensés que nous sommes, est-ce que nous tournons un miroir vers la terre, si nous voulons qu'il réfléchisse l'image du soleil?

Ces réflexions s'adressent à tout le monde, au sceptique comme au croyant; c'est une vérité de fait et d'expérience que nous énonçons, et non pas une vaine théorie. Qu'on rie de ces idées ou qu'on les vénère, n'importe, elles n'en feront pas moins la base unique des institutions durables.

Rousseau, l'homme du monde peut-être qui s'est le plus trompé, a cependant rencontré cette observation, sans avoir voulu en tirer les conséquences, lorsqu'après avoir voulu fonder la société sur un prétendu contrat que personne n'a vu, après avoir fait découler tous les pouvoirs de la volonté populaire, il finit par dire « qu'une multitude aveugle, qui souvent
» ne sait ce qu'elle veut, parce qu'elle sait rarement ce qui
» lui est bon, ne peut exécuter d'elle-même une entreprise

» aussi grande, aussi difficile qu'un système de législation, » et qu'il faut un législateur particulier. Mais, ajoute-t-il, le lé» gislateur ne pouvant employer ni la force, ni le raisonne» nement, c'est une nécessité qu'il recoure à une autorité d'un » autre ordre, qui puisse enchaîner sans violence et entraîner » sans contrainte. Voilà ce qui força les pères des nations de re» courir à l'*invention du ciel*, et d'honorer les dieux de leur pro» pre sagesse, afin que les peuples soumis aux lois de l'état, » comme à celles de la nature, et reconnaissant le même pou» voir dans la formation de l'homme et dans celle de la cité, » obéissent avec liberté, et portent docilement le joug de la féli» cité publique [1]. »

Il ne tenait qu'à Rousseau de conclure que cet ordre étant nécessaire, il est par là même fondé sur la nature de l'homme et sur l'institution divine, au lieu de nous parler d'un grand et puissant génie qui préside aux établissemens durables, comme si cette poésie expliquait quelque chose.

Toutes les fois qu'un homme se met en rapport avec le Créateur, et qu'il forme une institution quelconque au nom de la divinité, quelle que soit d'ailleurs sa faiblesse individuelle, l'obscurité de sa naissance, son dénuement de tous moyens humains, il participe en quelque manière à la toute-puissance de celui dont il est ou dont il s'est fait l'organe, et produit des œuvres dont la force étonne l'imagination. Cette observation est également vraie, soit qu'il ait une mission divine, soit qu'il le persuade faussement aux peuples, car « au nom de Dieu tout » genou fléchit sur la terre comme dans le Ciel [2]. »

Au contraire, la puissance humaine, lorsqu'elle s'est isolée, n'a eu de force que pour détruire. L'oubli seul de Dieu est un anathème irrévocable sur tous les ouvrages qui en sont flétris.

Voyez ce qu'ont produit les plus grands efforts de nos législateurs modernes. Que de constitutions élevées par eux à grands frais, promulguées avec fracas, dans l'appareil le plus terrible de la force et de la puissance! Quelle admiration, quel enthousiasme excitèrent parmi eux les œuvres du génie! que d'éloges

[1] *Contrat social*; liv. II, ch. VI et VII.

[2] St. Paul aux *Philippiens*. ch. II, v. 10.

leur furent prodigués successivement ! Eh bien, les ombres fugitives que les rêves enfantent ne passent pas avec plus de rapidité que ces frêles édifices que nos *prétendus sages* ont jetés çà et là sur les débris des institutions anciennes. Ce que nous disons du passé, un avenir prochain le justifiera encore.

Jusque dans les moindres choses on trouvera la preuve de ces grandes vérités. Il n'est pas nécessaire de remonter à Lycurgue, à Numa, à Moïse, dont les législations furent toutes religieuses; une fête populaire suffit à l'observateur; chaque année, au nom de son patron, le peuple se rassemble autour d'un temple rustique, il arrive animé d'une allégresse innocente; la Religion sanctifie la joie, et la joie embellit la Religion; il oublie ses peines, il pense, en se retirant, au plaisir qu'il aura l'année suivante, au même jour. A côté de ce tableau, placez celui des maîtres de la France, qu'une révolution inouie revêtit de tous les pouvoirs; comme leurs devanciers, loin de constituer une nation sur la souveraineté populaire, ils ne purent pas même établir une simple fête; ils prodiguaient l'or, ils appelaient tous les arts à leur secours, et le citoyen restait chez lui, ou ne se rendait à l'appel que pour rire des ordonnateurs. Combien de lois seulement pour l'observation de leurs fêtes décadaires? Que d'inquisiteurs ils avaient de toutes parts à leurs ordres? Voyez cependant s'ils ont pu réussir une seule fois à rassembler dans leurs temples politiques un peuple respectueux et unanime; tandis que le plus humble ministre du Dieu vivant, en exerçant ses plus nobles fonctions pour le vrai bonheur des peuples, s'en fait obéir plus de mille ans après sa mort. Ecoutez le dépit de l'impuissance! écoutez ces paroles mémorables d'un de ces *représentans* du peuple, parlant au corps législatif, dans une séance du mois de janvier 1796. « Quoi donc, » s'écriait-il, des hommes étrangers à nos mœurs, à nos usages, » seront parvenus à établir des fêtes ridicules, pour des événe» mens inconnus, en l'honneur d'hommes dont l'existence est » un problême! Quoi! des fanatiques auront pu obtenir des » fonds immenses pour répéter chaque jour avec une triste mo» notonie, des cérémonies insignifiantes et souvent absurdes, » et les hommes qui ont renversé la Bastille et le *trône*, les hom-

» mes qui ont vaincu l'Europe, ne réussiront pas à conserver par » des fêtes nationales le souvenir des grands événemens qui ont » immortalisé notre révolution ! »

Sages du siècle, et vous, superbes législateurs, méditez ce grand aveu ; il vous apprend ce que vous êtes et ce que vous pouvez sans religion. Sans elle, l'esprit est sans règle, le cœur sans frein, le vice sans crainte, la vertu sans espérance, le malheur sans consolation, l'autorité sans appui, la fidélité sans garantie. Elle seule peut donner la vie au peuple barbare qui la cherche, et la redonner au peuple civilisé qui l'a perdue, et c'est en particulier des divins enseignemens de la Religion chrétienne que l'on doit dire qu'ils sont *esprit et vie. Verba quæ locutus sum vobis spiritus et vita sunt.*

Philosophie.

EXPOSITION

DU SYSTÈME PHILOSOPHIQUE DES INDOUS.

Premier Article.

Analyse de l'ouvrage de M. Colebrooke : *Essai sur la philosophie des Indous*.—Philosophie *orthodoxe* indienne et philosophie *hétérodoxe*. — Le Mimansa. — Le Védanta.—Les sectes Djainas et Bouddhas.—Le Sank'ia. — Le Nyaya. — Le Vaiseshika. — Kapila. — Pantadjali.—Moyen de parvenir à la vraie science.

Les découvertes récentes des savans Anglais dans la littérature indienne, nous ont appris que les Indous n'avaient rien à envier aux peuples modernes de l'Europe. Sous le rapport de la Religion, nous avons montré, dans ce journal [1], la conformité des croyances et des traditions consignées dans les Védas, avec les livres de Moïse; nous aurions pu nous étendre beaucoup plus que nous n'avons fait sur ce sujet, et écartant les allégories, les mythes, les monstruosités même que nous trouvons si souvent dans les ouvrages sacrés des Indiens, montrer que plusieurs vérités premières révélées à nos premiers pères et écrites dans nos livres saints, se trouvaient cachées et comme perdues au milieu de ces fables grossières des Védas; c'est ainsi que nous y trouvons la création du monde, le déluge, l'état d'innocence de nos premiers pères, la chute de l'homme, la longue vie des patriarches, la Trinité et même la promesse d'un Rédempteur.

[1] Voir, dans le n° 7, t. II, p. 50, l'art. intitulé : *Travaux de la Société Asiatique de Calcutta.*

Nous tâcherons de revenir sur ces importans sujets. Aujourd'hui nous nous proposons d'exposer les divers systèmes philosophiques de l'Inde, et de montrer que l'esprit humain abandonné à lui-même tourne toujours dans le même cercle, puisque les philosophes indiens, Kapila, Djaïmini. Kanadi et Gotama, sans avoir jamais eu aucun rapport, du moins apparent [1], avec la Grèce, sont arrivés à peu près aux mêmes résultats que les Grecs, et peuvent être placés à côté de Zénon, de Platon, d'Epicure et d'Aristote. Déjà deux articles ont été consacrés à ce sujet dans les *Annales* [2], et nous n'y serions pas revenus, sans l'importance de la matière, et la manière différente dont le sujet, le même quant au fond, est traité dans l'article que nous lui consacrons. Cet article est le résumé des travaux d'un des savans qui ont étudié, avec le plus de zèle et de succès, cette partie de la vaste littérature des Indous, de M. Colebrooke, président de la Société royale Asiatique de Londres. Les renseignemens précieux que nous lui devons sont insérés dans le tome II des *Transactions* de cette compagnie savante (Londres 1829), sous le titre d'*Essai sur la philosophie des Indous.* M. Abel Remusat a présenté dans le journal des Savans une analyse détaillée des quatre premières parties. Cet article est fait d'après cette analyse, et d'après un travail inséré dans la *Bibliothèque britannique.*

Les divers ordres de philosophie chez les Indous se divisent en deux classes bien distinctes, la philosophie *orthodoxe,* et la philosophie *hétérodoxe.* Le caractère de la première est de demeurer scrupuleusement conforme à la théologie et à la métaphysique des Védas; celui de la seconde, de se dégager de l'influence religieuse, et de proposer des systèmes incompatibles avec la doctrine des livres sacrés. Cependant cette distinction est bien loin d'embrasser tous les systèmes philosophiques de l'Inde. Entre ces deux classes bien tranchées vient s'en placer une troisième, peut-être la plus nombreuse et la plus variée dans les

[1] C'est un fait à peu près reconnu aujourd'hui, que les Grecs ont puisé presque toutes leurs connaissances chez les peuples orientaux, et en particulier les Indiens. Voir sur ce sujet, dans le n° 40, t. VII, p. 298, l'article ayant pour titre : *Origine indienne de la Mythologie grecque.*

[2] N° 12, t. II, p. 408; et n° 14, t. III, p. 81.

systèmes qu'elle renferme, dont le caractère indéterminé tantôt annonce un respect pour les Védas, qui semblerait devoir éloigner tout soupçon d'hérésie, tantôt trahit des signes d'indépendance et un esprit d'opposition aux doctrines sacrées, inconciliable avec l'orthodoxie.

Dans la première catégorie se présentent les deux écoles de métaphysique, appelées du nom commun de *Mimansa*. Il y a deux *Mimansa*, le *Pourva Mimansa* ou premier Mimansa, fondé par Djaïmini, et l'*Outtara Mimansa*, ou le second Mimansa, communément appelé *Védanta*, système essentiellement théologique, et désigné encore, par ce motif, *Brahma Mimansa*, dont l'auteur présumé est Vyasa.

L'école réputée hérétique présente un nombre très-considérable de traités de philosophie, et se partage en plusieurs sectes. Cette école est peu connue jusqu'ici. Les seules sectes sur lesquelles on possède quelques documens, sont les sectes des *Djainas* et des *Bouddhas*, auxquelles on joint encore quelques sectes plus particulières qui peuvent être considérées comme des branches dérivées de la secte des Bouddhas. On ne les connait jusqu'à présent que par les réfutations de leurs adversaires, source de renseignemens qui doit être considérée comme suspecte.

La troisième classe renferme : 1° la philosophie *Sank'ia*, qui se divise en deux écoles, dont l'une reconnaît pour chef Kâpila, l'autre Pantadjali; 2° la philosophie *Nyaya*, système consistant dans un arrangement philosophique des règles du raisonnement, et dont l'auteur reconnu est Gotama; 3° la philosophie *Vaisesshika*, qui s'occupe essentiellement de recherches physiques, et repose sur la doctrine des atômes. Kânadi passe pour en être le fondateur.

Pour nous conformer au Mémoire de M. Colebrooke, nous intervertirons l'ordre de cette classification, et nous commencerons par la philosophie mixte.

La philosophie *Sank'ia* s'offre la première dans cette classe de systèmes hétérodoxes, qui prétendent toutefois aux honneurs de l'orthodoxie. Quoique ce soit réellement une philosophie, et que son nom même, qui signifie *nombre* et *raisonnement*, serve encore à la caractériser sous ce rapport, on la trouve toujours profondément empreinte de la mythologie de l'Inde, dont elle est sor-

tie. Même dans les parties où elle semble le plus s'en éloigner, elle en garde encore la trace, ce qui ne contribue pas peu à jeter de la confusion et de l'obscurité dans ses doctrines.

Les documens historiques donnent peu de lumière sur Kâpila, fondateur de cette philosophie. Son origine se perd dans les tems mythologiques. Les docteurs indiens en font un fils de Brâhma, ou une incarnation de Vishnou. Les doctrines de ce philosophe sont renfermées dans une collection d'aphorismes anciens, qui porte son nom. Cependant la diversité de vues chez les partisans de *Sank'ia* a donné naissance à trois écoles, entre lesquelles, d'après la variété ou l'opposition des tendances qui les caractérisent, on aurait de la peine à supposer une communauté quelconque d'opinion et de doctrine. De ces trois écoles, une seule a conservé le nom du chef; c'est l'école *Kâpila*, dont la doctrine aboutit à l'athéisme. Ses sectateurs n'admettent pas le Créateur ni la Providence qui régit l'Univers. Ils se contentent d'admettre des êtres supérieurs à l'homme, mais comme lui sujets au changement et à la transmigration.

La seconde de ces écoles, celle de *Pantadjali*, reconnaît un Dieu-suprême. Le théisme en est la principale doctrine. La troisième école, qui sur plusieurs points participe des deux autres, considère la nature comme une illusion ; elle va se perdre dans l'idéalisme. On voit d'un coup d'œil que la doctrine Sank'ia renferme dans son sein plusieurs grandes philosophies, et l'on n'a pas de peine à y reconnaître les conséquences des divers systèmes qui partagent encore les métaphysiciens de nos jours.

Cependant un objet commun réunit les écoles diverses de la philosophie Sank'ia. Cet objet, c'est d'enseigner les moyens d'obtenir la béatitude, soit après la mort, soit dès cette vie. « La » vraie science, dit Kâpila, peut seule délivrer entièrement et » définitivement du mal. Les moyens temporaires qui servent à » exciter le plaisir ou à adoucir les maux de l'esprit et du corps » sont insuffisans pour ce but; les ressources spirituelles de la re- » ligion pratique sont imparfaites, puisque le sacrifice, la plus » efficace de toutes les observances, n'est pas innocent et pur, car » il est accompagné du meurtre des animaux; les récompenses » célestes des actions pieuses sont transitoires. » Il faut une con-

naissance parfaite de la vérité, exempte à perpétuité de trois espèces de maux, le mal intérieur, temporel, comme la maladie; le mal mental, comme la cupidité, la colère et les autres passions; le mal extérieur, occasioné par un être de ce monde, par une cause fortuite, ou par l'action d'un être supérieur.

Comment parvenir à la *connaissance* qui délivre de tous ces maux? Par trois moyens, la *perception*, l'*induction et* l'*affirmation*, auxquels se joint l'*intuition;* mais cette dernière est seulement le partage des êtres d'un ordre supérieur. Toutes les autres sources de connaissances se rapportent aux trois premières, par lesquelles on arrive à la démonstration, et on atteint la certitude.

On distingue trois genres d'induction : celle de la cause à l'effet, comme lorsqu'on conclut de la vue d'un nuage épais qu'il va se résoudre en pluie : celle de l'effet à la cause, comme lorsqu'on déduit l'existence du feu dans un endroit élevé où l'on aperçoit de la fumée; enfin celle qui s'applique à tout autre rapport que celui des causes et des effets, comme quand on conclut de l'observation des différens aspects du disque de la lune, que cet astre se meut, etc.

Relativement à l'affirmation, on remarque qu'elle doit s'entendre des Védas, ou de la tradition sacrée, dont les paroles font autorité dans tout ce qu'ils révèlent, et qui renferment les souvenirs des hommes privilégiés qui se sont rappelés les circonstances de leur vie précédente; ainsi dans un dialogue des Védas, le sage Djaïghsavia assure qu'il a vu dix renouvellemens de l'univers. La conservation de ce moyen d'arriver à la connaissance dans la logique Sank'ia, a probablement contribué plus que toute autre chose à sauver cette philosophie de l'accusation d'hétérodoxie.

L'emploi de ces trois moyens conduit, par un exercice régulier du raisonnement, à découvrir les principes dans lesquels, selon le système Sank'ia, consiste la connaissance de la vérité. Ces principes sont au nombre de vingt-cinq. Les premiers sont la nature, l'intelligence, la conscience ou le sentiment du moi. Le dernier est l'âme, laquelle n'est ni produite, ni productive, mais multiple, individuelle, sensitive, éternelle, inaltérable, immatérielle. Les théistes écartent la notion de l'individualité de

l'âme, et la remplacent par la notion qu'ils attachent au mot *Iswara*, le Maître du monde.

Ce peu de mots suffit pour une philosophie qui devient de plus en plus obscure à mesure qu'elle se développe. Ajoutons seulement que s'attachant à déterminer les états divers de l'âme pour arriver à la béatitude, désignée aussi sous le nom de délivrance, elle traite la question de l'union de l'âme avec le corps, des obstacles que les diverses sources d'erreurs opposent à son affranchissement, de la puissance des actes vertueux et du développement moral pour modifier ou dissoudre les élémens qui l'asservissent.

Cette philosophie, suivant qu'elle a adopté l'une ou l'autre des trois tendances qui la caractérisent, va aboutir, comme au terme où se consomme définitivement l'œuvre de la délivrance, à la contemplation solitaire, à un état de dévotion mystique ou à une sorte de *nihilisme*, dans lequel la nature disparaît et où l'âme demeure seule, désormais immuable, jouissant d'elle-même, sans univers et sans Dieu. Telle est l'idée qu'on peut se former de la philosophie Sank'ia, d'après les documens publiés jusqu'ici.

Après l'école Sank'ia vient l'école *Nyaya*, dans la classe mixte de la philosophie des Indous. Son chef est Gotama. Cette philosophie est une dialectique, comme l'indique le mot *nyaya*, qui signifie *raisonnement*. Elle se renferme principalement dans les procédés de la logique, caractère qui la distingue essentiellement de la doctrine Sank'ia, qui est toute métaphysique.

S'appuyant dès son principe sur un passage des Védas, elle en prend ainsi un caractère d'orthodoxie. Le texte de Gotama, collection de *soûtras* ou d'aphorismes, divisés en cinq livres, est fondé sur une citation des livres sacrés, qui contient, selon les philosophes de cette école, les conditions de l'instruction et de l'étude, savoir : l'*énonciation* d'un objet sous le terme par lequel la révélation le désigne; la *définition* qui en montre une propriété particulière ou le caractère essentiel; l'*investigation* par laquelle on examine si la définition est convenable ou suffisante. Conformément à cet ordre, les philosophes placent en premier lieu les termes de la science; ils les définissent et procèdent ensuite à la recherche de ce que chacun des objets désignés a de particulier.

Le but de la philosophie *nyaya* est d'établir les termes fondamentaux ; ces termes, qui expriment les points de vue les plus généraux sous lesquels l'esprit peut considérer les choses et auxquels tous les autres termes peuvent être ramenés ; ces termes, qui dans la philosophie grecque comme dans la philosophie moderne, sont désignés sous le nom de *catégories*, se réduisent essentiellement à sept : la substance, la qualité, le commun (le genre), le propre (l'espèce), la relation et la négation ou privation. Gotama y ajoute encore la discussion, ou ce qui y a rapport, en tant qu'elle contribue à la connaissance ou à l'acquisition de la vérité.

Des termes généraux établis et déterminés comme renfermant toute connaissance, ou tout objet de *preuve*, il faut passer à l'étude de la preuve elle-même, cause efficiente de la connaissance. La philosophie Nyaya en compte quatre espèces. Celle qui a lieu par la perception, par l'induction, par l'analogie, et par l'affirmation. Cette dernière comprend la tradition et la révélation.

Une chose très-remarquable ici, c'est que nous trouvons dans l'analyse des termes de l'induction, telle que la donne la philosophie Nyaya, l'argument régulier ou le syllogisme complet. Selon les logiciens de l'Inde, il se compose de cinq membres : la *proposition*, la *raison*, l'*exemple*, l'*application*, la *conclusion*. En voici un exemple : 1° Cette montagne est brûlante ; 2° car elle fume ; 3° ce qui fume est brûlant, témoin le foyer de la cuisine ; 4° il en est de même de la montagne qui fume ; 5° donc elle est brûlante. Les partisans du *Mimansa* réduisent l'argument à trois membres, qui sont ou les trois premiers ou les trois derniers. La proposition jointe à l'exemple est la majeure, l'application est la mineure, et la conséquence termine. Sous cette forme, nous retrouvons le syllogisme d'Aristote.

Quant à l'application des moyens de la dialectique, aux objets de la connaissance, Gotama commence par l'âme, qu'il place en première ligne. L'âme est le siége de la connaissance et du sentiment ; elle est distincte du corps et des sens, différente pour chaque individu, et pourtant infinie, éternelle, et caractérisée par des attributs qui n'appartiennent point aux autres substances, et qui, par conséquent, établissent l'existence spé-

ciale de l'être qui les éprouve. Il y a un grand nombre d'âmes, parmi lesquelles on distingue l'âme suprême, siége de la connaissance éternelle. Après l'âme vient le corps, siége de l'effort ou de l'action intentionnelle, des organes de la sensation, de la peine et du plaisir; il est composé de parties terrestres, et participant aux qualités de la terre, comme cela est expressément affirmé dans plus d'un endroit des Védas. Les organes des sensations sont les instrumens de connaissance associés au corps, et eux-mêmes imperceptibles pour les sens.

La philosophie Nyaya est éminemment spiritualiste, quoiqu'elle étende ses recherches sur la partie matérielle de l'âme immatérielle; la substance intelligente, voilà l'objet de connaissance dont elle s'occupe essentiellement. Elle s'applique à l'analyse de la faculté de connaître, de comprendre, de se souvenir, du principe d'activité qui rend l'homme capable de vertu ou de vice, qu'excite le désir, la passion, l'aversion, la crainte. Elle cherche à pénétrer dans les questions relatives à la condition de l'âme immortelle. Elle reproduit les hypothèses des états de transmigration, de rétribution, de peine, de délivrance ou d'affranchissement de tout mal. Elle enseigne le moyen de ce dernier état que nous avons vu être la béatitude parfaite.

« L'âme obtient la délivrance en s'instruisant de la vérité, au » moyen de la science sainte, en se garantissant des passions par » la connaissance du mal inhérent à leurs objets; en méditant » sur elle-même, et en faisant ainsi ressortir sa propre essence, » malgré les obstacles qu'elle rencontre. Alors, sans encourir de » nouveaux mérites ou démérites par des actions dont le désir est » mobile, reconnaissant et appréciant le fardeau de ceux qui lui » sont survenus, et s'en soulageant par une dévote contemplation, » et par la souffrance des peines qu'elle a encourues; l'âme même, » avant l'instant où son action cesse par sa séparation d'avec le » corps, n'a plus aucune relation avec les différentes sortes de » maux; c'est là ce qu'on appelle délivrance ou béatitude [1]. »

Nous arrivons maintenant à la philosophie *Vaiseshika*, mot qui signifie *distinction*. Ce système, dont l'auteur est Kânadi, embrasse la physique ou la distinction des objets sensibles, l'étude de leurs qualités distinctives.

[1] Voir Mém. de M. Abel-Remusat, dans le *Journal des Savans*.

Cette philosophie s'appuie, ainsi que la philosophie Nyaya, sur l'autorité des Védas. Elle adopte le même point de départ, reconnaît les mêmes catégories, admet les mêmes règles de logique, les mêmes conditions et les mêmes caractères de la preuve. Jusqu'ici les deux écoles se distinguent à peine l'une de l'autre; et en exposant cette première partie de la doctrine de Kânadi, nous ne pourrions que répéter ce que nous avons dit plus haut. Mais autant ces deux philosophies paraissent se confondre à leur origine, autant elles se séparent dès qu'elles se développent et descendent dans les applications de leurs principes communs. Nous avons vu que, dès que la philosophie *Nyaya* s'attache à la recherche des objets essentiels de la connaissance, elle s'arrête d'abord à l'homme dont elle étudie plus particulièrement la partie spirituelle ou l'âme. Elle va découvrir au-dessous de toutes les catégories ce qui peut concerner l'intelligence dont l'étude l'intéresse essentiellement. La philosophie de Kânadi choisit comme objet principal de la connaissance, le domaine des recherches que la philosophie de Gotama semble avoir dédaignées. Sans négliger entièrement ce qui concerne l'intelligence humaine, elle s'attache surtout à l'étude des objets de nos sensations. Les phénomènes du monde extérieur sont la matière presque exclusive de ses investigations. Elle les range sous les diverses catégories de substance, de qualité, d'action, de commun, de différence et d'agrégation, qu'elle reconnaît comme objet de preuve, et compose la *connaissance* de ce qu'une analyse sévère déduit sous ces différens modes des produits de la sensation.

Cette philosophie a une tendance aussi prononcée vers le sensualisme, que la doctrine Nyaya vers le spiritualisme. La substance matérielle se réduit, selon Kânadi, en agrégats dont l'atôme simple est le principe élémentaire. Les atômes simples sont indécomposables et éternels. L'univers visible n'est qu'une collection d'agrégations de ces atômes combinés à l'infini sous une variété innombrable de formes. Ici nous retrouvons la théorie d'Epicure. On comprend aisément qu'une doctrine philosophique qui prend d'une manière si tranchée un caractère matérialiste, ne doit pas demeurer long-tems en harmonie avec les traditions religieuses. Aussi, malgré sa prétention à

s'appuyer en principe sur l'autorité des Védas, et quoiqu'elle n'ait point été repoussée dans l'ordre des doctrines hérétiques, la philosophie *Vaiseshika* est envisagée par l'orthodoxie indienne avec un œil de défiance. Les disciples de Kânadi sont suspects, bien qu'ils aient échappé jusqu'à ce jour à la persécution.

La seconde espèce de philosophie se déclare hautement *Hétérodoxe*. Elle professe une indépendance complète des Védas. Ses sectateurs sont en horreur aux sectes orthodoxes, et ont été plus d'une fois les victimes des fureurs des Brâhmes. Parmi ses nombreuses écoles, on n'en connaît positivement que deux, encore est-ce seulement sur les rapports de ses adversaires. Ce sont celles des *Djaïnas* et des *Bauddhas*.

Ces deux écoles rejetant l'autorité des Védas, sont combattues par d'autres écoles, qui, pour suivre les mêmes méthodes que les premières, se fondent uniquement sur des raisonnemens indépendans de toute autorité. Trois sections du Mimansa théologique sont consacrées à la réfutation des opinions des *Djaïnas* et des *Bauddhas*. Plusieurs passages du *Mimansa* pratique se rapportent à la même controverse, aussi-bien qu'un chapitre entier du *Sank'ia* de Kâpila. Ce sont là les principales sources auxquelles on est forcé de recourir pour se faire quelque idée de leurs systèmes. Des matériaux aussi suspects et nécessairement incomplets, ne peuvent fournir que des notions fort imparfaites sur ces doctrines chargées de tant de défaveur. Aussi nous bornerons-nous à un aperçu rapide sur ces deux sectes.

Les *Djaïnas* assignent pour cause à l'univers les atômes. Ils les supposent homogènes et propres à former des agrégats qui se modifient de différentes manières. Ils divisent les êtres en animés, et inanimés. Les êtres animés, l'âme intelligente et sensible, sont éternels, mais pourvus de corps et capables de jouissances. Les êtres inanimés sont le reste des substances insensibles, objets de la jouissance. L'âme est de trois espèces, *parfaite*, dans les saints élevés à la condition des dieux (elle peut l'avoir toujours été ou l'être devenue par de profondes méditations); *délivrée*, par l'accomplissement exact des préceptes de la secte; *liée*, ou retenue dans l'état qui précède la délivrance par des actes ou des œuvres.

Les êtres inanimés sont les quatre élémens, la terre, l'eau,

le feu et l'air ; tout ce qui est fixe comme les montagnes, tout ce qui est mobile comme les rivières. Cette classe s'appelle aussi matière.

A ces catégories s'en ajoutent d'autres qui comprennent ce qui doit être effectué, savoir l'assujétissement ou la délivrance et les moyens par lesquels on effectue l'un et l'autre. Vient ensuite une distinction entre les actes purs et impurs qui facilitent ou arrêtent l'affranchissement de l'âme, état auquel l'homme doit tendre par de continuels efforts.

Un point auquel les *Djaïnas* paraissent attacher une importance particulière, c'est celui de l'influence que les pensées d'un mourant exercent sur sa destinée future. Ils lient cette idée à la doctrine de la transmigration ou métempsycose. Ces sectaires se distinguent par des pratiques de mortification sévères et bizarres.

La seconde école hérétique comprend les *Bauddhas*, qu'on nomme aussi *Sougatas*, du nom de Sougata, un de leurs chefs. Ici l'autorité des Indous attachés au culte de Brâhma s'affaiblit encore, car les Bauddhas sont bien plus éloignés que les Djaïnas de la croyance des Védas. Les documens les plus sûrs et les plus authentiques se trouvent dans les traductions de leurs *Soutras* ou livres sacrés cités en langue sanscrite dans les commentaires du *Védanta*.

Les Bouddhistes se divisent en quatre sectes ; les uns, suivant une interprétation tout-à-fait littérale des Soutras, affirment que tout est *vide*. Cette opinion mal comprise les a exposés au reproche de folie. Dans la pensée des philosophes Bouddhistes, cette doctrine paraît se rapprocher d'un idéalisme transcendental. D'autres exceptent la sensation interne ou l'intelligence ; tout le reste est une illusion ; la conscience ou le sens intime existe de toute éternité. Il y en a qui admettent l'existence actuelle des objets extérieurs, aussi-bien que les sensations intérieures, considérant les premiers comme perçus par les sens, les secondes comme déduites par le raisonnement. Il en est enfin qui pensent que la perception des objets extérieurs a lieu immédiatement ou par l'intermédiaire d'images semblables. Ces derniers soutiennent que les objets sont connus par induction, mais non perçus actuellement ; et en cela, ils

forment une nouvelle secte qui a été quelquefois désignée par un nom particulier. Il n'est pas difficile de découvrir dans cette vue sommaire des divers systèmes de l'école Bouddhiste des rapports frappans avec les théories les plus célèbres qui se partagent en Europe la philosophie moderne.

Les sectes Djaïnas et Bauddhas ont de commun avec la plupart de celles qui sont d'origine indienne, qu'elles proposent à l'homme, comme le plus digne objet auquel il doive aspirer, un bonheur final et sans retour. Elles s'accordent à désigner cet état par les mots *Moukti* ou *Mosksha* qu'elles interprètent dans des sens analogues, comme émancipation, délivrance du mal, affranchissement des liens du monde, dispense de transmigration, immortalité, excellence, perfection, isolement, départ. Mais l'interprétation la plus usitée de cette expression, chez les Djaïnas et les Bauddhas, est *Nirvana*, c'est-à-dire, calme profond, apathie complète, ou plutôt, selon l'étymologie du mot, *extinction des pensées*. Dans cette acception, ce terme désigne un bonheur constant et sans mélange, une extase, un état auquel on arrive par diverses gradations, le plaisir, la joie, les délices. Cette apathie diffère à peine d'un sommeil éternel.

Dans un second article [1], nous donnerons l'extrait du Mémoire de Colebrooke, sur les écoles de philosophie orthodoxe.

OZANAM.

[1] Voir le 2e article ci-après, n° 22, p. 289.

Education cléricale.

AU DIRECTEUR DES *ANNALES*.

Monsieur,

Si, en réclamant contre ce qu'il y avait d'exagéré dans la lettre de M. Foisset, j'ai contribué à le faire rentrer dans une carrière qu'il voulait quitter, beaucoup de personnes m'en sauront gré, et moi-même j'en serai satisfait; car je rends hommage à ses talens, et je crois à ses bonnes intentions. Personne ne désire plus que moi qu'on cherche à améliorer les études cléricales, en les proportionnant aux besoins présens, et rien ne me paraît plus propre à y contribuer qu'une discussion calme, franche, faite avec bonne foi et charité. Nous avons tous les mêmes intérêts à soutenir: nous devons être animés des mêmes sentimens, lors même que nous croyons devoir prendre des moyens différens. Il serait bien mieux encore que nous fussions d'accord dans la forme comme sur le fond, afin de présenter aux esprits flottans dans un chaos d'incertitudes, une unité compacte, forte de conviction, pleine de foi et de vie. Pour cela, il est essentiel que nous évitions les exagérations et tout ce qui pourrait altérer la cordialité qui doit régner entre nous; que d'un bout de la France à l'autre, nous tâchions de nous entendre et usions toujours de procédés honnêtes; voilà ce que je désire. J'adopte du fond de mon cœur la devise de S. Augustin, citée par M. Foisset: *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.* Si je me permets de le contredire encore, ce n'est point par un esprit de critique, mais uniquement en vue du bien. Voici donc quelques-unes des réflexions que j'ai faites en lisant sa dernière lettre.

1° Il m'avait paru en effet *trop absolu et trop cassant dans certaines phrases de sa lettre sur l'enseignement clérical*, comme il le reconnaît en commençant: c'est pour cela que j'avais distingué

entre la méthode scolastique, et les impertinentes questions qui furent discutées en théologie, comme on en discutait d'analogues dans les autres écoles, parce que tel était l'esprit du tems. J'avais déclaré que si c'était là ce qu'on entendait par scolastique, on pouvait lui donner toutes les qualifications qu'on voudrait, que je n'en prendrais jamais la défense. Il n'était nullement nécessaire qu'on citât des faits à cet égard, et je n'avais pas eu la pensée d'en demander : je ne vois donc pas sur quel fondement M. Foisset s'est cru forcé de compulser de vieux livres pour en exhumer des extravagances oubliées depuis long-tems, et que je ne blâme pas moins que lui. En citant Lanfranc et Pierre Lombard, je n'ai certes pas eu l'intention d'approuver toutes leurs opinions, ni de dire qu'ils n'avaient point abusé du raisonnement. J'ai seulement voulu parler de la méthode telle que je l'entends, et qu'il me semble qu'elle doit être entendue : si la définition que j'en donne est *louangeuse*, la louange ne peut tomber sur les sottises qu'ont soutenues les scolastiques, et ce n'est point là non plus ce qu'ont entendu ni Soto, ni Bossuet, ni les Souverains-Pontifes, ni tant d'autres qui se sont prononcés en faveur de la scolastique contre les hérétiques, et certains esprits téméraires.

Loin de moi la pensée d'assimiler M. Foisset à des hommes de ce caractère; mais enfin il faut s'entendre, et être exact.

2° Ce que j'appelais dans sa lettre des allégations sans preuves, et je croyais m'en être suffisamment expliqué, c'était ce qu'il attribuait aux séminaires d'une manière générale. Ce qu'il dit dans sa seconde Lettre *des éternelles disputes des Thomistes avec les Molinistes; des Congruistes, des Augustiniens, des Thomassiniens*, etc., ne me paraît pas mieux fondé. Dans notre séminaire et dans ceux que je connais, jamais on ne dispute sur les vieilles questions de cette nature : on en donne une notion purement historique, et tout est fini par là.

3° Je conviens que les auteurs qu'on met entre les mains des élèves ne sont point parfaits : je n'ai point dit après cette réflexion qu'il n'y avait parmi eux *qu'une voix pour s'attacher à montrer la nécessité, l'existence et les attributions de l'autorité; qu'on développe suffisamment les vérités catholiques*, etc. Voici ce que j'ai dit : *Au milieu du scepticisme qui nous environne, il faut sur-*

tout nous attacher à l'autorité, en montrer la nécessité, l'existence et les attributions : il n'y a là-dessus qu'une voix, et on ne fait pas autre chose dans les traités de la Religion et de l'Église. Dans les autres traités on développe les vérités catholiques, spéculatives ou morales, etc. Mes paroles, par inadvertance, sans doute, ont été changées, et le sens de ma phrase dénaturé ; je parlais, non de ce qui est dans les théologiens imprimés, mais de ce qui se fait actuellement dans les séminaires, et en disant qu'on y développe les vérités catholiques, je n'ajoutais pas qu'on le fait *suffisamment* ; j'indiquais seulement la marche qu'on suit, et je ne me suis point servi de ce mot.

Il faut savoir que dans les séminaires, du moins dans un grand nombre que je connais, on a des auteurs particuliers sur les deux traités ci-dessus indiqués, ou bien on dicte des cahiers. Pour les autres parties de la théologie, les professeurs suppléent de diverses manières à l'insuffisance de l'auteur qu'ils sont chargés d'expliquer. Sur la justice, les contrats et le mariage, il existe plusieurs nouveaux traités rédigés d'après les dispositions du code civil : on les suit, et ils sont très-répandus. Tout cela est-il parfait ? je ne l'ai point dit ; mais il me semble qu'il faut tenir compte de ces efforts, et ne pas représenter ceux qui consacrent leurs veilles à l'enseignement des sciences ecclésiastiques, comme des hommes d'un autre siècle, étrangers à ce qui se passe de nos jours, qui retiennent leurs élèves dans le texte d'auteurs surannés, et ne se proportionnent en rien aux besoins du moment. Il n'y aurait en cela ni vérité ni justice.

4° Il est vrai qu'il ne faut plus considérer seulement Luther, Calvin, Zuingle et autres sectaires du XVIe siècle dans les protestans de nos jours ; mais on doit exposer clairement les points d'où ceux-ci sont partis, montrer l'absurdité de leur principe fondamental, l'indépendance de la raison, par les conséquences qu'avait prévues Bossuet, et qu'ils ont si évidemment tirées eux-mêmes ; l'arnachie, ou plutôt la nullité de doctrine parmi eux, est un fait accompli qu'ils ne peuvent contester, et qui les réfute mieux que tous les raisonnemens.

Nous ne croyons pas inutile, tant s'en faut, *de répondre aux objections astronomiques, géologiques, historiques et philosophiques, du Rationalisme allemand, et de l'incrédulité française ;* nous les

recherchons au contraire, et nous tâchons de les résoudre. Nous nous aidons de ce que nous pouvons trouver de mieux à ce sujet : c'est en partie pour cela que le clergé lit les *Annales*, et qu'un grand nombre de prêtres s'y sont abonnés, surtout dans le diocèse du Mans.

5° Nous pensons que les élèves en théologie ne peuvent ignorer ce qu'ont été les Ariens, les Pélagiens, les Nestoriens, les Eutychiens, les Monothélites, etc., qu'ils doivent connaître leurs principales erreurs, leur commencement, leur propagation, ceux qui les ont combattus, et surtout les actes de l'autorité qui, sous la direction de l'Esprit-Saint, a maintenu intact le dépôt de la foi au milieu des assauts qu'on lui a successivement livrés dans tous les sens. Mais nous ne voulons point qu'on dispute inutilement contre des hommes qui ne sont plus, et nous ne le faisons pas.

6° Ce que dit M. Foisset de l'emploi qu'on fait dans nos maisons, de l'Écriture et des Pères, me paraît encore empreint d'exagération : s'il connaît des séminaires où l'abus qu'il signale existe, j'en connais où il n'existe pas, où rien, du moins, n'approche de ce qu'il dit. Du reste, pour parler de ce qui doit être, je conviens avec lui qu'il faut retrancher *toutes ces argumentations subtiles contre les textes des divines Ecritures et des conciles.* J'ajoute que, pour répondre aux objections tirées des Pères et de la raison, il faut ordinairement se borner à de courtes notions, qui, données avec précision, portent mille fois plus de lumière dans l'esprit des jeunes gens, que de longues discussions.

7° Quant à ce qui est de l'Histoire, rien ne me paraît plus important que de la faire marcher de front avec l'enseignement de la théologie, de ne manquer aucune occasion de questionner les élèves sur les faits relatifs aux parties qu'on enseigne; de les expliquer, de les rattacher à ce magnifique ensemble qui part de Dieu même, et qui, en passant par des phases innombrables, est venu, sans interruption, depuis Adam jusqu'à nous.

Je voudrais que MM. les professeurs parlassent au cœur autant qu'à l'esprit : la théologie, débarrassée des questions inutiles, fournit dans presque toutes ses parties, matière à de pieuses réflexions qui laissent des traces plus profondes et plus

salutaires que la plupart des exhortations faites *ad hoc.* Par là on fait aimer aux élèves une doctrine si belle, si satisfaisante pour l'esprit humain, si bien proportionnée aux besoins de l'homme dans quelqu'état qu'on le considère, une doctrine qui répond à tout, qu'ils voient si solidement établie et si manifestement divine : ils s'y attachent par une conviction inébranlable, et s'honorent de la mission qui doit leur être confiée. On nourrit dans leur cœur des sentimens nobles et élevés, et en parlant avec eux habituellement un langage céleste, on les accoutume à une conversation digne de leur haute destination.

8° Il n'est pas non plus exact de dire *que le droit canonique est complètement oublié.* Il entre nécessairement dans la théologie morale, et fait la base d'une grande partie des règles qu'elle donne sur les sacremens, sur la conduite personnelle des ecclésiastiques, sur les devoirs qu'ils ont à remplir, sur les religieux et les religieuses, sur la récitation de l'office divin et la célébration des saints mystères, sur le jeûne et l'abstinence, sur la sanctification des fêtes et dimanches, sur les censures et les irrégularités. Y a-t-il un séminaire où l'on ne parle pas de tout cela plus ou moins? Et sur quoi appuie-t-on ce qu'on en dit? Sur les lois, les statuts et les usages de l'Eglise, c'est-à-dire sur le Droit canon. Il y a à refaire sous ce rapport comme sous plusieurs autres, je le sais, et nous devons tendre à une réforme nécessitée par les circonstances, personne n'en disconvient, mais n'exagérons rien. Que dans le traité des Lois on donne les notions générales et les principes fondamentaux du droit canonique : qu'on en fasse l'application dans les autres traités auxquels il peut avoir rapport, en retranchant tout ce qui est maintenant sans objet, et je demande à quoi servirait après cela un professeur spécial de droit canon dans les séminaires? Traiterait-il des décimes, des bénéfices, des immunités, des procédures et des jugemens ecclésiastiques? On m'avouera, je pense, que ce n'est pas là ce qu'il y a de plus important pour des jeunes gens qui doivent terminer le cours de leurs études préparatoires au saint ministère dans l'espace de trois ans. Si, pendant ce peu d'années, on en pouvait trouver le temps, il me paraîtrait bien plus utile, pour former de bons vicaires et de bons curés, de les exercer dans l'art d'instruire les fidèles

selon les diverses circonstances d'âge, de santé, de maladie, d'ignorance, etc.

9° Je ne puis rien dire encore du plan que propose M. Foisset : je ne le comprends pas assez pour en porter un jugement : je lui ferai seulement remarquer qu'il ne suffit pas d'indiquer une nouvelle marche à suivre : il faut que quelqu'un se mette à la besogne et prépare un ouvrage élémentaire qui puisse être substitué à ceux qui sont maintenant en usage. Car il ne voudrait pas, je le présume, qu'on revînt au mode trop long-tems suivi, de laisser à chaque professeur le soin de faire des cahiers, et aux élèves l'insupportable fardeau de les écrire, au risque qu'ils ne les relussent jamais quand ils seraient sortis de dessus les bancs.

10° Je souscris volontiers à ce qu'il dit de l'*Histoire des Variations* et de la *Perpétuité de la foi;* mais ce ne sont pas des ouvrages élémentaires, et il nous en faut d'une manière ou d'une autre, par lesquels nous puissions conduire les élèves à une juste appréciation des chefs-d'œuvre, à les lire avec goût, avec fruit, et en faire l'usage le plus convenable pour le succès de leur ministère.

11° En terminant ces observations peut-être déjà trop longues, quoique seulement esquissées, je dirai encore que jamais je n'ai fait ni fait faire d'acte de foi *devant un sillogisme;* que cette expression a pour elle le mérite de la nouveauté, mais n'a pas celui de la justesse : à peine si l'on peut dire exactement qu'on fait un acte de foi devant une décision de l'Eglise. L'Eglise nous conduit infailliblement à la connaissance de la révélation et du sens qu'il faut y attacher; mais à parler correctement, c'est uniquement devant l'autorité de Dieu attestant telle vérité, que nous nous *agenouillons respectueusement* pour faire notre acte de foi ; parce que l'autorité de Dieu, essentiellement vrai et infaillible, est l'unique motif de la foi ; l'autorité de l'Eglise n'en est que la règle [1].

BOUVIER, vic.-gén.,
Supérieur du grand-séminaire du Mans.

Au Mans, le 16 mars 1832.

[1] Voir la *réponse de M. Foisset*, ci-après, n° 22, p. 311.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

CONFÉDÉRATION GERMANIQUE. — DUCHÉ DE SAXE-MEININGEN; HILDBURGAUHSEN. — *Note de M. le docteur Honhbaum sur des traces d'animaux fossiles.*

On trouve, près du village de Hessberg, dans plusieurs carrières de pierre sablonneuse, des empreintes creuses et des reliefs de pattes d'animaux fossiles, traces telles qu'on n'en a probablement jamais encore signalé. A plusieurs couches superposées d'une pierre sablonneuse de diverses couleurs, d'argile et de marne, succède une pierre sablonneuse grise, épaisse d'un demi-pied. C'est elle qui présente lesdits reliefs, qui sont sur *la face inférieure.* Elle est suivie d'une couche de marne très-mince et très-friable, sous laquelle on aperçoit, sur la pierre sablonneuse dure, les empreintes en creux. Ces empreintes sont *à la face supérieure* de la pierre dure, et répondent exactement aux reliefs dont il vient d'être parlé. Ces reliefs ne sont pas des débris pétrifiés provenant des animaux eux-mêmes, mais ce sont les impressions de la plante du pied de ces animaux, dans un sol sablonneux et jadis mou. La chose est prouvée, tant par la forme même que parce qu'on trouve seulement les traces des pattes et pas un seul autre débris. En outre, il faut remarquer que tous les reliefs sont à la face inférieure de la pierre sablonneuse. On a essayé d'enlever plusieurs grandes dalles de cette pierre; entre autres, on en a obtenu une de 6 pieds dans sa plus grande largeur, et de 5 pieds trois pouces de haut. On a pu ainsi reconnaître la manière dont marchait l'animal fossile.

Les plus grosses pattes, qui paraissent appartenir aux membres postérieurs, annoncent, dans leur longueur: 8 pouces (une d'elles a même 12 pouces), et 5 dans la largeur. Assez près de chaque grosse patte, et toujours à la distance fixe de 1 pouce et demi, se trouve une patte plus petite, longue de 4 pouces, et large de 3, qui appartenait indubitable-

ment au pied antérieur. Cette petite patte est suivie, à la distance régulière de 1 pied 2 pouces, et sur la même ligne que la précédente, d'une grosse patte ; puis d'une petite, et ainsi de suite. Ces reliefs, situés sur une seule ligne, ont été produits par le passage d'un animal ; il faut l'admettre, puisque toujours deux pattes, une grosse et une petite, ont le pouce du côté droit, tandis que les deux suivantes ont le pouce du côté gauche. Ainsi, l'animal posait toujours le pied antérieur droit devant le pied postérieur du même côté, puis le pied postérieur gauche, et ensuite le pied antérieur gauche. Il est toujours très-remarquable qu'un animal qui, à en juger par le volume des pieds postérieurs, a dû être plus gros qu'un fort ours, mît le pied antérieur, qui était petit, si près du pied postérieur, et pût marcher ainsi en ligne droite.

Les grosses pattes sont celles dont l'empreinte est la plus distincte. Chacune a quatre doigts ou orteils, avec un pouce singulièrement recourbé en arrière, et remarquable par une forte éminence, de sorte que le tout a une grande ressemblance avec une main humaine. Les petites pattes ont la même configuration que les grosses ; seulement, leurs formes sont moins nettement dessinées.

Il se trouve encore, sur les dalles, les reliefs des pas d'un plus petit animal, dont la marche était semblable à celle du gros, mais dont le pied a dû être différemment configuré ; ses orteils paraissent avoir eu des ongles.

Le tout est enfin traversé par les tiges ou les racines d'une plante inconnue, dont quelques-unes passent sur les reliefs des pattes, de sorte qu'elles ont dû être foulées par l'animal. En un mot, il se présente ici au naturaliste matière suffisante pour l'observation, l'étude et l'exercice de la sagacité. Déjà plusieurs hommes distingués se sont occupés de cet objet. La première notice de ces faits curieux a été donnée par le docteur Sickler, dans une lettre à Blumenbach, intitulée : *Sur les reliefs très-remarquables, découverts il y a quelques mois, de pattes de grands animaux fossiles, dans les carrières de Hessberg, auprès de la ville de Hildburghausen* ; il faut y renvoyer ceux qui désireraient une description plus détaillée.

M. le docteur Kaup, de Darmstadt, connu par ses travaux sur les ossemens fossiles, s'exprime de la manière suivante :

« Je possédais depuis quelques mois, grâce à mon ami le graveur Barth, le premier qui ait remarqué ces singulières apparences, et à M. Hohnbaum, un dessin très-exact de la grande dalle de cinq pieds, et des notices géognostiques qui entreront dans un mémoire que je compte incessamment publier sur cet objet, quand j'aurai pu connaître les os de l'animal en question. Les impressions des pieds, quelque semblables

qu'elles soient à des traces de singe, n'appartiennent certainement pas à des animaux de cet ordre, qui, jusqu'à présent, n'ont pas été trouvés fossiles, même dans le *diluvium*. Dans la pierre sablonneuse, formation bien plus ancienne, on n'a encore rencontré que des amphibies; mais les traces dont il s'agit ici appartiennent évidemment à des mammifères. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'elles sont dues à des animaux qui doivent peut-être se ranger à côté des animaux à bourse; car chez ces animaux aussi, le pouce des pieds inférieurs est opposé aux doigts; et il ne serait pas impossible que ces créatures eussent vécu en même temps que les amphibies de la pierre sablonneuse. Les premières traces de pas, mais avec des empreintes peu distinctes, ont été aperçues dans la carrière de Corncocle Muir, dans le comté de Dumfries (Écosse). M. Bukland les regarde comme des traces de crocodiles et de tortues qui montaient et descendaient, mais qui glissaient à cause de la pente du terrain.

En attendant, j'ai, à cause du développement parfait de la main, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière, donné à ce genre le nom de *chiro.herium*, et à l'espèce le nom de *chiroterium Barthii*.

Les débris de la plante paraissent appartenir à un *equisetum*.

Les petits trous de pas méritent un examen ultérieur, surtout à cause de la forme en manchette du bord postérieur de la racine du pied.

La pierre est formée de grains de quartz, très-petits, d'une crystallisation carrée, qui sont très-liés entre eux, non sans intervalles, par un ciment calcaire peu abondant.

ASIE.

CONSTANTINOPLE. — *Mœurs arméniennes: Demande en mariage.* — De grand matin, la mère du jeune homme accompagnée d'une de ses filles déjà mariée et d'une de ses brus, se rendit à la maison d'un riche arménien qui avait plusieurs filles à marier, et qui avait été prévenu de cette visite.

Pour donner plus d'éclat à sa demande, et surtout pour se conformer à l'usage, — car, chez les Arméniens, on n'observe pas avec moins de scrupule les pratiques de politesse que les pratiques de la religion, — les dames et les deux compagnes firent le voyage dans un *Araba*, sorte de charriot couvert, non suspendu, et traîné par deux bœufs ou par deux buffles. Il ne s'agissait que d'aller d'une extrémité du faubourg de Péra à l'autre; ce chemin, les dames l'eussent fait plus volontiers à pied, si l'étiquette l'eût permis: car l'honneur d'aller en voiture était payé un peu cher. Sur le pavé raboteux de Péra, chaque secousse était de force à briser tous les os, et ce n'était pas le seul inconvénient: plusieurs vauriens de Turcs, choqués de

voir que des femmes de Rayas se donnassent les airs d'aller par la ville dans une charrette à foin, leur jetèrent des écorces de melon, et les accablèrent d'injures. Mais tous ces affronts devaient être supportés plutôt que celui d'aller à pied faire une demande en mariage, et la matrone n'eût pas renoncé à sa voiture quand tous les Turcs de Péra, tous les Topjis de Tophana, les Kaliourdjis de Hassein-Pacha, et tous les goujats de l'arsenal, eussent été rassemblés sur sa route pour l'insulter.

Enfin l'essieu de bois de l'*Araba* cessa de crier sous ses lourdes roues, les deux bœufs s'arrêtèrent en face de la maison de l'Arménien, et la matrone, suivie de ses deux compagnes, mit pied à terre au moyen d'une échelle de bois. Elle fut reçue en cérémonie sur le seuil de la porte, par la mère des jeunes filles à marier, escortée de plusieurs matrones et de quelques parentes mariées. « Soyez la bien-» venue, lui dit-on, au moment où elle franchissait le seuil, c'est Dieu » qui vous envoie. »

Lorsqu'elle fut entrée, la maîtresse de la maison la fit asseoir, les jambes croisées sur un petit tapis étendu dans le vestibule, et lui présenta le *Kalioun-chibouk*, la meilleure pipe de femme qui fût dans toute la maison. Ce repos était assez nécessaire, car le jour était très chaud; la dame était d'un embonpoint remarquable, comme la plupart des Arméniennes, et avant de monter à la chambre d'apparat, elle avait besoin de reprendre haleine.

Après avoir aspiré quelques bouffées, — pour une dame il n'est pas du bon ton de fumer long-tems de suite et d'achever toute une pipe, — toutes les femmes montèrent ensemble au salon de reception, précédées de la maîtresse de la maison, qui ne cessait de répéter ses complimens en idiôme arménien, mêlé de force mots turcs, et de plusieurs exclamations religieuses des catholiques romains, singulier mélange de style, et qu'on trouverait difficilement ailleurs qu'à Constantinople.

Le grand salon, dans lequel les femmes furent introduites, était vide; mais on ne tarda pas à entendre un bruit de portes qui s'ouvraient et se fermaient, un trépignement de babouches, et enfin les neuf filles de la maison accoururent l'une après l'autre, comme si elles eussent disputé du prix de la course. Mais à peine entrées dans la salle, elles prirent un air composé, sérieux, et s'avancèrent à pas lents et mesurés, et les bras croisés sur la poitrine. « Voici mes filles, dit la » mère; bénie soit la sainte Vierge, qui me les a conservées; les voici, » et toutes sont à marier. » Ensuite les faisant avancer une à une, pour baiser la main de la dame qui devait choisir parmi elles une belle-fille, elle eut soin de dire leurs noms et leurs qualités.

Il y avait certainement à choisir, depuis la fille grave de 29 ans, jusqu'à l'étourdie de 15; et la variété n'était pas seulement dans l'âge, mais dans les talens : l'une brodait avec beaucoup de délicatesse des poches à tabac : l'autre entendait à merveille tout ce qui avait rapport à la cuisine et à l'office; une troisième savait faire des sorbets plus exquis que ceux du sérail; celle-ci était l'économie en personne : elle pouvait entretenir une maison en dépensant par jour une piastre de moins que toute autre femme ; celle-là était remplie de goût : elle peignait des tourterelles sur les kalon-kiars, elle chantait des psaumes, des chansons turques, etc., etc.

La prudente dame cependant n'était pas venue pour choisir en aveugle, ou ce qui eût été à peu près la même chose, en s'en rapportant aux discours de la mère des jeunes filles. Elle avait consulté, le plus souvent, un prêtre qui connaissait la famille. D'après ces informations, elle avait fait son choix, et l'heureuse Manuchak était d'avance désignée comme la future épouse du jeune homme. Ce n'était pas la plus brillante des neuf sœurs, ce n'était pas la plus laborieuse : mais elle avait assez d'agrémens pour plaire à un mari, et assez d'économie pour conduire une maison. Elle n'avait pas toute la maturité de sa grave sœur de 29 ans, mais aussi elle était éloignée de l'étourderie de sa petite sœur de 15 ans.

Lorsque les jeunes filles eurent été toutes passées en revue, elles servirent à la ronde le café et les confitures, les présentant d'abord à la mère du jeune homme à marier, puis aux femmes qui l'accompagnaient, ensuite à leur propre mère, et aussi à leurs parentes.

Quand la collation fut terminée, la matrone fit connaître son choix : alors Manuchak fut invitée à s'asseoir à ses côtés sur le divan, et là elle reçut les caresses de sa belle-mère et les complimens de l'assemblée.

Macfarlane.

— Le fameux brame, Ram-Mohun-Roy, converti au christianisme, dont nous avons eu occasion de parler dans nos précédens Numéros, vient d'arriver à Londres. C'est le premier Brame qui visite l'Europe, et qui ait étudié à fond la littérature anglaise. Outre le sanscrit et les langues vulgaires de l'Indoustan, il connaît le persan et l'arabe. Il est accompagné de son fils Raja-Baba.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 22. — 30 Avril 1832.

Histoire.

RECHERCHES SUR LES RESTES DES SAMARITAINS.

Preuve vivante de la véracité de nos livres dans les restes des Samaritains.

Sur le sol désolé de la Palestine, près des débris de l'antique Samarie, habitent encore aujourd'hui les restes prêts à s'éteindre d'une pauvre tribu. Ce sont des Samaritains, les derniers descendans des anciens ennemis de Juda ; ce sont des hommes, dit un apologiste moderne de la religion [1], destinés à rendre témoignage à l'antique loi de ces juifs qu'ils détestent, comme les juifs devaient à leur tour rendre un continuel témoignage aux oracles du Christ, qu'ils ont rejeté.

Les restes des anciens Samaritains habitent à Naplouse (l'ancienne Néapolis ou Sichem), entre le mont Hébal et le mont Garizim. Ils forment une peuplade très-misérable, d'environ deux cents âmes, mais essentiellement distincte de tous les peuples qui les entourent, et, chose étonnante, conservant encore leur alphabet et leur Pentateuque, qu'ils proclament le

[1] M. Cellerier.

livre de Moïse, qu'ils disent avoir été donné à leurs ancêtres; ils restent fidèles à tout ce qu'ils ont pu garder de leur culte, et ils ne se marient qu'entre eux. Ils sont, en un mot, un monument vivant, aussi singulier qu'authentique, de l'ancienne église samaritaine, ennemie de Jérusalem, contemporaine de Jésus-Christ et d'Esdras.

La nation des Samaritains subsistait encore au tems d'Origène et de saint Jérôme, qui, recherchant avec un soin extrême les exemplaires les plus corrects du texte et des versions des livres saints, connurent et réussirent à se procurer le Pentateuque samaritain.

Mais, depuis le sixième siècle, on croyait ce Pentateuque perdu et détruit avec la nation des Samaritains, lorsqu'au seizième siècle, on sut par les relations de quelques marchands et de quelques voyageurs, qu'il en existait encore à Naplouse; qu'ils observaient rigoureusement la loi de Moïse, avaient des lévites, une synagogue, un grand-prêtre de la race d'Aaron, offraient les sacrifices sur le mont Garizim, célébraient la Pâque, et qu'ils conservaient religieusement leur Pentateuque.

Ainsi, par un miracle de la Providence, ces Samaritains oubliés, et qu'on croyait également éteints, se retrouvent; et on retrouve en même tems ce livre, portant avec lui l'incontestable sceau de son authenticité, c'est-à-dire, les caractères avec lesquels il a été écrit. On en compare les exemplaires avec ceux des Juifs et avec les nôtres, et sur aucun point essentiel, on n'y voit de différence. Le Pentateuque des Juifs atteste donc l'intégrité du Pentateuque samaritain, comme à son tour, le samaritain atteste l'intégrité de celui des Juifs.

Qu'on cesse donc de s'étonner qu'un livre, écrit depuis plus de trois mille ans, ait pu se conserver sans altération; la Providence en a ménagé la preuve irrésistible, et telle qu'en l'admirant, la raison humaine est forcée de la reconnaître et de l'avouer. Le Pentateuque samaritain remonte à deux mille cinq cents ans au-dessus de l'âge où nous sommes. A l'époque où les Samaritains l'ont reçu, l'original de Moïse existait encore; il est essentiellement conforme à celui des Juifs, et l'animosité réciproque des deux nations avait établi entre elles un divorce qui écarte toute idée de collusion.

Le Pentateuque que nous avons est donc démontré pur, intègre et parfaitement authentique.

« Ce n'est point sans une providence toute particulière de » Dieu, dit très-bien le savant orientaliste Ludolf, que cette petite tribu de Samaritains, après tant de guerres, de persécutions et de massacres, a été conservée jusqu'à présent; c'est » pour que si quelque athée voulait méchamment avancer que » ce sont peut-être les Juifs qui ont fabriqué le Pentateuque, il » pût voir de ses yeux, en ce pays, les Samaritains leurs ennemis, dont l'antiquité remonte au-dessus de toutes celles qui » sont connues, témoins et conservateurs authentiques de la » même loi [1]. »

M. Sylvestre de Sacy est un des derniers Européens qui soient entrés en relation avec les Samaritains. Il a publié à ce sujet une excellente *Dissertation* qui a fixé l'attention des savans [2]; c'est celle que nous donnons ici. Personne n'ignore que M. Sylvestre de Sacy est célèbre dans toute l'Europe par ses vastes connaissances dans les langues orientales; aussi les savans étrangers n'hésitent-ils pas à le *proclamer le premier orientaliste de l'Europe*. C'est l'expression de M. Vater, le savant continuateur du *Mithridate* d'Adelung, dans la dédicace de sa *Grammaire polonaise*. M. Hammer, dans les *Mines de l'Orient*, l'appelle aussi *Princeps orientalium philologorum*. Cet illustre savant unit la foi à la science; il dit dans une lettre écrite en 1828 : « Je me fais gloire d'être sincèrement attaché à la religion, et d'en faire profession en toutes circonstances, sans ostentation comme sans mauvaise honte [3]. »

[1] *Non sine singulari Dei providentiâ, factum videtur, quod manipulus iste Samaritanorum, post tot bella, persecutiones et excidia, usque conservatus fuerit; ut si scelesto cuidam atheo in mentem veniret Judæos Pentateuchum ex cerebro suo forté confinxisse, hìc contemplari posset Samaritas illorum adversarios, ejusdem antiquitatis quâ nulla antiquior est, testes ejusdem legis authenticæ conservatores.* Præf. Epist. Samarit. et Additions à l'ouvrage de M. Hay, p. 336.

[2] On la trouve dans le XIXe vol. des *Annales des voyages*, p. 5. 1812.

[3] Voyez la *Quotidienne* du 5 mai 1828.

Mémoire sur l'état actuel des Samaritains,

Par M. Sylvestre de Sacy.

« Le travail que nous offrons en ce moment au public, a beaucoup moins pour objet des recherches d'antiquité, que l'exposé de l'état actuel d'une nation qui, sans avoir jamais joué un rôle bien important sur le théâtre du monde, s'est cependant conservée jusqu'aujourd'hui séparée de toutes les autres, pendant près de *vingt-huit siècles*, et dont l'histoire est nécessairement liée à celle du peuple juif, de la religion chrétienne, et des livres qui sont les fondemens de cette religion. Les Samaritains, différens en cela de tous les autres peuples, n'ont jamais eu une existence indépendante. Soumis successivement aux Assyriens, aux Perses, aux Grecs, aux princes de la Judée, aux Romains, et à toutes les dynasties musulmanes qui, depuis la conquête de la Syrie par Omar, se sont succédées dans la possession de ce pays, ils ont conservé leur religion, leur langue, leurs livres sacrés, et le lieu principal de leur culte. Peut-être avant deux ou trois générations disparaîtront-ils totalement du seul lieu où quelques-unes de leurs familles existent encore de notre tems. Cette considération les rend dignes de fixer nos regards ; et il est utile de recueillir pour ainsi dire leurs derniers soupirs, et de conserver aux siècles pour lesquels ils auront cessé d'être, les derniers vestiges de leur existence.

Les livres historiques de l'Écriture que nous avons reçus des Juifs, nous font connaître l'origine de cette nation que nous appelons *Samaritains*. On sait que Salmanasar, roi d'Assyrie, ayant détruit le royaume des dix tribus, et pris Samarie, qui en était la capitale, emmena en Syrie tout ce qu'il y avait de distingué parmi les habitans de ce royaume, par la naissance, le rang ou les richesses, et qu'il y transporta des colonies tirées de divers lieux de ses États. Ces colonies idolâtres se mêlèrent aux anciens habitans du pays, qui, malgré leur penchant pour l'idolâtrie, n'avaient jamais totalement abandonné le culte du Dieu d'Abraham, et la loi de Moïse. Il se forma alors, comme il est raconté au quatrième livre des Rois, une religion

mixte, où le culte du vrai Dieu demeura le culte général : chaque colonie y joignant celui de la divinité qu'elle avait coutume d'adorer dans le pays d'où elle avait été tirée. Il est vraisemblable que les Israélites, demeurés dans le royaume des dix tribus, formaient la plus grande partie de la population ; en sorte qu'en peu de tems leur culte, leurs dogmes, leurs cérémonies religieuses, leurs lois civiles fondées sur les livres de Moïse, devinrent communs à toutes les colonies étrangères que le droit de conquête avait établies dans leur pays. Car, malgré la haine que les Juifs, depuis leur retour de la captivité, n'ont cessé de porter aux Samaritains, nous ne voyons pas qu'ils leur reprochent, du moins jusqu'au tems de Jésus-Christ, le crime d'idolâtrie. Si, comme le dit l'historien Josèphe, pour ne point éprouver le même sort que les Juifs, les Samaritains consentirent, du tems d'Antiochus, à consacrer le temple du mont Garizim à Jupiter, c'est là la faiblesse d'une nation lâche et dénuée d'énergie, qui cède à la tyrannie et à la crainte, et non l'effet de l'opinion ou d'une tolérance invétérée. Il est même certain que si le culte des idoles eût été établi alors parmi les Samaritains, il n'auraient eu rien à appréhender de la fureur d'Antiochus, et n'auraient pas craint de se voir confondus avec les Juifs.

Aussi l'histoire des Juifs sous le gouvernement des princes Hasmonéens, et celle de l'établissement de l'Évangile, ne nous présentent-elles les Samaritains que comme une nation, ou, si l'on veut, une secte réunie par les articles fondamentaux de la croyance avec les Juifs, mais divisée de ces derniers pour le culte public et le lieu auquel elle attachait l'exercice légitime de ce culte. Quelques autres points, sans doute, divisaient encore les deux nations ; mais à peine pourrait-on, à raison de ces variétés d'opinion, établir entre les Juifs et les Samaritains une différence aussi grande que celle qui existait au tems de Jésus-Christ entre les Pharisiens et les Sadducéens, qui néanmoins participaient en commun aux mêmes cérémonies, aux mêmes sacrifices, au même sacerdoce, et se trouvaient réunis dans les mêmes assemblées et les mêmes tribunaux. La plus grande différence qui séparait les Juifs et les Samaritains, c'est que sans doute, alors comme aujourd'hui, ces derniers ne recevaient que la loi

de Moïse, et méconnaissaient tout le surplus des livres admis dans le canon des Juifs.

On peut demander d'où vient le nom de Samaritains, et quelle est la signification de ce nom. Une telle question paraîtra peut-être superflue au plus grand nombre de lecteurs, qui, sans l'avoir jamais examinée, s'imaginent qu'il n'y a aucun doute que le nom de *Samaritains* ne signifie les *habitans de Samarie*, et ne vienne de celui de cette ville. Cette étymologie, toute naturelle qu'elle paraisse, n'est cependant pas sans difficulté, et elle n'est admise ni par les anciens Pères de l'Eglise, ni par les Samaritains. Les uns et les autres dérivent ce nom de שומר *schomer*, au pluriel, שומרים *schomerim*, participe du verbe שמר *schamar, garder*. S. Épiphane ne fait aucune difficulté d'interpréter le nom de *Samaritains* par le mot grec φύλακες (*gardiens*), et dit : « Que les Samaritains furent appelés ainsi, parce qu'ils avaient » été établis dans ce pays pour le garder, ou parce qu'ils étaient » les gardiens de la loi de Moïse [1]. »

Eusèbe, ou S. Jérôme son traducteur, suit la même interprétation, et paraît adopter, pour motif de cette dénomination, la seconde des raisons proposées par S. Epiphane : « Le roi des » Chaldéens, dit-il, envoya pour garder la Judée, des Assyriens » qui, ayant embrassé la loi des Juifs, furent appelés *Samari-* » *tains*, ce qui signifie *gardiens* [2]. »

Le même Père, en plusieurs endroits de ses ouvrages, fait allusion à cette signification du nom des Samaritains. Il me paraît vraisemblable que les Pères que j'ai cités avaient emprunté cette opinion des Samaritains eux-mêmes, qui encore aujourd'hui n'en ont point d'autre, comme nous le voyons par leurs lettres à leurs frères supposés d'Angleterre, où ils s'expriment ainsi : « Nous vous assurons maintenant, nos frères les enfans

[1] Ἑρμηνεύονται Σαμαρεῖται φύλακες, διὰ τὸ ἐν τάξει φυλάκων τετάχθαι ἐν τῇ γῇ, ἢ ἀπὸ τοῦ φύλακας αὐτοὺς εἶναι τῆς κατὰ τὸν νόμον Μωυσέως διατάξεως. (*Epiph., lib.* 1, *hær. IX.*)

[2] *Rex Chaldeorum, ad custodiendam regionem judæam accolas misit Assyrios, qui, æmulatores legis Judææ facti, Samaritæ nuncupati sunt, quod latinâ linguâ exprimitur custodes.* (Eus. Pamph. Chron., liber poster. num. MCCLXX.)

»d'Israël, que nous sommes attachés à la loi de Moïse le pro»phète, en vérité, et que nous *gardons la loi sainte, et que nous »sommes appelés* GARDIENS. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une pareille interprétation ne peut venir des Juifs. Outre que ceux-ci, ennemis déclarés des Samaritains, étaient bien éloignés de les considérer comme les gardiens de la loi de Moïse, c'est qu'ils ne les ont jamais désignés en leur langue que sous le nom de *Cuthéens*, nom qui appartenait primitivement à l'une des nations desquelles avaient été pris les colons que le roi d'Assyrie avait envoyés dans le royaume des dix tribus. On doit croire que les Cuthéens avaient fourni le plus grand nombre de ces colons, et que, par cette raison, leur nom devint commun à tous ces étrangers, et même au reste de la population ancienne avec laquelle ils s'incorporèrent. Josèphe nous assure positivement que Σαμαρεῖται est le vrai nom grec de ceux que les Juifs appellent Χουθαῖοι, et encore aujourd'hui les Juifs les nomment כותיים *Couthiim*. D'ailleurs, le nom de Samarie étant en hébreu שמרון *Schomeron*, si ce nom eût été l'origine immédiate de celui des Samaritains, on aurait dit שמרנים *schomeronim* et non pas שמרים *schomerim* Ce dernier mot ne se trouve nulle part dans le texte hébreu de la Bible. Le mot שמרנים *schomeronim*, régulièrement formé de שמרון *schomeron*, se recontre en un seul endroit [1], et il signifie les habitans de la ville de Samarie, avant la destruction du royaume des dix tribus par le roi d'Assyrie. Si l'on trouve dans la Vulgate [2] *frequentia Samaritanorum*, cela n'est pas exactement conforme au texte, qui porte חיל שמרון *turba Samariæ*. Il faut donc reconnaître que ce sont les Grecs qui ont donné à ceux que les Juifs appelaient *Cuthéens*, le nom de *Samaritains*, dérivé de celui de Samarie; qu'il a dû être en usage avant l'époque où Samarie commença à porter le nom de *Sébaste*, ou même celui de *ville de Gabinius*, πόλις Γαβινίων ou Γαβινίου ; enfin, que ce nom, inventé par les Grecs, ayant été connu des Samaritains, ils ont cherché à lui donner une signification honorable pour eux; ce qui était d'autant plus

[1] II Reg.; ch, XVII, v. 29.

[2] II Esd.; ch. IV, v. 2.

naturel que les formes du langage qu'ils parlaient ne leur permettaient pas de dériver le mot *Samaritain*, שמרים du nom de la ville de *Samarie* שמרון.

Il serait inutile de tracer ici l'histoire des Samaritains d'après les derniers livres historiques du canon des Juifs, les évangélistes, Josèphe et les autres monumens de l'histoire ecclésiastique et profane. Il suffit de renvoyer à cet égard aux savans ouvrages de Cellarius, Basnage et Reland. Il est convenable seulement de rappeler au grand nombre des lecteurs quelques faits qui pourraient ne leur être pas présens.

Les Samaritains ont toujours possédé, et possèdent encore aujourd'hui la loi de Moïse en langue hébraïque. Cet exemplaire, le même en général que celui des Juifs, en diffère cependant, non-seulement par un assez grand nombre de variantes, telles qu'il s'en trouve toujours entre les divers exemplaires d'un même ouvrage, et qui viennent de l'ignorance ou de la négligence des copistes, mais encore par une quantité considérable d'additions, d'omissions et de changemens qui ont été faits à dessein, soit dans l'exemplaire des Juifs, soit dans celui des Samaritains. L'exemplaire des Samaritains diffère encore essentiellement de celui des Juifs par le caractère d'écriture; et on a les plus fortes raisons de croire que celui dans lequel est écrit l'exemplaire des Samaritains, est celui-là même dont les Juifs faisaient usage avant la captivité de Babylone. Enfin, les Samaritains n'ont jamais imité l'exemple des Juifs, des Syriens et des Arabes, qui ont introduit dans leur écriture des signes propres à suppléer l'absence des voyelles, et à fixer la prononciation.

Outre le texte des cinq livres de Moïse dont on vient de parler, les Samaritains ont une version de ces mêmes livres, écrite avec les mêmes caractères que le texte original, mais dans un dialecte particulier que nous appelons de leur nom *Dialecte samaritain*, et qui tient de l'hébreu, du chaldéen et du syriaque, et diffère cependant d'une manière assez notable de toutes ces langues, soit par des formes grammaticales, soit par des racines qui lui sont particulières, ou par des acceptions différentes de celles qu'ont dans ces autres langues des mots qui leur sont

communs avec le dialecte samaritain. Plus anciennement, les Samaritains paraissent avoir eu pour leur usage, une version grecque des livres de Moïse, comme, dans les tems postérieurs, ils ont eu une traduction arabe des mêmes livres, et des commentaires en la même langue. Ils ont aussi des liturgies écrites, soit en hébreu, soit en samaritain; ils écrivent quelquefois la langue arabe en caractères samaritains, comme les Juifs l'écrivent en caractères hébreux. Il est vraisemblable qu'ils ont eu des historiens; mais nous ne connaissons point leurs ouvrages, si l'on n'en excepte deux mauvaises chroniques remplies de bévues les plus grossières et des plus ridicules anachronismes. Elles sont écrites l'une et l'autre en langue arabe. Les Samaritains n'ont pas été plus exempts de division que les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans, et il y a parmi eux une secte fameuse, connue sous le nom de *Dosithéens*.

Jules Scaliger est, à ce qu'il paraît, le premier qui ait éveillé l'attention des savans et des voyageurs zélés pour le progrès des sciences, sur l'importance dont il était de procurer à l'Europe le *Pentateuque samaritain*. Waser, dans son commentaire sur le *Mithridate* de Gesner, répéta le même vœu. Pietro-della-Valle, satisfit ce vœu, et ayant acheté à Damas, en 1616, un exemplaire du Pentateuque samaritain, il en fit don à l'ambassadeur de France à Constantinople, M. Achille Harlay de Sancy, vers 1621. Ce ministre l'envoya à la maison des PP. de l'Oratoire, dite de Saint-Honoré. Ce fut d'après ce seul manuscrit que le P. Morin publia, dans la Polyglotte de Le Jay, ce texte précieux des livres de Moïse. Pietro-della-Valle rapporta encore en Europe d'autres manuscrits samaritains; son exemple fut imité par divers voyageurs, et l'on connaît aujourd'hui en Europe quinze ou seize manuscrits, tant complets qu'imparfaits, du texte samaritain, sans parler de la version samaritaine, de quelques fragmens de liturgies, de commentaires sur le Pentateuque, etc. On peut encore ajouter à ces monumens de la religion et de la doctrine des Samaritains, la version arabe des livres de Moïse, faite pour l'usage de cette secte, et que j'ai fait connaître dans une dissertation publiée d'abord en latin dans *Repertorium für Biblische und Morgenlænd. Litératur* de M. Eichhorn, et ensuite en français, avec beaucoup d'augmentations

et des corrections, dans le tome XLIX des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* et *Belles-Lettres*. Il faut y joindre une dissertation latine publiée en 1803, à Leyde, par M. Van Vloten.

Mais l'objet auquel je dois surtout m'arrêter ici, ce sont les lettres écrites à diverses époques par les Samaritains, à quelques savans européens qui avaient cherché à établir des liaisons avec eux, dans l'espérance d'en obtenir des renseignemens importans sur divers points des lois, des rites et de l'histoire de la nation juive. Les plus anciennes, adressées à Joseph Scaliger, mais qui ne lui sont point parvenues, sont écrites l'une par les Samaritains de Sichem ou Naplouse, l'autre par ceux du Caire. Elles sont datées l'une et l'autre de l'an de l'hég. 998, 1589 de Jésus-Christ. Scaliger avait écrit aux Samaritains de ces deux villes. Les réponses, qui n'arrivèrent qu'après sa mort, furent mises entre les mains de Genebrard. Elles tombèrent ensuite dans celles de Peiresc, qui les envoya au P. Morin. Ce savant oratorien en fit une traduction latine qui ne fut publiée qu'après sa mort par R. Simon, dans le recueil intitulé : *Antiquitates Ecclesiæ orientalis*. Les originaux furent déposés à la bibliothèque du roi. La version du P. Morin étant très-peu exacte, j'ai cru faire une chose utile en publiant le texte de ces deux lettres avec une nouvelle traduction latine et quelques notes critiques, dans le t. XIII du *Repertorium für Bibl. und Morgenl. Lit. de M. Eichhorn.*

En l'année 1671, Robert Huntington, qui faisait alors les fonctions de ministre du Saint-Évangile, à la factorerie anglaise d'Alep, et qui mourut en 1701, évêque de Raphoe, en Irlande, fit un voyage à Jérusalem. Il alla visiter les Samaritains de Naplouse, pour prendre des informations sur leur religion, leurs dogmes et leur culte. L'intérêt qu'il paraissait mettre à ce sujet excita l'étonnement des Samaritains, qui lui demandèrent s'il y avait aussi des Israélites dans son pays. Sur sa réponse affirmative, ils lui présentèrent une feuille écrite en caractères samaritains; leur étonnement redoubla quand ils virent qu'il lisait ces caractères, et ils ne doutèrent plus que les Israélites établis en Angleterre, dont leur parlait Huntington, ne fussent leurs frères. Huntington, saisissant cette circonstance, leur proposa d'écrire à ces prétendus frères, de leur exposer les

principaux points de leur religion, et surtout les observances qui les distinguaient des Juifs, et de joindre à leur lettre un exemplaire de la loi. Aussitôt l'un d'eux lui remit entre les mains un exemplaire du Pentateuque; et huit jours après ils lui envoyèrent, à Jérusalem, la lettre qu'il leur avait demandée pour leurs frères d'Angleterre. La lettre et le manuscrit arrivèrent heureusement en Angleterre. Th. Marshall, qui était alors recteur du collége d'Oxford, et qui mourut doyen du collége de Lincoln en 1685, répondit à la lettre des Samaritains, écrite en 1672; et la correspondance ainsi établie dura quelques années. Avant que les Samaritains eussent reçu la réponse de Marshall à leur première lettre, ils en avaient adressé une seconde à Huntington, en langue hébraïque et caractères samaritains. Elle est datée de l'an de l'hég. 1085, 1675 de Jésus-Christ.

Huntington ayant enfin reçu la lettre de Marshall, l'envoya aux Samaritains, et y joignit une lettre par laquelle il leur demandait des éclaircissemens sur le culte qu'on les accusait de rendre à une colombe. Les Samaritains y répondirent par une lettre arabe, datée de l'an de l'hégire 1086. Ils envoyèrent en même tems deux lettres, à Huntington pour les faire passer en Angleterre : l'une est écrite en Arabe, et datée de l'an 1096 de l'hégire; l'autre, qui était écrite en hébreu, est perdue : on n'en a conservé qu'un fragment, encore n'est-ce point en original. Enfin on a encore une lettre des mêmes à leurs frères d'Angleterre, écrite en arabe, et datée de l'an 1099 de l'hégire.

Des lettres adressées par les Samaritains, soit à Huntington, soit à leurs frères d'Angleterre, la première, datée de 1672, a été publiée, mais en latin seulement, par Job Ludolf, dans un petit volume dont je parlerai dans la suite. Je suis surpris que M. P.-J. Bruns, qui assure posséder une copie du texte original de cette lettre écrite en hébreu, ne l'ait point fait imprimer. Cellarius en a rapporté quelques passages dans sa dissertation *de Gentis Samaritanæ Historiâ et ceremoniis*, ainsi que M. Bruns dans le *Repertorium* de M. Eichhorn [1]. La lettre écrite à Hunting-

[1] Tom. XIII, p. 292.

ton avant la réception de la réponse de Marshall, a été traduite en allemand, et publiée dans cette langue par M. Schnurrer, qui possède une copie de l'original. Elle se trouve dans le *Repertorium* de M. Eichhorn [1].

La réponse de Marshall à la première lettre des Samaritains, composée par ce savant en langue hébraïque, a été publiée également par M. Schnurrer, en allemand seulement, *ibid.* p. 11.

On y trouve également, page 16, en arabe et en allemand, la lettre des Samaritains en réponse à Huntington, de l'année 1086 de l'hégire.

Des deux lettres écrites en 1096 de la même ère, par les Samaritains à leurs frères d'Angleterre, celle qui était écrite en arabe se trouve en original avec une traduction allemande à la suite des précédentes, p. 22 ; quant à celle qui était écrite en hébreu, elle est perdue, comme nous l'avons déjà dit. M. Schnurrer donne seulement, page 35, le contenu du fragment qui s'est conservé de la traduction.

Enfin le même savant a publié dans le même recueil [2], en arabe et en allemand, la dernière lettre des Samaritains à leurs frères d'Angleterre, datée de l'an 1099 de l'hégire.

En l'année 1684, un juif d'Hébron, nommé Jacob Lévi, d'origine espagnole, passant à Francfort pour se rendre à Amsterdam, où il se proposait de recueillir des aumônes pour ses frères de l'Orient, Job Ludolf reçut de lui quelques informations sur l'état des Samaritains. Ludolf, profitant de cette occasion pour lier une correspondance avec les Samaritains de Naplouse, remit pour eux à ce juif une lettre écrite en hébreu et en caractères samaritains. La lettre fut rendue exactement à ceux à qui elle était adressée, par le Juif qui en était porteur. Il reçut des Samaritains deux réponses écrites en langue hébraïque et en caractères samaritains, adressées à *Francfort, à M. Job Ludolf*, et les fit parvenir à leur destination. Ludolf les ayant traduites en latin, et accompagnées à la hâte de quelques notes, les communiqua à Cellarius, par qui elles furent publiées dans les deux langues, à Zeiz, en 1688. On y a joint la traduction latine faite

[1] Tom. IX, pag. 8.

[2] Tom. IX, pag. 36.

par Edouard Bernard, de la première lettre écrite par les Samaritains à leurs frères d'Angleterre [1].

Ludolf ayant répondu aux deux lettres des Samaritains, comme il le dit lui-même dans la préface de l'ouvrage que je viens de citer, en reçut une nouvelle lettre en 1691. Quoiqu'il eût promis dans cette même préface de publier leur réponse quand il l'aurait reçue, cette promesse n'eut point d'exécution. La lettre cependant fut communiquée à Cellarius, qui en cita quelques passages dans la nouvelle édition donnée en 1699, à Halle, dans son *Historia Gentis et Religionis Samaritanæ*, édition d'après laquelle Walchius a publié de nouveau cette même histoire dans le Recueil des dissertations philologiques de Cellarius, qu'il a donné à Leipsick en 1712. On y trouve divers textes de cette lettre écrite en langue hébraïque et en caractères samaritains. Cette troisième lettre des Samaritains a été enfin publiée en original avec une traduction latine et quelques notes, par M. P.-J. Bruns, en 1781, dans le programme qu'il publia en entrant en exercice de ses fonctions dans l'université de Helmstadt, et le tout a été imprimé de nouveau dans la XIIIe partie du *Repertorium* de M. Eichhorn, à la suite des lettres des Samaritains à J. Scaliger.

Toutes les lettres dont nous venons de parler ont servi à un assez grand nombre de savans pour former un tableau des dogmes, des rites et des opinions des Samaritains modernes. Basnage, Carpzovius, Cellarius, Lobstein et autres, ont traité ce sujet avec beaucoup d'étendue. M. Bruns surtout a donné sur cette matière, en 1797, dans le recueil de M. Stœudlin, intitulé *Beytræge zur Philosophie und Geschichte der Religion und Sittenlehre*, un petit traité où l'on trouve rassemblées, sous un seul point de vue, toutes les connaissances qu'on pouvait tirer des documens publiés jusqu'alors. « Si, dit M. Bruns en commençant ce traité abrégé, mais substantiel, il était vrai, » comme le suppose M. Hasse, conjecture dont je doute cependant, que la secte des Samaritains soit aujourd'hui tota-

[1] Le volume est intitulé : *Epistolæ Samaritanæ Sichemitarum ad Jobum Ludolfum..... cum ejusdem latinâ versione et annotationibus. Accedit versio latina persimilium litterarum à Sichemitis haud ita pridem ad Anglos datarum*, *Cizæ*, 1688.

»lement anéantie, il n'y aurait plus aucuns nouveaux ren-»seignemens à attendre d'entretiens ou de correspondances »avec des hommes de cette secte, et l'on pourrait regarder les »actes de cette conquête comme clos définitivement. Ils n'en »mériteraient que plus d'être examinés soigneusement, afin que »l'on pût se faire une idée juste des opinions religieuses et au-»tres des Samaritains. »

Tel était l'état des connaissances qu'on avait en Europe sur les Samaritains, lorsque M. le sénateur Grégoire, occupé à recueillir des renseignemens sur toutes les variations survenues pendant le siècle dernier dans les opinions religieuses des diverses communions chrétiennes, et des sectes juives et autres, fit passer dans le Levant quelques questions relatives aux Samaritains. Il désirait obtenir des renseignemens sur l'état actuel des Samaritains, le nombre des individus qui professent cette secte, les lieux qu'ils habitent, leurs occupations, leur croyance, leurs synagogues, leurs usages, leurs mœurs, leurs liaisons, en supposant qu'ils en eussent, avec les Juifs Karaïtes ou Rabbanites, les livres dont ils font usage, leur degré d'instruction. Il recommandait surtout de s'informer si les Samaritains de Naplouse offraient encore des sacrifices d'animaux sur le mont Garizim.

M. le comte de Champagny, alors ministre des relations extérieures, ayant adressé cette demande à plusieurs agens consulaires de France dans le Levant, et leur ayant recommandé de ne rien négliger pour y satisfaire, M. Grégoire ne tarda pas à recevoir des réponses de MM. Guys, vice-consul de France à Tripoli de Syrie; Corancez l'aîné, consul général de France à Alep, aujourd'hui consul général à Bagdad, et correspondant de la troisième classe de l'Institut, et Pillavoine, vice-consul de France à Saint-Jean-d'Acre. Toutes ces lettres sont du mois de juin et juillet 1808.

La lettre de M. Guys trop éloigné de la résidence des Samaritains, ne contient, sur l'objet qui nous occupe, rien qui mérite d'être extrait. Le peu de renseignemens qu'il donne, il les tient d'un rabbin des Juifs de Tripoli; et l'on n'y trouve rien de nouveau. Je n'en extrairai que ce passage. « Le rabbin »de Tripoli assure que Naplouse est la seule ville de la Palestine

» où les Samaritains aient une synagogue et soient soufferts. Il
» a fort loué le zèle peu charitable avec lequel le *Sarraf*, juif qui
» accompagne le pacha de Damas dans sa tournée annuelle en
» Palestine, pour la levée des tribus, sait ménager à ces héréti-
» ques endurcis des avanies plus pesantes que celles qui sont à
» la charge des *Raïa*, et particulièrement des Juifs. »

La réponse de M. Pillavoine est plus détaillée ; mais pour peu qu'on connaisse la matière, on s'aperçoit, quoique le vice-consul ne le dise pas, qu'elle a été faite sur le rapport de quelque Juif, et par cette raison il faut bien se garder d'adopter légèrement les faits qu'elle contient. D'un autre côté, elle mérite d'être connue, parce qu'il est évident que celui qui a donné les renseignemens qu'elle contient, connaissait les Samaritains de Naplouse. Je vais en donner un extrait.

« Il n'y a de Juifs-Samaritains [1] qu'à Naplouse ; ceux de l'E-
» gypte sont Karaïtes, comme il y en a en Crimée, à Constan-
» tinople, à Damas, à Jérusalem et dans deux petits villages près
» de Bagdad [2].

» Les Juifs-Samaritains croient que ceux d'Angleterre sont
» de leur secte. Ils sont au plus soixante, hommes, femmes et
» enfans, reste d'une secte qui se détruit journellement par la
» misère. Les deux moins malheureux sont au service du
» chef du pays, emploi qui leur donne rigoureusement du
» pain ; les autres cherchent journellement à vivre d'industrie.
» Ils habitent les vieilles mâsures dans un mauvais quartier de
» Naplouse.

» Ils croient peu en Dieu. Le pupitre sur lequel ils placent
» l'Écriture est surmonté d'une figure d'oiseau qu'ils appellent
» *Achima*, mot particulier à cette secte [3]. Lorsqu'ils invoquent

[1] Cette expression, *Juifs-Samaritains*, ne saurait être admise. *Voy. les lettres de Huntington*, pag. 50.

[2] Je crois bien qu'il y a des Juifs Karaïtes en Egypte, mais je doute fort que tous les Juifs égyptiens soient Karaïtes.

[3] Il y a long-tems que cette calomnie a été réfutée : et qu'on a observé que les Samaritains, en lisant la Bible, au lieu de prononcer le nom ineffable ou *Tetragrammaton*, disent השם, *Haschem* (le Nom). Ils ne sont pas plus coupables en cela que les Juifs, qui y substituent les mots

»l'Être suprême, ils ne disent pas, comme les autres juifs, *Adonai*; ils disent toujours *Achima*, ce qui fait croire qu'ils adorent »la divinité sous le symbole de cet oiseau, qui a la figure d'un »pigeon, et qu'ils croient être le principe de toutes choses, »peut-être même la Divinité.

»Leur seule synagogue est une très-petite et une très-sale »chambre. Ils doivent, pour y prier, être vêtus de blanc, et »ne se mêler avec aucun étranger. Ils prient cependant vêtus »comme ils le sont. Leur synagogue est ouverte à tout le monde. »On y voit rarement des curieux; mais, en ce cas, on les place »séparément.

»Ils observent le sabbat sans refuser l'occasion de gagner. Ils »égorgent eux-mêmes les animaux qu'ils mangent. Ils ne »touchent que ce qui tient de leur secte. S'ils sont forcés, par »le travail, de toucher un étranger ou ses hardes, ils doivent »se laver le plus tôt possible pour se purifier. Ils ne se marient »qu'entre eux. Les morts, selon eux, sont impurs; ils s'en »éloignent, et font ensevelir les leurs par des Chrétiens et des »Turcs.

»Ils n'ont point de liaison avec personne, et jamais avec les »Karaïtes et les Rabbanites; ils croiraient réciproquement se »déshonorer en se fréquentant. Ils vivent ordinairement chez »eux; le besoin les y oblige.

»L'Ecriture est leur unique livre; il est écrit en caractères »dont ci-joint une copie [1]. Ils apprennent à leurs enfans à les »connaître; c'est leur seule éducation; ils sont ignorans. Le »très-petit nombre sait lire et écrire en arabe, seulement pour »ce qui a rapport à un misérable trafic, ce qui se réduit à pren»dre des notes.

»A leur Pâque, ils vont annuellement sur le mont Garizim, »offrir un mouton en sacrifice. Il est rare qu'ils en égorgent »davantage. Ils le feraient volontiers s'ils en avaient les facultés. »Chaque famille autrefois, ou du moins les plus apparentes »(et il s'en trouvait plusieurs en état de faire cette dépense),

Adonai ou *Elohim*, et qui, ailleurs que dans la lecture des livres saints, disent aussi *Haschem*, au lieu du nom de Dieu.

[1] Cette copie est extrêmement mauvaise; on y compte trente-trois lettres au lieu de vingt-deux.

»immolait un mouton ou un agneau. Aujourd'hui, et depuis »environ vingt ans, ils se bornent à un sacrifice commun. »

A cette lettre est joint un *Post-scriptum* qui, quoique étranger à notre sujet, est assez curieux pour mériter d'être transcrit ici.

« On pourrait peut-être avoir des notes plus étendues et plus »sûres sur tout ce qui a rapport aux Juifs samaritains, en al»lant voir par soi-même; mais au Levant, on ne se présente ja»mais les mains vides; il faudrait être généreux avec ces Juifs »pour les rendre sincères et complaisans, prévenir de ce voyage »l'Arabe qui commande despotiquement à Naplouse, quoique »soumis, en apparence, au pacha de Damas, à qui il paye un »tribut annuel, et dont il chasse les officiers qui veulent pas»ser de force sur les terres de sa dépendance. Il faudrait lui de»mander une escorte nécessaire, la payer chèrement, loger chez »lui, parce qu'il l'exigerait, accepter un mauvais cheval qu'il »dirait être du plus grand prix, et reconnaître tout cela par »des présens et des générosités....On ne réussirait pas autre»ment.... »

M. Pillavoine a oublié de dire qu'il faudrait, pour faire un pareil voyage avec succès, connaître bien tout ce que l'on sait déjà sur cette secte en Europe, posséder la langue hébraïque, savoir lire couramment l'écriture samaritaine, enfin être au fait des principales questions qui divisent les Samaritains d'avec les Juifs. Malheureusement ce genre d'érudition est extrêmement rare aujourd'hui, et ce n'est pas dans le Levant qu'on peut acquérir les connaissances relatives à la littérature sacrée et aux antiquités hébraïques, quand on n'en a pas fait l'objet de ses études avant de quitter l'Europe. Qu'il nous soit permis de regretter qu'une étude aussi importante, puisqu'elle tient à l'histoire et à la religion, soit tombée dans un discrédit presque universel.

M. Corancez prit le vrai moyen de se procurer des renseignemens plus étendus et plus sûrs. Il fit passer une lettre et une série de questions aux Samaritains de Naplouse; mais, en attendant qu'il en eût reçu une réponse, il crut devoir communiquer à M. Grégoire les notions qu'il avait recueillies, quoiqu'il ne se dissimulât point que plusieurs de ces notions ne devaient être

reçues qu'avec une extrême défiance. Telle est celle-ci, qui se trouve dans sa lettre du 4 juin 1808 : « Il est certain que les » Juifs samaritains qui existent encore à Naplouse y font des » sacrifices d'animaux, et dans leur église, et sur le mont *Haibaal*, » et non sur le mont Garizim ; » et ce qu'on lit dans le Mémoire joint à la lettre du 27 du même mois : « Le seul livre, la Bible, » est fort altérée; sur dix mots, les autres juifs n'en trouvent » pas cinq de la leur. » Cela n'empêche pas qu'on ne trouve dans ce mémoire des faits curieux qui méritent d'être recueillis. En voici l'extrait.

« Naplouse [1] est, en Orient, la seule ville où il existe encore » des Samaritains. Il y en a douze à quinze familles, soixante à » quatre-vingts individus. Ils portent le bonnet rouge et le schall » blanc, qui, par distinction de leur secte, est séparé sur le de- » vant de la tête, où ils laissent voir une place rouge.

» Les Turcs de Naplouse, qui sont peu puissans, laissent les » Samaritains en repos. Djezzard avait voulu les avaniser; ils lui » échappèrent en se disant Juifs.

» Comme les Karaïtes, ils suivent au pied de la lettre ce qu'ils » ont conservé de la loi de Moïse. Leur seul livre, la Bible, est » fort altéré : sur dix mots, les autres Juifs n'en retrouvent pas » cinq de la leur. Ils ont un chef ou grand-prêtre (*Khacan*); il » porte les cheveux longs, au contraire des autres Samaritains » qui ont la tête nue.

» Les Samaritains occupent à Naplouse un quartier particulier » qui a pris leur nom. Ce quartier est un *Khan* assez vaste, com-

[1] Le morceau publié dans le *Moniteur* du 6 juillet 1811 contient tout ce que nous donnons ici avec quelques autres détails ; mais ce qu'il est essentiel d'observer, c'est qu'on y convient que ces renseignemens sur les Samaritains ont été fournis au consul par plusieurs Juifs qui ont long-tems habité parmi eux à Naplouse. L'auteur assure n'avoir pris de leurs rapports que les points sur lesquels ils se sont accordés, et il en conclut que ces rapports sont exacts. Il reconnaît néanmoins qu'on doit se défier de leur exactitude relativement à l'accusation d'idolâtrie. Cette restriction est très-juste ; mais ce n'est pas le seul point sur lequel on doive se défier de ces rapports, comme tous les gens instruits le sentiront sans peine.

On peut consulter à ce sujet, ma lettre au rédacteur du *Moniteur*, insérée dans le N° du 31 août 1811.

» posé de dix à douze maisons communiquant les unes aux autres.
» Dans une d'elles, au premier étage, est la Synagogue, composée
» de deux ou trois chambres : dans la plus grande est une estrade
» sur laquelle est placée leur Bible. Cette bible est cachée par un
» rideau que le *Khacan* a seul le droit de lever. Il la présente aux
» fidèles, qui se lèvent. Sur cette bible est l'image sculptée d'une
» tourterelle; de là le préjugé que les Samaritains adorent une
» tourterelle.

» Les Samaritains laissent entrer les Juifs dans cette chambre.
» Vis-à-vis est une autre chambre soigneusement fermée, et où
» ils n'admettent aucun homme étranger à leur secte. On sup-
» pose qu'ils pratiquent dans cette chambre quelques cérémonies
» qui sont taxées d'idolâtrie.

» Le premier jour de Pâques, les Samaritains célèbrent à mi-
» nuit la fête de ce sacrifice. Le Khacan égorge avec un couteau
» un mouton conduit dans la synagogue. On y allume du feu
» dans un endroit préparé pour cela. La victime tout entière,
» et avec sa toison, est embrochée avec une perche, et mise sur
» les charbons; on la recouvre de bois allumé ; elle est ensuite
» partagée entre les assistans, qui la mangent dans l'église.

» Aux deux extrémités de Naplouse sont les deux montagnes
» de *Haïbaal* [1] et de *Garizim*. Sur la première est le sépulcre
» d'un saint très-honoré des Samaritains. C'est là que tous les
» ans ils font, dans la fête de Pâques, et après le sacrifice qui
» a toujours lieu dans la synagogue, le sacrifice d'un agneau.
» Ce dernier se fait en plein jour; il s'y mêle des cérémonies
» particulières. On croit qu'elles ont pour but l'adoration du
» saint sur le tombeau duquel se consomme le sacrifice.

» Tous les Samaritains se vêtissent dans la synagogue d'une
» chemise blanche qui couvre leurs habits. Il y a dans l'église un
» lieu séparé pour les impurs. Ce sont ceux qui ont touché un
» mort, les femmes dans leur tems critique, les hommes qui les
» ont approchées à cette époque.

» Les femmes, dès que l'incommodité périodique qui afflige
» leur sexe s'est déclarée, sont séparées de la société et reléguées
» dans un lieu particulier de la maison. Au bout de sept jours

[1] Il fallait dire *Ebal*.

» elles se purifient dans une eau courante. Les hommes impurs » s'y purifient également, mais au bout de vingt-quatre heures.

» Les Samaritains, comme les Juifs de l'Orient, ne mangent » que la chair des animaux égorgés par l'un d'eux, et avec cer- » taines formalités. Ils restent ainsi séparés des Turcs, des Juifs, » des Chrétiens. Ils ne se marient qu'entre eux; ils ne s'allient » pas même avec les Juifs.

» Ils sont peu fortunés et sans considération : plusieurs tiennent » boutique et vivent d'un petit commerce. Il y a aussi parmi eux » quelques *Sarraf* (changeurs), paaticulièrement le *Sarraf-elbe- » led*, changeur du gouverneur.

» Leur langue est l'arabe et un hébreu corrompu. »

La lettre et le mémoire adressés par M. Corancez aux Samaritains de Naplouse ne demeurèrent point long-tems sans réponse. Il est malheureux qu'on n'ait pas conservé un double du mémoire rédigé par M. Corancez; il aurait pu jeter du jour sur quelques-unes des réponses aux questions qu'il contenait. M. Corancez n'en a point gardé de copie, ainsi que je l'ai appris de lui-même; il ne s'en est point trouvé dans les archives du consulat général d'Alep, où je l'ai fait chercher. Ce mémoire avait sans doute été composé d'abord en français et traduit en arabe, et l'obscurité de quelques-unes des réponses donne lieu de penser qu'il s'était glissé plusieurs fautes dans la rédaction des questions en arabe.

Quoi qu'il en soit, la réponse parvint à Alep le 2 octobre 1808. Elle était écrite en arabe et datée *du* 15 *juillet de l'année* 1808 *de Jésus-Christ*, 6246 *d'Adam*, 3246 *de la sortie d'Egypte*, *le mardi* 5 *de Djoumadi*, 1223. Le calcul prouve qu'il s'agit de *Djoumadi second*. L'auteur de cette lettre se nomme *Salamèh*, *fils de Tobie*, et il a écrit au commencement de la lettre son nom et ses qualités en hébreu et en caractères samaritains, en avertissant que c'était là un modèle de la véritable écriture hébraïque. On y lit ceci :

אני שלמה בן טביה הכהן הלוי בשכם אודה את יהוה אמן.

Moi Salamèh, fils de Tobie, prêtre-lévite à Sichem, je loue le Seigneur.

Une copie de la lettre arabe de Salamèh fut envoyée d'Alep avec une traduction française. Le tout me fut communiqué par M. Grégoire. Je réformai la traduction, qui était souvent inexacte, parce que le traducteur, assez familiarisé avec la langue arabe, était trop étranger aux matières qui faisaient le sujet de la lettre. La copie du texte arabe se ressentait aussi du même défaut, et quelques fautes qui s'y étaient glissées, rendaient un petit nombre d'endroits inintelligibles. M. Corancez ayant, à cette époque, quitté le consulat général d'Alep, et M. Rousseau, fils du consul général de Bagdad, et correspondant de la troisième classe de l'Institut, lui ayant succédé, je lui écrivis pour obtenir de lui une autre copie de la lettre arabe dont l'original était resté dans les archives du consulat. J'en ai reçu effectivement une nouvelle copie, à l'aide de laquelle les difficultés de la première ont disparu; mais celui qui a fait cette copie paraît avoir pris, en la faisant, beaucoup de libertés, en sorte qu'il y a quelques passages dont la vraie leçon est encore incertaine.

Les deux copies de la lettre arabe et la traduction, ayant été communiquées à M. Schnurrer, chancelier de l'Université de Tubingue, et correspondant de la troisième classe de l'Institut, ce savant, à qui la littérature samaritaine a de grandes obligations, a donné une traduction allemande de ces pièces, dans le premier tome du recueil intitulé *Mines de l'Orient*.

Avant que la seconde copie de la lettre arabe du prêtre Salamèh me fût parvenue d'Alep, j'avais, à la prière de M. Grégoire, dressé le projet d'une lettre et d'un nouveau mémoire, pour les faire passer à ce prêtre. Le tout fut traduit en arabe sous ma direction, par M. Michel Sabbagh, Syrien réfugié, attaché à l'école spéciale des langues orientales vivantes, établie près la bibliothèque impériale. J'y ajoutai tous les mots ou textes hébreux et samaritains, en caractères samaritains, et j'en fis faire trois copies que j'adressai successivement à Alep, d'où elles furent envoyées par M. Rousseau, à Naplouse.

Je dois avouer que les caractères samaritains que j'avais tracés, ont dû paraître fort barbares au prêtre Salamèh, parce que j'avais imité les formes consacrées dans notre typographie orientale par les polyglottes de Paris et de Londres, formes qui diffèrent beaucoup de celles dont les Samaritains font usage.

Quelques-unes des questions comprises dans mon mémoire, n'étaient fondées que sur des fautes de la première copie, la seule que j'eusse alors sous les yeux, de la lettre arabe de Salamèh. Ces deux causes ont eu quelque influence sur la réponse de Salamèh.

Cette réponse ne se fit pas attendre long-tems. Elle me fut envoyée d'Alep en original et sans traduction, vers le milieu de 1811. Elle consiste en un long mémoire écrit en hébreu corrompu, et en lettres samaritaines, auquel est jointe une lettre écrite en arabe. J'ai traduit le tout en français, et excepté deux ou trois mots dont le sens me paraît incertain, on peut s'en rapporter à cette traduction. Si, comme je le pense, je me détermine à donner quelque suite à cette correspondance, il faudra prendre le parti d'écrire tout ce que l'on adressera à Naplouse, en arabe et en hébreu, en employant pour cette dernière langue, les caractères samaritains. C'est le moyen d'inspirer plus de confiance aux Samaritains, et d'en obtenir des réponses plus satisfaisantes, autant qu'on peut en attendre d'hommes grossiers et étrangers à toute instruction. Peut-être aussi parviendrait-on alors à obtenir d'eux quelques livres qu'ils ne veulent communiquer qu'à leurs frères. Le succès de la correspondance établie par Huntington, fut dû à ce que les Samaritains, voyant que ce savant lisait l'hébreu écrit dans leurs caractères, ne doutèrent point qu'il ne les eût mis en correspondance avec d'autres Samaritains établis en Angleterre, et que les réponses ambiguës qu'ils reçurent les entretinrent dans cette idée. »

SILVESTRE DE SACY.

Dans un prochain article, nous donnerons la suite de ce mémoire, contenant la substance de la correspondance de Salamèh [1].

[1] Voir le N° 23 ci-après, page 321.

Philologie.

ATLAS ETHNOGRAPHIQUE DU GLOBE,

OU CLASSIFICATION DES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES, D'APRÈS LEURS LANGUES, ETC. [1].

Importance de la linguistique et avantages que la Religion a retirés de l'étude des langues.

L'étude comparée des langues, dit un auteur que nous avons déjà eu l'occasion de citer plusieurs fois [2], répand une vive lumière sur l'histoire primitive de l'homme, et sur le développement successif de ses facultés intellectuelles : c'est elle qui a permis de réfuter ces systèmes exagérés de chronologie, enfantés par la vanité, ou les spéculations sacerdotales des nations de l'Orient, que certains philosophes s'empressaient d'admettre parce qu'ils paraissaient contraires à la Genèse; c'est encore par le moyen de la linguistique qu'on a démenti l'absurdité de cette prodigieuse antiquité des monumens de l'Egypte. Une échelle des tems solidement établie, régulièrement divisée, a mis chaque monument à sa place; et les faibles dans la foi n'ont plus eu à s'effrayer de l'antiquité présumée des pyramides, des obélisques et des zodiaques.

[1] Par M. Adrien Balbi; 1 vol in-fol. et 1 vol. in-8°.

[2] M. Benoist qui, dans un journal hebdomadaire, a consacré un excellent article à l'ouvrage de M. Balbi. Nous l'avons consulté pour la rédaction de celui-ci. Nous nous sommes aussi servi de l'article analytique que Malte-Brun a composé sur l'*Atlas ethnographique du globe*, et que l'on trouve dans le XXXII° vol. des *Annales des voyages*, tom. II *de la 2° série*, pag. 209.

C'est par le seul examen des langues des divers peuples de la terre, qu'on peut remonter à l'origine primitive des nations qui l'habitent; car, à l'exception des Juifs, presque toutes les nations du monde sont hors du domaine de l'histoire, lorsqu'on en vient à une certaine époque. L'étude des langues, seule, par la multiplicité des faits nouveaux qu'elle a rassemblés, et par la foule d'utiles applications qu'elle en a su faire, est venue jeter un grand jour sur ces tems obscurs; elle a parlé le même langage que la Genèse; et tout ce que Moïse nous a dit, l'ethnographie ou la science des langues nous le répète. Dira-t-on avec nos philosophes imberbes qu'ils s'entendent pour nous tromper? Ce serait parler contre soi-même. La Génèse ne rapporte rien, concernant l'histoire générale du genre humain, que l'ethnographie ne confirme. Après avoir attentivement et profondément étudié cette science, on voit que l'antiquité du monde ne va pas au-delà de l'époque assignée par Moïse; que tous les idiomes du globe ont de nombreuses analogies de formes et de racines, qui, raisonnablement ne peuvent être attribuées au hasard; que toutes les langues sont dérivées d'une souche primitive; qu'il est impossible que l'homme les ait inventées, et qu'il existe enfin une analogie frappante entre les souvenirs antiques des peuples de l'Asie et de ceux du Nouveau-Monde.

Tous les idiomes connus ont de nombreuses analogies de formes et de racines, et toutes les langues *sont dérivées d'une souche primitive.* Il suffit de désigner et de déterminer ce grand fait d'une connexité primitive entre les langues qu'on a surnommées indo-germaniques. Les philologues ont remarqué que les mots de *deux* et de *trois* ont parcouru l'Europe et l'Asie, et ceux de *père* et de *mère* offrent une frappante analogie d'un bout à l'autre de l'ancien continent.

Le Sanskrit a beaucoup d'analogie avec le Slave, le Malais et autres langues, et une bien plus grande avec le Zend, le Persan, le Grec, le Latin, et tous les idiomes germaniques, surtout avec l'Islandais. Sans répéter ici les faits curieux signalés par Jean Muller, Humboldt, Malte-Brun et autres savans, relatifs à la liaison entre les langues, les monumens et les mythologies de l'Asie

orientale et de l'Amérique septentrionale, jusqu'à l'isthme de Guatimala, et jusqu'à l'Ohio, il suffit de dire que le Guarini, le Caribe et le Delaware paraissent surtout offrir un trop grand nombre d'analogies avec l'Indoustani, l'Hébreu et le Chinois, pour pouvoir les regarder *comme l'effet du seul hasard*. Le capitaine Weddel, qui a atteint la plus haute latitude australe de tous les voyages connus, vient de faire quelques observations sur l'idiome des peuples de la région australe de l'Amérique septentrionale, qui, selon lui, offre des analogies avec l'hébreu, soit dans la signification des mots, soit dans l'emploi des sons anglais *s* et *sh*, qu'il dit y être très-fréquens. Il est bon de remarquer que ce phénomène est loin d'être unique, plusieurs idiomes de la Polynésie et de l'Amérique offrant plusieurs formes strictement hébraïques. Il serait facile de prouver la ressemblance du polynésien avec l'hébreu dans la conjugaison des verbes, et dans un grand nombre de ses mots primitifs. Beaucoup d'expressions ont des racines vraiment hébraïques.

M. Adrien Balbi, auteur de l'ouvrage dont nous nous occupons, est un noble vénitien versé dans toutes les études géographiques, et qui figure parmi les hommes les plus savans et les plus érudits de ce siècle. Malte-Brun possédait une haute estime pour ce travail. L'*Atlas ethnographique* est, selon lui, le livre le plus riche en faits nouveaux, en documens authentiques, en observations curieuses, qui ait paru dans ce genre depuis bien des années. Les matériaux que le savant auteur a rassemblés pour le composer sont, dit-il, immenses. Nous allons, d'après cet excellent juge, exposer le plan et le contenu de cet important et unique ouvrage.

Tout l'ouvrage est divisé en trois parties, dont les deux premières forment ce que l'auteur appelle *Introduction* et *Atlas ethnographique du globe*; la troisième offre le *Tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde*.

L'*introduction* se compose de deux parties distinctes : d'un *discours préliminaire* et de l'*introduction* proprement dite. Dans le *discours préliminaire*, M. Balbi considère la linguistique sous deux points de vue différens; d'abord comme étude pratique des langues, dont il signale les brillans résultats obtenus par plusieurs

savans dans ces dernières années, ensuite comme étude comparée des différens idiomes connus. C'est en envisageant la linguistique sous ce rapport, que l'auteur aborde une foule de questions importantes, et fait beaucoup de rapprochemens aussi savans que nouveaux. Parmi cette immense quantité de faits, nous signalerons les suivans, qui le méritent par leur importance.

Il démontre que la langue est le caractère principal à l'aide duquel le géographe et l'historien peuvent et doivent distinguer les nations différentes, à cause de la permanence des langues, qui survivent aux révolutions politiques. Il observe que, lors même qu'une nation a perdu son idiome, en s'amalgamant à une autre de race différente, le nouveau produit qui résulte de ce mélange signale encore dans sa prononciation et dans la masse de ses mots les élémens divers dont il a été formé.

M. Balbi signale une foule d'erreurs dans lesquelles sont tombés divers auteurs pour avoir négligé l'ethnographie, entre autres Bibliandro, Claude Duret, Cluverius, Leibnitz, Court de Gebelin et Paw. Il indique une foule de dénominations collectives qui, employées par les voyageurs et les géographes, pour désigner plusieurs nations différentes, ont donné lieu à un grand nombre de méprises : telle est, entre autres, celle de *Tartares*, celle d'*Indiens*.....

Il aborde la question relative aux analogies fortuites qu'offrent entre elles les différentes langues du globe; et, rejetant les systèmes exagérés des étymologistes de l'antique école, il s'appuie de l'opinion de M. le baron Alexandre de Humboldt pour leur donner la valeur qu'elles méritent.

Il fait voir en quoi consiste la méthode des étymologistes modernes et les résultats importans qui en découlent, par son application aux différentes branches de connaissances humaines. C'est par l'examen de la langue à laquelle appartiennent les noms géographiques du Brésil, qu'on découvre l'immense étendue des pays occupés jadis par les Guaranis, nation qui maintenant est réduite à un si petit nombre d'individus. C'est aussi par de semblables recherches qu'on a prouvé la grande extension des peuples celtes, germaniques et basques, l'origine persane des Boukhares et des Ossètes, la parenté des Lapons et des

Hongrois, celle des Troukiou et des Hioungnou avec les Turcs, la différence essentielle entre les Ouigours et les Yougours [1].

C'est par l'étude comparée du grec et de l'albanais ou *skipe*, que M. Malte-Brun vient de démontrer la liaison intime des Albanais ou Skipatar avec les Grecs-Eoliens, tandis que les compilateurs en cherchaient l'origine dans le Caucase parmi les Albani d'Asie. C'est encore par la comparaison des langues qu'on peut prouver que les Lettons ont reçu quelques élémens de civilisation des Allemands, les Amazigh des Arabes; que ceux-ci ont eu une grande influence sur celle des Portugais et des Espagnols, tandis que l'Océanie occidentale paraît avoir eu un foyer de civilisation indigène, modifiée par ses rapports avec les peuples de l'Inde de la Perse, de l'Arabie et de l'Europe.

L'introduction proprement dite est divisée en huit chapitres.

Dans le premier, où l'auteur expose les principes d'après lesquels on peut faire une classification générale des langues, il trace leur marche progressive d'après un mémoire qui lui a été fourni par M. Sylvestre Sunheim Farceira, portugais; il indique ensuite les moyens de reconnaître les souches d'où dérivent les différens peuples de la terre, par l'examen de leurs langues, en appliquant les principes vraiment philosophiques et ingénieux, posés par M. Abel Remusat, dans ses *Recherches sur les langues*

[1] Le travail de M. Abel-Remusat, sur l'astronomie des Mongols, fournit une preuve de la futilité de ces hypothèses, par lesquelles on a voulu voir, dans on ne sait quel peuple primitif de la Haute-Asie, les inventeurs des sciences et de l'astronomie en particulier : car il y a des philosophes, et on sait que Bailly était de ce nombre, qui ont placé en Tartarie le berceau du genre humain avec le peuple primitif. On a su apprécier à sa juste valeur la prétendue civilisation des Ouigours, qu'on supposait antérieure à toute époque historique. On sait à présent que ce prétendu peuple primitif, inventeur des sciences et de l'astronomie, des arts et de l'écriture, était une tribu turque, jadis nomade, qui s'est fixée dans les villes avant les autres, y a reçu quelques connaissances de ses voisins, et a composé quelques livres écrits avec des caractères qui lui ont été portés de l'occident. M. Abel-Remusat trouve que cette civilisation, non-seulement ne repose sur aucun fait positif, mais encore qu'elle est inconciliable avec les observations philologiques et les traditions historiques de toutes les nations de l'Asie. *Note ajoutée.*

tartares..... M. Balbi démontre ensuite la nécessité de joindre à la comparaison des mots, celle *des grammaires*. Il fait voir, par de nombreux exemples qui lui ont été fournis par MM. Saint-Martin, Agoub et d'autres, ou qu'il a puisés aux meilleures sources, en quoi consiste la différence qu'offrent entre elles plusieurs langues-sœurs, et en quoi diffèrent quelques langues dérivées de celles que l'histoire de l'ethnographie représentent comme leurs souches respectives; il fait des observations sur les langues mélangées et artificielles, sur celles des femmes, sur les idiomes primitifs et les dérivés, et sur les peuples homonymes qui parlent des langues différentes. Il donne enfin ses conjectures sur le nombre des langues, qu'il croit monter au moins à *deux mille*, et un essai de la *bibliographie* des langues, partagée en *cinq branches*; savoir : *dictionnaires* et *vocabulaires*, recueils de l'*Oraison dominicale*, traductions de la Bible, grammaires générales, et principaux traités sur l'*origine*, la *formation* et la *classification* des langues.

Dans le deuxième chapitre, qui traite des moyens graphiques employés par les différens peuples de la terre, anciens et modernes, M. Balbi les réduit tous aux *sept classes suivantes :* la peinture représentative des choses, les caractères symboliques proprement dits, les caractères chinois modernes, l'écriture mixte, l'écriture syllabique, les alphabets proprement dits, les écritures spéciales. Tout ce chapitre, rempli de renseignemens curieux et importans, a été revu et enrichi de plusieurs notes des savans philologues, MM. Champollion-Figeac, Abel Remusat et Saint-Martin.

Les chapitres III, IV, V, VI et VII, sont consacrés à exposer les motifs qui ont guidé l'auteur dans la classification des langues de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique, de l'Océanie et de l'Amérique, classification qui forme le sujet des tableaux principaux de l'Atlas. M. Balbi a inséré dans ces cinq chapitres, une foule de choses non moins curieuses qu'importantes, que le cadre des tableaux ne pouvait admettre. On y trouve des notes et des observations de M. Saint-Martin, sur les langues sémitiques et persane; de M. Burnouf fils, sur le pali, le fan et le sanskrit; de MM. les abbés Dubois et Langlois, sur le canara et sur le lachtho; de M. Abel Remusat, sur le chinois et sur la prétendue

antiquité de la civilisation de l'Asie centrale ; de M. Champollion-Figeac, sur la langue romane ; de M. le baron de Pédro Branca, sur le dialecte brésilien ; de M. le docteur Hermès, sur le frison ; de M. Jomard, sur le syouah et le wolof ; de M. Louis de Freycinet, sur les langues parlées à l'île de Timar et dans l'archipel des Mariannes ; de MM. Duperrey, Lesson, Gaymard et Blosseville, sur plusieurs idiomes de l'Océanie ; de MM. Alexandre et Guillaume de Humboldt, Restrepo, Galatin et Malte-Brun, sur plusieurs idiomes américains.

L'*Atlas ethnographique* présente *huit cent soixante langues*, et plus de *cinq mille dialectes* ; et, bien loin d'avoir exagéré le nombre des langues éteintes ou encore parlées sur le globe, l'auteur croit peut-être l'avoir estimé beaucoup au-dessous de la réalité.

Des savantes recherches de M. Balbi, il résulte que *presque toutes les langues ont une connexité plus ou moins grande avec l'hébreu* ; que, plus les peuples sont isolés et sauvages, plus cette connexité est frappante ; et que plus les peuples se civilisent, plus cette connexité s'affaiblit et se perd.

M. Balbi pense, comme l'illustre baron de Humboldt, qu'on pourrait réduire les différens idiomes aux trois classes suivantes : *les langues simples, les langues par fluxion, et les langues par agglomération*. Les faits recueillis jusqu'à présent sur toutes les langues connues, nous démontrent que l'ancien monde qui les possède toutes les trois, paraît aussi être le seul qui ait les véritables *langues par fluxion* ; que le nouveau monde offre d'un bout à l'autre de sa vaste surface, des *langues par agglomération*, et que le monde maritime ne présente encore dans tous ses idiomes connus que des langues simples. Cette conclusion, dit M. Balbi, à laquelle nous ont conduit nos recherches sur la classification ethnographique des peuples, amène cette réflexion remarquable que nous *trouvons justement dans l'ancien monde, où Moïse nous représente l'origine des sociétés et le berceau de tous les peuples de la terre*, les trois classes essentiellement différentes auxquelles le célèbre baron de Humboldt pense qu'on peut réduire les formes grammaticales de l'étonnante variété des idiomes connus.

D'après les livres de Moïse, dit M. Balbi, qu'*aucun monument* ;

ni historique ni astronomique, n'a encore démentis; *mais avec lesquels, au contraire, tous les résultats obtenus par les plus savans philologues et par les plus profonds géomètres, s'accordent d'une manière merveilleuse*, nous savons que les Chaldéens, les Assyriens, les Arabes, les Hébreux, et autres peuples de la grande famille sémitique, ont été de tout tems les habitans de l'Asie occidentale.

D'où il suit que toutes les recherches et découvertes faites jusqu'à présent, prouvent d'une manière victorieuse que la civilisation primitive ne vient ni de l'Afrique, ni de l'Asie orientale, ni de la Haute-Asie, mais de l'*Asie occidentale*. L'ethnographie est une science religieuse qui contient l'histoire primitive du genre humain; elle confirme cette grande vérité renfermée dans la Genèse, que *tout vient de Dieu*.

L'*Atlas ethnographique du globe*, qui forme la partie principale de l'ouvrage, se compose de quarante-un tableaux partagés en deux séries : les *tableaux ethnographiques* ou de *classification*, et les *tableaux polyglottes* ou de *comparaison*.

Trente-six tableaux ethnographiques, dont six généraux, et trente particuliers, offrent toutes les langues connues, anciennes et modernes, classées d'après le degré de parenté plus ou moins grand qu'on y observe.

Le premier tableau général, que l'auteur nomme *mappemonde ethnographique*, offre les noms des principales langues et de toutes les familles ethnographiques mentionnées dans l'Atlas, classées d'après les cinq parties du monde. Les cinq autres tableaux généraux donnent la classification générale de tous les idiomes connus, que l'on regarde comme appartenant à chacune des cinq parties du monde.

Les *trente* tableaux particuliers contiennent la description de différentes langues connues, en indiquant, pour chacune les noms des principaux peuples qui la parlent, les lieux qu'ils habitent, les particularités les plus remarquables de la grammaire et de la prononciation, les principaux dialectes qu'elle comprend, et, lorsqu'elle est écrite, l'alphabet dont elle se sert, et les traits principaux de la littérature, lorsqu'elle en possède une qui soit connue. Cet article est une des parties les plus curieuses et les plus savantes de l'Atlas ethnographique, offrant

en peu de lignes, et d'après les meilleures sources, le moyen de comparer sous le point de vue littéraire, tous les peuples connus, anciens et modernes.

Chaque tableau particulier est précédé d'une introduction dans laquelle l'auteur trace les limites géographiques des langues qui y sont classées, et jette un coup d'œil rapide sur les particularités physiques, morales et historiques, qui forment pour ainsi dire la physionomie particulière des grandes régions du globe auxquelles chaque tableau spécial correspond. Cette partie de l'Atlas nous paraît aussi une manière tout-à-fait nouvelle de décrire les peuples et les contrées qu'ils habitent; elle est aussi utile qu'agréable à lire, offrant en quelques lignes, pour chaque région, les points culminans de l'histoire, de la géographie et de l'ethnographie. Parmi ces trente introductions, celle des familles ibérienne et celtique a été rédigée par M. Aubert de Vitry; celle des langues gréco-latines, par M. Champollion-Figeac; M. Ferdinand Denis a composé celle de la région guarani-brésilienne, et M. Isidore Nachet, celle de la Nigritie maritime et de l'Afrique australe.

Les cinq tableaux polyglottes offrent, en environ *sept cents* lignes horizontales partagées en 28 colonnes verticales, autant de vocabulaires dans environ *sept cents* langues et dialectes. Tous ces vocabulaires sont classés et numérotés d'après la classification et la numération adoptées dans les tableaux ethnographiques, afin de pouvoir trouver d'un coup-d'œil l'article ethnographique correspondant au vocabulaire, et *vice versâ*. Voici les mots contenus dans les vocabulaires : *soleil, lune, jour, terre, eau, feu, père, mère, œil, tête, nez, bouche, langue, dent, main, pied, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf* et *dix*. Ces vocabulaires de l'Atlas de M. Balbi, quoique peu riches de mots, sont remarquables par leur exactitude, et pour avoir été presque tous puisés aux sources originales, ou fournis directement par des personnes qui jouissent d'une grande célébrité littéraire, ou qui occupent des places éminentes dans la société.

Pour donner à nos lecteurs une idée plus exacte du bel ouvrage de M. Balbi, nous allons transcrire le premier tableau de l'*Atlas*, qui donne la famille des langues sémitiques.

FAMILLE DES LANGUES SÉMITIQUES [1], SUBDIVISÉE EN CINQ BRANCHES.

I.	HÉBRAÏQUE.		Hébraïque — 1. Phénicienne — 2. Punique, Carchedonique ou Carthaginoise — 3.
II.	SYRIAQUE.		Syriaque — 4. Chaldéenne — 5.
III.	MÉDIQUE.		Pehlvi — 106.
IV.	ARABIQUE.		Arabe ancien — 7. Arabe littéral — 8. Arabe vulgaire — 9.
V.	ABYSSINIQUE ou ETHYOPIQUE, subdivisée en	*Axumite.*	Gheez ancienne ou Axumite — 10. Gheez moderne ou Tigre — 11.
		Amharique.	Amharique — 12. Semien — 13. Arkiko? — 14. Narea? — 15. Dembea? — 16.

[1] Nous croyons nécessaire de dire un mot sur la dénomination de *Sémitique*, que, d'après le savant Eichhorn, nous avons donnée à cette famille. En l'employant nous avons senti autant que tout autre l'inconvénient de nommer ainsi des peuples qui ne descendent pas tous de Sem, et dont même une grande partie forme la postérité de Cham. Mais n'ayant pas d'autre dénomination générale plus convenable, nous avons pensé qu'elle valait encore mieux que celle de *langues orientales*, adoptée, il est vrai, par quelques philologues, mais qui est très-inexacte dans l'état actuel de la linguistique. Comme plusieurs grands philologues s'occupent actuellement de l'étude des langues persane, sanskrite, hindoustani, turque, mandchoue, chinoise, malaise et japonaise, il en résulterait qu'en donnant spécialement le nom de *langues orientales* aux idiomes que nous avons appelés sémitiques, on emploierait une qualification diamétralement opposée à la signification du mot *oriental*, parce qu'il s'appliquerait précisément à des langues *occidentales* par rapport aux langues que nous venons de nommer. *Introduction.* Ch. III, p. 140.

Premier tableau.

Famille des langues Sémitiques.

« De toutes les familles ethnographiques, aucune n'a plus que celle-ci le droit de fixer notre attention, puisqu'elle embrasse les langues des peuples dont la naissance se perd dans la nuit des tems, et parmi lesquels il paraît qu'on doit placer le berceau des arts et de la civilisation. C'est là qu'on retrouve les Juifs, ce peuple sage et grand, impie et faible, respecté et méprisé selon que la main de Dieu s'étend sur lui ou s'en retire; ce peuple qui donna au monde, par sa misère et par sa grandeur, tant d'exemples de la puissance et de la protection divines; ce peuple qui, dans le moyen-âge, exerça une si grande influence sur les nations modernes de l'Europe, par ses opinions, par sa littérature, et même par son activité toute particulière. C'est sur le sol foulé par les peuples Sémitiques que s'éleva le premier royaume dont l'histoire fasse mention, celui fondé par le farouche Nembrod; c'est-là que brilla le puissant empire de *Babylone*, qui, sous les règnes de Sémiramis et de Nabuchodonosor, menaça d'asservir la terre. C'est dans cette famille qu'on trouve et le *Pehlvi*, parlé autrefois à la cour de Cyrus, qui éleva sur les ruines de la monarchie Babylonienne le puissant empire des Perses, et le *Phénicien*, parlé jadis par ces peuples si célèbres par leur commerce et leurs navigations; ces Phéniciens..., qui donnèrent naissance à la fameuse *Carthage*, qui devait un jour disputer à Rome le sceptre du monde. C'est encore dans cette famille qu'il faut placer les *Abyssins*, qui, après avoir maîtrisé pendant une longue suite de siècles toute la haute région du Nil, étendu leur domination jusqu'au cœur de l'Arabie, et lutté avec succès contre les efforts du Croissant et des hordes inhospitalières de l'Afrique, viennent de céder aux attaques répétées des féroces Gallas, qui, en démembrant leur puissant empire, s'établirent dans ses plus belles provinces; et les *Arabes* vagabonds, qui, rassemblés dans le septième siècle à la voix de Mahomet, le glaive d'une main et le Coran de l'autre, parcoururent en conquérans,

avec la rapidité du tonnerre, les plus belles contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, offrant partout leur religion ou des fers; et qui, réunis de nos jours par l'adroit fondateur du Wahabisme, élevèrent dans l'Arabie cette puissance colossale qui devait s'éteindre avec le fils de cet habile imposteur. On ne peut penser aux Arabes sans se rappeler leur empire immense qui, plus grand que celui de Rome, s'étendait des colonnes d'Hercule aux rives de l'Indus, et des bords du Jassartes jusqu'au-delà des cataractes du Nil; sans songer à ces califes *Abbassides* et de *Cordoue*, à ces *Fathimides*, dominateurs de l'Égypte, qui tous protégèrent si puissamment les sciences et les arts, et sous les règnes brillans desquels ce peuple eut une part si importante dans la civilisation du monde. C'est aux Arabes qu'appartiennent plusieurs importantes découvertes dans les sciences et dans les arts les plus utiles : la première mesure géométrique d'un degré du méridien, l'invention de l'algèbre, le nouveau mouvement donné dans le moyen-âge au commerce de l'Inde, et l'introduction en Europe des chiffres, du papier de coton, et de la poudre à canon. C'est aux cours magnifiques de Bagdad et de Cordoue, que le génie et le savoir trouvaient des généreux protecteurs, et que nos ancêtres, encore barbares, allaient chercher les préceptes de la science et leurs modèles de luxe. C'est enfin parmi les peuples de cette famille, que naquirent les trois religions les plus répandues sur la terre : le Judaïsme, le Christianisme et le Mahométisme. C'est dans les demeures actuelles des Arabes que se trouvent tant de lieux, théâtres des faits les plus augustes de notre croyance. C'est là qu'est venu au monde le Divin Rédempteur des hommes, qui leur donna cette religion consolatrice, qui sut transformer en héros des esclaves, en martyrs des opprimés, et qui, après avoir lutté long-tems contre les efforts de l'idolâtrie romaine et de tant de peuples barbares, répand aujourd'hui ses clartés bienfaisantes sur une immense partie de la terre.

La famille des langues Sémitiques nous semble pouvoir être partagée dans les cinq branches suivantes :

I. HÉBRAIQUE [1], ainsi appelée du nom de la langue principale qu'elle comprend : il est probable que les *Philistins*, les *Mohabites*, les *Ammonites*, les *Iduméens* et tous les *Chananéens* parlaient des idiomes bien rapprochés de l'hébreu ; mais on n'a aucun renseignement sur ce point. Voici les langues qui nous paraissent être comprises dans cette branche :

1.—Hébraïque, commune à tous les Juifs, mais qu'on peut considérer comme morte, n'étant parlée nulle part depuis très-long-tems dans les usages ordinaires, mais seulement employée dans la lithurgie et les livres. Il faut y distinguer trois époques principales, qui forment autant de dialectes différens ; savoir :

L'*Hébreu Ancien* ou *Hébreu Pur*, parlé et écrit depuis le commencement de la nation jusqu'à la captivité de Babylone, après laquelle il cessa d'être parlé et devint la langue savante. dans cette qualité, les Juifs ont continué de s'en servir avec plus ou moins de pureté jusqu'à nos jours, et on le retrouve dans un grand nombre d'ouvrages composés par les Rabbins. Ce dialecte est le plus simple, mais aussi le moins poli, puisqu'il est très-pauvre en adjectifs, en adverbes, en prépositions et en conjonctions, et parce qu'au milieu d'une richesse inutile d'inflexions pour modifier la signification des verbes, il est très-pauvre en modes et en tems, ce qui le rend parfois obscur. C'est dans cet idiome que sont écrits tous les livres sacrés, jusques et y compris le prophète Malachie. Les règnes de David et de Salomon forment son époque la plus brillante. L'on croit avec assez de vraisemblance, que l'alphabet samaritain, ou un à peu près semblable, était en usage pendant cette époque.

Le *Chaldéen*, dialecte qui est presque identique avec le Syriaque. C'est la langue que les Juifs rapportèrent de la captivité de Babylone ; ils y introduisirent quelques hébraïsmes, et plus tard ils y mêlèrent des mots grecs et même des expres-

[1] Nous avons commencé notre tableau par la branche hébraïque, parce qu'elle contient l'idiome hébreu, qui devait tenir le premier rang parmi les langues Sémitiques, à cause de son antiquité, et parce qu'il nous présente *les plus anciens monumens littéraires qui soient maintenant entre les mains des hommes. Introduction.* Chap. III, pag. 105.

sions latines, mais celles-ci en moindre quantité. Il fut parlé et écrit jusqu'au onzième siècle. Le plus ancien ouvrage écrit en cet idiome est Daniel; viennent ensuite le Targum d'Onkelos, le Targum de Jonatham, le Talmud de Jérusalem et le Nouveau-Testament [1]. On l'écrivait avec l'alphabet appelé actuellement hébraïque, qu'on pense avoir été apporté de Babylone par Esdras et par les docteurs qui revinrent avec lui de la captivité. Cet alphabet est de 22 lettres comme le samaritain ; et de plus de 13 points-voyelles.

Le *Rabbinique*, lequel a été formé par les nombreux savans juifs espagnols, dans le onzième siècle, du mélange du chaldéen avec l'hébreu ancien. Il ressemble un peu plus à ce dernier, mais il est mélangé à une foule de mots de toute espèce, adoptés dans les différens pays où les Juifs se sont établis ; en Espagne ils est mêlé de mots espagnols, en Italie de mots italiens; en Allemagne, en Pologne, de mots allemands, polonais, etc., etc. Les bons auteurs cependant évitent l'emploi de ces mots étrangers. C'est dans cette troisième période que se trouve l'époque la plus brillante de la littérature hébraïque ; elle dura jusqu'à la dispersion des académies israélites d'Espagne, et ne jeta depuis que quelques lueurs seulement en Italie. Ce n'est que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, que les deux juifs Mendelsohn de Dessau et Hartwig-Werely de Hambourg firent renaître l'hébreu rabbinique en Allemagne; par leurs savans ouvrages et par ceux de leurs nombreux disciples, ils en répandirent la culture parmi les Juifs des autres pays de l'Europe, surtout parmi ceux de la Hollande. Le caractère rabbinique n'est autre chose que l'alphabet hébreu, seulement plus cursif.

On doit ajouter à ces trois dialectes le *Samaritain*, qui tient de l'hébreu, du chaldéen et du syriaque, mais qui diffère cependant d'une manière assez notable de ces idiomes, soit par ses formes grammaticales, soit par des racines qui lui sont propres, soit par des acceptions particulières de celles qui lui sont communes avec les autres dialectes sémitiques. Il paraît que le samaritain fut formé dans le septième siècle avant Jésus-Christ, du mélange des Hébreux qui habitaient le royaume d'Israël avec les colons assyriens envoyés dans la Judée par les rois de Ninive,

[1] Ou plutôt l'*Evangile de S. Matthieu* seulement ; encore l'original est-il perdu. (*Note du D.*)

On prétend, avec assez de raison, que l'alphabet dit maintenant samaritain, était en usage chez tous les Juifs avant la captivité. Après cette époque, il s'est conservé toujours chez les Samaritains, ce qui lui a valu ce nom ; il a vingt-deux lettres, mais il n'a pas de points-voyelles. Outre le texte dit samaritain, mais écrit en ancien hébreu, les Samaritains ont encore, pour leur usage particulier, une version des livres du Pentateuque, écrite dans leur dialecte. Les Samaritains subsistent encore, mais ils sont réduits à un bien petit nombre. Leur chef-lieu est Naplouse en Palestine ; on en trouve aussi quelques-uns à Damas, au Caire, à Saint-Jean-d'Acre et en quelques autres endroits. Leur langue vulgaire est l'arabe [1].

Tous les Juifs, dans leur enfance, apprennent la langue hébraïque, outre celle propre au pays où ils vivent, et qui est la langue qu'ils parlent. Les Juifs sont à présent très-nombreux, et se trouvent répandus sur presque tout l'Ancien Continent et une partie du Nouveau. Les pays où il y en a un plus grand nombre sont : en Asie, l'empire Ottoman, l'Arabie, la Perse, l'Inde, le Turkestan indépendant et la Chine ; en Europe, les empires Russe, Autrichien et Ottoman, l'Allemagne, les monarchies Prussienne, Française et des Pays-Bas et l'Italie ; en Afrique, les états Barbaresques, l'Abyssinie, la Nubie, l'Égypte ; en Amérique, les États-Unis, les Antilles anglaises et hollandaises.

2.— Phénicienne, parlée jadis sur toute la côte de la Syrie, depuis l'Égypte jusqu'à Tripoli ; elle paraît avoir été très-peu différente de l'hébraïque. Les navigations, les colonies et le commerce des Phéniciens, répandirent leur langue et leur écriture sur toutes les côtes de la Méditerranée, surtout en Chypre, en Cilicie, en Sicile, en Espagne et en Afrique. Les médailles antiques de Tyr, de Sidon, d'Acre, de Beryte, d'Arade et de Marathus, font connaître les lettres de l'antique alphabet phénicien, d'après lequel paraît avoir été formé l'ancien hébreu ou samaritain.

3. — Punique, Karchédonique ou Carthaginoise, qui paraît

[1] Voir les curieux détails donnés sur ces restes du royaume d'Isaël, dans le N° ci-dessus. p. 241, et dans le N° 23 ci-après, p. 321.

(*Note de la 2e édition.*)

avoir différé si peu du Phénicien, qu'on pourrait la considérer comme un de ses dialectes. C'était la langue des Carthaginois, qui étaient la nation dominante des vastes contrées dépendantes de la république de Carthage, qui possédait presque toute la côte septentrionale d'Afrique, une partie de la Sicile, de l'Espagne, les îles de Sardaigne, de Malte, etc... Cet idiome, qu'on parlait encore en Afrique du tems de S. Jérôme et de S. Augustin, s'est entièrement éteint depuis plusieurs siècles. Des inscriptions trouvées à Malte, en Sicile et sur l'emplacement même de Carthage, des médailles de cette dernière ville, et les seize vers dans le Pænulus de Plaute, sont tout ce qui nous reste de la langue punique. La relation du voyage de Hannon sur les côtes de l'Afrique, dont il existe une traduction abrégée en grec, fut originairement écrite en cet idiome.

II. **SYRIAQUE** ou **ARAMÉENNE**, ainsi appelée des noms de la langue principale qu'elle comprend et du pays où on la parle, que les auteurs bibliques appellent Aram, et qui embrasse la Syrie, la Mésopotamie, la Chaldée, l'Elam et l'Assyrie. Cette branche ne comprend, à proprement parler, qu'une seule langue, le Syriaque et ses différens dialectes, considérés alors comme autant de langues différentes. Cependant la haute antiquité et l'importance historique du Chaldéen nous paraissent exiger une exception à son égard. Nous croyons qu'on pourrait classer de la sorte les différens dialectes appartenant à cette branche.

4.— Syriaque, répandue autrefois depuis la Méditerranée et la Judée jusqu'à la Médie, la Suziane et le golfe Persique. C'était la langue de toutes les peuplades établies sur les deux rives de l'Euphrate et le Tigre, depuis l'Arménie jusqu'à la mer. Nous ignorons quelle fut sa forme la plus ancienne; les auteurs qui nous l'ont transmise, nous montrent le Syriaque déjà altéré par un grand nombre de mots grecs qui ont dû y être introduits par la domination des successeurs d'Alexandre, et ensuite par celle des empereurs romains et grecs. Il est probable qu'une langue répandue sur un si grand espace, a dû être divisée en un grand nombre de dialectes, à l'époque où elle fut vulgaire. Quant à la langue littérale, qui nous a été conservée dans les livres, on ne remarque aucune différence pour l'emploi des mots et les formes grammaticales entre les auteurs syriens

des différens siècles et de divers pays. La littérature syriaque a été très-brillante pendant les cinquième et sixième siècles. Elle contient un grand nombre d'ouvrages relatifs à la théologie; elle possédait aussi autrefois un grand nombre de livres historiques; mais il n'en existe plus qu'une petite quantité, parmi lesquels on distingue la grande Chronique de Gregorius Bar-Hébrœus, nommé ordinairement Abou'lfaradj, et celle de Denys de Telmahar. Le Syriaque est encore la langue ecclésiastique et littérale des Jacobites, des Nestoriens et des Maronites, qui habitent les montagnes des Druses, la Syrie supérieure, la Mésopotamie, le Kurdistan et le pachalik de Bagdad. Cet idiome fut autrefois répandu dans toute la Perse jusqu'à Samarcande, et même dans la Tartarie ou Asie centrale, où les marchands et les religieux nestoriens le firent connaître.

Quelques peuplades de l'Asie conservent, dit-on, encore l'usage de la langue syriaque, tels que les *Nosaïris*, sectaires qui habitent les montagnes du Liban, entre Tripoli et Antioche;

Les *Iezidis*, autres sectaires répandus dans la Mésopotamie, du côté de Harran et de Sindjar;

Les *Nestoriens*, secte chrétienne qui habite les montagnes des Kurdes au-delà du Tigre, et les habitans de quelques villages aux environs de Damas. Le fait est possible, mais il n'est pas suffisamment constaté; on n'a à ce sujet que quelques assertions assez vagues.

Cette langue possède quatre alphabets, savoir : l'*Estranghelo*, qui est le plus ancien, et qui ne se trouve plus que sur d'anciens monumens; il paraît avoir été le type de l'alphabet Ouigour; le *Nestorien*, qui semble avoir été tiré de l'Estranghelo; le *Syrien ordinaire*, dit aussi *Maronite*, dans lequel sont imprimés, en Europe, les livres syriens; et celui dit *des Chrétiens de Saint-Thomas*, pour être employé par les Chrétiens connus sous ce nom, et qui vivent dans l'Inde. Tous ces alphabets ont 22 lettres et des points-voyelles, à l'exception de l'Estranghelo et du Nestorien, qui n'ont pas adopté ces derniers.

Voici les principaux dialectes qui nous paraissent appartenir à cette langue.

Le *Palmirénien*, éteint depuis très-long-tems et parlé jadis dans Palmire, le Tadmor de Salomon, et ses environs. Les ins-

criptions antiques trouvées dans les imposantes ruines de Palmyre, si savamment expliquées par M. de Saint-Martin dans son *Histoire de Palmire*, sont tout ce qui nous reste de ce dialecte. Il est mélangé de quelques formes qui le rapprochent de l'Arabe; on y trouve aussi des mots grecs, comme dans le Syriaque des livres. Il était écrit avec un alphabet particulier qui, malgré quelques différences assez fortes, présente néanmoins un air de famille très-marqué avec tous les anciens alphabets cursifs de la Syrie et de la Perse.

Le *Nabathéen*, qui est le langage de tous les paysans qui habitent dans les marais de Wasith, entre Bagdad et Bassora, et particulièrement sur les bords de l'Euphrate, en allant vers les ruines de l'ancienne Babylone. Les auteurs arabes font mention de plusieurs ouvrages, actuellement perdus, qui furent écrits en Nabathéen. Il est probable que les anciens Nabathéens parlaient ce dialecte.

Le *Sabéen*, qui est en usage chez les sectaires nommés *Sabéens* par les Arabes, mais qui se nomment eux-mêmes *Mendaïtes*, *Nazaréens*, *Chaldéens*, et chez les *Chrétiens de Saint-Jean*, dénomination tout-à-fait impropre, car ils professent la plus grande aversion pour les Chrétiens et pour Jésus-Christ. Ils habitent actuellement à Bassora, à Souster ou Suze, à Howaïsah, et dans les villages cachés dans les marais au milieu des bras du Tigre et de l'Euphrate, vers leur embouchure dans le golfe Persique. Ils se servent d'un alphabet particulier composé de 22 lettres, toutes différentes de celles du Syriaque.

5. — Chaldéen, langue parlée autrefois dans la Chaldée, et éteinte depuis bien des siècles. On la parlait aux cours de Ninive et de Babylone; et c'est dans cette langue qu'étaient écrites les précieuses observations astronomiques, les plus anciennes dont l'histoire fasse mention, et qui furent trouvées à Babylone par l'astronome Callistène. Cette langue, apprise par les Juifs, pendant leur captivité, et mêlée à l'ancien hébreu, donna naissance au dialecte hébraïque nommé *Chaldéen*. Il paraît qu'elle était écrite avec l'alphabet connu maintenant sous le nom de caractère hébreu, à cause de son usage qui s'est conservé parmi les Juifs. Le chaldéen ne diffère pas plus du syriaque, que le toscan ne diffère du romain.

III. MÉDIQUE, ainsi nommée parce que la seule langue connue qu'elle comprend était parlée dans l'ancienne Médie. Cette langue est la

6. — Pehlvi ou Phelvy, usitée autrefois dans toute la Perse occidentale, dans la Médie, et sur les rives du Tigre. C'était la langue écrite et commune à toutes les classes élevées dans l'empire Persan, et celle qu'on parlait à la cour de ses anciens rois. Le Pehlvi doit remonter à une haute antiquité. On le retrouve dans les traductions des livres de Zoroastre, écrits en Zend, et ces traductions sont peut-être aussi anciennes que les originaux eux-mêmes. D'autres livres moins anciens, tels que le *Boun-dehesch*, le *Viraf-nameh*, le *Bahman-iescht*, etc., etc., sont écrits dans cet idiome; mais on y trouve beaucoup de mots persans. Les médailles et les inscriptions des Sassanides sont aussi en pehlvi. Cette langue est très-mélangée, ayant en outre un grand nombre de mots qui lui sont propres, beaucoup de mots persans, et surtout de mots syriaques. Pour la grammaire, elle est toute persane; on y remarque aussi plusieurs formes qu'elle tient du zend. Le pehlvi est moins dur et moins riche en voyelles que le zend, et beaucoup plus poli que ce dernier. On l'écrivait avec un alphabet de 26 lettres, dont les formes, dérivées des lettres zendes, présentent beaucoup d'analogie avec les anciennes lettres syriennes; elles expriment les consonnes et les voyelles; cependant celles-ci sont souvent supprimées.

IV. ARABIQUE, qui ne comprend que la langue arabe, dans laquelle il faut distinger l'

7. — Arabe ancien, idiome mort depuis long-tems, et parlé autrefois dans l'Arabie, à ce qu'il paraît, en deux dialectes principaux nommés *Hamiar* et *Koreisch*. Le Hamiar, qui était parlé dans la partie orientale, nous est tout-à-fait inconnu; il est probable qu'il ressemblait beaucoup à la langue Axumite; on l'écrivait avec un alphabet appelé *Mousnad*, qui est perdu aussi-bien que la langue à laquelle il servait. Le Koreïsch était parlé dans l'Arabie occidentale, et surtout aux environs de la Mecque. Ce dialecte, poli et perfectionné par Mahomet et ses successeurs, dans le VII[e] siècle et les suivans, devint la langue

8. — Arabe littérale, commune à toute la nation arabe, et la

langue écrite et savante de la plupart des nations soumises au vaste empire fondé par les successeurs de Mahomet. C'est dans cette langue qu'est écrit le Coran. Quoiqu'elle ne soit plus parlée depuis long-tems, elle est restée la langue lithurgique et littéraire de toutes les nombreuses nations qui professent l'islamisme, et qui s'étendent depuis l'île de Goram dans l'Océanie occidentale, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Afrique, et depuis l'île de Madagascar et le cap Delgado en Afrique, jusqu'à l'Oby et à la Kama, affluent du Volga dans l'Asie et l'Europe. On peut dire qu'à l'exception de quelques racines tombées en désuétude, de quelques tournures viellies, et de quelques expressions qui ne sont plus en usage, la langue arabe, telle qu'elle est employée dans le Coran, est restée la même quant aux formes grammaticales. Depuis le IXe jusqu'au XIVe siècle, la littérature arabe a joué le plus grand rôle en Orient et en Occident, puisqu'on peut dire que c'était la seule qui brillât d'une vive lumière au milieu des ténèbres qui enveloppaient toutes les nations. Non-seulement elle a servi à former les littératures persane, ottomane ou turque, et celle des prétendus Tartares, mais elle était alors aussi la base de la littérature latine et de la littérature nationale des Espagnols, avant l'époque de Ferdinand-le-Catholique; elle était même cultivée avec beaucoup de succès et d'ardeur par un grand nombre de chrétiens. C'est pendant ce long laps de tems qu'elle produisit tant d'ouvrages originaux de médecine, de géographie, d'histoire, de mathématiques, de philosophie et de belle littérature, outre plusieurs importantes traductions des meilleurs ouvrages composés dans les plus savans idiomes du globe. Dès cette époque, elle tomba en décadence; et quoiqu'elle soit encore bien supérieure à celle des nations turques les plus policées, et la rivale de la persane, elle n'est pas comparable à ce qu'elle était autrefois. La langue arabe est une des plus riches et des plus énergiques que l'on connaisse; elle a servi à perfectionner et à enrichir l'ottomane et la persane; elle a fourni presque tous les mots métaphysiques aux langues d'un grand nombre de peuples d'Asie, d'Afrique et d'Océanie, qui professent l'islamisme. L'alphabet arabe contient 28 lettres et 3 points-voyelles ou motions.

On connaît chez les Arabes trois genres d'écriture principaux,

savoir : le *Coufique*, ainsi nommé de Coufa, ville sur l'Euphrate; c'est le plus ancien; il ressemble un peu à l'estranghélo, et n'est plus en usage; le *Neskhi*, inventé par le visir Ibn Moclah, dans la première moitié du xᵉ siècle, et maintenant écrit par presque tous les Arabes d'Asie et ceux de l'Afrique orientale, jusqu'à Wara, capitale du royaume de Borgou; le *Maghreby*, en usage parmi tous les autres Arabes d'Afrique au nord et à l'ouest du royaume de Borgou, et chez les peuplades africaines qui savent écrire l'arabe. Le Maghreby s'approche plus que le Neskhi du Coufique. Il est bon de remarquer que plusieurs nations d'Afrique et d'Asie, qui n'écrivent pas leur propre langue, et que plusieurs savans ottomans, persans, etc., écrivent et composent en arabe, qui est la langue la plus étendue en Afrique, et la langue savante de toute l'Asie occidentale et de la plus grande partie de l'Afrique.

9.—Arabe vulgaire, parlé dans l'Arabie, dans la plus grande partie de la Syrie et de la Mésopotamie, dans l'Asie ottomane, dans une partie du Khuslstan et du Fars le long du golfe Persique, dans le royaume de Perse; dans quelques endroits des côtes de Malabar et de Coromandel dans l'Inde; dans toute l'Egypte; dans une partie de la Nubie, surtout le long du Nil, dans les pays de Chendy, de Damer, de Scheygya, etc., depuis l'Egypte jusqu'au-delà de Sennaar; dans toutes les villes des états Barbaresques par les Arabes et les Maures, et dans une partie de leurs campagnes par les Arabes-Bedouins; dans une partie du Biledulgerid; dans une partie des oasis d'Augila, de Fezzan, etc., dans le Sahara; dans une partie des royaumes de Kordefan, de Darfour, de Bargou, et même de Bornou propre, formant partie de l'empire Bornou; dans les différens États de la côte de Zanguebar, dont les Arabes sont la nation dominante; enfin dans l'île de Socotra, le long d'une partie des côtes de celle de Madagascar, dans les campagnes du groupe de Malte, et, à ce qu'il paraît, dans le petit Archipel des Lakedives, dépendance géographique de l'Inde. Les peuples qui parlent l'arabe se servent partout des mêmes mots; les dialectes diffèrent peu les uns des autres; ils ne se distinguent ordinairement que par des différences de prononciation et l'emploi d'un petit nombre de mots particuliers ou d'acceptions particulières.

Voici les dialectes qui passent pour différer le plus les uns des autres : celui de l'*Yémen*, parlé dans l'Yémen; on le considère comme le plus pur, surtout comme on le parle à la cour de Sana. Celui du *Thehama*, parlé dans le Thehama. Celui de la *Mecque* et de ses environs, considéré comme un des plus corrompus. Le *Bedouin*, parlé dans un grand nombre de sous-dialectes et de variétés par les nombreuses tribus nomades. Le *Syrien*, parlé dans la Syrie et la Mésopotamie. Le *Maronite*, parlé dans le pays des Maronites. Le *Druse*, parlé dans le pays des Druses, qui forment une espèce de république régie par un prince héréditaire ; ces deux derniers dialectes sont très-mélangés. Le *Mapoule*, parlé dans l'Inde par les Arabes nommés *Mapoulets* sur la côte de Malabar, et *Chaliates* sur celle de Coromandel. L'*Egyptien*, parlé dans l'Egypte et les contrées limitrophes. Le *Mogrebin* ou *Maure*, parlé dans les Etats barbaresques, savoir : de Tripoli, Tunis, Alger, Maroc, dans quelques parties du Biledulgerid qui leur appartient. Le *Mosarabe* ou *Maranisch*, parlé jadis dans la plus grande partie de l'Espagne par les Arabes, qui en étaient les seigneurs, et par les Chrétiens les plus instruits; il s'est éteint depuis long-tems : on prétend cependant qu'on le parlait encore vers la fin du XVIIe siècle dans les montagnes de Grenade et dans plusieurs endroits de l'Andalousie et des royaumes de Valence et d'Aragon; on croit aussi en retrouver quelques traces dans des familles qui habitent la Sierra-Morena. Le *Maltais*, parlé dans les campagnes du groupe de Malte, dépendant de la monarchie anglaise ; c'est un jargon composé d'arabe, d'italien et de provençal, dans lequel Quintin, Majus, Agius, Hervas et Vallencey, ont prétendu à tort reconnaître la langue punique.

V. **ABYSSINIQUE**, ainsi nommée parce qu'elle comprend les principaux idiomes de l'Abyssinie. Tous ces idiomes peuvent être divisés en deux branches secondaires, selon qu'ils montrent plus ou moins d'affinité avec la langue Axumite ou avec l'Amharique. Ces branches sont l'

Axumite, qui comprend les langues suivantes :

10. — Gheez ancienne ou Axumite, parlée jadis dans tout le puissant royaume d'Axum et à sa cour, ainsi qu'à celle de Saba dans l'Yémen, pendant la domination abyssinique dans

ce royaume. Éteinte depuis long-tems, c'est la langue lithurgique, et celle dans laquelle sont écrits les anciens livres des Abyssins. Selon M. Salt, les tribus *Agaazi* en parlent encore un dialecte très-corrompu. Sa grammaire a la plus grande ressemblance avec celle de l'Arabe, et la moitié de ses mots sont arabes. Le Gheez a un alphabet particulier composé de 26 consonnes et de 7 voyelles, considéré communément comme un syllabaire de 182 caractères, qu'on écrit de gauche à droite. La littérature gheez, qui est tombée en décadence depuis bien des siècles, est la plus riche, la plus ancienne et la plus importante de toute l'Afrique, quoique bien inférieure à l'arabe, et même à l'ottomane; on peut la considérer comme la seule africaine, toutes les autres, la copte ou égyptienne exceptée, étant étrangères.

11. — Gheez moderne ou Tigre, dérivée de la gheez ancienne, dont elle a conservé l'alphabet et la grammaire. Sa prononciation est la plus dure de tous les idiomes sémitiques. Cette langue est parlée dans presque tout le royaume de Tigre, démembré de l'empire d'Abyssinie. Quoique le gheez moderne, depuis le quatorzième siècle, ne soit plus la langue dominante à la cour de Gondar, elle est toujours restée la langue littéraire des différens états qui se sont élevés sur les ruines de l'empire d'Abyssinie, où l'on parle la langue amharique. Le *Hausa* de Seetzen, parlé dans la province de Hausa, est évidemment un de ses dialectes, ou du moins une langue-sœur.

Amharique, qui comprend les langues suivantes, parlées dans les confins de l'ancien empire d'Abyssinie :

12. Amharique, parlée dans la plus grande partie de l'Abyssinie, à l'ouest et au sud du royaume de Tigre. Les pays où l'on parle cette langue sont les royaumes actuels d'Amhara, d'Ankober, d'Angote et l'état d'Amhara; ensuite la province de Lasta, et quelques autres districts dépendans du royaume de Tigre. La langue amharique est aussi parlée et écrite par les Gallas, sujets du Liban, qui ont embrassé le mahométisme, et qui sont les moins sauvages de cette puissante nation. Selon Hervas, le dialecte du *Concan*, partie de la vaste province de Dembea, serait la langue amharique écrite. Depuis l'extinction de la dynastie des Zagée, qui résidait à Axum, dans le royaume

de Tigre, arrivée dans le quatorzième siècle, l'autorité étant passée entre les mains des princes qui parlaient la langue amharique, celle-ci devint l'idiome de la cour et du gouvernement. Il paraît que depuis lors on commenca à l'écrire, en se servant de l'alphabet gheez, auquel on a ajouté sept caractères pour exprimer des articulations particulières à cette langue. On le considère communément comme un syllabaire composé de 251 signes syllabiques, dont 20 appartiennent aux diphthongues. Plus de la moitié des mots amhariques se trouvent dans le gheez, quoique la construction et la grammaire en soient entièrement différentes; sa prononciation est moins dure que celle du gheez; mais cet idiome n'a pas à beaucoup près cette variété de formes grammaticales, qui est un des caractères principaux des langues sémitiques.

13. Semien, parlée dans la province de ce nom, qu'on appelle aussi Saamen; elle appartient au royaume de Tigre.

14. Arkiko, parlée par les habitans d'Arkiko, ville située à l'ouest de Massoua, sur la côte de la Mer-Rouge, dans la Troglodytide. C'est une langue très-mélangée d'arabe, de gheez et d'amharique.

15. Narea, parlée dans le royaume de Narea, dont les habitans sont les plus blancs de toute l'Abyssinie. Il paraît que les *Gougas* parlent un dialecte de cette langue, ou du moins un idiome qui en diffère peu.

16. Dembea, parlée dans une partie de la province de Dembea, comprise dans le royaume d'Amhara.

Les langues sémitiques sont peut-être (à l'exception de celles comprises dans les branches Médique et Abyssinique) les idiomes qui procèdent avec le plus de régularité pour la formation des mots; ils n'ont pas recours, comme les autres langues, à des changemens de désinence ou à des compositions de mots. C'est l'arabe qui offre le plus parfait modèle de ce système. En cette langue, toutes les racines sont ordinairement composées de trois lettres écrites; et au moyen de certaines autres lettres appelées *serviles* à cause de leur fonction, ou bien par le redoublement des radicales, ou encore par le changement des voyelles non écrites, on produit toutes les combinaisons et les modifications imaginables. Une même racine donne des noms, des ver-

bes, des substantifs, des adjectifs, des adverbes, des dérivés de toutes les espèces possibles. Les verbes subissent dans leurs formes actives treize modifications principales, avec un pareil nombre pour les formes passives, ce qui modifie autant de fois leur son. La conjugaison est très-pauvre en apparence ; mais au moyen de particules, ou par le changement des points-voyelles, on détermine avec la plus grande précision le présent, le futur, l'optatif, le subjonctif, le conditionnel, etc., autant que dans aucune autre langue. L'hébreu, le syriaque et le chaldéen, se règlent généralement d'après le même système, mais d'une manière moins complète et moins parfaite. Ces langues ont trois nombres pour les noms, et l'arabe même trois pour les verbes. Le simple changement de la voyelle fait passer le verbe actif au passif, et *vice versâ.* La déclinaison se fait à la manière des langues dérivées de la latine, avec la différence que le chaldéen et le syriaque mettent l'article après les noms, tandis que l'hébreu et l'arabe le placent avant. La syntaxe est simple et naturelle. Tous les idiomes de cette famille se distinguent par plusieurs sons gutturaux plus forts que ceux des idiomes européens, et par plusieurs sons sifflans. Tous, à l'exception de ceux compris dans la branche abyssinique, s'écrivent de droite à gauche. Dans l'hébreu et dans l'arabe, on omet presque toujours les points-voyelles, ce qui en rend la lecture très-difficile. Dans toutes ces langues, la prononciation diffère très-peu de l'orthographe.

Ce tableau de l'Atlas de M. Balbi, que nous venons de transcrire en entier, suffit pour donner à nos lecteurs une idée de l'importance de ce grand et savant ouvrage, et des vastes connaissances de son auteur. Nous terminerons cet article par une réflexion de Malte-Brun, sur cette partie du travail de M. Balbi, qu'il regarde comme la plus essentielle. « C'est là, dit-il (les *tableaux* de classification appuyés sur les *vocabulaires*), qu'on trouve la statistique la plus complète, la plus exacte et la plus scientifiquement garantie des langues et idiomes actuellement connus; car toutes les classifications sont fondées sur l'opinion des philologues les plus distingués, dont M. Balbi s'est rendu le modeste et fidèle organe, et l'habile interprète. Grâce à l'esprit

d'ordre, grâce à la méthode lumineuse et sévère avec laquelle M. Balbi a résumé les opinions les plus savantes et les plus accrédités, le lecteur peut embrasser d'un coup d'œil tout ce qu'on sait sur cette science, sans avoir besoin de s'enfoncer dans les recherches souvent encore imparfaites, ou dans les discussions et les querelles souvent interminables des savans de profession qui s'occupent de ces matières. Sans aucun autre secours ni encouragement que celui des conseils et des avis de quelques amis des sciences, il a consacré quatre années de veilles non interrompues à recueillir les immenses matériaux d'un ouvrage qui manquait entièrement à la science, et qui sera nécessairement la base de tous ceux du même genre qu'on pourrait faire à l'avenir, en même tems qu'il est déjà le supplément indispensable à tous les ouvrages d'histoire et de géographie [1]. »

H. C.

[1] *Nouvelles Annales des voyages*; tom. XXXII.

Philosophie.

EXPOSITION DES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES DES INDOUS.

Deuxième article.

Nous avons consacré un premier article [1] à l'examen des deux premières classes des systèmes philosophiques indiens, les philosophies mixtes et les philosophies hétérodoxes; nous arrivons maintenant aux sectes qui prétendent au plus haut degré d'orthodoxie. Elles forment les deux écoles du *Mimansa*, le *Mimansa* pratique ou *Pourva Mimansa*, et le Mimansa théologique, ou *Uttara Mimansa* appelé aussi *Védanta*. L'objet du Mimansa est de déterminer le sens de la révélation, et d'établir la base des devoirs; c'est donc une école d'interprétation, implicitement soumise à l'autorité des Védas, mais qui en même tems a la prétention de les expliquer aux fidèles, d'une manière plus claire et plus intelligible.

L'école du Mimansa pratique, la première qui fixera notre attention, a pour monument principal un ouvrage très-obscur, qu'on appelle *Soutras*. Il se compose d'aphorismes attribués à Djaimini; ces aphorismes sont entièrement inintelligibles, ce qui suppose qu'ils ont été, dès l'origine, accompagnés d'un commentaire, ou d'une explication orale. On a conservé des fragmens de cette nature, qui paraissent remonter à une époque fort ancienne; mais l'exposition la plus complète des Soutras est celle de *Sabara-Swami*, sous la forme d'un commen-

[1] Voir le premier article, au N° 21, ci-dessus, p. 219.

taire perpétuel, auquel se joignent les annotations d'un autre écrivain, nommé *Koumarila*, dont la réputation est très-grande dans cette école. Il y est désigné particulièrement par le titre de *docteur*, et il joue un grand rôle dans les traditions religieuses de l'Inde, comme ayant été l'antagoniste le plus prononcé des sectes hérétiques qui rejettent l'autorité des Védas.

Les Soutras sont classés en douze leçons, et distribués en soixante chapitres. Les chapitres sont divisés en sections et en cas de conscience ou exemples particuliers. Dans le fond, cet écrit n'est qu'une casuistique. L'objet de ces aphorismes et des commentaires qui y ont été annexés, c'est de déterminer le sens des Védas, afin d'en tirer la connaissance exacte des devoirs religieux et moraux.

La méthode que les commentateurs ont suivie, affecte un appareil didactique et une analyse minutieuse. Nous en offrirons pour exemple la complication des opérations exigées pour qu'un cas de conscience soit traité d'une manière complète. La Logique Mimansa se divise en cinq membres : 1° Le sujet ou la matière qu'il s'agit d'éclaircir ; 2° le doute qu'on élève sur cette matière, ou la question à résoudre ; 3° le premier côté de l'argument, ou la première solution qui se présente naturellement à l'esprit ; 4° la vraie réponse ou la solution orthodoxe ; 5° le rapport ou le lien de la vraie solution avec les solutions obtenues pour les divers autres cas précédemment posés et éclaircis, lien qui manifeste l'enchaînement et l'harmonie du système entier, et sert à l'arranger sous la forme d'un code régulier.

L'objet du *Mimansa* étant de rechercher les devoirs qui nous sont prescrits, la première chose qui se présente à examiner, c'est l'autorité qui doit leur servir de sanction. Elle ne peut se trouver, selon cette école, que dans la communication verbale, qui peut être humaine comme un énoncé exact fourni par un auteur ordinaire, ou surnaturelle comme un passage des Védas. L'une et l'autre peut être indicative ou impérative. Dans le second cas, elle peut être positive, comme quand on dit : *Il faut faire ceci* ; ou relative, comme quand on ajoute : *Il faut faire cela de telle manière.*

La communication verbale a toujours quelque chose de di-

vin, puisque l'association qui lie un son articulé à un sens, n'est pas conventionnelle, mais originelle et perpétuelle. Son autorité complète réside essentiellement dans les Védas, révélation primordiale et surnaturelle. Deux choses entrent dans la composition des Védas : la prière et le précepte. Ce qui n'est pas l'un est l'autre. Les prières doivent se débiter d'une voix basse et articulée ; le précepte a toujours pour objet la pratique d'une observance religieuse, avec la désignation de l'intention, du tems et du mode qui doivent la diriger.

Il y a un autre témoignage qui s'ajoute à la révélation, et qui est investi de la même autorité ; ce sont les traditions qui viennent des sages anciens, et qui n'ayant jamais été interrompues, reposent ainsi sur l'autorité des saints personnages, bien versés dans la connaissance des Védas. Ces traditions comprennent les institutions légales, civiles et religieuses. Enfin un usage généralement reçu fait présumer une tradition, qui permet à son tour de supposer une autorité révélée. On peut le suivre comme une opinion probable, pourvu qu'il ne soit en opposition avec aucun texte sacré.

Telles sont les sources où l'homme doit puiser les notions du devoir, et telle est, selon la doctrine du Mimansa pratique, l'autorité irrécusable qui l'y enchaîne.

La logique du Mimansa est celle de la jurisprudence. Elle devient la base de l'interprétation de tous les devoirs civils et religieux. Chaque cas est examiné et déterminé par des principes généraux ; et en examinant tous les cas ainsi décidés, on peut se composer l'ensemble des principes ; c'est une philosophie de la loi.

On trouve dans la doctrine du Mimansa pratique des réflexions et des règles curieuses sur le droit de propriété, sur le sacrifice de soi-même ou l'immolation volontaire. On sait que cette espèce de suicide religieux, qui consistait à terminer sa vie sur un bûcher, fut une coutume des anciens sages de l'Inde. Il ne faut pas confondre, dit Colebrooke, ce sacrifice solennel qui s'accomplit selon les rites que les Védas enseignent, avec les suicides de quelques fanatiques qui se font enterrer vivans, ou se jettent sous les roues d'un char d'idoles, et celui des

veuves, actions qui ne sont point fondées sur les préceptes des livres sacrés. J'avoue que je ne suis guère frappé de la distinction qu'établit ici le savant Colebrooke. Il me semble qu'il n'y a pas plus de fanatisme à se faire écraser sous un char, qu'à se faire consumer sur un bûcher. Le principe de l'action est le même, c'est le mérite de sacrifier sa vie en l'honneur de la divinité qu'on adore. On rencontre aussi dans les enseignemens de Djaimini des notions remarquables sur la vertu et le sacrifice. Selon ce philosophe, c'est l'opération invisible et spirituelle qui constitue un acte méritoire. L'action cesse, la vertu n'en subsiste pas moins; invisible, mais efficace, pour rattacher un jour la conséquence à la cause passée, et faire naître l'effet qu'elle doit avoir dans un autre monde. Le sacrifice parmi les actes méritoires, est l'acte religieux le plus fortement recommandé par les Védas; il consiste à se priver d'une chose pour qu'elle appartienne à une divinité qu'on veut se rendre propice. On en distingue diverses espèces, et en les offrant, on se propose d'obtenir quelque avantage temporel, ou du bonheur dans l'autre monde.

La philosophie *Védanta* ou le second *Mimansa* est l'objet particulier du dernier article publié par M. Colebrooke. Cette école philosophique s'attache à remonter aux principes métaphysiques des préceptes consignés dans les Védas. Elle a un caractère essentiellement théologique. Ses systèmes sont des théories extraites des doctrines religieuses des Indous. C'est pour cela qu'elle est aussi connue sous le nom de *Brahma Mimansa* ou *Mimansa* théologique.

Quoique le second Mimansa diffère du premier dans quelques points importans de religion et de philosophie, on doit les regarder l'un et l'autre comme deux parties d'un même tout. Ils se complètent mutuellement et forment un seul système. Séparés, ils n'offriraient qu'une interprétation défectueuse des Védas; réunis, ils les expliquent sous les deux rapports essentiels, le rapport pratique et le rapport théologique. Celui qui désire arriver à la possession de la science divine, et qui veut en entreprendre l'étude, doit avant tout y préparer son âme. Dans ce but, les Védas prescrivent certains exer-

cices particuliers, comme la méditation profonde et l'observation scrupuleuse de se maintenir long-tems dans une certaine attitude corporelle.

Outre la portion des Védas sur laquelle la philosophie Védanta se fonde plus particulièrement, cette école possède aussi ses *Soutras*, ou aphorismes, auxquels elle attribue une grande autorité. A ces deux sources de connaissances viennent se joindre encore d'anciens commentaires du texte sacré, et quelques poëmes didactiques, comme le *Bhagavad-Gita* et le *Yoga-Vasicht'ha* que l'on regarde comme des écrits inspirés.

Le livre des Soutras, appelé *Brahma-Soutras*, est attribué à *Badarayana*, le même personnage que Vyasa, dont l'origine, comme celle de Kapila, se perd dans la nuit des traditions mythologiques. Tantôt c'est un brahmane, arrivé à la parfaite béatitude, et revenu sur la terre, sous une forme humaine, par un commandement exprès de la divinité, pour y rédiger les Védas; tantôt, selon les Pouranas, il est une incarnation de Vichnou. On lui attribue non-seulement la rédaction des Védas et des Soutras, mais encore le *Maha-bharata* et les principaux *Pouranas*.

Les Soutras de Badarayana sont divisés en quatre livres ou leçons, qui sont subdivisés chacun en quatre chapitres. De même que dans le premier Mimansa, chacun des chapitres est divisé, quoique inégalement, en sections, argumens, cas de conscience ou exemples. Le nombre des aphorismes est de 555, celui des exemples, de 191.

Le cas de conscience ou l'exemple se forme, comme dans le premier Mimansa, de cinq membres ou parties qui se trouvent être les mêmes dont nous avons déjà fait mention; seulement le développement complet du cas de conscience n'est pas aussi sévèrement exigé dans les aphorismes de Badarayana, et souvent la sanction est donnée directement par un seul *Soutra*, sans aucune allusion aux circonstances qui s'y rattachent d'une manière plus ou moins indirecte.

La logique Védanta présente les mêmes catégories ou sources de connaissances que nous avons précédemment signalées.

Ce qu'elle offre de particulier, c'est l'emploi du syllogisme *Nyaya*, réduit à trois termes, c'est-à-dire le syllogisme régulier.

Les *Brahma-Soutras* présentent un haut degré d'obscurité. Une interprétation est nécessaire pour les rendre intelligibles. Un grand nombre de commentateurs les ont exposés et ont tenté d'en pénétrer le sens caché. Leurs écrits formeraient seuls une vaste littérature. On distingue entr'eux, chez les anciens, *Baudha'yana*; chez les modernes, *S'ankara-Atcharya*, auteur d'un grand nombre d'ouvrages, fondateur d'une secte très-considérée chez les Indous, dont le commentaire perpétuel sur les Soutras, a été enrichi de notes et interprétations de *Vatchaspati* et *d'Analananda*; enfin *Ramananda*, chef d'une secte qui a été l'occasion d'un schisme parmi les philosophes *Védantas*. L'objet de la philosophie védanta est le même que celui des autres philosophes de l'Inde, c'est-à-dire, d'amener l'âme à l'état de délivrance, et par là à la béatitude parfaite, que cette dernière école place dans le sein de la divinité.

Voici un sommaire de l'analyse de Colebrooke sur les quatre livres des Soutras. Le premier livre traite de Dieu et de l'âme, de la matière et de l'univers. « La cause vivante de cet univers, y est-il dit, douée de toute puissance et de toute science, est essentiellement heureuse. Elle est l'être brillant, glorieux, qui apparaît dans l'orbe du soleil et dans le regard humain. Elle est l'élément céleste, de qui toutes choses procèdent, et dans lequel elles vont ensuite s'absorber. Elle est l'atmosphère dans laquelle tous les êtres plongent et de laquelle ils s'élèvent. Elle est la lumière qui resplendit dans les cieux, qui pénètre dans les lieux les plus élevés et les plus bas, qui traverse le monde et brille dans l'homme. C'est l'âme qui possède l'intelligence en elle-même, l'âme immuable, immortelle, douée d'une indestructible félicité. »

Le second livre est consacré à la controverse. Il se compose de la réfutation de quelques doctrines opposées aux Védas, et en particulier du *Sankhya* de Kâpila, puis d'un travail destiné à concilier les passages des Védas, qui présentent des contradictions apparentes.

Le troisième livre traite principalement des moyens d'arriver à la connaissance qui doit opérer la délivrance de l'âme, et lui obtenir le bonheur éternel.

Le quatrième livre enfin, traite des effets, des moyens enseignés, lorsqu'on les emploie convenablement. Il montre comment la méditation pieuse mène à la connaissance divine, et la connaissance divine à la béatitude.

En résumant les doctrines renfermées sous ces quatre divisions, nous pouvons parvenir à nous former une idée assez juste et assez étendue de la philosophie Védanta. Le dogme principal et essentiel de cette philosophie, c'est qu'un Dieu, doué de toute science et de toute puissance, est la cause de l'existence et de la conservation de cet univers, comme il sera la cause de sa dissolution. La Création est un acte de sa volonté. Il est à la fois cause efficace et matérielle du monde, créateur et nature créée, auteur des êtres revêtus de forme, et forme lui-même, agent et acte. A la fin de toutes choses, toutes choses seront absorbées en lui; ainsi que l'araignée qui tire sa toile de sa propre substance, et la recueille de nouveau dans son sein, comme les végétaux qui sortent de la terre et se confondent ensuite avec elle.

L'Être Suprême est unique, il existe seul; il n'a point de semblable. C'est un être complet, sans parties, éternel, infini, ineffable, régulateur invariable de toutes choses, l'âme universelle, la vérité, la sagesse, l'intelligence, la félicité. Les âmes individuelles, émanées de l'âme unique et suprême, sont comme d'innombrables étincelles qui jaillissent d'un feu immense. Elles procèdent de la Divinité; elles retournent en elle, car elles sont de la même essence. L'Ame qui gouverne le corps, quoique enveloppée d'organes, n'est point née et ne peut mourir. Elle est une portion de la substance divine, et comme telle, infinie, immortelle, intelligente, sensible, raisonnable.

L'Ame est placée sous le gouvernement immédiat de l'Être Suprême; son activité n'appartient point à son essence; elle la reçoit des organes; elle est active tant qu'ils peuvent agir sur elle, mais dès qu'elle s'en dégage, elle retourne à son dominateur suprême, et retrouve le repos et la félicité. Elle n'est point

indépendante et libre; elle est destinée à agir selon le dessein arrêté antérieurement par la Divinité. Une prédisposition au bien ou au mal, aux actions ordonnées ou défendues, dévoue l'âme à la vertu ou au vice, et à la rétribution qui doit suivre ces œuvres prévues. Cependant Dieu n'est point l'auteur du mal. Les choses sont disposées ainsi de toute éternité, et se manifestent dans une suite de formes qui composent des séries infinies.

L'Ame est enfermée dans le corps comme dans une enveloppe, ou plutôt dans une succession d'enveloppes. On distingue celle de l'intelligence, celle de l'esprit, celle de la faculté vitale, ou du principe de vie. Ces trois enveloppes accompagnent l'âme dans toutes ses émigrations.

Le corps grossier qui se montre comme une substance animée, depuis la naissance jusqu'à la mort, est composé de vils élémens formés de la combinaison des élémens simples, dans des proportions déterminées. Il forme l'enveloppe extérieure, siége impur de la nutrition et des grossières jouissances. La forme organisée s'assimile les élémens combinés destinés à l'alimentation; elle en retient les particules les plus délicates et en rejette les plus épaisses. La terre devient chair, l'eau sang, les substances inflammables moelle.

Les corps organisés sont distribués par les Védantas en quatre classes, 1° les *vivipares*, les quadrupèdes, l'homme; 2° les *ovipares*; 3° les *germinipares*, les arbres, les plantes. La quatrième classe comprend les êtres doués d'organisation, dont l'origine n'est pas clairement déterminée, comme les vers et certains végétaux. Il y a cinq élémens, savoir : l'éther, le vent ou l'air en mouvement, le feu ou la lumière, l'eau, dont l'attribut est la fluidité, et la terre, dont l'attribut est la solidité.

Les facultés ou fonctions vitales sont aussi, selon ces philosophes, au nombre de cinq : la respiration, l'inspiration, la pulsation ou la palpitation, dont le siége est dans les artères et les veines, l'expiration et la digestion.

L'Ame, dans son association avec le corps, éprouve cinq états : 1° l'état de veille; dans cet état elle est active sous la direction de la providence; 2° l'état de rêve, état d'illusion intermédiaire

de la veille et du sommeil, qui néanmoins est un pronostic des événemens futurs; 3° l'état de profond sommeil, où l'âme est comme enfoncée dans l'essence divine, jusqu'à ce qu'elle revienne telle qu'elle était auparavant au corps qu'elle anime; 4° l'état d'évanouissement ou d'insensibilité, état intermédiaire du sommeil et de la mort, où l'âme est temporairement séparée du corps; 5° enfin l'état de mort, où l'âme a définitivement quitté son enveloppe corporelle.

Soumise à la transmigration, l'âme visite d'autres mondes pour y recevoir la récompense de ses bonnes œuvres ou le châtiment de ses fautes. Les méchans tombent dans des lieux de punition, les hommes vertueux s'élèvent dans la région de la lune, y jouissent du fruit de leurs bonnes actions, et en redescendent ensuite pour animer de nouveaux corps dans lesquels ils retrouvent, sous la conduite de la providence, les mêmes penchans et les mêmes prédispositions qui les animaient dans leur vie précédente.

Cependant le sage qui est parvenu à se délivrer des liens du monde dont l'âme est enveloppée comme d'un réseau, monte dans des régions supérieures, parvient jusqu'au palais de Brahma, et s'il a atteint le point accompli de la sagesse, il passe à l'union avec la divine essence.

On distingue trois degrés dans la délivrance de l'Ame: la délivrance complète, c'est le dernier état que nous venons de signaler; la délivrance imparfaite, qui consiste à s'élever jusqu'au ciel dans la demeure de Brahma; enfin, la délivrance où l'on peut parvenir dès cette vie, et qui revêt celui qui la possède d'un pouvoir surnaturel; ainsi, il acquiert la puissance d'évoquer les ombres de ses ancêtres, de passer à sa volonté dans d'autres corps, de se transporter instantanément d'un lieu à un autre, etc.

On acquiert ces divers degrés de délivrance au moyen de certains sacrifices, en particulier celui d'un cheval; par des pratiques religieuses, surtout par des méditations pieuses sur l'être et les attributs de la divinité. Mais le degré le plus élevé ne peut être atteint que par une connaissance parfaite de la nature divine et de l'identité de Dieu avec ce qui est émané

de lui, de ce qui fut créé de sa substance et de ce qui participe de son essence. Plusieurs questions profondes sont agitées entre les théologiens de l'école *Védanta*. Les principales sont le libre arbitre, la grâce divine, l'efficace des œuvres ou de la foi. L'efficace de la foi est le principal dogme de la branche de l'école Védanta, qui suit le *Bhagavad-Gita*. Le mérite des œuvres est le sujet principal du *Pourva* ou premier *Mimansa*. La doctrine de la grâce divine est le point que défend essentiellement la seconde école *Mimansa*. Elle nie le libre arbitre, et s'efforce de concilier l'existence du mal moral avec le gouvernement absolu et universel d'une providence souverainement sage, puissante et bienveillante. Elle cherche la solution du problème dans l'éternité du passé et dans les renouvellemens infinis de l'univers, au sein desquels chaque individu a puisé dans des états précédens des prédisposititions dont on ne peut pas découvrir l'origine.

Ici se terminent les documens que nous devons aux laborieuses et savantes recherches de M. Colebrooke.

OZANAM.

Philologie sacrée.

TRADUCTION NOUVELLE DE LA BIBLE [1];

PAR M. CAHEN, DIRECTEUR DE L'ÉCOLE ISRAÉLITE DE PARIS.

Nous avons dit, dès le commencement, que les sciences revenaient toutes à la Religion : les *Annales* ont été publiées pour fournir à chacun la preuve de cette vérité, que les clameurs d'une foule ignorante ou prévenue cherchaient à nier ou à tenir cachée. Nous osons dire que les preuves que nous en avons données, sont grandes, irrécusables, nombreuses. Ces preuves ont été puisées principalement dans les découvertes récentes des savans français et étrangers, de telle sorte que tout en entourant de lumière les principales preuves de notre foi, c'est aussi la science que nous avons défendue : ce qui nous permet de dire, avec quelque vérité, que si nos lecteurs sont devenus plus croyans, ils ont été mis aussi à la hauteur des découvertes de l'esprit humain et de ce que l'on appelle la Science du siècle.

Nous citerons hardiment pour preuve de ce que j'avance ici les articles sur la Géologie, sur la Chronologie, sur les Hiéroglyphes égyptiens, sur la Philologie.

Quoique nous n'ayons fait que toucher à cette dernière, cependant nous avons déjà fait pressentir tout ce que les travaux des de Humboldt, des Abel-Rémusat, des Sylvestre de Sacy, des Balbi, promettent de découvertes, qui toutes tendent

[1] La Bible, traduction nouvelle avec l'hébreu en regard, accompagné des points-voyelles et des accens toniques avec des notes philologiques, géographiques et littéraires, et les variantes de la version des *Septante* et du texte samaritain, par M. S. Cahen, directeur de l'École israélite de Paris; à Paris, chez l'auteur, rue des Singes, n° 5; et chez Treuttel et Wurtz. Prix : 5 fr. le volume.

à prouver que les peuples n'ont eu qu'une seule origine, qu'ils sont tous frères, et que le berceau qui les reçut à leur naissance, cet Eden mystérieux de nos livres, paradis de science et de délices, était situé en Asie.

Nous ne saurions donc trop recommander à tous les catholiques, et principalement aux ministres du sacerdoce, l'étude si importante de la Linguistique.

Mais s'il est une langue qui doive exciter notre attention, c'est sans doute celle dans laquelle a été écrite la mémorable histoire des rapports de Dieu avec les hommes. Une traduction nouvelle de cette histoire paraît en ce moment. Le nom, le talent, la position, la méthode du traducteur, nous commandent de la faire connaître à nos lecteurs.

Et comme le principal but des *Annales* est de les tenir au courant du mouvement qui se fait dans le monde scientifique, à l'occasion de toutes les publications, nous commencerons par analyser sommairement les différens jugemens portés dans les journaux qui en ont déjà rendu compte.

Les articles du *Tems* et du *Journal des Débats* [1] sont plutôt l'ouvrage de littérateurs, que de philosophes, d'hébraïsans ou de théologiens. Aussi y trouve-t-on peu de remarques profondes: à peine quelques conseils, ou plutôt quelques éloges sur une traduction qu'ils envisagent seulement comme un monument littéraire. On peut cependant y voir combien la Bible est jugée avec plus de justice et plus d'impartialité ; le témoignage le plus avantageux, les éloges les plus magnifiques sont prodigués à nos livres saints. Et comme ces éloges expriment assez bien le sentiment des littérateurs modernes sur la Bible, nous ne pouvons nous dispenser d'en extraire quelques passages.

« On ne citerait pas un seul génie, dit le *Tems*, n'importe » chez quelle nation civilisée, qui n'ait fait de la Bible l'objet » de ses études journalières, et qui n'ait fini par adapter son » esprit au ton particulier de quelque auteur biblique. C'est » là que tour à tour Racine, Voltaire, Rousseau, Alfiéri, Mil- » ton, Tasso, Klopstock, Byron, Camoëns, Moratin, etc., trou-

[1] Voir le *Tems*, 9 juillet 1831; et *les Débats*, 13 juillet 1831.

» vèrent le sujet de leurs plus douces méditations, de leurs » plus nobles inspirations. C'est encore là que le chancelier de » l'Hôpital puisa ses invincibles armes contre le despotisme; » que Vincent de Paule apprit cette pure philantropie qu'il in- » troduisit le premier dans la vertu pratique; que Louis, sur la » cendre, trouva l'inconcevable courage de supporter l'approche » de la mort : c'est en un mot le livre de tous les tems, de tous » les lieux, de tous les âges, de toutes les fortunes, de toutes » les opinions; nulle intelligence humaine n'en peut effacer un » vers, une ligne; aucune autre œuvre ne vivra davantage, ne » sera autant admirée. »

Le *Journal des Débats* rend un égal hommage à cette histoire authentique de l'humanité, « cette Bible, dit-il, contemporaine » du berceau de l'Asie antique, code, épopée, histoire, généa- » logie, dithyrambe, trésor sublime des peuples chrétiens, » source de toute notre poésie, témoin précieux d'une civili- » sation à jamais détruite. »

Certes, la littérature qui s'exprime ainsi est bien loin, et surtout bien au-dessus de celle du DIX-HUITIÈME SIÈCLE, qui si longtems tourna ce même livre en ridicule dans ses histoires, dans ses pamphlets, dans ses romans, dans sa prose et dans ses vers. Cependant, comment se fait-il que ces mêmes écrivains, tout en réformant les jugemens erronés des philosophes sur la Bible, en aient conservé la manière étroite, mesquine, ignorante, fausse, de juger la conduite de l'Église catholique, par rapport à la lecture et à la traduction de la Bible? En effet, ils répètent de concert le reproche banal des philosophes et des protestans, d'avoir empêché le peuple de lire la Bible. Il est facile de faire à ces reproches une réponse sommaire, que tous les hommes de sens et d'érudition approuveront également.

Bien loin de cacher au peuple la connaissance de ce livre divin, l'Église, par ses exhortations, par ses livres lithurgiques, par ses prêtres, ne s'est jamais occupée d'autre chose que de le faire connaître; car elle sait qu'elle n'est ici que pour conserver, répandre et transmettre les précieuses vérités qui y sont contenues. Il serait donc plus vrai de dire que si le peuple a connu ce livre, s'il a connu la morale et les dogmes qu'il renferme, c'est à elle seule qu'il le doit. Si le peuple n'a pas tou-

jours puisé ces connaissances dans la Bible même, c'est que d'abord, avant l'invention de l'imprimerie, les exemplaires en étaient très-coûteux, très-rares; c'est qu'ensuite le peuple ne savait pas lire; et certes, ce n'était pas la faute de l'Église, qui a toujours fortement lutté contre l'ignorance, qui de tous côtés fondait des écoles, établissait des chaires, envoyait des prédicateurs, des apôtres, des porteurs de la *Bonne-Nouvelle.*

C'est donc faire preuve en même tems d'injustice et d'ignorance, que d'accuser aussi généralement l'Église d'avoir dérobé au peuple la lecture de la Bible : il faut nécessairement distinguer plusieurs époques.

Dans les siècles qui ont précédé l'invention de l'imprimerie, tous les prêtres, tous les moines, tous les clercs, c'est-à-dire, tous ceux qui savaient lire, ou qui pouvaient se procurer un exemplaire de la Bible, avaient non-seulement la permission de la lire, mais il leur en était fait un devoir. Les longues prières qu'ils étaient obligés de réciter étaient toutes extraites de la Bible : beaucoup de prêtres, et même de simples chrétiens, lisaient, souvent plusieurs fois dans le jour, des livres entiers de la Bible, les Psaumes, par exemple. « *Toute l'Ecriture* doit être » lue dans le même esprit qui l'a dictée... Nous devons lire aussi » volontiers les livres simples et pieux que les livres profonds et » sublimes [1]. » C'est le moine inconnu, auteur de l'*Imitation*, qui fait cette recommandation à tous les Chrétiens, vers le XIVe siècle. D'ailleurs les Évangiles et les Epitres, lus tous les jours à la Messe, comprennent dans l'année presque tous les livres de l'Ecriture; si à cela on ajoute les prédications, homélies, instructions qui se faisaient dans les églises et dans les foyers domestiques, on verra que l'Église a toujours fait ce qui dépendait d'elle pour répandre la connaissance de la Bible parmi le peuple.

L'invention de l'imprimerie ouvrit nécessairement une nouvelle période pour la lecture de la Bible. La Réforme, qui coïncide avec cette invention, rompit violemment avec l'ordre établi par l'Eglise, traduisit de tous côtés la Bible, et la jeta à un peuple ardent, grossier, enthousiaste, fanatique, et la lui donna à interpréter; or, ce n'est pas à la connaissance de la

[1] *Imitation*; liv. I, ch. V, v. 1.

Bible que l'Eglise s'est opposée, mais à l'abus qui devait résulter de cette méthode. Quand on a lu l'histoire, et qu'on l'a étudiée avec quelque profondeur, quelque impartialité, on ne saurait disconvenir de l'abus inouï, qui fut fait de paroles de la Bible. Les historiens protestans et philosophes sont unanimes aujourd'hui sur ce point. On peut lire dans William Cobbett [1] à quels excès le peuple s'est porté d'après l'interprétation qu'il donnait à la Bible. Le célèbre Walter-Scott en a dépeint le côté ridicule et comique dans quelques-uns de ses romans [2].

Or, l'Église voulait éviter au peuple chrétien ces lourdes, grossières et souvent sanguinaires erreurs.

Deux règles l'ont guidée en cette matière : qui pourrait en nier la sagesse ? La première, c'est que toute personne qui sait lire, ne sait pas par cela même comprendre l'Ecriture, n'est pas capable de l'interpréter et d'y trouver sa foi. L'immense dissolution de la foi dans la plupart des sectes protestantes, la perte qu'elles ont faite de la plupart des dogmes, prouvent combien elle avait raison. Au reste, non-seulement les docteurs de l'Eglise, mais encore la plupart des personnes qui savaient un peu voir de haut et de loin, avaient prévu ce qui allait arriver. Le célèbre Montaigne, que l'on n'accusera pas de timidité ni de préjugés, a écrit ces paroles remarquables, en parlant des traductions vulgaires de la Bible :

« Plaisantes gens, qui pensent l'avoir rendue maniable au » peuple, pour l'avoir mise en langage populaire ! Ne tient-il » qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils trouvent par » écrit ? dirai-je plus ? pour l'en approcher de ce peu, ils l'en » reculent. L'ignorance pure et remise tout en autruy, estoit bien » plus salutaire et plus sçavante, que n'est cette science verbale » et vaine, nourrie de présomption et de témérité [3]. »

La seconde règle, aussi sage que la première, et qui en est la conséquence, c'est qu'il ne fallait pas approuver toute version de la Bible, surtout en langue vulgaire. On a voulu voir dans cette conduite de l'Eglise, l'intention de dérober l'Ecriture au

[1] *Lettres sur la Réforme en Angleterre.*

[2] Voir notamment les *Puritains d'Écosse.*

[3] *Essais de Montaigne*; ch. LVI

peuple; tandis qu'il est clair, par tout ce que fait l'Eglise, qu'elle n'a voulu que le mettre à l'abri du mensonge et des erreurs qui pouvaient et qui devaient se glisser dans une traduction et une interprétation indépendantes de toute règle et de toute révision. Les faits ici absolvent encore l'Église. La Bible a été traduite malgré elle; on l'a jetée au peuple malgré elle; et les inconcevables interprétations qu'on lui a données prouvent combien cette méthode est peu prudente, peu raisonnable.

La *Vulgate*, que l'Église a recommandée aux catholiques, n'est pas exempte de fautes, mais elle est parfaitement fidèle quant au sens; son antiquité la recommande encore; tous les traducteurs impartiaux lui ont rendu hommage. Nous ferons même un reproche à M. Cahen, de n'avoir pas cité plus souvent les variantes de cette version; ce qui devait la lui recommander, c'est qu'elle n'est pas seulement le fruit des travaux de saint Jérôme, dont personne ne conteste la science, mais encore de ceux d'Origène, et en particulier de plusieurs Juifs que S. Jérôme avait auprès de lui, et qu'il consultait sur tous les points un peu difficiles.

Quant aux traductions littérales et faites sur le texte, que les deux Journalistes représentent comme une chose nouvelle et audacieuse en ce moment, nous dirons qu'il y a long-tems que les docteurs chrétiens ont traduit sur le texte. La plupart des Bibles polyglottes sont traduites ainsi. Sans parler des travaux de don Calmet, d'Houbigand et du père Berthier, il n'est pas de séminaire où il n'y ait un professseur d'Écriture sainte, qui explique la Bible d'après le texte. De tous côtés, dans les séminaires, l'étude de l'hébreu est encouragée, propagée, et il ne tient pas à l'Église que tous les Chrétiens, tous les prêtres ne puissent lire dans le texte de ce livre divin.

Voilà ce que nous avions à dire sur le reproche banal que quelques écrivains protestans, et surtout quelques littérateurs à style prétentieux et à science légère, font souvent à l'Église. Revenons aux auteurs qui ont rendu compte de la traduction de M. Cahen.

Un journal protestant, *les Archives du Christianisme* [1], a con-

[1] Voir le Numéro de septembre 1831.

sacré à cette traduction un article dans lequel l'auteur se plaint hautement de l'exégèse en Allemagne, et en particulier de l'usage qu'en a fait M. Cahen. Nous approuvons la plupart de ses remarques; cependant nous ne pouvons nous empêcher d'observer qu'elles sont mal placées dans sa bouche. Nous savons bien que les *Archives du Christianisme* sont l'organe de ce petit nombre de Protestans, qui, voyant l'immense naufrage des vérités révélées qui se fait au sein du protestantisme, voudraient en sauver quelques-unes, au moins celles que les premiers Réformateurs avaient renfermées dans leur symbole. Mais on n'arrête pas un principe, et on ne l'a jamais empêché de passer dans ses conséquences. Les *Archives* reprochent à M. Cahen et à l'école rationaliste leur hardiesse dans l'interprétation de la Bible. Voyons quelle est la règle qu'elles donnent pour une bonne traduction.

« Ce que nous exigeons avant tout d'un traducteur, ou d'un » commentateur de la parole de Dieu, disent-elles, c'est qu'il » *possède l'esprit de celui qui l'a dictée ;* c'est qu'il ait été lui-même » éclairé et régénéré par elle ; c'est qu'il en ait fait l'épreuve sur » son propre cœur. Sans ce *prœrequisitum* indispensable, l'Écri- » ture sera pour lui un livre fermé, et scellé d'un triple sceau ; » il s'arrêtera à *la lettre qui tue*, et négligera l'*esprit qui vivifie.* »

Sans doute, ces règles sont parfaites; et l'on serait bien sûr de ne pas se tromper sur le sens de la Bible, en *possédant l'esprit de celui qui l'a dictée*; mais qui assurera les Protestans de le posséder? Les catholiques ont un interprète vivant, un guide visible, l'Église, qui est la gardienne non-seulement de la Bible, mais encore du sens attaché à chaque passage. On peut savoir quand on s'accorde avec elle; mais comment prouver qu'on a l'esprit de celui qui a dicté la Bible? Cette règle n'est-elle pas une de ces subtilités insaisissables à l'esprit humain? Ce mode d'interprétation n'empêcherait-il pas de lire la Bible? Car s'il ne faut la *commenter* qu'après en avoir *fait l'épreuve*, qu'après *avoir été régénéré par elle*, comme chaque *lecteur* est pour soi-même un *commentateur*, il s'en suit qu'il ne devrait la lire qu'après l'avoir connue, c'est-à-dire ne pas la lire du tout.

A part ce vice fondamental qui tient aux croyances même

de l'auteur, nous aimons à lui reconnaître une critique sage et motivée, et des connaissances bibliques étendues.

Dans plusieurs articles, publiés par l'*Avenir* [1], un jeune hébraïsant, M. Eugène Boré, élève d'une école qui prépare de nombreux et savans défenseurs à la religion, a considéré d'un point de vue très-élevé la traduction générale de la Bible, et en particulier celle de M. Cahen.

L'interprétation de l'Ancien-Testament, suivant lui, suppose trois choses :

1° La connaissance de la lettre pure et nue;

2° L'intelligence du sens qu'elle renferme.

3° Enfin la vérification ou la confirmation de ce même sens spirituel et caché par la tradition universelle.

Ainsi, connaissance de la *Thorah* et de la *Massore*, ou du sens grammatical et spirituel de la loi; connaissance de la *Kabbale*, ou des traditions mystiques et sacrées des Juifs; comparaison de ces traditions avec celles qui sont éparses chez les autres peuples; telles sont les règles à suivre pour la connaissance scientifique de la Bible.

Nous partageons sur tous ces points, cette manière large et savante d'expliquer la Bible, et nous conseillons vivement à M. Cahen d'en faire usage. Jusqu'ici, en effet, que voyons-nous dans ceux qui ont voulu expliquer la Bible, et principalement dans les partisans les plus déclarés de l'exégèse biblique? Partout des vues étroites, mesquines, subtiles, métaphysiques, généralement hostiles à la religion, soit juive, soit chrétienne, c'est-à-dire hostiles à la Bible elle-même. Quels reproches n'a-t-on pas faits à ce livre incomparable? et quelles misérables interprétations ne lui a-t-on pas fait subir? L'*Ecole sceptique* a nié effrontément les faits qu'elle racontait, et quels faits lui a-t-elle opposés? Il faut avoir lu Volney, Dupuis, d'Holbach et autres, pour savoir jusqu'où l'esprit humain peut s'égarer. L'*Ecole de Voltaire* a tourné en ridicule cette vieille charte de la famille humaine; ses paroles, ses usages, ses lois, ses dogmes, sa morale, ont été jugés avec l'étroitesse de vue et la malignité de quelques mauvais plaisans; c'est avec des calembourgs, des plaisanteries et des sarcasmes, qu'elle commenta l'histoire du genre hu-

[1] Voir les Numéros des 23 juin, 29 juillet et 11 novembre 1831.

main. L'*Esprit hérétique*, *illuminé* et *scissionnaire*, l'a expliquée avec une tête exaltée, dans une espèce de délire haineux contre le catholicisme, et de fanatisme pour certains mots, certaines idées, telles que l'inamissibilité de la grâce, la prédestination, etc... Qui voudrait, je ne dis pas croire, mais lire tous ces ouvrages, qui ont cependant fait tant de bruit, et causé de si grands bouleversemens?

Enfin, en dernier rang, est venu l'*Esprit rationaliste*, et c'est d'après cet esprit que M. Cahen a fait sa traduction. Disons d'abord que nous le préférons à tous les autres; cependant il est bien éloigné de remplir les conditions que nous croyons nécessaires à une bonne traduction de la Bible, traduction que nous demandons à l'*Esprit scientifique*, esprit vers lequel l'esprit rationaliste a déjà fait un grand pas, et qui nous y conduira bon gré malgré les rationalistes.

En effet, il s'en faut de beaucoup que le Rationalisme appliqué à la religion en général et à l'interprétation ou à la traduction de la Bible en particulier, puisse satisfaire l'esprit général de la société actuelle. Cette société, et surtout la jeune génération qui s'élève, a soif de science; mais de science vraie, positive, sûre, profonde. Elle ne craint ni le travail ni la peine, et l'on connaît avec quelle ardeur, de tous côtés elle se jette dans des recherches et des investigations qui auraient effrayé la mollesse de nos pères. Or, il est impossible que le Rationalisme satisfasse ce désir de connaissances positives. Le Rationalisme n'est pas une science; ou au moins c'est une science de tâtonnemens, de probabilités, d'analogies, de convenances, de peut-être, de doute. Ce n'est pas là ce que nous désirons d'un traducteur de la Bible, d'un savant hébraïsant, d'un orientaliste. Il ne faut pas que M. Cahen vienne nous dire que cette science de doute est celle du siècle. Je le sais; mais c'est précisément parce qu'elle est dans chacun de nous, parce que nous savons cette science, qu'il est inutile qu'un autre vienne nous l'apprendre ou nous l'imposer. Qu'il ne s'y trompe pas : si je suis incrédule, en lisant le passage de la Bible sur la tentation d'Ève, je pourrai sourire ou secouer la tête, nier, et penser que c'est une allégorie. Mais qu'ai-je besoin qu'un autre me le dise? Voudrait-il me donner son opinion comme la vérité? Sur un fait aussi éloigné en sait-il plus que moi? Ce que je désire de lui, comme traducteur, c'est qu'il me donne la lettre nue du

texte; ce que désirent encore tous ceux qui aiment la science, qu'ils soient croyans ou non, c'est qu'on leur apprenne ce que les différens peuples ont pensé de ce fait; s'il a laissé des traces dans les annales du genre humain; comment on l'a interprété ou altéré. Que le traducteur me mette sous les yeux les pièces de ce procès, et certes, je lui en saurai gré, car c'est un labeur difficile et long; mais qu'il ne prenne pas la peine de décider la question, je la déciderai moi-même [1].

Ainsi donc, que M. Cahen nous introduise dans ces commentaires rabbiniques, qui sont demeurés choses closes, parce qu'on a dédaigné l'esprit beaucoup trop subtil, qui en général y a présidé. Aussi, ce ne sont pas toutes ces subtilités que nous voulons connaître. Au milieu de ces obscurités se trouvent des traditions précieuses, qu'il nous plaît de comparer avec les doctrines secrètes des Brahmes, des Égyptiens et des Grecs : pourquoi refuser à ses lecteurs cette satisfaction? Qu'il les donne, s'il veut, *comme curiosités historiques*, on lui en saura toujours gré.

Car ce n'est point comme catholique que je lui fais ces demandes, mais seulement dans l'intérêt de la science et pour la satisfaction et l'instruction de tous ses lecteurs. Je fais cette observation, parce que l'on dirait que M. Cahen craint les conséquences qu'on pourrait en tirer. En effet, dans un avertissement placé en tête du deuxième volume, il fait observer, en répondant au *Litteraturblatt*, qui lui adressait la même demande, que lorsqu'on découvre les mêmes croyances ou les mêmes pratiques chez deux nations différentes, *il ne faut pas en conclure qu'il y ait eu communication.* « Chaque secte, dit-il encore, peut » prétendre légitimement à en être le propriétaire primitif..... » A l'instar des naturalistes, qui établissent pour les êtres orga- » niques plusieurs centres de création, on peut admettre pour » les croyances religieuses plusieurs centres de formation indé- » pendans. » Certes, nous sommes fâché de voir M. Cahen écrire ces dernières lignes. Il faut remonter à la philosophie du dix-huitième siècle pour trouver les naturalistes qui admettent qu'il a existé *plusieurs centres de création pour le genre humain.*

[1] Dans le Numéro 19 des *Annales*, t. IV, ci-dessus, pag. 56, nous avons recueilli ces différentes traditions, qui prouvent que les peuples n'ont pas cru que ce fût une allégorie, mais bien un fait constant et réel.

S'il en est encore quelques-uns dans celui-ci, leur opinion est loin d'être dominante, et de pouvoir servir d'appui pour établir un système analogue. La plupart des naturalistes, au contraire, ont réfuté victorieusement ces assertions; et les travaux de M. de Humboldt sur l'Amérique, de M. Abel Remusat sur les langues, de M. Balbi sur l'ethnographie; ceux des naturalistes sur les races humaines et les Nègres en particulier, concourent simultanément à prouver qu'il n'y a eu qu'un centre de création, et que ce centre se trouve dans les lieux indiqués par la Bible [1]. Pourquoi M. Cahen renierait-il ces découvertes, qui sont de véritables titres de gloire pour le Livre de ses pères ? Quant à ces centres *indépendans de croyances*, et pour en établir la possibilité, M. Cahen serait obligé de se jeter dans des questions philosophiques immenses, et que nous lui conseillons d'éviter dans un livre comme le sien. Cette question est liée à celle de l'État de nature et de l'état sauvage, à l'invention de la parole, c'est-à-dire aux questions les plus élevées et les plus débattues de la métaphysique. M. Cahen n'est pas sans connaître les écoles du comte de Maistre, de M. de Bonald et de M. de La Mennais; j'oserais dire, il n'est pas sans estimer leurs travaux. Or, il faut qu'il résolve toutes leurs questions pour soutenir son système de spontanéité des croyances; et puis, supposé même qu'il réfute tous ces auteurs, on lui demandera encore après, si des croyances qui ont été *inspirées de Dieu*, ou *gravées dans le cœur de l'homme*, ou *inventées par l'homme* dans les différens tems et dans les différens pays, ne sont pas des croyances *naturelles à l'homme*, c'est-à-dire, vraies et certaines ?

Nous avons cru devoir insister sur cette question, parce que M. Cahen nous annonce une *Introduction générale*, qui sera placée en tête du *Deutéronome*, et dans laquelle il se propose de développer ses idées. S'il veut nous en croire, il y mettra le moins de métaphysique possible, et s'en tiendra aux documens et aux faits positifs. Son ouvrage en sera mieux accueilli du public. Les écrits des Doctrinaires, des Éclectiques, des écrivains anciens et nouveaux du *Globe*, ont dégoûté le public français de la métaphysique.

[1] Nous avons donné la plupart de ces documens dans nos *Annales*. Voir principalement le tom. II, pag. 338, et le tom. III, p. 93. —Voir aussi, dans les vol. suivans, tous nos travaux sur la linguistique, la philologie et les traditions conservées chez les différens peuples.

(*Note de la 2e édition.*)

Qu'il songe au sort de toutes ces écoles mortes sans espoir d'une seconde vie.

Nous voudrions encore qu'il ajoutât quelques notes chronologiques. Ne pourrait-il pas mettre la chronologie au haut de chaque page? Nous savons qu'il rendrait service à beaucoup de lecteurs. Pourquoi aussi ne pas insérer quelques notes philologiques comparées avec les autres langues? Il y a des mots hébreux qui ont fait le tour du monde; n'est-ce pas un titre de gloire à enregistrer?

Tels sont les conseils que nous croyons devoir donner à M. Cahen. D'autres lui en avaient donné à-peu-près de semblables avant nous, dès l'apparition de son premier volume : ajoutons qu'il en a profité, et que l'on a été généralement plus satisfait du deuxième. Un grand nombre de notes sont écrites dans le sens que nous indiquons.

Aussi nous n'hésitons pas à recommander son travail à nos abonnés et à tous les hébraïsans. Sa traduction est une des plus littérales qui aient paru en français. Très-souvent l'auteur a lutté avec le texte, et l'a fait passer avec bonheur dans la langue française. C'est une méthode que nous approuvons fort. Il y a bien peut-être un peu d'obscurité dans quelques phrases; mais ceux qui sont familiarisés avec l'hébreu ou avec l'étude des langues anciennes, y retrouveront avec plaisir les tournures, la concision et l'énergie des langues primitives. Nous approuvons encore M. Cahen d'avoir conservé la prononciation orientale des différens noms propres. Ces noms ont été trop hellénisés ou latinisés, et ne sont plus reconnaissables quand nous les voyons dans d'autres langues. Or il faut que nous sachions reconnaître ces noms dans presque toutes les langues connues; le travail de M. Cahen nous sera d'un grand secours.

Les hébraïsans trouveront, en outre, la citation exacte des variantes de la *version Samaritaine* et de celle des *Septante*, et, surtout dans le second volume, un grand nombre de citations des commentateurs juifs les plus anciens ou les plus célèbres.

Le travail de M. Cahen est donc très-précieux pour tous ceux qui s'occupent de la langue hébraïque et de l'interprétation de la Bible. Les différens professeurs d'Ecriture-Sainte ne sauraient se dispenser de le consulter, et nous sommes assurés qu'ils y trouveront d'utiles et nombreux documens. A. BONNETTY.

ÉDUCATION CLÉRICALE.

Dijon, 14 avril 1832.

AU RÉDACTEUR DES ANNALES.

Monsieur,

Dans l'état présent de ma santé, qui m'interdit le travail et les lectures de longue haleine, la dernière lettre de M. Bouvier [1] n'a pas été une médiocre consolation pour moi. Pénétré comme lui du besoin pressant de l'unité dans la crise morale qui agite le monde, j'ai été heureux de voir la formidable question de l'enseignement théologique réduite enfin à ses véritables termes; plus heureux encore de me trouver, si je ne m'abuse, pleinement d'accord avec lui sur les points capitaux de cette discussion.

Aux personnes donc qui demeureraient blessées des assertions un peu tranchantes de ma lettre de décembre, je ne demande qu'une grâce, c'est qu'il me soit permis, Monsieur, de répéter avec votre respectable correspondant :

1° « Les Auteurs qu'on met entre les mains des élèves ne sont » point parfaits..... Nous devons, sous ce rapport, comme » sous plusieurs autres, tendre à une réforme nécessitée par les » circonstances. »

2° « Il ne faut plus considérer seulement Luther, Calvin, » Zwingle, dans les Protestans de nos jours ; » Mais la controverse de ces sectaires ne doit figurer qu'*historiquement* dans l'examen théologique de la Réforme.

3° « Il n'est pas inutile, tant s'en faut, de répondre aux ob» jections astronomiques, géographiques et philosophiques du ra» tionalisme allemand et de l'incrédulité française ; » Mais il faut se livrer ardemment à cette étude dont nos adversaires se servent si habilement contre nous.

[1] Voir cette lettre au N° 21, ci-dessus, pag. 231.

4° « *Rien n'est plus important* que de faire marcher de front » l'histoire avec l'enseignement du dogme, et de le rattacher à » ce magnifique ensemble qui part de Dieu même, et qui en » passant par des phases innombrables, est venu sans interrup- » tion depuis Adam jusqu'à nous. »

5° « MM. les professeurs de Théologie doivent parler au cœur » autant qu'à l'esprit. »

Reste à nous entendre sur la méthode scholastique, c'est-à-dire sur la part que l'argumentation doit avoir dans l'enseignement des dogmes et de la morale évangélique.

M. Bouvier ne veut pas plus que moi qu'on s'appesantisse sur les querelles des Thomistes, Congruistes, etc., ni qu'on dispute contre les hérésies qui ne sont plus.

Il m'accorde « qu'il faut retrancher de nos Cours toutes les » argumentations subtiles contre les textes des divines Écritures » et des Conciles ; et que, pour répondre aux objections tirées » des Pères et de la raison, il faut se borner à de courtes no- » tions qui, données avec précision, portent mille fois plus de » lumière dans l'esprit que de longues discussions. »

Que demandé-je de plus ?

N'ai-je donc point rendu moi-même hommage à l'argumentation syllogistique renfermée dans de justes bornes ? Ai-je attendu jusqu'ici pour convenir qu'elle peut avoir sa part dans l'enseignement clérical ? Non, en vérité. Mais, encore une fois, ce qui importe, c'est qu'elle ne soit qu'un simple accessoire, c'est qu'elle n'envahisse point la place que les Pères réservaient exclusivement aux divines Ecritures interprétées par l'Eglise ; c'est qu'elle ne vienne pas façonner au sophisme l'esprit du jeune lévite, dessécher et glacer son âme, faire illusion à sa raison orgueilleuse, et lui persuader qu'elle est assez puissante d'elle-même pour atteindre aux plus sublimes mystères de la foi.

M'opposera-t-on encore des publications modernes ? Mon savant contradicteur avoue en même tems qu'*elles ne sont point parfaites* : je n'ai rien de plus à en dire. A Dieu ne plaise que je donne à mes critiques aucune apparence de personnalités ! C'est à tort du reste qu'on m'accuse de ne point tenir compte

de ces travaux. N'avais-je pas dit que je rendais tout hommage au zèle des théologiens contemporains? Certes, je ne demande pas mieux que de reconnaître la réalité des tentatives faites en ces derniers tems pour ôter à la science ecclésiastique ce je ne sais quoi d'arriéré, qui ravit à cet enseignement la meilleure partie de son autorité. Mais il reste encore beaucoup à faire; et ce sont ces améliorations, ce perfectionnement, que j'ai appelés de tous mes vœux. Ces vœux sont justifiés désormais : M. Bouvier ne déclare-t-il point qu'il les partage ?

Toute la question se réduit donc à ce point. La méthode reçue est imparfaite, et partant insuffisante dans les circonstances présentes. Il faut plus qu'une science artificielle, plus que des syllogismes pour remuer notre scepticisme, et confondre notre orgueil ; il est urgent d'appeler à notre aide les conceptions larges et élevées, les fortes études qui s'étendent à tout, non sans les féconder, sans les nourrir, sans les vivifier par la pitié.

Maintenant qui pourra suppléer à ce qui est? Je sais bien « qu'il ne suffit pas d'indiquer une nouvelle marche à suivre, » mais qu'il faut se mettre à la besogne, et préparer des ouvrages » élémentaires qui puissent être substitués à ceux qui sont main» tenant en usage. » Aussi, mon article n'avait au fond d'autre but que de constater cette nécessité, et de faire naître le désir de combler cette lacune. Mais est-ce à dire que je ne devais élever la voix, qu'un nouveau cours de théologie à la main ? Je ne le pense pas. Qui ne m'eût accusé alors de parler dans l'intérêt de mon libraire, bien plus que dans celui de l'Église ? — On m'objectera qu'au moins j'aurais dû exposer mon plan, et ne pas me borner à l'esquisser en peu de mots. Je réponds que le tems m'a manqué jusqu'ici : mais aussitôt que ma santé le permettra, je prends l'engagement de le faire avec un développement convenable [1].

[1] Depuis ma réponse à M. Bouvier, j'ai eu l'occasion de lire le *Coup d'œil sur la controverse chrétienne*, publié en dernier lieu par M. l'abbé Gerbet. Sans relation aucune avec l'auteur de cet ouvrage, il n'est pas indigne de remarque que nous nous soyons rencontrés sur un grand nombre de points. J'avouerai même, que si j'eusse plus tôt connu ce livre, j'y aurais puisé, sans scrupule, plus d'une considération nouvelle en fa-

Plaise à Dieu que la sincérité de mes paroles, et l'assentiment qu'elles ont trouvé dans une notable portion du clergé, enhardissent de plus habiles que moi à mettre la main à l'œuvre! Pour l'Ecriture Sainte, en particulier, au lieu de ces immenses commentaires, « dont la vue seule, dit Fleury [1], épouvante » par la grosseur et la multitude des volumes, et fait désespérer » de jamais entendre le texte; » pourquoi ne serait-il point donné aux jeunes clercs de France et de Belgique de jouir tous des savantes leçons de M. Garnier, supérieur-général de Saint-Sulpice, où la science géologique et astronomique la plus rare s'unit à une clarté d'exposition si remarquable; où les téméraires systèmes des exégètes allemands, qui commencent à se répandre en France par les traductions et les publications des journaux, sont résumées et appréciées ce qu'elles valent. Aussi me sera-t-il permis de conjurer mon vénérable maître, si cette lettre lui tombe entre les mains, de ne pas priver plus longtems l'Eglise du fruit précieux de ses veilles. Qui sait mieux que lui, que si le divin docteur des nations a dit : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur*, il a dit aussi : *Ne retenez point la lumière sous le boisseau*?

Je n'ajoute plus qu'un mot, et ce sera le dernier dans cette discussion. Pour me laver de plus en plus du reproche de nouveauté, je transcris sans commentaire ces paroles si connues de S. Vincent de Lérins, applicables, si je ne me trompe, aux théologiens de tous les tems : *Per te posteritas pleniùs intellectum gratuletur, quod antè vetustas semi-intellectum venerabatur. Eadem tamen quæ didicisti doce*, *ut cùm dicas* novè *non dicas* nova. ...... *Crescat igitur oportet et multùm vehementerque proficiat, tàm singularum quàm omnium, tàm unius hominis quàm totius Ecclesiæ, ætatum ac sæculorum gradibus, intelligentia, scientia, sapientia; sed in eodem dogmate, eodem sensu, eâdemque sententiâ, ... ut verè profectus sit ille fidei, non permutatio.*

S. Foisset.

veur du retour au système d'enseignement de l'Eglise primitive, si bien résumé dans ces paroles que j'ai déjà empruntées une fois au théologien par excellence, à S. Grégoire de Nazianze : *non disputandi, sed docendi causâ; non aristotelico modo, sed piscatorio.*

[1] *Traité des Etudes.*

Nouvelles et Mélanges.

Il vient de paraître sur le Choléra un ouvrage, *Le fléau de Dieu en 1832*, écrit avec cet esprit de foi et de raison que l'on retrouve si rarement dans les écrivains de nos jours. En le recommandant à nos lecteurs, nous croyons leur faire plaisir, en lui empruntant une *note*, renfermant une preuve de l'existence de Dieu, qui nous a paru présentée d'une manière neuve et piquante.

« Mon ami, faut-il dire à l'athée, je m'engage à me faire athée comme vous, matérialiste, et tout ce que vous voudrez, quand vous m'aurez appris à me rendre compte seulement de la création d'un être vivant. Si ce n'est pas Dieu, par exemple, qui a créé l'homme, cherchons d'où il peut venir : car il faut bien que cela ait commencé par quelqu'un?

» Eh bien! quoique l'âge connu du monde soit de six mille ans, je vais vous accorder une chose qui ne s'est jamais vue depuis qu'il existe : c'est la création spontanée d'un animal quelconque. Il n'est point arrivé pendant ces six mille années, qu'un homme, ni aucun individu d'une autre espèce, soit né tout seul, de nuit ou de jour, sous un chêne ou sous une aubépine; mais, pour vous faire plaisir, j'admets qu'il ait pu en sortir un, je ne sais d'où, ni quand, ni comment. Toutefois, le phénomène doit vous paraître rare à vous-même, puisque jamais vous n'avez ouï dire qu'il se soit répété nulle part, à aucune époque, et que de votre vie il ne vous est venu à l'esprit de croire la chose possible.

» A présent, mon ami, voyons ce que nous allons faire de l'homme-phénomène qui est né tout seul. Probablement il est petit, puisque tout commence par là; et alors je le vois bien embarrassé, sans mère pour l'allaiter, sans vêtemens pour se couvrir; au milieu des bêtes féroces, s'il y en a déjà, ou rampant tout seul dans la boue, s'il a été le premier a en sortir. Mais enfin, comme je vous ai promis d'être rond et coulant, passons sur ces difficultés. Notre petit homme trouve moyen de vivre un an à quatre pattes dans les buissons, sans qu'il lui arrive malheur; après quoi il devient ce qu'il peut, enfermé dans les forêts et dans les fleuves.

» Je ne sais trop, mon ami, où cela se passe; mais n'importe : notre

petit homme mourra nécessairement dans son coin de terre, et probablement pas loin du lieu où il a surgi, si un autre miracle, tel qu'on n'en a point vu depuis que le monde est monde, ne fait pas naître de la même manière un autre petit enfant du sexe féminin, qui sera aussi bien embarrassé de son côté pour arriver seulement à l'âge de marcher sur ses deux pieds. Ainsi voilà deux choses, dont pas une ne s'est revue dans l'espace de six mille ans, qui doivent être arrivées à la même époque, pour que nous puissions commencer à comprendre notre premier point, qui est d'avoir une créature sans créateur.

»Mais ce n'est pas tout, mon ami; la terre est grande, et il faudrait que les prodiges dont nous venons de parler s'y renouvelassent bien des fois avant que les deux seuls habitans du globe vinssent à se rencontrer. Jugez combien un genre humain comme celui-là serait difficile à réunir sous le même arbre; combien de millions d'années et de hasards devraient concourir à opérer une pareille rencontre; combien enfin notre pauvre couple aurait le tems de mourir de fois, chacun de son côté, avant de se trouver face à face au bord d'une rivière? Ainsi, ce serait toujours un phénomène à recommencer sur nouveaux frais, et qui ne viendrait jamais à bien. Connaissez-vous une supposition qui soit plus simple et moins compliquée que celle-là?

»Et puis, examinez cette organisation si parfaite; cette charpente humaine si bien arrangée; cette réunion de membres, de fibres, de sens et d'organes: cette combinaison si complète de matière et d'intelligence! Combien tout cela devrait-il être jeté de fois dans un autre moule que la main de Dieu pour former un tel ensemble? Quoi! vous voulez sortir ainsi tout équipé du sein de la terre, ou du laboratoire de la nature! Mais combien cette nature ne devra-t-elle pas manquer de fois son ouvrage, avant de l'achever et de réunir toutes les parties qui composent un être vivant? Tantôt, ce sera un bras ou une jambe; tantôt, les yeux ou les oreilles; tantôt, le sang ou les os; tantôt la tête ou la moitié du bloc qui manqueront. Encore est-ce beaucoup vous accorder, puisque jamais on n'a vu la terre produire séparément ni un œil, ni une jambe, ni un nez d'homme, ni un ongle, ni un cil de paupière.

»Mon ami, on connaît quelque chose qui paraît bien plus facile à exécuter que tout cela; c'est de ranimer un homme tout construit, tout fait et achevé, dans lequel le dernier souffle de la vie s'est seulement éteint. Ne vous semble-t-il pas que celui-là soit plus facile à remettre debout qu'un autre à tirer du néant, et en qui tout est à faire? Eh bien, cependant, avec cette belle charpente, encore toute dressée et composée de toutes ses parties, la science, les arts, les efforts de l'habileté humaine, ne sont pas parvenus une seule fois, en six mille ans, à faire

quelque chose qui pût se rajuster et marcher. Voyez ce jeune homme qu'on retire de la rivière où son bras vigoureux fendait tout-à-l'heure des sillons et jouait avec le péril, il n'y a qu'une minute que la vie s'est retirée de lui. Toute son organisation est intacte; et certes, le voilà plus avancé sous ce rapport, que la prétendue créature que vous osez demander toute vivante à la matière brute et au hasard. Ce devrait être une machine plus facile à remonter qu'une autre dont on n'a pas la première pièce. Et cependant il n'y a pas d'exemple qu'on ait jamais pu parvenir à lui rendre le mouvement.

» Maintenant, mon ami, décidez si je puis risquer mes croyances ou seulement ma raison sur des suppositions comme les vôtres, qui compliquent jusqu'à l'absurdité l'idée si simple que la Créature descend de la main du Créateur. »

Les Baphomets ou le mystère des Templiers.—Le dernier cahier du précieux recueil, les *Mines d'Orient*, contient un mémoire latin du célèbre orientaliste, M. de Hammer, intitulé :

Le Mystère du Baphomet révélé, ou les Templiers convaincus, par leurs propres monumens, d'avoir été des Gnostiques et des Ophites, et, comme tels, coupables d'apostasie, d'idolatrie et d'impureté.

On se rappelle que les Templiers furent accusés d'adorer certaines idoles nommées Têtes de Baphomet. M. de Hammer en a découvert une douzaine dans le Cabinet impérial des Antiques, à Vienne. On les avait prises pour des idoles Tibétaines. M. de Hammer a déchiffré les inscriptions arabes, grecques ou latines qu'elles portent, ainsi que les symboles dont elles sont chargées. Le nom de l'idole *Mété*, c'est-à-dire la Raison, la Sagesse en langue grecque, s'y reproduit partout, accompagné des doctrines gnostiques et des abjurations de la foi chrétienne. C'est du mot *Mété* et de celui de *Baphé* que s'est formé celui de *Baphomet*, qui signifie *baptême de l'esprit*, et qui a rapport au baptême de feu des anciens Gnostiques. La *Mété* est représentée sur ces idoles, conformément aux idées des Gnostiques, et particulièrement à celles des *Ophites*, sous une figure humaine, réunissant les attributs des deux sexes : elle est accompagnée de la croix tronquée ou de la *clef de la vie et du Nil* des anciens Egyptiens, qui ressemble à un T, du Serpent si fameux dans toutes les mythologies, de la représentation du baptême de feu, et en outre de tous les symboles maçoniques, tels que le soleil, la lune, l'étoile signée, le tablier, la chaîne, le chandelier à sept branches, etc., etc...... Trois idoles, gravées dans le recueil *Curiosités historiques et littéraires*, vol. II, chap. 6, portent le nom de *Mété* en caractères arabes. On trouve la

même inscription sur plusieurs médailles et bractéates [1] que jusqu'à présent on n'avait pu expliquer.

Trois vases en pierre, du cabinet des Antiques de Vienne, portent les mêmes inscriptions, les mêmes symboles, et représentent de plus, en bas-relief, les orgies impures des *Ophites* ou adorateurs du Serpent. Ces vases sont évidemment les calices du baptême de feu, puisqu'on les retrouve, tant sur ces bas-reliefs que sur ces baphomets placés aux pieds de la *Mété* qui tient le néophyte dans ses bras, au-dessus des flammes qui sortent du vase. Sur un des bas-reliefs, l'acte complet du baptême de feu est représenté. La *Mété* figure deux fois sur ces vases sous la forme d'un Androgyne, entourée de la chaîne des *Cléons*, et tenant à la main la clef de la vie ou le T, qui, chez les Ophites, portent le nom de *bois de la vie* ou de *clef de la connaissance*. C'est le caractère baphométique par excellence : les idoles la portent sur le front, et on sait combien de fois il en est question dans les dépositions des Templiers.

Maintenant ces idoles, ces hiéroglyphes, ces symboles, ces inscriptions, se retrouvent sur les châteaux, les églises et les tombeaux des Templiers. Dans les *Archives de l'histoire et de la géographie*, 1818, nos 44 et 45, on trouve la description d'une église des Templiers à Schœngraben, où plusieurs sculptures représentent non-seulement la *Mété*, mais encore son antagoniste perpétuel, le démon *Jaldabaoth*, avec son emblême, *le lion*, et avec le principal hiéroglyphe gnostique, le grand Serpent dévorant un enfant, hiéroglyphe expliqué d'après *Epiphanius*, Héres. XXVII, paragraphe 10. Les mêmes représentations se trouvent dans l'église des Templiers à Ebenfurt et en plusieurs autres endroits. Les églises des Templiers à Prague et à Egra en Bohême, renferment les mêmes symboles gnostiques; dans la première, on les voit peints à fresque et sur verre. M. de Hammer les a encore retrouvés dans les églises des Templiers à Steinfeld et à Wultendorf en Autriche. M. le comte Teleki, dans un *Voyage en Hongrie*, page 216, affirme en avoir vu de semblables dans une église des Templiers de Saint-Martin, dans la Péninsule de Muran. Le château de Potteustein en Bohême, jadis appartenant aux Templiers, porte l'inscription suivante : *Signata Metis caritas*

[1] *Bractéates* (*médailles*). Ce sont des monnaies fabriquées avec des feuilles légères d'or ou d'argent, dont le relief d'un côté forme un creux de l'autre. Elles ressemblent assez à un morceau de métal estampé. La Suède a donné naissance à ces monumens, vers le 8e siècle. Quant au nom de ces monnaies, il vient du mot latin peu usité, *bractea* ou *brattea* et *lamina*, feuille d'or et d'argent, si mince que Martial la nomme *nebula*. (Voir le *Dictionnaire des Antiquités*, de Pitiscus.)

extirpat hostes, qu'on ne peut expliquer que moyennant le sens caché gnostique....

La conclusion de ce mémoire est que les principaux chefs, les membres les plus instruits de l'ordre des Templiers, étaient réellement des apostats, secrètement livrés à des cérémonies superstitieuses, et probablement aussi aux pratiques licencieuses et impures des hérétiques dont ils partageaient les opinions. La suppression de cet ordre ne fut donc pas injuste ; le supplice même des chefs et des docteurs aurait pu être justifié dans les idées du siècle qui les vit périr ; mais les procédés inquisitoriaux et le secret dont toute cette procédure fut enveloppée, en excitant l'horreur et la défiance, ont fait paraître les Templiers plus innocens qu'ils ne l'étaient. D'ailleurs, tout ce qu'on leur reproche fût-il prouvé, notre siècle n'en condamnera pas moins la cruauté avec laquelle on confondit dans la même mesure d'extermination tant de milliers d'individus, probablement étrangers aux mystères de leur ordre.

M. Raymond, membre de l'Académie des Inscriptions, a élevé des doutes sur les raisonnemens de M. de Hammer.

(*Nouvelles Annales des voyages*, tom. 1er, 1819, p. 483.)

Bibliographie.

La famille catholique, ou entretiens d'un curé avec ses paroissiens, pour éclairer et prémunir leur foi; par un curé de campagne; in-12. Paris, chez Béthune.

La famille heureuse, ou contraste entre le bonheur d'une vie paisible et les agitations du monde; par M***; 2 vol. in-18. A Lille, chez Lefort.

La vie de N. Seigneur Jésus-Christ, en une suite de méditations, 3 vol. in-12. A Avignon, chez Aubanel. Prix : 6 fr.

Le fléau de Dieu en 1832, par M. Bellemare, avec cette épigraphe : *Digitus Dei est hic.* Brochure in-8°; à Paris, chez Adr. Leclerc et chez Dentu. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

Recueil des morts funestes des impies les plus célèbres, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. A Paris, chez Gaume frères. Prix : 1 fr. 25 c.

Histoire des colonies pénales de l'Angleterre et de l'Austrasie; par Ernest de Bloscotte, conseiller de préfecture de Seine-et-Oise; in-8°. A Paris, chez Adrien Leclerc.

La parole rendue aux sourds-muets, ou Essai sur l'enseignement méthodique de l'articulation de la voix; par Alphonse Laurent de Blois. A Paris, chez Johanneau.

Lettre à M. le duc de Luynes sur les gravures des monnaies grecques; par Raoul Rochette; in-4°. Chez Debure frères. Prix : 10 fr.

L'Océanie en estampes, ou Description géographique et historique de toutes les îles du grand Océan, par Jules et Édouard Verreaux; in-8°, oblong, avec 60 planches, dont une carte et une de musique; chez Riperin. Prix : 20 fr.

Recherches sur les arts et métiers, les usages de la vie civile et domestique des anciens peuples de l'Egypte, de la Nubie et de l'Ethiopie, suivies de détails sur les mœurs et coutumes des peuples modernes des mêmes contrées; par Fréd. Caillaud, avec carte géographique, et des planches représentant des objets d'art, des ouvriers exerçant leur profession, des coutumes et usages de la vie civile et domestique de ces anciens peuples, recueillis sur les lieux par l'auteur, dans les années 1819 à 1822. In-4°; 1re, 2e et 3e livraisons. Chez de Bure. Prix de chaque livraison : 8 fr.

Tableau statistique de l'île de Cuba, pour les années 1825 — 1829, par Alexandre de Humboldt, supplément faisant suite à l'Essai politique sur l'île de Cuba, par le même auteur, publié en 1826; in-8°, avec quatre tableaux. A Paris, chez Gode fils.

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 23. — 31 Mai 1832.

Histoire.

RECHERCHES SUR LES RESTES DES SAMARITAINS.

Deuxième article [1].

Je me propose de publier en entier, avec ma traduction et des notes, la correspondance de Salamèh ; mais, pour le moment, je me contenterai d'en donner ici la substance, en présentant sous diverses divisions les résultats qu'elle m'a offerts.

De Dieu, du culte qui lui est dû, et de l'horreur pour tout autre culte.

Les Samaritains tiennent ici, relativement à Dieu et au culte qui lui est dû, et qui n'est dû qu'à lui seul, le même langage qu'ils ont toujours tenu dans leurs correspondances avec J. Scaliger, Huntington et Ludolf. Ils protestent de leur attachement au précepte de la Loi qui défend de rendre à aucune créature le culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. Ils rappellent les principaux textes de la Loi où le dogme de l'unité de Dieu est expri-

[1] Voir le premier article dans le N° 22 ci-dessus, p. 241.

mé de la manière la plus formelle, et où tout autre culte est proscrit comme criminel et attentatoire au respect dû à sa divinité. Ils rejettent bien loin l'imputation offensante qui leur est faite de rendre un culte quelconque, dans un lieu particulier, à la figure d'une colombe, ou à toute autre figure d'oiseau ou d'autres animaux. Ils ne comprennent même point comment on pourrait supposer qu'ils osassent se rendre coupables d'une aussi criminelle infraction à la loi divine.

Reland, dans sa dissertation *De monte Garizim*, a recherché avec beaucoup de soin ce qui a pu donner lieu à l'imputation faite aux Samaritains, de rendre un culte idolâtre à la figure d'une colombe; et ce qu'il a dit à cet égard, porte avec soi un caractère de vraisemblance.

Schültz, qui voyageait en Palestine en 1754, rapporte, dans l'ouvrage intitulé : *Leitungen des Hoechsten nach seinem Rathe*, tom. v, p. 133, qu'étant à Ptolémaïde ou Saint-Jean d'Acre, Mme Usgate, juive d'origine, épouse du consul anglais chez lequel il logeait, et une autre personne, lui racontèrent que les Samaritains lisaient publiquement dans la synagogue les cinq livres de Moïse, sans pouvoir dire si ces livres étaient écrits en langue hébraïque ou samaritaine; et qu'au lieu que les Juifs ont coutume d'attacher des couronnes d'or ou d'argent à la partie supérieure des bâtons ou rouleaux de bois, sur lesquels se roulent et se déroulent les livres de la Loi dont ils font usage dans leurs synagogues, les Samaritains y plaçaient des colombes d'argent. Suivant les renseignemens contenus dans la lettre de M. Corancez, dans la synagogue des Samaritains, la Bible (il fallait dire *la Loi*) est placée sur une estrade, et cachée par un rideau que le Khacan seul a le droit d'ouvrir. Il la présente aux fidèles, qui se lèvent. Sur ce livre est l'image sculptée d'une tourterelle. De là le préjugé que les Samaritains adorent une tourterelle.

Ces divers rapports, quoique peu uniformes et fondés sur de simples ouï-dire, donnèrent lieu à une question que je compris dans le Mémoire que j'envoyai à Naplouse. J'eus soin de la rédiger de manière à ne point choquer l'amour-propre des Samaritains. Je la transcrirai ici en entier.

« Ce que vous dites, que vous ne connaissez qu'un seul Dieu,

» créateur du ciel et de la terre, qui vous a donné sa loi par le » ministère du prophète Moïse, fils d'Amram, est entièrement » conforme à l'opinion que nous avions de vous; et comment, » en effet, pourriez-vous adorer quelque créature, tandis que » vous reconnaissez que Dieu lui-même a dit : *Je suis le Seigneur » ton Dieu, tu n'auras point d'autre Dieu devant moi; tu ne te feras » point de statue ni d'image d'aucun des êtres qui sont dans le ciel, » sur la terre et dans les eaux, pour l'adorer?*

» Nous savions bien, nos très-chers frères, que vous n'ado- » riez point la figure d'une colombe; un tel crime est bien loin » de vous, mais quelques habitans du pays où vous demeurez, » et quelques voyageurs qui sont allés du pays des Francs dans » la terre que vous habitez, nous ont assuré que vous avez dans » votre synagogue un lieu sacré où vous gardez le livre de la Loi; » que ce livre sacré est couvert d'un rideau; que quand vous êtes » assemblés le prêtre lève le rideau et montre le livre à l'assem- » blée; qu'en ce moment tous ceux qui sont présens se lèvent » et adorent le saint Livre. Ils ajoutent que sur la couverture ex- » térieure du livre de la Loi, ou à l'extrémité du rouleau sur » lequel il se roule, est gravée ou sculptée la figure d'une co- » lombe. Des gens grossiers et méchans, voyant que vous vous » prosternez devant la sainte loi de Dieu, ont cru ou ont dit » méchamment que vous adoriez l'image de cette colombe. Nous » savons bien, mes frères, que vous n'adorez que Dieu; mais » nous vous prions de nous dire si ce qu'on nous a raconté est » vrai, et si effectivement il y a une figure de colombe sculptée » sur votre saint livre. Nous vous le répétons, nos chers frères, » nous sommes bien éloignés de croire que vous adoriez la figure » d'une colombe ou d'un autre animal. Dites-nous donc, sans » crainte, si la figure d'une colombe se trouve comme ornement, » soit dans votre synagogue, soit sur le livre de la Loi. »

Voici la réponse que le prêtre Salamèh a faite à cette question, dont il a bien saisi le sens. « Quant à ce que vous nous » dites que nous avons fait sur le lieu du voile qui couvre le » livre saint (je traduis littéralement), la figure d'une colombe, » c'est là, mon frère, une chose que nous ne faisons point, » parce que Dieu a dit : *Vous ne les construirez point de pierres » taillées.* » Ce texte, tiré de l'Exode, ch. 20, v. 25, semble avoir

peu de rapport avec l'objet dont il s'agit : sans doute l'auteur de la réponse assimile l'armoire ou le lieu dans lequel est renfermée la Loi, et qui est élevé sur une estrade, à l'autel sur lequel on offrait des sacrifices, et qu'il était défendu de construire en *pierres taillées*. Et il est bon d'observer qu'il ne pouvait point motiver l'éloignement de sa nation pour l'espèce d'ornement que l'on supposait placé d'une manière quelconque sur le livre de la Loi, par les textes où il est défendu de faire des idoles ou des figures pour les adorer, parce que la question même repoussait toute idée de culte ou d'adoration. Il a donc voulu dire : Dieu nous ayant interdit de tailler les pierres qui doivent servir à construire ses autels, à plus forte raison ne devons-nous admettre aucune figure ou simulacre dans le lieu destiné à son culte, et où repose le livre de la Loi. Non content de cela, il ajoute : « Dieu a dit » encore : *Vous n'introduirez point d'abomination dans votre maison.* » Comment donc, Dieu ayant dit cela, ferions-nous ce que vous » dites ? »

C'est ici le lieu de faire mention d'une autre accusation d'idolâtrie intentée aux Samaritains, par un critique qui a cru avoir trouvé, dans un manuscrit samaritain, la preuve que cette secte offrait un culte au soleil. Toute l'érudition accumulée par cet écrivain à l'appui de cette assertion, est bien en pure perte; car le fondement de cette opinion nouvelle n'est autre qu'une méprise de l'auteur, M. Lobstein, qui, ayant trouvé à la fin de la Genèse, dans un manuscrit du Pentateuque samaritain, une note dans laquelle le propriétaire de ce volume avait marqué de quelle manière il en avait acquis la possession, a traduit ainsi les derniers mots de cette note : *Zodok filius Chalephi filii Thamaris sacerdotis solis : scriptum Abisæ filii Pinehas in congregatione terræ Ægypti nunc doctoris ;* tandis qu'il aurait dû traduire en cette manière : *Scripta manu Sadakæ filii Chalefi filii Tamaris sacerdotis, ministri scribæ Abisæ filii Phineæ, in synagogâ terræ Ægypti, tempore suprà dicto.* On peut entendre ceci tout simplement en ce sens, que le prêtre Sadaka, qui a fait cette copie du Pentateuque, était attaché à un scribe d'un rang plus distingué, nommé Abischa, fils de Phinées; mais je crois que ce n'est pas là le vrai sens. Les Samaritains de Na-

plouse se sont vantés, tant dans leurs lettres que dans leurs conférences avec Huntington, de posséder un exemplaire de la Loi écrit de la main d'Abischa, fils de Phinéès, fils d'Éléasar, fils d'Aaron; il est donc assez naturel que ceux qui s'occupent à transcrire la Loi se regardent comme les ministres ou les disciples d'Abischa, fils de Phinéès. Peut-être au lieu de *ministri scribæ Abisæ* vaudrait-il mieux traduire *ministri scholæ Abisæ;* la forme du mot מכתב *mactab*, semble plus favorable à cette interprétation.

J'ai déjà relevé cette méprise de M. Lobstein dans le tome XLIX *Des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

Des sacrifices.

Les Samaritains, en reconnaissant l'obligation imposée par la Loi aux enfans d'Israël d'offrir des animaux en sacrifices, disent que cette partie du culte a cessé depuis que le tems de grâce et le tabernacle ont disparu. Ils ajoutent que leurs pontifes, les prêtres de la famille d'Aaron, ont substitué à l'oblation des sacrifices, la récitation de certaines prières qu'ils ont composées pour qu'elles servent aux fidèles à honorer Dieu, à lui rendre l'hommage de leur crainte respectueuse, à solliciter son indulgence et le pardon de leurs fautes.

Le sacrifice pascal seul subsiste avec tous ses rites; il ne peut être offert légitimement que sur le mont Garizim; mais depuis vingt-cinq ans environ, les Samaritains ne pouvant plus monter sur cette montagne, l'offrent dans l'intérieur de la ville, *parce qu'elle est réputée faire partie du lieu saint.* Ils observent de se tourner, en immolant la victime, du côté du mont Garizim. Ils se retournent aussi vers le mont Garizim quand ils font leurs prières, « parce que, c'est pour eux, disent-ils, la maison du » Dieu puissant, le tabernacle de ses anges, le lieu de la pré» sence de sa Majesté, la place destinée aux sacrifices, ainsi qu'il » est dit dans la Loi. » Ils assurent qu'il ne leur est pas permis de se prosterner et de tourner le visage vers aucun autre lieu.

On avait demandé si l'agneau pascal ne devait pas être pris dans une espèce ou variété particulière de moutons ou de chèvres, à l'exclusion des autres, et quelles sont les herbes pota-

gères amères qu'on mange avec l'agneau pascal. Salamèh ne répond rien à la première question; quant à la seconde, il se contente de dire que les Samaritains mangent la victime avec des pains azymes et des herbes amères.

On avait aussi désiré savoir en quoi consiste l'obstacle qui empêche aujourd'hui les Samaritains de monter sur le mont Garizim, pour y offrir la Pâque; si c'est, par exemple, une contribution pécuniaire exigée d'eux par les Turcs pour obtenir la permission d'y monter. La réponse à cette question est conçue ainsi : « Vous désirez que nous vous informions de la » tyrannie que les nations exercent sur nous : sachez qu'elles » usent de violence envers nous, qu'elles nous empêchent de » monter sur le mont Garizim, qu'elles exigent de nous des con» tributions. Nous sommes malheureux et pauvres; nous pleu» rons sur les siècles passés, sur le tabernacle et sur son exalta» tion. »

Salamèh nie absolument le fait rapporté dans la lettre de M. Corancez, relatif au sacrifice d'un agneau, différent du sacrifice pascal, mais qui se fait, dit-on, à la fête de Pâques sur le mont Ébal, auprès du sépulcre d'un saint que les Samaritains ont en grande vénération, et pour honorer la mémoire de ce serviteur de Dieu.

Il y a toute apparence que cette imputation est une calomnie inventée par quelques Juifs. Je ne pense pas qu'il soit jamais venu dans l'esprit d'aucun Juif ou Samaritain d'immoler des victimes en l'honneur d'un saint; et d'ailleurs le mont Ebal étant pour les Samaritains, la montagne des malédictions, ils doivent être bien éloignés de choisir ce lieu pour l'exercice d'aucun acte de religion.

De la Loi.

Salamèh nous assure, ce que nous savions parfaitement, que les Samaritains possèdent la Loi écrite en langue hébraïque, et qu'elle ne diffère de celle des Juifs que par le caractère d'écriture, parce que les Samaritains ont conservé l'ancien caractère; ce qui a été même reconnu par des *khacams* juifs venus de Jérusalem, et qui ont examiné leurs livres. Salamèh con-

naît la version en dialecte samaritain, dont on lui avait transcrit deux ou trois lignes du commencement de la Genèse et de l'Exode. L'ambiguité de quelques mots dans sa réponse fait douter s'il dit que cette version a été donnée de Dieu, ou a pour auteur un Samaritain nommé *Nathanaël* (*Deus dedit*). Ce second sens est le plus vraisemblable. Il sait que les Samaritains ont eu dans les siècles passés des savans qui ont interprété et commenté la Loi; mais il ne donne aucun des détails qu'on lui avait demandés sur les noms de ces commentateurs, l'âge où ils ont vécu, et les titres de leurs ouvrages. Vraisemblablement nous en savons là-dessus plus que lui. Il assure que les Samaritains conservent encore l'usage de la langue hébraïque, mais ne la parlent point en présence des nations. Ils enseignent la Loi à leurs enfans en cette langue, et ils ne la possèdent, dit-il, en aucune autre langue. Ceci ne doit pas, sans doute, être pris à la lettre, puisque Salamèh reconnaît lui-même l'existence de la version en dialecte samaritain, et que, vraisemblablement, les Samaritains conservent aussi la version arabe faite à leur usage, et que j'ai fait connaître dans un grand détail. Salamèh répète ce que les Samaritains n'ont cessé de dire (quoique Huntington les ait fort embarrassés quand il a voulu vérifier le fait), qu'ils possèdent un exemplaire de la Loi écrit de la main d'Abischa, fils de Phinéès, fils d'Éléazar, fils d'Aaron.

On avait désiré savoir comment les Samaritains prononcent la langue hébraïque, et pour cela on avait représenté en caractères arabes, autant qu'il est possible de le faire, la prononciation rabbinique des divers noms de Dieu et des premiers versets de la Genèse, priant Salamèh de représenter de même la prononciation usitée parmi sa nation, en caractères arabes. Il ne répond pas à cela d'une manière satisfaisante, et se contente de répéter les divers noms de Dieu, en disant : « Sachez que ces noms sont *Jehova*, *Elohim*, *El*, » *Schaddaï*, *Je suis celui qui est*, *Adonaï*. La chose est, à cet égard, » parmi nous, comme vous l'avez dit. Vous nous priez de vous » écrire quelques lignes de la Loi; sachez que notre livre est » écrit comme la présente lettre que vous avez sous les yeux. » Malgré le vague de cette réponse, elle pourrait porter à penser

que les Samaritains prononcent l'hébreu comme les Juifs, si Salamèh ne disait précisément dans sa première lettre : « Notre prononciation est différente de celle des Juis, mais la » Loi est la même, depuis le commencement jusqu'à la fin. » Au surplus, tout le système grammatical des Juifs pourrait être commun aux Samaritains, et que cependant ces derniers prononçassent différemment les lettres, surtout les gutturales, et les voyelles, comme la prononciation du grec et du latin n'est pas la même partout, quoique partout on écrive ces langues de la même manière; et, pour donner un exemple encore plus analogue à la matière dont il s'agit, comme la prononciation de l'hébreu est différente chez les Juifs allemands et les Juifs espagnols, italiens et orientaux. C'est donc encore une question indécise, et qui ne pourra être résolue que quand un savant, bien au fait de la prononciation des Juifs, aura été à portée d'entendre prononcer un Samaritain.

On avait engagé les Samaritains à envoyer en Europe un manuscrit du texte de la Loi, de la version arabe dont on supposait qu'ils font usage, et de leurs prières et liturgies. On leur avait marqué que le consul de France à Alep payerait le prix des deux derniers objets, et reconnaîtrait le don du texte de la Loi par un présent, parce qu'on savait bien que ce saint livre était trop respectable pour être vendu. Ils ne répondent positivement qu'à cette dernière demande : « Vous demandez, » disent-ils, que nous vous envoyions un exemplaire du livre de » la Loi sainte ; nous ne le ferons point, à moins que vous ne » soyez comme nous, du nombre de ceux qui observent cette » Loi (c'est-à-dire *Samaritains*), et qui en gardent les ordon- » nances. » On voit que Salamèh fait ici allusion à la manière d'interpréter le nom de *Samaritains*, שמרים, *schomerim*, par *gardiens*. Ces sectaires sont très-délicats sur cette qualité de Samaritains qu'ils exigent de ceux qui veulent avoir quelque union avec eux. Car comme, en leur demandant à connaître la manière dont ils prononcent l'hébreu, on avait dit : « Pro- » noncez-vous comme nous venons de vous dire que nous le » faisons, ou bien votre prononciation est-elle différente de la » nôtre ? instruisez-nous, parce que vous savez cela mieux que » nous, afin que nous vous imitions, et que notre manière de

» lire soit une comme notre cœur est un ; » ils répondent : « Quant à ce que vous ajoutez, en disant, *Comme nos cœurs et » vos cœurs ne sont qu'un*, sachez, mon frère, qu'un tel discours » ne peut être tenu que par une personne qui observe notre Loi, » et qui ait la même croyance que nous. »

Des anges, de la résurrection, des récompenses et des peines éternelles.

Beaucoup de savans ont cru que les Samaritains n'admettaient point l'existence des anges. Lorsqu'on a connu leurs versions du Pentateuque, et quelques autres livres composés par eux et à leur usage, on y a trouvé des mentions si fréquentes des anges, qu'on a généralement changé d'opinion à cet égard. Cependant le savant Had. Reland a cru trouver, dans un examen plus approfondi du sens qu'ils donnent au mot *ange*, auquel ils substituent quelquefois d'autres expressions, telles que *l'instrument du Créateur*, *le commandement de Dieu*, la preuve qu'ils ne considèrent point les anges comme des essences, mais comme les attributs de la Divinité, la puissance ou la volonté de Dieu, une certaine *force*, δύναμις, ou *vertu* divine qui n'est point différente de Dieu même. Il croit que les Sadducéens, qui niaient l'existence des anges, entendaient de cette même manière tous les passages de l'Écriture où certaines actions sont attribuées aux anges. Reland croit aussi que les Samaritains désignent le Messie sous le nom de *Grand-Ange*, c'est-à-dire de la grande vertu de Dieu.

Cela a donné lieu à une question qui était conçue en ces termes : « Que dites-vous des anges dont il est parlé dans la » Loi ? Faites-vous une distinction entre les anges et les génies, » et croyez-vous qu'il y ait entre les anges des bons et des mau- » vais, et de même de bons et de mauvais génies ? N'y a-t-il » pas un ange que vous désignez sous le nom de *Grand-Ange* ? » Salamèh répond à cela en deux mots : « nous croyons aux saints » anges qui sont dans le ciel. » Il est impossible de décider si c'est par ignorance ou dans l'intention de ne point s'expliquer

plus clairement, qu'il n'est entré dans aucun des détails qu'on lui demandait.

Il répond d'une manière un peu plus satisfaisante à ce qui regarde la résurrection des corps. Les Samaritains ont été accusés de la nier. Hottinger et Reland ont soutenu, avec beaucoup de vraisemblance, qu'ils admettent ce dogme. Pour avoir cependant une certitude plus entière de la manière dont ils se représentent l'état des hommes après la mort, ainsi que les récompenses et les peines qu'ils reconnaissent devoir être le fruit des bonnes ou des mauvaises actions, on leur avait proposé la question suivante :

« Les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans, croient que les » morts ressusciteront un jour, que les âmes se réuniront aux » corps qu'elles ont animés en ce monde, et qu'alors les hommes » comparaîtront devant Dieu ; que Dieu les jugera ; qu'il fera » entrer ceux qui auront fait de bonnes œuvres dans le paradis, » où ils demeureront éternellement, et jettera les méchans dans » les enfers, où ils souffriront des peines éternelles. Parmi les » sages et les philosophes anciens, il y en a qui ont cru que les » morts ne ressusciteraient point : d'autres ont pensé que les » tourmens de l'enfer ne dureront point éternellement. Quelle » est à cet égard la croyance de vos pères et la vôtre ? »

La réponse de Salamèh est conçue en ces termes : « Quant à » ce que vous nous dites au sujet des morts, qu'ils ressusciteront au jour de la vengeance, nous reconnaissons la vérité de » cela, ainsi qu'il est écrit : *Leurs habits ne s'useront pas, et leur* » *odeur sera comme celle de la myrrhe excellente.* » (J'observe en passant que j'ignore d'où est tiré le passage allégué ici par Salamèh. Il n'est certainement point pris des livres de Moïse ; les formes grammaticales des mots ne sont pas même de pur hébreu. Je conjecture qu'il est tiré de quelqu'une des prières qui composent la liturgie des Samaritains.) « Quant à ceux qui » auront fait le mal, il arrivera pour eux un tems où Jehova » dira : *Voyez maintenant que c'est moi qui suis Dieu, et qu'il n'y* » *a point d'autre Dieu avec moi : je donne la mort et la vie, je frappe* » *et je guéris, et il n'y a personne qui puisse délivrer de ma main.* » Nous serons heureux au tems dont il est écrit : *Car Jehova ju-* » *gera son peuple, et il se repentira à l'égard de ses serviteurs ;* et

»au tems dont il est dit : *Il expiera la terre de son peuple* ».

Les textes cités ici par Salamèh sont tirés du dernier cantique de Moïse. S'il les applique à la résurrection, aux récompenses et aux peines qui doivent suivre le jugement dernier, ce ne peut être que par une sorte d'*accommodation* ; et il ne faut pas s'en étonner, puisque les livres de Moïse, les seuls de toute la Bible qui soient reçus par les Samaritains, ne contiennent aucun texte positif que l'on puisse citer en faveur du dogme dont il s'agit.

Au surplus, la réponse de Salamèh ne satisfait qu'en partie à la question, et ne dit rien de l'éternité des peines; ce qui sera dit par la suite des prières qui accompagnent les funérailles des Samaritains, ne décide point davantage cette question.

Du Messie.

C'était une chose connue, que les Samaritains attendent, comme les Juifs, la venue d'un prophète qui doit les délivrer de l'oppression, remettre leur Loi en honneur, et leur soumettre les autres nations, et qu'ils fondent l'attente où ils sont de ce prophète sur ces paroles de Dieu à Moïse : *Je leur enverrai un prophète comme vous, pris au milieu d'eux.* On savait aussi qu'ils nomment ce prophète השחב Haschab, ou, suivant le dialecte samaritain התהב Hathab, mot dont on n'a encore proposé aucune explication tant soit peu vraisemblable. On n'ignorait pas non plus que, loin d'appliquer à l'avènement du Messie la célèbre prophétie de Jacob, qui annonce que le sceptre ne sortira point de Juda, jusqu'à l'apparition de *Schilo*, ils croient que ce nom, dont l'interprétation a tant embarrassé les interprètes et les commentateurs, désigne un personnage ennemi de la vraie religion, qui a séduit les nations, etl es a détournées de l'obéissance à la Loi. Ce personnage, si l'on s'en tient à quelques écrits des Samaritains qui nous sont parvenus, est Salomon; ce qui, vu leur ignorance grossière de l'histoire, n'a rien de surprenant. Suivant une conjecture, plus ingénieuse peut-être que solide, de M. Bruns, ce serait Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit, on avait cru utile d'interroger encore Salamèh sur ces

deux points de sa croyance. Voici ces réponses, où il évite d'employer le mot *Messie* dont on s'était servi.

« Ce que vous nous dites au sujet du prophète *Hathab*, est » comme vous le dites. Jehova a dit à Moïse : *Je leur susciterai* » *du milieu de leurs frères un prophète comme vous*. C'est un grand » mystère que celui de *Hathab* qui doit venir, et qui manifestera » son esprit. Nous serons heureux quand il viendra. Ce que vous » dites de *Schilo*, nous le tenons pour vrai; il a haï la Loi de » Moïse. » On avait demandé comment les Samaritains prononcent le mot *Schilo*; cette question est restée sans réponse.

Salamèh, dans un *post scriptum* de sa dernière réponse, revient encore sur ce qui concerne le Messie, et s'exprime ainsi : « Quant à ce que vous nous dites du prophète dont Jehova a parlé » par le ministère de Moïse, sachez que nous avons certains » prodiges par lesquels nous le reconnaîtrons lorsqu'il se mani- » festera. Nous connaissons son nom, conformément à ce que di- » sent les rabbins. » Le sens des derniers mots paraît être que le nom de *Messie* משיח est connu des Samaritains. C'est ce qu'on savait déjà; mais les Samaritains ne s'expliquent point volontiers sur ce point : ils ne le font guère que d'une manière énigmatique, comme on peut le voir par un passage d'une de leurs lettres à leurs frères d'Angleterre, où ils indiquent seulement ce nom par sa première lettre מ. Il n'est pas étonnant, au surplus, qu'ils aient de l'éloignement pour une dénomination qu'ils ne peuvent tenir que des Juifs, puisqu'elle n'a aucun fondement dans le Pentateuque.

Des prêtres ou ministres du culte.

Les Samaritains se sont vantés long-tems d'avoir à la tête de leur culte un descendant de la famille d'Aaron. Aujourd'hui ils conviennent que la race d'Aaron est éteinte parmi eux depuis cent cinquante ans, et que le pontificat n'est plus exercé que par un simple descendant de Lévi. Ils reconnaissent tous les droits attribués par la Loi au souverain pontife, qu'il nomment en hébreu הכהן הגדול *haccohen haggadol*, le grand-prêtre, et en arabe, *alréis aldjélil*, le supérieur illustre.

Salamèh, à qui nous devons la correspondance dont nous donnons ici un extrait, est aujourd'hui revêtu de cette dignité, et prend la qualité de *prêtre-lévite*.

Du mariage, de la polygamie, du divorce, du lévirat.

On avait proposé diverses questions aux Samaritains sur les mariages, la polygamie et le divorce.

Le résultat de leurs réponses est qu'ils s'abstiennent soigneusement de contracter aucuns mariages dans les degrés prohibés par la Loi; mais ils n'en désignent aucun en particulier. Ils rejettent toute union conjugale avec les Juifs; ils pratiquent le divorce conformément à la Loi; mais leur réponse ne spécifie nullement les causes légitimes de la répudiation, parce qu'ils se contentent de les exprimer par les termes mêmes employés dans le Deutéronome, *invenit in eâ turpitudinem rei*, et sur le sens desquels les interprètes ne sont point d'accord.

La réponse concernant la polygamie est fort obscure. On croyait pouvoir conclure de leurs précédentes lettres qu'ils s'interdisaient absolument la polygamie. Si j'ai bien saisi le sens de la réponse de Salamèh, un samaritain peut d'abord épouser deux femmes, et les conserver concurremment aussi long-tems qu'elles vivent; mais si l'une des deux vient à mourir, il ne peut pas la remplacer. S'il les perd toutes deux, il peut se remarier autant de fois qu'il devient veuf; mais il ne lui est plus permis d'avoir plus d'une femme à la fois.

Quant à la loi du lévirat, qui ordonne à un homme d'épouser la veuve de son frère mort sans enfans, la réponse de Salamèh est fort remarquable, en ce qu'il prétend, sans doute conformément à l'interprétation de cette loi, reçue par les Samaritains, que le mot *frère* n'indique point ici un degré de parenté, mais il est pris dans un sens métaphorique, et signifie un homme uni par la même croyance et la même religion, un *coréligionnaire*, si l'on me permet de me servir de ce mot.

Des caractères qui distinguent les Samaritains d'avec les Juifs.

Je serais trop long si je voulais entrer dans le détail de tout ce que contiennent les deux réponses des Samaritains aux demandes de M. Grégoire et aux miennes. Je passe donc sous silence ce qui est d'une moindre importance ou qui n'offre aucun nouvel éclaircissement, comme ce qui concerne la célébration du sabbat et des fêtes, la circoncision, les impuretés légales, les טטפות, *totafot* ou phylactères, les ציציות, *sisiot* ou franges, l'eau lustrale préparée avec la cendre d'une vache rousse, l'éducation des enfans, les successions, les impositions que les Samaritains payent, les professions qu'ils exercent; et je viens aux caractères qui distinguent les Samaritains d'avec les Juifs. Voici à quoi Salamèh réduit ces différences.

Les Samaritains ont leurs synagogues et leurs maisons dont l'usage et l'habitation sont réservés pour eux seuls. Ils ne partagent leurs cimetières avec aucune autre secte; ils ne mangent point avec les Juifs, et ne font point usage des animaux tués par ces derniers; ils ne s'unissent point avec eux par des mariages, parce que *les Juifs sont anathèmes pour eux*; ils ne suivent point les usages des Juifs, par rapport aux phylactères et aux franges des habits. La Loi est la même : elle renferme, chez les Samaritains comme chez les Juifs, six cent treize préceptes, mais il y a quelque différence dans l'observation de ses préceptes, parce que les Samaritains les observent, tandis que les Juifs ne peuvent plus s'y conformer, depuis que Jérusalem n'est plus en leur pouvoir. Les Samaritains ont une écriture et une prononciation différentes de celles des Juifs. Ils ne font aucun changement au caractère dans lequel la loi est écrite, et n'y en substituent point un autre, se conformant en cela à cette parole que Dieu a dite en parlant de la Loi : *Vous n'y ajouterez rien, et vous n'en retrancherez rien.* Il pourrait se faire qu'une partie de cette réponse eût pour objet les *points-voyelles*, que les Samaritains peuvent regarder comme une addition faite

par les Juifs au texte de la Loi. Malgré ce qui est dit, dans les passages que je viens de citer, de l'identité de la Loi qui est entre les mains des Juifs et des Samaritains, on lit dans un autre endroit : « Nous avons des préceptes opposés aux leurs, et nous » n'avons point deux doctrines ; nous suivons tous une seule et » même Loi. » Il est vraisemblable que par ces préceptes qui sont observés par les Juifs, et opposés à ceux que suivent les Samaritains, il faut entendre des pratiques fondées sur la tradition et le Talmud, et que les Samaritains opposent leur unité de doctrine à la division des Juifs en Karaïtes et Rabbanites : division dont, dans leur dernière réponse, ils déclarent avoir connaissance : dans la première ils avaient semblé dire le contraire, parce que celui qui avait rédigé les questions en Arabe, ne connaissant pas la matière, avait étrangement défiguré les noms de ces deux sectes juives. Les Samaritains assurent, au contraire, qu'il n'y a point de division ni de secte parmi eux ; le nom même des *Dosithéens* leur est inconnu aujourd'hui. La question qui leur avait été faite pour savoir s'il y avait parmi eux différentes sectes, ayant été traduite en arabe d'une manière amphibologique, a donné lieu à un malentendu dont j'ai parlé ailleurs, et a produit une longue exposition des différentes alliances de Dieu avec Noé, Abraham, Moïse, Phinéès et les enfans d'Israël, qu'il n'entre point dans mon plan de rapporter ici.

Des funérailles.

Une des questions proposées aux Samaritains avait pour objet de connaître ce qu'ils observent à l'égard des morts et des inhumations. On voulait surtout savoir s'il était vrai, comme on le lisait dans la réponse de M. Pillavoine, que, pour éviter la souillure produite par l'attouchement d'un cadavre, ils fissent ensevelir les corps de leurs frères par les Turcs et les Chrétiens, ce qui paraissait contraire à toute vraisemblance.

Je transcrirai ici la réponse de Salamèh : « Vous demandez » ce que nous pratiquons à l'égard des morts ; le voici : Avant » la sortie de l'âme, nous lisons pour les mourans quelques

» passages choisis de la loi, et nous offrons des vœux sur le mont » Garizim. Après la mort, nous lavons le cadavre avec une eau » pure, de nos propres mains, et nous récitons sur lui la Loi toute » entière. Lorsqu'on vient pour faire les funérailles, nous sus» pendons notre lecture; et quand on porte le mort au cimetière, » nous lisons devant lui, depuis l'endroit où nous en étions res» tés, jusqu'à la fin de la Loi. Nos sépulcres nous appartiennent » en propre, et personne autre que nous n'y est enterré; ils sont » en face du mont Garizim. Nous observons tout ce qui con» cerne les souillures, ainsi que l'a ordonné Notre-Seigneur. » Nous récitons des cantiques et des prières, afin que Jehova » pardonne aux morts, et le prêtre les purifie par des prières. »

Du calendrier.

Quelques-unes des pratiques du culte judaïque étant indispensablement attachées à l'époque de la maturité des grains, il n'y a aucun doute que les Israélites n'aient eu une forme d'année qui fût en harmonie avec les travaux de l'agriculture. D'un autre côté, il est certain que leurs mois étaient lunaires. Il est donc très-vraisemblale qu'ils ont usé, dès les tems les plus anciens, du même moyen qu'ils emploient aujourd'hui pour rétablir l'harmonie entre l'année lunaire et l'année solaire, ou plutôt agronomique. Ce moyen consiste, comme l'on sait, à intercaler un mois dans l'année lunaire, qui comprend alors treize lunaisons. On peut douter s'ils réglaient ces intercalations d'après un cycle constant, ou s'ils se déterminaient à faire l'intercalation d'après l'observation de l'état de la terre et de ses productions : ces deux systèmes ont divisé les Juifs longtems après leur dispersion. Il est vraisemblable que lorsqu'ils formaient une nation indépendante, ils suivaient le second système qui n'exige point de connaissances astronomiques, et que le soin de déterminer les intercalations était une attribution du grand-prêtre.

La fixation des néoménies n'a pas moins été chez les Juifs que parmi les Musulmans, un sujet de division. Les uns n'ont voulu déterminer la célébration des néoménies que d'après l'observation effective de la nouvelle lune; d'autres ont em-

ployé le calcul, et l'ont fixée à la conjonction du soleil et de la lune. Il paraît que le premier mode, qui convient mieux à la simplicité des tems anciens, était le seul employé longtems encore après la captivité de Babylone.

On n'a pu jusqu'à présent avoir en Europe une idée juste du calendrier des Samaritains. Il paraît que leur grand-prêtre était dans l'usage d'envoyer tous les ans, ou même tous les six mois, aux communautés de Samaritains établies en divers lieux, un calendrier qui indiquait le rapport des différentes ères, le moment de la conjonction du soleil et de la lune, et par conséquent du commencement de chaque lunaison. Scaliger a publié deux calendriers de ce genre, mais ils sont remplis de difficultés qu'on n'a pu résoudre. On a donc proposé aux Samaritains diverses questions sur ce sujet. Nous croyons devoir les transcrire avec leurs réponses.

« Dieu, leur a-t-on dit, vous a ordonné de célébrer la pâque » le 14 du premier mois, et d'offrir les prémices de votre récolte » le second jour de la fête des Semaines. Votre année ne doit » donc point être comme l'année des Musulmans, dont le premier mois tombe tantôt en hiver, tantôt en été, tantôt dans » le tems où l'on ensemence, tantôt dans celui où l'on moissonne. Quelles règles suivez-vous pour fixer le commencement » de l'année, duquel dépendent l'ordre des fêtes et leurs époques ? Imitez-vous les Chrétiens, qui se règlent par l'année » solaire, ou les Juifs qui suivent l'année lunaire, mais se servent d'une intercalation ?

» Célébrez-vous les jours de nouvelles lunes, et avez-vous des » prières pour ces jours-là ? Comment fixez-vous les néoménies ? » Est-ce par la vue de la nouvelle lune ou par le calcul ? Avez-vous des tables astronomiques ? »

Un passage de la première lettre de Salamèh contenait déjà quelque chose sur cet objet. En répondant à la question qu'on lui avait faite pour savoir si les Samaritains étaient divisés en plusieurs sectes, question dont, comme nous l'avons déjà insinué, il n'avait pas du tout compris le sens, il disait entre autres choses : « Nous avons encore les divisions du ciel ; ce sont » les tables astronomiques hébraïques, par lesquelles on connaît d'avance les éclipses de lune et de soleil, et la conjonc-

» tion (du soleil et de la lune) qui fait savoir à quel jour tom-» bent les néoménies; en sorte que nous connaissons les jours » auxquels les fêtes doivent se célébrer. »

Le copiste de la lettre arabe avait tellement défiguré ce passage, qu'on n'en pouvait tirer aucun sens. On proposa donc les nouvelles questions qu'on vient de lire, et Salamèh y répondit ainsi :

« Vous demandez, mon frère, si nous réglons les néoménies » par l'observation ou par le calcul; sachez, mon frère, que les » néoménies et toutes les fêtes sont réglées suivant un calcul » que nous possédons, et qui a été fait par Phinéès pour la la-» titude du mont Garizim. Nous gardons le manuscrit de ce » livre, et tous les six mois nous en tirons les règles qui déter-» minent les néoménies et les fêtes, et nous les distribuons » dans Israël. Nous savons aussi le moment où le dragon vient » attaquer les deux astres (on voit bien qu'il s'agit des éclipses » de soleil et de lune), avec les heures, les minutes et les an-» nées, d'une manière exacte. Vous demandez si nous avons » des tables astronomiques; nous n'en avons point d'autres que » celles dont nous venons de parler. »

Ces tables sont sans doute une sorte de calendrier perpétuel. La réponse de Salamèh présente plusieurs difficultés dans le texte; je crois cependant en avoir bien saisi le sens. J'ai prié M. Rousseau de me procurer quelques-uns de ces calendriers que les Samaritains rédigent tous les mois.

De l'état actuel des Samaritains.

Il ne me reste plus qu'à extraire des lettres de Salamèh et de ses réponses aux questions qu'on lui a proposées, ce qui concerne l'état actuel des Samaritains, leur nombre, les lieux de leur résidence, et leur opinion sur une nombreuse colonie de leurs frères qu'ils croient exister en Europe.

Il n'y a point aujourd'hui de Samaritains ailleurs qu'à Naplouse et à Jafa. Il y a environ cent ans qu'il ne s'en trouve plus en Egypte. Tant à Naplouse qu'à Jafa, le nombre des Samaritains, hommes, femmes et enfans, peut monter en tout

à deux cents. Ils forment trente familles; ils habitent à Naplouse la *rue Verte*, que Jacob a appelée *Halkat assamara* [1], et où il faisait sa demeure, ainsi qu'il est dit dans la Loi. Ils sont vraiment Israélites d'origine, et descendans de Jacob, nommé aussi *Israël*. Ils sont de la tribu de Joseph. Leur costume, par lequel ils se distinguent de toutes les autres sectes ou nations, est un turban qu'ils portent toujours sur leur tête. Les jours de sabbat et de fêtes, quand ils vont à leur synagogue, ils portent des vêtemens blancs. Il y avait autrefois des Samaritains en Egypte, à Damas, à Gaza. Il y en avait aussi à Ascalon, qui ont été emmenés par les Francs il y a six cents ans. En ce tems-là il y avait encore des Samaritains à Césarée : ils ont pareillement été emmenés par les Francs.

Les Samaritains sont fermement persuadés qu'il existe en Europe une nombreuse communauté de leurs frères. Ils disent que ces Samaritains habitent dans le pays d'*Aschkenaz*, sans doute en Allemagne. Dans la première lettre de Salamèh, au lieu d'*Aschkenaz*, on lisait *Djenaouz*, ce qui avait fait croire qu'il voulait parler du pays des Génois; mais c'était une erreur. Les Samaritains disent avoir reçu, il y a cent ans, une lettre de leurs frères d'Allemagne, par laquelle ceux-ci leur marquent qu'ils sont au nombre de 127,960 personnes. Ils demandent qu'on leur procure des renseignemens positifs sur cette colonie de Samaritains, et qu'on les mette en correspondance avec eux. Ils disent avoir aussi de leurs frères dans le pays des Russes.

On n'a pas manqué de répondre à Salamèh qu'il y avait eu en Europe beaucoup de Juifs, tant karaïtes que rabbanites, mais qu'il n'y avait point de Samaritains dans aucune contrée de cette partie du monde. On l'a prié d'envoyer une copie de la lettre dont il avait parlé. On lui a aussi observé qu'on n'avait aucune connaissance que les Francs, lors de leur expulsion totale de la Syrie, eussent emmené à leur suite une colonie de Samaritains, et on lui a demandé de faire connaître

[1] On lit dans les deux copies que j'ai sous les yeux de la lettre arabe, *Halkat assamara*; mais je suis convaincu qu'il y a dans l'original *Halkat assadé*; c'est le חלקת השדה de la *Genèse*, ch. 33.

sur quelle autorité ce fait était appuyé. Il est bon de transcrire ici sa réponse.

« Vous dites, mon frère, qu'il ne se trouve parmi vous per» sonne d'entre nos frères qui gardent la Loi de Moïse, notre » prophète (j'ai déjà observé que le mot *Samaritain* signifie, sui» vant eux, les *gardiens de la Loi*); c'est là une chose que nous ne » croyons pas, parce que nous possédons ici des lettres et un » livre de la Loi que nous ont envoyés nos frères qui habitent » votre pays. Le nom de la ville d'où ce livre est venu, est *As» chkenaz*, au royaume des Francs. Vous dites qu'il ne se trouve » point parmi vous un seul homme d'entr'eux : ce discours, » mon frère, est faux, car nous savons certainement qu'il s'en » trouve un grand nombre. Vous nous priez de vous envoyer la » lettre qui nous est parvenue, et dans laquelle il est dit qu'elle » vient de nos frères sus-mentionnés. Elle est écrite, mon frère, » dans la même langue que la présente. » (C'est-à-dire en langue hébraïque et en caractères samaritains.)

Salamèh revient encore sur cet objet dans la lettre arabe qui accompagne la lettre hébraïque. Il répète que les Samaritains sont en grand nombre dans la ville d'*Aschkenaz*, et ajoute : « Nous vous prions de prendre à ce sujet des informations exactes, » comme vous nous le promettez, et de nous instruire de leur » situation, des principes fondamentaux de leur religion, de » leurs usages, de leurs lois, de l'ordre de leur culte, et de nous » dire sous quel nom est connue leur secte, et quelle religion » ils observent; enfin s'ils sont tels qu'ils nous l'ont écrit dans » leur lettre, ou bien autrement. Souvenez-vous de nous faire » savoir tout ce que vous pourrez apprendre de cette société des » nôtres qui habitent dans la ville d'*Aschkenaz.* »

Une assertion aussi positive présente un problème fort difficile à résoudre. On sait bien qu'il n'existe de Samaritains ni en Allemagne, ni en aucune autre contrée de l'Europe. Mais de même que Marshall, en écrivant aux Samaritains, s'exprima de manière à leur faire croire que ceux avec qui ils correspondaient, étaient des Samaritains établis en Angleterre, il est possible que quelque savant d'Allemagne ait essayé de lier sous un semblable masque, avec les Samaritains de Naplouse, une correspondance qui est restée totalement inconnue. On peut aussi

avoir assimilé aux Samaritains les Karaïtes, assez nombreux en Pologne et en Moscovie, et qui ont quelques rapports avec les Samaritains. On saurait mieux à quoi s'en tenir, si l'on pouvait obtenir une copie de la lettre dont parle Salamèh. J'ai prié M. Rousseau de ne rien négliger pour se la procurer.

Ce que disent les Samaritains d'un exemplaire de la Loi en caractères samaritains, qui leur a été envoyé par leurs frères d'Allemagne, n'est pas sans quelque fondement; car Maundrell, qui voyageait en Palestine en 1696, assure avoir vu chez le prêtre des Samaritains le premier tome de la Bible polyglotte de Londres, où se trouve le Pentateuque hébreux-samaritain et la version samaritaine.

Je termine ici cet exposé de la doctrine et de l'état actuel des Samaritains, parce que je me propose de publier la curieuse correspondance dont je viens de donner un extrait, quand j'aurai obtenu d'Alep quelques éclaircissemens que j'attends du zèle et de l'amitié de M. Rousseau.

Sylvestre de Sacy.

Histoire.

HOMMAGE RENDU AU CARACTÈRE ET A LA VÉRACITÉ DE MOÏSE,

Par la voix de tous les peuples et par la science de notre âge.

Nous tirons l'hommage que nous allons rapporter, d'un ouvrage très-connu, très-estimé et qui, par son étendue, forme à lui seul une petite bibliothèque : nous voulons parler de l'*Atlas historique, généalogique, chronologique et géographique*, de A. Lesage [1] (comte de Las-Cases), que son prix élevé empêche d'être aussi répandu qu'il mériterait de l'être. L'auteur a concentré dans ce bel atlas, dans une suite de trente-sept tableaux, tout ce qu'on nomme l'*histoire*. Dans la première carte, qui est un tableau général de l'histoire universelle ancienne, M. de Las-Cases parle dans les termes suivans de l'antiquité du monde et de la date que lui donne Moïse.

« Le *Pentateuque* forme le monument le plus antique que l'on connaisse, et renferme un corps de loi qui, par une durée toute merveilleuse, régit encore aujourd'hui un peuple existant.

» Le monde, suivant nos livres saints, n'a pas au-delà de

[1] Cet Atlas a eu plusieurs éditions ; la dernière est de 1829. Les 37 cartes in-fol., coloriées, coûtent 140 fr. en papier ordinaire, et 160 fr. en papier vélin.

On sait que M. de Las-Cases accompagna Napoléon dans son exil. L'illustre captif de Sainte-Hélène, qui faisait un cas tout particulier de son Atlas, lui disait : « Votre ouvrage a eu une grande vogue, il a fait fortune : je lui en aurais fait une bien plus grande, si dès-lors je l'eusse bien connu ; j'eusse inondé les lycées de plusieurs des tableaux qui le composent. » *Mémorial de Sainte-Hélène.* (Note du D.)

7,000 ans d'antiquité. et chaque jour nos lumières acquises viennent à l'appui de ce texte précis de la révélation.

» C'est une chose bien remarquable, que l'aurore de chaque science exacte semble devoir heurter d'abord ce principe essentiel de notre foi religieuse, mais que leurs progrès finissent toujours par lui donner une autorité nouvelle. Ainsi l'histoire, l'astronomie, la physique, la géologie, ont d'abord donné aux peuples et à la terre des millions d'années. La science perfectionnée a bientôt prouvé que ces exagérations premières venaient du vice des expressions chronologiques des peuples anciens, ou du défaut de ceux qui plus tard les ont mal interprétées. Ainsi les myriades d'années voulues par les nombreuses dynasties qui ont gouverné l'Egypte, ont disparu dès qu'il a été prouvé que ces dynasties étaient contemporaines et non successives [1]. On s'est assuré de même que l'antiquité chinoise ne s'élevait pas au-delà de huit cents ans avant Jésus-Christ, et que celle des Indous demeurait fort au-dessous. On a vérifié que les observations astronomiques chaldéennes et celles des Indiens ne vont, les unes qu'à 750 ans avant, et les autres, 750 ans après l'ère chrétienne.

» Même hommage de la part de la physique et de la géologie. Les premières notions de ces sciences demandaient des millions d'années pour amener la formation matérielle que nous présentent les entrailles du globe : mais depuis l'idée heureuse d'y reconnaître des couches successives, étrangères entre elles, vieilles peut-être en effet de millions d'années [2], mais qui, par une

[1] Et surtout depuis que M. Champollion, à l'aide de sa belle découverte de la langue hiéroglyphique des anciens Egyptiens, a retrouvé les traces des rapports qui existèrent entre ce peuple et les Hébreux, depuis l'arrivée de Joseph en Egypte, jusqu'à la sortie miraculeuse des Juifs de ce pays, sous la conduite de Moïse et de Josué. (*Note du D.*)

[2] Nous croyons qu'on nous saura gré de rapporter ici ce que dit à ce sujet M. Champollion-Figeac, dans un de ses derniers ouvrages.

« Dieu, dit-il, créa : le premier jour, la lumière : le second jour, le firmament ; le troisième jour, la terre et les mers ; le quatrième jour, le soleil et les astres ; le cinquième jour, les animaux ; le sixième jour, l'homme ; le septième jour, il se reposa.

» Ainsi Dieu créa le monde en six jours : ces six jours et le suivant peu-

observation remarquable et décisive, ne présentent nul vestige quelconque de l'espèce humaine [1]; depuis ce moment, disons-nous, qui a conduit naturellement à isoler la couche qui forme notre sol, et dans laquelle tout proclame à chaque pas la catastrophe diluvienne que nous apprend Moïse, alors les dépouilles des animaux enfouis, et le calcul analogique du creusement des fleuves, et l'attérissement des côtes, dont nous sommes les témoins, sont venus certifier et garantir que les premiers travaux physiques de la couche que nous habitons sont très-certainement en dedans des époques indiquées par nos livres saints. Enfin il n'est pas jusqu'aux progrès de notre civilisation et à la nomenclature de nos découvertes même, dont on ne puisse

vent être considérés comme des périodes indéterminées, et dont la durée peut être appropriée à tous les systèmes de la Physique et de la Géologie sur les époques de la nature, et sur le mode de formation du globe terrestre, comme l'a dit un illustre défenseur du Christianisme : « Si vous » découvrez d'une manière évidente que le globe terrestre doit être de » beaucoup plus ancien que le genre humain..., il vous est permis de voir, » dans chacun des six jours, autant de périodes indéterminées, et alors » vos découvertes seraient le commentaire explicatif d'un passage dont » le sens n'est pas entièrement fixé. » (Mgr. l'évêque d'Hermopolis, *Défense du Christianisme* ; t. II, p. 49.) L'histoire, proprement dite, n'a aucun intérêt dans ces systèmes, ni dans les discussions qu'ils peuvent engendrer ; elle n'a pour objet que les œuvres des hommes ; et Adam est considéré, par nos livres saints, comme le premier homme et le chef des générations humaines.

» Adam habita d'abord le paradis : cet énoncé est encore hors du domaine de l'histoire des hommes. « Il ne nous appartient pas, dit Eusèbe, » de nous occuper ici (dans sa *Chronographie*) de cette circonstance, pas » plus que de dire comment le ciel et la terre, et tout ce qui existe, ont » été créés, ainsi que d'autres ont cru pouvoir le dire; nous ne considé- » rons Adam que du moment où il fut réduit à la condition d'homme ; » c'est de ce moment que commencera notre Chronographie. » (*Résumé complet de Chronologie*, par M. Champollion-Figeac. 1830, p. 257.)

(*Note du D.*)

[1] C'est, à la vérité, l'opinion générale, et particulièrement celle de notre illustre Cuvier. Des naturalistes et des géologues de nos jours, protestent cependant encore contre cette assertion. (Voyez à ce sujet le Numéro 17 des *Annales*, tome III, p. 345.)

faire une échelle approximative pour mesurer avec quelque exactitude les tems qui nous ont précédés. Tout ce que nous avons fait dans l'espace de trois ou quatre cents ans nous fait juger de ce qu'on a dû faire avant nous, et nous affirme la jeunesse des nations attestée par Moïse. Mais du reste, comment ne pas apercevoir dans ce patriarche de la révélation, les signes éclatans de sa mission divine? Ses écrits, les plus anciens de la terre, sont arrivés jusqu'à nous, en dépit des siècles et de leurs nombreux accidens; et les lois dont il fut l'interprète régissent encore aujourd'hui un peuple qui, vaincu, proscrit, et dispersé parmi toutes les nations, n'a pu cesser d'être une nation.

» Oui, reconnaissons-le, Moïse domine au-dessus des générations et des siècles comme une colonne impérissable de vérité. Hérodote, Manéthon, les marbres de Paros, les historiens chinois, le sanskrit, toutes ces sources, les plus anciennes du monde, demeurent de 500 ans, de 1,000 ans, au-dessous de lui. Aucun de ces témoignages antiques ne peut l'atteindre, le contredire ni l'affaiblir; au contraire, la nature et les hommes se trouvent de toutes parts en harmonie parfaite avec ce qu'il dit. Aussi, touchée de cet accord merveilleux, la foi religieuse triomphe, et, frappée d'un tel résultat, l'incrédulité philosophique chancelle; vaincue par ses propres lumières, elle se voit contrainte d'avouer qu'il y a dans tout cela quelque chose de surnaturel qu'elle ne comprend pas, mais qu'elle ne saurait nier. »

Ajoutons à cet aveu éclatant, que Jésus-Christ lui-même a rendu hommage à la mission divine de Moïse, à ses vertus, à la sainteté de son culte et à la sagesse de ses lois.

Cet accord d'hommages que la foi et la science rendent à Moïse est une chose bien remarquable! C.

Géologie.

SUR LA CRÉATION [1].

Il n'est pas nécessaire de recourir à des hypothèses peu fondées pour soutenir la vérité de la création ; elle peut s'expliquer d'une manière naturelle, sans faire violence aux paroles de la Genèse.

Quoiqu'on doive de grands éloges aux écrivains qui, pour confondre l'impiété, ont cherché à expliquer le récit que Moïse fait de la création, on éprouve cependant quelque peine en les voyant recourir à des hypothèses qui ne sauraient être avouées par une saine physique.

Moïse dit positivement qu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre, et qu'au premier jour il ordonna à la lumière de paraître ; mais que ce ne fut qu'au quatrième jour qu'il fit le soleil, la lune et les étoiles qu'il plaça dans le firmament du ciel pour présider au jour et à la nuit, et pour servir de signes propres à marquer les tems, les jours, les mois et les années.

Ces corps lumineux sont donc moins anciens que la lumière proprement dite, et celle-ci n'a pas eu besoin d'eux pour être produite. Le récit de Moïse est positif à cet égard, et les travaux des chimistes, qui ont déjà démontré que la lumière est indépendante du soleil, ont, sans qu'on le soupçonnât, confirmé ce récit. Cependant les écrivains dont nous parlons, ne pouvant s'imaginer que la lumière pût exister sans le concours des corps sidéraux, ont prétendu que lorsque Dieu dit que la lumière soit faite, il faut entendre ou qu'il alluma pour ainsi

[1] Quoique nous ayons publié plusieurs manières de concilier les découvertes géologiques avec la *Genèse*, nous ne faisons aucune difficulté d'insérer dans les *Annales* d'autres théories sur le même objet. N'importe pour nous quel système on adopte, pourvu que ce système s'accorde avec le récit de Moïse. (*Note du D.*)

dire le flambeau du soleil qui était presque éteint, et qu'il aurait créé en même tems que la terre, ou qu'il éclaircit un peu l'atmosphère dense et opaque qui aurait couvert celle-ci; de manière qu'alors la clarté de cet astre lumineux pût y pénétrer, mais faiblement, comme cela a lieu dans les tems nébuleux: enfin que lorsque Moïse dit que le soleil fut créé au quatrième jour, il faut entendre encore, ou que Dieu acheva d'illuminer le soleil pour le rendre visible, ou qu'il éclaircit l'atmosphère terrestre de telle sorte que ses rayons y parvinrent sans obstacle, et manifestèrent par là sa présence.

Voilà comment il faut, selon ces auteurs, interpréter les paroles de Moïse au sujet de la création; c'est-à-dire, croire que les corps sidéraux furent crées avec le ciel et la terre, car ils ne peuvent concevoir un firmament du ciel ou un espace éthéré sans astre lumineux; et qu'enfin toute leur clarté ne parvint que successivement sur notre globe.

Il est heureux qu'un ouvrage tout récent vienne éclaircir ces questions. Cet ouvrage, dont l'auteur garde l'anonyme, est intitulé : *Erreurs dévoilées des physiciens modernes dans l'explication des phénomènes*, etc. [1] Cet auteur nous fait voir (pag. 38 et 281) que lorsque Dieu tira du néant le ciel et la terre, le ciel, c'est-à-dire le fluide éthéré où devaient nager les corps sidéraux qu'il allait créer, parut le premier, et la terre ensuite; laquelle repoussa ce fluide élastique du lieu qu'elle venait occuper, ce qui lui composa une atmosphère.

Pour appuyer son sentiment, il se fonde (pag. 298) sur ce que cette atmosphère, aussi très-élastique, puisqu'elle était formée de l'éther ainsi comprimé, n'aurait pas pu subsister s'il n'existait au-delà une matière qui s'opposât à sa dilatation. Cela est si évident que le célèbre auteur de l'exposition du système du monde [2], lequel avait adopté le vide Newtonien,

[1] Un vol. in-8°, à Paris, chez Dufart libraire, quai Voltaire, n° 19; chez Bricon, rue du Vieux-Colombier, n° 19; et à Avignon, chez Seguin aîné, imprimeur-libraire. Prix 4 fr. 50 c. et 6 fr. franc de port par la poste.

[2] *Exposition du système du monde*, tom. II, pag. 126, de l'édition de l'an IV.

persuadé que la lune avait dû avoir, dans l'origine, une très-grande atmosphère, mais ne croyant pas que celle-ci pût, dans le vide, rester adhérente à cette planète, enseigna que, si elle n'a point été privée de son ressort, elle se sera séparée de la lune, et portée vers la terre.

Cet auteur, ne doutant point que le même effet aurait dû avoir lieu dans le vide à l'égard de notre atmosphère, qu'il forme ainsi en partie de celle de la lune; mais voyant que malgré sa grande élasticité, elle continuait d'adhérer à notre globe, croit, pour trancher la difficulté, que, puisque cette atmosphère ne s'est pas dissipée, elle ne doit avoir aucun ressort dans ses couches supérieures [1]. L'auteur des *Erreurs dévoilées* fait voir (pag. 314) que ce raisonnement n'est pas logique, parce que, si un fluide élastique a pu se dissiper vers la lune, il se dissipera également vers la terre; car un ressort quelconque ne saurait perdre son élasticité en changeant de place; et qu'ainsi ce fluide élastique ne pourrait adhérer à la terre, si rien ne contenait dans leur position ses couches supérieures. L'expérience vient à l'appui de ce qui est dit ici. En effet, quand ont met une vessie à demi pleine d'air dans le récipient de la machine pneumatique, et qu'on fait le vide, qu'arrive-t-il? L'air que renfermait cette vessie, étant moins pressé par la soustraction d'une partie de celui contenu dans le récipient, se dilate; et elle crève enfin si le vide devient plus parfait. Il en est de même lorsqu'on gravit de haute montagnes, car à mesure que l'on s'élève, une vessie flasque se gonfle peu à peu à proportion qu'on se porte dans un air plus raréfié. D'ailleurs, n'a-t-on pas reconnu que l'air puisé à de très-grandes hauteurs, dans différens voyages aérostatiques, était semblable à celui qui repose sur la surface terrestre? Donc, puisque par là il est incontestable que notre atmosphère est partout la même, l'air, tant supérieur qu'inférieur, devrait obéir à son élasticité naturelle et se perdre dans l'espace si le vide existait [2]. Donc, puisque notre atmosphère est permanente, le vide n'est qu'une chimère; donc aussi, puisque cette atmosphère existe, on ne peut douter que le fluide éthéré n'ait été créé avant la terre; car autrement celle-

[1] *Exposition du système du monde*, p. 123, 298 et 299.

[2] *Erreurs dévoilées*, p. 297 et suiv.

ci n'aurait jamais pu se former une enveloppe atmosphérique [1]; et que, quand même cette atmosphère aurait été produite par les exhalaisons élastiques élevées de notre globe, comme quelques-uns le pensent mal à propos, elle ne pourrait jamais, dans le vide, rester unie autour de la terre à cause de leur grande élasticité [2].

Enfin, croit-on qu'un ouvrier, qui veut construire des vaisseaux quelconques, ne pense pas auparavant sur quelles eaux il les fera voguer? Or, il me semble que Dieu, qui est l'auteur de tout ce qu'il y a de bon, de juste et de raisonnable, a dû agir comme cet ouvrier; c'est-à-dire, prévoir à quel fluide il confierait les corps sidéraux, et les créer selon les desseins de son infinie sagesse.

Moïse nous apprend que lorsque Dieu créa la terre, elle était vide et informe, *inanis et vacua*, c'est-à-dire, sans l'ordre et la beauté qu'on y voit à présent; enfin que les ténèbres régnaient sur la face de l'abîme, et que l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. Les interprètes dont nous parlons, ont prétendu que ces mots *inanis et vacua* devaient signifier une terre vide et déserte, c'est-à-dire, privée d'êtres vivans et organisés, dont sans doute elle avait déjà été peuplée, et qui auraient péri dans une horrible révolution arrivée sur notre globe par le choc ou l'approche de quelque comète, et que c'est depuis cette catastrophe que Dieu peupla une seconde fois cette terre première.

Selon ces auteurs, ce ne serait donc pas d'une création proprement dite, mais d'une restauration de notre globe dont parlerait Moïse dans l'œuvre des six jours.

Il me semble que ces auteurs estimables n'ont pas saisi le vrai sens de ces mots *inanis et vacua*. En effet, si l'on parcourait un massif de maçonnerie qui devrait un jour former un palais magnifique, mais dont alors les différentes pièces seraient désunies et non encore achevées, ne dirait-on pas avec raison que ce bâtiment est vide et informe? Mais serait-on bien reçu à soutenir qu'il n'est informe et vide que parce qu'il aurait été dévasté et privé des êtres dont il avait déjà été peuplé, et où

[1] *Erreurs dévoilées*, p. 342 et 343.

[2] *Ibid*, p. 297 et suiv.

enfin, comme on le dit de notre globe, il ne se trouverait plus rien de ce qui en faisait autrefois l'ornement? Certes, je pense, qu'on ne saurait tenir un tel langage.

L'auteur des *Erreurs dévoilées* remarque (p. 281) que, par ces mots *vide et informe*, il faut entendre que les matériaux terrestres, créés par le Tout-Puissant, étaient épars dans l'éther, ici en grandes ou en petites masses, là en parties friables ou liquides, jusqu'au moment où il les rassembla pour en former notre globe. A cette époque la lumière n'avait pas été encore faite, et voilà pourquoi Moïse dit que les ténèbres couvraient la face de l'abîme; car en vain le soleil aurait paru, ses rayons n'auraient pu s'ouvrir un passage au travers de ces matériaux et du fluide éthéré : parce qu'il n'y avait pas de véhicule propre à transmettre leur clarté [1].

Les savans sont convenus que tous les corps solides pourraient devenir liquides, s'ils recevaient assez de calorique. L'auteur des *Erreurs dévoilées* nous fait connaître par des expériences qu'il cite, que ces corps ne sauraient se liquéfier ni même s'applatir sous le marteau comme les métaux, si les particules élémentaires, qui les composent, n'étaient parfaitement arrondies [2]; qu'il est évident que de telles particules laissent des pores en se réunissant [3]; que chacun de ces pores n'est pas tout-à-fait vide; mais qu'il est occupé par une particule beaucoup plus petite, aussi arrondie, destinée à donner aux corps la propriété de demeurer ou fluides ou liquides, et s'ils sont compactes, de se liquéfier par la chaleur ou de s'applatir par la pression et la percussion [4]; enfin que ce sont ces particules renfermées dans les pores de toutes les substances et qui forment des lignes droites dans les corps transparens [5], à qui Dieu ordonna de devenir lumière, afin d'être le véhicule de la clarté des corps sidéraux qu'il allait créer, et de paraître elles-mêmes lumineuses en se réunissant plusieurs ensemble

[1] *Erreurs dévoilées*, p. 61 et suiv., surtout les pages 68 et 69.

[2] *Ibid.*, p. 34.

[3] *Ibid.*; p. 16.

[4] *Ibid.*, p. 42, 61 et suiv.

[5] *Ibid.*, p. 62.

pour former un globule. On peut voir dans l'ouvrage cité [1], le développement de cette vérité physique, qui démontre invinciblement que la lumière n'a pas eu besoin, pour paraître, de la présence du soleil.

Effectivement n'est-on jamais descendu dans ces mines profondes et dans ces cavernes sinueuses où les rayons du soleil ne peuvent point pénétrer? Si cet astre était le principe de la lumière, jamais celle-ci ne paraîtrait dans ces lieux ténébreux; cependant si l'on y frappe un caillou avec l'acier, on voit aussitôt s'élancer un jet lumineux qui peut servir à allumer une matière combustible et ensuite un flambeau. La lumière que répandent ces matières ne saurait donc provenir des astres; elle en est donc indépendante et peut subsister sans le soleil et les étoiles, puisqu'elle est contenue, comme nous l'avons dit, dans les pores de toutes les substances; invisible, lorsque ces molécules sont isolées ou réduites à une seule dans chaque pore, mais visible et resplendissante, quand ces molécules s'agglomèrent plusieurs ensemble.

Puisque la lumière n'a pas eu besoin du soleil pour paraître, et qu'au contraire cet astre n'aurait pu montrer sa clarté, si cette lumière n'avait pas déjà existé, il est manifeste que celle-ci a dû précéder les corps sidéraux, parce que ce qui doit transmettre, doit naturellement précéder ce qui doit être transmis. Mais comment Moïse a-t-il pu découvrir une vérité chimique ou physique que tant de savans illustres ont si long-tems ignorée, et qui n'a été reconnue que depuis peu? C'est que Moïse ne parlait pas d'après une science humaine, mais d'après une lumière surnaturelle.

Comme Moïse n'a point déterminé l'espace de tems qui a existé entre la création du ciel ou du fluide éthéré et de la terre, et celle de la lumière, on peut, si cela plaît, prendre autant d'années qu'on voudra pour commenter ces mots de la Genèse, *in principio*, en convenant toutefois que les matériaux terrestres, ou solides ou liquides, étaient éparpillés dans l'éther et qu'une obscurité totale régnait dans l'espace.

Mais dans ce cas, dira-t-on, comment les eaux, qui com-

[1] *Ibid.*, p. 61 et 62.

posaient une portion de ces matériaux, pouvaient-elles demeurer liquides, puisqu'elles deviennent maintenant compactes dans les climats que le soleil abandonne? Des eaux durcies ne sont plus des eaux comme les appelle Moïse.

Certainement on ne fera point cette objection, si l'on fait attention à ces mots de la Genèse, *Spiritus Dei ferebatur super aquas*, l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux; ce qui ne veut pas dire qu'un vent violent les agitait, comme l'ont cru quelques commentateurs; mais seulement que Dieu, avant d'établir les lois générales qui devaient régir l'univers, conservait par sa volonté toute-puissante la fluidité à ces mêmes eaux, ce qui était un miracle, comme la création en était un aussi.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre des six jours commence proprement dès le moment que Dieu ordonna que la lumière fût faite; et par le soir et le matin, on doit entendre que Dieu communiqua à ces matériaux épars un mouvement de rotation égal en durée à celui qu'aurait le globe terrestre quand il les aurait réunis. Or, c'est ce qu'il fit le second jour en ordonnant que le firmament parût au milieu des eaux [1].

L'auteur des *Erreurs dévoilées* (page 281) nous avertit qu'il faut distinguer ce firmament de celui que l'Ecriture sainte appelle ensuite firmament du ciel, car l'un n'est pas l'autre : que ce firmament du ciel est le fluide éthéré où devaient surgir les corps sidéraux, et l'autre l'atmosphère qui environne la terre et qui se composa de toutes les petites atmosphères dont les matériaux épars s'étaient entourés en jaillissant dans ce fluide à la voix de leur Créateur; car un corps qui surgit dans un fluide élastique, occupant tout l'espace qui le renferme, doit faire reculer ce fluide en le comprimant; de sorte que la compression sera bien plus considérable du côté de la puissance comprimante, qu'au-delà, et c'est ce qui a lieu à l'égard de notre atmosphère dont la pression se fait sentir de bas en haut et non de haut en bas, comme le croient les astronomes. (ibid, page 297).

[1] Je laisse à ceux qui savent parfaitement l'hébreu, le soin de rechercher si les paroles de Moïse ne signifieraient pas également ici autour des eaux, ainsi qu'au milieu des eaux.

Notre atmosphère, appelée firmament, ayant été formée par la compression de l'éther lors du développement de la masse terrestre, a dû dès l'origine être aussi transparente et aussi fluide qu'elle l'est maintenant; et les savans n'ont pas rencontré juste quand ils ont cru que cette atmosphère provenait des exhalaisons dégagées de la terre; car celles-ci, étant très-élastiques, ne pourraient, comme on l'a déjà vu, y adhérer si le vide était réel, parce qu'alors rien ne s'opposerait à leur dilatation et à leur dissipation.

Les matériaux terrestres s'étant donc rassemblés pour composer notre globe, il en résulta que les eaux, comme plus légères, couvrirent sa face entière. De là, une partie de cette atmosphère qui l'environna entièrement, fut, par rapport à nous, au-dessus des eaux et l'autre au-dessous; et voilà, suivant l'auteur des *Erreurs dévoilées* (page 282), « ce qu'a voulu » faire entendre Moïse en disant que Dieu sépara les eaux qui » étaient sous le firmament de celles qui existaient sur le fir» mament. »

Il peut se faire que ce soit là la vraie explication des paroles de la Genèse; cependant je pense qu'on pourrait absolument les prendre dans leur sens naturel. Alors elles signifieraient que Dieu ayant créé des eaux plus qu'il ne fallait pour composer bientôt les mers, en renferma, selon les desseins de sa sagesse, une partie dans notre atmosphère, c'est-à-dire sous le firmament; tandis qu'il laissa, hors de ce firmament, cette autre partie à laquelle il dut donner une grande élasticité pour la tenir éloignée de notre atmosphère. D'ailleurs, l'auteur des *Erreurs dévoilées* (page 322 et suiv.) démontre incontestablement, par des expériences, que ce qui n'est pas tangent de cette atmosphère n'est pas, dans l'ordre naturel, susceptible de se précipiter sur la terre, parce que, quoi qu'en disent les astronomes modernes, toute gravité ou toute attraction dépend uniquement des atmosphères : de là il s'ensuit que ces diverses eaux ont dû demeurer séparées jusqu'à ce qu'il plût à Dieu d'en ordonner autrement.

Il me semble que cette dernière explication pourrait résoudre une difficulté élevée par certains incrédules qui demandent

d'où provinrent les eaux capables de surpasser de quinze coudées les plus hautes montagnes. Ces eaux seraient en partie celles que Dieu aurait mises en réserve au-dessus du firmament atmosphérique, pour y porter la désolation, ainsi que sur la terre, si les crimes des hommes l'obligeaient de les punir.

Ce tems de désolation étant malheureusement arrivé, Dieu dérangea, sans doute momentanément, le mécanisme de notre atmosphère, l'étendit en la rendant plus élastique et moins dense, et, partant, moins capable de soutenir les vapeurs qu'elle contenait, et qui se précipitèrent sur la terre avec ces eaux qu'il avait déjà séparées et qu'il rapprocha de nous en les privant de leur très-grande élasticité; tandis que l'immense amas de glace qui entourait le pôle sud, fondit et se porta comme un torrent vers le pôle nord, en entraînant les corps des animaux qu'il avait étouffés dans ses flots; car je pense que c'est à cause de ce torrent impétueux qui arrivait du sud pendant qu'une pluie effroyable se précipitait sur la terre pour la désoler et l'engloutir, que le nord renferme tant d'ossemens de ces êtres qui ne vivent que dans les pays chauds.

Dieu ayant été apaisé par la punition des coupables, voulut que les lois naturelles qu'il avait établies, reprissent peu-à-peu leur cours. Alors l'atmosphère, revenant sans secousse à sa densité ordinaire, força les eaux du pôle sud à retourner lentement en leur lieu.

Voilà pourquoi la Sainte-Ecriture nous dit que les eaux en se retirant allaient et revenaient, sans doute jusqu'à ce que notre atmosphère eût repris son premier équilibre; mais tout cela ne convient qu'à des fluides qui ont dans le moment présent comme un flux et reflux.

Tandis que le vent violent que Dieu suscita en même tems, évapora une très-grande partie des eaux, il emporta au-delà de notre atmosphère celles qui ne devaient pas y séjourner, en leur rendant la très-grande élasticité qui leur avait été auparavant accordée. C'est ainsi que fut dégagée la surface terrestre, et que les continens reparurent avec toute leur beauté précédente : mais cela n'arriva point selon les lois naturelles

ordinaires; car dans le déluge, attesté par les différens peuples, tout est miracle, et cause et effets.

Il n'aurait pas été absolument nécessaire qu'il y eût eu des eaux au-dessus de notre atmosphère; ou que, si elles existaient, elles vinssent submerger la terre. Les vapeurs abondantes, qui sont dissoutes dans cette même atmosphère, pouvaient être plus que suffisantes pour opérer cette inondation. En effet l'auteur des *Erreurs dévoilées* démontre (page 315 et suiv.), d'après plusieurs phénomènes, et surtout par les expériences que Bouguer fit avec le pendule sur les montagnes du Pérou (*ibid.*, page 336 et suiv.), que cette atmosphère a plus de 1400 lieues de hauteur, ou à-peu-près le demi-diamètre de notre globe. Or, ne semble-t-il pas que des vapeurs disséminées dans un aussi grand espace, et réduites à l'état liquide par l'ordre de la Divinité, durent former d'effroyables cataractes et produire un volume immense d'eau bien capable de couvrir toute la terre, même au-delà de ses montagnes les plus élevées?

Revenons à l'œuvre des six jours. Dieu ayant formé le globe terrestre par la réunion de ses divers matériaux, le plaça dans le lieu qu'il lui avait assigné, et lui continua le mouvement qu'il avait déjà communiqué à ces différentes parties, et c'est ainsi que se fit le deuxième jour; car « Moïse se transportant en es- » prit aux tems qui précédèrent la création du soleil, devait con- » sidérer comme jour la partie du ciel sous laquelle le méridien » d'Eden se trouverait au moment où cet astre, jaillissant dans » l'espace, l'éclairerait de ses rayons, et comme nuit, la partie » opposée que ce même méridien rencontrerait en continuant » son cours [1]. »

Les matériaux terrestres formés de différentes masses, et dont un grand nombre étaient très-volumineux, ne purent, en se réunissant précipitamment sous diverses positions à la voix de leur Créateur, que laisser des cavités nombreuses et considérables. Or, au troisième jour de la création, Dieu, voulant disposer le globe terrestre à recevoir l'homme, prépara, par des affaissemens opérés dans ces cavités, de vastes creux où

[1] Voyez *Erreurs dévoilées des physiciens modernes*, etc., p. 290.

pussent se rassembler les eaux sur lesquelles reposait notre atmosphère; et c'est alors que se formèrent les mers et lits primitifs des torrens et des rivières, et que les continens parurent, portant sur leur dos ces montagnes diverses aussi dures, aussi compactes qu'elles le sont maintenant. La terre étant ainsi mise à découvert, Dieu lui fit produire des herbes et toutes sortes d'arbres à fruits pour servir de nourriture aux êtres vivans qu'il allait créer.

Moïse nous dit qu'au quatrième jour Dieu fit les corps sidéraux, et qu'il les plaça dans le firmament du ciel, c'est-à-dire dans le fluide éthéré déjà créé, et qu'il leur ordonna d'y répandre leur clarté et d'illuminer la terre. On voit qu'il ne s'agit point ici de renouvellement de substance ou de lumière dans le soleil et dans les autres astres, ni même d'une atmosphère opaque devenue transparente au quatrième jour, comme l'ont cru quelques commentateurs; mais d'une véritable création d'astres destinés à présider au jour et à la nuit, ainsi qu'à séparer la lumière des ténèbres. Il est vrai qu'il est dit aussi qu'au premier jour Dieu sépara la lumière des ténèbres, et qu'il appela l'une *jour* et celle-ci *nuit :* mais dans ce dernier cas, il s'agit, comme nous l'avons déjà vu, de la séparation que Dieu fit de toute la matière en deux portions bien distinctes, dont l'une demeura totalement obscure et l'autre devint le véhicule de la clarté qui devait briller dans les astres; tandis qu'elle paraîtrait elle-même illuminée par l'union de plusieurs de ses particules [1]; enfin le mot *jour* signifie encore ici le tems où cette portion destinée à être lumineuse, transmettrait la clarté du soleil; et *nuit*, le tems où cet astre ne l'éclairerait plus [2]. Mais, ce qui doit décider la question, c'est que Moïse dit positivement qu'au quatrième jour Dieu plaça les astres dans le firmament du ciel; ils n'existaient donc pas auparavant; car s'ils avaient été créés au commencement avec la terre, Dieu n'aurait plus eu besoin de les placer dans ce firmament; parce que tout corps créé doit nécessairement occuper quelque lieu au moment de

[1] Voyez *Erreurs dévoilées*, etc., p. 61 et suiv., et surtout la page 69.
[2] *Ibid.*, p. 290.

son existence; ce à quoi n'ont point pensé les commentateurs de la Genèse; et d'après cela on voit qu'une comète n'a pas pu bouleverser notre globe, comme on le prétend, puisqu'elle n'a été produite qu'après lui.

En lisant l'histoire des anciens peuples, on voit que leur tradition vient confirmer le récit de Moïse. « Effectivement les » Arcadiens soutenaient que leur pays était plus ancien que la » lune. Nos astronomes ont fait de vains efforts pour deviner ce » qui avait pu donner lieu à une telle prétention..... Cependant » ce n'était pas une énigme difficile à expliquer, si on avait re- » couru à la véritable source, à la Genèse; car on y voit qu'avant » que la lune, le soleil et tous les autres astres existassent, la » terre avait été tirée du néant, et avait été parée de tous ses or- » nemens pour recevoir celui que Dieu allait en établir le maître. » Ainsi elle avait déjà ses plaines, ses collines, ses montagnes, » ses bois et sa verdure, avant que la lune jaillît dans l'éther; et » comme c'est une chose assez commune dans l'antiquité, de » prendre une partie pour le tout, les Arcadiens, sans trahir la » vérité, pouvaient dire que leur pays avait une origine plus » ancienne que celle de l'astre qui nous éclaire pendant la » nuit [1]. »

Les Arcadiens ne parlaient que de la lune, mais « les Athé- » niens disaient également, d'après la tradition, qu'ils étaient » aussi anciens que le soleil; ce qui est encore vrai, en le rap- » portant à leur pays; car l'époque de la création de la terre pré- » cédait de trois jours celle de cet astre [2] ».

Mais comment ces peuples ont-ils su que leur pays était plus ancien que le soleil et la lune? par la même voie qui leur avait appris que la terre avait été submergée par un déluge universel, et que peu de personnes s'en étaient sauvées.

L'Ecriture-Sainte nous apprenant qu'au cinquième jour Dieu ordonna aux eaux de produire des poissons et des oiseaux, il s'ensuit que le germe de ces animaux provient de l'élément de l'eau; tandis que le germe des quadrupèdes, des reptiles et de

[1] Voyez *Erreurs dévoilées*, etc., p. 284 et 285.

[2] *Ibid.*, note de la page 293.

l'homme, créés le sixième jour, est dû à la terre, dont ceux-ci furent formés; mais le germe des uns et des autres n'est, à vrai dire, qu'une simple parcelle ou molécule de matière sans distinction apparente, mais désignée par le Créateur pour s'animer selon les lois qu'il a établies; et voilà pourquoi elle ne peut pas être distinguée de toutes les autres molécules qui l'environnent.

P.***

Voyages.

SOUVENIRS DE QUELQUES PERSONNAGES DE LA BIBLE.

Berceau d'Abraham. — Tombeau de Jonas. — Ruines de Ninive : quelques mots encore sur celles de Babylone. (Extrait des *Voyages* de MM. G. Keppel et J. S. Buckingham en Orient.)

Les deux voyageurs dont nous venons de citer les noms ont eu le même but dans leurs voyages : c'est l'exploration de l'ancienne Chaldée, de cette partie de la Mésopotamie où l'Écriture semble indiquer la demeure des premiers hommes; où l'histoire trouve les plus anciens empires, où s'élevèrent les magnificences de Babylone et de Ninive. MM. Keppel et Buckingham n'ont pas pris la même voie pour arriver sur les débris de ces villes anéanties. Le premier les visite en retournant de l'Inde en Europe par la Perse et la Russie; le second lie ce dernier voyage à ses précédentes excursions en Palestine et chez les tribus arabes. Ces deux narrations présentent un intérêt différent : l'une est écrite par un jeune militaire, grand seigneur, par un homme du monde qui aime la science, et qui sait la parer de tout l'éclat d'une imagination vive et brillante; l'autre, littérateur distingué et rédacteur de l'*Oriental Herald*, s'est fait connaître depuis long-tems dans sa patrie par une critique piquante, par ses travaux sur l'Asie britannique, dans laquelle il a fait un long séjour, et par une profonde érudition. Nous suivrons d'abord M. Buckingham.

Après avoir passé l'Euphrate à Bir, où le fleuve, quoique très-éloigné de la mer, paraît aussi large que la Tamise au pont de Blackfriards, les plaines de Turcomans se présentent ; et

notre voyageur, en les traversant, a plus d'une fois occasion de rendre témoignage à l'exactitude des récits de Xénophon; il atteint Orfah (*l'Ur des Chaldéens*), pleine de souvenirs historiques de tous les âges. Là, dit la tradition, fut le berceau d'Abraham; là, dans les jours qui précédèrent ceux du patriarche, le culte des *Poissons* était en honneur. Était-ce Vénus sous la forme d'un habitant des eaux qui recevait ces adorations? étaient-elles adressées aux carpes du lac qui avoisine Orfah, à raison de la source sacrée qui alimente ce petit lac? c'est ce qu'il n'est pas facile d'expliquer, même à l'aide de tous les documens et de tous les passages réunis par le voyageur anglais. Pline nous apprend qu'Orfah portait aussi le nom de Calli-Rohé, nom qu'elle tirait de celui de la source dont nous venons de parler. Elle était alors peuplée de Syriens et d'Arabes; elle fut aussi l'Edesse des Grecs et des Croisés, et fit partie des États de presque tous les conquérans de l'Asie; elle languit aujourd'hui comme toutes les villes musulmanes.

D'Orfah, M. Buckingham se rend à El Mazar, à Mardin, à Diarbekir, à Nisibin; puis, après avoir traversé les plaines de Sindjar, il arrive à Mosoul ou Mosul, capitale de El Djésira. Son excursion aux ruines de l'ancienne Ninive est ce qui nous a paru le plus curieux dans cette partie de sa relation.

« Ces ruines, dit-il, se réduisent à quatre espèces de buttes disposées dans la forme d'un carré long, sur lesquelles on n'aperçoit ni briques, ni pierres, ni aucuns vestiges de bâtimens; ce sont tout simplement de grandes masses de terre recouvertes d'herbes, semblables aux fortifications d'un camp abandonné [1]. Le plus long de ces retranchemens se prolonge du nord au sud

[1] On sait que Jonas prêcha la pénitence aux Ninivites, et leur prédit la destruction de leur ville. Ninive touchée par les exhortations du prophète, se repentit; sa destruction fut différée pour un tems; mais elle retomba dans l'impiété, et elle disparut de la surface de la terre. Comme on vient de le voir, à peine aujourd'hui en retrouve-t-on quelques faibles vestiges. Ses ruines même n'existent plus; c'est une destruction totale; c'est la nudité et le vide du désert. « Où sont-ils ces remparts de Ninive? » dit Volney; « Ninive, dont le nom à peine subsiste! » (*Ruines*; ch. II et IV.) Cette destruction et cette désolation avaient été prédites par les prophètes. Flavius Josèphe affirme que toutes les calamités qu'ils avaient an-

pendant quatre à cinq milles, sous la forme de petites chaînes d'inégales hauteurs. Trois autres, près de la rivière, courent est et ouest. Sur l'un de ces derniers, qui porte le nom de *Nebê Yonos* ou *Yonas*, on voit un tombeau, près d'un petit village où la tradition du pays fait reposer les os du prophète Jonas. D'autres élévations semblables, mais moins caractérisées, se montrent pendant plusieurs milles. On trouve, dans la plaine qui les sépare, des fragmens de briques et d'autres débris pareils à ceux que l'on voit sur l'emplacement de toutes les villes détruites.

Strabon et quelques autres écrivains de l'antiquité ont cru que Ninive était plus grande que Babylone. En comparant les mesures de cette dernière, données par Hérodote, avec celles de Ninive dans Diodore de Sicile, on reste convaincu que celle-ci était plus longue et moins large que la première; ce qui ne décide pas cette question, assez peu importante en elle-

noncées aux Ninivites, leur étaient arrivées 115 ans après. Nahum, en prédisant la perpétuelle destruction de Ninive, annonce en même tems la manière dont elle doit arriver. « *Comme de vastes eaux qui passent*, dit-il, *Jehovah déracinera cette contrée, il consommera sa ruine, et jamais il ne s'élèvera sur elle aucune tribulation*; » (ch. I, v. 8 et 9.) « *Devenus comme un faisceau d'épines, quand vous serez plongés dans l'ivresse, la colère de Dieu vous dévorera comme un chaume aride*; » (ch. I, v. 10.) Il prédit aussi que « *les portes du fleuve seront ouvertes, et que le palais sera renversé*; » (ch. II, v. 6.) Diodore de Sicile rapporte l'exact accomplissement de cette prophétie. Sophronie avait dit aussi : « *L'Éternel étendra sa main vers l'aquilon, et il perdra le peuple d'Assyrie, il détruira Ninive; elle sera aride comme le désert, et les troupeaux se reposeront dans son enceinte*; » (ch. XI, XIII et XIV.) Cette ville immense avait dix lieues de circuit; ses murs, hauts de cent pieds, étaient d'une telle épaisseur, qu'on pouvait aisément y faire passer trois chars de front; ils étaient flanqués de quinze cents tours, hautes de deux cents pieds. Le nombre de ses habitans s'élevait, dit-on, de six à sept cent mille. Lucien, qui écrivait dans le second siècle après J.-C., affirme que, de son tems, Ninive était entièrement détruite, et qu'il n'en restait aucun vestige, et que nul ne pourrait dire où elle était située. Son témoignage a ici d'autant plus de poids, qu'il était de Samosate, ville de l'Euphrate. Ainsi, dès-lors les ruines même de l'antique Ninive n'existaient plus. L'arrêt de l'Éternel était accompli !

(*Note du D.*)

même, et bonne tout au plus à occuper les séances d'une société d'érudits. Ce n'est pas la seule question qu'élève M. Buckingham; il soutient que l'existence de Ninive a précédé celle de Babylone, et que la seconde grande capitale de l'empire d'Assyrie ne commença à fleurir qu'aux jours de la décadence de la première. Il s'appuie sur le texte même de la Genèse; et c'est le même texte, selon nous, que l'on peut opposer pour établir l'opinion contraire.

On sait que les livres saints ne contiennent aucune description positive des localités avant le déluge, à moins qu'on ne veuille regarder comme telle la vague indication du *Paradis Terrestre*, dans le pays d'Eden, du côté de l'Orient. Le lieu qu'habitait Noé n'est nommé nulle part. On peut croire qu'après le déluge il vécut dans les environs de la montagne d'Arménie, sur laquelle l'arche s'était arrêtée; mais, plus tard, on retrouve ses descendans dans la Mésopotamie, où ils bâtirent plusieurs villes, au nombre desquelles Babylone est nommée comme la capitale du royaume de Nemrod, fils de Chus et petit-fils de Cham; et, pour désigner la contrée où elle s'élève, le verset x de la Genèse ajoute, *dans la terre de Sennaar*. C'est de cette terre que sortit Assur pour aller fonder *Ninive* et Chalé, et entre elles la grande ville de Resen; tel est l'ordre du récit de Moïse, ordre évidemment chronologique, et dans lequel l'existence de Babylone figure avant celle de Ninive.

Si, pour combattre cette opinion, on croyait devoir se servir du verset 8, chap. 11 du *Texte Sacré*, nous ferions observer que la Genèse rapporte toujours les faits dans leur généralité et dans l'ordre des événemens, et revient ensuite sur les incidens particuliers et sur les accessoires de détail, en ajoutant que, d'après le même livre, les progrès de la population et de la civilisation après le déluge ont constamment eu lieu par le nord et le nord-ouest, en remontant le Tigre et l'Euphrate, et non par le sud-est, en descendant les mêmes courans.

En fouillant la terre sur l'emplacement où fut Ninive, on a trouvé, dit M. Buckingham, un grand nombre de pierres précieuses antiques : plusieurs d'entre elles portaient des inscriptions hiéroglyphiques; les plus curieuses ont été dessinées par M. Rich, et décrites par lui dans les *mines de l'Orient*. Dernière-

ment encore, on a découvert une grande table en pierre, chargée de caractères inconnus : tombée aux mains des Turcs, elle a été brisée.

La tradition, dans la Mésopotamie, rattache à toutes les ruines qui couvrent le pays depuis Bir, sur le Haut-Euphrate, jusqu'à la jonction de ce fleuve avec le Tigre, le nom d'Alexandre-le-Grand ou celui de Nemrod. Jamais nom n'a traversé plus de siècles que ce dernier : aux jours où la Genèse fut écrite, ce Nemrod avait déjà dans la Chaldée une renommée populaire, et les hommes d'aujourd'hui ne l'ont pas oublié.

Arrivons maintenant, avec nos deux voyageurs, sur les lieux où Babylone montrait avec orgueil ses immenses murailles, ses tours élevées, ses palais enrichis de dépouilles de l'Asie, et ses jardins enchantés. Telle est la puissance des souvenirs historiques, que les restes informes de la ville qui vit les triomphes d'Alexandre, et qui servit de tombeau au vainqueur de l'Orient, n'a pas moins attiré les regards des savans voyageurs de l'Europe civilisée, que les temples et les monumens bien conservés de la Grèce et de l'Italie.

La partie du voyage de M. Buckingham, qui a rapport aux ruines de Babylone, est sans contredit la plus intéressante; ses propres recherches l'ont conduit plusieurs fois à des résultats curieux ; et, pour n'en citer qu'un seul exemple, nous nous bornerons à la découverte d'un reste de la fameuse muraille de Babylone, qui avait échappé à l'examen de M. Rich, et dont il nous semble avoir parfaitement constaté l'identité, tout en démontrant la rigoureuse exactitude de la description d'Hérodote.

Nous quittons ici M. Buckingham, parce que nous avons déjà donné dans ce recueil une description détaillée des ruines de Babylone, d'après le savant mémoire de M. Rich [1], et nous allons suivre le capitaine Keppel, sur ces vieux débris qui lui ont fourni de curieux détails et d'ingénieuses conjectures.

On a dit que l'on trouve des arbres au lieu même où étaient les jardins de Sémiramis; cela n'est pas exact. On n'en voit qu'un seul dans le lieu le plus élevé ; c'est une espèce de cèdre

[1] Voir le N° 5, tome I, page 316 des *Annales*.

de près de cinq pieds de circonférence. Quoique son tronc tombe en ruines, les branches sont encore vivaces, et fléchissent vers la terre comme celles d'un saule; il n'y a point d'arbre semblable dans toute l'Irack, à l'exception d'un seul qui se trouve à Bassora. Les guides de nos voyageurs leur assurèrent que cet arbre est resté à Babylone, afin qu'Ali pût y attacher son cheval après la bataille de Hillah. Non loin de cet arbre, ils découvrirent un morceau colossal de sculpture en marbre noir, représentant un lion posé sur un homme. A l'époque où M. Rich vint visiter ces ruines, la figure de l'homme était entière; depuis, elle a éprouvé des détériorations, car la tête manque. M. Keppel pense que cette statue a rapport à l'histoire de Daniel, et qu'elle était placée à la porte du palais ou à celle des jardins suspendus. Il est naturel de penser que l'événement extraordinaire arrivé à Daniel, était célèbre chez les Babyloniens, surtout après que le prophète fût devenu gouverneur de leur ville. Daniel fut aussi gouverneur de Suze; c'est dans cette dernière ville qu'il mourut. Des officiers français, au service du prince de Kermanchah, qui dernièrement ont visité Suze, y ont trouvé un bloc de marbre blanc sur lequel étaient sculptés deux hommes et deux lions.

Le Modjellibeh, la plus haute agglomération de ces masses de briques et de bitume qui composent les ruines de Babylone, et dont les vastes côtés correspondent aux points cardinaux, avait 200 pieds de haut du tems de Pietro della Valle, qui le visita en 1616. Depuis deux siècles il a diminué de 60 pieds; qu'était-il donc il y a deux mille ans? Ici, M. Keppel remarqua de belles briques cuites au soleil, chargées d'inscriptions en caractères inconnus, imitant des pointes de flèches. Les inscriptions paraissaient faites d'hier, tant elles étaient pures et bien conservées; il trouva aussi des morceaux d'albâtre et une substance qui ressemblait à du verre. Ces ruines sont toutes crevassées; et les excavations qui s'y rencontrent servent de repaires aux lions, aux tigres, aux léopards et aux autres bêtes féroces; c'est le destin qui leur fut prédit.

M. Keppel a rapporté plusieurs pierres cylindriques très-curieuses prises sur le même site; l'une est une agate; l'autre, une substance vitrifiée, et probablement une composition, et

la troisième, un argile compact; toutes sont couvertes de figures; une de ces figures se rapporte probablement au culte des Poissons, et représente une offrande à l'un d'eux. L'autel ressemble à un trépied. Le Poisson y est placé et surmonté d'une grande étoile et d'un croissant, indiquant l'époque précise du sacrifice. A droite et à gauche, un prêtre et une princesse sont assis sur une espèce de pliant, tenant une coupe à la main qu'ils semblent offrir au Poisson. La suivante de la princesse est debout derrière elle. On peut conjecturer que c'est ici la plus ancienne forme de l'idole Dagon, et que ces pierres étaient portées par le peuple comme des amulettes [1]. (*Nouvelles Annales des voyages* ; tom. XXXIV et XXXV, année 1827.)

[1] Quoique ce morceau soit déjà un peu long, nous ne pouvons nous refuser au plaisir de rappeler ici les réflexions d'un voyageur qui visitait il y a quelques années la plaine de Babylone. « Une heure et un quart de marche de plus nous conduisit à la rive N.-E. de l'Euphrate, jusque là dérobée à notre vue par les lignes longues et variées des ruines qui proclamaient que nous étions au milieu de ce qui fut jadis Babylone. Sur notre droite étaient des masses colossales d'anciennes constructions, qui ressemblaient plutôt à des éminences naturelles, qu'à des terres couvrant les restes d'anciens et magnifiques édifices. A l'est, s'offraient aussi des chaînes de ces tas ondés, mais dont plusieurs n'avaient que la hauteur des attérissemens des canaux que nous avions passés. L'ensemble de la scène était singulièrement imposant. L'Euphrate errant dans la solitude, comme un monarque pensif parmi les ruines silencieuses de son royaume dévasté, paraissait encore un noble fleuve, malgré les changemens si déplorables survenus dans l'étendue de son cours. Sur ses rives étaient encore ces roseaux chenus, ces saules grisâtres auxquels les captifs d'Israël suspendaient leurs harpes, refusant toute consolation, tout amusement, parce que *Jérusalem n'était plus.* Mais que le reste de la scène était différent d'autrefois, du tems où ces collines hachées étaient des palais; ces longs tertres serpentant, des rues; cette vaste solitude remplie de sujets affairés, sans cesse en mouvement, de l'orgueilleuse fille de l'Orient! Maintenant sa destruction est telle que l'on ne trouve même plus la trace de ses somptueuses demeures. *Le ver de la destruction s'est étendu sur elle.* » (Voyages faits en Géorgie, en Perse, etc., en 1830, par sir Rober Ker Porter.)

Histoire naturelle.

SUR LE NATUREL DES QUADRUPÈDES DOMESTIQUES ;

INDUCTION QU'ON PEUT EN TIRER.

Un naturaliste distingué, M. Grognier, de Lyon, a lu, il y a quelques années, à une séance publique de l'Académie de cette ville, un discours très-remarquable sur le naturel des animaux domestiques, dont on nous saura gré de reproduire ici quelques passages.

« L'organisation des quadrupèdes, dit le savant académicien, offre des rapports nombreux et frappans avec celle de l'homme. L'intelligence dont ils sont doués retrace quelque ombre de la raison, apanage divin de la nature humaine. Seuls des animaux soumis à la domesticité, ils peuvent connaître les intentions de l'homme et lui obéir volontairement.... Les animaux d'autres classes ont pu se soumettre à l'homme, mais avec égoïsme et sans renoncer entièrement à leur sauvage indépendance.

» Les naturalistes ont signalé dans cette classe, la moins nombreuse de toutes parce qu'elle est la plus noble, environ cinq cents espèces, et sur ce nombre on en compte à peine douze sous les lois de l'homme, encore ne sont-elles nulle part réunies autour de lui. »

Ici l'orateur assigne les zones dans lesquelles sont renfermées les diverses espèces d'animaux domestiques; faisant observer qu'une seule, celle du chien, a été rencontrée partout, même dans l'Australasie, au milieu des Kanguroos, des Edentés, des Ornythorinques. Il bénit la Providence qui, voulant que toutes les parties de la terre fussent habitées, a donné le Chameau

au nomade du désert, et le Renne à l'habitant des régions polaires.

« L'un et l'autre de ces quadrupèdes, dit-il, ont reçu une structure et un instinct appropriés à leur destination spéciale. Le dromadaire gigantesque, justement surnommé le bateau du désert, est configuré de manière à s'accroupir et à se relever sans efforts, donnant ainsi la facilité de placer sur son dos, entre deux coussins naturels, des fardeaux énormes. Ses pieds calleux, flexibles, dépourvus de cornes, sont admirablement appropriés à un sol aride et sablonneux. Ne devant y rencontrer pour se nourrir que quelques plantes dures, sèches, épineuses, ses gencives et sa langue ont reçu une consistance cartilagineuse. A côté de ses principaux organes digestifs, la nature a placé une poche d'une grande capacité où il met en réserve de l'eau pour étancher sa soif au milieu d'un désert brûlant.

» Le renne, que la Providence a confiné aux régions polaires, se couvre, dans la saison la plus froide, d'un épais vêtement laineux; il court facilement sur la glace la plus lisse à la faveur de ses sabots larges et arrondis, et de ses onglons très-développés; il sait découvrir sous la neige le lichen et la mousse qui doivent le nourrir. Subsistant ainsi sans le secours d'un maître qui n'aurait rien à lui donner, il le traîne avec la rapidité de l'éclair, sur des déserts de glace, il lui fournit un lait abondant, sa chair est pour lui ce qu'est pour nous celle de notre bétail, il se vêtit avec la peau de ce précieux animal, et il en utilise toutes les autres dépouilles. »

Quelques autres espèces de quadrupèdes, mais en fort petit nombre, pourraient entrer dans le domaine de l'homme. Tels sont, parmi les solipèdes, le zèbre, l'hermione, le coagga; parmi les ruminans, la vigogne, le lama; parmi les pachidermes, le tapir et le puari. M. Grognier esquisse le portrait de ces quadrupèdes sauvages, dont quelques-uns se présentent d'eux-mêmes à la domesticité, et semblent *frapper à la porte des étables et des écuries.* Il montre les rapports physiques et moraux qui les lient à nos espèces domestiques, preuve, selon lui, d'une origine commune; et déjà se manifeste l'idée dominante de son travail, que les seules espèces sauvages, capables de

devenir domestiques, sont échappées de la domesticité; que dans les autres espèces, l'homme ne peut tout au plus qu'apprivoiser quelques individus qui, par leur docilité, leur obéissance, auront l'apparence, mais seulement l'apparence d'animaux domestiques. Marc-Antoine se montra triomphalement aux Romains dans un char attelé par des lions et des tigres; Sertorius était suivi au milieu du tumulte des batailles par une biche; Gaspard Saunier savait dresser des cerfs pour le carrosse; deux animaux de la même espèce furent nourris pour le même usage dans les superbes écuries de Chantilly. Nous avons vu dans notre ville un cerf, élève de l'habile Franconi, exécuter les airs et les tours de manége les plus savans. Des nababs mènent à la chasse des onces et des panthères; des saltimbanques, des valets de ménagerie jouent avec les griffes des tigres et des lions; des saltimbanques indous manient des reptiles venimeux, ils les font danser et siffler. On apprivoise des lézards, des souris, et jusqu'à l'insecte le plus hideux; sont-ce là des animaux domestiques?

» Ils n'obéissent point à l'homme, mais à l'individu de l'espèce humaine qui a pris sur eux de l'ascendant; cette docilité factice peut s'évanouir d'un instant à l'autre, et il suffit d'un simple caprice pour que le lion déchire son maître. C'est assez souvent à l'époque de la puberté, lorsque la nature se développe, que le loup apprivoisé reprend ses habitudes sauvages. Bien différent des quadrupèdes réellement domestiques, l'animal simplement privé ne caressera point la main qui le frappe; il n'obéira point à celle qui ne peut le nourrir; il ne transmettra point à ses descendans des dipositions à l'obéissance; il ne vivra point sous les ordres de l'homme, en meutes ou en troupeaux. Il est insociable.

» S'il est vrai que tous les animaux sociables ne puissent pas devenir domestiques, il ne l'est pas moins que l'instinct de la sociabilité ne soit une condition nécessaire à la vraie domesticité des animaux; et ce caractère sépare bien plus l'espèce du chien de celle du loup, qu'une légère différence dans la forme de la pupille, bien plus que le lièvre du lapin, que des variétés de forme et de volume. C'est parce que le chat appartient à

une famille naturellement insociable, que, quoique notre commensal depuis des siècles, il n'est pas devenu, et ne deviendra jamais réellement domestique.

M. Grognier s'est plu à développer cette idée qui lui a paru fondamentale; il a montré toutes les espèces congénères de celles qui obéissent à l'homme, vivant à l'état sauvage, en troupes nombreuses, sous l'autorité d'un chef de leur espèce, qui semble tenir la place de l'homme lui-même, à qui la Prodence les avait destinés.

« On a signalé, dit-il, dans les déserts, des hordes errantes de chevaux sauvages; on y a distingué un chef donnant le signal du départ, quand un pâturage est épuisé, marchant à la tête de la colonne, s'élançant le premier à travers un ravin, une rivière, un bois inconnu qu'il importe de franchir; apparaît-il un objet extraordinaire, il commande une halte, il va à la découverte, et à son retour, il donne, par un hennissement convenu, le signal de la confiance, de la fuite ou du combat. Se présente-t-il un ennemi redoutable auquel on en veuille, ou qu'on ne puisse éviter par la fuite, on se réunit en pelotons serrés et circulaires, toutes les têtes tournées vers le centre dans lequel se refugient les jeunes animaux. Il est rare qu'à la vue d'une pareille manœuvre, les tigres et les lions ne fassent pas une retraite précipitée........ Ces hordes, fortes ordinairement de plusieurs milliers d'individus, se divisent en plusieurs familles, dont chacune est formée par un mâle et un certain nombre de jumens et de poulains qui le suivent avec abandon, et lui obéissent docilement...... C'est parce que les zèbres et les hermiones ont le même naturel et les mêmes habitudes, qu'ils sont appelés à la domesticité. »

Les ruminans sauvages, congénères des bœufs, des moutons et des chèvres, offrent le même spectacle; c'est que primitivement domestiques, ils ont porté dans les déserts, et se sont transmis par voie de génération l'instinct de la sociabilité et de l'obéissance. Nos animaux domestiques, abandonnés à eux-mêmes pendant quelques instans, s'empressent de se choisir un chef de leur espèce. M. Grognier en donne plusieurs exemples, dont le plus remarquable est celui de la vache conductrice des troupeaux suisses, qui, au retour de la verdure,

sortent des étables pour se rendre au pâturage des montagnes.

« Cette vache porte le nom de *Herkuch ;* elle a fait ses preuves en forçant, dès le commencement du voyage, toutes les autres à lui céder le pas. Dès ce moment sa suprématie a été reconnue; aucune des autres appartenant souvent à plusieurs propriétaires, n'hésite à régler sa marche sur la sienne, et quand le troupeau est arrivé au sommet des Alpes, les pasteurs la décorent de la *dringali*, clochette la plus grosse et la plus sonore. On l'appelle toujours par le nom d'honneur qui lui a été décerné, et elle jouit des plus grands priviléges. Lorsque le troupeau quitte le pâturage à l'arrière-saison, la *Herkuch* fait son entrée triomphale dans la vallée, à la tête de ses compagnes, j'ai presque dit de ses sujettes; elle se présente avec fierté, les cornes ceintes de fleurs entrelacées du rubans.

» Il n'existe point dans notre Auvergne de *Herkuch ;* mais on y voit des vaches décorées de clochettes sonores, et chargées de la conduite des troupeaux. Ces signes du commandement ne sont pas le prix d'une victoire, mais le gage de la confiance du pasteur. »

Les haras jetés dans le vaste domaine d'un grand seigneur se rangent sous l'autorité d'un étalon le plus fier et le plus courageux de tous; et s'ils restaient pendant plusieurs générations abandonnés à eux-mêmes, ces haras deviendraient des hordes de chevaux sauvages semblables à celles que don Felix d'Azarra a vues errer sur les rivages toujours fleuris de la Plata; il leur a reconnu les caractères de la race andalouse, et la tradition locale lui a appris que les ancêtres de ces quadrupèdes furent amenés d'Espagne par les premiers conquérans du Paraguay.

Pallas, de son côté, regarde les chevaux errans en liberté dans les steppes baignées par le Jaick et le Don, comme issus des chevaux domestiques kirguis et kalmouks. Ce ne sont pas les seuls exemples de ce genre cités par M. Grognier. Plusieurs lui ont été fournis par les races des ruminans et même des pachidermes. Il fait observer que ces races ayant quitté le service de l'homme depuis un petit nombre de générations, peuvent facilement y être ramenées, tandis que le zèbre et l'hermione,

aujourd'hui des espèces, et jadis des races de chevaux, ne montrent tant de *répugnance* pour l'autorité de l'homme, que parce que leur révolte remonte à une époque beaucoup plus reculée. Les hermiones et les zèbres, pourraient néanmoins redevenir domestiques, tant qu'ils conserveront l'instinct de l'obéissance et de la sociabilité. Ils le perdront un jour, et deviendront semblables à une race de chevaux dont M. le comte Laysser a vu à Saint-Pétersbourg un individu : c'était un quadrupède hideux, tellement disproportionné dans les membres, qu'il ne marchait que par bonds, comme une panthère ; on l'avait saisi dans une gorge du Caucase, où il vivait solitaire, c'était le cheval de la nature, à peu-près comme le cannibale Pecherai est l'homme de la nature. Ce cheval hideux du Caucase, ainsi que l'affreux sauvage de l'Australasie, ne tarderont pas à disparaître pour toujours. Les races d'animaux échappées à la domesticité, ainsi que les peuplades humaines échappées à la civilisation, tendent à leur destruction ; c'est une vérité que M. Grognier appuie sur un grand nombre de faits authentiques ; il prouve que partout des nations riches et puissantes ont précédé les peuplades grossières et misérables. Il fait remarquer que de l'amas des paradoxes de l'auteur du *Contrat Social* et du *Discours sur l'Inégalité*, a surgi cet aveu : *La formation du langage suppose le langage, l'établissement d'une société suppose une société antérieure.*

Si l'homme n'a pu de lui-même se donner un langage, se constituer en société, il a été également hors de son pouvoir de s'emparer d'un animal plus fort que lui, d'en assouplir le caractère, d'en manier l'instinct et jusqu'à l'organisation. M. Grognier prouve jusqu'à l'évidence, qu'il faut être civilisé soi-même pour ramener d'autres êtres sensibles à la civilisation. Or, l'homme n'a pu vivre en corps de nation, n'a pu être réellement civilisé sans animaux domestiques. Et après avoir développé cette idée, M. Grognier en a induit une preuve nouvelle que la domesticité de quelques espèces domestiques, devait être aussi ancienne que la société humaine, c'est-à-dire, remonter au premier âge du monde. Il a fait remarquer que l'homme ayant, après sa révolte, perdu l'empire absolu qui lui avait été donné sur tous les animaux, la miséricorde divine lui aban-

donna dix à douze espèces de quadrupèdes, et depuis il n'a pu en acquérir aucune; seulement il peut ramener les races fugitives qui en sont issues, et dans ce nombre, M. Grognier range les zèbres comme les bisons, les mouflons comme les tapirs, tous sortis, selon lui, de deux ou trois solipèdes, pachidermes, ruminans. Un seul quadrupède, étranger à ces familles, jadis, des espèces, est resté fidèle à l'homme; c'est le chien. Aucun de ses parens sauvages ne nous reviendra jamais, parce qu'ils ont tous perdu l'instinct de l'obéissance et de la sociabilité.

Quant aux animaux qui n'ont pas reçu cet instinct, ils pourront subir individuellement l'ascendant de l'homme; mais leur espèce sera toujours en dehors de son domaine; ils ne peuvent devenir domestiques, parce que leurs pères ne le furent point après la chute du premier homme.

Religions anciennes.

EXPOSITION DU SYSTÈME RELIGIEUX TIBETAIN-MONGOL.

TRADUCTION LIBRE DE BENJAMIN-BERGMANN.

Premier article [1]. — Réflexions préliminaires.

Il est des jours de troubles et d'orages qui ébranlent la société jusque dans ses fondemens, où l'avenir se voile, où le présent même semble échapper. Alors une secrète inquiétude s'empare des esprits, menace les croyances, bouleverse les doctrines; les systèmes s'élèvent et s'écroulent, une grande anarchie se manifeste dans les opinions. Alors aussi toute âme vivante, toute âme capable de s'élever à de hautes pensées, et de remonter aux causes, toute âme est émue d'un ineffable mal-aise; elle regarde avec effroi les ruines qui se sont faites autour d'elle, elle se demande compte, et de sa situation personnelle, et des circonstances qui l'environnent; elle veut savoir quelle est la mission de l'humanité, d'où elle vient, où elle va, et quel est ce mouvement inconnu qui la fait marcher.

Pour répondre à ces graves questions, est née une science nouvelle, la Philosophie de l'Histoire. Son principe, c'est qu'il existe une Providence pour le genre humain comme pour la nature matérielle; son but, c'est de déterminer les lois auxquelles le genre humain est soumis; ses données, ce sont les faits déjà accomplis et constatés par l'histoire. A sa voix les phénomènes se groupent, se classent, se coordonnent; de leur comparaison résulte la connaissance des causes qui les ont produits; le passé révèle l'avenir, et l'on découvre les destins de l'humanité dans les annales des nations.

[1] Voir le deuxième article dans le N° 25 ci-après, tome IV, p. 28.

Mais si, de toutes les forces qui meuvent le monde social, de toutes les idées qui président à son développement, nulle n'est aussi grande, aussi dominante que l'idée religieuse, ne sera-t-il pas digne de l'historien philosophe, d'observer les formes diverses qu'elle revêt, les monumens qu'elle élève, les traces qu'elle laisse sur son passage? Ne serait-ce pas un noble labeur que de rapprocher les innombrables traditions éparses sur la face du globe, pour les éclairer d'une mutuelle lumière, pour en découvrir le sens et la valeur, pour en apprécier l'origine et les résultats? Et puisque l'avenir des religions a été mis aujourd'hui en problême, serait-il inutile, pour le résoudre, de remonter à leur berceau?

Un jour viendra où s'effectueront ces savantes recherches. Maintenant, ouvrier obscur, qu'il me soit permis d'apporter mon léger fardeau, et de le jeter parmi les matériaux qui serviront à construire cet immense édifice. L'œuvre que je présente n'est point mon œuvre; ce que je vais dire n'est point le fruit de mes études et de mes observations. Dans le livre d'un homme étranger à la philosophie catholique, et par sa religion, et par ses manières de voir, j'ai rencontré quelques esquisses d'un système mythologique peu connu. Benjamin Bergmann a décrit le Bouddhisme après l'avoir exploré chez les Kalmouks; et moi j'ai entrepris de transporter dans notre langue le résultat de ses labeurs, trop heureux si la téméraire liberté de ma version n'altère pas la simplicité de l'original, et si, en voulant mettre un ordre scientifique dans la distribution de ces tableaux épars, je n'y ai pas jeté les ténèbres et la confusion!

Aspect général du Bouddhisme. Son origine, son étendue.

Division du système Tibetain-Mongol.

Dans les vastes régions de l'Asie il est une longue zone qui, partant de la mer Caspienne et se déployant vers l'orient, embrasse dans son contour le Kashmir, le Tibet, Ceylan, le royaume de Siam, l'empire Birman, le Tonquin, la Cochinchine, la Chine, la Mongolie et le Japon. Là, tandis que le christianisme a conquis l'Europe et l'Amérique, le polythéisme règne encore, paisible et révéré. Tel qu'un géant, il étend ses bras,

et retient sous sa main puissante des peuples innombrables, et lutte avec énergie contre les envahissemens de la civilisation. Cette croyance, reine de tant de millions d'hommes, c'est celle de *Bouddha*. Adoré sous le titre de *Fo* dans le royaume du milieu, sous celui de *Sommonokodom* [1] chez les Siamois; sous ses nombreuses dénominations il est toujours le même. Et le Dalaï Lama, son représentant, exerce l'autorité sacerdotale sur un quart peut-être du genre humain.

Quelle est l'origine d'une religion si étendue? Quel fut le berceau du Bouddhisme? La science a hésité sur ces graves questions; toutefois deux faits paraissent inébranlables.

Premièrement, le Bouddhisme remonte à de longues années avant notre ère; son nom et celui de ses disciples, les Shamanéens, se retrouvent dans les auteurs de l'antiquité, et par là croulent les théories qui attribuaient à l'influence des nestoriens et des manichéens une partie des dogmes dont se compose cette doctrine.

Secondement, l'Inde, cette contrée voluptueuse qui enfanta de si nombreux et de si bizarres systèmes, paraît aussi avoir été la mère du système Bouddhique. C'est là que, sous un ciel ardent, au milieu d'une nature prodigue de ses bienfaits, la tradition fait naître son illustre fondateur. C'est du pays d'Ænnætkæk, c'est-à-dire, de l'Inde, que les Kalmouks pensent avoir reçu leurs croyances : de graves conjectures historiques, comme aussi la grande harmonie qui existe entre les doctrines des Brahmes et celles de Bouddha, viennent à l'appui de cette assertion.

Nos conjectures sont fondées sur la haute vétusté attribuée aux idées brahmaniques par les écrivains hindous et étrangers, sur leur existence de plus de deux mille ans depuis Alexandre, roi de Macédoine, jusqu'à nous; enfin sur l'enthousiasme que la sagesse de l'Inde inspirait en Asie et en Europe, à un tel point que les Mongols pouvaient aisément le partager.

La frappante harmonie qui existe entre les deux doctrines se montre, d'une part dans les idées cosmogoniques sur lesquelles elles reposent, d'autre part dans les dogmes principaux, comme

[1] Appelé aussi *Sommona-Codom*. Voir l'article curieux qui lui est consacré dans le *Dictionnaire de la Fable*, de Noël.

la chute des esprits et des hommes, la migration des âmes, les peines et les glorifications futures, et d'un autre côté enfin dans une multitude de pratiques religieuses répandues chez les Indiens, les Tibétains et les Mongols, et qui n'offrent entr'elles presqu'aucune différence.

Toutefois, si quelque diversité se laisse apercevoir, les preuves que nous venons de donner ne sauraient en être affaiblies. Car les circonstances de tems et de lieu durent amener certaines altérations dans les croyances primitives, tandis que l'ignorance, l'intérêt et l'utilité publique, purent faire disparaître quelques parties du dogme et en jeter quelques autres dans l'obscurité.

Ces notions générales étaient nécessaires pour l'intelligence du système Tibétain-Mongol, l'une des branches les plus importantes du Bouddhisme, digne de notre attention par la haute poésie de ses mythes, par la pureté de sa morale, par la régularité de son culte.

L'essence de toute religion c'est de rendre compte à l'homme de ce qui est, de ce qui doit être; c'est de satisfaire, par un vaste enseignement, à l'activité de son esprit, et de répondre aux grands problêmes que réveillent dans son âme la présence des êtres visibles, et la pensée des choses invisibles. Ainsi d'une part, l'origine et la destinée du monde matériel et celle de la société; de l'autre la nature divine et la nature humaine envisagées dans leur essence, tel devait être, tel est en effet l'objet de la doctrine religieuse que nous allons étudier. Les premières questions sont du domaine de la cosmogonie et de l'histoire; les secondes se rapportent à la théologie et à la psychologie. Ce ne sera donc pas sans raison que nous diviserons ces deux ordres d'idées pour nous en occuper successivement.

Système cosmogonique et historique.

I. Le chaos et la création du monde.

Avant le commencement des choses, il y avait dans les régions supérieures du ciel des êtres divins nommés *Tængæris*, parmi lesquels quelques-uns se distinguaient par une grande puissance.

Un de ces derniers, *Dévong-Charra*, appela le monde du sein du chaos. Ce monde existera durant six révolutions pendant chacune desquelles la vie des hommes doit diminuer de 80,000 ans à 10 ans, et remonter ensuite de 10 à 80,000. Enfin le tems viendra où les mers et les fleuves tariront, où la terre s'embrasera avec les six cieux inférieurs, et l'enfer avec eux : alors l'univers retombera dans le néant d'où il était sorti.

Or, les choses étaient long-tems restées dans un état de trouble et de confusion, lorsqu'un vent violent coagula une masse d'air de 1,600,000 *berres* [1] de profondeur et de 10,000 de longueur. Une multitude de nuages dorés s'amoncela; ils se déchargèrent en gouttes de la grosseur d'une roue de chariot, et formèrent ainsi la mer universelle, dont la longueur était de 1,120,000 *berres* et la largeur de 1,203,450. A la surface de cette mer se rassembla par la force du vent une écume qui couvrait un espace de 320,000 *berres*, et qui fut la matière constitutive du monde actuel.

Tandis que les germes de la création commençaient à se développer, une tortue dorée flottait sur le vaste océan; le Dieu *Manschouschari* lui avait donné la vie, afin de la percer d'une flèche, et de la plonger au fond des flots. Sur cette tortue fut élevé le mont *Summær*.

Les tempêtes venues des dix régions du ciel, tenaient l'Océan dans une perpétuelle agitation, et pressaient avec une force toujours nouvelle l'écume flottante à sa surface, jusqu'à ce qu'enfin se forma une montagne immense qui reçut le nom de *Summær*. Une de ses moitiés s'élance au-dessus des eaux; l'autre se perd dans les abîmes de la mer. Chacune de ses parties a 80,000 *berres* d'étendue. Celle qui s'offre aux regards présente l'aspect d'un pic carré pyramidal, à quatre faces, et dont le sommet forme une large esplanade, une plaine quadrilatérale. Les quatre côtés offrent une magnifique apparence. Le côté de l'est est d'argent, celui du midi est d'azur, celui de l'ouest de rubis, et d'or, celui qui regarde au septentrion.

[1] Mesure de distance d'environ 8 werstes de Russie, ou une lieue et demie de France.

Sept vastes mers, sept grandes chaînes de montagnes se pressent comme une ceinture autour du mont *Summœr*. Six de ces chaînes sont d'or ; la dernière, qui embrasse tout le reste dans son enceinte, est de fer. Son développement sur chaque face est de 556,250 berres : sa hauteur monte à 625. La chaîne de montagnes d'or la plus voisine atteint une hauteur de 1,250, la suivante, de 2,500, et la dernière, de 40,000 berres. La mer la plus rapprochée du Summœr en a 80,000 de largeur ; la plus éloignée n'en a que 1,250.

De chaque côté de ce pic, qui sert de pivot à l'univers, est une des quatre grandes îles qu'on peut considérer comme les quatre parties du monde. La grande île du sud s'appelle *Sampoutib* : elle reçut son nom de l'arbre merveilleux *Sampou Bararcha* qui s'élève au milieu d'elle. Les racines de ce géant du règne végétal sont plongées dans le lac *Moroba*, dont le circuit est de 50 berres. Ses feuilles sont de la largeur d'une roue de charriot ; elles servent de nourriture aux *Tængœris*. La terre de *Sampoutib* est composée de pierres précieuses, sa forme est un triangle de 6,000 berres de périmètre. Cette île est celle que nous habitons.

La grande île de l'orient tire sa dénomination de la beauté des êtres qui la peuplent : on la nomme *Ulmtstcht Bæjælou Tib*, l'île des belles formes. Cette région n'est pas moins vaste que la précédente ; elle est toute d'or : ses habitans atteignent l'âge de 150 ans, et une taille de 8 coudées.

L'île occidentale s'appelle *Ukkær Adlækschi Tib*, *l'île qui nourrit les bœufs*, à cause de la multitude de ses troupeaux. Elle est faite de rubis, de forme ronde, et de 7,500 milles de circonférence. Ceux qui vivent dans ce séjour parviennent à l'âge de 500 ans, ils ont 16 coudées de hauteur.

Enfin, l'île du nord porte le titre de *Moo Dootou Tib*, c'est-à-dire, *l'île des voix malheureuses*, parce qu'une voix déplorable avertit d'avance ses habitans lorsque leur fin approche. Ces êtres étonnans vivent 1,000 ans, et leur taille est de 230 coudées.

Chacune de ces quatre îles principales en a deux plus petites à ses côtés : les colonies qui les habitent se distinguent par les mêmes caractères que la population de leur métropole.

II. Chute des Esprits célestes. — Perfection des premiers hommes. — Crime originel.

Parmi les êtres divins qui jouissaient depuis le commencement des siècles d'une vie heureuse dans les cieux supérieurs, s'élevèrent des troubles et des discordes : une partie des génies bienfaisans (*Æssouris*) fut changée en esprits mauvais (*Assouris*) ; la guerre éclata , la lutte fut longue et terrible, mais la victoire favorisa le parti le plus juste, et les *Assouris* abandonnèrent pour jamais leurs célestes demeures, condamnés à perdre toujours de plus en plus leur ancienne perfection.

Les premiers de ces dieux bannis descendirent sur la partie de notre monde la plus voisine du ciel, sur le plateau du mont *Summœr*; bientôt d'autres fugitifs les suivirent, et les côteaux inférieurs et les sept chaînes de montagnes environnantes leur servirent d'asile : enfin, les bandes qui les dernières quittèrent le champ de bataille, trouvant les hautes régions déjà pourvues d'habitans, eurent pour leur séjour les quatre grandes îles que nous avons décrites.

Quoiqu'on pût reconnaître chez tous ces exilés la différence de leur premier état et de leur état actuel, cependant la divinité de leur origine se manifestait par une foule de perfections irrécusables qui leur restaient encore. Ceux qui se fixèrent sur la terre que nous habitons, étaient égaux à tous les autres et par les forces physiques et par les qualités spirituelles dont ils étaient doués. Tout s'accomplissait au gré de leurs désirs, leurs visages rayonnaient de lumière; ils s'enlevaient sur des ailes, vivaient sans nourriture, et perpétuaient leur race sans union charnelle. 80,000 ans étaient le terme de leur longue carrière ; leurs enfans étaient aussi parfaits qu'eux-mêmes. Mille de ces hommes privilégiés obtinrent par leurs vertus l'honneur de l'apothéose.

Mais ce bienheureux état ne fut pas de longue durée, et bientôt nos premiers pères virent s'échapper par leur faute toutes les félicités qui avaient jusqu'alors embelli leur existence.

A la surface du sol croissait en abondance la plante du *Schimœ*, blanche et douce comme le sucre. Son aspect séduisit

un homme qui en mangea et en offrit à ses semblables, et tout fut consommé.

Ils connurent qu'ils étaient nus, une subite fermentation se fit sentir dans l'intérieur de leur corps, et rendit nécessaire les organes sécrétoires qu'elle produisit en effet. La faim s'empara de leurs entrailles, les ailes disparurent; ils furent enchaînés à la terre, et le nombre de leurs années fut restreint à 4,000. Mais tel ne fut pas le terme de leurs malheurs. Aussi longtems que leurs figures avaient été rayonnantes de feu, ils portaient avec eux la lumière sur leurs pas; mais quand le péché leur eut ravi ce merveilleux éclat, une nuit éternelle menaça de les engloutir. Une création nouvelle était nécessaire pour les préserver de leur perte : elle sortit des trésors inépuisables de la bonté divine.

III. Création et Révolution des astres.—Interprétation de quelques grands phénomènes de la nature.

Quatre bienfaisans *Tængæris : Bissnæ*, *Mandi*, *Oubba* et *Louchan*, s'intéressèrent au sort des humains. Ils saisirent le mont *Summær* avec une telle force qu'ils ébranlèrent le monde jusque dans ses fondemens. Par cette violente secousse, ils produisirent d'abord deux grands luminaires, composés, l'un de verre et de feu, l'autre de verre et d'eau, qui reçurent le nom de Soleil et de Lune; ensuite une multitude de flambeaux plus petits qui furent les étoiles.

Le soleil est comme un vase immense de verre et plein de feu; sa circonférence est de 150 berres. Sa concavité est le séjour d'un *Tængæri*, qui produit la lumière et la chaleur par les rayons de sa face. Cette vaste lampe repose sur une plaine magnifique ornée d'arbres et de fleurs, et enceinte d'une muraille de 2,000 coudées. La plaine et le flambeau qu'elle porte accomplissent une révolution de vingt-quatre heures autour du *Summær*; sept chevaux aériens conduisent cet immense attelage, auquel un *Tængæri* sert de cocher. Lorsque le soleil darde ses rayons sur le côté oriental de la montagne, le jour se lève; la face méridionale reçoit la lumière à midi, celle du couchant le soir, et lorsque le soleil a disparu à nos regards, c'est qu'il éclaire à

son tour le côté du septentrion. Ainsi, quand il est midi dans la terre de *Sampoutib* qui est la nôtre, il est soir dans l'île de l'Est, et matin dans celle de l'Occident. La course du soleil autour du *Summær* varie avec les saisons. Durant l'hiver, il s'approche du grand Océan, et les tempêtes le font tourner avec une vélocité extraordinaire autour des racines de la montagne. Pendant l'été il se meut autour du sommet : là, sa carrière est moins étendue, mais l'éloignement de la mer ralentit sa marche et la rend plus longue que dans les autres tems de l'année.

La lune est un vase plein d'eau, habité par un *Tængæri* dont le visage répand une douce clarté. La rosée des nuits est un effet de cet astre. Cinq coursiers aériens, moins rapides que ceux du soleil, le font voyager autour du *Summær*. Les phases qu'il subit sont causées, selon quelques-uns, par l'influence de la montagne elle-même; selon d'autres, par la distance plus ou moins grande du soleil. Les taches de la lune sont aussi l'objet d'explications diverses. Tantôt on les regarde comme les ombres projetées par les mondes sublunaires, tantôt comme celles d'énormes animaux marins qui vivent dans la mer universelle. Mais l'opinion la plus commune leur donne une autre origine. Selon cette tradition, *Dschagdschamouni*, le roi suprême du ciel, se métamorphosa un jour en lièvre, afin de servir de nourriture à un voyageur affamé. *Chourmousta*, l'un des plus puissans *Tængæris*, pénétré d'admiration pour une œuvre si belle, imprima sur l'astre des nuits une figure de lièvre.

Après que les deux flambeaux du monde eurent été tirés du néant, les dieux tinrent une assemblée dans laquelle se glissa inaperçu, *Aracho*, l'esprit du mal. S'emparant de la coupe du nectar, le rusé l'épuisa jusqu'au fond, et la souilla d'un autre liquide infect et impur. Les dieux tombèrent d'accord que lui seul avait pu leur jouer un pareil tour, et le cherchèrent pour le châtier. Mais sa retraite était si bien choisie, que nul ne put la découvrir. On interrogea donc le soleil qui rendit une réponse peu satisfaisante ; la lune questionnée à son tour, donna toutes les indications utiles : Aracho fut traîné hors de son repaire, et châtié pour son délit. Depuis ce tems, il ne respire que la vengeance ; il poursuit le soleil et la lune, et lorsqu'il en vient aux mains avec l'un des deux, une éclipse s'en suit. Alors, pour tirer

l'astre souffrant d'une si périlleuse situation, on fait un tel fracas avec des instrumens de musique, et d'autres ustensiles, que l'esprit mauvais, saisi de terreur, ne manque pas de prendre la fuite.

Les étoiles sont aussi des globes de verre lumineux qui servent de demeure à des *Tængæris*. En grandeur elles sont bien loin d'atteindre le soleil et la lune. En effet, les plus considérables n'ont pas plus de 3000 coudées, les moyennes de 1500, et les moindres de 500 coudées de diamètre; l'étoile polaire, qu'on nomme le *pieu d'or* (*Altan Gassoun*), est seule immobile. Les autres, traînées par des chevaux aériens, tournent autour de la montagne qui durant la journée les dérobe à nos regards. Le nombre des étoiles monte à 285 millions. Leur chute annonce à chaque fois la mort d'un *Tængæri* qui descend dans le monde souterrain pour y animer un autre corps.

Les corps célestes n'ont point seuls absorbé l'imagination des prêtres physiciens. Les grands phénomènes de l'électricité ont aussi leur interprétation mythologique. Un monstre ailé (*Lou*) qui, durant la saison froide demeure paisiblement couché sur les flots des sept mers, et qui pendant l'été s'élève avec les vapeurs et les nuages, est l'auteur de ces grandes commotions. Un *Tængæri* à cheval sur le dragon, le force à pousser d'affreux hurlemens qui sont la voix du tonnerre, et l'éclair est le feu qui sort de sa gueule. Le divin cavalier lance par fois du haut des cieux des flèches enflammées qui vont porter au loin la mort et la destruction.

Ainsi se complète à peu-près le système cosmogonique et cosmographique des peuples mongols. Revenons à la série de leurs idées sur l'histoire de l'humanité.

IV. Dégradation continue du genre humain; sa ruine et sa restauration futures. — Incarnation d'un Dieu réparateur. — Fin de l'univers.

Le changement qui s'était opéré dans la nature des hommes leur avait fait reconnaître leur nudité. La honte naturelle leur dicta l'usage des vêtemens. Mais en même tems naquirent les appétits sensuels. La plante du *Schimæ*, périssable et corruptible, ne put bientôt plus suffire à leur faim toujours renaissante. Ce

végétal enlevé, recherché avec un avide empressement, disparut bientôt de la face du sol. Les hommes eurent donc recours d'abord au miel sauvage, puis au fruit du *Salla*. Bientôt cette ressource elle-même vint à leur manquer, parce que chacun, poussé par une excessive sollicitude, amassait des alimens pour les tenir en réserve. La richesse des uns, l'indigence des autres, amenèrent des actes de violence. Les maux qui en furent la suite, les obligèrent à se choisir des chefs capables de mettre un frein aux crimes, par des lois et des châtimens. Puis ces chefs abusèrent de leur autorité; de juges ils devinrent despotes, et par là introduisirent l'inégalité des conditions parmi les hommes. A mesure qne la vertu se perdit, la durée de la vie alla en s'abrégeant, elle descendit à 30,000, 20,000, 10,000, 1,000, et enfin 100 années. Ce dernier terme est le plus haut auquel puisse aspirer la génération actuelle.

Toutefois la dépravation doit croître, et la vie diminuer encore : quand l'époque où nous nous trouvons sera passée, 10 ans deviendront les bornes de l'existence. La taille des hommes s'abaissera proportionnellement au nombre de leurs jours. Les fils de cette génération n'atteindront pas plus d'une coudée de hauteur. L'enfant né dans la nuit, courra le lendemain matin autour du foyer paternel. Les mariages se feront vers la cinquième année.

Cette détérioration continue de l'espèce humaine en nécessitera la destruction, afin de faire place à une race meilleure. Lorsque le moment fatal sera venu, la terre durant sept ans sera frappée d'une stérilité complète, et la plus grande partie des nains qui l'habiteront périra. Quand ce tems sera accompli, il y aura parmi ceux qui auront été épargnés, un Nain vertueux, digne de la faveur spéciale de la Divinité. Une voix venue du ciel lui annoncera que, durant sept jours, il doit pleuvoir des glaives. Alors il se retirera et cherchera avec sa famille un abri dans les cavernes des montagnes. Puis il pleuvra des glaives pendant sept jours, et le sol sera couvert de cadavres et de sang, et tout sera détruit. Une forte pluie tombera ensuite pour laver la terre, et une deuxième ondée bienfaisante la rendra de nouveau féconde. A la troisième fois les cieux s'ouvriront, et répandront des habits, des parures, des pierreries et des vian-

des pour les élus, qui, sortis de leurs cavernes, se réjouiront de la création nouvelle. Les vertus reviendront, et la vie augmentera dans la même proportion qu'elle avait été précédemment abrégée.

Durant la longue période de dégradation que nous venons de parcourir, quatre divinités descendent sur la terre pour y prêcher la pénitence. Ces dieux anthropomorphisés sont tour-à-tour les gouverneurs du monde; ils habitent parmi les hommes. *Ortchillongijn-Abdækski*, le premier, parut dans les contrées de l'Inde à l'époque où les années de la vie humaine cessèrent de s'élever à 80,000. *Altan-Tschidiktschi* lui succéda alors que l'âge des hommes tomba au-dessous de 40,000 ans; quand ce tems fut réduit de moitié, le sceptre appartint à *Gærræl-Ssakiktschi*. Enfin, le quatrième qui règne encore, est l'illustre *Dschagdschamouni*, né dans l'Inde où il prêcha à soixante et une peuplades l'évangile de sa doctrine. Celui-ci fera place à un autre dans des siècles éloignés.

En effet, lorsque la vie des hommes à venir se sera étendue de nouveau à vingt mille ans, *Maïdari* paraîtra sur la terre pour conduire l'humanité à une plus haute perfection. Ceux qui le verront, frappés de sa beauté et de sa magnifique stature, lui demanderont pourquoi il est si grand et si beau; *Maïdari* leur répondra que telles sont les suites des vertus qu'il a pratiquées, et qu'ils peuvent devenir semblables à lui s'ils veulent renoncer au poids de leurs vices. L'exemple et les discours du dieu auront une puissante efficacité; les hommes se relèveront de leur chute, et leurs années atteindront encore le nombre de 80,000.

Plusieurs alternatives pareilles de décadence et de restauration constituent un *Gallap* ou grande période de l'univers; cinquante-six âges semblables doivent s'écouler. Chaque huitième époque se terminera par un déluge, les autres par un embrasement; enfin, toute la série des siècles sera close par une catastrophe aérienne.

A. F. OZANAM.

Correspondance.

LETTRE

Contenant quelques rectifications sur un passage de l'*Annuaire du Bureau des longitudes* de 1832.

Au rédacteur des Annales.

Monsieur,

Il paraît que tous les savans ne sont pas encore disposés à signer le traité de paix qui se prépare entre la religion et la science. En lisant les *Notices scientifiques* de M. Arago sur les comètes, publiées dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes* pour l'an 1832, j'ai trouvé le passage suivant : « Lorsqu'en 1456 on » vit paraître l'éclatante comète qui doit revenir dans le mois de » novembre 1835, le pape Calixte en fut si effrayé qu'il ordonna » pour un certain tems des prières publiques, dans lesquelles, » au milieu de chaque jour, on excommuniait à la fois la co- » mète et les Turcs, et afin que personne ne manquât à ce de- » voir, il établit l'usage, qui depuis s'est conservé, de sonner à » midi les cloches des églises. » (p. 243.)

Il est étonnant qu'un savant d'un caractère aussi honorable que M. Arago, et qui, certes, n'a pas besoin, pour intéresser ses lecteurs, de recourir à des plaisanteries inconvenantes, ait ainsi versé le ridicule sur la conduite et les actes d'un souverain pontife que nos historiens et nos biographes [1] nous représentent comme ayant honoré sa dignité, non-seulement

[1] Fleury, *Hist. de l'Eglise*, liv. 110 et 111. — Berault-Bercastel, *Hist. de l'Eglise*, liv. 54. — *Biographie universelle*. — *Dictionnaire de Feller*.

par sa vertu, mais encore *par sa science*; comme un homme d'un esprit solide et éclairé, et par conséquent peu capable de s'effrayer, comme le vulgaire de son siècle, à l'apparition d'une comète. Qu'à l'occasion des progrès effrayans des plus cruels ennemis du nom chrétien, qui alors menaçaient d'envahir toute l'Europe; qu'à l'occasion des tremblemens de terre et des autres calamités qui eurent lieu sous son pontificat; qu'à l'occasion même de la comète de 1456, que l'état de la science et les préjugés d'alors faisaient regarder au peuple comme un météore de funeste présage, Calixte III, père commun des fidèles, les ait appelés aux pieds des autels, les ait exhortés à la prière et aux bonnes œuvres, et leur ait appris à mettre leur confiance en la divine miséricorde; que même, à certaines heures du jour, le son des cloches ait averti tous les fidèles de s'unir de cœur aux prières de l'Église, y a-t-il dans tout cela quelque chose qui mérite tant d'être flétri de ridicule? Non, sans doute, et bien des hommes éclairés croiront même que ces moyens en valaient bien d'autres pour calmer les esprits pénétrés d'effroi à la vue des rapides progrès d'ennemis à mort et d'une suite de calamités et de phénomènes terribles. Aussi M. Arago, pour rendre le trait plus piquant, a-t-il jugé à propos d'ajouter quelque chose à l'histoire : « Au milieu de chaque jour, dit-il, on » excommuniait à la fois la comète et les Turcs. » Comme si les Turcs et une comète pouvaient être *excommuniés!* M. Arago ne savait-il pas que ce mot signifie *retrancher de sa communauté, de sa société, rejeter du sein de l'Eglise*? Et c'est sur le compte d'un pontife éclairé qu'il met la sottise d'avoir excommunié des infidèles, une comète!

Le trait d'érudition qui suit n'est pas plus heureux. L'usage de sonner tous les jours les cloches des églises, non-seulement à midi, mais encore le matin et le soir, est bien antérieur à 1456. Cet usage fut établi par le concile de Clermont, tenu en 1095, et présidé par la pape Urbain II, afin d'inviter les fidèles à remercier Dieu trois fois le jour du mystère de l'incarnation. Il est vrai que cet usage n'est devenu constant et général en France que plus tard; mais ce n'est point à Calixte III, que nous le devons, c'est au roi Louis XI.

Le savant astronome n'ignore pas, sans doute, que lorsqu'on

veut avoir des renseignemens exacts sur les faits qui concernent la religion, ce n'est pas dans les écrits de certains auteurs du siècle dernier qu'il faut aller les puiser.

Quant au ton peu convenant qu'il emploie, d'autres savans lui ont déjà donné l'exemple d'une réserve qui sied mieux à la science. Ce n'est pas ainsi que M. le baron Cuvier, tout protestant qu'il est, parle des choses de la religion.

L'esprit de votre excellent recueil me fait espérer, M. le rédacteur, que vous accueillerez ces réflexions, et qu'elles trouveront place dans votre prochain numéro.

Agréez, etc.

L'abbé Chaussier,

Professeur de physique au séminaire de Metz.

Metz, le 22 mars 1832.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

ANGLETERRE. — *La Bourse de Londres* (Stoch - Exchange), *dans ses rapports avec la morale.* — Pénétrez dans ce triste qcartier de Londres, situé vers l'extrémité orientale de la ville ; et d'allées en allées, de détours en détours, de passages obscurs en passages obscurs, parvenez jusqu'à la rue *Trheadneedle*, dont les édifices noirs, gigantesques, confus, s'élevant autour de vous comme les murs d'une prison, ne laissent pas un rayon de soleil se jouer sur le pavé fangeux. C'est là, derrière la petite allée Barthélemy, que vous découvrirez un bâtiment lugubre, en harmonie complète avec tout ce qui l'entoure, spacieux et sans ornemens, tour à tour désert et regorgeant d'une foule empressée : tour à tour silencieux comme la tombe, et retentissant d'infernales clameurs. C'est le Stock-Exchange, la Bourse de Londres, la plus vaste des maisons de jeu. Qu'est-ce que ce Frascati de Paris? Que sont les Eufers (Hells, maisons de jeu) de la rue S.-James, si vous les comparez à ce monstre, à ce géant, à ce colosse qui dévore en un jour le budjet de trois royaumes; mer immense de spéculation et d'avarice? Exploits de la roulette, calamités de la rouge et de la noire, qu'êtes-vous? Des jeux d'enfans auprès des colossales et terribles luttes engagées dans cet antre, que je voudrais décrire, et qui effraye mon pinceau. C'est là qu'en peu d'heures on gagne, on perd, on regagne, on perd de nouveau, plus d'un demi-million sterling. Que d'hommes sont entrés millionnaires, par cette étroite allée qui conduit à la caverne, qui l'ont quittée sans le sou, dépouillés de tout? De là sortent la plupart des banqueroutes; c'est cette arène qui peuple les prisons, qui grossit la liste des suicides, qui pousse la main du criminel, qui dicte plus d'une bassesse à plus d'un membre du parlement, et qui influe sur les déterminations de tel mi-

nistre. Foyer miraculeux d'avarice et de déception, où il n'y a pas d'or, et qui règle la valeur de l'or, à travers toute l'Europe ; salle malpropre et triste, où la fortune a son temple, son atelier, sa forge bruyante et confuse ; cratère bouillonnant, où toutes les ambitions et toutes les cupidités mettent en commun leurs espérances, et viennent puiser tantôt le regret, le désespoir, la mort, tantôt la richesse et toutes les délices qui la suivent.

Onze heures vont sonner ; le premier cours va être fixé ; la ruine et la fortune, la détresse et l'opulence, planent sur toutes les têtes émues. L'homme que vous voyez là, riant, bruyant, insolent, vient de perdre dix mille livres sterling, pendant l'heure qui vient de s'écouler ; assailli de plaisanteries pesantes, et de sarcasmes impitoyables, il rend injures pour injures, épigrammes pour épigrammes : ces dix mille livres sterling composent peut-être toute la fortune de ce malheureux, que les soixante minutes précédentes ont ruiné. Cet autre, plus faible ou moins impudent, reste l'œil fixe et terne, les bras pendans, le corps immobile, la bouche ouverte, en face de sa ruine qui s'achève. Cet état de chose dure toute la matinée : quelques intervalles de repos allègent à peine cette incroyable fatigue. Le bruit vous étourdit, la chaleur vous étouffe ; ces corps qui vous pressent de toutes parts, vous communiquent leur fièvre brûlante. Peu de personnes ont assez de vigueur physique, et de force d'âme pour soutenir long-tems cette torture. Vous voyez des figures pâles, tremblantes, inondées de sueur, sortir du groupe furieux, et se retirer dans l'embrasure des fenêtres : le souffle et la voix leur manquent ; mais bientôt l'attrait du jeu les reporte au milieu du tourbillon qu'ils ont un moment quitté.

Il y a dans cette scène, dans ce combat de la cupidité avec le sort, une intensité démoniaque, une profondeur, un sérieux, un amour de l'or, une fureur sombre, qui affligent. Souvent des disputes particulières augmentent l'intérêt pénible de cette tragédie sans nom. Souvent la frénésie de perdre, et l'exaltation du triomphe, font jaillir du groupe que nous venons de retracer, des accens de fureur et d'ivresse.......... Ces accès de joie, si cela peut s'appeler ainsi, une fois passés, tout retombe dans cet état d'agitation sombre et turbulente que nous avons décrit plus haut. Souvent il arrive qu'une de ces brumes jaunâtres et rousses qui remplissent et obstruent les allées de la cité, jette son voile lugubre sur l'intérieur de Stock-Exchange. Alors la confusion de ce groupe devient affreuse, j'allais dire diabolique. On allume les quinquets, au milieu du jour. Cette lumière matte et triste fait ressortir encore l'opaque obscurité qui règne à l'extérieur. C'est à la clarté de ces quinquets qu'il faut

contempler nos joueurs. Alors le contraste de la lumière et de l'ombre inspire un effroi profond : du sein de l'obscurité surgissent ces figures agitées, ces sourcils froncés, ces fronts ridés, ces yeux hagards qui étincellent : spectacle terrible à voir.

Telles sont les occupations, telles sont les mœurs de ces hommes. Le joueur à la hausse et à la baisse, est ordinairement pâle ; ses traits amaigris portent l'empreinte de l'anxiété qui le dévore. Quelle constitution si vigoureuse ne serait pas brisée ou affaiblie par une existence pareille ? vivre toujours entre la fortune et la détresse, toujours craindre et toujours espérer, est-ce vivre ?.... Ne lui parlez pas de littérature, de poésie, d'art, d'industrie, ni même de commerce. Ne lui demandez pas comment vont les affaires publiques. Pour lui, les affaires publiques vont bien, quand la fluctuation des fonds lui offrent des chances favorables. C'est l'habitant rapace des côtes de Cornouailles : la tempête fait sa fortune ; le tems calme le ruine. Il lui faut des orages qui lui jettent des agrès et des cadavres sur la côte, qui lui permettent de descendre sur le rivage pour y recueillir les débris que Dieu et la mer lui envoient........ La détresse si cruelle pour tous les hommes, est accablante pour lui. Sa famille l'attend ; la voilà réduite à l'indigence par les événemens de la journée. Je laisse au lecteur la peine de compléter le tableau ; mon intention n'est pas même d'esquisser ce roman de la vie réelle. On sait trop combien de cadavres, combien de crimes inattendus il faut imputer à cette calamité que l'âme la plus ferme soutient mal-aisément. Que l'on daigne réfléchir un moment sur l'effet que doit produire cette transition subite, intolérable, de la richesse à la misère. Que l'on se demande quel doit être le résultat de cette consécration solennelle donnée par la société à la passion du jeu.

Cet autre joueur rentre chez lui plus riche de dix mille livres sterling qu'il ne l'était la matinée même ; le lendemain, peut-être, une chance contraire va le réduire à la besace, et le surlendemain un nouveau tour de roue peut le reporter au pinacle qu'il avait quitté : fluctuation peu favorable assurément à l'encouragement de l'industrie et de la probité. Ne vous étonnez donc plus de voir surgir de terre, en peu d'heures, des fortunes colossales ; on a des châteaux, on retrouve des aïeux égarés, on s'élargit, on s'agrandit, on brille, on éclate. La bourse a fait tout cela. Mais pour composer une de ces opulences dont l'improvisation nous frappe, et dont la masse gigantesque nous impose, il faut une vingtaine de banqueroutes : ce sont ces débris de vingt malheureux qui servent de pâture à un seul...... De la bourse même, l'amour du lucre obtenu par la voie du hasard, et non par celle du travail, se répand dans la cité, dans la ville,

dans la nation tout entière. Il éveille toutes les émotions dangereuses que la nature humaine renferme dans son sein, ce prestige de la fortune, cette séduction de l'inattendu, ce besoin d'excitation violente, qui n'a ni bornes, ni repos, qui bouleverse les empires, qui détruit les familles, et fait acheter au prix du vice et du crime, le bonheur d'une sensation nouvelle. Tels sont les principaux traits caractéristiques de cette vaste maison de jeu.

(*Revue Britannique*, n° 14, août 1831.)

Bibliographie.

Itinéraire et vie de Jésus-Christ pendant sa mission sur la terre; par J. Vallès, ancien commissaire de guerre de l'armée lyonnaise; 2 vol. in-8°, à Paris, chez Garillian-Gœnry.

La Bibliothèque des amis de la religion publie trois volumes par mois; prix : 12 sous le volume pour les souscripteurs : on y trouve en vente les *Œuvres complètes de Bourdaloue*, prix, 18 francs, et les trente premiers volumes des *Lettres édifiantes et curieuses* : l'ouvrage complet, qui sera fini en juillet, fera quarante volumes, et coûtera 24 fr.; plusieurs autres ouvrages de Liguori sont sous presse. Les envois de *cent* volumes seront expédiés franc de port.

On vient de mettre en vente chez *Béthune*, éditeur de la Bibliothèque des amis de la religion, et chez *Gaume frères*, libraires, rue du Pot de fer, n° 5, une traduction de l'ouvrage italien de saint Liguori, sous le titre de *Gloires de Marie*, 2 forts volumes in-18. Prix, 1 fr 50. Cet excellent ouvrage de piété est apprécié depuis long-tems; ce qui fait le mérite de cette édition, c'est qu'elle a été soumise à l'examen de *Monseigneur l'Archevêque* de Paris, qui a daigné la revêtir de son *approbation*.

La clef des catéchismes, ou vérité de la Religion chrétienne et catholique, à la portée de tout le monde, par M. l'abbé Sommain; chez Lefort, libraire, à Lille (Nord).

S. Jean-Chrysostome. Discours sur l'éducation des enfans : traduction française, avec sommaire. A Paris, chez Aug. Delalain, rue des Mathurins-S.-Jacques. Prix : 1 fr.

Souvenir de la première communion, ou moyens de persévérance dans les résolutions chrétiennes que les jeunes fidèles ont prises dans ce jour solennel. Chez Ad. Leclerc et compagnie.

Bibliothèque française et étrangère, ou revue comparée des différentes productions de l'esprit dans les sciences, la législation, la littérature et les beaux-arts. Prix de l'abonnement annuel : 56 fr. pour Paris; 60 fr. pour les départemens; 66 fr. pour l'étranger. Il paraît, chaque mois, une livraison de 12 feuilles. A Paris, rue Louis-le-Grand, n° 24.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 24. — 30 Juin 1832.

Mythologie.

DE QUELQUES ERREURS,

ENSEIGNÉES DANS NOS ÉCOLES ET DANS NOS LIVRES CLASSIQUES,

SUR LE DESTIN.

Le Destin n'était pas une divinité aveugle et inflexible, comme on l'enseigne dans nos écoles.

Depuis que la science historique s'est agrandie, tous ceux qui en ont suivi le développement conviennent que les *livres classiques*, qui nous parlent de l'antiquité, sont à refaire. Nous le croyons comme eux, et nous sommes prêts à appuyer de nos suffrages les écrivains consciencieux qui consacreront leurs veilles à rectifier ce qu'il peut y avoir d'erroné sur ce point dans nos établissemens d'instruction publique. Nous savons que la tâche est grande; mais c'est une raison de plus pour que tous les hommes érudits, qui dirigent les études de la jeunesse, accueillent avec faveur et examinent avec intérêt tout ce qui a rapport à cet important objet. Nous espérons donc que nos lecteurs voudront bien donner quelque attention aux erreurs graves que nous signalons touchant l'étude de la *mythologie*.

Il n'entre pas dans mon intention d'examiner en ce moment tout ce qu'il peut y avoir d'incomplet ou de faux dans ce que

l'on appelle, *dans nos Classes, science mythologique;* cette tâche dépasserait de beaucoup les bornes d'un article. Je choisirai donc un seul sujet, et ne parlerai que du DESTIN.

Je me propose de prouver que c'est d'une manière non-seulement incomplète, mais encore fausse, et surtout calomnieuse pour le genre humain, qu'on parle du Destin dans nos écoles. De sorte que cet enseignement, loin d'éclairer notre jeunesse, l'égare, et jette dans son esprit une erreur qui la prive à jamais d'avoir une idée nette et distincte de ce que furent les anciens peuples sous le rapport de la religion.

Ouvrez tous les livres de mythologie classique, et demandez-leur ce que c'était que le *Destin*, demandez-leur ce que le peuple, ce que les philosophes pensaient de cette divinité; ils vous répondront tous « que le Destin était une divinité aveugle, » absolue, inflexible, dont les arrêts étaient irrévocables, qui » exerçait son pouvoir immuable sur les Dieux comme sur les » hommes; de sorte que tout se faisait par une *nécessité fatale* » dans le monde et dans le ciel païens. »

Telle est en effet l'idée qui nous est restée à tous de l'enseignement de nos maîtres sur le Destin. Car tel il a été formulé, il y a environ deux ou trois siècles, par ceux qui ont les premiers donné un système d'éducation publique, système renfermé dans certains livres que l'on appelle *classiques*, et qui, pour certaines personnes sont plus sacrés que la *Bible*.

Or, elles seront bien étonnées quand je leur dirai avec assurance, et leur prouverai que rien de plus faux que cette idée qu'on nous a faite du Destin.

Et d'abord, si cette croyance de l'inflexibilité du Destin avait été reçue parmi les peuples païens, comment auraient-ils continué à offrir de l'encens aux Divinités, à remplir leurs temples d'offrandes et de prières, à charger leurs autels de sacrifices et de gâteaux sacrés? Les prières publiques et privées, les Dieux placés dans les temples, dans les lieux les plus apparens de la cité, et dans chaque foyer domestique, étaient une frappante et énergique protestation contre la croyance d'une divinité inflexible. Au contraire, les mœurs faciles des païens, leurs innombrables divinités, qui toutes offraient des protections diverses, prouvent que, bien loin de croire les dieux in-

flexibles, ils ne les croyaient que trop faciles et que trop obligeans. Il est probable que c'est pour avoir voulu trop demander et pour avoir cru que Dieu leur accordait trop de liberté, et aussi pour lui prouver trop leur reconnaissance, que les anciens peuples sont tombés dans l'idolâtrie : ils s'étaient embrouillés l'esprit de trop de Dieux à remercier ; et voilà cependant les peuples auxquels nous attribuons un système et une croyance qui coupent court à toute prière, à toute espérance et à toute reconnaissance.

Telle est la première considération qui aurait dû empêcher nos célèbres professeurs de concevoir des idées aussi fausses sur le Destin.

Mais, afin que l'on ne m'accuse pas d'excuser trop facilement la croyance des anciens peuples, interrogeons-les eux-mêmes, et voyons ce qu'ils nous disent de cette divinité, que nous avons horriblement défigurée, pour les convaincre plus facilement d'être absurdes.

Et d'abord mettons de suite le peuple hors de cause. Ce peuple, comme nous venons de le prouver, croyait les Dieux trop flexibles, bien loin de les croire inflexibles. Ce sont les poètes et les philosophes qui, les premiers, ont parlé du Destin.

Or, voyons comment ils nous en parlent, et d'abord quels noms ils lui ont donnés.

Les Grecs, ces princes de notre éducation moderne, ces modèles de nos études chrétiennes, et que l'on s'obstine à nous faire regarder comme les premiers peuples du monde, ont donné différens noms au Destin.

Les poètes se servaient, pour le désigner, des mots *Moira*, *Aisa*, *Kêr*, *Chréôn*; les philosophes employaient plus communément ceux de *Péprôménê* et de *Eimarménê* [1] : les uns et les autres se servaient du mot *Ananké*.

Ainsi, c'est déjà une erreur très-grave que d'avoir renfermé tous ces différens noms sous le seul nom de *Destin ;* c'est donner une espèce d'unité à une croyance qui n'en avait pas; c'est un Dieu créé gratuitement par les modernes, et que les anciens dieux seraient tout étonnés de voir au milieu d'eux.

[1] Μοῖρα, Αἶσα, Κὴρ, Χρέων, Πεπρωμένη, Εἱμαρμένη, Ἀνάγκη. Voir ci-après l'explication de tous ces mots.

Essayons maintenant de faire connaître quelles idées étaient attachées à tous ces noms.

Le mot *Moira*, que les traducteurs rendent ordinairement par *Destin*, vient d'une racine [1] qui signifie *diviser* et *partager;* il exprime donc proprement la *portion*, le *sort* destinés à chacun, et par conclusion, *la mort*. C'est la même acception que celle des mots *pars* et *sors* que l'on trouve si souvent dans l'Ecriture; c'est ainsi que nous nous servons du mot *sort* et *destinée*. Les Grecs entendaient par ce mot la même chose que nous. Bien plus, souvent ce mot se prenait en bonne part, et était la même chose que *Eutyché* ou *bonne fortune*.

Il signifiait aussi *Destin*, mais alors même il ne comprenait pas l'idée de cause aveugle et fatale. Dans les auteurs grecs, *θειαμοῖρα*, *fatum divinum*, était la même chose que *Providence divine*. Aristote l'oppose à la Fortune, divinité aveugle, dans cette phrase de ses *Ethiques*. Cela *arrive ou par l'effet de la Providence* (Moira) *divine, ou par l'effet du hasard* [2]. Xénophon [3] et Platon [4] nous offrent des exemples du même mot pris dans le même sens.

Homère subordonne toujours le *Moira* à la volonté des Dieux. Hector mourant, s'écrie : *Voilà que maintenant mon destin, mon sort* (Moira) *me saisit* [5]; mais il avait dit peu auparavant que c'étaient les Dieux qui le *voulaient* [6]. Achille manifeste la même croyance, en reconnaissant que *ce sont les Dieux qui lui ont donné de le vaincre* [7].

Hiérocles commentant les *vers dorés*, dit que le *sort* (*Moira*) *dépend à la fin de la Providence, de l'ordre du monde* et de *la volonté divine*, et que s'il n'y avait pas cette *Providence*, l'univers ne conserverait pas cette *régularité* qu'on appelle *eimarménê*.

Aisa, d'après Aristote, vient des mots *ἡ ἀεὶ οὖσα*, qui signi-

[1] Μείρω, je *divise*. je *partage*.

[2] Ἢ κατά τινα θείαν μοῖραν, ἢ καὶ διὰ τύχην παραγίνεται. *Eth.* 1, ch. 9.

[3] Θείᾳ τινὶ μοίρᾳ προσελθών. Xénoph. *Hell.* 8.

[4] Θειᾳ μοίρᾳ γεννηθεὶς. PLAT. *Epit.*

[5] Νῦν αὖτέ με μοῖρα κιχάνει. l. XXII, v. 303.

[6] Θεοὶ θάνατόν δ' ἐκάλεσσαν. *Id.* v. 379.

[7] Ἐπειδὴ τόνδ' ἄνδρα Θεοὶ δαμάσασθαι ἔδωκαν. *Id.* v. 379.

fient *ce qui est toujours*. Dans ce sens, *aisa* serait précisément ce que l'on appelle les *décrets immuables de Dieu*. Selon d'autres, ce mot vient de Δαίω, *diviser*, en sorte que ce serait le *sort*, la *part*, qui ont été *donnés*, *divisés* à chacun ; expression et signification que nous pouvons parfaitement admettre. C'est dans ce sens que l'on disait : *Mon destin est encore de vivre* [1]. Et il était si peu vrai que ce *sort* ou ce *destin fussent aveugles*, que le même Homère dit en un autre endroit, que c'était Jupiter qui envoyait le *mauvais sort* [2]. Enfin ce qui prouve que, par ce mot, l'on n'entendait pas une véritable et inexorable fatalité, c'est que plusieurs auteurs s'en servaient pour signifier l'*espérance* [3].

Kêr n'est jamais pris, ni par les poètes, ni par les philosophes, dans le sens absolu que nous avons appris à attacher aux mots de *destin* et de *fatalité*.

Homère dit souvent qu'Achille était *destiné* à mourir, que son *sort* (kêr) était de périr au siége de Troie : mais ce qui nous prouve encore que ce n'était qu'un *décret du Dieu suprême*, et non point un *sort aveugle*, *irrémédiable*, c'est que le prince grec avait eu connaissance de ce sort, c'est qu'il pouvait l'éviter en n'allant point à ce siége. Aussi Achille le dit-il lui-même au moment de la mort d'Hector : « *Je subirai mon sort*, lorsque Jupiter et les autres dieux voudront qu'il s'accomplisse [4]. » Certes, il y a loin de ces paroles à l'idée que l'on nous a donnée du Destin : Il n'est pas un chrétien qui ne puisse dire la même chose de la volonté de Dieu.

Homère dit bien encore : *Personne ne peut éviter la mort et son sort* [5] ; mais il faut l'entendre nécessairement dans ce sens que nous disons, que lorsque l'heure d'une personne est venue, elle

[1] Ἔτι γάρ νύ μοι αἶσα βιῶναι. l. VIV, v. 359.

[2] Τότε δή ῥα κακὴ Διὸς αἶσα παρέστη
Ἡμῖν αἰνομόροισιν. *Odyss.* l. IX, v. 52.

[3] Ἐλπίδος αἶσα signifie simplement *espérance*, *Odyss.* liv. XVI et liv. XIX.

[4] Κῆρα δ' ἐγὼ τότε δέξομαι ὁππότε κεν δὴ
Ζεὺς ἐθέλῃ τελέσαι, ἠ δ' ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι. *Iliad.* l. XXII, v. 365.

[5] Οὐκ ἔτ' ἔπειτ' ἔσται θάνατον, καὶ κῆρας ἀλύξαι. *Id*, l. XXI, v. 565.

ne peut l'éviter. Car il nous dit positivement ailleurs : *Il a échappé au mauvais sort* (*kêr*) *de la noire mort* [1]. Et encore, parlant de personnes qui prenaient des précautions contre le péril, il leur fait dire : *afin que nous échappions à la mort et à notre sort* (*kêr*) [2].

Quelques personnes pourront citer ici l'allégorie où Homère représente Jupiter dans l'assemblée des dieux, pesant dans sa balance les deux *destinées* (*kêr*) d'Achille et d'Hector; et celle de ce dernier héros s'étant trouvée plus lourde, et étant descendue vers les enfers, son *sort* fut alors décidé; mais c'est précisément le passage qui prouve ce que j'avance. Car dans le conseil qui s'était tenu peu avant, Jupiter avait formellement manifesté le désir de sauver le fils de Priam, et proposé aux dieux de le délivrer. Minerve seule s'y opposa en témoignant son mécontentement, mais en reconnaissant formellement qu'il en avait le pouvoir.

« Père souverain, lui dit-elle, toi qui du sein des nuages té-» nébreux lances la foudre brûlante, quelle parole est sortie de » tes lèvres? *Tu veux sauver de la mauvaise mort un homme mor-» tel, destiné depuis long-tems à ce sort* (Aisa) ? FAIS-LE ; mais » nous tous, les autres dieux, nous ne t'approuvons pas [3]. »

On ne saurait reconnaître plus formellement le pouvoir souverain de Jupiter, même sur ce que l'on appelait la *destinée.*

Enfin il est plusieurs endroits où les auteurs emploient le mot de *Kêr* pour signifier seulement une *grave maladie.*

Un autre mot, que l'on traduit encore par *Destin,* est celui de *Chreos* et de *Chreôn* [4].

[1] Ητ' ἂν ὑπέκφυγε κῆρα κακὴν μέλανος θανάθοιο. *Iliad.* l. XVI, v. 637.

[2] Ὅπως ..... θάνατον καὶ κῆρα φύγοιμεν. *Id.* liv. XVII, v. 714; *Odyss.*

[3] Ἄνδρα θνητὸν ἐόντα, πάλαι πεπρωμένον αἴσῃ
Ἂψ ἐθέλεις θανάτοιο δυσηχέος ἐξαναλῦσαι;
Ἔρδ' : ἀτὰρ οὔ τοι πάντες ἐπαινέομεν Θεοὶ ἄλλοι. *Iliad.* l. XXII. v. 179.

Bitaubé traduit : « Tu veux renverser les anciennes lois des destinées, » sauver ce mortel des mains fatales de la Parque. » Il n'est pas parlé *de lois, ni de mains fatales* dans Homère ; ce sont des *idées modernes* de l'école, transportées chez les anciens.

[4] De χράω, je *prête*, je *confie*, je *donne en usage.*

Chreos signifie proprement et originairement un *prêt*, et par conséquent ce qu'il faut nécessairement rendre, une *dette*, une *chose* à restituer, et par conséquent la *mort*, qui est la *restitution* de la vie.

« *Il nous a été échu en partage de vivre et de mourir*, et il nous » est impossible de *fuir* ce *chreos*, c'est-à-dire cette *dette*, cette » *destinée* [1]. » C'est le poète Alciphron qui parle ainsi, et l'on croirait que l'apôtre S. Paul a copié ce texte quand il dit : *Il est échu à tout homme de mourir une fois* [2]. Plutarque appelle dans ce sens la vie une *dette fatale*. « On l'appelle ainsi, dit-il, parce que nous » devons transmettre à d'autres ce que nos pères nous ont » en prêt donné : et nous devons le faire sans peine et sans larmes, » lorsque celui qui nous l'avait prêté, l'exige [3]. »

Telle est la *vie*, un *prêt*, et la *mort*, une *dette*, selon ce grave philosophe ; aussi le mot *chreos* signifiait-il tout simplement la *mort*, et même la simple obligation que s'impose volontairement un homme de faire quelque chose. C'est dans ce sens que Platon s'en sert quelque part pour dire : « *Il faut* que vous pensiez tous les deux [4]. »

Voyons maintenant ce que les philosophes eux-mêmes pensaient du Destin. Les mots dont ils se servaient pour le désigner étaient ceux de *Peprômênê* et de *Eimarmênê*.

Le premier mot vient d'une racine qui signifie *terminer*, *finir* [5], en sorte que *peprômenê* exprime littéralement les choses *terminées*, *finies*, et dans ce sens en quelque sorte, *irrévocables*, *accomplies*. Les Stoïciens employaient ce mot ; et les Chrétiens, dans les

[1] Ζῆν μὲν γὰρ καὶ τεθνάκαι μεμοίραται ἡμῖν,
Καὶ οὐκ ἔστι τὸ χρέος φυγεῖν. *Alciphron*, Epit. 26.

[2] Statutum est hominibus semel mori. Ἀπόκειπται τοῖς ἀνθρώποις ἅπαξ ἀποθανεῖν. *Ad. Hebr.*. ch. IX. v. 27

[3] Διὸ καὶ μοιρίδιον χρέος εἰνάι λέγεται τὸ ζῆν, ὡς ἀποδοθησόμενον ὃ ἐδανείσαντο ἡμῶν οἱ προπάτορες. Ὃ δὴ καὶ εὐκόλως καταβλητέον καὶ ἀστενάκτως, ὅταν ὁ δανείσας ἀπαιτῇ. PLUTARQUE, le *livre de la Consolation*, à Apollonius.

[4] Ἐννοεῖν, ὑμᾶς ἀμφοτέρους χρεών. PLAT. *Epit.* 8.

[5] Πεπρωμένη est un participe passé de πεπρωμαι, *je destine*, de πέρας, *fin*, *terme*.

mêmes circonstances, se servaient de celui de *prooristai*, qui vient d'une racine qui signifie également *terminer*, *finir* [1]. C'est en se servant du premier de ces mots, qu'Antiphane disait : « Quel est celui de nous qui connaît ce qui doit arriver, et ce » qui a été *préparé*, *déterminé* pour être souffert *par chacun de* » *nos amis* [2] ? » Or c'est ce que nous pouvons tous dire nous-mêmes.

Eimarménê vient de la même racine que *moira*, c'est-à-dire d'un mot qui signifie également *je divise*, *je partage* [3] ; en sorte que c'est *la part divisée à chacun par Dieu*, ce que les Romains nommaient *fatum*, la *chose dite*, *définie*.

Cicéron nous donne le sens complet qu'y attachaient les philosophes de son tems. « J'appelle *fatum*, dit-il, ce que les Grecs » nommaient *eimarménê*, c'est-à-dire l'ordre et la série des » causes, lorsque une cause, jointe à une autre cause, produit » d'elle-même un autre effet [4]. »

Anaxagore soutenait que l'*Eimarménê* n'était qu'un vain nom [5].

« La *Fatalité* (Eimarménê), dit Thalès, est la plus forte de » toutes les puissances : elle gouverne le monde ; *elle est le juge-* » *ment et le pouvoir immuable de la Providence.* »

Diogène de Laerce et Stobée, qui nous ont conservé cette réponse de Thalès, attribuent ce même dogme à l'école italique, en sorte qu'elle formait la croyance de tous les Pythagoriciens.

En effet, dans une notice anonyme sur Pythagore, conservée par Photius, nous lisons que ce philosophe « distinguait le » monde sublunaire du monde supérieur ; il ajoutait que celui-» ci était gouverné par la Providence et la destinée de Dieu ; » que l'autre demeurait soumis à quatre puissances, à Dieu, » au *Destin* (*Eimarménê*), à la prudence humaine et à la *Fortune*

[1] Προορίζω, je *prédestine*, des racines προ, *avant*, et ὅρος, *terme*: *je termine avant.*

[2] Τίς γὰρ οἶδε ἡμῶν τὸ μέλλον ὃ, τι παθεῖν
Πεπρωθ' ἑκάστῳ τῶν φίλων; *Antiphane*, dans *Athénée*, l. II.

[3] Εἱμαρμένη, de μείρω, *je divise*, parce que, disent les étymologistes, *le ciel a divisé à chacun sa part* ; ce qui est exactement vrai.

[4] Voir le texte ci-après, p. 407, note 2.

[5] Voir Alexandre d'Aphrodisée, dans son livre du *Destin*.

»(*Tyché*), et que cette *Fortune* était opposée au *Destin*, comme »le *hasard* l'est à l'*ordre*, et l'*incohérence* à l'*enchaînement.* »

Toutes ces idées sont plus ou moins exactes et justes; cependant on ne peut disconvenir qu'elles ne soient grandes, et qu'elles ne contredisent formellement ce qu'on nous a appris sur le Destin.

Nous avons déjà parlé d'Hiéroclès, qui, dans ses Commentaires sur les vers dorés, dit positivement que « le *Destin*, ou »mieux *la part* (*Moira*), dépend à la fin de la Providence, de »l'ordre du monde et de la volonté divine, et que s'il n'y avait »pas cette Providence, l'univers ne conserverait pas cette ré»gularité qu'on nomme *eimarménê* ou *enchaînement.* »

Héraclite pensait que «le *Destin* était une substance céleste, »ou littéralement un corps éthérien, semence de l'univers, »mesure des révolutions harmoniques. C'était, suivant lui, le »*Logos*, la Raison ou le Verbe pénétrant l'extérieur du monde. »Ce *Destin* est l'Esprit universel et la Raison suprême [1]. »

Certes, on conviendra qu'il y a loin de ces notions à celles que nous donnent certains savans du dernier siècle [2].

Mais écoutons le prince de la philosophie antique. Platon et ses disciples considéraient le *Destin*, soit comme action, soit comme substance. «Comme action, c'est, suivant eux, l'ordon»nance immuable, c'est l'ensemble des lois de Dieu; comme

[1] Après Plutarque et Stobée, Bruker en conclut, avec raison, que le Destin, suivant Héraclite, était doué d'intelligence. Voir d'Olivet, *Théologie des philosophes.*

[2] Les encyclopédistes qui, comme on le sait, affectaient une connaissance particulière de l'antiquité, définissent ainsi le Destin :

« Divinité aveugle, qui réglait toutes choses par une puissance dont on »ne pouvait ni prévoir, ni empêcher les effets. Toutes les autres divinités »étaient soumises à celle-ci. Les cieux, la terre, la mer et les enfers étaient »sous son empire, et rien ne pouvait changer ce qu'elle avait résolu. » Ils citent, à l'appui de cette définition, la délibération du conseil des dieux, dans lequel la mort de Sarpedon fut décidée. Ce passage prouve le contraire, *puisque Junon reconnaît que Jupiter avait le pouvoir de le sauver.* Voir ci-dessus le texte relatif à la mort d'Hector; pag. 398, note 3. Homère emploie les mêmes vers dans les deux circonstances; d'ailleurs les encyclopédistes font remarquer qu'un *seul mot* pouvait changer ou paralyser l'*arrêt du Destin.* Voir leur article *Destin*, et celui de *Celenus.*

» substance, c'est l'Ame de l'univers [1]. » L'école platonicienne re-
» connaissait un *ordre fatal* qu'elle appelait *Ame, Esprit, Dieu, Loi*
» *divine*, *Providence*, *Sagesse parfaite*, *Prudence universelle*, dont
» l'empire embrasse la terre et les cieux [2]. » Toutes ces dénominations, nous pouvons les donner à Dieu, elles énoncent ses véritables attributs.

Au reste, il ne faut pas croire que ce soit une réforme introduite par cette école dans la philosophie : la plupart de ces dogmes existaient avant Platon.

Ainsi Hiéroclès enseigne que « la *Justice*, compagne insépa-
» rable de la *Providence*, porte aussi le nom de *Destin;* que c'est la
» cause *raisonnable* des événemens qui arrivent en vertu des lois
» de Dieu; que c'est la volonté, le décret de l'Être suprême [3]. » Brunk, résumant sur ce point les opinions des Platoniciens, n'hésite pas à dire que, suivant eux, *le Destin est l'ordre éternel que Dieu a imprimé à l'âme de l'univers, et par elle à l'univers même.*

Nous n'avons pas à discuter ici sur cette âme du monde, ingénieuse invention des Grecs, qui animaient tout, ou souvenir de quelqu'une de ces traditions qui donnent un messager de Dieu, un ange, pour gardien et moteur de chaque corps céleste; mais ces notions sur le Destin sont toutes plus ou moins raisonnables, et surtout bien différentes de celles qu'on nous donne dans nos écoles.

Un disciple et un rival souvent systématique de Platon, Aristote, dans une lettre ou *Traité du monde*, adressée à Alexandre-le-Grand, fait l'énumération de tous les noms qu'on peut donner à Dieu, et parmi ces noms se trouvent ceux que nous avons vus servir à désigner le Destin [4].

Alexandre d'Aphrodisée, que l'on reconnaît comme le chef des Péripatéticiens après Aristote, et que les sectateurs de cette

[1] Plutarque expliquant l'opinion des Platoniciens *sur le Destin.*

[2] D'après Cicéron, Apulée et Chalcidius.

[3] Dans Photius, qui nous a conservé de longs fragmens des Traités de Hiéroclès sur la *Providence* et le *Destin.*

[4] Plusieurs critiques excluent cet opuscule du nombre des écrits d'Aristote. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est très-ancien, puisqu'il a été traduit par Apulée, et cité par le rhéteur Démétrius.

école suivirent, dit, en s'appuyant de l'autorité de Théophraste, que « le *Destin* est la propre nature de chaque homme et de » chaque chose, la cause de tout ce qui arrive naturellement, » le système physique de l'univers [1]. »

Anankê était encore un mot dont se servaient les philosophes et les poètes pour exprimer la *volonté immuable* de Dieu.

Les étymologistes dérivent le mot *anankê* de racines diverses qui présentent l'idée de *commandement* et de *direction* [2]. Or, il n est aucun passage où ce mot est exprimé, qui ne puisse s'entendre de l'*immuabilité* des *décrets* de *Dieu*, tels que nous les reconnaissons nous-mêmes. Aristote nous en apporte une preuve bien certaine : « Je pense, dit-il, qu'*Anankê* n'est autre chose » que *Dieu*, comme étant une substance *immuable* [3]. » Bien plus, cette sorte de nécessité, exprimée par *Anankê*, n'excluait pas la volonté des dieux. Euripide parle des *nécessités des dieux*; et cette *nécessité des dieux*, Cicéron la rend par un événement nécessaire et *presque* fatal, ce qui ne comporte pas une chose *tout-à-fait* absolue. Ce sont là des expressions dures sans doute, mais qui ne prouvent pas l'*inflexibilité* attribuée au Destin.

« Il n'y a pas de meilleure *conseillère* que la *nécessité*, dit Xénophon [5]; nous avons été dans l'*obligation* (*anankê*) de faire cela, dit Démosthènes [6]; Homère emploie même ce mot pour la simple violence que fait Ulysse pour arracher ses compagnons aux délices de la terre des Lotophages [7]. S. Paul se sert de ce même terme pour exprimer une *obligation morale* [8]. On voit que s'il y

[1] Voir dans son Traité *du Destin*, ce qu'il dit de *Dieu* et de la *Providence*.

[2] On tire ce nom de ἀνάσσω, *régner*, ou de ἄγω, *conduire*.

[3] Οἶμαι δὲ καὶ τὴν Ἀνάγκην οὐκ ἄλλό τι λέγεσθαι πλὴν τὸν Θεὸν, οἱονεὶ ἀκίνητον οὐσίαν ὄντα. Aristote, *du Monde*.

[4] Ἀνάγκας Θεῶν. Cicéron traduit ἀναγκαῖον τῶν Θεῶν par un événement nécessaire et *presque* fatal, *necessarium et fatalem penè casum*. Philipp. x.

[5] Οὐ γάρ ἐστι διδάσκαλος τούτων οὐδεὶς κρείττων τῆς ἀνάγκης. Xénoph. *Pæd*. l. II.

[6] Εἰς ἀνάγκην ἔλθωμεν ποιεῖν. Démosth. *Olynth*. I.

[7] Τοὺς μὲν ἐγὼν ἐπὶ νῆας ἄγον κλαίοντας ἀνάγκῃ, *Odyss*. l. III, v. 98,

[8] Διὸ ἀνάγκη ὑποτάσσεσται, οὐ μόνον διὰ τὴν ὀργὴν, ἀλλὰ καὶ διὰ τὴν συνείδησιν. St. Paul *aux Romains*, ch. XIII. v. 5. Ideò *necessitate* subditi estote.

a des termes un peu durs chez quelques auteurs, ces termes sont expliqués par d'autres, et rien ne prouve que l'on crut à je ne sais quelle volonté, sans intelligence et inflexible, qui dominait les Dieux mêmes [1].

Voilà ce que les différens philosophes grecs pensaient de ce pouvoir, de cette force, qui est réelle et véritable, qu'ils appelaient de différens noms, et que l'on nous a fait connaître sous le nom propre, unique et moderne de *Destin.*

A la vérité, il a existé quelques philosophes grecs qui niaient la Providence, et même Dieu. Il y a bien aussi quelques *poètes tragiques* qui, dans leurs poésies, ont introduit, sur la *scène*, une espèce de *divinité fatale et inexorable.* Mais rien ne prouve qu'ils crussent à cette divinité. D'ailleurs, nous pouvons accorder qu'ils y ont cru, sans perdre la cause que nous plaidons en ce moment. Cette croyance ne détruit pas les textes que nous venons de citer. Il reste toujours prouvé qu'on a eu tort, qu'on nous a trompés, qu'on a calomnié l'homme en nous donnant des leçons sur les croyances mythologiques des Grecs.

Voyons maintenant ce que les Romains pensaient du Destin.

On dit que ce peuple reçut à peu près toutes ses croyances des Grecs. On peut admettre ce fait, quoiqu'il ne soit pas vrai dans toutes ses parties ; quelques auteurs récens sont allés fouiller dans ses annales, ont remué le berceau de Rome, les cendres du vieux Latium, des superstitieux Étrusques, et ont redonné la vie à quelques peuples que la louve romaine avait dévorés; mais nous ne toucherons pas en ce moment à ces reliques.

Comme les Grecs, les Romains avaient plusieurs mots pour désigner ce que nous appelons le *Destin.* Les principaux étaient ceux de *Fatum* et de *Necessitas,* quand il était suivi de l'épithète *fatalis.*

non solùm propter iram, sed etiam propter conscientiam. — C'est pourquoi il est *nécessaire* que vous soyez soumis, non-seulement par la crainte du châtiment, mais par conscience.

[1] Quelques auteurs ont aussi parlé d'une divinité inexorable, et dont personne ne pouvait éviter les coups, appelée Ἀδράστεια, *Adrastée* ; mais elle était *fille de Jupiter*, et n'était autre chose que la *vengeance divine*, qui atteint tout le monde. C'est aussi pour cela qu'on l'a confondue et identifiée avec *Némésis.*

« *Fatum*, nous disent les auteurs classiques les plus récens » et les plus estimés, signifie *Destin*. Les philosophes païens don» naient ce nom à un enchaînement *nécessaire* de causes subor» données les unes aux autres, qui produisait *nécessairement* son » effet. *Ses arrêts étaient irrévocables, et son pouvoir si grand que* » *tous les autres Dieux lui étaient soumis.* » Pour mieux inculquer cette croyance, on l'oppose à la *Providence.* « *Le* FATUM *emporte* » *avec soi une idée de nécessité, et* PROVIDENTIA *une idée de sagesse* [1]. »

Ainsi voilà le *Fatum* clairement posé comme au-dessus des autres Dieux, Dieu lui-même, privé de sagesse et de liberté.

Examinons sur quoi se fonde cet enseignement, et interrogeons les anciens.

Fatum, d'après son étymologie, signifie *parole* [2]. Leibnitz ne faisait pas difficulté de dire que le *Fatum* représente la *parole* ou le *décret de la divine sagesse.* C'est le *Logos* d'Héraclide; c'est le *Verbe* de nos livres sacrés.

Aussi Robert Etienne, ce profond appréciateur de la langue latine, a-t-il traduit ou expliqué le mot *Fatum* par ceux-ci: *jussum et dictum Dei, ordre et parole de Dieu* [3].

Ce sens est évidemment celui que les Romains y attachaient. Les poètes comme les philosophes vont nous dire qu'il est faux qu'ils entendissent par là une Divinité inflexible et inexorable.

Virgile, qui a puisé dans Homère la plupart de ses divinités, quelquefois qui a seulement traduit ses expressions, nous apprend du *Fatum*, qu'il pouvait y en avoir de *contraires*, que, par conséquent, ils n'étaient pas *invincibles* [4]; qu'ils *obéissaient à une autre loi* [5]; il prend quelquefois ce mot pour synonyme de *volontés des dieux* [6]. A la vérité, il dit quelque part qu'on ne

[1] C'est la définition donnée dans les synonymes latins de Gardin-Dumesnil, ouvrage recommandable sous d'autres rapports.

[2] Il vient de *fari*, *fatus*, *parler*; lequel lui-même vient de φάω, φημί, *parler*. C'est ainsi que l'entendent tous les étymologistes, Varron, Minutius Félix, Servius, Priscien, Isidore de Séville, et, parmi les modernes, Voscius, Juste Lipse, Robert Etienne.

[3] Voir son *Trésor de la langue latine*, au mot *fatum*.

[4] ..... Fatis *contraria fata* rependens. *Eneide*: liv. I, v. 238.

[5] ,.... Cui *Fata* parent, quem poscat Apollo. *Id.*, liv. II, v. 121.

[6] Sic pater Æneas.... *fata enarrabat divûm.* Id., liv. III, v. 716.

peut fléchir ses paroles par des prières [1], mais ailleurs il pense qu'on peut *vaincre les rigueurs du Destin* [2]; qu'on pouvait *se dérober à ses destinées* [3]; souvent le *Fatum* n'est qu'un *ordre des dieux* [4], ou même *la colère* d'une déesse du second ordre [5].

Jupiter est toujours représenté dans l'Enéide comme maître du *Fatum*. Il permet à Junon d'arracher Turnus à *ses destins qui le pressent* [6]; il demande à Cybèle sa mère, ce qu'elle veut que *fassent les Destins?* et jure de l'exécuter [7].

De même que Virgile, Horace nous représente Jupiter maître du *Fatum*, et pouvant à son gré accélérer ou retarder ses arrêts [8]. Ovide nous apprend qu'on peut échapper au *Fatum* [9]. Enfin Stace, lui donne l'épithète de *changeant et de variable*[10], ce qui certes ne s'accorde pas avec les idées de dureté et d'inflexibilité qu'on y a attachées.

Ainsi parlaient les poètes, les philosophes n'avaient pas d'autres croyances.

Et d'abord Cicéron, qui le premier a fait passer dans la langue latine les idées philosophiques des Grecs, soutient, comme nous l'avons déjà vu, qu'il appelait *Fatum* ce que les Grecs nommaient *Eimarménê*. Il va nous apprendre donc ce qu'il pensait lui-même de ce *Fatum* et de cet *Eimarménê*.

« La *nécessité du destin*, dit-il, en joignant ensemble les » deux mots les plus durs de la langue, la nécessité du destin,

[1] Desine *fata Deûm flecti* sperare precando. *Énéid.*, liv. VI, v. 376.

[2] Heu, miserande puer! si quà *fata aspera rumpas*,
Tu Marcellus eris.... *Idem*, liv. VI, v. 882.

[3] Contra ego vivendo *vici mea fata*. Id., liv. II, v. 160.

[4] Filius huic, *fato Divûm*, prolesque virilis
Nulla fuit. *Id.*, liv. VII, v. 50.

[5] Ut duros mille labores.... *fatis Junonis iniquæ*
Pertulerit. *Id.*, liv. VIII, v. 291.

[6] Tolle fugâ Turnum, atque *instantibus eripe fatis*. *Id.*, liv. X, v. 624.

[7] O genitrix, *quò fata vocas?* aut quid petis istis? *Id.* liv. IX, v. 94.

[8] ..... Te Jovis impio
Tutela Saturno refulgens
Eripuit, *volucrisque fati*
Tardavit alas. Horace; II *carm.* XVII, v. 24.

[9] *Ereptus fatis.* I Met. 358. — [10] Mutabile fatum. *Theba*, IX, v. 661

» est ce qui a été été établi et désigné de Dieu, pour arriver ; c'est » la série éternelle des causes ; ce sont les causes éternelles des » choses futures, ce sont des causes renfermées dans la nature » des choses [1]. »

Sans doute on ne saurait employer des expressions plus fortes que celles de *causes éternelles*, *causes renfermées dans la nature des choses* ; mais sa pensée est bien expliquée en disant que c'est Dieu qui a réglé et établi tout cela. Nous, chrétiens, nous ne pensons pas autrement.

Au reste, il va encore développer sa pensée dans le passage suivant :

« La raison nous oblige donc de convenir que toutes choses se » font par le *fatum* (nous, nous disons : Toutes choses ont été faites et se font par le *Verbe* : l'une et l'autre expression signifie *parole*). Or, dit-il, j'appelle *fatum* ce que les Grecs nom- » maient *eimarménê*, c'est-à-dire l'ordre et la série des causes, » lorsque, une cause étant jointe à une autre cause (ou une rai- » son étant jointe à une autre raison), produit d'elle-même un » effet. » (Or quelle est cette cause ?) « C'est, répond-il, la vé- » rité éternelle, se répandant sur ce monde de toute éternité. Ce » qui fait qu'il n'arrive rien qui ne dût advenir, et que de même » il n'est rien qui doive advenir, dont la nature ne contienne la » cause qui doit le produire [2]. »

Il dit quelque part qu'une personne était devenue consul par le *fatum*, et il donne pour explication de ce mot, c'est-à-dire *par une certaine volonté et une certaine faveur de Dieu* [3].

« La *nécessité fatale*, dit-il encore, est ainsi appelée, afin qu'on » sache que tout ce qui arrive vient ou découle de la vérité ex-

[1] *Fati necessitas* quod à *Deo constitutum et designatum est ut eveniat*, causarum series sempiterna, causæ æternæ rerum futurarum, causæ inclusæ in naturâ rerum. *Cic.*

[2] Fieri igitur omnia fato, ratio cogit fateri. *Fatum* autem id appello, quod Græci εἱμαρμένην, id est, ordinem seriemque causarum, quum causa, causæ nexa, rem ex se gignat. Ea est, ex omni æternitate fluens veritas sempiterna. Quod quum ita sit, nihil est factum quod non futurum fuerit ; eodemque modo nihil est futurum, cujus non causas id ipsum efficientes, natura non contineat. Cic. I. *De divinatione*, n° 55.

[3] Fieri consulem *fato*, veluti *divino quodam nutu et favore*. 2 Verr. n° 29.

» térieure et de l'enchaînement des causes [1]. » Enfin il pensait qu'on pouvait agir même contre le *fatum* [2].

Tacite se joint à Cicéron pour prouver que le *fatum* est précisément le contraire de *fortuna* ou hasard. Isidore de Séville, Boxhorn et Gassendi reconnaissent ce fait [3].

Priscien rappelle que Platon entendait par *fatum* la volonté et l'ordre de Dieu [4].

Toute la secte des Stoïciens s'accorde à déclarer « que le *fatum* » est l'enchaînement éternel des causes, la raison du monde, » le *logos* ou *parole*, par qui ont été, sont et seront toutes les » choses passées, présentes et futures, et que Destin, Jupiter, » Ame de l'univers, Providence, sont des noms qui tous repré» sentent l'Être suprême à la pensée des sages [5].

Zénon, Cléanthe, Panétius, Possidonius, Épictète, Marc-Aurèle, ont les mêmes croyances. Ces croyances sont résumées dans cette belle prière du Stoïcien Sénèque, qui exprime si magnifiquement ce que les païens pensaient du *fatum* et de Dieu.

« Adressons-nous, dit-il, à Jupiter, dont la providence gou» verne ce monde, et disons-lui :

« Père souverain de l'univers, menez-moi partout où vous » voudrez ; je vous suis et vous obéis sans différer. Aussi » bien, quand je ne le voudrais pas faire volontairement, j'y » serais obligé malgré moi ; et ma malice ne me servirait qu'à » me voir forcé de souffrir ce que je ferais avec joie si j'étais » homme de bien. Car les bons sont conduits, et les méchans » sont entraînés par leurs *destins* (*fatis*). Vivons et parlons d'a» près ces sentimens ; que le *fatum* nous trouve préparés et

[1] Fatalis necessitas, ut quidquid accidat, id externâ veritate, causarumque continuatione fluxisse dicatur. I. *De nat. Deor.* n° 55.

[2] Multa enim impendere videbantur præter naturam etiam, præterque fatum. *Philippique* I, n° 10.

[3] Voir le *Mémoire* inséré dans le *Cicéron* de M. Victor Leclerc ; tom. 26.

[4] Idem ipse dicit Plato *fatum*, voluntatem et jussionem Dei. C'est aussi le sens que Robert-Etienne a donné à ce mot.

[5] Voir toutes ces preuves dans Aulle-Gelle, Plutarque, Diogène-Laerce, Stobée, etc.

» agissans. C'est ainsi que se conduit l'esprit élevé qui se confie » en Dieu [1]. »

Maintenant il ne nous reste plus qu'à voir ce que les premiers docteurs de l'Eglise ont pensé de ce *fatum* et de ce *moira* des Païens au milieu desquels ils vivaient.

Et d'abord Tertullien se servait souvent de ce mot dans le sens de Parole, de Verbe, de Dieu.

« Il paraît certain, disait-il aux Païens, que vos sages reconnaissaient le *Logos*, c'est-à-dire la Parole ou la Raison, comme » le Créateur de toutes choses...., et qu'ils l'appelaient *Fatum*, » ou Dieu, ou Ame de Jupiter, ou la nécessité de toutes choses [2]. »

Saint Augustin ne trouvait d'inconvénient à l'employer que parce que les astrologues de son tems s'en servaient pour désigner l'influence physique des astres sur l'action des mortels; d'ailleurs il permettait à ceux qui pensaient comme les philosophes sur le *fatum*, de conserver leur sentiment; mais il leur

[1] Et sic alloquamur Jovem, cujus gubernaculo moles ista dirigitur :

Duc me, Parens, celsique Dominator poli
Quocumque placuit : nulla parendi mora est.
Adsum impiger; fac nolle, comitabor gemens :
Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.
Malusque patiar, quod pati licuit bono.

Sic vivamus, sic loquamur; paratos nos inveniat atque impigros *fatum*. Hic est magnus animus qui se Deo tradidit. Senèque, *épître* CVII.

Cette prière de Senèque est traduite de Cléanthe, en sorte qu'elle représente les croyances de toute la secte des stoïciens. Nous avons encore les vers de Cléanthe, ils se trouvent à la fin de l'*Enchiridion*, ou Manuel d'*Epictète*.

Erasme fait observer que le premier de ces vers se lit dans une hymne de S. Augustin. « Il est bien évident, dit S. Augustin, en parlant de ce passage, que Senèque appelle ici *Fatum*, ce qu'il a appelé un peu avant la volonté du *Père souverain*, à laquelle il se déclare prêt à obéir. » *De civit. Dei;* liv. v, chap. 8.

[2] Apud vestros quoque sapientes. λογον, id est, sermonem atque rationem, constat artificem videri universitatis..... eumdemque *Fatum* vocari, et Deum, et animum Jovis, et necessitatem omnium rerum. Tert. Apologeticus. *Voir* Opera, *Lutetiæ;* 1634; p. 21. — Ailleurs il dit : Providentiæ *Fatum*. Lib. *de animâ*. Id., p. 323.

conseillait de l'exprimer par un autre mot [1]. A propos de *fatum* il avoue que l'on voit clairement que les Païens appelaient *fatum* l'empire souverain de Dieu sur les destinées humaines, et il rappelle à l'occasion de ce mot le *semel locutus est Deus* de l'Écriture (Ps. LXI, 12) comme signifiant la même chose [2].

Boèce nous assure « que les anciens ont donné à la *Providence* » *de Dieu* le nom de *Fatum*... *L'ordre fatal*, dit-il ensuite, dérive » de la simplicité des lois de la Providence.... Dieu, dit-il encore, prépare par la Providence, d'une manière particulière » et durable, les choses qu'il doit faire, ensuite il gouverne par » le *Fatum*, d'une manière générale et provisoire, ces mêmes » choses qu'il a préparées [3].

S. Thomas énonce avec autant de justesse que de profondeur ce que les anciens ont pensé du *Fatum*, et ce que nous devons en croire nous-mêmes, dans les propositions suivantes :

« On peut appeler *Fatum* la Providence divine en tant qu'elle a tout ordonné et tout prédit.

» Le *Fatum* réside dans les causes créées, en tant qu'elles ont été ordonnées de Dieu pour produire leurs effets.

[1] Non multùm cum eis de verbi controversiâ laborandum atque certandum est : quando quidem ipsam causarum ordinem et quamdam connexionem Dei summi tribuunt voluntati et potestati, qui optimè et veracissimè creditur, et cuncta scire antequam fiant, et nihil inordinatum relinquere ; à quo sunt omnes potestates, quamvis ab illo non sint omnium voluntates.... Quæ si propterea quisquam *Fato* tribuit, quia ipsam Dei voluntatem *Fati* nomine appellat, sententiam teneat, linguam corrigat. (*De civit. Dei;* liv. v, chap. 1.)

[2] Quod enim dictum est, *semel locutus est*, intelligitur *immobiliter*, hoc est *incommutabiliter* est locutus, sicut novit incommutabiliter omnia quæ futura sunt et quæ ipse facturus est. Hâc itaque ratione possemus à *fando Fatum* appellare, nisi hoc nomen jàm in aliâ re soleret intelligi, quò corda hominum nolumus inclinari. (*De civitate Dei;* liv. v, c. 8.)

[3] Qui modus, cum in ipsâ divinæ intelligentiæ puritate conspiciatur, Providentia nominatur ; cum verò ad ea quæ movet atque disponit refertur, *Fatum* à veteribus appellatum est.... *Ordo* namque *fatalis* ex Providentiæ simplicitate procedit....... Deus providentiâ quidem singulariter stabiliterque facienda disponit ; *Fato* verò hæc ipsa, quæ disponit, multipliciter ac temporaliter administrat..... Boèce, *de Consolatione philosophicâ;* lib. IV, prosa VI.

» Le *Fatum* n'est rien autre chose que la cause des choses accidentelles selon l'ordre qui leur a été imprimé par la Providence divine.

» Dans les causes secondaires, le *Fatum* est absolu, mais *changeable :* comme procédant de la prescience divine, il est immuable, non pas d'une nécessité absolue, mais d'une nécessité conditionnelle [1].

Le Dante, dans son *Purgatoire*, emploie souvent cette expression : *l'alto fato d'Iddio.*

Nous avons déjà vu que Leibnitz soutient que *fatum*, pris dans son vrai sens, veut dire le *décret* et l'*ordre* le plus sage de la Providence.

Un savant qui a examiné cette question en dernier lieu avec beaucoup de soin, pense comme Leibnitz, et il ajoute :

« Le *Destin* dit *mathématique*, ou *astrologique*, ou *chaldéen*, est sans doute absurde. Cependant cette efficacité que l'astrologie attribuait aux corps célestes, leur venait encore, suivant elle, non de leur propre fonds, mais de Dieu, qui la lui avait départie, ou plutôt qui avait écrit dans les cieux, en mystérieux caractères, le livre de toutes les destinées humaines. » Il conclut en disant qu'il est prouvé que les anciens philosophes ont presque tous entendu, par les différens noms que nous avons traduits uniformément par *Destin*, Dieu même ou quelqu'une de ses perfections, ou l'ordre éternel de ses décrets, et par conséquent une puissance intelligente [2].

Il est encore une autre considération que nous avons à faire valoir dans l'intérêt de la cause de l'antiquité : c'est que toutes ces opinions, toutes ces expressions, dont quelques-unes sont

[1] *Fatum* poni potest pro Providentiâ divinâ omnia prædicante et proloquente.—*Fatum* est in causis creatis in quantum ad effectus producendos à Deo ordinatæ sunt. — *Fatum* nihil aliud est, quam causa contingentium secundùm divinæ Providentiæ ordinem. — *Fatum* est in causis secundariis absolutum et mobile, ut à divinâ Providentiâ est immobile, non necessitate absolutâ sed conditionali..... Voir *Opera*. Antuerpiæ, 1612, tom. x, p. 355 et 356.

[2] M. Daunou. Voir l'excellent *Mémoire sur le Destin*, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1812. Guinguené en a donné un analyse, qui se trouve dans le *Cicéron* de Leclerc, tom. xxvi.

assez dures, sont tirées des philosophes, et représentent leurs opinions, c'est-à-dire les explications privées qu'ils donnaient de l'ordre du monde, du pourquoi des choses humaines. Ils se seraient trompés, ils auraient dit des choses encore plus dures, qu'il n'en serait pas moins certain que le peuple, que l'humanité, n'ont jamais reconnu cette divinité dure, aveugle, inexorable, à laquelle nous avons donné le nom de DESTIN. A chaque affliction publique et privée, le peuple levait les mains au ciel et s'écriait :

Dî, prohibete minas, Dî, talem avertite pestem [1].

C'est ainsi que de notre tems il a bien pu y avoir des écrivains qui ont admis la fatalité; il y a même des docteurs chrétiens, comme les Thomistes et les Jansénistes, qui ont parlé plus ou moins durement de l'action de Dieu sur la liberté humaine; mais ces expressions ou ces erreurs n'empêchent pas que la providence de Dieu, la liberté de l'homme, ne fussent les croyances de l'humanité à cette même époque [2]

Je puis donc conclure :

Rien de plus faux que l'enseignement que l'on donne dans nos écoles et dans nos livres classiques sur la *mythologie* et sur le *Destin*. Les professeurs qui enseignent nos enfans, en résumant sous le seul nom de Destin cette puissance appelée de plusieurs noms chez les Grecs et les Romains, ont dénaturé leur croyance, ont donné une espèce d'unité à une opinion si variée, et sont venus à bout de nous rendre, dans notre croyance, plus païens que les païens mêmes.

A. Bonnetty.

[1] Virgile, *Énéide*, liv. III, v. 265.

[2] Cette controverse a été agitée chez les anciens et les modernes sous diverses dénominations. Chez les uns, on la voit sous les titres : *Du Destin*, *Du Possible;* chez les autres : *Du Libre-Arbitre*, *Des Futurs Contingens*, *De la Prédétermination* ou *Promotion physique*, etc.

Traditions.

RÉDEMPTION DU GENRE HUMAIN,

ANNONCÉE PAR LES TRADITIONS ET LES CROYANCES RELIGIEUSES DE TOUS LES PEUPLES;

PAR. M. B.-J. SCHMITT [1].

Premier Article.

Une des plus fortes preuves de la vérité du Christianisme est celle qui se tire de l'antiquité et de l'universalité de ses dogmes fondamentaux, dogmes qui se retrouvent dans les traditions religieuses de tous les peuples. Si, comme l'a si bien dit Bossuet, toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse, les traces de la révélation primitive, faite par Dieu au genre humain, doivent s'être conservées au milieu des inventions extravagantes que l'idolâtrie y a ajoutées. Les faits viennent à l'appui de cette théorie; on étudie beaucoup plus dans ce siècle les religions de l'antiquité et celles de l'Orient qu'on ne le faisait autrefois; tous les jours les découvertes des savans font reconnaître plus clairement que toutes sont basées sur les mêmes idées fondamentales, et cette étonnante uniformité sur des choses qui surpassent trop évidemment la raison humaine pour qu'elle pût les inventer, est la preuve incontestable d'une source commune. Si le peuple Juif a été spécialement chargé de conserver dans toute leur pureté les dogmes consignés dans ses livres saints, il ne faut pas croire pour cela que les autres nations aient reçu des traditions différentes, quoique ces traditions se soient beau-

[1] Un vol. in-8°; chez Blaise.

coup altérées. Le Christianisme est fondé tout entier sur le dogme de la chute de l'homme et de sa réconciliation avec Dieu par l'entremise d'un Dieu rédempteur. Ce dogme important se retrouve dans toutes les religions [1], et c'est celui dont l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons a voulu constater l'existence chez tous les peuples. Il s'est attaché pour cela à recueillir tous les témoignages qui attestent l'universalité de cette doctrine. De tous ces témoignages, aucun, sans contredit, n'est plus clair ni plus complet que celui des Livres saints. Depuis le commencement jusqu'à la fin, ils désignent un Juste, objet de l'attente des peuples, une époque de bénédictions pendant laquelle refleurira un règne de justice, d'amour et de paix. Toutefois, sans présenter un système de preuves aussi régulier, la fable et les mystères du Paganisme contiennent des élémens dont l'analyse établit que la Mythologie admet la croyance en un Rédempteur, et en un ordre de choses plus satisfaisant. Les vestiges de cette opinion existent dans les *Védas* de l'Inde [2], dans les *livres canoniques* des Chinois [3], dans le *Zend-Avesta* des Perses [4], dans les mystères de l'Égypte et de la Grèce, dans les institutions pontificales des Romains, dans l'*Edda* du Nord [5]. Ce sont ces notions importantes que le savant auteur dégage de l'alliage impur des fictions superstitieuses, de manière à établir pleinement que le dogme chrétien de la Rédemption avait de profondes racines dans le Paganisme.

Qu'il y ait eu une révélation primitive; que Dieu, en créant l'homme, lui ait donné avec la parole les vérités nécessaires à

[1] « La chute de l'homme dégénéré, dit Voltaire, est le fondement de la théologie de toutes les anciennes nations. » *Quest. sur l'Encyclop.* « De tant de religions différentes, dit-il encore, il n'en est aucune qui n'ait pour but principal les expiations. L'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence. » (*Essai sur l'Hist. gén., et sur les mœurs et l'esprit des nations ;* tom. III, ch. 120, p. 205, édit de 1756.

[2] Voyez page 59 de notre article sur les *Travaux de la Société Asiatique de Calcutta*, n° 7, tom. II des *Annales*.

[3] *Idem ;* p. 61.

[4] *Idem ;* p. 60.

[5] Voyez le N° 21, tom. IV des *Annales*, p. 198. *Mythologie des peuples du nord*, et les N°s 56 et 58, tom. X, p. 117 et 267 des *Annales*.

son existence, c'est ce qu'atteste le témoignage universel du genre humain ; qu'importent les vains systèmes de quelques rêveurs, quand toute l'antiquité élève la voix pour les démentir ! M. Schmitt prouve aisément que toute la sagesse de l'antiquité repose sur des vérités transmises par la tradition : il est constant que tout ce qu'il y a de vrai dans les doctrines des Grecs et des Romains, comme dans les écrits de leurs philosophes, venait de l'Orient, où l'enseignement surnaturel s'était conservé plus pur. L'auteur donne quelques explications sur la manière dont l'idolâtrie altéra les traditions primitives, et, indépendamment des causes qui prenaient leur source dans la corruption du cœur ou dans celle de l'esprit, il en voit une autre dans l'abus des arts et de la pensée, qui, bien qu'ils soient utiles en ce qu'ils traduisent au-dehors la piété intérieure, et invitent l'homme à la contemplation, afin d'éveiller en lui le sentiment religieux, ou de l'y maintenir et de l'y exalter, manquent cependant ce but, dit l'auteur, lorsque les symboles employés par l'art deviennent trop sensibles.

Après avoir montré, par les paroles même de la Bible et les détails qu'elle donne sur la destinée des enfans de Noé, qu'il n'est nullement prouvé qu'après la dispersion des peuples, le nombre de ceux qui continuèrent à honorer le vrai Dieu ait été réduit autant qu'on le pense communément, il établit que les livres et les documens des autres nations de l'antiquité contiennent quelques rayons de cette lumière qui brille dans ceux des Juifs; que leurs plus anciennes histoires ont pour base des vérités plus ou moins altérées par le mélange des fictions, mais dont les traits essentiels concordent avec les Livres saints, et qui n'en diffèrent que par des détails purement accessoires ; enfin, que tous les peuples ont conservé spécialement la vérité à laquelle se rattachent toutes les révélations de l'ancienne alliance, celle de l'attente du divin Messie. Il passe alors à la preuve de ce qu'il vient d'avancer, et donne d'abord les détails les plus curieux sur les traditions chinoises. Ces traditions sont au nombre de celles que nous connaissons le moins, parce que 213 ans avant Jésus-Christ, l'empereur Thsin-Chi-Houang-Ti donna l'ordre barbare de brûler tous les livres, excepté ceux qui avaient trait à l'agriculture, à la médecine, au destin futur

et à l'histoire de sa famille : on ne sauva que des fragmens des ouvrages de Confucius et de ses disciples, vénérés dès les premiers tems comme des livres sacrés. On trouve dans ces fragmens et dans les livres canoniques des Chinois des notions remarquables sur les dogmes de la Trinité [1], d'un premier état d'innocence, de la chute de l'homme, causée par un désir immodéré de la science, enfin de la venue du Messie. Ayant reçu de leurs pères la tradition qu'une vierge enfanterait le Saint des saints, les Chinois faisaient naître d'une vierge leurs personnages les plus remarquables. Confucius, qui n'était point un prophète, mais qui confirmait la tradition écrite et orale de la doctrine primitive, avait prédit qu'à l'Occident apparaîtrait le Seigneur. M. Schmitt cite à ce sujet des textes extrêmement remarquables, et qui rappellent des passages bien connus des prophéties d'Isaïe [2]. C'est dans cette attente que, vers l'an 65 de

[1] M. Abel-Remusat a mis ce fait hors de doute dans le savant *Mémoire* qu'il a publié sur *Lao-Tseu*. Ce philosophe vivait 600 ans environ avant J.-C. « Son style, dit M. Remusat, a la majesté de celui de Platon, et, » il faut le dire aussi, quelque chose de son obscurité.... Ce qu'il y a de » plus clair dans ses écrits, c'est qu'un être trine a formé l'univers. Pour » comble de singularité, il donne à cet être un nom hébreu à peine al- » téré, le nom qui désigne, dans nos livres saints, celui qui a été, qui » est, et qui sera, Jehova (IHV). » Voyez les *Mélanges Asiatiques*, tom. 1er, p. 96; et dans le N° 21 ci-dessus, p. 168 des *Annales*, l'extrait que nous avons donné du *Mémoire* de M. Abel-Remusat.

[2] Les Chinois entendaient par le Saint des saints : « celui qui sait tout, » qui voit tout, dont toutes les paroles instruisent, dont toutes les pen- » sées sont vraies; celui qui est céleste et miraculeux, dont la sagesse n'a » point de bornes, aux yeux duquel l'avenir entier est sans voile, dont » chaque parole est efficace. Il est un avec le *Tien* (Dieu), et, sans le » *Tien*, le monde ne pourrait le reconnaître; lui seul peut offrir un ho- » locauste digne de la majesté du *Schanz-Ti* (Dieu souverain du ciel). » — » Les peuples l'attendent, dit Mencius, disciple de Confucius, comme » les plantes flétries attendent la rosée. » — « Combien sont sublimes les » voies du Saint des saints, dit le livre *Tschong-Jong*! Sa vertu embras- » sera l'univers entier; il inculquera à tous une nouvelle vie et une nou- » velle force, il s'élevera jusqu'au *Tien* (jusqu'au ciel). Quelle immense » carrière s'ouvrira pour nous! Combien de lois et de devoirs nouveaux! » Que de rits majestueux et de solennités! Mais comment les observer,

notre ère, l'empereur Mim-Ti envoya à la recherche du Saint des saints, ou du moins, s'il était déjà mort, de sa doctrine. Malheureusement l'ambassade de ce prince n'alla pas plus loin que les Indes, d'où elle rapporta le culte idolâtrique de Fo.

La tradition des patriarches s'est également conservée dans les Indes, quoique moins pure que dans la Chine, et plus mêlée d'élémens hétérogènes. Dans ce qui est raconté des incarnations de Wichnou, seconde personne de la Trinité indienne, on trouve, parmi les fables les plus grossières, des traits frappans de ressemblance avec ce qui était prédit du Messie par les prophètes juifs. Notre auteur en cite plusieurs exemples remarquables [1]. Les Perses conservèrent une religion plus conforme au

» s'il n'en donne lui-même l'exemple? Sa présence peut seule en préparer, » en faciliter l'accomplissement. De là vient cet adage de tous les siècles : » les voies de la perfection ne seront fréquemment parcourues qu'alors » que le Saint des saints les aura consacrées en y imprimant ses pieds. » — « Les peuples se prosterneront devant lui. En le voyant, en l'écoutant, » ils seront convaincus, et tous ensemble n'auront plus qu'une voix pour » chanter ses louanges. L'univers retentira du bruit de son nom, sera rem- » pli de sa magnificence. La Chine verra les rayons de sa gloire parvenir » jusqu'à elle. Ils pénétreront chez les nations les plus sauvages, dans les » déserts les plus inabordables, ou dans les lieux que ne peut plus visiter » aucun vaisseau. Dans l'un et l'autre hémisphère, de l'une à l'autre ex- » trémité de la mer, il ne demeurera aucune région, aucun parage, aucun » pays, éclairés par les astres, humectés par la rosée, habités par les » hommes, où son nom ne soit béni et honoré. » Suivant les anciens sages de la Chine, « le Saint des saints, l'homme par excellence, l'homme » miraculeux, le premier-né, renouvellera l'univers, changera les mœurs, » expiera les péchés du monde, mourra accablé de douleur et d'oppro- » bre, et ouvrira la porte du ciel. » Voir l'ouvrage de M. Schmitt, pag. 43, 44, 45 et 46.

[1] Wichnou, deuxième personne de la Trinité indienne, prenait diverses figures; il se mêlait aux hommes comme principe conservateur; jeune encore, il tua le serpent Kalyva. Il est représenté, tantôt quand son ennemi semble le blesser au talon, tantôt, au contraire, quand Wichnou lui écrase la tête avec le pied. Quiconque pensait jour et nuit à Chrichna devait être transporté au-dessus du troisième monde, et quiconque se souvenait de lui à l'heure de la mort, devait être immanquablement trois fois heureux. Dans la croyance des Indiens, Chrichna tenait lieu d'un

culte primitif, que celle des autres païens; d'ailleurs, l'idolâtrie égara généralement plus tard, et d'une manière moins déplorable, les enfans de Sem que ceux de Japhet, les enfans de Japhet que ceux de Cham. Le fondateur de la religion des Perses fut le fameux Zoroastre; l'opinion la plus probable c'est qu'il y eut deux Zoroastres, dont l'un établit et l'autre renouvela la religion. M. Schmitt expose la doctrine des deux principes dont s'empara depuis l'hérésie des Manichéens; il fait remarquer ce qu'il y a de vrai dans cette doctrine, surtout dans l'idée frappante d'un Dieu médiateur, appelé Mithra. Le second Zo-

père, d'un époux, de parens, d'un frère, de tous les objets enfin auxquels l'homme attache de l'affection et du prix. Tout se réunissait à lui, comme au point central, et sans lui rien n'existait. A travers ces circonstances, on peut bien reconnaître la tradition de la promesse que la postérité de la femme briserait la tête du serpent, et que celui-ci tâcherait de la mordre au talon; il est permis aussi d'y entrevoir la figure de ce Messie, qui, du sommet du calvaire, devait attirer tout à lui. Voir page 56 de l'ouvrage.

On trouve dans les *Mémoires* du capitaine Wilford, membre de la Société de Calcutta, des observations curieuses à ce sujet, qui méritent d'être rapportées. « Il paraît, dit ce savant orientaliste, que, long-tems avant » Jésus-Christ, l'univers attendait, avec un Sauveur, roi de justice et de » paix, le renouvellement de toutes choses. Cette attente des peuples » est souvent l'objet des *Pouranas*. La terre se plaint de ce qu'elle va » s'enfoncer dans le *Patala*, sous le poids des iniquités accumulées du » genre humain, et Wichnou la console en lui promettant un Sauveur, » qui l'affranchira de la tyrannie des *Daytias* ou démons; il lui révèle en » même tems que ce Sauveur viendra naître dans la maison d'un berger, » et sera élevé parmi les bergers. Les sectateurs de Bouddha affirment » que l'incarnation de ce Dieu dans le sein d'une vierge fut prédite plu- » sieurs mille ans à l'avance; la tradition porte que, dans l'Orient, une » étoile merveilleuse dirigea les saints hommes vers le lieu où devait » naître l'enfant divin qu'ils attendaient avec impatience. C'est vers ce » tems que l'empereur de l'Inde, alarmé de quelques oracles qui sem- » blaient présager sa ruine, chargea ses émissaires de mettre à mort cet » enfant, s'ils venaient à le découvrir. Tout cela se passa dans la 3181e » année du Caly-Yugam, et la première de l'ère chrétienne. » *Recherches Asiatiques*, vol. x, pag. 27; et *Recherches Chrétiennes* de Buchanan, pag. 266.

roastre avait prédit en termes fort clairs qu'une vierge sans tache enfanterait un saint, dont l'apparition serait annoncée par une étoile qui accompagnerait ses adorateurs jusqu'au lieu de sa naissance [1]. Du reste, tout le système théologique de ce législateur repose sur l'opinion, généralement répandue en Orient, que le règne de la paix, de la vérité et de la justice y devait refleurir; or, on ne peut hésiter à voir dans cette idée fondamentale l'annonce de la venue du Messie.

L'auteur résume en quelques pages les notions les plus positives qui nous aient été transmises sur la religion des Egyptiens; et il distingue avec raison les mystères qui contenaient les plus sublimes idées du déisme et du monothéisme, de leur culte, qui était le plus ridicule, le plus abominable et le plus immoral que l'homme pût inventer. Le sens mystique de ce culte avait disparu sous une enveloppe grossière; incapable de soulever le voile des formes extérieures, le peuple les avait regardées comme l'objet principal proposé à sa vénération, et était tombé dans un délire et une idolâtrie qu'aucune autre nation n'égala jamais. Mais la doctrine secrète des Egyptiens, apanage de l'ordre des prêtres, avait pour base fondamentale le dogme de la Trinité, et la croyance en un Dieu révélé et réconciliateur. Nous renvoyons au livre de M. Schmitt ceux qui voudront en avoir la preuve; ils y trouveront surtout les citations les plus précieuses du livre d'Hermès, où fut divulguée la doctrine secrète des mystères [2].

Les traditions de l'Orient furent singulièrement altérées en Grèce. Ce que les Orientaux regardaient comme l'emblême de la Divinité, ce peuple, ami des arts, se le figura comme la Di-

[1] Cette tradition des anciens Perses, et le témoignage des Indous que nous venons de rapporter, sont en harmonie avec celui des Grecs. Un ancien commentateur de Platon, Chalcidius, ajoute à l'oracle cité : « Que, lorsque les sages eurent touvé l'enfant royal, ils l'adorèrent et lui » offrirent des présens dignes d'un si grand Dieu. » Tout cela confirme le récit que fait S. Matthieu de la venue des Mages.

[2] Osiris, adoré chez les Egyptiens, naît sous la forme d'un enfant : une étoile annonce sa naissance ; le Dieu grandit, il se trouve obligé de prendre la fuite, poursuivi par des animaux féroces : succombant enfin à la persécution, il meurt, et bientôt il ressuscite. Pag. 93 de l'ouvrage.

vinité même, et les symboles se trouvèrent confondus avec les attributs. C'est encore dans les mystères et dans les connaissances secrètes que l'on y enseignait, qu'il faut chercher ce qui s'était conservé de vérité dans les notions religieuses des Grecs. L'origine asiatique de ces institutions n'est pas douteuse; indépendamment des autres preuves, une seule suffit : ce sont les mots mystérieux avec lesquels on congédiait les initiés, c'est-à-dire, *Konx ompax.* Ces expressions, que l'on croyait inexplicables, appartiennent au pur samskrit, et les Bramines les prononcent encore aujourd'hui à la clôture de leurs cérémonies. M. Schmitt, après avoir établi par un savant parallèle l'identité des théogonies grecque et orientale, cite quelques passages bien connus de Platon, dont le comte de Maistre appelle les ouvrages la *préface humaine de l'Evangile*, et démêle avec une grande sagacité, au milieu des fables sur Hercule et sur Apollon, les restes d'une ancienne tradition relative au Messie, que l'addition de symboles et de détails étrangers a rendue presque méconnaissable [1].

A mesure que la tradition s'éloignait de l'Orient, sa source première, on voyait se multiplier les mutilations arbitraires

[1] Platon parle souvent d'un *logos* dans lequel les saints Pères s'accordent à voir la même idée que dans celui de l'Evangile de saint Jean. Dans le *second Alcibiade*, Socrate parle d'un *envoyé céleste* qui *doit venir enseigner la doctrine véritable.* Alcibiade, dans ce dialogue, le désigne comme un homme. Socrate insinue clairement qu'un *Dieu* sera caché sous la figure de cet homme ; et dans le *Timée*, Platon l'appelle *Dieu* très-expressément (Plat. *Tim.*, oper., tom. XXI, p. 341.). « On voit, dit l'abbé Foucher, par ce dialogue, que l'attente certaine d'un docteur universel du genre humain, était un dogme reçu qui ne souffrait point de contradiction. » (*Mém. de l'Acad. des Inscript.*; tom. LXXI, pag. 147.)

Si nous portons nos regards sur les doctrines fabuleuses, relatives à Hercule, nous y trouverons des rapports frappans. Issu du père des dieux, Junon veut le faire périr dans son berceau (ce qui fait allusion aux poursuites d'Hérode contre Jésus enfant) ; il étouffe les deux serpens qui devaient le tuer ; il est tenté par une femme qui lui propose toutes les richesses, toutes les jouissances de la terre ; c'est la volupté ; mais il s'attache à celle qui représente la vertu ; enfin, après ses travaux, il succombe dans sa lutte pour l'humanité ; et, du milieu des flammes de son

qui en obscurcissaient le sens et en altéraient la pureté. Cependant on retrouve encore chez les Romains des vérités évi-

bûcher, dressé sur le sommet de l'OEta, il s'élève à la céleste demeure. Voyez page 115 de l'ouvrage.

Le savant Maurice a prouvé jusqu'au dernier degré d'évidence, que « des traditions immémoriales, dérivées des patriarches et répandues dans » tout l'Orient, touchant la chute de l'homme et la promesse d'un futur » médiateur, avaient appris à tout le monde païen à attendre l'apparition » d'un personnage illustre et sacré, vers le tems de la venue de Jésus-» Christ. » Maurice : *Hist. of Indostan*, vol. III, book 4.

Fondés sur une tradition antique, les Arabes attendaient également un libérateur, qui devait venir sauver les peuples. Boulainvillers, *Vie de Mahomet*, liv. II. p. 194.

Malgré sa haine pour le Christianisme, Boulanger lui-même n'a pu s'empêcher d'avouer que les anciens attendaient des dieux libérateurs qui devaient régner sous une forme humaine. « Les Romains, dit-il, tout ré-» publicains qu'ils étaient, attendaient, du tems de Cicéron, un roi pré-» dit par les Sibylles, comme on le voit dans le livre *de la Divination* de » cet orateur philosophe : les misères de leur république en devaient être » les annonces, et la monarchie universelle la suite. C'est une anecdote » de l'histoire romaine, à laquelle on n'a pas fait toute l'attention qu'elle » mérite... Les Hébreux attendaient tantôt un conquérant, et tantôt un » être indéfinissable, heureux et malheureux : ils l'attendent encore.... » L'oracle de Delphes, comme on le voit dans Plutarque, était dé-» positaire d'une ancienne et secrète prophétie, sur la future nais-» sance d'un fils d'Apollon, qui amènerait le règne de la justice... Tous » les Américains attendaient du côté de l'Orient, *qu'on pourrait appeler » le pôle de l'espérance de toutes les nations*, des enfans du soleil ; et » les Mexicains, en particulier, attendaient un de leurs anciens rois, qui » devait les revenir voir par le côté de l'aurore, après avoir fait le tour » du monde. Enfin, il n'y a aucun peuple qui n'ait eu son expectative de » cette espèce. » *Recherches sur l'origine du desp. orient.*; sect. 10. p. 116 et 117.

Voltaire confirme cette remarque, et ses paroles méritent une sérieuse attention. « C'était, de tems immémorial, une maxime chez les Indiens et » chez les Chinois, que le sage viendrait de l'Occident. L'Europe, au » contraire, disait que le sage viendrait de l'Orient. Toutes les nations ont » toujours eu besoin d'un sage. » *Addit. à l'Hist. générale*; pag. 15, édit de 1763.

Et sur quoi reposait cette attente générale? La philosophie nous l'ap-

demment dérivées de la tradition, et leurs livres sibyllins leur avaient donné l'idée d'un Dieu rédempteur et réconciliateur [1]. L'auteur donne les détails les plus curieux sur l'origine et le contenu de ces livres ; les passages qu'il en cite sont au nombre des

prendra-t-elle? Ecoutez Volney : « Les traditions sacrées et mythologiques des tems antérieurs avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un *grand médiateur* qui devait venir : d'un *juge final*, d'un *Sauveur futur*, *roi*, *Dieu*, *conquérant et législateur*, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre, et délivrerait les hommes de l'empire du mal. » *Médit. sur les révolutions des empires*, p. 226.

Certes, dit l'illustre écrivain auquel nous empruntons ces citations, on ne trouvera pas ces témoignages suspects. Ainsi la vérité se suscite partout des témoins pour confondre ceux qui refusent de la reconnaître, quels que soient leur prévention et leur aveuglement. Elle force les *lèvres menteuses* à lui rendre hommage, et l'erreur à s'accuser et à se condamner elle-même. *Mentita est iniquitas sibi* (Psal. 26, v. 12). Voir l'*Essai sur l'indiff.*; tom. III.

[1] Rome, par ses relations fréquentes avec les Juifs, avait dû puiser chez eux des notions plus complètes, des idées plus positives sur la venue d'un Réparateur. Les poètes romains en offrent des traces nombreuses et bien marquées. Ces allégories s'appliquaient, il est vrai, à des empereurs dont les poètes briguaient ainsi les bonnes grâces ; mais qui empêche de reconnaître dans leurs vers des emblèmes relatifs au Messie? Horace, dans plusieurs de ses odes, parle de princes, de divinités qui doivent expier les crimes de la terre. Les livres Sibyllins sont plus formels encore : ils prédisent en termes clairs et incontestables les miracles, les souffrances, la mort d'un Réparateur ; et ces prédictions, que nous ne devons pas regarder toutefois comme inspirées par l'esprit de Dieu, furent vérifiées par le Sauveur. Maintenant doit-on ajouter foi aux livres sibyllins? En parlant du rapport qu'ils présentent avec Jésus-Christ, Lactance disait : « Quelques esprits, dont le rapport force la conviction, allèguent, pour s'y soustraire, que les vers sibyllins ont été controuvés et composés par les soutiens intéressés du Christianisme. Toutefois, dit-il, il est impossible de s'armer d'une semblable objection, quand on a lu Cicéron, Varron et autres anciens auteurs qui parlent de la sibylle d'Erythrée et de différentes prophétesses. C'est à leurs livres que nous empruntons nos preuves ; or, ces écrivains sont morts avant l'incarnation du Verbe-Christ. Je ne doute point que les vers sibyllins n'aient passé dans l'antiquité pour des fables, parce que personne ne les comprenait ; car ils prophétisaient d'étonnans miracles, sans en désigner ni la

documens les plus remarquables de ce genre ; ils prédisent l'avénement du Christ dans les mêmes termes que David et Isaïe. Leur authenticité est incontestable, puisque le *Pollion* de Vir-

» forme, ni l'époque, ni l'auteur. La sibylle d'Erythrée prédit elle-même » qu'on l'accuserait de folie et de mensonge. Les vers sibyllins demeu- » rèrent cachés pendant des siècles ; mais, quand la naissance et la pas- » sion du Christ eurent mis au grand jour ce qui était enveloppé de » mystère, on y attacha de l'importance, de même que les prédictions » des prophètes, lues par le peuple Juif durant quinze cents ans et plus, » ne furent comprises qu'alors que les paroles et les actions du Christ les » eurent vérifiées ; car les prophètes l'ont prédit, et les hommes n'inter- » prétèrent leurs oracles que quand tout fut accompli. » Lactance, *De verâ sapientiâ*, lib. IV, cap. 15.

Dans une circonstance, où il fut question des livres sibyllins, Cicéron s'écrie : Quel est l'homme qui est annoncé, et dans quel tems viendra-t-il? « *Quem hominem et in quod tempus est?* » — « Ces vers, dit-il ailleurs, » prétendent qu'il nous faut recevoir un roi, si nous voulons être sauvés. » — « *Si salvi esse vellemus.* » De la Divination ; liv. II.

On peut assigner la même source qu'aux prédictions dont nous avons parlé précédemment, à une prédiction répandue dans Rome avec éclat, quelques mois avant la naissance d'Auguste, et que l'on interpréta dans la suite en sa faveur : « La nature enfante le roi des Romains. » *Regem populi romani natura parturit.* Cette circonstance se trouve dans Suétone, qui la rapporte d'après un certain Julius Marathus, dont le récit ajoute que la terreur du sénat fut si grande, qu'il décréta aussitôt qu'on ne conserverait la vie à aucun enfant mâle né dans le cours de cette année. Mais ceux dont les épouses se trouvaient enceintes, s'appropriant chacun une si haute prédiction, réussirent à prévenir l'exécution du sénatus-consulte. Voir *Rédempt. du genre hum.*, p. 143.

Tacite parle d'un certain Maricus qui osa provoquer les armes romaines, en se faisant passer pour un dieu. Déjà ce prétendu libérateur des Gaules, dit-il, ce dieu, comme il se faisait appeler, avait assemblé huit mille hommes ; il entraînait avec lui les bourgs et les habitans des campagnes, quand, atteint par les cohortes de Vitellius, il fut mis en déroute. Maricus fut pris dans le combat et conduit devant Vitellius, qui le fit décapiter. *Hist.* liv. II, ch. 61.

Les habitans de Vélitre, petite ville voisine de Rome, s'imaginèrent, dit Suétone, que le Maître du monde, prédit par les oracles, était né parmi eux ; en conséquence, ils se révoltèrent et furent exterminés.

Il faut ajouter à toutes ces preuves de l'attente où l'on était alors d'un

gile n'en est, de l'aveu de ce poète, qu'une paraphrase continuelle [1]. M. Schmitt, à l'occasion de ce poème, rappelle combien était universelle de son tems l'opinion que l'âge-d'or allait

libérateur, celle de l'apparition des faux Messies. A l'époque où parut le vrai Messie, on vit se manifester en grand nombre ceux qui prétendaient à ce titre. Jamais il n'avait été question de faux Messies avant ce siècle; jamais on n'en vit autant dans les siècles suivans. Mais quand les semaines prophétiques de Daniel furent près de s'accomplir, les imposteurs se multiplièrent, et séduisirent un grand nombre de Juifs et de Samaritains. On voit dans Josèphe les noms de plusieurs de ces faux Messies.

[1] On trouve dans M. le comte de Maistre un passage très-remarquable sur le *Pollion* de Virgile, que nous croyons devoir rapporter ici. « Remontez aux siècles passés, dit ce grand écrivain, transportez-vous à la naissance du Sauveur. A cette époque une voix haute et mystérieuse, partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas : « L'Orient est sur le » point de triompher, le vainqueur partira de la Judée, un enfant divin » nous est donné, il va paraître, il descend du plus haut des cieux, il » ramènera l'âge d'or sur la terre... ? » Vous savez le reste ; ces idées étaient universellement répandues; et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara, et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son Pollion, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée, par ordre de l'empereur Constantin. Certes, il était bien digne de la Providence d'ordonner que ce cri du genre humain retentît à jamais dans les vers immortels de Virgile. Mais l'incurable incrédulité de notre siècle, au lieu de voir dans cette pièce ce qu'elle renferme réellement, c'est-à-dire un monument ineffaçable de l'esprit prophétique qui s'agitait alors dans l'univers, s'amuse à nous prouver doctement que Virgile n'était pas prophète, c'est-à-dire qu'une flûte ne sait pas la musique, et qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans la quatrième églogue de ce poète ; et vous ne trouverez pas de nouvelle édition ou traduction de Virgile, qui ne contienne quelque noble effort de raisonnement et d'érudition pour embrouiller la chose du monde la plus claire. Le matérialisme qui souille la philosophie de notre siècle, l'empêche de voir que la doctrine des esprits, et en particulier celle de l'esprit prophétique, est tout-à-fait plausible en elle-même, et de plus, la mieux soutenue par la tradition la plus universelle et la plus imposante qui fut jamais... Croyez-vous que le siècle de Virgile manquait de beaux esprits qui se moquaient « et de la grande année, et du

refleurir, et qu'un Dieu allait descendre du ciel. Il cite l'oracle dont parlent Tacite et Suétone, que le dominateur du

siècle d'or, et de la chaste Lucine, et de l'auguste mère, et du mystérieux enfant? » Cependant tout cela était vrai :

« L'enfant du haut des cieux était prêt à descendre. »

Et vous pouvez voir dans plusieurs écrits, nommément dans les notes que Pope a jointes à sa traduction en vers du Pollion, que cette pièce pourrait passer pour une version d'Isaïe...

Il ne s'agit ici que d'un *fait*. Si quelqu'un a cru que Virgile était immédiatement inspiré, voilà ce qu'on nomme une *opinion* dont on peut se moquer si l'on veut, mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Veut-on nier qu'à la naissance du Sauveur, l'univers ne fût pas dans l'attente d'un grand événement? Non sans doute; la chose n'est pas possible, et le docte commentateur (Heyne) convient lui-même que « *jamais la fureur des prophéties ne fut plus forte qu'à cette époque, et que parmi ces prophéties, il en était une qui promettait une immense prospérité*. Il ajoute que Virgile *tira bon parti de ces oracles*. » C'est en vain que Heyne, pour changer l'état de la question, nous répète les réflexions banales *sur le mépris des Romains pour les superstitions judaïques*. Nous avons prouvé que les Romains n'étaient point si étrangers à la croyance des Hébreux, qu'on voudrait nous le faire croire; mais, encore une fois, ce n'est pas de quoi il s'agit. Croyait-on à l'époque marquée « qu'un grand événement allait éclore? que l'Orient l'emporterait? que des hommes partis de Judée assujétiraient le monde? » Parlait-on de tous côtés « d'une femme auguste, d'un enfant miraculeux prêt à descendre du ciel, pour ramener l'âge d'or sur la terre? » Oui, il n'y a pas moyen de contester ces faits? Tacite, Suétone leur rendent témoignage. Toute la terre croyait toucher au moment d'une révolution heureuse; la prédiction d'un conquérant qui devait asservir l'univers à sa puissance, embellie par l'imagination des poètes, échauffait les esprits jusqu'à l'enthousiasme; avertis par les oracles du paganisme, tous les yeux étaient tournés vers l'Orient, d'où l'on attendait ce libérateur. « Jérusalem s'éveillait à ces bruits si flatteurs... » (Le P. Elysée.)

C'est en vain que l'irréligion obstinée interroge toutes les généalogies romaines pour leur demander en grâce de vouloir bien nommer l'enfant célébré dans Pollion. Quand cet enfant se trouverait, il en résulterait seulement que Virgile, pour faire sa cour à quelque grand personnage de son tems, appliquait à un nouveau-né les prophéties de l'Orient; mais cet enfant n'existait pas, et quelques efforts qu'aient faits les commentateurs, jamais ils n'ont pu en nommer un auquel les vers de Virgile s'adaptent

monde allait sortir de la Judée [1], oracle que l'on appliqua à Vespasien et à Titus, et qui prouve l'attente du genre humain. Les livres Sibyllins décrivent aussi la souffrance et la mort du Messie, et on ne peut voir sans étonnement les rapprochemens qu'en fait M. Schmitt avec les prophéties juives. Ces traditions sur le Rédempteur, le savant auteur les retrouve aussi dans la mythologie des Scandinaves [2]. Que des traits de ressemblance aussi frappans avec les dogmes du Christianisme se trouvassent dans la religion d'un seul peuple, on devrait s'en étonner, tant les notions qu'ils renferment sont supérieures à la raison

sans violence. Le docteur Lowth surtout (*De sacrâ poesi Hebræorum*), ne laisse rien à désirer sur ce point intéressant. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, tom. II pag. 348.)

[1] « On était généralement convaincu, dit Tacite, que les anciens livres des prêtres annonçaient qu'à cette époque l'Orient deviendrait puissant, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde. » (*Hist.*, liv. V, ch. 13.) Ces anciens livres, possédés par les prêtres auxquels Tacite fait allusion, sont les livres sibyllins, tracés sur la toile, et qui étaient conservés à Rome, dans le temple de Jupiter-Capitolin, avec un religeux respect. Suétone écrit : « Dans tout l'Orient s'était propagée l'antique et constante opinion, que les destins avaient arrêté, qu'à cette époque la Judée donnerait des maîtres à l'univers. » (*Vie de Vespasien.*) Tacite et Suétone voient dans Vespasien et dans Titus l'objet de l'attente universelle ; mais ils ajoutent que les Juifs rattachaient de grandes espérances à l'accomplissement de cette prophétie. Voir le livre de M. Schmit, pag. 140.

[2] Dans cette mythologie, Balder, intermédiaire comme le Mithra des Perses, juge comme l'Osiris des Egyptiens, était un être bienveillant, doux, favorable aux hommes ; à l'instigation du mauvais esprit, nommé Loke par l'Edda, livre canonique, il fut privé de la vie ; mais, lors du *crépuscule* des dieux (le dernier jour), il sortira de l'empire de la mort, pour vivre dans le ciel avec Alfader (auteur de toutes choses, le Père des Dieux), et les âmes des hommes justes. D'après une autre interprétation de l'Edda, Odin, le père de Balder, l'aïeul des héros, le père des dieux et de la lumière, succombera dans la dernière lutte contre le pouvoir triomphant des ténèbres. Mais, rappelant à lui, par une mort prématurée, les plus illustres héros de la terre, il les rassemble dans son Walhalla, et s'assure ainsi un plus grand nombre de combattans pour ce jour décisif qu'il prévoit sans pouvoir l'éviter. Voir l'article que nous avons donné sur la religion des Scandinaves, dans le N° 21, tom. IV, p. 193, et dans le N° 56, tom. X, p. 117 des *Annales*.

humaine; toutefois on pourrait les attribuer au hasard; mais quand elles se reproduisent à-peu-près sous les mêmes traits chez toutes les nations [1] de l'antiquité, un tel accord prouve que la vérité est le fondement de la fable, et que toutes les religions ont une source commune. Après avoir ainsi mis au jour les obscurs vestiges du dogme de la Rédemption chez les Païens, le savant auteur complète son système de preuves en faisant ressortir les lumières qui éclairaient chez le peuple d'Israël ce point fondamental de notre croyance; il rappelle toutes les prophéties des livres saints relatives au Messie, et montre que la synagogue antique les entendait absolument comme l'Eglise. Nous ne le suivrons pas dans ses commentaires sur les prédictions et les figures de l'avénement du Christ, qui éclatent dans tous les livres de l'Ancien-Testament. Il nous suffira de dire qu'il y fait preuve de la même science et de la même sagacité que dans le reste du livre. Cet ouvrage se termine par un morceau sur les sacrifices. Nous exposerons dans un autre article le système de l'auteur sur ce sujet [2]. DE C.

[1] Les peuples, dont nous avons vu les noms dans cette analyse, ne sont pas les seuls qui aient attendu des dieux libérateurs qui devaient régner sur eux sous un forme humaine.

Combadoxi au Japon, Sommonacodom chez les Siamois, ont laissé leurs sectateurs dans l'attente de leur retour. (Noel: *Dictionn. de la Fable.*)

Les habitans de Pégu attendent aussi leur dieu Xaca, et les Persans modernes, le prophète Ali, qui doivent revenir, disent-ils, à la fin des tems. (D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, et Chardin, tom. III, pag. 60.) En Amérique, nous retrouvons encore les peuples de toute cette vaste partie du monde, comme nous l'avons observé plus haut, préoccupés de l'attente religieuse d'un libérateur. Nous voyons l'empire des Incas soumis sans résistance à des Espagnols que l'on regarde coomme des dieux, ou comme des enfans du soleil, annoncés par les oracles de leurs pères, et dont ils croyaient voir l'accomplissement. Voyez de Humboldt. *Monumens mexicains.*

Tous ces exemples prouvent que Jésus-Christ a été, à la lettre, l'*Attente et le désiré des nations*, comme Jacob l'avait prédit à ses fils. (*Genèse*, ch. XLIX. v. 10.)

[2] Voir le 2e article, dans le N° 25, tom V, p. 5.

Histoire.

SUR LE BAPTÊME DU ROI HARALD,

ET L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS LES PROVINCES DANOISES ET DANS L'ISLANDE.

L'auteur de cet ouvrage est l'évêque Müntev, l'un des littérateurs les plus distingués du Nord. Son ouvrage, dont nous allons présenter une analyse, se fait remarquer par une érudition profonde, des vues étendues, un style éloquent et clair. Il jette un grand jour sur un sujet fort important et très-mal connu jusque-là, l'*Etablissement du Christianisme* en Danemarck; l'analyse suivante, que nous allons donner, est extraite de la *Bibliothèque universelle*; tome 1er, 1831.

«Les peuples qui habitent aujourd'hui la monarchie danoise descendent de deux souches entièrement distinctes. Les habitans de la Wagrie et du duché de Lauenbourg sont des Slaves qui n'ont adopté que long-tems après leur conversion au Christianisme la langue et les mœurs des Allemands, leurs vainqueurs. Toutes les autres peuplades, dont la réunion sous de mêmes lois a formé le royaume de Danemarck, appartiennent à la grande famille Teutonique; celles du Holstein faisaient partie de la Confédération Saxonne; les autres, répandues dans les îles et sur le continent, étaient Scandinaves. La religion de la Scandinavie présentait un caractère si frappant de ressemblance avec celle qui régnait dans l'Inde primitive, que l'on a cru y trouver une preuve de relation de parenté entre les habitans de ces contrées si éloignées l'une de l'autre, mais dont la dernière pourrait effectivement avoir été le berceau des peuplades belliqueuses, qui parvinrent, de migrations en migrations, jusque dans le nord de l'Europe. De même que les Hindous, les Scan-

dinaves reconnaissaient au-dessus de la hiérarchie des dieux et des génies, un Être Suprême, invisible, éternel, principe de toute vie, et qui seul devait échapper à la destruction qui, dans un avenir reculé, envelopperait toutes les générations divines. Après Alfader (père universel), c'est ainsi que la langue islandaise nommait l'Être Suprême, venaient les trois grands agens de son pouvoir, auxquels on rapportait la création des choses terrestres, leur défense ou conservation, et leur renouvellement successif par la mort des individus.

Ces trois principes étaient personnifiés dans Odin, Thor, et Freyr, que l'on nommait les premiers des Ases, ou dieux célestes. Neuf autres dieux du même rang, mais inférieurs en puissance, partageaient ce titre avec les trois premiers. Venaient ensuite les troupes de génies, protecteurs des mers, des fleuves, de l'air, des différentes contrées, des nations, et même des familles considérables. On les honorait à un moindre degré que les Ases; mais ils étaient l'objet d'un culte plus familier et plus habituel.

Les Scandinaves, dont la guerre faisait les délices et l'occupation nécessaire, assignaient à leurs dieux des devoirs semblables à ceux que les hommes pratiquaient sur la terre, c'est-à-dire, de continuels combats avec les divinités malfaisantes, dans lesquelles l'idée du mauvais principe était personnifiée. Les principaux ennemis des dieux étaient la déesse de la mort, *Hela*; le grand serpent (*Asgaard Ormen*), dont les replis, noyés dans l'Océan, enveloppaient le disque de l'Univers; le loup *Fenris*, toujours acharné à poursuivre dans le soleil la source de la chaleur et de la lumière; *Loke*, leur père à tous trois; ses rugissemens dans la grotte où ces dieux le retenaient enchaîné, causaient, au dire des poètes, les tremblemens de terre; enfin les « génies de la terre des enchantemens » (*Muspelheim*), qui combattaient dans des tourbillons de flammes, et livraient de continuels assauts au pont de *Bifrost* (l'*Arc-en-ciel*), par lequel la sphère de ces génies communiquait avec le séjour des dieux (*Asgard*).

La croyance de l'immortalité de l'âme était si profondément gravée dans le cœur des Scandinaves, qu'elle dirigeait toutes leurs actions, et que le but entier de leur existence était de s'assurer, après la mort, une demeure dans le palais d'Odin (le

Walhalla [1]), séjour des braves, ou dans le *Wingolf* (palais de l'amitié, auquel présidait la belle *Freya*. Les âmes des hommes qui ne s'étaient distingués pendant la vie, ni par leur bravoure, ni par leur sagesse, languissaient dans le *Nifleheim*, espèce de limbes ou de lieu d'exil, exempt tout à la fois de plaisirs et de tourmens. Les criminels étaient précipités dans les gouffres du *Nastrond* (rivage des méchans). Mais une époque était fixée, à laquelle les dieux et les braves, transportés dans le Walhalla, devaient succomber à l'invasion du principe du mal. Trompant la vigilance du gardien céleste, Heimdall, les génies du Muspelheim franchiraient le pont Bifrost, et envahiraient la demeure des dieux. Le loup Fenris dévorerait le soleil, et tomberait ensuite sous les coups de Vidur; le grand serpent, après avoir étouffé Odin, serait déchiré par Thor; mais noyerait son vainqueur dans les torrens de sang et d'écume empoisonnée, qui sortiraient de ses blessures. Le *crépuscule de dieux* (Ragnarök), c'est ainsi que les Scaldes appelaient poétiquement la chute de leurs Ases, devait annoncer à la terre l'arrêt de sa destruction : les génies du Muspelheim la détruiraient par les flammes.

Alors la Divinité suprême se montrerait sans intermédiaire aux âmes immortelles des hommes. Elle rassemblerait dans le ciel (Gimle) tous ceux qui auraient vécu d'après les principes de la bonté et de la justice, sans égard aux distinctions passagères de la bravoure et du savoir.

Les sacrifices offerts aux dieux, soit dans leurs temples, soit dans les forêts, étaient ordinairement sanglans; on égorgeait sur les autels, non-seulement des chevaux, mais encore des captifs, des criminels, et même des enfans des plus nobles familles. On célébrait dans l'année trois fêtes principales : la plus solennelle était celle de Iul, vers la fin de décembre. De neuf en neuf ans une sorte de Jubilé appelait les Scandinaves à des rites plus pompeux. Le sang coulait avec plus de profusion sur les autels, et cette pratique cruelle se maintint jusqu'à l'entière extirpation du Paganisme dans les trois villes royales de Leyre, Upsal et Drontheim. Du reste les peuplades teutoniques n'avaient point de prêtres proprement dits. Rois, Jarls (comtes),

[1] Lorsqu'un guerrier scandinave était sur son lit de mort, il se blessait de sa propre lance, pour acquérir quelques titres au séjour du Walhalla.

guerriers, libres, chaque père de famille exerçait dans un cercle plus ou moins étendu les fonctions sacerdotales.

Les effets moraux d'une telle religion devaient être considérables; on leur rapporte avec fondement la plupart des traits distinctifs du caractère des anciens Scandinaves. Ils étaient durs et cruels, vindicatifs et violens; ils faisaient souvent périr leurs ennemis dans les flammes, et faisaient consister leur principal mérite à donner, au mépris de toute justice, des preuves continuelles de ce courage et de ce mépris de la mort, qu'ils poussaient jusqu'au plus haut degré. L'usage de mettre à mort les enfans mal conformés ou d'une constitution débile, était général parmi eux. Il s'en fallait toutefois de beaucoup que toutes les vertus leur fussent étrangères; ils se dévouaient avec passion au service de leurs princes et aux intérêts de leur patrie; ils étaient loyaux et fidèles dans l'amitié, hospitaliers envers tous, patiens dans les souffrances, et persévérans dans le malheur. Ils traitaient leurs esclaves avec douceur, leurs enfans avec tendresse, et leurs femmes avec une délicatesse bien rare chez des peuples demi-sauvages. Ils prenaient leurs conseils, les associaient à toutes leurs entreprises, et les traitaient en toute occasion comme des égales; bien plus, ils semblaient les envisager quelquefois comme des êtres supérieurs, animés par une inspiration divine.

Le savant auteur jette ensuite un regard sur la mythologie des peuplades slaves, dont les descendans vivent sous le sceptre du Danemarck. On les appelait Wendes ou Obotrites; ils avaient adopté quelques-unes des croyances religieuses des Germains, dont ils occupaient l'ancien territoire, et des Finnois, avec lesquels ils entretenaient des relations suivies; mais leur religion était au fond la même que celle des Russes, des Polonais, des Bohémiens, peuples du même sang et de la même langue. Les sources de cette religion doivent être cherchées dans l'Orient, d'où les peuples slaves ont tiré leur origine. Effectivement on peut suivre la trace de leurs migrations, en remontant jusqu'au Caucase et aux rives de la mer Caspienne. Dans le nombre des divinités honorées par les Wendes, il s'en trouvait dont le culte leur avait été apporté par les Germains, tels qu'Odin, que les Slaves appelaient Weidewuth; Balder, dieu de la jeu-

nesse et des entreprises hardies; Sieba, déesse de l'amour; Hela, ministre de la mort, etc. Mais le système général de la religion des Wendes était complétement différent de celui des Scandinaves. Son principe fondamental était l'adoration de la lumière, et une crainte superstitieuse des ténèbres; en sorte qu'une vertu malfaisante était attribuée par eux à tout ce qui se rattachait à la nuit, à l'obscurité. Blanc (Bielo) signifiait glorieux, favorable; noir (tcherno) voulait dire dangereux, cruel. Par suite de ces idées, la dispensation de la lumière céleste était attribuée par les Wendes à l'Être Suprême, qu'ils nommaient *Sviatovide* (aspect saint), et quelquefois *Triglava* (trois têtes, ou trinité). Le cercle des dieux se partageait en deux classes, les *blancs* ou favorables, et les *noirs* ou ennemis. Les uns, bienfaisans par leurs dons ou par leurs conseils; les autres, malfaisans par leur puissance magique et leurs pernicieux avis. Mais ce qui était particulier aux seuls Wendes, c'est qu'ils réunissaient dans leurs principales divinités ces deux natures opposées : ainsi *Radegast* (esprit conseiller), le dieu du soleil, des saisons, de l'honneur, de la force et de la guerre, était en même tems, sous le nom de *Tchernobog* (dieu noir) et la forme d'un homme à tête de lion, le Dieu des ténèbres et le prince des mauvais génies. *Sieba*, la déesse de l'amour, la source de la vie, était, sous une autre forme (personnifiée par une tête de singe), la déesse de la débauche et la mère des vices. Le Dieu de la mort violente avait lui-même son côté lumineux, car il était aussi le Dieu de la résurrection.

Les peuples Wendes avaient une classe de prêtres complétement séparée de celle des guerriers, et dont l'influence paraît avoir été presque égale à celle des chefs militaires. Leur hiérarchie sacerdotale était compliquée; elle comptait au moins trois classes distinctes de prêtres qui, dans chaque nation, avaient un grand pontife à leur tête. Celui des Wendes Obotrites, les plus voisins du Danemarck, portait le titre de *Criwe*, emprunté à la langue prussienne, dans laquelle il signifie juge; ce mot est remarquable, car il révèle une des deux sources principales de l'ascendant des prêtres chez les Slaves; l'autre source était la distribution des oracles consultés en toutes occasions. On immolait sur les autels de leurs divinités des taureaux, des che-

vaux dressés à la guerre et des captifs; ceux-ci, lorsqu'ils étaient chrétiens, périssaient dans les flammes où on les jetait tout armés. Ces atrocités durèrent à *Arkona*, dans l'île de Rügen, jusqu'à la prise de cette ville, par Henri-le-Lion, duc de Saxe, en 1183. L'ordre sacerdotal, chez les Wendes, était parvenu à propager dans la masse du peuple les sentimens de la haine la plus envenimée contre les Chrétiens; aussi ce fut bien plutôt leur religion que leur indépendance nationale que ces tribus défendirent avec tant d'acharnement.

On peut juger, par cette exquisse, des difficultés que le Christianisme rencontra dans sa route vers les extrémités septentrionales de l'Europe. Voici quels furent ses premiers pas chez les Danois. Quelques-uns de leurs héros, quelques-uns même de leurs rois affectaient, dès le huitième siècle, un mépris absolu pour la mythologie d'Odin. Les expéditions, qui commençaient à devenir fréquentes, des Danois sur les côtes de pays chrétiens, leurs voyages habituels en Angleterre et à Constantinople, qu'ils appelaient *Mikla gaard* (la grande cité), leur donnaient quelques notions de la religion chrétienne. Il s'en trouva même plusieurs qui reçurent le baptême dans les pays étrangers; mais ils oublièrent, bientôt après leur retour dans leur patrie, les maximes du culte qu'ils avaient embrassé; on remarqua seulement qu'ils renonçaient à la polygamie, ne mettaient à mort aucun de leurs enfans, s'abstenaient de pratiques superstitieuses, et cessaient de manger de la chair des chevaux et des oiseaux de proie, victimes ordinaires des temples scandinaves.

Le premier missionnaire chrétien qui pénétra dans le Jütland, fut Willibrod, prêtre saxon, devenu, en 696, évêque d'Utrecht. Ses efforts furent infructueux; seulement en quittant le Danemarck, il emmena trente jeunes gens qu'il éleva dans le but d'en faire de nouveaux prédicateurs de l'Evangile. Leur zèle ne fut payé d'aucun succès; et il pouvait difficilement en être autrement, tant que les Saxons, le peuple le plus considérable de la Germanie septentrionale, demeuraient attachés au Paganisme. Charlemagne leur déclara une guerre tout à la fois politique et religieuse. Elle dura trente ans, et chacun en connaît l'issue. Lorsqu'elle était la plus sanglante, des mis-

sionnaires chrétiens, pénétrant à travers des peuplades ennemies ou malfaisantes, franchirent l'Elbe, et firent des prosélytes parmi les Saxons du Holstein, voisins immédiats des Danois. Ces nouveaux chrétiens furent massacrés par leurs compatriotes. L'empereur vengea leur mort; il franchit l'Elbe avec toute son armée, s'assura par des forteresses la possession de l'embouchure de ce fleuve, et porta ses armées jusqu'à l'Eyder. Les Danois, dont le célèbre Regner Lodbrok était roi, n'osèrent alors attaquer le prince qui était tout à la fois le champion de la civilisation et le chef de la chrétienté.

Mais lorsqu'en 789 les Francs attaquèrent la nation Slave des Wilzes (dans le Brandebourg actuel), les peuples Scandinaves se confédérèrent un instant, pour essayer de mettre des bornes aux progrès d'une puissance qui menaçait de tout engloutir. Cette guerre, interrompue par des trèves mal observées, dura jusqu'en 813. Elle eut cela de remarquable, que jamais les soldats de Charlemagne n'osèrent poursuivre leurs ennemis au-delà des frontières scandinaves qu'Hardeknud, roi de Danemarck, venait de protéger par un rempart en terre, imité des anciens Romains; que les secours des Scandinaves empêchèrent les Slaves de tomber sous la domination (au moins immédiate) des Francs; et que dans le traité de paix qui termina cette longue querelle, le puissant empereur n'obtint l'insertion d'aucun article qui eût rapport à la religion. Il ne permit point même à un évêque missionnaire, qui venait de baptiser tous les habitans de Héligoland, de s'aventurer au milieu de ces Danois idolâtres, dont la fierté repoussait des prédications appuyées par l'épée d'un monarque étranger.

Charlemagne mourut en 814. La décadence de l'empire qu'il avait accru et consolidé se fit sentir dès que sa main puissante eût abandonné les rênes du gouvernement. Cependant l'influence des Francs dura quelque tems encore dans tout le nord de l'Europe, quand déjà leur force réelle était diminuée par leurs discordes intestines, et par les vices de leur gouvernement. Louis-le-Pieux, successeur de Charles, hérita du zèle de son père pour la propagation du Christianisme; et comme les vues ambitieuses de son père lui étaient presque étrangères, il travailla à ce grand ouvrage avec plus de désintéressement et de douceur.

En 822, Ebbo, archevêque de Reims, soutenu par les encouragemens de l'empereur et les vœux de toute la nation, entreprit la conversion des Danois. Une circonstance heureuse vint faciliter cette grande entreprise. *Harald Klack*, roi de la partie méridionale du Jütland, chassé par ses compétiteurs, se réfugia à la cour de Louis, qui le prit sous sa protection, et lui fournit des secours, au moyen desquels ce prince reprit possession de ses états. C'est à la cour de Harald, qui résidait à Haddebye près Sleswick, qu'Ebbo se présenta avec de riches présens et une lettre de l'empereur, qui pressait Harald de reconnaître ses bienfaits, en introduisant dans ses états la Religion chrétienne. Ce prince hésita quelque tems; il craignait, et ce n'était pas sans motifs, de s'aliéner l'affection et la confiance de son peuple, s'il se séparait de lui en abjurant le culte d'Odin. Toutefois, Ebbo reçut d'abord l'autorisation de prêcher librement le Christianisme; il en profita sans hésiter, et fit un assez grand nombre de prosélytes. Louis seconda utilement ses efforts par des ambassades et des secours, au moyen desquels il maintint la supériorité de son protégé, toujours harcelé par des voisins jaloux. Un moine de la célèbre abbaye de Corvey, en Westphalie, vint, sur ces entrefaites, offrir à l'empereur l'aide d'un zèle infatigable et d'une capacité peu commune : c'était Anschar, justement nommé par la postérité l'Apôtre du nord. Louis voulut qu'il attendît à sa cour l'arrivée de Harald; car ce prince avait déclaré qu'il ne prendrait de résolution définitive qu'après avoir étudié dans le palais même du chef des nations chrétiennes, la nouvelle doctrine, dont les dogmes n'étaient qu'imparfaitement connus des Danois. Le prince scandinave tint parole. En 823, il se rendit, sur un grand nombre de navires légers, dans la Frise, où quelques possessions lui avaient été inféodées; puis il remonta le Rhin, et s'arrêta à Ingelheim, près de Mayence, où l'empereur l'attendait avec impatience. Après quelques conférences, ses doutes furent levés, et la cérémonie du baptême se fit, au commencement de juin, avec une pompe extraordinaire.

Après Harald, une de ses deux femmes, Thora, et Svanlèthe, son fils aîné, Godfred, Rurick et les guerriers qui avaient accompagné leurs princes, furent reçus dans le sein de l'Eglise.

Un écrivain contemporain, Ermold le Noir, abbé d'un monastère de l'empire Franc, nous a laissé dans un poëme latin «sur les faits glorieux de Louis-le-Pieux», la description la plus détaillée des circonstances de cet événement, auquel les contemporains, et surtout les sujets de l'empereur, attachèrent beaucoup d'importance. Le style d'Ermold est souvent attrayant par sa naïveté, et quelquefois aussi par son élévation et par le tour vraiment poétique des images. Son début mérite d'être cité. « La foi des Francs s'élevait beaucoup. Les peuples venaient » par torrens, de toutes parts, par toutes les routes de la terre » et des mers, ils venaient en troupes toujours grossissantes, » contempler le culte des Chrétiens. »

Ermold décrit les mœurs des Danois d'une manière brève et pittoresque : « Un peuple beau, et de haute stature, tou» jours cherchant sur de frêles navires, sa proie et sa nourri» ture, au sein des tempêtes et aux bords de toutes les mers, » libre et sans aucun dominateur. »

Après avoir recommandé à Ebbo d'expliquer au roi des Danois les mystères du Christianisme, Louis ajoute : « Porte au roi » Harald mes salutations ; je ne demande point ses états. Qu'il » vienne à moi, et, suivant le précepte, je lui donnerai le baiser » de paix et l'amitié de frère, quand nous aurons la même foi.» Ermold décrit ainsi l'approche des Danois, quand leurs navires s'arrêtent à Ingelheim. « Que vois-je briller aux rayons de l'au» rore et couvrir au loin les eaux du fleuve? Quels navires re» montent le Rhin orgueilleux avec une pompe guerrière ? » Comme elles brillent à la lumière du soleil, sur le miroir » des eaux et la danse des vagues, ces voiles blanches comme » l'argent! »

Parmi les instructions que l'évêque adresse au nouveau converti, celles-ci peignent de vives couleurs l'extirpation du Paganisme : « Détruis le sanctuaire des idoles ; arrache leurs bois » criminels ; renverse tes autels souillés de sang et les pierres » énormes de tes sacrifices ! Le Seigneur est Dieu, et nul après » lui ! Va donc prêcher la doctrine du Christ. Louange, hon» neur, gloire à lui ! »

Ermold décrit ensuite avec une grande complaisance les nombreuses chambres richement meublées du palais d'Ingelheim,

les pavés de marbre, les tables somptueusement servies; il y introduit les Danois *vêtus de blanc, avec des cœurs nés de la veille*. Il décrit minutieusement les présens que l'empereur offre à son allié, à son fils spirituel : « Le manteau rayé de pourpre, chargé de lourdes broderies d'or, et entouré d'un rang de pierres précieuses; l'épée à la poignée d'or, que César détache lui-même de sa ceinture; le baudrier orné de boucles de métal larges et massives; la chaussure brodée de fil d'or, et les gantelets ornés de petits clous du même métal; enfin ce diadême destiné à la reine, tout parsemé d'escarboucles et bordé d'un fil de perles. »

Après le repas, les hôtes demi-sauvages du palais d'Ingelheim sont introduits dans la *chambre des trésors*. L'empereur s'assied sur son trône; « Judith s'y place à ses côtés, après l'avoir baisé sur les joues. » Près d'eux, Lothaire, fils aîné de Louis, et le roi Harald, se placent sur des siéges moins élevés, tandis que les vases d'or et d'argent, les monnaies de tous les tems et de tous les pays, les pierres précieuses, les lingots grossièrement façonnés, passaient sous les yeux étonnés et avides des Danois. L'empereur n'eut point à se louer de la simplicité avec laquelle il leur avait montré tout à la fois la route et la valeur de toutes ces richesses. Moins d'un demi-siècle plus tard, les Danois, encore païens, revinrent les mettre au pillage.

Effectivement, la conversion de Harald ne produisit pas, à beaucoup près, les résultats qu'on en avait espérés. Ses sujets mécontens le chassèrent, moins de 5 ans après son retour. L'empereur l'accueillit avec l'hospitalité la plus libérale; il lui donna des biens dans les provinces actuelles du Holstein et d'Oldenbourg, des vignobles aux bords du Rhin et de la Moselle, des châteaux dans la Frise et toute l'île de Walcheren. Mais la mission d'Anschar n'en répandit pas moins dans les forêts du Nord une semence qui devint bientôt féconde. Les efforts de cet évêque, justement célèbre, durèrent 35 ans; aucune difficulté ne l'arrêta, aucune persécution ne l'effraya, aucune privation ne le rebuta; et cependant il était d'un sang noble, et il avait été élevé dans la paisible solitude d'un cloître, au milieu des douces occupations de l'étude. Le Christianisme fit en Danemarck des progrès lents, mais continuels, jusqu'à

ce qu'enfin Knud-le-Grand lui assura dans cette contrée une victoire complète et une domination exclusive, vers le commencement du onzième siècle. A la même époque, la Norwège et la Suède abandonnèrent le culte d'Odin. Les Slaves des bords de la Baltique n'abandonnèrent leurs divinités nationales qu'à la fin du douzième siècle, et lorsque les efforts réunis des Danois et des Allemands eurent dépouillé de leur indépendance ces peuplades courageuses.

Nous ne suivrons pas le savant écrivain dans ses développemens sur les avantages généraux que le Nord a retirés de l'introduction de la religion chrétienne; un résumé rapide suffira. Les pirateries des Normands, leurs incursions dévastatrices dans presque toute l'Europe, devinrent de plus en plus rares, et cessèrent bientôt entièrement. Le sang ne coula plus que rarement ; les vertus pacifiques furent mises en honneur ; des communications suivies s'établirent avec les peuples plus civilisés, dont les institutions utiles pénétrèrent successivement dans le Nord. L'esprit de l'Evangile fut d'abord mieux compris par les mères que par les guerriers; mais les sentimens qui animent le cœur des femmes tardent-ils jamais à l'emporter chez les peuples où les hommes n'ont pas méconnu la dignité de leurs compagnes? Les duels devinrent moins communs; on s'accoutuma à recourir aux décisions pacifiques des tribunaux. Au lieu de ces associations d'hommes voués à soutenir une même querelle, jusqu'à la mort du dernier d'entre eux (associations trop fréquentes chez les anciens Scandinaves, qui les nommaient *confréries de sang*), vinrent les pacifiques et industrieuses *guildes*, auxquelles les royaumes du Nord doivent les élémens de leur bourgeoisie et la fondation de leur prospérité commerciale. On ne vit plus brûler des captifs, enlever des femmes nobles et les livrer au déshonneur. Le sort des serfs devint plus doux; l'esclavage domestique fut même graduellement aboli. La vie des nouveau-nés devint sacrée : l'exposition, le meurtre des enfans mal conformés cessèrent entièrement; l'étude des sciences, des arts, des langues de l'antiquité, s'introduisit dans les cloîtres, et s'y conserva, en attendant la renaissance des lettres, dans un état d'infériorité relative sans doute, si l'on compare ces tems à ceux qui les ont suivis, mais qui n'en

paraîtra pas moins très-remarquable, si l'on réfléchit à la barbarie d'où les Scandinaves sortaient. Nous terminerons cette esquisse par quelques traits de l'introduction du Christianisme en Islande.

Cette île, reléguée, pour ainsi dire, aux extrêmes limites de la création animée, avait été peuplée par des Norwégiens, exilés volontaires, qui préféraient conserver dans cette région désolée l'indépendance dont ils ne pouvaient plus jouir dans leur patrie, depuis que Harald à la belle chevelure y avait introduit le pouvoir monarchique absolu. «Au bout de soixante hivers, dit le » plus ancien historien de l'Islande (Are, surnommé Frode, ou le » Savant), l'île avait autant d'habitans qu'elle en pouvait nour- » rir.» Ils se gouvernaient en république, sous la présidence d'un magistrat électif, mais à vie, qu'ils appelaient *organe* (*de la loi læg-Sogo-madr*). Leurs institutions étaient claires, précises et régulières. La division de l'île en quatre parties égales, subdivisées en arrondissemens nettement délimités, est une preuve de cet esprit d'ordre, si remarquable dans une nation issue d'un peuple où la force décidait de tout et où de fréquentes révolutions apportaient dans toutes choses l'instabilité et la confusion. Ce fut dans la dernière année du dixième siècle qu'un missionnaire saxon, envoyé par Olaüs, roi de Norwège, parut en Islande. Il fit quelques prosélytes, mais l'opposition de la masse du peuple le força à retourner en Norwège, où il annonça au roi que l'établissement du Christianisme dans l'île lui semblait impossible.

Olaüs, dans le zèle outré d'une conversion récente (lui-même n'avait reçu le baptême que l'année précédente), menaça de faire mutiler ou mettre à mort les Islandais qui aborderaient dans ses états. Or le commerce avec la Norwège était indispensable à l'existence même des insulaires. Ceux-ci intercédèrent auprès d'Olaüs; l'ordre rigoureux ne fut point exécuté, et un autre prêtre, appelé Thormod, vint en Islande au printems de l'an 1000. Avec lui rentra dans sa patrie un noble Islandais, Hialti, que l'assemblée générale de la nation avait banni pour avoir traité Odin et Frigga « d'idoles à têtes de chien, poussant d'affreux aboiemens.» Le nombre des Chrétiens augmenta, et l'exaspération des Idolâtres devint si grande, que l'on craignit une guerre civile, fléau dont les annales islandaises n'offraient

encore aucun exemple. Enfin l'assemblée des Comices allait être rompue sans avoir pu prendre aucune résolution. Dans ces graves conjonctures, les principaux Chrétiens s'adressèrent au premier magistrat Thorgéir (vautour de Thor), le conjurant de présenter les lois nécessaires pour le salut de la patrie commune. Thorgéir était attaché au culte d'Odin, et depuis quinze années, un des devoirs de son office avait été de faire respecter cette religion, comme étant la base des institutions nationales. « Le gardien des lois, dit l'historien islandais, après avoir accepté cette commission, s'enferma dans sa maison, se jeta sur son lit, et s'enveloppant la tête, demeura toute la journée dans un silence absolu. Le lendemain, il fit inviter tous les citoyens à se réunir en assemblée législative; et paraissant devant eux, il leur dit qu'il prévoyait une dissolution imminente de la république, si tous ses habitans ne vivaient pas sous la même loi; qu'à la suite des discordes civiles, à la suite de l'interdiction du commerce avec le Danemarck et la Norwège, sa patrie lui semblait menacée de retourner à son ancien état, et de redevenir une solitude. Pour prévenir ces calamités, il conseilla d'embrasser la religion qui prévalait partout ailleurs, d'ordonner que tous les Islandais recevraient le baptême, d'interdire, sous peine de bannissement, le culte public des anciennes divinités, mais d'autoriser leur adoration secrète, de ne rien changer d'ailleurs à ce qui concernait les nouveau-nés et les festins de chair et cheval. Les propositions de Thorgéir furent adoptées à l'unanimité des voix, et au bout de peu d'hivers, les insulaires s'étant accoutumés aux règles du Christianisme, les derniers restes des institutions païennes furent abolis par d'autres lois. »

Traditions.

DES CROYANCES PAIENNES.

Traduction de l'écrit de Tertullien, intitulé : *De testimonio Animæ liber adversus Gentes.* — Quelques mots du traducteur.

Celui qui écrit ces lignes a cru que, s'il est utile de puiser dans les investigations profondes qui, de nos jours, font apparaître l'antique Orient à l'Europe attentive comme un irrécusable et vieux témoin déposant devant elle de la merveilleuse et universelle harmonie du Catholicisme avec les croyances primitives et naturelles de l'humanité, il ne serait peut-être pas sans intérêt de rechercher aussi ce qu'étaient devenues ces mêmes croyances au sein du Paganisme, et jusqu'à quel point l'erreur et le vice avaient étouffé la puissante voix de la tradition et l'impérissable cri de la nature, lorsque notre religion sainte vint chasser l'idolâtrie de la terre, et dans ces lieux où elle triompha d'abord par la triple puissance du miracle, de l'éloquence et du martyre : heureusement pour sa faiblesse, cette recherche n'est ni bien difficile, ni bien longue. Il suffit d'ouvrir l'histoire de l'Eglise et les écrits immortels des Pères ; ces grands génies, qui vivaient au milieu des Païens, qui souvent avaient été Païens eux-mêmes, ces grands saints qui ne mentaient pas, qui n'auraient pu mentir sur le fait qu'ils attestent, puisque c'était aux auteurs mêmes du fait que s'adressaient leurs ouvrages, sont bien, à ce qu'il lui semble, les meilleurs témoins que l'on puisse consulter sur la croyance des idolâtres à cette époque ; et il estime qu'il y aurait impertinence à récuser ce témoignage pour lui préférer les vaines inductions ou les sottes exigences d'une philosophie humaine. C'est donc dans leurs livres qu'il a cherché ce que pouvait être cette croyance : il voulait d'abord réunir, en les éclairant l'un par l'autre, les

passages les plus saillans, les plus formels, les plus propres à constater cette croyance ; mais en y réfléchissant, il a compris qu'un semblable travail serait nécessairement ou trop vaste, ou trop incomplet, et il a mieux aimé traduire en entier un opuscule qu'on peut regarder comme l'expression de la pensée des premiers siècles sur le point d'histoire en question : c'est le traité de Tertullien, *Du témoignage de l'âme contre les Gentils*, en un seul livre et en six chapitres [1].

Chap. Ier, ou Sommaire de la Préface.

Dans ce premier chapitre, qui n'est proprement qu'une sorte d'introduction ou de préface, Tertullien nous apprend que, de son tems, divers défenseurs du Christianisme avaient cherché dans les écrits des philosophes et des poètes des preuves de la vérité chrétienne, et fait voir que les disciples de Jésus ne disaient rien de nouveau ou d'extraordinaire qui ne fût appuyé du témoignage irrécusable des monumens littéraires publics et connus de tous. Mais il remarque que l'opiniâtreté humaine, fille de l'incrédulité, ne veut plus courber sa foi devant ses propres maîtres, lorsqu'elle les trouve favorables au Christ, elle qui leur est en toute occasion si bienveillante et si docile. « La poésie, dit-il, n'est plus que vanité, si elle menace de la colère des dieux les folies ou les passions humaines ; la philosophie que rêverie, si elle touche aux portes de la vérité. » Il ne veut donc rien emprunter d'une autorité si iniquement heureuse que son témoignage n'a de force qu'en faveur du mensonge, pour en reconnaître la puissance. Mais il appelle un témoin nouveau plus connu qu'aucune littérature, plus répandu qu'aucune doctrine, plus vul-

[1] Nous démontrerions, si quelqu'un pouvait le trouver nécessaire, 1° que ce que dit Tertullien dans cet opuscule se retrouve à chaque page dans ses autres livres : car nous sommes de ceux qui mettent quelque différence entre ce qu'un auteur énonce une fois en passant vaguement et comme par hasard, et ce qui revient incessamment sous sa plume. 2° Que Tertullien est sur ce point de fait d'accord avec la plupart des Pères dont nous citerions les admirables paroles qui, surtout celles d'Arnobe, de Lactance, de S. Cyprien, ne laissent aucune prise au doute.

(*Note du R.*)

gaire qu'aucun écrit, plus grand que tout l'homme, car il est tout dans l'homme. «Apparais, s'écrie-t-il, apparais, ô âme! éternelle et divine, selon la plupart des philosophes, tu ne saurais être menteuse: terrestre et mortelle, selon le seul Epicure, tu n'as pas non plus d'intérêt à nous tromper. Descendue du ciel ou sortie de la terre, chant des atomes ou harmonie des nombres, que tu aies commencé avec le corps ou après lui, d'où que tu viennes, quoi que tu sois, qui fais l'homme capable de raison, de sentiment et de science, je t'invoque! non pas toi qui, façonnée dans les écoles, usée dans les bibliothèques, vas ronflant la sagesse à l'Académie ou au Portique; mais toi, simple et rude, grossière et idiote, telle enfin que te possèdent ceux qui n'ont que toi; toi, dis-je, telle qu'on te rencontre dans la rue, sur la place publique, dans les carrefours: j'ai besoin de ton ignorance, puisque personne n'a plus foi à ton savoir. Je te demande ce que tu portes avec toi dans l'homme, ces sentimens que tu tiens de ta propre nature ou de ton auteur, quel qu'il soit. Tu n'es pas chrétienne, que je sache: on ne naît pas, on devient Chrétien; c'est pourtant à ton témoignage que les chrétiens en appellent aujourd'hui, c'est toi, étrangère, qu'ils veulent confronter avec les tiens, afin que le rouge leur monte au front lorsqu'ils te verront complice de ce qui nous attire leur haine et leurs moqueries.»

Chap. II. — De unico et solo judice Deo.

«Notre parole déplaît quand elle proclame un seul Dieu créateur et maître de toutes choses. Parle, témoin, est-il ainsi? nous t'avons entendue souvent, toi qui jouis de cette liberté qu'on nous refuse, t'écrier, et dans le sanctuaire de la famille et en public! *Dieu l'a voulu! si Dieu le veut!* Ce seul mot ne démontre-t-il pas que tu reconnais un Être tout-puissant à la souveraine volonté duquel tu te confies, et que tu dénies la nature divine à ces dieux prétendus que tu désignes par leurs noms propres, Saturne, Jupiter, Minerve, Mars? Tu affirmes un *seul Dieu*, lorsque tu dis simplement *Dieu*, et si parfois tu parles de *dieux*, on voit bien que cela ne vient pas de toi, et que tu es entraînée par l'usage. Quant à la nature du Dieu que nous

prêchons, tu ne l'ignores pas non plus : *Dieu est bon*, *Dieu est bienfaisant* : c'est toi qui le dis, et hautement, quoique l'homme mauvais, parce qu'il s'est retiré du Dieu bon, fasse entendre des blasphèmes contraires. Si la bénédiction du Dieu de bonté et de bienfaisance est pour nous le sceau suprême des entretiens et des actes de la vie, ne dis-tu pas, aussi naturellement qu'un chrétien doit le faire : *Dieu vous bénisse!* et lors même que tu changes en malédiction cette bénédiction de Dieu, n'est-ce pas avouer par ta propre parole que nous sommes tous soumis à sa toute-puissance? Nous ne nions pas Dieu, disent quelques-uns; mais ils refusent de le reconnaître comme arbitre, comme juge, comme sondant les reins et les cœurs; mais ils s'imaginent l'honorer en le délivrant de l'embarras, de la surveillance, de l'inquiétude, de la vengeance, et nous repoussent avec horreur, nous que la crainte du jugement prédit a fait entrer dans le Christianisme. Car, disent-ils, si Dieu est sujet à la colère, il l'est à toutes les passions; il est corruptible, il peut souffrir, il est mortel, ce que Dieu n'est pas. Ces puissans raisonneurs oublient qu'ils ont reconnu aussi une âme divine et fille de Dieu, dont ils sont forcés d'admettre le témoignage qui contredit leur vaine opinion; car si l'âme est divine et fille de Dieu, sans doute elle connaît son père; le connaissant, elle le redoute, ne serait-ce que comme son Créateur tout-puissant. Mais peut-être ne le craint-elle pas parce qu'elle désire en lui de la bienveillance plutôt que de la fureur? D'où vient donc à l'âme cette frayeur de Dieu qui lui est si naturelle? N'est-ce pas qu'elle sait son courroux possible? aurait-elle peur de qui ne saurait punir? Que craint-on, si ce n'est la colère? la colère, d'où naît-elle, si ce n'est de la nécessité du châtiment? le châtiment, d'où sort-il, si ce n'est du jugement? d'où vient le jugement, si ce n'est de la puissance? à qui peut appartenir la puissance souveraine, si ce n'est à Dieu? Aussi l'âme laisse-t-elle en tous lieux échapper ces cris de la conscience qu'on ne cherche pas à étouffer, qu'on ne tourne pas en dérision : *Dieu voit tout! je me confie à la bonté de Dieu! Dieu vous récompensera selon vos œuvres! Dieu jugera entre nous*! Tu n'es pas chrétienne, ô âme! qui t'apprit cela? et tu le répètes la tête ceinte des bandelettes de Cérès, les épaules chargées du manteau écarlate de Saturne, sous les

brillans vêtemens des prêtres d'Isis.. Jusqu'au fond des temples, tu implores le Dieu souverain juge; tu l'implores aux pieds d'Esculape, prosternée devant Junon, au moment de mettre à ton front la noire coëffure de Minerve; jamais tu ne songes à invoquer quelqu'une de ces divinités qui t'entourent; tu connais un autre juge que les juges de tes *forum;* tu sais un autre Dieu que les dieux de tes temples. Quelle est puissante, la vérité qui suscite ce témoin aux Chrétiens dans la demeure des démons!

Chap. III. — De Dæmoniis.

» Pourquoi affirmons-nous l'existence des Démons? ne la prouvons-nous pas, nous qui seuls avons le pouvoir de les chasser du corps des hommes? Qu'un sectateur de Chrysippe s'en moque, tes exécrations, ô âme! nous répondent assez, et de leur existence, et des abominations qu'ils commettent : tu donnes le nom de démon à tout homme qui te désigne la haine, à tout homme que souille l'impureté, la malice, l'insolence, ou quelque autre de ces infamies que les Chrétiens attribuent aux démons. Le nom de Satan figure dans toutes tes paroles de haine, de mépris ou d'horreur, Satan, qui, selon nous, est l'ange du mal, le père de l'erreur, le corrupteur du monde, par qui l'homme, séduit au commencement, viola le commandement de Dieu, fut, en punition de son crime, livré à la mort, et laissa toute sa race corrompue en lui héritière de son châtiment. Je ne sais quel instinct te fait donc découvrir l'auteur de ta ruine; les Chrétiens seuls le connaissent, il est vrai, mais toi aussi tu le connais, puisque tu l'abhorres.

Chap. IV. — De statu Animæ post mortem.

» Ton témoignage est encore plus précieux lorsqu'il s'agit de ce qui te regarde. Nous affirmons que tu demeures vivante après la mort, et que tu dois subir un jugement qui, selon tes mérites, te livrera à un bonheur ou à des tourmens éternels.

» Pour le bonheur comme pour les tourmens, la substance première, la nature et ta mémoire d'homme te sont nécessaires. Sans vie sensible, tu ne saurais éprouver ni plaisir ni douleur, et il ne

peut y avoir matière au jugement sans la présence de l'être que le jugement doit atteindre. Bien que chrétienne, cette opinion me semble plus honnête que celle de Pythagore; car elle ne te transforme pas en bête; plus complète que celle de Platon, car elle te rend même le corps; plus consolante que celle d'Epicure, car elle te garantit du néant. Et cependant on l'attribue à la légèreté, à l'ignorance, ou, comme on a coutume de parler, à la superstition, simplement à cause du nom qu'elle porte : nous ne rougirons pas de notre superstition, ô âme! si elle est commune avec toi. D'abord, quand tu te souviens des morts, tu les appelles *misérables*, non parce qu'ils sont arrachés au bonheur de vivre, mais parce qu'ils sont dévoués au jugement et au supplice. D'autres fois, tu dis qu'ils sont en *paix*, c'est avouer que la vie est pénible et la mort bienfaisante. Tu les dis en paix, lorsque tu vas hors des portes manger près du tombeau le repas funéraire, ou que tu en reviens gorgé de viandes et de vin. J'exige de toi une parole plus sobre. Tu les nommes misérables lorsque tu parles comme de toi-même, quand tu es loin d'eux (vraiment il ne serait pas bien d'insulter ainsi à leur sort lorsque tu es assise à leur table ; il faut les flatter alors, eux qui te font vivre plus gaiement)! Tu appelles donc misérable celui qui ne sent rien ? Tu le maudis comme s'il pouvait t'entendre; tu l'insultes comme s'il pouvait être sensible aux morsures de ta parole ? Tu dis que la terre est pesante à ce mort, que sa cendre souffre dans l'enfer ; tu demandes pour les os de celui auquel tu lies ta reconnaissance un peu de soulagement ; tu désires qu'il soit heureux là-bas.... Mais si tu ne dois rien sentir après la mort, si la vie t'abandonne complétement, si enfin tu n'es plus rien toi-même dès que tu as laissé le corps, pourquoi mentir, pourquoi parler comme si tu pouvais trouver des souffrances hors de ce monde; et d'où te vient la crainte de la mort si tu n'as rien à craindre, rien à éprouver après la mort? Tu pourrais dire que tu la redoutes, non parce qu'elle peut t'apporter des douleurs, mais parce qu'elle t'enlève la vie ? Songes-y ; avec la vie tu perds bien des maux, ce qui doit réduire à rien toute ton épouvante, puisque les biens que tu perds sont compensés par un autre bien, la certitude d'être à l'abri du mal. D'ailleurs, on ne saurait s'effrayer de ce qui nous délivre de toute frayeur ;

si tu regrettes la vie parce que tu la trouves bonne, tu ne dois pas appréhender la mort, car tu ne sais pas si elle est mauvaise. Mais, dis-tu, je la sais mauvaise, puisque j'en ai peur; tu ne saurais pas qu'elle est mauvaise, car tu ne la craindrais pas, si tu ne savais qu'il est quelque chose après elle qui la rend mauvaise, et qui te la fait craindre. N'insistons pas sur cette crainte naturelle de la mort, n'est-il pas évident que personne ne redoute ce qu'il ne peut éviter? J'attaque d'un autre côté; j'argumente de cette espérance si douce, qui s'étend avec tant d'amour à ce qui doit nous survivre : le désir de la gloire, qu'on ne recueille qu'après la mort, est inné dans presque tous les hommes; il serait trop long de rappeler les Curtius, les Régulus ou les héros grecs, auxquels furent décernés d'innombrables éloges, parce qu'ils surent sacrifier la vie à l'espérance d'une gloire posthume? Et qui ne travaille pas aujourd'hui à l'immortalité de sa mémoire? Qui ne cherche pas à sauver son nom de l'oubli, ou par ses écrits ou par la simple louange qu'assure la bonté des mœurs ou par la magnificence d'un tombeau? Pourquoi l'âme aspire-t-elle pendant sa vie à ce qu'elle veut qu'on lui réserve à son dernier jour? Pourquoi met-elle tant de soin à préparer ce dont elle doit jouir après le trépas, si elle ne sait rien de l'avenir? Mais, peut-être, as-tu la certitude que tu conserveras la faculté de sentir après que tu auras cessé de vivre, et ne l'as-tu pas que tu ressusciteras un jour comme nous l'annonçons? Or, c'est cela même que l'âme proclame, si, quelqu'un, étant mort depuis long-tems, tu en demandes des nouvelles, le croyant encore en ce monde, ne te dit-on pas aussitôt : *il est parti, il reviendra.*

CHAP. V. De auctoritate testimoniorum Animæ.

» Ces témoignages de l'âme sont d'autant plus simples qu'ils sont plus conformes à la vérité, d'autant plus vulgaires qu'ils sont plus simples, d'autant plus communs qu'ils sont plus vulgaires, d'autant plus naturels qu'ils sont plus communs, d'autant plus divins qu'ils sont plus naturels. Je ne pense pas qu'ils puissent sembler à personne frivoles et sans force, si l'on réfléchit à la puissance de la nature, qui, seule, peut donner une

idée de la souveraine autorité de l'âme. Ce que vous attribuez au maître, vous l'accordez au disciple. Or, le maître, c'est la nature; le disciple, c'est l'âme; tout ce que l'une enseigne, tout ce que l'autre apprend, vient de Dieu, maître lui-même de cette institutrice. Chacun peut apprécier par ce qui se passe en lui, ce que l'âme peut recevoir de ce maître suprême : ne sentez-vous pas que c'est elle par qui nous avons le sentiment et la vie? Ne voyez-vous pas que c'est elle qui prédit d'après les présages, augure d'après tout ce qui l'entoure, que c'est elle qui prévoit les événemens prochains? Est-il étonnant que, venant de Dieu, elle devine? (*Divinitas, divinare.*) Qu'elle connaisse celui dont elle est le don?—Séduite, trompée par son ennemi, elle se souvient de son Créateur, et de sa bonté, et de sa loi, et de sa propre fin, et de son ennemi même; encore une fois est-il étonnant que, venant de Dieu, elle proclame les mêmes vérités que Dieu voulut révéler à son peuple? — Mais, ceux qui ne peuvent se résoudre à regarder ces cris de l'âme comme l'enseignement de la nature, et le dépôt secret d'une conscience innée, aiment mieux en faire le résultat d'un langage corrompu, consacré par l'usage, et répandu dans la foule par la littérature publique. Certes, l'âme était avant la littérature, la parole avant l'écriture, le sens avant le style, l'homme avant le philosophe et le poète. Faut-il croire qu'avant la littérature et ses publications l'homme vivait muet, et ne pouvait faire entendre ces cris qui, maintenant, lui échappent! En ce tems, sans doute, personne ne disait *Dieu* et *sa bonté*, personne la *mort*, personne l'*enfer*; la parole mendiait : que dis-je? elle n'était pas, puisqu'il lui manquait ce qui est encore aujourd'hui nécessaire à sa beauté, à sa perfection, à sa vérité, ce qui est sa substance même; puisque ce qu'elle trouve à présent si aisément, si vite, si près, ce qui naît en quelque sorte sur ses lèvres, était alors hors de sa portée, parce que, je suppose, la littérature n'avait pas pris racine dans le monde; parce que, j'imagine, monsieur Mercure n'était pas né? Et quand donc la littérature commença-t-elle à savoir et à dire ce que jusque-là aucun esprit n'avait conçu, aucune langue parlé, aucune oreille ouï? Les divines Ecritures que nous possédons, nous et les Juifs, olivier sur lequel nous fûmes entés, précèdent de beaucoup, et non pas seulement d'un petit

nombre d'années, les littératures profanes, ainsi que nous l'avons fait voir ailleurs, pour montrer la foi qui leur est due : si donc l'âme a pris de l'écriture ces locutions étonnantes, c'est notre écriture, non la vôtre, qui les lui a données. Car, pour l'enseignement de l'âme, ce qui est premier est bien autrement puissant que ce qui est nouveau; ce qui est nouveau, ne pouvant avoir sa racine que dans ce qui est premier. Lors donc que nous accorderions que l'âme a reçu sa science de votre écriture, la source de la tradition se voit toujours à la primitive origine, et toujours nous appartiendrait ce qu'elle enseigne et qu'elle n'a pu prendre que chez nous : peu importe donc que l'âme ait été instruite par Dieu ou par l'écriture de Dieu; et vous ne pouvez prétendre, ô Fils des hommes! que des croyances sont un fruit amer des vaines opinions de vos littératures vieillies par un usage universel!

Chap. VI. — Epilogue.

» Crois donc à tes traditions; que notre parole t'inspire la foi aux paroles divines, que le témoignage de l'âme t'inspire la foi au témoignage de la nature; vois qui de ta tradition, de la tradition chrétienne ou de la nature est sœur de la vérité? Ta tradition te laisse dans le doute? Dieu ne ment pas, la nature ne ment pas; pour croire la nature, pour croire Dieu, crois l'âme; car, alors, tu te croiras toi-même : elle existe, certes, puisque tu la fais aussi grande qu'elle te fait grand, que tu lui appartiens tout entier, qu'elle est tout pour toi, que tu ne peux ni vivre, ni mourir sans elle; puisque c'est pour elle que tu délaisses Dieu. Je ne sais quelle peur t'empêche de devenir chrétien ; mais sois d'accord avec l'âme : pourquoi, lorsqu'elle adore un autre que Dieu, invoque-t-elle Dieu? Pourquoi, lorsqu'elle veut désigner quelques esprits maudits, dit-elle démons? Pourquoi regarder le ciel quand elle demande justice et miséricorde? Pourquoi baisser les yeux vers la terre quand c'est la haine et la fureur qui l'animent? Pourquoi adorer et servir dans les lieux où elle avoue que n'est pas le juge vengeur? Pourquoi juger les morts? Pourquoi parler comme les Chrétiens, qu'elle ne veut ni voir ni entendre? Pourquoi nous

a-t-elle donné ce langage, ou l'a-t-elle reçu de nous? Pourquoi l'enseigner ou pourquoi l'apprendre? — Que cet accord du langage, dans cette confusion des paroles, t'ouvre les yeux : tu serais bien frivole de l'attribuer assez exclusivement à notre langue seule, ou celle des Grecs, sa sœur [1], pour y méconnaître la nature et son action universelle. Crois-tu donc qu'aux Latins et aux Grecs seuls une âme soit tombée du ciel ? Les multitudes des nations ne se confondent-elles pas dans l'unité immense de l'humanité, comme la foule des pensées dans l'unité de l'âme, et l'innombrable variété des langues dans l'unité de la parole? Chaque peuple a son langage, sans doute, mais la matière même du langage est commune à tous : que vois-je? qu'entends-je? Dieu partout! et partout la bonté de Dieu! Partout le démon! et l'horreur du démon partout! Partout la mort! et la crainte de la mort partout! Partout l'appel au jugement divin, et l'espoir d'une autre vie partout! Toute âme proclame, et c'est son droit, ce qu'on ne permet pas au chrétien de dire à voix basse : toute âme est à la fois coupable et témoin, témoin d'autant plus responsable de ses erreurs, que la vérité s'est manifestée à lui davantage; au jour du jugement, il sera devant le tribunal suprême immobile et muet : Dieu! tu le connaissais et tu ne l'implorais pas! Le démon! tu l'abhorrais et tu l'adorais! Le jugement souverain! tu l'invoquais et tu n'y croyais pas! L'enfer! tu savais qu'il y a un enfer, et tu ne faisais rien pour n'y pas tomber! Le nom chrétien! tu en avais l'intelligence, et tu le poursuivais de tes persécutions! »

M.

[1] La parenté de la langue latine avec la langue grecque est connue de tous; on sait qu'originairement elles s'écrivaient toutes deux avec les mêmes caractères. (*Note du D.*)

Traditions.

TRADITIONS HÉBRAÏQUES,

RECUEILLIES PAR M. DRACH.

Lettres du célèbre rabbin aux Israélites ses frères [1].

Rien n'était plus rare autrefois que la conversion d'un Juif à la religion Catholique : il y avait bien plus de barrières entre eux et les peuples Chrétiens : la ligne de démarcation qui les en sépare subsistait encore dans toute sa force; aucun rapport, aucune communication intellectuelle ne pouvait s'établir entre eux. Mais aujourd'hui, quoique les efforts des politiques qui, en émancipant les Juifs devant la loi, ont cru les incorporer dans la société et rendre possible leur mélange avec nous, n'aient pu effacer sur leur front le caractère que Dieu y a mis pour distinguer à jamais du reste des hommes ceux qui ont demandé que le sang du Juste fût sur eux et sur leurs enfans, le mouvement qui agite tous les esprits s'est fait sentir au Judaïsme, et de nouvelles idées se sont fait jour à travers ses préjugés antiques. Aussi, l'on a remarqué parmi les hommes instruits de cette nation une double tendance, l'une vers la philosophie moderne et l'incrédulité, l'autre vers le Catholicisme. Le nombre des conversions est devenu considérable en comparaison de ce qu'il était, et parmi ces nouveaux chrétiens, il se trouve des rabbins [2], d'habiles écrivains et de forts talmudistes, tels que

[1] Elles ont été publiées en 1825 et 1827 en deux brochures in-8°.

[2] Nous allons rappeler ici quelques-unes de ces conversions : M. Weil, Juif très-instruit, remplissait les fonctions de rabbin en chef à Maestricht, dans les années 1818 et 1819, lorsque Dieu l'appela à lui d'une manière inattendue. Le jour où l'on faisait, à Maestricht, la procession solen-

M. Drach, qui a publié sur les motifs de sa conversion deux lettres dont nous avons à entretenir nos lecteurs.

Fils d'un savant rabbin, M. Drach avait fait de très-bonne heure de grands progrès dans les connaissances rabbiniques,

nelle pour la fête de saint Servais, évêque de Tongres. Weil se trouva dans une des rues de la ville, et vit la procession venir à lui. Son premier dessein fut d'éviter cette rencontre ; mais un mouvement involontaire le força d'avancer. La procession passa sous ses yeux ; et, lorsque le Saint-Sacrement fut près de lui, il essaya vainement de se retirer, et se trouva comme contraint de tomber à genoux. Il se sentit, en ce moment, éclairé d'une lumière soudaine, et disposé à reconnaître Jésus-Christ pour le Messie ; il l'adora en cette qualité. S'étant rendu à la Synagogue, et ayant fait assembler la communauté, il raconta franchement ce qui lui était arrivé. « J'étais appelé, dit-il, à vous montrer le chemin du salut, mais moi-même je ne le connaissais pas. Dieu vient de me le montrer. JÉSUS, que nos pères ont rejeté, est le VRAI MESSIE, en lui seul est LE SALUT ; je m'attache à lui ; si vous voulez me suivre, vous trouverez aussi le salut. »

Aussitôt après, il alla chez un curé catholique, lui raconta ce qui venait de se passer, et le pria de l'instruire. Le nouveau Paul a été fidèle à la grâce, et a reçu le baptême.

M. Nicolas Lévêque était rabbin et sacrificateur à Metz. Converti à la Religion chrétienne en 1828, il a publié un livre très-intéressant, intitulé *Erreurs des Juifs en matière de religion*.

On y trouve de nombreuses preuves qui constatent que les rabbins actuels ont perdu le vrai sens des prophéties, lesquelles ne peuvent regarder que le Messie Jésus.

Un savant Israélite qui s'est imposé la tâche de réformer, par ses écrits, les mœurs de ses co-religionnaires, se plaint que leurs rangs s'éclaircissent de jour en jour. « Dans plusieurs familles opulentes ou éclairées, dit-il, les mœurs se sont entièrement *christianisées*. C'est le résultat ordinaire et *inévitable* de la fortune ou de l'instruction. » (I[re] *Lettre d'un Israélite français à ses co-religionnaires*, p. 10. »

» Notre communion ira sans cesse en déclinant. Déjà les conversions ne sont plus rares... Comment pourrait se maintenir un régiment qui subirait des pertes continuelles, et n'aurait aucun moyen de recrutement ? » (*Troisième lettre*, p. 23)

» La dénomination de *Rabbi* est ancienne ; on la rencontre déjà dans les biographies de *Jessé*, publiées plusieurs siècles avant le Talmud. (L'auteur appelle les quatre Evangiles *Biographies de Jessé*, c'est-à-dire

et il passait parmi ses co-religionnaires pour un savant théologien. Quelques rapports qu'il avait eus avec des Catholiques lui avaient donné, dès son enfance, un penchant pour leur religion. Il n'avait pas borné ses études, comme la plupart des

de Jésus, pour ne pas trop effaroucher les oreilles juives.). Cet *illustre Israélite, le premier d'entre nous qui ait annoncé la noble destinée de l'homme, la sublime morale de notre religion, l'esprit élevé de notre culte;* ce profond législateur qui opposa aux espérances égoïstes d'une chétive contrée, aux prescriptions étroites d'obscurs ergoteurs, *la vocation du monde, le salut de la terre, le code futur des nations civilisées; cet éloquent prophète, dont la voix est si douce, si persuasive en faveur des vertus généreuses, et si foudroyante contre le plus impie des vices* (l'hypocrisie) *; ce juste que l'hypocrisie*, dans l'aveuglement de son orgueil, *crut* immoler à sa rage; *l'immortel Jessé, ennemi de toute prétention ambitieuse,* n'aimait pas le titre de *Rabbi;* car il signifie *maître.* Parlant des Pharisiens, Jessé dit donc à ses disciples : « Ils élargissent leurs téphilim (phylactères)... : être salué de tous côtés, *rabbi, rabbi,* voilà ce qu'ils aiment. Vous, mes disciples, ne vous faites pas appeler *rabbi:* car vous n'avez qu'un maître, qu'un père ; il est au ciel. » Cette sévère leçon n'a pas profité aux hommes de 1806 (qui ont fait le réglement des consistoires israélites). Ils ont même créé de *grands rabbins.* » (*Cinquième lettre ;* p. 3 et 4.)

On a vraiment de la peine à revenir de son étonnement, s'écrie M. Drach, à qui nous empruntons cette citation, quand on pense que celui qui s'exprime de la sorte est un Israélite qui jouit d'une grande autorité dans le consistoire de la Synagogue de Paris. (*Relation de la conversion de M. Hyacinthe Deutz*, p. 40 et 41.)

Voici un aveu d'un autre Israélite, qui ne nous paraît pas moins remarquable : c'est M. Théodore Ratisbonne, avocat à Strasbourg, qui nous le fournit. « Ne désespérons jamais, dit-il, dans un de ses discours, du salut des peuples. Les Israélites conduits et conservés au travers des âges, comme un miracle permanent de la bonté et de la justice divines, ne sont pas destinés à périr misérables et délaissés dans les derniers tems du monde. Nous le dirons avec *le plus profond des philosophes :* Si leurs prémices ont été saintes, la masse l'est aussi ; et si la racine est sainte, les rameaux doivent l'être.

Mais pourquoi, demande la raison, pourquoi ce peuple est-il resté stationnaire au milieu du mouvement du monde qui avance vers la lumière de siècle en siècle? Pourquoi est-il resté *assis dans les ténèbres*? Pourquoi a-t-il été arrêté et comme enchaîné au milieu des tems? Pourquoi la nation qui avait tenu le premier rang parmi les nations, se

rabbins, à la théorie talmudique, les langues grecque et latine lui étant devenues familières. La curiosité l'avait entraîné à étudier le Christianisme dans les ouvrages des Pères de l'Eglise : cette lecture avait vivement ébranlé son esprit, et il

trouve-t elle au plus bas degré aujourd'hui? Pourquoi donc a-t-elle été *livrée, plongée dans les maux, enivrée de larmes?* Répondons franchement avec le prophète.... parce qu'elle a péché contre le Seigneur, parce qu'elle a tué ses prophètes, parce qu'elle a repoussé la lumière qui venait l'éclairer, et qu'elle devait recevoir *le double de son péché.* »

Il y a dans ce discours une chose qui nous a paru surtout fort curieuse : c'est la citation que fait M. Théodore Ratisbonne d'une pensée *du plus profond des philosophes.* Or, le plus profond des philosophes est S. Paul. C'est ce grand Apôtre qui a dit, dans l'*Epître aux Rom.*, ch. XI, v. 16 : « Si les prémices sont saintes, la masse l'est aussi ; si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi. » C'est la première fois, peut-être, qu'on a cité avec honneur saint Paul dans une assemblée d'Israélites. Voyez ce discours dans l'*Ami de la Religion*, de septembre 1827.

Nous terminerons cette note sur les fréquentes conversions des Juifs, par une observation importante que M. Drach fait à ce sujet dans la seconde lettre à ses anciens co-religionnaires.

« On remarque depuis quelques années, dit le savant rabbin, un mouvement bien extraordinaire dans la nation Juive. Nos frères retournent presque en foule à la religion catholique. D'autres vont se perdre dans le protestantisme, ou, ce qui est à peu près la même chose, dans l'indifférence religieuse. Mais il n'est pas rare de voir des Juifs tombés dans une secte hérétique, reprendre le droit chemin qui va de la synagogue à la véritable Eglise, dès qu'ils s'aperçoivent de leur erreur. L'estimable fille du célèbre philosophe Mendelssohn en a donné la première un exemple illustre. Après avoir embrassé le Protestantisme, elle rentra dans l'Eglise catholique, et ramena son époux M. Schelégel, écrivain dont la réputation est devenue européenne.

C'est surtout dans la classe éclairée des Juifs qu'il y a de fréquentes conversions. Je ne saurais passer sous silence quelques noms qui me sont particulièrement chers. M. Mayer, savant mathématicien, chef de l'institution préparatoire pour les écoles royales Polytechnique et de Saint-Cyr ; M. H. May, jeune ecclésiastique du diocèse de Paris ; M. le docteur Liberman, qui a partagé pendant plusieurs années mes études talmudiques, médecin cantonnal et maire d'une commune en Alsace ; le R. père Veith, prêtre-religieux de l'ordre de la Rédemption, prédicateur distigué. On le citait parmi les plus célèbres médecins de l'Allemagne,

était livré à l'inquiétude, lorsqu'il eut l'idée d'entreprendre un travail qui contribua beaucoup à résoudre entièrement les doutes qui l'agitaient. Frappé des reproches que les premiers pères adressaient aux Juifs d'avoir altéré le texte hébreu des saintes Ecritures, il s'occupa à conférer ce texte tel qu'il existe, avec le grec des Septante, dont la traduction fut faite par des docteurs de la synagogue, revêtus de toute l'autorité requise, trois siècles avant la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire, lorsqu'ils n'avaient aucun intérêt à toucher aux prophéties. Il entreprit donc de rétablir, d'après la traduction des Septante, les passages altérés dans l'original, et publia d'abord le texte restitué du Pentateuque.

« De cette occupation, dit-il, résulta pour moi un bonheur » inappréciable. Dans cet examen attentif du texte, où, pour » la première fois de ma vie, je m'étais mis hors de page des » commentaires rabbiniques, je vis clairement que toutes les » prophéties ne forment, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'un

quand il était encore israélite et dans le monde. Il est encore en outre fort bon talmudiste. J'espère publier, avec l'aide de Dieu, avant ma troisième lettre, la traduction de ses méditations pour tous les jours du carême. Cet ouvrage remarquable offre les belles raisons d'une âme israélite, qui, toute absorbée en Jésus-Christ, exprime les mouvemens tendres de la piété dans le style fleuri des Orientaux.

En France, je pourrais encore nommer un assez grand nombre de médecins, d'avocats, de savans, d'officiers de tout grade, et d'autres Israélites recommandables. Mais le moment n'est pas encore venu de publier cette liste si intéressante et qui grossit journellement. Déjà la synagogue consternée se plaint comme le prophète (*Lam.*, I, 4). « Les voies de Sion sont tristes et désertes, parce qu'on ne vient plus à ses solennités. »

Plusieurs Juifs font baptiser leurs enfans. Eux-mêmes, hélas! retenus par des considérations diverses, n'ont pas encore obtenu cette mesure de grâce qui fait renoncer à tout dans le monde, pour suivre Jésus-Christ.

« Les persécutions dont les néophytes étaient l'objet, il y a quelque tems, de la part de leurs anciens co-religionnaires, se sont bien ralenties. Les persécuteurs se lassent en voyant la besogne augmenter sans mesure. Il n'y a plus de consistoire en France, dont les membres, ou au moins les notables, n'aient des parens catholiques. » *Deuxième Lettre d'un rabbin converti*, pag. 289 et suiv.

» grand cercle de la circonférence de quatre mille ans, dont
» tous les rayons aboutissent au centre commun, qui n'est, et
» ne peut être que notre Seigneur Jésus-Christ.

« Le rédempteur du genre humain coupable depuis le péché
» d'Adam, tel est l'objet et l'unique but de toutes les prophéties
» qui concourent à nous le signaler de manière à ne pouvoir pas
» le méconnaître. Elles forment dans leur ensemble le tableau
» le plus parfait. Les prophètes les plus anciens en tracent la
» première esquisse ; à mesure qu'ils se succèdent, ils achè-
» vent les traits laissés imparfaits par leurs devanciers. Plus ils
» approchent de l'événement, plus leurs couleurs s'animent ; et
» quand le tableau est terminé, les artistes disparaissent. Le
» dernier, en se retirant, a soin d'indiquer le personnage qui doit
» enlever le voile : voici que je vous envoie, dit-il au nom de
» l'Eternel, Elie le prophète (Jean-Baptiste) avant que vienne
» le jour grand et redoutable du Seigneur. » (*Malachie*, III, 53.)

Parvenu à ce degré de conviction, il ne lui fut plus possible de reculer devant le devoir, de rentrer dans la véritable religion. Il se détermina à sacrifier à sa foi son existence, son avenir, l'affection de sa famille et de ses amis, et il reçut le baptême des mains de Monseigneur l'Archevêque de Paris.

Il faut lire dans la lettre de M. Drach les autres circonstances de sa conversion : tout y intéresse, parce que tout y est droiture et candeur. Parmi ces circonstances, il en est une que M. Drach a sans doute passée sous silence dans la crainte de paraître entrer dans trop de détails. Nous croyons devoir suppléer à cette omission, parce qu'il s'agit d'une réponse juste et spirituelle qu'il fit à un ministre Protestant. Celui-ci lui demandait pourquoi, se convertissant à la religion chrétienne, il n'avait pas embrassé le Protestantisme. « C'est, reprit-il, qu'en entrant
» dans le nouveau peuple de Dieu, j'ai voulu retrouver la suc-
» cession d'Aaron. »

A l'époque de sa conversion, commence cette longue suite de persécutions dont M. Drach a été l'objet. On mit tout en œuvre pour désoler sa patience. Les outrages et les calomnies lui furent prodigués; son épouse fut déterminée à le quitter; on lui enleva ses jeunes enfans, chrétiens comme lui, et ce n'est qu'après de longues recherches et presque miraculeusement

qu'ils lui furent rendus. Mais quelle qu'ait été envers M. Drach la conduite de ses anciens co-religionnaires, ils n'ont pu lasser sa patience ni sa charité; nous savons avec quelle douceur il en parle, et comment, à l'exemple de son divin Maître, il pardonne pleinement à ses persécuteurs.

La lettre de M. Drach renferme, outre ce récit de sa conversion, des réflexions bien propres à éclairer ses frères. Ce n'est toutefois que dans sa seconde lettre qu'il traite la *démonstration* du Christianisme par les prophéties : la première est seulement une sorte de *préparation* évangélique, destinée à diminuer leurs préventions, et à leur faire concevoir que la religion catholique n'est que la *religion de leurs pères, qui a reçu son dernier développement à la venue du Messie.*

Comme les rabbins s'efforcent de persuader aux Juifs que le dogme de la Sainte Trinité constitue un polythéisme, M. Drach a cherché à leur montrer, en particulier, que le Dieu uni-ternaire qu'adore l'Eglise est celui qu'annoncent divers passages de l'ancien Testament; et l'interprétation en devient d'autant plus claire dans l'ouvrage de M. Drach, qu'il y joint plusieurs citations relatives à ces passages, extraits des anciens rabbins, et qui prouvent que les Juifs avaient une notion du mystère fondamental du Christianisme. Nous nous bornerons à rapporter ici la citation suivante, tirée de Rabbi Behhaï :

« Rabbi Haï le Gaon rapporte que les trois lumières d'en » haut n'ont point de commencement, car elles sont l'essence, » la nature et le principe de tous les principes. Selon la tradi» tion de ce *Gaon*, elles s'appellent *lumière primitive* (or kad» mon), *lumière clarifiante* (or metzahhtzahh), *lumière claire* (or » tzahh), et ces trois noms ne sont que *la même chose, la même* » *essence, unis de l'union la plus forte dans le principe de tous les* » *principes.* »

M. Drach remarque que dans l'hébreu la racine *bacar*, chair, réunit ces deux acceptions, *s'incarner* et *annoncer une bonne nouvelle.*

La lettre de M. Drach renferme la discussion savante de quelques passages de l'Ecriture sainte, dont le texte, dit-il, est en bien des endroits aussi *chrétien* que le latin canonique de l'Eglise. On y trouve aussi des détails extrêmement curieux sur l'état

actuel des Juifs, leurs croyances, leurs cérémonies, toutes choses fort peu connues. Rien de plus intéressant que ce qu'il dit du Talmud, vaste et informe compilation des rêveries rabbiniques de tous les âges, que les Juifs mettent au-dessus de la *loi écrite*, n'étudiant celle-ci qu'à travers les interprétations les plus bizarres et les plus extravagantes. « Le Talmud renferme une foule » d'histoires et d'assertions si absurdes et par fois si licencieuses, » qu'on a lieu de s'étonner que l'esprit humain puisse s'égarer à » ce point, et l'imagination se laisser aller à des turpitudes » pareilles. Quelques savans ont voulu les assimiler aux fables » allégoriques des anciens. Il suffit de faire observer que les » rabbins les accueillent à la lettre. Ils se garderaient bien de » ne pas croire, par exemple, que la terre sainte, roulée toute » entière autour du corps de Jacob, lors de son songe, se dé- » veloppe ou se retrécit selon la quantité de Juifs qu'elle reçoit, » ainsi qu'une peau qui serait souple à l'infini; que les pierres » dont ce patriarche s'était entouré pour se garantir des bêtes » sauvages se prirent d'une querelle si violente, parce que cha- » cune voulait avoir l'honneur de lui servir de chevet, que Dieu, » pour y mettre la paix, fut obligé de les réunir en une seule, » et tout cela bien dûment prouvé par les paroles du texte; que » l'œuf gâté, jeté par l'oiseau *Bar-iouhhni*, submergea en se cas- » sant soixante villes et soixante villages, et renversa trois cents » cèdres. Cet événement est attesté par Nurabbin, comme témoin » oculaire, qui par bonheur échappa de cette lamentable inon- » dation, pour nous apprendre d'autres faits non moins curieux. » Il est à propos de donner une idée de ces cèdres renversés » par cet œuf dévastateur : un de ces arbres étant un jour tombé » par terre, seize voitures passèrent de front sur son côté le » moins large. Il est à regretter que Linnée n'ait pas eu connais- » sance des laitues que produisait la ville de notre véridique » Docteur, et qui étaient en proportion des œufs de *Bar-iouh-* » *hni* [1]. »

Quant aux doctrines de la synagogue actuelle, elles sont celles du pharisaïsme. Arracher un épi de bled ou le broyer le jour du sabbat, détremper un peu de terre le même jour, manger sans

[1] Pag. 74.

se laver les mains préalablement, et une foule d'autres pratiques minutieuses des Pharisiens, mentionnées dans le Nouveau Testament, sont encore réputées des péchés dignes de mort. Ces rabbins ne sont point, comme on le croit communément, les *prêtres des Juifs* : ils ont seulement la direction de la conscience de ceux qui *veulent bien* s'adresser à eux dans des cas graves. Le soin de réciter les prières dans la synagogue, de présider aux cérémonies des enterremens, de surveiller l'éducation de la jeunesse, est réservé à des laïques; et quand les rabbins s'en chargent, c'est comme simples particuliers. Les fonctions sacerdotales ont toujours appartenu exclusivement aux lévites de la famille d'Aaron. Ces lévites donnent la bénédiction au peuple et jouissent de quelque distinction. Mais, par suite de la confusion des tribus, leur généalogie est si incertaine, qu'ils n'oseraient suivre la loi de Moïse en ce qui les concerne. « Ainsi, dit M. Drach, » s'accomplit à la lettre cette terrible prophétie : durant un long » espace de tems, Israël sera sans le vrai Dieu et sans prêtre [1], » (*Paralip.* II. 15 ; 3.)

On voit combien l'ouvrage de M. Drach *est intéressant par le fond* et *utile à la critique sacrée*, pour nous servir des expressions de plusieurs savans prélats auxquels il a communiqué ses manuscrits. La seconde lettre est consacrée à l'explication des prophéties sur la venue du Messie, et n'offre pas moins d'intérêt que la première; nous allons en rendre compte.

Dans cette deuxième lettre, M. Drach examine les prophéties relatives au Messie, et prouve aux Juifs, par leurs propres traditions, telles qu'elles sont consignées dans des écrits d'une haute antiquité, que leurs pères ont de tout tems entendu ces prophéties comme les entend l'Église catholique. « La divine

[1] Après avoir prouvé que les rabbins sont dépouillés des fonctions les plus essentielles du sacerdoce, M. Drach cite cet aveu fort remarquable de M Singer, notable du consistoire de Paris, dans sa brochure intitulée *Des consistoires israélites de France.* 1820. pag. 32.

« Les rabbins ne sont point, comme les curés et les pasteurs des com» munions chrétiennes, les ministres nécessaires de notre culte. L'office » des prières au sein de nos temples ne s'effectue point par leur organe. » Ils ne sont point les confidens de nos consciences. Leur pouvoir ne peut » rien pour le salut nos âmes, etc. » Pag. 70, *aux notes.*

» Providence, dit-il, n'a pas été moins attentive à la conservation de nos traditions qu'à celle de nos prophéties. Israël a vu » disparaître du globe les nations qui l'ont subjugué, et tenant » d'une main ses prophéties, de l'autre ses traditions, il traverse les siècles qui se retirent respectueusement devant lui, » comme autrefois les flots de la mer Rouge. » M. Drach commence par réfuter l'une des principales objections des rabbins, qui disent que si le Christianisme est vrai, Dieu a changé sa loi, ce qui est impossible; et il répond que la loi de Dieu est toujours la même, depuis le commencement du monde ; mais que, comme tout ce qui est sur la terre, cette loi était susceptible d'un plus grand développement. En effet, la religion donnée aux premiers hommes devient successivement plus parfaite sous Noé, sous Abraham, durant la captivité d'Egypte, sur le mont Sinaï, où Dieu donna à Moïse les préceptes consignés dans le Pentateuque : le Christianisme est sa dernière perfection, et c'est dans ce sens que notre Seigneur dit dans l'Évangile : *Non veni solvere legem, sed adimplere.* Quant à l'abrogation de la loi ancienne, qui n'a rapport qu'à certaines prescriptions et cérémonies, dont les unes avaient pour motif de tenir le peuple de Dieu éloigné des nations idolâtres, et les autres de figurer d'avance l'histoire du Messie, ces lois, désormais sans objet, lorsque furent accomplies les prophéties qui annonçaient l'avénement du Christ et la vocation des Gentils, durent être abolies. « Quand le monument est achevé, dit M. Drach, l'architecte » abat les échafaudages qui ont servi aux constructions, et qui » nuiraient maintenant à la beauté de l'édifice; ses plans et ses » dessins sont devenus inutiles, mais il les conserve pour prou- » ver qu'ils ont été fidèlement exécutés. » Il cite à l'appui de ses assertions d'anciens livres rabbiniques où il est dit qu'aux jours du Messie toutes les prophéties seront annulées.

L'extrême rareté et peut-être la perte irréparable de plusieurs ouvrages anciens, qui n'ont jamais été imprimés, mais connus par les passages favorables au Christianisme qui s'y trouvent, a donné lieu à l'accusation de mauvaise foi contre les rabbins, et M. Drach avoue que cette accusation est fondée. Il convient que c'est une chose connue dans la nation, qu'ils ont fait disparaître plusieurs livres qui contredisaient leur doctrine. Peu

s'en faut que les Prophéties même d'Ezéchiel et l'Ecclésiaste de Salomon n'aient éprouvé ce sort. On ne connaît de quelques-uns de ces livres que des passages cités par d'anciens orientalistes, et M. Drach en rapporte quelques-uns qui sont d'une haute importance, en ce qu'ils énoncent formellement le dogme de la sainte Trinité et plusieurs autres points fondamentaux du Christianisme. Ainsi ils disent, entre autres choses, « que Jéhova » accorde à tous un pain qui est sa propre chair, et que, tandis » que le goût annonce du pain, il est changé en chair; » que le Rédempteur suscité du milieu des Juifs n'aura point de père; que sa manière de naître ne sera pas semblable à celle des créatures du monde; que le Sauveur est venu au monde avant la naissance de celui qui devait emmener Israël dans sa dernière captivité, etc., etc. Quelques-uns de ces ouvrages expriment si clairement les mystères de la religion catholique, que quelques savans ont cru que c'étaient des ouvrages pseudonymes, faits par des mains chrétiennes du 11e ou 12e siècle. Mais M. Drach regarde cette supposition comme absolument dénuée de fondement, parce que, dit-il, « aucun *Goï*, c'est-à-dire *non-* » *Juif*, n'est encore parvenu à imiter l'hébreu des rabbins. Je » n'en saurais alléguer la cause : c'est le secret de la Provi- » dence. Le moindre écolier des académies talmudiques dis- » tingue parfaitement l'hébreu *postiche* des plus savans *Goïms* » d'avec le style aisé et naturel de ses co-religionnaires. La lec- » ture la plus assidue n'a pu donner à l'hébreu des Buxtorf, des » Munster, etc., le coloris naturel de la langue qu'un Juif élevé » avec quelque soin lit et écrit *exclusivement* dès l'enfance, de » la langue qui reste pendant toute sa vie celle de ses pères, de » ses lectures de piété et de ses études, tant théologiques que » philologiques, et qui enfin compose en grande partie l'*hébréo-* » *germain*, notre idiome national. »

La doctrine de la Trinité, c'est-à-dire de trois personnes distinctes unies en une seule essence divine, était de tout tems reçue dans la nation juive; c'est ce que M. Drach établit parfaitement par des extraits des plus anciens livres juifs et par diverses explications cabalistiques qui en sont tirées [1]. La cabale

[1] Le *Zohar*, qui paraît être le plus ancien des écrits rabbiniques, et

a principalement pour objet la combinaison variée des lettres de l'alphabet et des nombres d'arithmétique, les différentes manières de tourner et de décomposer les mots. Les Juifs tirent de cette décomposition plusieurs dogmes et plusieurs mystères, auxquels ils croient souvent sur ce seul fondement. Que cette science soit devenue, entre les mains des rabbins, un tissu de rêveries, c'est ce qu'on peut croire aisément; mais il est certain qu'on y trouve des traditions extrêmement frappantes, et qu'elle a été traitée avec trop de mépris par des gens qui ne la connaissaient pas. M. Drach cite des passages fort remarquables du *Zohar*, le principal et le plus ancien livre cabalistique, ainsi que plusieurs autres anciens témoignages rabbiniques, d'où il résulte que les lettres qui composent le nom ineffable *Jéhova* désignent, dans l'ordre de leur procession, les trois personnes de la Trinité, et que le *hé*, seconde lettre répétée après le *vav*, indique la deuxième nature, la nature humaine de la seconde personne. On sait tout ce qu'avait de mystérieux pour les Juifs le nom *tétragrammaton* Jéhova : ils croyaient que ce nom seul opérait des miracles, et les pharisiens attribuaient ceux de Jésus Christ à ce qu'il l'avait dérobé dans le temple. Il était défendu de le prononcer comme il était écrit, et d'en donner publiquement l'explication. Cette défense devait durer jusqu'à la venue du Messie. Avant cette époque, cette explication, qui était évidemment le mystère de la Trinité, ne pouvait être transmise qu'à un petit nombre de docteurs : bien des conditions étaient requises pour y être initié. Ceux qui connaissaient le sens mystique du *nom* prenaient les plus grandes précautions, lorsque, sur la fin de leurs jours, ils cherchaient à le confier à quelqu'un qui fût digne de le posséder. Quand le grand-prêtre donnait la bénédiction au peuple, il prononçait le nom ineffa-

que M. Drach appelle un livre éminemment chrétien, contient la paroles suivantes : « il y a *deux* auxquels s'unit *un*, et ils sont *trois;* et étant » *trois,* ils ne sont qu'*un*. Les *deux* sont les deux *Yehova* du verset : Ecoute, » ô Israël...... *Elohénou* s'y joint. Et c'est le cachet du sceau de Dieu : » Vérité. Unis, ils forment un de l'union la plus absolue. » Cette doctrine était si constante dans la synagogue, dit M. Drach, qu'un rabbin des tems modernes, qui a combattu le dogme de la Trinité, Maimonides, n'a pu s'empêcher de lui rendre hommage.

ble en douze lettres, c'est-à-dire, comme l'explique M. Drach, Père, Fils et Saint-Esprit. Dans ce moment il avait soin de faire couvrir sa voix par le chant des lévites. Un fait extrêmement remarquable, qui se trouve consigné dans le Talmud, c'est qu'à la mort de Siméon-le-Juste, les Juifs cessèrent de prononcer le *nom* en donnant la bénédiction au peuple.

« Pourquoi, dit M. Drach, nos prêtres ont-ils cessé de pro» noncer le *Nom*? C'est, disent les commentateurs, qu'ils n'en » étaient plus dignes. Mais comment, mes chers frères, est-il » arrivé que, précisément à cette époque, tous nos prêtres de» vinrent *indignes* de prononcer le *Nom*? Les rabbins, vous le » savez, n'en assignent aucun motif. Mais l'Evangile nous ap» prend qu'alors le sacerdoce, selon l'ordre d'Aaron, fut aboli » pour faire place au sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, » dont notre divin Sauveur, qui venait de naître, était le pre» mier pontife. Il transmit sa dignité pontificale à Pierre, son » bienheureux disciple : depuis ce tems, il ne faut plus cher» cher le *grand prêtre* et le *grand docteur* à Jérusalem, capitale » de la Judée, mais à Rome, capitale du monde. »

Après avoir montré que les anciens Israélites reconnaissaient trois personnes dans la Divinité, M. Drach prouve qu'ils croyaient que le Messie était une de ces personnes indivisiblement unie à un corps formé dans le sein d'une Vierge par la toute-puissance de Dieu, et enfin que tous les caractères qu'ils donnaient au Messie se sont retrouvés dans la personne de Jésus-Christ. Ici il nous fait connaître le Messie fabuleux inventé par les pharisiens en haine de notre Seigneur; Messie tout homme, et que les Juifs ignoraient encore au quinzième siècle de l'Eglise, où les Juifs et les Chrétiens, d'accord sur les caractères de la personne du Messie, ne différaient que par rapport au tems de sa venue. Ce Messie doit être un homme du sang de David, dont la manière de naître n'aura rien de miraculeux; il sera doué de l'esprit de prophétie, et il aura l'odorat si fin, qu'au moyen de ce sens il discernera toutes choses. L'objet de sa mission ne sera pas d'effacer le péché originel ou quelque autre péché que ce soit, mais de délivrer Israël de sa captivité, de le ramener dans la Terre-Sainte, après avoir défait *Gog* et *Magog*, de rebâtir Jérusalem et son temple, et enfin d'établir un règne temporel

qui durera autant que le monde, et pendant lequel toutes les nations seront assujetties aux Juifs, qui disposeront à leur gré des individus qui les composent et de leurs biens. Il ne mourra point de mort violente; il épousera plusieurs femmes, et il aura des enfans qui lui succéderont après un règne très-long. Du reste, M. Drach nous apprend que son crédit va bien en diminuant chez les Juifs, parce qu'il a laissé passer sans se montrer toutes les époques que les rabbins ont trouvées au bout de leurs nombreuses supputations.

L'ancienne synagogue, au contraire, a toujours enseigné la divinité du Rédempteur promis. M. Drach en donne les preuves les plus multipliées et les plus frappantes. Les principales sont naturellement tirées d'Isaïe, cet écrivain sublime que les lecteurs, suivant l'heureuse expression des docteurs de l'Eglise, prendraient plutôt pour un évangéliste rendant compte de ce qui s'est passé sous ses yeux que pour un prophète qui annonce l'avenir. Les textes si frappans et si connus : *Voici que la Vierge se trouvera enceinte : elle enfantera un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel... On l'appellera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu tout-puissant, le Père de l'éternité, le Prince de la paix*, la synagogue les appliquait comme nous au Messie, tous les anciens livres le prouvent. Ce ne sont que les rabbins modernes qui ont imaginé de les appliquer au fils d'Isaïe : opinion absurde qui ne soutient pas l'examen. Les bornes de ce journal ne nous permettent pas même d'indiquer tout ce que M. Drach accumule de preuves sur la croyance des anciens Juifs à la divinité du Messie futur, tout ce qu'il dit sur les noms d'ange de la face, de pierre angulaire, etc., que lui ont donnés les prophètes; toutes ces curieuses explications de plusieurs passages et faits importans de l'Ancien Testament, sont des choses tout-à-fait neuves, et que l'on chercherait vainement ailleurs.

Il établit par un aussi grand nombre de témoignages, que le Messie devait être tout à la fois Dieu et homme; mais il s'arrête moins à prouver ce dernier point, que les Juifs ne croient, pour ainsi dire, que trop, puisque leur prétendu Messie est homme seulement.

On trouve dans les notes de cette lettre, comme dans celles de la première, une foule de particularités curieuses sur les

usages et les croyances des Juifs actuels, et des extraits fort amusans du Talmud. L'ouvrage de M. Drach nous présente l'union de l'érudition la plus étendue et la plus variée avec les sentimens les plus élevés et les plus généreux. Rien de plus touchant que les paroles qu'il adresse à ses frères pour les supplier d'ouvrir enfin les yeux à la lumière. Nous ne doutons pas que ses écrits n'en ramènent un grand nombre et ne secondent puissamment le mouvement extraordinaire que depuis quelques années on remarque parmi les Juifs, dont un très-grand nombre, surtout dans la classe éclairée, se convertissent à la religion catholique.

La haute importance des deux lettres de M. Drach font désirer vivement la publication de la troisième, qui renfermera la suite des prophéties expliquées par les traditions de la synagogue, ainsi qu'une dissertation que M. Drach a composée sur le texte d'Isaïe : *Voici que la Vierge sera enceinte.* Quand cette lettre paraîtra, nous nous empresserons d'en rendre compte [1].

[1] Voir l'article inséré dans le N° 38, tome VII, p. 103 des *Annales.* M. Drach a annoncé, il y a quelques années, qu'il publierait en un volume le texte original *ponctué* de l'Ancien-Testament, avec une grammaire de la langue sainte, et un lexique de toutes les racines hébraïques et chaldaïques de la Bible. La dernière édition de la Bible de Vence a été enrichie par lui d'un grand nombre d'observations et notes importantes. M. Drach réside maintenant à Rome, où il a été appelé par le Saint-Père, qui lui a donné l'emploi de bibliothécaire de la Propagande.

Nouvelles et Mélanges.

Les Bohémiens. — Il n'est aucun de nos lecteurs qui ne connaisse, au moins de réputation, cette population nomade répandue sur toute la surface de notre Europe, et qui, sous les noms de Bohémiens et d'Égyptiens en France, de Zigenner en Allemagne, de Gypsy en Angleterre, de Gitanos en Espagne, et de Zingani en Italie, parcourt tous les pays, vivant à la belle étoile, avec les habitudes et les mœurs des sauvages les plus grossiers, et se procurant des moyens d'existence en exploitant tour à tour, par l'adresse de ses jongleurs et par ses diseuses de bonne aventure, la curiosité ou la crédulité de la foule.

L'origine de ce peuple est mystérieuse. M. Balbi, dans son *Atlas ethnographique*, regarde cependant comme démontré qu'il descend des Zinganes du Syndy, auxquels appartiennent les Indiens connus sous les noms de Bazicours, de Pantchipiri et de Correwas. Il pense qu'ils ont quitté, il y a quatre siècles, les environs du Delta de l'Indus. Leur idiome se subdivise, selon lui, en plusieurs dialectes qui diffèrent beaucoup les uns des autres par les mots étrangers qu'ils ont empruntés aux langues des peuples parmi lesquels ils demeurent. Ceux d'Italie et d'Espagne paraissent avoir oublié leur langue, et se sont formé un langage factice, appelé Gerigouza ou Ziriguenza, composé de quelques mots inventés et d'autres empruntés à l'Espagnol et à l'Italien, mais dont ils ont altéré la signification ou interverti les syllabes, afin que ce fût un langage intelligible à eux seuls. On compte plus de 100,000 Bohémiens disséminés en Europe ; ils sont surtout nombreux en Turquie, en Russie et en Autriche. Il y en a 10,000 en France, dont 3,000 en Alsace. Ils ont une sorte de préférence pour les animaux morts de maladie ; aussi voient-ils arriver avec plaisir les épidémies. Les Bohémiens paraissent indifférens pour toutes les croyances ; ils changent de culte autant de fois qu'ils changent de patrie adoptive, et plusieurs se se sont tour à tour fait circoncire chez les Mahométans, et baptiser chez les Chrétiens. Lors de leur première apparition en Europe, ils se firent passer pour des chrétiens d'Égypte, et racontèrent que leurs ancêtres n'ayant pas voulu accueillir Jésus-Christ, lorsqu'il s'enfuit d'Égypte avec

ses parens, ils avaient été condamnés, à cause de cette faute, à sept années d'une vie errante. L'ignorance de ces tems-là fit accueillir cette fable; ils obtinrent même des sauf-conduits, et furent reçus partout avec hospitalité. Mais le mensonge fut découvert, et leur conduite les rendant indignes de la tolérance qu'on avait d'abord eue pour eux, ils furent bannis de la plupart des pays où ils avaient pénétré. Une ordonnance des états d'Orléans, de 1561 portait qu'ils seraient exterminés par le fer et le feu, s'ils ne quittaient le territoire français. Il fut toutefois impossible de les expulser entièrement.

Ces êtres malheureux, sans religion, ignorans du mariage, descendus au dernier degré de la dégradation morale, résistèrent toujours aux tentatives qui furent faites, à toutes les époques, pour les civiliser, et sont un exemple de plus à ajouter à tous ceux que nous présentent l'Afrique et l'Amérique, de l'impossibilité presque complète d'améliorer le sort des sauvages, en général, par les seuls moyens que possède la civilisation. Les Hottentots, les habitans de la Polynésie, plusieurs tribus de l'Amérique du nord, les Chiroquois, par exemple, se refusèrent à tout changement dans leurs habitudes, à toute participation aux avantages matériels de notre genre de vie, et demeurèrent stationnaires sous le rapport social, jusqu'au moment où le Christianisme eut mis dans leurs âmes le mobile de tous les progrès; leur régénération sociale ne put précéder, mais suivit immédiatement leur régénération morale. Aujourd'hui nous rapprocherons de ce fait, dont le souvenir est encore récent pour nos lecteurs, un récit qui nous donne l'espoir de voir aussi le même miracle s'opérer chez les Bohémiens, et nous trouverons déjà, dans les débuts de l'œuvre chrétienne entreprise parmi eux, des résultats qui promettent un succès que ni le grand Frédéric, ni l'impératrice Marie-Thérèse, ni Joseph II, ne parvinrent jamais à obtenir.

Le premier de ces princes, voulant défendre le vagabondage aux Bohémiens qui erraient dans ses états, leur assigna plusieurs villages dans lesquels ils devaient vivre en petites communautés. Ces mesures aboutirent à peu de chose; car les Bohémiens ayant obtenu par là un établissement fixe au milieu de l'Allemagne, en profitèrent pour faire des excursions dans le pays, qu'ils tinrent dans un état d'inquiétude continuelle.

Il y a trois ans qu'un voyageur, animé de l'esprit de charité de l'Evangile, ayant visité le village de *Friederischslohra*, dans la contrée de Nordhausen, où se trouvent répandus environ trois cents de ces malheureux, fut tellement touché de leur condition misérable et de leur profonde dégradation, qu'il publia aussitôt le récit de ce qu'il avait vu, afin d'exciter en leur faveur la sollicitude chrétienne. Les Chrétiens de Barmen les firent visiter par deux d'entre eux pour recueillir de nouveaux renseigne-

mens sur leur état. Ceux-ci profitèrent des relations qu'ils eurent avec les Bohémiens pour leur faire connaître la source de leur misère morale et physique, et les renvoyèrent au jugement de leur propre conscience, qui devait les convaincre d'injustice, de mensonge, de tromperie et de libertinage. L'un d'eux avoua que tel était en effet l'état de son cœur; un autre demanda si les voyageurs n'étaient pas des naturalistes, puisqu'ils paraissaient si bien connaître les pensées de l'homme.

L'année dernière, les Chrétiens de Naumbour, petite ville voisine de Friederichslohra, y envoyèrent M. Blankenbourg, missionnaire protestant, avec la mission de s'occuper de la régénération religieuse, et par là même, morale et sociale, des Bohémiens.

M. Blankenbourg est aujourd'hui fixé, depuis dix-huit mois, au milieu de ces Parias d'Europe. Il eut d'abord beaucoup de peine à gagner leur confiance. Dans le principe, ils l'évitaient avec soin; les enfans mêmes s'enfuyaient, quand ils le voyaient venir. Mais il réussit enfin à persuader aux principaux d'entre eux, que c'était uniquement par charité qu'il s'établissait dans leur village. L'un d'eux se mit à pleurer de joie en entendant cette assurance, et dit qu'il s'était imaginé qu'il n'y avait plus personne au monde qui les aimât. Ils lui promirent de disposer leurs compagnons à écouter ses conseils, et ils tinrent parole. Plusieurs de ces Bohémiens ont été baptisés.

(*Le Semeur.*)

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES, DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME.

ERRATA DU TOME IV DES *ANNALES*.

N° 19, p. 19, l. 5,	*Téocalli,*	lisez *Téocalli.*
p. 29, l. 27,	*tlamacyques,*	lisez *tlamacazques.*
p. 34, l. 8,	n'existaient plus du tems, etc..	lisez *plus en entier du*
p 44, l. 20,	de 1 ans.	lizez *de 12 ans.*
p. 61, l. 6 de la note,	tome VII,	lisez tome II.
p. 67, l. 14,	*Tezcalipoca,*	lisez *Tezcatlipoca.*
N° 20, p. 106, l. 1,	*l'usage et le caractère arabes,*	lisez *l'usage des caractères arabes.*
N° 21, p. 201, l. 1,	*Géologie sacrée,*	lisez *Zoologie,* etc.